

# VIE

DE

# M<sup>GR</sup> DE LA BOUILLERIE

ÉVÊQUE DE CARCASSONNE  
ARCHEVÊQUE DE PERGA, COADJUTEUR DE BORDEAUX  
(1810-1882)

PAR

MGR RICARD

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ  
CHANOINE D'HONNEUR DE CHAMBÉRY  
CHANOINE HONORAIRE DE CARCASSONNE, DE MARSEILLE ET DE BORDEAUX

AVEC UNE PRÉFACE DE

MONSEIGNEUR MERMILLOD

ÉVÊQUE DE LAUSANNE ET GENÈVE

ET PLUSIEURS LETTRES ÉPISCOPALES APPROBATIVES

---

DEUXIÈME ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE ET COMPLÉTÉE



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ

(SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

76, rue des Saints-Pères

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

VANDENBROECK, Directeur

12, rue des Paroissiens

GENÈVE

HENRI TREMBLEY,

Libraire-Éditeur

4, rue Corratierie

1888





# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



VIE

ni.

M<sup>GR</sup> DE LA BOUILLERIE

DU MÊME AUTEUR

L'ÉCOLE MENAISIENNE

---

LAMENNAIS (4<sup>e</sup> édition).

GERRET, SALINIS, ROHRBACHER (4<sup>e</sup> édition).

LACORDAIRE (4<sup>e</sup> édition, *sous presse*).

MONTALEMBERT.

---

L'ABBÉ MAURY, (1746-1791).

# LETTRE-PRÉFACE

DE

MONSEIGNEUR MERMILLOD

Évêché de Lausanne et de Genève, Fribourg (Suisse),  
le 11 novembre 1886, en la fête de Saint-Martin.

CHER MONSEIGNEUR,

Je vous félicite d'avoir écrit la vie de Monseigneur de la Bouillerie. Vous avez été son disciple, son confident et son collaborateur ; il vous avait associé à ses études et à ses travaux, en particulier sur la sainte Eucharistie. Souvent, il vous indiquait des sujets que vous développiez ensuite et il répétait qu'il aurait voulu avoir écrit vos Nouvelles Méditations et qu'il avait l'illusion d'en être l'auteur, tant le disciple avait fidèlement reproduit les pensées et jusqu'à la forme personnelle du maître.

Pendant plus de vingt ans, vous avez été son correspondant, recevant les confidences de ses luttes pour l'Église, de son apostolat pour les âmes et de ses travaux littéraires. Cette intimité et cette collaboration filiale vous imposaient le doux devoir de raconter cette vie épiscopale si édifiante et si féconde.

Quelques esprits pourraient croire que votre tendresse fait de vous un panégyriste plus qu'un

historien ; mais la lecture de vos pages les détrompera, et ils seront vite convaincus que l'affection respectueuse du fils n'a jamais nui à la sereine impartialité du témoin. Vous aurez droit de redire les paroles de Charles-Auguste de Sales, écrivant la vie de son oncle saint François de Sales : « J'ay eu le loisir, si j'ay voulu, de « remarquer tout ce qui estait nécessaire pour « bien escrire cette histoire. De sorte qu'il faut « que j'aye esté bien imprudent si j'ignore, et « bien impudent si je ments. Tu vois, cher lec- « teur, combien je traicte avec toi rondement « et à la bonne foy. »

Vous n'avez reculé devant aucune recherche, interrogeant tour à tour la famille, l'amitié, les contemporains. De toutes ces études, il résulte un portrait achevé et une histoire complète de l'apôtre de l'Eucharistie, du promoteur de tant d'œuvres de charité, du Père du Concile du Vatican, du docteur thomiste que Léon XIII appréciait et plaça le premier des évêques français dans son Académie Romaine.

Vous avez su condenser en un volume l'histoire intime et la vie publique de ce Pontife, qui aura une place d'honneur parmi les plus glorieux serviteurs de l'Église et du Saint-Siège.

J'admire avec quel art vous avez su mettre en relief ce qu'il y avait de délicatesse et de piété, de charmes et de poésie dans ce noble cœur, ce qu'il y a eu d'austérité de vie et de courageuse vigueur pour la défense de l'inté-



grité et de la virginité de la doctrine : votre œuvre restera comme une œuvre pacifique, doux reflet d'un évêque qui sut toujours allier l'amour de la Vérité aux miséricordieuses sollicitudes de l'Apostolat.

Mêlé à Paris au mouvement des hommes les plus divers, recherché par les écrivains et les orateurs catholiques les plus éminents, il sut comprendre les besoins des temps nouveaux sans jamais fléchir dans l'exposition de la doctrine.

Il y a quelques années, dans cette Rome qu'aimait tant Monseigneur de la Bouillerie, je vivais dans l'intimité d'un grand Cardinal, sous le toit hospitalier de Saint-Sulpice. L'Archevêque de Paris — c'était lui — me parlait avec éloges de vos études sur l'*École Mennaisienne*, de votre mérite d'historien et de votre art d'écrire, il me semble que le commerce quotidien avec votre héros a perfectionné encore votre talent et votre style simple et attrayant. A travers la sobriété et la transparence de vos pages, je crois voir revivre le pieux et illustre ami qui restera comme une des gloires de cet épiscopat français, qui a eu de nos jours tant de saints et intrépides athlètes de la cause de Dieu.

Soyez, cher Monseigneur, remercié d'avoir écrit cette histoire, et agréez l'assurance de mes sentiments affectueux en Notre-Seigneur.

† GASPARD,

Evêque de Lausanne et de Genève.



# LETTRES APPROBATIVES

---

LETTRE ÉCRITE PAR ORDRE DE SA SAINTETÉ  
NOTRE T. S. P. LE PAPE LÉON XIII

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR

*Le Saint-Père, qui avait toujours considéré avec une bienveillance particulière Mgr de la Bouillèrie, admirant les belles qualités de son esprit et sa doctrine, voit avec plaisir que, pour honorer sa mémoire et la recommander en exemple à la postérité, vous vous êtes appliqué à écrire sa vie et en rappeler les faits les plus remarquables.*

*Louant dès lors la pensée qui vous a inspiré de publier cette biographie, et vous remerciant de l'exemplaire que vous lui en avez offert, le Saint-Père vous accorde de tout cœur la bénédiction demandée.*

*J'obéis, en vous transmettant cet hommage, à l'ordre que m'en a donné Sa Sainteté, et je profite de l'occasion pour me dire, avec une parfaite considération, de Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime,*

*Le très humble et très dévoué serviteur,*

† MARIO MOCENNI,

Archevêque d'Héliopolis, substitut de la secrétairerie d'Etat de Sa Sainteté.

Rome, 27 janvier 1887.

*A l'Illustrissime et Révérendissime Monseigneur Charles Antoine Ricard, à Marseille.*

# LETTRE

DE

S. É. M<sup>GR</sup> LE CARDINAL DESPREZ

ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE

ARCHEVÊCHÉ

de

TOULOUSE

Toulouse, 20 décembre 1886.

MONSIEUR,

*J'ai vu de trop près le vénérable Coadjuteur de Bordeaux, pour n'avoir pas apprécié ses brillantes qualités, j'ai vécu avec lui dans une trop douce intimité, pour ne pas m'intéresser au récit que vous faites de sa vie.*

*Monseigneur de la Bouillerie a été l'homme de l'Eucharistie ; nous lui devons une grande partie des accroissements qu'a pris de nos jours, dans le cœur des fidèles, la dévotion envers le T.-S.-Sacrement de nos autels. Il fut aussi le zélé promoteur de tant d'œuvres qui sont aujourd'hui la gloire de l'Église catholique. Enfin, le Saint-Siège le compte au nombre des plus fidèles de ses serviteurs. Je l'ai vu, au jour de la lutte, combattre vaillamment au premier rang. Après avoir glorifié Notre-Seigneur dans sa personne divine cachée sous les voiles eucharistiques, ne devait-il pas aussi le glorifier dans son Vicaire ?*

*Aussi, Monseigneur, au nom des fidèles que vos*

*pieux écrits consoleront et animeront à imiter les vertus de notre aimable prélat, merci du plaisir que m'a procuré la lecture si édifiante de votre livre. Que le Seigneur le bénisse et lui fasse trouver auprès des chrétiens l'accueil qu'il mérite.*

*Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon affectueux dévouement.*

† FL. CARD. DESPREZ,

Archev. de Toulouse et de Narbonne.

# EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE

SON EM. LE CARDINAL LAVIGERIE

ARCHEVÊQUE D'ALGER ET DE CARTHAGE, ETC.

Alger, le 2 mars 1887.

MONSEIGNEUR,

*... Je tiens à vous exprimer mes remerciements. Je ne doute pas que la Vie de Mgr. de la Bouillierie, écrite avec l'esprit et le cœur que je connais de longue date, ne soit digne de ce grand et saint Prélat.*

*Croyez-moi, je vous prie, toujours tout à vous en N.-S.*

† CH. CARD. LAVIGERIE.

# EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE

SON EM. LE CARDINAL PITRA

A ROME

BIBLIOTHÈQUE APOSTOLIQUE VATICANE

—

CABINET DU CARDINAL BIBLIOTHÉCAIRE

—

16 mars 1887.

MONSEIGNEUR,

*Vous ne pouviez m'offrir un présent plus agréable qu'une Vie de Mgr de la Boullerie, écrite par vous avec la distinction que mérite et qui rappelle si bien ce cher prélat. C'est avec son ami, le grand Cardinal de Poitiers, l'un des plus chers souvenirs, et l'un des plus vifs regrets de ma vie.*

*Je placerai cette vie à côté des œuvres du vénéré coadjuteur, et j'y reviendrai souvent....*

*J'ajoute à mon remerciement l'expression de mes sentiments les plus dévoués.*

† J. B. CARD. PITRA, EV. DE PORTO.

## EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE

SON EMINENCE LE CARDINAL LANGÉNIEUX

ARCHEVÊQUE DE REIMS

Reims le 11 avril 1887.

... *Tout charme et intéresse dans la vie de Monseigneur de la Bouillerie que vous avez publiée. L'Evêque avec les dons si heureux de son intelligence, sa piété si vraie et si tendre et les agréments de son commerce ; les divers théâtres où la Providence l'a successivement appelé et où vous nous montrez l'administrateur et l'homme d'œuvres à Paris, le Docteur à Carcassonne, le Père du Concile au Vatican et l'Apôtre infatigable à Bordeaux ; les saints enthousiasmes de son âme pour l'Eucharistie, la Papauté et la doctrine de Saint Thomas ; tout jusqu'à ce singulier contraste qui unissait en lui le poète et le théologien scolastique, l'homme doux jusqu'à l'amabilité et l'athlète intrépide du Saint-Siège, tout cela faisait de son histoire le thème le plus varié et le plus attachant. Vous avez su y ajouter encore le charme d'un talent littéraire déjà apprécié et l'émotion d'un sentiment où se révèlent à la fois l'amitié la plus éprouvée et la plus tendre piété filiale. J'unis volontiers mes sincères félicitations à celles que vous avez*



---

*déjà reçues de l'Episcopat, et je suis presque tenté de vous rendre grâce pour tout le bien que votre beau travail est appelé à produire en ceux qui le liront...*

† B. M. CARD. LANGÉNIEUX,  
Arch. de Reims.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE

SON EXC. M<sup>GR</sup> ROTELLI

NONCE APOSTOLIQUE A PARIS

Paris, le 16 juin 1887.

MONSEIGNEUR,

*Veillez agréer tous mes remerciements pour l'intéressant travail que vous m'avez fait l'honneur de m'offrir, concernant la vie d'un pieux et savant évêque....*

*Je vous prie en même temps, Monseigneur, d'agréer l'assurance de mon sincère et respectueux dévouement en N. S.*

† L. ARCH ROTELLI, N. P.

# LETTRE

DE

S. G. MONSEIGNEUR LEUILLIEUX

ARCHEVÊQUE DE CHAMBÉRY

ARCHEVÊCHÉ  
de  
CHAMBÉRY

Chambéry, 3 décembre 1886.

CHER MONSEIGNEUR,

*J'ai fini de lire, ce matin, votre Vie de Monseigneur de la Bouillierie.*

*Évidemment, c'est avec une tendresse toute filiale que vous l'avez écrite.*

*Mais, cette disposition de votre âme, sans nuire aucunement à la véracité du biographe, a ajouté un plus grand charme au récit des faits dont se compose cette Vie si précieuse devant Dieu et devant les hommes.*

*Il vous appartenait de la publier ; car vous en avez été le témoin le plus intime et le plus assidu.*

*C'est à vous que ce grand Évêque avait confié le soin de recueillir, d'ordonner et d'éditer la plupart de ses œuvres ; et, si j'en juge par les extraits des lettres contenues presque à chaque page de votre ouvrage, c'est vous qui avez eu l'honneur d'être son correspondant le plus habituel, bien que la délicatesse et la modestie vous aient*

*empêché de vous rendre à vous-même cet hommage, afin que l'on pût être persuadé qu'en écrivant la Vie de votre Père et de votre Ami, vous n'étiez pas panégyriste, mais seulement historien.*

*Monseigneur de la Bouillerie est trop connu comme poète, comme littérateur, comme orateur et Thomiste, comme apôtre de la divine Eucharistie au XIX<sup>e</sup> siècle, pour que je m'arrête, à tous ces titres, à lui payer le tribut de mon admiration. Mais, j'ai été appelé, par la divine Providence, à lui succéder immédiatement malgré ma petitesse, sur le siège de Carcassonne, et je me plais à redire hautement ce que j'ai dit au Clergé et aux Fidèles de mon ancien Diocèse, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, combien j'aimais à suivre ses glorieuses traces, à mesure que j'en retrouvais l'empreinte, et à conformer ainsi ma vie épiscopale à la sienne, en reproduisant de mon mieux sa tendre piété, son zèle pour toutes les œuvres, son amour de l'Église et du Saint-Siège et la simplicité de sa conduite en toutes choses.*

*Agréez, cher Monseigneur, l'expression de ma reconnaissance pour le bienfait que vous m'avez procuré par la lecture de votre Biographie, et l'assurance bien sentie de mon respectueux et sincère dévouement en Notre-Seigneur.*

† FRANÇOIS-DE-SALÈS-ALBERT,  
Archevêque de Chambéry.

# LETTRE

DE

S. G. MONSEIGNEUR GUILBERT

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

ARCHEVÊCHÉ  
de  
BORDEAUX

Bordeaux, le 4 décembre 1886.

CHER MONSEIGNEUR,

*La Vie de Monseigneur de la Bouillerie, que vous publiez, ne peut manquer d'intéresser vivement les nombreux amis du vénéré Prélat, qui a laissé, dans le diocèse de Bordeaux, les meilleurs souvenirs.*

*Ses excellentes qualités de cœur et d'intelligence, et toutes ses vertus sacerdotales que vous retracez si bien, seront en même temps, pour tous vos lecteurs, un sujet de grande édification.*

*Aussi, je souhaite que votre bel ouvrage soit lu comme il le mérite et obtienne tout le succès possible.*

*Veillez, cher Monseigneur, agréer, avec mes vœux et mes sincères félicitations, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.*

† AIMÉ-VICTOR-FRANÇOIS,

Arch. de Bordeaux.

# LETTRE

DE

S. G. MONSEIGNEUR FONTENEAU

ARCHEVÊQUE D'ALBI

ARCHEVÊCHÉ  
D'ALBI

Albi, le 18 décembre 1886.

MONSEIGNEUR,

*Vous avez bien voulu me communiquer les épreuves de la Vie de Monseigneur de la Bouillerie et vous m'invitez à vous dire les impressions qu'a produites une première et rapide lecture.*

*Je les résume en un mot : — Votre livre est plus qu'un portrait fidèle, c'est une véritable résurrection. — Notre doux et saint ami y revit avec tous les charmes de son admirable nature.*

*Sa jeunesse toute de grâce, de piété et de succès ; sa vie brillante de gentilhomme ; son retour à la foi pratique et à la vocation de sa jeunesse ; ses années d'études et de préparation lévitique, le labeur administratif de son vicariat-général, la grâce féconde de son épiscopat ; tous ces événements si divers se déroulent dans votre livre avec un charme et un intérêt toujours croissant, l'intérêt qui s'attache à l'épanouissement d'une belle âme.*

*C'est bien l'âme de Monseigneur de la Bouillerie, telle que je l'ai connue et aimée, qui revit*

*dans votre ouvrage, âme de gentilhomme, de prêtre et de pontife, faite de loyauté, de zèle et de foi, embaumée de poésie suave et de tendre piété.*

*Tous ceux qui ont eu la grâce de connaître cet aimable et saint pontife, les nombreux fidèles qu'il a initiés aux délices de l'Eucharistie, les prêtres qui ont entrevu les charmes de sa piété et la sûreté de sa doctrine, voudront lire et méditer votre ouvrage ; ils y trouveront des joies bien douces et une réelle édification.*

*Je vous renouvelle, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.*

† JEAN-ÉMILE,  
Arch. d'Albi.

LETTRE  
DE  
MONSEIGNEUR HASLEY  
ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

Cambrai, le 16 février 1878.

MONSEIGNEUR,

*Je vous remercie de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre Histoire de Mgr de la Bouillerie. Les lettres reproduites en tête de l'ouvrage me font connaître quel intérêt et quelle édification je puis me promettre de la lecture de ce livre, et quelles félicitations je dois adresser à l'auteur. J'y joins l'assurance de ma haute considération et de mon sincère dévouement.*

† FR. ED.,  
Arch. de Cambrai.



LETTRE  
DE  
MONSEIGNEUR FOULON  
ARCHEVÊQUE DE LYON

Besançon, le 26 février 1887.

MONSEIGNEUR,

*Je vous suis bien reconnaissant d'avoir bien voulu m'envoyer la Vie de Mgr de la Bouillerie. Il m'a été agréable de retrouver dans vos pages si attachantes l'aimable et pieux prélat que j'avais eu l'honneur de connaître à Paris, lorsqu'il y exerçait les fonctions de Vicaire-Général. Sa rare piété, la distinction de son esprit m'avaient laissé une impression et des souvenirs que vous avez fait pleinement revivre. Laissez-moi vous en remercier et vous féliciter. Voilà un bon livre de plus à ajouter à la liste de ceux que nous vous devons déjà.*

*Recevez, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.*

† JOSEPH,  
Arch. de Besançon.

# LETTRE

DE

S. G. MONSEIGNEUR VIGNE

ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

Avignon, 5 mars 1887.

MONSEIGNEUR,

*Avant de répondre à votre gracieuse lettre d'envoi, j'ai tenu à lire votre Vie de Mgr de la Bouillerie.*

*Je vous remercie, Monseigneur, de m'avoir fait connaître ce beau livre, et je vous félicite de l'avoir écrit.*

*Sa lecture m'a vivement intéressé et profondément édifié.*

*Votre héros fut un prêtre et un Evêque modèle, et en reproduisant fidèlement les traits de sa noble Vie, vous lui avez rendu la justice qui lui était due. Vous avez de plus, et ce but était digne de vos efforts, montré à vos lecteurs tout ce qu'un Evêque, animé de l'esprit de J.-C., peut accomplir de bien au profit des âmes et de la société.*

*Vous faites justement admirer le beau talent de Mgr de la Bouillerie, mais vous nous faites connaître aussi son zèle sans mesure pour toutes ses œuvres de foi et de charité. Sa réputation sans doute était déjà faite à cet égard, mais, après avoir lu votre livre, qui ne saluera en lui avec émotion et reconnaissance le champion dévoué du Saint-*

---

*Siège, l'Apôtre de l'Eucharistie et l'Evêque de toutes les bonnes œuvres?*

*Veillez agréer, Monseigneur, avec mes remerciements et mes félicitations, l'assurance de mon bien respectueux dévouement en N. S.*

† ANGE,  
Arch. d'Avignon.

# LETTRE

DE

S. G. MONSEIGNEUR GOUTHE-SOULARD

ARCHEVÊQUE D'AIX

Aix, le 20 octobre 1887.

BIEN CHER MONSEIGNEUR,

*Je suis en retard pour vous remercier de votre très instructive et très intéressante Vie de Mgr de la Bouillierie. Je l'ai lue avec un vif intérêt et un grand profit pour mon esprit et mon âme. J'y ai trouvé un modèle de foi et de piété. Personne ne pouvait, mieux que vous, faire revivre cette grande figure. Vous avez été dans son intimité pendant longtemps ; votre correspondance était fréquente ; il vous révélait son noble cœur. Vous avez eu le talent et les éléments pour le reproduire tout entier. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le connaître sont tentés de croire qu'ils en savent autant que vous. Vous disparaîsez dans le récit : vous ne faites penser qu'à votre pieux évêque ; et ce n'est pas un médiocre mérite dans un historien. Vous restez mesuré et vrai, sans être jamais panégyriste : vous louez par les œuvres.*

*Je souhaite à la seconde édition qui va paraître le même succès rapide qu'à la première.*

*Mgr de la Bouillierie fut l'apôtre de l'Eucharistie ; en faisant connaître son amour, et ses écrits pour Notre Seigneur Jésus-Christ dans son*

*divin Sacrement, vous propagez la dévotion des dévotions, celle sans laquelle toutes les autres ne sont que des corps sans âme, des simulacres et des amusements de dévotion.*

*Tout vient de l'autel et tout doit retourner à l'autel, pour de là monter au Ciel.*

*Je bénis de tout cœur l'ouvrier et l'ouvrage.*

*Bien à vous, cher Monseigneur,*

† XAVIER,

Archevêque d'Aix, Arles, et Embrun.

# LETTRÉ

DE

S. G. MONSEIGNEUR BILLARD

ÉVÊCHÉ  
de  
CARCASSONNE.

Carcassonne, le 30 novembre 1886.

MONSEIGNEUR,

*Vous m'avez fait la gracieuseté de me communiquer la Vie de Monseigneur de la Bouillerie avant de la publier : j'en ai été vivement touché.*

*En parcourant les pages si attachantes de votre livre, je me suis rappelé un mot du P. Lacordaire que vous auriez pu choisir pour épigraphe : « Le premier lieu où l'on rencontre ceux que l'on aime, c'est leur histoire. »*

*Qui eut le privilège de conquérir plus de cœurs et d'être plus aimé que Monseigneur de la Bouillerie ? Qui, plus que lui, reçut du ciel l'incomparable don de saisir les âmes par la parole, et de les sentir sous sa main comme une argile que l'on transforme et que l'on embellit.*

*Deux fois seulement, en ma vie, j'ai eu le bonheur de rencontrer le grand évêque : ce fut d'abord à Rome, dans cette ville des Papes qu'il a chantée avec tant de poésie et d'amour, et plus tard, à Toulouse, le jour même où l'éloquent panégyriste de saint Thomas d'Aquin suscita l'admiration enthousiaste de la docte cité. Chaque fois, séduit,*

*ému par le charme de sa conversation, non moins que par la chaleur persuasive et entraînant de sa parole apostolique, j'ai pu m'expliquer facilement comment l'illustre Prélat était parvenu à se créer tant d'amis dans notre cher diocèse.*

*Cette nombreuse famille d'âmes attend votre livre avec la louable impatience de l'affection, et toutes vous féliciteront d'avoir si bien réussi à faire revivre cette chère mémoire.*

*Grâce à l'habileté de votre pinceau, grâce aux sobres délicatesses de votre filiale piété, Monseigneur de la Bouillerie nous apparaît dans le rayonnement aimable et doux de sa belle âme, avec l'inappréciable alliance des dons les plus divers et les plus rares. Assez d'autres admireront le poète, le philosophe, le théologien, l'orateur : pour moi, j'aime à reposer mes regards sur l'évêque pieux, tendre et bon.*

*Votre livre, soyez-en sûr, Monseigneur, fera les délices de tous ceux qui le liront. Ainsi aurez-vous la consolation de perpétuer le fructueux apostolat de l'aimable et zélé pontife : encadrée avec art dans les élégantes ciselures de votre récit, la parole ardente de Monseigneur de la Bouillerie continuera à faire aimer la vérité et la vertu, l'Eglise et Rome, l'Eucharistie et la Papauté.*

*Heureux de vous offrir, comme évêque de Carcassonne, le témoignage public de ma reconnaissance, je vous prie de l'agréer, Monseigneur, avec l'assurance de mon bien respectueux dévouement.*

† FÉLIX-ARSÈNE,  
Evêque de Carcassonne.

# LETTRE

DE

S. G. MONSEIGNEUR BESSON

ÉVÊQUE DE NIMES

ÉVÊCHÉ

de

NIMES

Nîmes, le 3 décembre 1886.

MON CHER PRÉLAT,

*Le témoignage de Monseigneur Mermillod est pour votre livre un passeport qui lui ouvrira toutes les portes, et je ne sais quelle autorité le mien peut avoir après celui de l'illustre Evêque de Lausanne et de Genève. Mais, puisque vous semblez y attacher quelque prix, je ne me défendrai pas de vous dire avec quel charme et quel agrément j'ai lu les pages que vous avez consacrées à la vie de Monseigneur de la Bouillierie.*

*N'hésitons pas à le reconnaître, la mémoire du Coadjuteur de Bordeaux est liée, dans notre siècle, à la gloire des lettres françaises et aux conquêtes de la piété chrétienne. Beaucoup de gens qui n'ont pas vu et apprécié l'évêque gardent au fond de leur âme une place d'honneur pour le poétique auteur de tant de belles pages écrites sur le plus adorable de nos mystères.*

*Monseigneur de la Bouillierie était, en théologie, de la bonne doctrine, en littérature, de la bonne école. Ses œuvres, plus abondantes que celles de*



*Monseigneur Gerbet, n'ont guère moins de mérite. Il vivra dans la postérité par le style, comme il vit, par la reconnaissance, dans le cœur de tous ceux qui l'ont aimé, à Paris, à Carcassonne, à Bordeaux, dans sa famille et parmi ses amis.*

*Ç'a été pour vous une véritable grâce que de l'avoir fréquenté si longtemps. Ces relations intimes, qui sont la gloire de votre vie, feront la fortune de votre livre. Ou plutôt, cette fortune est toute faite, et le public appelé à en jouir n'aura pour vous que des remerciements.*

*Agréez, cher Monseigneur, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en Notre-Seigneur.*

† LOUIS,  
Évêque de Nîmes.

# LETTRE

DE

S. G. MGR BELLOT DES MINIÈRES

ÉVÊQUE DE POITIERS

ÉVÊCHÉ  
DE POITIERS

Poitiers, le 9 décembre 1886.

CHER MONSEIGNEUR,

*Vous avez écrit la Vie de Monseigneur de la Bouillerie comme on écrit la vie d'un père. Je sais avec quel accent ému vous revendiquez le droit de donner ce nom à ce grand Evêque. Vous lui payez ainsi un juste tribut de reconnaissance et d'affection ; mais, n'eussions-nous pas appris de vous combien vous lui étiez attaché, qu'en parcourant ces pages tracées avec amour, il nous eût été impossible de n'y pas voir une œuvre de piété filiale ; les liens qui ont si longtemps uni vos âmes, se trahissent d'eux-mêmes en vingt endroits de ce charmant volume.*

*Personne ne s'en plaindra : car, indépendamment des documents recueillis par vos soins, il y a dans votre livre une empreinte, un caractère particulier de candeur, que vous seul pouviez y mettre. Vous aviez vécu dans d'étroits rapports avec Monseigneur de la Bouillerie ; vous aviez puisé dans les trésors dont son cœur était plein ; vous aviez eu les confidences de ses travaux, de*

*ses joies et de ses peines: il vous appartenait donc de le faire revivre devant nous, tel que vous l'aviez connu dans sa vie intime, et tel aussi qu'il s'est montré dans sa glorieuse carrière de pontife, d'écrivain et d'orateur sacré. Et, Dieu merci, vous l'avez peint avec des touches si délicates et avec de si attrayantes couleurs, que vous le ferez admirer et aimer de tous, comme vous l'admirez et l'aimez vous-même.*

*Me permettez-vous une observation? Il semble que vous avez craint de trop dire. Tout ce qui concerne, par exemple, les années que le Coadjuteur a passées à Bordeaux demanderait, à mon avis, de nouveaux chapitres. A côté de l'illustre Cardinal dont le souvenir sera impérissable, qui a tant fait pour sa ville épiscopale et son diocèse, même au déclin de ses jours, il y a eu, quoi qu'on ait dit, bien des occasions, pour Monseigneur de la Bouillerie, de déployer les merveilleuses ressources de son zèle, de sa charité et de ses talents. Il a exercé une action féconde autour de lui; et cette action n'a-t-elle pas été plus libre, en réalité, qu'on ne vous l'a fait supposer peut-être?*

*Vous y réfléchirez, cher Monseigneur. Ce que vous nous avez donné sur ce point<sup>1</sup>, n'est proba-*

<sup>1</sup> Il y aurait effectivement un chapitre encore à écrire sur le ministère de Monseigneur de la Bouillerie à Bordeaux. Le moment de le faire n'a pas encore semblé venu à plusieurs amis du vénéré coadjuteur que nous avons dû consulter. Plus tard, selon le désir si aimablement exprimé par Monseigneur l'Evêque de Poitiers, il nous sera sans doute permis d'utiliser à cet égard les documents que nous avons pieusement recueillis, et que nous n'aurions pu mettre en œuvre sans toucher à des questions de personnes ou à

*blement pas le dernier mot : mais, à prendre votre travail dans son ensemble, il est, à coup sûr, non seulement du plus vif intérêt, mais un livre sincère, un témoignage impartial. Heureux qui peut être loué comme vous avez loué le pieux et éloquent Coadjuteur, non avec des phrases sonores et de facile complaisance, mais par le simple et touchant narré de ses actes où se reflètent les plus nobles vertus !*

*Je serais ingrat envers Monseigneur de la Bouillerie, qui a été pour moi aussi un père et un ami, si je ne joignais, comme je viens de le faire, mon témoignage au vôtre. Agréez, je vous prie, cher Monseigneur, mes félicitations ; ne voyez, dans l'observation que je vous soumets, qu'un vœu et non une critique, et croyez à mon inaltérable et affectueux dévouement.*

† HENRI,

Évêque de Poitiers.

des incidents, sur lesquels, pour le moment, on a estimé qu'il valait mieux se taire, ainsi que nous l'avons indiqué en plusieurs endroits de notre avant-dernier chapitre.

# LETTRE

DE

S. G. MONSEIGNEUR DE CABRIÈRES

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER

A Montpellier, le 18 décembre 1886.

MONSEIGNEUR,

*Vous avez voulu que toutes les pages de votre belle Vie de Monseigneur de la Bouillerie vinsent dans mes mains, au moment même où elles sortaient des presses, afin que je pusse les lire avec une attention plus persévérante, et que, au besoin, il me fût possible de vous demander de modifier les expressions et d'atténuer les jugements, dont je n'aurais pas été pleinement satisfait. Vous me donniez là une grande marque de confiance, si grande qu'elle m'aurait créé un embarras véritable et une sorte de malaise, au cas où il aurait fallu barrer un mot ou changer une phrase. Mais, grâce à votre tact et à votre délicatesse, je n'ai rien eu à souligner ; et, maintenant que votre œuvre est achevée, qu'elle va se répandre dans le public, il me semble que je puis librement vous féliciter de l'avoir entreprise et conduite à bonne fin.*

*Monseigneur de la Bouillerie méritait d'avoir un biographe, et tout vous désignait pour remplir ce rôle. Vous avez justement indiqué que, parmi les hommes appelés aujourd'hui à l'honneur de l'apostolat, il y avait des différences singulières de dons et de caractères. Les uns se présentent avec la puissance d'un talent vigoureux et presque dur ; les autres ont, au contraire, en partage, la grâce et la séduction du style. Ceux-ci plaisent par des manières douces et insinuan-tes ; ceux-là en imposent par l'austérité et la réserve de leur maintien comme par la force contenue et la mâle gravité de leur parole.*

*Monseigneur Dupanloup ne ressemblait ni au P. Lacordaire, ni au P. de Ravignan : et les deux orateurs de Notre-Dame n'avaient, ni entre eux, ni avec Monseigneur Plantier, leur émule et leur successeur, aucun trait commun, si ce n'est la communauté du dévouement à l'Église, du zèle pour la vérité et de l'amour pour les âmes. Ainsi la diversité des aptitudes, la variété des ressources distinguent profondément ceux qui ont cependant à remplir un ministère pareil et la même mission. A côté des prédicateurs, qui démontrent d'une manière irrésistible la vérité de la religion, il y a ceux qui rendent la religion aimable, et qui la parent d'attraits tout-puissants. Les dialecticiens ont leur rôle ; les « charmeurs, » comme vous osez le dire, ont aussi le leur, Monseigneur de la Bouillerie, malgré l'application constante de son esprit à sonder les plus hauts mystères de la philosophie ou de la théologie, fut de la race de ceux qui ne peuvent ni parler, ni écrire, sans que le charme le plus pénétrant*

*n'accompagne et ne colore ce qui coule de leurs lèvres ou de leur plume.*

*Vous avez su montrer, dans l'éducation que reçut ce jeune homme privilégié, dans les rares qualités de ses parents ou de ses amis, dans la piété profonde qui l'attira de si bonne heure et le retint ensuite obstinément en adoration devant nos saints autels, enfin dans son invincible dévouement au Siège de Pierre, les sources multiples et abondantes qui, pendant plus de cinquante ans, rendirent la vie sacerdotale de Monseigneur de la Bouillerie si féconde à Paris, à Carcassonne et à Bordeaux.*

*Personne, Monseigneur, ne pouvait aussi bien que vous écrire la vie d'un Évêque, auprès duquel vous avez habité longtemps, avec qui vous avez entretenu sans interruption la correspondance la plus suivie, dont vous avez recueilli et édité les principales œuvres, et qui vous avait jugé digne plusieurs fois d'être son collaborateur.*

*Dans cette galerie de personnages célèbres, dont vous avez esquissé à grands traits les figures nobles ou altières, il me semble que le portrait de Monseigneur de la Bouillerie, opposé à celui du triste et malheureux Lamennais, offrira, par le contraste de ces deux existences, une leçon utile et facile à saisir. Le génie orgueilleux s'est perdu parce qu'il n'a voulu ni de l'humilité de l'obéissance, ni de celle de la foi, ni même de celle de l'amour. La sereine et haute intelligence de votre illustre maître n'a pas cessé de s'étendre, de rayonner et d'embrasser autour d'elle, parce qu'elle a réglé son vol sur celui des Pères et des Docteurs, et qu'elle a toujours, jusque dans ses*

*plus sublimes spéculations, appuyé son aile sur l'aile des vrais maîtres de la Foi!*

*Agrééz, je vous prie, Monseigneur, avec mes félicitations, mes affectionnés et dévoués respects en N.-S. J.-C.*

† FR.-MARIE-ANATOLIE,  
Evêque de Montpellier.



# EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE

S. G. MGR GERMAIN

ÉVÊQUE DE COUTANCES

Coutances, le 15 février 1887.

*... Votre gracieux et précieux envoi me va droit au cœur. Mgr. de la Bouillerie est une des plus pures, des plus belles et des plus sympathiques figures de notre époque. C'est un Evêque modèle au double point de vue de la doctrine et de la vertu. Vous l'avez vu de près : vous l'aimiez en fils et vous avez écrit sa vie avec une plume dont le mérite m'est connu depuis longtemps...*

*Veillez bien agréer, Monseigneur, la sincère assurance de mes sentiments de reconnaissance et d'entier dévouement.*

† ABEL,

Ev. de Coutances.

# LETTRE

DE

S. G. MGR TURINAZ

ÉVÊQUE DE NANCY

Nancy, le 17 février 1887.

MONSEIGNEUR,

*Je reçois la Vie de Monseigneur de la Bouillèrie. Je suis très reconnaissant de l'attention délicate que vous avez eue de m'envoyer votre nouvel ouvrage. Je le lirai avec tout l'intérêt que m'inspirent votre talent et aussi le souvenir du pieux évêque dont vous avez été le confident et l'ami....*

*Je m'arrête. J'ai voulu vous remercier sans retard. D'ailleurs, vous avez déjà reçu en faveur de votre livre tous les témoignages que vous pouvez désirer.*

*Agréez l'assurance de mes sentiments de respectueuse affection.*

† CH.-F.,  
Evêque de Nancy.

# LETTRE

DE

S. G. MGR BÉCEL

ÉVÊQUE DE VANNES

Vannes, le 18 février 1887

MONSEIGNEUR,

*Je lis avec un religieux intérêt la Vie de Monseigneur de la Bouillerie. Combien je vous remercie de m'en avoir fait hommage.*

*Mes trop rares relations avec ce pieux et savant Evêque ne m'avaient pas permis d'apprécier suffisamment tous les trésors de son esprit et de son cœur. Cependant il m'avait suffi de lire quelques-uns de ses écrits, pleins de doctrine et de grâce, pour rendre hommage à son mérite et à sa vertu.*

*En payant à la mémoire de ce grand prélat votre tribut de reconnaissance et d'admiration, vous avez fait, avec talent, une œuvre digne d'éloges.*

*Permettez-moi, Monseigneur, de joindre mes sincères félicitations, aux honorables suffrages que vous a valus ce beau et bon volume.*

*Je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.*

† JEAN-MARIE,

Ev. de Vannes.

# LETTRE

DE

S. G. MGR BOURRET

ÉVÈQUE DE RODEZ

Rodez, le 18 février 1887

MONSEIGNEUR,

*Je vous remercie bien vivement de l'attention que vous avez mise à me faire envoyer la vie de Mgr de la Bouillèrie. Je n'y avais aucun droit que ceux qu'à bien voulu me donner la bonté de votre cœur, ce qui augmente ma reconnaissance.*

*J'ai déjà commencé cette attachante lecture, et je prévois que j'arriverai vite à la fin, car vous vous faites lire avec un grand charme. Ce qui augmente pour moi encore l'intérêt de cette œuvre, c'est que j'ai connu presque tous les personnages que vous mettez en scène, et quand on a connu les hommes, leurs œuvres et leurs vertus attirèrent avec une nouvelle force.*

*En vous renouvelant mes remerciements, je vous prie de me croire votre bien dévoué en N.-S.*

† EM.,  
Ev. de R.

# LETTRE

DE

S. G. MGR SOURRIEU

EVÊQUE DE CHALONS

Châlons, le 18 février 1887.

MONSEIGNEUR,

*Je n'avais aucun droit au magnifique présent que vous avez bien voulu m'adresser. Je l'appelle magnifique, et à cause du héros de votre ouvrage, et à cause de l'ouvrage même. Je souscris de confiance au jugement des Prélats distingués qui le déclarent tel. Je n'ai pas su attendre l'impression de ma propre lecture que tant d'intérêts divers, quotidiens, rendent trop lente à mon gré ; mon suffrage ne saurait rien ajouter à l'autorité de votre talent : ma reconnaissance prend le pas sur mon admiration, mais je sais que celle-ci suivra celle-là.*

*Recevez, Monseigneur, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.*

† G. MARIE,

Ev. de Châlons.

# LETTRE

DE

S. G. MGR ARDIN

EVÊQUE DE LA ROCHELLE

La Rochelle, le 21 février 1887.

MONSEIGNEUR,

*Je suis très touché de l'aimable attention que vous avez eue de m'envoyer votre belle vie de Mgr de la Bouillèrie. Personne, mieux que vous, ne pouvait mettre en lumière cette grande figure d'un Pontife qui a laissé tant de traces de sa science, de son zèle et de sa charité, partout où il a passé. On aime à parler de lui à Bordeaux, et dans toute notre province ecclésiastique. Son éloge est dans toutes les bouches et surtout dans tous les cœurs. Merci, de tout cœur, de votre envoi.*

*Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.*

† ETIENNE,  
Ev. de La Rochelle.

# LETTRE

DE

MONSEIGNEUR PERRAUD

ÉVÊQUE D'AUTUN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Autun, 15 mars 1887.

MONSEIGNEUR,

*Vous avez bien voulu m'envoyer votre belle vie de Mgr de la Bouillerie.*

*Je la lis avec un grand intérêt.*

*Au temps de ma jeunesse cléricale, j'avais connu le pieux Prélat, quand il était Vicaire-Général de Paris. Il venait volontiers à l'Oratoire, auquel il donnait des marques de sympathie. J'étais encore diacre le jour de son sacre et avec nos frères de l'Oratoire nous avions aidé le nouvel Evêque à servir les vicillards des Petites Sœurs des Pauvres.*

*Je vous prie de vouloir bien agréer mes remerciements et mes félicitations. Votre travail aura, j'en suis sûr, un grand succès dans les diocèses de Paris, de Carcassonne et de Bordeaux, où Mgr de la Bouillerie a laissé de profonds souvenirs.*

*Veillez me croire, Monseigneur, votre dévoué serviteur en N.-S.-J.-C.*

† ADOLPHE-LOUIS,  
Evêque d'Autun.

# LETTRE

DE

S. G. MONSEIGNEUR BALAIN

EVÊQUE DE NICE

Nice, le 24 mars 1887

MONSEIGNEUR,

*Je suis bien en retard pour vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de la Vie de Mgr de la Bouillierie. Vous m'excuserez : je tenais à lire l'ouvrage avant de vous en accuser réception, et j'ai été très mal servi par les circonstances. Mes félicitations pour être tardives ne sont que plus sincères.*

*Il vous appartenait de raconter cette vie si attrayante, si belle et si édifiante, de l'illustre et pieux Archevêque que nous avons tous si vivement regretté ; vous l'avez fait avec un rare bonheur.*

*Vous avez reçu les éloges des meilleurs juges, que vous puissiez désirer et avoir. Je me contente de répéter ce que vous a écrit Son Eminence le Cardinal Archevêque de Toulouse : Merci du plaisir que m'a procuré la lecture si édifiante de votre livre. Que le Seigneur le bénisse et lui fasse*



---

*trouver auprès des chrétiens l'accueil qu'il mérite.*

*Veillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments respectueux et bien dévoués en N. S.*

‡ MATHIEU-VICTOR,  
Evêque de Nice.

# LETTRE

DE

S. G. MONSEIGNEUR GOUX

EVÊQUE DE VERSAILLES

Versailles, le 8 mai 1887

CHER MONSEIGNEUR,

*Un voyage à Rome et bien d'autres choses m'ont empêché de lire aussitôt que je l'aurais voulu le charmant volume que vous avez consacré à la mémoire de votre illustre ami Mgr de la Bouillierie. Je n'ai fait qu'entrevoir cet évêque à la parole si apostolique et si précieuse, aux relations si aimables et si franches, au cœur si dévoué à ses devoirs et à l'Eglise, par conséquent je suis moins apte qu'un autre pour apprécier si le portrait ressemble au modèle. Mais, à la finesse des lignes, à la sûreté de trait, au charme répandu sur tout l'ensemble de la figure, je me tiens pour assuré, sans invoquer toutes les autres garanties qu'on trouve chez vous, que l'image que vous avez tracée est fidèle. On retrouve, en effet, dans votre volume, tous les traits par lesquels la renommée a fait connaître Mgr de la Bouillierie ; on y voit tour à tour l'homme du monde, le prêtre dévoué, l'orateur, le poète et l'Evêque zélé, gardien fidèle de la doctrine, provoquant et pratiquant lui-même toutes les fidélités. Cette lecture édifie en même*

*temps qu'elle instruit et qu'elle charme. Merci de me l'avoir procurée. Je savais combien votre plume est souple et féconde, j'en aurai une preuve de plus.*

*Recevez, Monseigneur, avec mes félicitations, l'hommage de mes sentiments respectueusement dévoués.*

† PAUL,  
Ev. de Versailles.

# LETTRE

DE

S. G. MONSEIGNEUR SEBAUX

EVÊQUE D'ANGOULÊME

Angoulême, le 10 août 1887.

MONSEIGNEUR,

*Il me tardait de vous féliciter, de vous remercier même de nous avoir donné la belle Vie de Mgr de la Bouillerie. En suivant le mouvement de votre cœur, vous avez satisfait de vifs et bien légitimes désirs. Vous avez, en effet, retracé avec autant de fidélité que d'intérêt cette existence composée d'éléments très-divers, mais qui tous ont concouru à mettre en lumière l'élévation d'esprit, la délicatesse de sentiment, la ferme doctrine, le zèle et la tendre piété de l'éminent prélat. Le monde, dont il fut l'ornement, pourra l'admirer encore ; l'Eglise entourera sa mémoire de respect ; les diocèses de Paris, de Carcassonne et de Bordeaux seront heureux de voir revivre pour jamais de précieux souvenirs ; les hommes d'œuvres auront sous les yeux un parfait modèle, et les âmes pieuses aimeront à rechauffer leur cœur près de ce cœur si dévoué au Dieu de l'Eucharistie.*

*J'ai eu le bonheur de connaître particulière-*

*ment cet excellent prélat, et c'est à ce titre encore que je vous prie d'agréer mon humble suffrage.*

*Veillez bien, Monseigneur, recevoir l'affectueuse assurance de tout mon dévouement en N.-S.*

† A. L.,  
Evêque d'Angoulême.



# V I E

DE

# M<sup>GR</sup> DE LA BOUILLERIE

---

## CHAPITRE PREMIER

### NAISSANCE ET ÉDUCATION

La famille de La Bouillerie est angevine. Elle prit son nom actuel au xvii<sup>e</sup> siècle, nom de terre ajouté au nom patronymique, et s'appela dès lors Rouillet de la Bouillerie. On menait, dans la famille, une large existence, qu'honorait la pratique de vertus sociales et religieuses rares, au siècle dernier, infecté par le philosophisme railleur des hautes classes et l'élégante corruption des mœurs. Les la Bouillerie traversèrent ces temps périlleux, sans en être effleurés : ils se préparaient, par la culture de l'esprit, l'activité du travail, le culte des droits hiérarchiques et le respect des traditions chrétiennes, à la mission que la Providence leur réservait pour le siècle de rénovation où ils ont tenu un beau rôle.

A dix-huit ans, l'aîné de la famille s'était déjà fait remarquer par sa rare intelligence et sa probité à toute épreuve. Secrétaire de son oncle, M. de Biré, payeur aux armées d'Italie, le jeune de la Bouillerie attira l'attention du vainqueur de Lodi. Ce gentilhomme, presque un adolescent, « d'une probité sévère, d'une loyauté sans tache, d'une vertu à toute épreuve <sup>1</sup> », plut à Bonaparte. Il lui donna la succession de M. de Biré, et, plus tard, la charge de trésorier de la couronne.

La licence des camps ni la facilité des mœurs au début de ce siècle n'avaient pas su entamer cette âme ferme, à qui Dieu réservait la gloire de léguer aux siens les leçons de l'exemple et les traditions de l'honneur chrétien. « C'est en effet, dira un jour le plus illustre de ses fils, une grâce vraiment très spéciale que Dieu a faite à notre famille, et pour mon compte je l'en remercie tous les jours, que tous ceux qui portent notre nom sont chrétiens et ne rougissent pas de le paraître <sup>2</sup> ». Aussi, quand l'heure de prendre un établissement et de constituer un foyer fut arrivée pour lui, le trésorier impérial se préoccupa avant tout de le constituer chrétien.

Il choisit à cette fin une jeune fille de race

<sup>1</sup> Mgr MERMILLOD, *Oraison funèbre de Mgr de la Bouillerie*.

<sup>2</sup> Mgr DE LA BOUILLERIE, *Discours pour la confirmation de son neveu François de la Bouillerie*, 15 avril 1868. La famille a toujours attribué cette grâce à cette circonstance que toutes les femmes qui vinrent contribuer à former ses générations successives furent sans exception toutes de très vertueuses et éminentes chrétiennes.



noble comme la sienne et fermement attachée aux principes qui avaient gardé sa jeunesse. Anne-Mélite de Foucault, que nous rencontrons souvent dans le cours de ce récit, fut, avant tout, comme on l'a si bien dit, « humble femme et grande dame, tendre et ferme chrétienne <sup>1</sup>. » Son fils lui a rendu un touchant témoignage. « C'est, après Dieu, à ma pieuse mère que je dois tout ce que je suis dans l'ordre de la grâce. Elle n'a négligé aucun soin, pour que ma première éducation fût chrétienne : elle a favorisé mes goûts naissants pour le sacerdoce : elle a su m'inspirer à la fois une très vive tendresse pour elle, et une crainte extrême de lui déplaire. Ces deux sentiments m'ont sauvé en plusieurs circonstances de ma vie <sup>2</sup>. »

De ce mariage naquirent quatre enfants.

L'aîné, le comte Louis de la Bouillerie, laissa, en mourant pendant le concile du Vatican, une douleur inconsolable au cœur de son frère François, douleur dont nous aurons à recueillir les accents déchirants, et qui raviva, à plus d'un quart de siècle de distance, une autre douleur, la première de sa vie, celle qu'il éprouva, à la mort de Charles, un autre de ses frères, mort avant d'avoir pu tenir tout ce que promettaient ses heureuses qualités <sup>3</sup>. Le plus jeune, Henri,

<sup>1</sup> Mgr MERMILLOD, *op. cit.*

<sup>2</sup> Mgr DE LA BOUILLERIE, *Autobiographie*.

<sup>3</sup> La tournure d'esprit de son frère convenait merveilleusement à la sienne. Ils avaient fréquenté ensemble les salons littéraires de l'époque, et ils avaient partagé tous les succès ; ils aimaient à se communiquer leurs impressions, à travailler ensemble, et il en était résulté entre eux quel-

sorti à un bon rang de l'École polytechnique, devait consacrer l'union des deux branches de la famille, en épousant sa cousine, la fille d'Alphonse de la Bouillerie <sup>1</sup>.

## I

C'est le 1<sup>er</sup> mars 1810, à Paris, au palais de l'Élysée, que naquit François-Alexandre-Marie de la Bouillerie.

que chose de plus intime dans leur tendresse (*Mgr de la Bouillerie dans sa famille*, p. 20)

<sup>1</sup> Le comte de la Bouillerie, alors qu'il était commissaire aux armées, avait pris de bonne heure auprès de lui le fils de son frère, le jeune Alphonse de la Bouillerie ; c'est en cette compagnie qu'il avait fait plusieurs voyages en Allemagne, nécessités par les devoirs de sa charge. Lorsque vint la Restauration, nommé trésorier de la couronne, il le garda près de lui. Plus tard, appelé aux fonctions d'intendant général de la maison du Roi, à la dignité de pair de France héréditaire et de ministre de la maison du Roi, il fit héritier son neveu de sa charge de trésorier de la couronne. Pendant les nombreuses années que ces deux hommes vécuront côte à côte, occupés des plus hautes questions et des plus grands intérêts, une véritable et solide amitié, que ne devait point empêcher une différence d'âge assez sensible, avec quelque chose de plus paternel du côté de l'oncle, de plus respectueux de la part du neveu. L'habitude qu'ils avaient de travailler ensemble les rendait indispensables l'un à l'autre, et ils se complétaient pour le service du Roi, de telle sorte que l'oncle ne mettait point la dernière main à un travail que le neveu ne l'eût préparé. Le Roi les confondait dans une même affection, et cette bienveillance, qui ne s'est jamais démentie depuis lors, s'ajoutait comme un lien de plus à la tendresse partagée et à l'estime mutuelle qui unissaient déjà ces deux caractères si fortement accusés l'un et l'autre (*Ibid.*, p. 16).

Son premier regard devait rencontrer, à côté du visage austère du comte son père, la douce et pure physionomie de cette femme, dont il dira un jour : « Son incomparable charité lui fit un grand nom dans Paris ; son incomparable amour maternel lui en fit un plus grand dans nos cœurs <sup>1</sup>. »

La comtesse de la Bouillerie avait, en effet, compris la grande mission de la mère chrétienne, et elle avait l'âme trop généreuse pour y faillir, même au milieu des entraînements tumultueux de la vie des cours. Elle étudiait, avec une attention scrupuleuse, les moindres germes de vertus naturelles dans les premières manifestations de la vie morale de ses enfants. Elle s'appliquait à les développer, sans négliger de redresser ce que son œil perspicace lui faisait reconnaître en eux de défauts naissants.

Ainsi, ayant remarqué chez son fils François quelque tendance à s'effrayer outre mesure de ces peurs sans motifs, que les imaginations trop vives se forgent aisément, elle l'envoyait, par les nuits les plus noires, chercher un objet oublié sur la terrasse du château, à la campagne : « J'avais grande frayeur, racontait-il volontiers plus tard, mais, pour rien au monde, je n'aurais manifesté la moindre hésitation : j'aimais trop ma mère pour cela et je craignais trop de lui déplaire <sup>2</sup>. »

La sévère vigilance du comte et de la comtesse de la Bouillerie préserva la première enfance de

<sup>1</sup> Discours pour le mariage de M<sup>lle</sup> Jeanne de la Bouillerie avec le vicomte de la Roque-Ordan, 21 mai 1861.

<sup>2</sup> *Notes et souvenirs personnels.*

François des périls d'une vie mondaine et luxueuse. A Paris, on n'eut jamais que des serviteurs dévoués et vieillis au service de la famille<sup>1</sup>. A la campagne, les domestiques, les fermiers, les familiers du château, n'étaient pas moins soigneusement choisis, de peur qu'une ombre de négligence ne vînt à ternir ce que M<sup>m</sup>e de la Bouillerie aimait par-dessus tout en ses enfants : leur innocence baptismale.

François aimait beaucoup le séjour en Anjou. Il y retrouvait deux vieux chevaliers de Saint-Louis, le baron de la Bouillerie et M. Cardin Le Bret, qui avaient servi côte à côte dans l'armée de Condé et se plaisaient à se raconter mutuellement leurs campagnes. L'enfant écoutait les récits merveilleux avec avidité, tout comme il écoutait avec respect les simples instructions du Prieur. C'était le nom qu'on donnait, dans la famille, à un ancien Génovéfain du couvent de Villequier, l'abbé Latour, vieux prêtre qui s'était fait le chapelain du château et venait, chaque dimanche, comme il disait, « en sa chapelle<sup>2</sup>. »

Ce n'était pas le Prieur cependant qui devait introduire l'enfant dans la connaissance du mystère sacré et le préparer dès lors à devenir un jour l'apôtre de l'Eucharistie.

<sup>1</sup> Un jour qu'il présentait à l'un de ses hôtes une vieille servante, au service de la maison depuis quarante-cinq ans, Mgr de la Bouillerie fit remarquer que le fait n'avait rien d'extraordinaire : « C'est une tradition dans notre famille, que les domestiques meurent à son service. On ne les renvoie jamais. »

<sup>2</sup> Discours pour le mariage de M. Sébastien de la Bouillerie et de M<sup>l</sup>le Le Bret. Septembre 1878.

On raconte<sup>1</sup> qu'un jour qu'il était à l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, un enfant de grande espérance remarqua un jeune prêtre, qui passait dans les rangs des fidèles, recueilli, doux, souriant d'un sourire voilé de quelque tristesse, comme s'il avait eu le pressentiment de sa mort prochaine.

Ce jeune prêtre s'appelait l'abbé Eugène de la Bourdonnaye.

Quand le vicaire fut près de lui, l'enfant le regarda avec cette suave expression d'angélique mélancolie que reflétaient d'ordinaire ses yeux. Ce fut, dit le biographe, une commotion irrésistible. Le prêtre et l'enfant se sentirent faits l'un pour l'autre. Le prêtre d'ailleurs n'eut guère à se baisser : l'enfant de dix ans était de sa taille, au moral s'entend.

— L'abbé Eugène de la Bourdonnaye fut mon premier bienfaiteur après mon grand-père.

Ce témoignage que l'enfant dont nous voulons parler aimait à rendre au pieux vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin, un autre enfant, du même âge, noble et pur comme le premier, se complaira, avant de mourir, à le rendre à la mémoire du jeune prêtre, trop tôt enlevé à l'Église.

Tous deux, doués d'une ravissante physionomie comme Angelico de Fiesole en voyait dans ses rêves de peintre inspiré, animés tous deux d'une précoce ardeur pour les choses du ciel dont parlait si bien leur pieux ami, merveilleusement intelligents, ils fixèrent ses prédilections.

<sup>1</sup> ANT. RICARD, *l'École Menaisienne*, t. IV, p. 8.

Au catéchisme d'ailleurs, les deux enfants cherchaient à se trouver proche. Qui les eût vus, tous deux, attentifs, sérieux, émus, aurait été tenté d'interroger leurs bons anges, comme autrefois les visiteurs de Zacharie et d'Elisabeth :

— Quels pensez-vous que seront ces enfants ?  
Et les anges auraient répondu :

— Celui-ci sera le grand tribun catholique, le chevalier armé pour la justice et le droit, l'O'Connell français. Et l'autre montera sur une chaire épiscopale, pour devenir l'un des grands évêques de ce temps.

Charles de Montalembert et François de la Bouillerie furent, en effet, les deux plus brillants élèves de l'abbé de la Bourdonnaye.

## II

« Entre toutes nos communions, il en est une que nous préférons, une à laquelle nous pensons toujours, une qui est notre plus doux souvenir... c'est notre première communion.

« Notre première communion ! Oh ! comme nous nous y sommes disposés soit par l'innocence de notre première vie, soit par le premier repentir de nos fautes !...

« Notre première communion ! C'est alors que Jésus-Christ, entrant pour la première fois dans notre âme, nous a donné son premier baiser de paix, sa première caresse, le premier lait de son sein maternel ; c'est alors que les anges nous ont enviés pour la première fois, se demandant

s'il était vrai que nous eussions été créés au-dessous d'eux. C'est alors que le peuple chrétien, nous entourant de ses cantiques d'allégresse, a chanté sur nous l'*Hosanna* et répété avec cette femme de Judée : « Heureuses les entrailles qui ont porté Jésus-Christ !... » et, si le peuple a gardé le silence, « c'est alors que les pierres du sanctuaire ont crié pour bénir le Dieu trois fois saint. » C'est alors que nos mères, oubliant les douleurs de l'enfantement, ont été saintement fières d'avoir mis au monde un homme qui devenait le tabernacle de son Dieu ; c'est alors que nos larmes ont été si douces, nos chants si angéliques, nos prières toujours exaucées ; c'est alors que notre foi a été plus vive, notre espérance plus ardente ; mais c'est alors surtout que nous avons le plus aimé...

« Devant la première communion tout s'efface, tout disparaît dans l'ombre ; quelles qu'aient été pour nous les félicités et les splendeurs passées, cherchons, réfléchissons, et nous trouverons toujours que la première communion est comme la plus précieuse perle jetée au fond de l'océan de notre vie <sup>1</sup>. »

C'est en ces termes émus que l'élève de l'abbé de la Bourdonnaye racontera un jour, dans cette même église de Saint-Thomas-d'Aquin, ses impressions de première communion. Puis, faisant un retour sur ce doux souvenir, il se demandera :

— Pourquoi ma première communion me paraît-elle si douce ? Pourquoi?... « Ne serait-ce

<sup>1</sup> Mgr DE LA BOUILLERIE. *Méditations sur l'Eucharistie*, (IX<sup>e</sup> Médit. II et III.

pas qu'en la première mon âme brillait encore de tout l'éclat de sa fraîcheur virginale, que mes mains étaient innocentes, mon cœur plus pur et plus aimant. »

Développant cette pensée, il en fit une ravissante application qu'on aimera à retrouver à la fin du discours, devenu une des plus touchantes *Méditations sur l'Eucharistie*.

Vers la fin de sa vie, à cinquante ans de distance, ce doux et pur mémorial restait aussi frais, aussi vivant dans son âme. Il écrivait en 1868 :

« Le premier acte de mon enfance que j'aime à me rappeler, est celui de ma première communion. Je demeurais alors au palais de l'Élysée-Bourbon, que le Roi avait assigné à mon père. Je suivis les catéchismes de Saint-Thomas-d'Aquin, sous la direction de l'abbé de la Bourdonnaye, trop tôt enlevé à l'Eglise. Ma première communion m'a laissé un souvenir profond et bien cher. J'ai cherché à l'exprimer dans ma *Méditation des deux communions*. Et chaque fois que je parle à des enfants qui s'approchent pour la première fois de la table eucharistique, j'aime de me rappeler les sentiments que j'avais alors <sup>1</sup>. »

Il nous est donc permis de retrouver l'écho de ces sentiments dans les délicieuses allocutions qu'on aimait tant à l'entendre adresser aux enfants, quand il présidait aux cérémonies de première communion, comme ce jour où, parlant aux communicantes du couvent de Notre-Dame, à Carcassonne, il commenta la parole du Sauveur dans les Cantiques : « Ouvrez-moi, ma sœur,

<sup>1</sup> *Autobiographie*.



parce que ma tête est chargée de rosée. » « La rosée tombe le matin, dit-il, elle figure la grâce. Vous êtes à l'aube de la vie, et Jésus-Christ, l'auteur de la grâce, frappe à la porte de votre âme, pour y répandre, dès le matin, la rosée céleste dont il est inondé<sup>2</sup>. »

Une autre fois, il disait encore :

« En un même jour et en un même instant, par un même acte et par un même amour, le Seigneur vous communique les deux plus grands biens que puisse envier une créature humaine : la sainteté et la félicité.

« L'enfant qui fait sa première communion est très saint et très heureux.

« Il est saint : il a pris soin d'abord de purifier son âme de toutes les souillures du passé ; puis, recevant en lui-même le Dieu qui est saint par excellence, il participe d'une certaine façon à la sainteté de cet hôte divin... Comme il est pur et humble ! Comme il croit ! Comme il espère et comme il aime ! Comme il prie avec ferveur ! Il se nourrit du pain des anges et il est vraiment un ange ! Ne cherchez plus les saints au fond de nos cloîtres, ou dans les durs travaux de la vie apostolique, ou parmi les sublimes pratiques de la perfection chrétienne. Voulez-vous que je vous montre un saint ? Il est ici : c'est l'enfant qui fait bien sa première communion.

« Il est saint et il est heureux... Souvent, on lui a dit : Disposez-vous à ce grand jour ; il sera le plus beau de votre vie. Ce qu'on lui disait alors, il l'éprouve maintenant ; il goûte et il voit

<sup>1</sup> Allocution inédite, juin 1869.

par lui-même combien le Seigneur est doux, et il s'écrie avec le prophète : Que puis-je maintenant vouloir sur la terre, que puis-je désirer au ciel ? Je possède le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité<sup>1</sup>. »

Bornons là nos citations. Le peu qu'on vient de lire fera entendre la profonde sincérité du naïf aveu échappé à sa plume ou plutôt à son cœur :

« C'est le même jour que je demandai à Notre-Seigneur de me consacrer à lui sans partage, et j'ai toujours attribué ma vocation à l'immanquable efficacité d'une demande faite à Dieu le jour d'une première communion<sup>2</sup>. »

### III

« A partir de la cinquième, j'ai fait toutes mes études dans l'établissement de l'abbé Poiloup, qui n'était alors qu'un modeste petit séminaire, et qui est devenu depuis l'une des maisons les plus célèbres de Paris<sup>3</sup>. »

C'était en 1822. François de la Bouillierie avait douze ans, lorsqu'il arriva chez l'abbé Poiloup.

Le célèbre instituteur gouvernait la maison depuis six ans, avec le titre de directeur. C'est en 1823 seulement que, sur les instances de M. Duclaux, supérieur-général de Saint-Sulpice, l'abbé Poiloup, formé par M. Teyssyre à l'amour et

<sup>1</sup> Allocution dans la chapelle du lycée de Carcassonne, 1<sup>er</sup> juillet 1874.

<sup>2</sup> *Autobiographie*.

<sup>3</sup> *Ibid.*

à la direction des enfants, accepta le titre de supérieur de l'établissement de la rue du Regard, 18 et 20, qu'on appelait, par opposition à Saint-Sulpice, « la Petite Communauté. »

M<sup>me</sup> de la Bouillerie venait de prendre part à la fondation d'une œuvre qui, en s'annexant à celle de M. Teysserre, donnait à la Petite Communauté une importance considérable et désignait tout naturellement la maison de l'abbé Poiloup au choix de la pieuse co-fondatrice.

De concert avec M<sup>me</sup> de Saisseval, à qui sa fille Aline en avait inspiré la pensée dictée d'en haut, et sur les plans dressés par l'abbé de Bonald, M<sup>me</sup> de la Bouillerie prit l'initiative, avec beaucoup d'autres grandes dames de la cour, d'une œuvre qu'elles présentèrent à la duchesse de Berry, lors de la naissance du duc de Bordeaux, en lui disant :

— Madame, ce sont des gardes du corps que nous désirons donner à votre fils.

On appela cette œuvre, l'œuvre des sujets de province, dite du cœur miséricordieux de Jésus.

« Elle est instituée, dit une note originale écrite de la main de M<sup>lle</sup> Aline de Saisseval, pour offrir au Seigneur la fleur du plus pur froment prise dans toute la France, c'est-à-dire des enfants nobles qui joindraient à la vocation ecclésiastique une grande piété, de l'esprit naturel, enfin tout ce qui semblerait marqué du sceau de Notre-Seigneur et choisi par Lui pour son sacerdoce. — Mon plan pour cette œuvre, ajoute l'humble fondatrice, est de continuer à y travailler, si on continue à me le permettre, mais sans y être connue d'une manière particulière,

voulant religieusement et politiquement en laisser l'honneur aux autres <sup>1</sup>. »

Une note confidentielle, qui ne devait être, suivant le texte même de son intitulé, communiquée dans le monde qu'avec réserve et discrétion, nous explique la faveur que rencontra, auprès du Roi et de la famille Royale, comme dans la noblesse du temps, le dessein de M<sup>lle</sup> de Saisseval. On y lit en effet :

« Des personnes qui observent avec un vif intérêt l'état actuel de l'Église de France s'affligent de ne la voir bientôt plus servie que par de jeunes prêtres, pris dans les rangs les plus obscurs de la société, dont on ne peut compléter l'édu-

<sup>1</sup> Tous ces détails, la plupart inédits, sont empruntés aux archives de l'Œuvre, qui ont été mises à notre disposition avec une générosité parfaite. En les mettant largement à contribution, nous avons aussi le dessein de répondre à la filiale confiance que témoignent les lignes suivantes d'une lettre que nous écrit l'un des condisciples de François de la Bouillerie à la rue du Regard : «... J'ai voulu  
« ( en vous envoyant mes souvenirs) faire acte de bonne  
« volonté, et preuve d'intérêt pour cette chère Petite Com-  
« munauté à qui je dois tant et dont les restes sont chers,  
« comme les pierres de Jérusalem, à tous ceux qui l'ont  
« connue. Si, dans votre ouvrage, vous pouvez servir à sa  
« résurrection par quelques lignes sympathiques, par quel-  
« que généreux appel, croyez que bien des morts en tres-  
« sailleront et qu'on vous fera écho du haut du ciel. Des  
« vivants aussi s'en réjouiront : je parle des hommes dé-  
« voués qui la relèvent aujourd'hui par leurs seuls efforts et  
« sans les précieuses ressources d'autrefois ; qui sont aux  
« prises, par conséquent, avec des difficultés de tous les  
« jours, qu'ils surmontent avec l'aide de la Providence,  
« mais que nous devons alléger de tout notre pouvoir. »  
(Lettre de M. le chanoine Vervorst, 10 janvier 1886.)

cation sacerdotale par le vicariat, les sujets n'étant plus assez nombreux. On ne peut attendre que rarement des nouveaux lévites l'éducation soignée, l'élévation des sentiments et la profondeur de connaissances qui honoraient l'ancien clergé. De là ce dédain qu'affectent les ennemis de la religion pour les prêtres qui commencent à remplir le sanctuaire et que déjà ils regardent comme l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. Cet état de choses et l'avenir qu'il nous présage sont une nouvelle plaie faite à l'Église par la révolution. On a donc formé le pieux dessein de diminuer le mal, en procurant à des enfants pauvres <sup>1</sup>, mais tirés de la première classe de la société, le moyen de suivre leur vocation au ministère des saints autels. On espère par là que ces jeunes clercs, nés de familles honorables, victimes de la fidélité ou de l'honneur, porteront, dans leurs sublimes fonctions, cette noblesse de sentiments, ce désintéressement de

<sup>1</sup> La condition n'était pas difficile à remplir, si nous en jugeons par les notes intimes envoyées par les Evêques de France au supérieur de l'OEuvre des Sujets de Province. Les détails sont émouvants : — Sans fortune, est-il dit de l'un des adoptés de l'OEuvre, l'enfant s'affligeait de ne pouvoir espérer l'éducation nécessaire à l'état ecclésiastique. — Famille illustre dans la dernière détresse, est-il encore dit de deux jumeaux également admis par le Conseil. Quand l'intéressante mère les a donnés à l'OEuvre, ils n'avaient jamais porté de chapeaux ni de souliers. — Pour un autre, c'est un retour de Providence que réclame l'Archevêque d'\*\*\*, car, ses ancêtres avaient fondé aux collèges de B. et de C. trente bourses pour les enfants des gentilshommes sans fortune. Ont tout perdu.

vues qu'ils tiendront de la naissance et de l'éducation ».

M. l'abbé de la Bourdonnaye, pour lors aumônier de la duchesse de Berry, confesseur des fils de M<sup>me</sup> de la Bouillierie, s'intéressait vivement à l'OEuvre que ses instances contribuèrent à faire chaleureusement patronner par l'auguste veuve du duc de Berry. On convint même de l'appeler du nom d'OEuvre du 29 septembre, sous l'invocation de Saint-Michel-Archange, sous lequel elle est indifféremment désignée de concert avec le titre primitif.

Charles X, alors comte d'Artois, donnait tous les ans 6,000 francs, « pour célébrer sa reconnaissance de la naissance de son petit-fils ». M<sup>me</sup> la Dauphine et tous les Princes et Princesses de la famille Royale donnèrent aussi des sommes considérables. Tous mettaient le plus grand prix à la formation de cette OEuvre, qui commença dans quelques séminaires de province, où se trouvaient les enfants nobles, auxquels on donnait des places payées par l'OEuvre. Ceux qui avaient le plus de dispositions étaient envoyés à Paris, dans la maison de M. l'abbé Poiloup, à qui l'OEuvre confia jusqu'à cinquante enfants, pour chacun desquels elle lui remettait 600 francs par an<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Note écrite de la main de M<sup>me</sup> de Saisseval, qui ajoute : « Cette œuvre tenait un des premiers rangs dans la haute société, et elle acquit promptement une grande faveur... Pour exciter le zèle, on avait imprimé des billets portant l'effigie du duc de Bordeaux et de Saint-Michel-Archange : ces billets étaient de cent francs... De 1820 à 1830, les quatre-vingt-quinze élèves élevés par l'OEuvre représentent une dépense de 450,000 francs ».

L'abbé de Sambucy, Maître des cérémonies de la Grande Aumônerie, choisissait volontiers, parmi les adoptés de l'OEuvre du 29 septembre, les clercs de la chapelle Royale, dont le nombre fut augmenté considérablement sous Charles X, quand ce prince, pour suivre l'exemple de ses ancêtres, rétablit l'assistance quotidienne au saint sacrifice de la messe, usage imposé à Henri IV par Sixte-Quint, en l'absolvant des censures d'hérésie.

Ce concours providentiel, la protection du Roi, la faveur marquée de l'auguste fille de Louis XVI pour l'établissement de l'abbé Poiloup, attirèrent sur cette précieuse maison les sympathies générales. Les princes les plus éminents de l'Eglise, les plus hauts personnages se faisaient un plaisir d'assister à ses fêtes, surtout à ses distributions de prix<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous lisons dans le Coutumier du 11 août 1825 : « Cette année, la distribution des prix a été présidée par son Altesse Éminentissime Mgr le prince de Croy, grand aumônier de France, archevêque de Rouen, et son Excellence Mgr Macchi, nonce apostolique. Le ministre de la guerre, M. le marquis de Clermont-Tonnerre, M. de Doudeauville, ministre de la maison du Roi, et M. le général Grandler, grand-croix de la Légion d'honneur, y ont assisté ». En l'année 1827, le 13 août, la distribution des prix a été présidée par son Em. le Card. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse ; son Exc. Mgr le Nonce, Mgr de Villèle, archevêque de Bourges, Mgr de la Lande, évêque de Rodez, M. de Clermont-Tonnerre, M. de la Bouillerie, intendant de la maison du Roi, y ont assisté. (PAGUELLE DE FOLLENAY : *Notice sur la Petite Communauté*).

## IV

La Petite Communauté, où, sur les conseils de l'abbé de la Bourdonnaye, fut placé François de la Bouillerie, au lendemain de sa première communion, n'était pas un simple petit séminaire. Témoin des fruits qu'avait produits dans les grands séminaires la compagnie de M. Olier, le fondateur de la Petite Communauté voulut en faire une miniature de Saint-Sulpice<sup>1</sup>.

A cette fin, M. Teyssyre régla que les directeurs et professeurs mèneraient la vie de leurs enfants : même nourriture prise à leurs tables, assistance à tous les exercices, récréation et promenades en commun. « Leur bonheur, disait-il, doit être de se réunir le plus possible à leurs enfants ». Ils ne devaient sortir que pour des visites « courtes, rares, utiles », après en avoir demandé la permission.

L'abbé Poiloup, que M. Teyssyre regardait comme son cher Timothée, aidé par l'abbé Georget, un autre disciple privilégié du vénéré fondateur, maintint avec une douce fermeté l'esprit et les traditions du commencement.

Dans son intéressante *Notice sur la Petite Communauté*, placé en appendice de sa remarquable *Vie de M. Teyssyre*, M. l'abbé Paguelle de Follenay donne de précieux détails sur le développement de cet esprit, qu'il s'est efforcé

<sup>1</sup> Les détails qu'on va lire sont à peu près textuellement empruntés à M. l'abbé Paguelle de Follenay, dont nous ne saurions assez reconnaître l'affectueuse obligeance.



depuis lui-même de faire revivre, avec un zèle aussi intelligent que généreux, à Saint-Nicolas du Chardonnet.

Les notes jouaient un grand rôle dans cette éducation, grâce à un système gradué d'appréciations qui permettaient de saisir les plus délicates nuances du mérite et du démerite, et d'apporter, dans la distribution du blâme et de l'éloge, cette exacte justice que les enfants savent reconnaître, qu'ils aiment et qui leur fait accepter, au besoin, la sévérité même, dont ils sont les premiers, en certains cas, à reconnaître l'austère nécessité.

La lecture de ces notes, le samedi, était un événement. Le supérieur y ajoutait au besoin une courte phrase d'appréciation sur chaque élève, et chacun d'eux redoutait, par dessus tout, entendre sortir, de la bouche de M. Poi-loup, cette simple parole : « Mon enfant, je vous gronderais, si je n'étais pas si ému ! »

Le système d'éducation pouvait se résumer en deux mots : Observer un sage tempérament entre la douceur et l'autorité. Pas de contrainte, peu ou point de punitions. « Les pénitences écolières, dit le règlement, sont en général contraires à l'esprit de la maison, qui est un esprit d'amour, de douceur et d'émulation. Voilà pourquoi on renvoie si facilement les enfants qui ont un cœur assez mal fait pour être insensibles à la voix du sentiment, et qui auraient besoin d'être sans cesse retenus par la crainte du châ-timent. »

Par contre, le rôle des récréations était porté à un degré d'importance capital dans l'ensem-

ble du système. L'entrain des jeux était tel qu'on se rappelle encore le cardinal de Clermont-Tonnerre et le cardinal de Rohan, témoins de cet enthousiasme général et demandant, l'un à faire partie d'un jeu de barres, et l'autre à entrer dans le jeu de cordes où il faisait preuve de la plus grande adresse.

Une institution, peut-être unique dans les annales de l'éducation, et fort estimée de l'abbé Poiloup, c'était celle des présidents, c'est-à-dire de simples élèves, les aînés de cette heureuse famille par le mérite et par l'âge, remplaçant avantageusement ce que dans les autres établissements on appelle les maîtres d'étude.

Nous insistons volontiers sur ces choses, car, s'il est vrai, comme l'a dit Lacordaire, que tout homme en ce monde ait sa genèse, et sa genèse est tout, celle de François de la Bouillerie s'expliquera par cette éducation forte et douce qu'il suivit pendant les six années, dont sa mémoire fidèle garda toujours le plus filial souvenir.

Il y eut pour condisciples plus d'une future illustration du pays, en particulier le jeune de Dreux-Brézé, qui sera plus tard l'un de ses collègues les plus aimés dans l'épiscopat et, pendant le Concile, à Rome, son plus intime confident. Il y connut aussi le futur évêque de Nantes, M<sup>sr</sup> Jacquemet, dont il sera le collègue dans l'administration diocésaine, auprès de M<sup>sr</sup> Afre, et qui jouit jusqu'à la fin de sa tendre confraternité.

Lorsqu'il arriva à la rue du Regard, la fondation de M. Teyseyrre traversait une crise. Le

grand Aumônier regardait comme une dépendance de la cour et une annexe de son domaine cette œuvre intéressante. De son côté, M<sup>sr</sup> de Quélen la considérait comme un de ses petits séminaires. De là un fâcheux mais inévitable conflit de juridiction. Saint-Sulpice s'effaça prudemment et abandonna la maison à M. Poiloup, qui reçut de M<sup>sr</sup> de Frayssinous un brevet de chef d'institution et déclara sa maison institution universitaire. L'archevêque mécontent interdit au supérieur toute apparence de Petit-Séminaire, retira ses boursiers et poussa le mécontentement jusqu'à interdire la chapelle. Mais, à la sollicitation de hauts personnages que les dames patronnesses de l'OEuvre du 29 septembre excitaient, M<sup>sr</sup> de Quélen accorda successivement divers sursis et finit par ne pas exiger l'exécution de sa sentence.

M<sup>me</sup> de la Bouillerie fut une des plus ardentes à parer cette menace et concourut au salut de la Petite Communauté, comme elle avait concouru à sa fondation.

C'était d'ailleurs un grand appui moral que la présence de son fils dans la maison de l'abbé Poiloup <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Elle subsista de la sorte jusqu'en juillet 1830, où elle subit une transformation que nous laisserons raconter par M. le chanoine Vervorst : « La Révolution de juillet ôta à la maison sa double subvention : celle de la Chapelle Royale et celle de l'OEuvre du 29 septembre. J'y étais devenu professeur de sixième, après ma philosophie, l'année 1829-30, et j'avais parmi mes élèves le charmant Emmanuel de la Bouillerie, le modèle de la classe. Pendant les vacances de 1830, le père d'Emmanuel, l'ex-gar-

Noble comme un bon nombre de ses condisciples, mais plus favorisé que la plupart d'entre eux des biens de ce monde, François de la Bouillerie, avec une modestie exquise, se mêla si bien au cœur de la Communauté, qu'il en devint un des modèles, comme le témoignent ses contemporains.

C'est l'un d'eux, le vénérable M. Charles Mauiry <sup>1</sup>, qui y fut professeur de rhétorique en 1827, qui nous le raconte :

« Me demander des renseignements sur François de la Bouillerie, c'est raviver en moi des souvenirs déjà bien lointains, mais toujours bien doux....

dien des diamants de la Couronne, venait déjeuner modestement à notre réfectoire et nous encourageait. Il avait vu de très près s'accomplir la Révolution de 1830, et il disait : « Si Dieu ne l'avait voulue qu'à moitié, elle ne serait point arrivée, » tant les choses s'étaient faites contre toute vraisemblance et contre toute logique. M. Poiloup y vit, pour son compte, la volonté du Ciel que sa maison ne fût plus un petit séminaire, et il l'ouvrit aux grandes familles, peu disposées alors à mettre leurs enfants dans les collèges du gouvernement. L'Institution de Vaugirard, cédée en 1851 aux RR. PP. Jésuites, fut constituée en 1834. En 1837, la maison de la rue du Regard, 20, notre berceau, fut définitivement abandonnée, et c'est alors que nous conçûmes, M. Millot et moi, le projet d'y ressusciter la Petite Communauté. Nous n'avons pu l'exécuter qu'en 1861, avec le concours de Mgr de Ségur. » (Lettre à l'auteur, 10 janvier 1886.)

<sup>1</sup> Le vénéré correspondant, à qui nous devons cette page intéressante, est âgé de 86 ans. Il habite aujourd'hui le château Baron, à Auch, d'où il nous écrit à la date du 10 janvier 1886.

« François de la Bouillerie fit ses plus hautes classes à la Petite Communauté des Clercs de Saint-Sulpice et des Clercs de la chapelle Royale, rue du Regard, 20, maison exceptionnelle et providentielle, qui, en l'espace de seize ans, donna à l'Église six Évêques et plus de 200 prêtres, et dont je n'entreprendrai pas ici l'éloge, qui pourrait paraître suspect dans ma bouche.

« Très heureusement doué d'émulation, d'imagination, d'un talent précoce, F. de la Bouillerie fut, pendant tout le cours de ses études, ce que nous appelons un sujet distingué, et tint constamment, parmi ses condisciples, un des premiers rangs par un travail soutenu, consciencieux et facile.

« Mais ce que l'on remarquait et admirait spécialement en lui ; ce que l'on trouve assez rarement chez les jeunes gens de 15 à 16 ans, même chez les meilleurs, c'était une tenue toujours irréprochable, un langage choisi, bien que sans recherche, des formes toujours honnêtes et gracieuses, une politesse exquise envers tous, qualités précieuses qui dénotent une excellente nature, et trahissent souvent, si je puis employer ce terme, la famille d'où l'on sort, les principes qu'on y a puisés, l'éducation première qu'on y a reçue.

« Quant à sa famille, jamais il n'en parlait, malgré la haute position sociale qu'occupait son honorable père, alors ministre de la maison du Roi, après avoir été intendant de la liste civile. Le cœur du jeune homme était trop noble pour se prévaloir de sa noblesse.

« Aussi était-il aimé de tous, sans exception

aucune, de ses condisciples et de ses maîtres, et ses rivaux eux-mêmes étaient les premiers à applaudir à ses succès.

« S'il nous édifiait par sa foi, par sa piété vive et tendre, par son ardent amour de la Mère de Dieu, il nous égayait par son enjouement communicatif, par sa belle et bonne humeur que rien n'assombrissait jamais, signe ordinaire, dans la jeunesse surtout, d'une conscience limpide et pure ».

De son côté, M. Maréchal, de Saint-Sulpice, nous parle, en termes non moins élogieux, de son condisciple « très aimable et très estimé aussi, brillant élève et parfait gentilhomme, pieux et édifiant <sup>1</sup> ».

Enfin, M. Vervorst, rappelant ses souvenirs de 1828, peint avec humour la distribution des prix de cette année scolaire, qui se fit, sans éclat, à 9 heures du soir, sous un hangar. « Le souvenir le plus brillant qui m'en est resté, est l'image de M. de la Bouillerie, escaladant cinq ou six fois le théâtre, pour recevoir ses prix. Je vois encore ce type de charmant écolier, sa longue chevelure blonde qu'il agitait en l'air avec une insouciance gaité et une conscience bien marquée dans la sympathie de tous <sup>2</sup> ».

<sup>1</sup> Lettre du 19 janvier 1886.

<sup>2</sup> Lettre du 10 janvier 1886.

V

Mais, bien mieux que ses maîtres et ses condisciples, l'heureux écolier de la Petite Communauté va nous redire ses impressions d'adolescent, sous ce régime, à la fois paternel et sacerdotal, qui en a fait un cœur de prêtre si accompli.

C'était le 4 mai 1875. Venu à Paris pour les affaires de son administration, l'élève de 1827 fut sollicité, par les âmes généreuses à qui Dieu a inspiré la belle pensée de ressusciter l'Œuvre de M. Teyssyre, d'apporter à cette résurrection le concours de cette éloquente parole, que les premiers fondateurs lui avaient appris à assouplir et à manier avec une si merveilleuse dextérité.

« Bien jeune encore, Mesdames <sup>1</sup>, raconta-t-il alors à ses auditrices charmées, je fus conduit moi-même dans cette maison fondée par la Sagesse et en faveur de laquelle je viens aujourd'hui vous entretenir. J'y fus conduit par une mère chrétienne dont je ne crains pas de rappeler ici même le souvenir, parce que ses œuvres la louent, suivant l'expression de l'Écriture, aux portes mêmes du sanctuaire.

« Cet asile de mes premières années m'est toujours demeuré cher. Après Dieu, c'est à lui

<sup>1</sup> Discours inédit de Mgr de la Bouillierie, en faveur de la Petite Communauté, sur ce texte des Proverbes : *Sapientia edificavit sibi domum, misit ancillas ut vocarent ad arcem : si quis est parvulus veniat ad me.* (Prov. IX, 1, 3, 4.)

que j'ai dû ce qui fait l'honneur ici-bas : l'esprit et le cœur chrétien. Je n'ai pas voulu être un ingrat, et, quand on m'a dit que cet asile avait besoin qu'on vînt à son secours, quand on m'eût demandé de lui prêter l'appui de ma faible parole, oh ! je n'ai pas hésité, et je suis venu, et je me suis promis, sans doute avec moins d'éloquence, mais avec plus de conviction peut-être que le prince des orateurs romains plaidant pour sa maison, *pro domo sua*, de venir plaider pour une maison qui était vraiment la mienne, *pro domo meâ* ».

Il annonçait ensuite qu'il allait se demander ce qu'était cette maison, quelle son histoire et quel l'ouvrage que la divine Sagesse s'était proposé en la fondant ? Cela l'amènerait à démontrer aux chrétiennes réunies pour l'entendre de quel intérêt elles devaient en entourer le rétablissement.

« Et d'abord, dit-il, Mesdames, comment se nomme cette maison ? Elle porte deux noms : un petit nom et un grand nom. Un petit nom, qui la voile de son humilité : elle se nomme la Petite Communauté des Clercs de Saint-Sulpice ; et elle porte un grand nom qui révèle sa haute mission : elle s'appelle l'OEuvre du Cœur Miséricordieux de Jésus.

« Comment a-t-elle été fondée ? *Sapientia ædificavit sibi domum*, oui, c'est bien la Sagesse divine qui l'a fondée. Je pourrais dire, il est vrai, que c'est l'Église, parce que l'Église, en tant qu'elle est l'Épouse du Sauveur, participe à cette divine Sagesse. L'Église, Mesdames, aime et a toujours aimé tout ce que Jésus lui-même



aimait ; elle protège tout ce que Jésus-Christ lui-même protégeait. Or, vous le savez, Mesdames, le Seigneur n'a rien aimé ici-bas plus que les petits enfants et les siècles ont répété, comme un écho fidèle, ces mots charmants qu'il prononçait ici-bas : « Laissez venir à moi les petits-enfants. *Sinite parvulos venire ad me* ». Mais surtout l'Église aime et protège ces petits enfants qu'elle fait vœu de voir élever et grandir jusqu'à ce qu'ils deviennent les missionnaires et les apôtres de son Époux bien-aimé.

« Un saint prêtre, enfant de Saint-Sulpice, reconnu ce vœu si cher à l'Église, et fonda la Petite Communauté des clercs de Saint-Sulpice... Ah ! bien petite communauté effectivement, où quelques jeunes enfants, très sages, très studieux, commençaient leurs études littéraires, et se préparaient ainsi, non pas encore à gravir les marches du sanctuaire, mais à entrer au séminaire de Paris, dont elle n'était que le vestibule. »

Devant ce souvenir qu'il venait d'évoquer, l'ancien élève de l'abbé Poiloup s'arrêta, comme s'il eût voulu contenir l'émotion qui le gagnait. Elle fit cependant en quelque manière explosion, quand il s'écria :

« Oui, petite œuvre, mais déjà très agréable au Cœur de Jésus-Christ !... Ah ! quelle discipline ! Ah ! quel amour de l'étude ! Ah ! surtout, quelle piété tendre !... Nous y aimions Jésus et Marie, et nous avons pour protecteurs les anges du ciel et les deux anges de la terre, saint Stanislas et saint Louis de Gonzague. C'était une

solitude aimable, où fleurissaient les lis. Oui, les lis, si bien qu'à cette époque les mains les plus augustes habituées aux lis se plaisaient à cultiver ceux-ci... Une œuvre sainte, dont le nom portait une date précieuse à la France, ouvrit cette maison aux enfants, victimes des révolutions, et, sous les lambris dorés de la chapelle royale, comme le jeune Samuel, ils faisaient monter l'encens de la prière vers le Seigneur... Mais c'était, malgré tout, la Petite Communauté par la simplicité, la modestie, le bon esprit de ses élèves.....

« Nous étions en des temps mauvais, où, lorsque l'enfant demandait pour son esprit et pour son cœur le pain sacré de l'étude chrétienne, le père de famille cherchait vainement une main qui sût le lui rompre. Les écoles étaient détestables, et là, au rebours de ce qui est dit dans l'Évangile, si l'enfant demandait à son maître du pain, on lui donnait une pierre; s'il demandait un œuf, on lui servait un serpent. Or, le prêtre, dirigeant alors la Petite Communauté, prit en pitié ces pauvres enfants: il leur ouvrit sa maison. Naturellement, il fallait en élargir les murailles et les embellir, parce que, au lieu de ces pauvres enfants qui la peuplaient avant, ce furent, Mesdames, vos pères, vos frères, vos époux, vos fils, qui devinrent les élèves de la Petite Communauté, et, en très peu de temps, elle devint la maison la plus florissante et la plus hantée de Paris...

« Là, il se forma une solide génération, qui depuis a su tenir son rang dans l'Église et dans l'État. Nous nous retrouvâmes plus tard, les uns

sur les trônes des pontifes, les autres à la tête des armées, d'autres au milieu des luttes ardentes de la politique contemporaine, d'autres dans les conseils des souverains, d'autres dans des conditions plus modestes, mais tous, nous nous reconnûmes et chacun reconnut le titre de sa jeunesse, le titre d'élève de M. l'abbé Pouloup!... <sup>1</sup>

<sup>1</sup> L'orateur est ensuite amené à raconter la reconstitution de la Petite Communauté sur ses bases primitives, celles de la culture des vocations ecclésiastiques, les bases que des mains généreuses travaillent aujourd'hui à rasseoir avec une abnégation qui mérite les grâces abondantes dont le cœur miséricordieux de Jésus, modèle et protecteur de l'entreprise, ne peut manquer de les combler. « Un « saint prêtre, dit-il, notre condisciple et notre ami, conçut l'idée de fonder de nouveau la Petite Communauté. « Cette pensée sans doute lui fut inspirée par le ciel, mais « aussi comme on me l'a assuré, par une noble et grande « âme dont le souvenir se conserve dans le sanctuaire. « Humble lui-même, il voulut former une maison humble « et pauvre ; il recourut à vous, les nobles filles de celles « qui avaient fondé les premières la Petite Communauté. « Vos efforts ne furent pas vains. En peu de temps déjà, « cette maison voyait quelques-uns de ses fils s'élever sur « les degrés du sanctuaire, d'autres avaient mis l'épée à la « main pour défendre à Rome notre immortel Pontife, et « déjà cette maison voyait ses fruits se multiplier et s'étendre, lorsqu'un jour, du haut du ciel, Dieu tonna sur la « France coupable, et du même coup qui écrasa le palais « de nos rois, il atteignit aussi cette humble maison où de « pauvres petits enfants priaient pour l'Église et la France. « Mais, ce sont là des coups de Dieu, Mesdames, qui tout « à la fois punissent et éprouvent : ils punissent, afin que, « sous la pression de sa colère, on se reconnaisse et on se « repente ; ils éprouvent, non pour voiler sa miséricorde, « mais pour qu'elle paraisse avec plus d'éclat. C'est ce qui « arriva. Que fîtes-vous alors, Mesdames ? Lorsque les

« pauvres petits oiseaux ont vu leur nid dévasté par l'o-  
« rage, ils commencent par voltiger autour en poussant  
« des cris plaintifs : mais la mère a bientôt su rassembler  
« branchages et duvet pour faire un nouveau nid. C'est ce  
« que vous aussi vous avez fait, Mesdames, et avec vos ef-  
« forts maternels vous avez recréé la Petite Communauté,  
« et la maison a ouvert à nos pauvres enfants un nid  
« meilleur et nouveau. Courage !.. »

## CHAPITRE II

### VIE DU MONDE

Si M<sup>me</sup> de la Bouillerie avait assisté au sermon prêché par son fils en 1875, ce n'est pas elle qui aurait pu s'appliquer cette exclamation de l'orateur, interpellant ses nobles et riches auditrices :

— Eh quoi cependant ! Mesdames. Est-ce que nous devons renoncer pour toujours à des vocations choisies dans les rangs plus élevés de la société ? Ah ! Mesdames, permettez-moi de vous le dire, votre foyer domestique, si vous saviez l'isoler davantage, l'échauffer mieux, pourrait lui aussi devenir l'ardent et pur foyer des vocations ecclésiastiques. Que craignez-vous donc ? Ah ! il me semble, Mesdames, que tout chancelle assez autour de nous ! Eh bien ! lorsque tout chancelle, il n'y a plus qu'une chose qui reste debout : le sacerdoce catholique ! Que vos fils viennent se ranger sous nos étendards, les campagnes sont blanches, ils faut qu'ils viennent moissonner avec nous !

La famille de la Bouillerie, sous ce rapport comme sous tous les autres rapports qui déno-

tent l'esprit chrétien, a noblement donné l'exemple, à la suite du grand cœur qui a montré aux neveux et aux nièces le chemin du sanctuaire, et ce sera, devant l'Eglise, l'honneur de la pieuse mère de François de la Bouillerie d'avoir deviné, protégé et définitivement fait éclore la vocation de ce fils que le monde disputa longtemps au sanctuaire et dont elle ne cessa de dire, même au plus fort des petits succès mondains du futur ministre des autels, alors que les témoins soupiraient d'incrédulité :

— François sera prêtre ! François sera prêtre !

## I

« En terminant mes études classiques, je n'avais d'autre désir que d'embrasser l'état ecclésiastique, et j'entrai immédiatement au séminaire d'Issy, près Paris. Hélas ! Dieu m'appelait à lui par une voie très directe, et je n'y devais arriver que par des chemins très détournés !... <sup>1</sup>

L'un des panégyristes du futur prélat a très bien dit ce premier essai d'apprentissage clérical :

« Quelqu'un, dit M. l'abbé Laprie <sup>2</sup>, quel-

<sup>1</sup> *Autobiographie.*

<sup>2</sup> Oraison funèbre de Mgr de la Bouillerie, prononcée dans la chapelle du couvent de l'Assomption de Bordeaux, le 12 juillet 1883, par M. l'abbé LAPRIE, chanoine honoraire, professeur à la faculté de théologie.

qu'un savait que cette âme virginale toute pleine de Dieu, ne prétendait simplement qu'à sortir du siècle pour se cacher dans les rangs de la milice du Seigneur. Ce confident, c'était sa mère. Donc, un jour, secondé par cette mère bien-aimée, en dépit de bien des obstacles, François de la Bouillerie se détacha des régions étoilées où rayonnaient ses dix-huit ans, et se précipita au séminaire d'Issy <sup>1</sup>, que dirigeaient alors, comme aujourd'hui, Messieurs de Saint-Sulpice. Mais, comme si elle s'était chargée de venger le siècle des dédains du noble fugitif, la maladie s'y précipita immédiatement après lui pour l'arracher à ce pieux asile et le ramener dans le monde. A peine lui laissa-t-elle le temps du *requiescite pusillum*, « reposez-vous un peu », du saint Evangile, juste ce qu'il fallait pour expérimenter la vérité de cette parole que « rien n'est maternel comme Saint-Sulpice » : parole prononcée par qui ? par le plus illustre des prédécesseurs de François de la Bouillerie chez les fils de M. Olier, par le célèbre auteur de tant de beaux ouvrages parmi lesquels le duc de Bourgogne fut le plus beau de tous, par un éminent prélat qui, dans un cadre plus vaste et avec plus

<sup>1</sup> Issy, ancienne résidence de Marguerite de Valois, succursale de Saint-Sulpice, était une vieille maison d'un aspect noble, mais alors un peu délabrée. On lui donna « une triste petite chambre, sans feu, dans un corridor. » (LAGRANGE, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. I, p. 56.) Le séminaire d'alors n'était qu'un amas de masures... La cellule assignée au nouvel arrivant était fort misérable, toute en longueur, basse, peu éclairée et du plus misérable aspect. (Mgr BAUNARD, *Hist. du Cardinal Pie*, t. I, p. 38.) »

de relief, fut, pour me servir d'une expression que je ne me permettrais pas sur un théâtre plus solennel, un Monseigneur de la Bouillerie *avant la lettre*, un Monseigneur de la Bouillerie à la taille du grand siècle, en un mot, par François de la Mothe-Salignac de Fénelon. Notre séminariste d'un jour revint presque mourant sous l'aile de sa mère. »

Le régime du séminaire est en effet une rude épreuve, spécialement pour certaines organisations plus délicates auxquelles l'inflexibilité d'une règle sévère, insuffisamment tempérée par cette *maternité* dont parlait Fénelon, crée des difficultés que les plus généreux efforts de la vie surnaturelle ont bien de la peine à vaincre. Sans doute, cette épreuve fait partie des initiations sagement prescrites par l'Eglise pour les aspirants au plus redoutable des fardeaux, celui de la charge des âmes, et ce n'est pas nous, prêtres, nourris aux plus pures sources de l'éducation cléricale, pour qui les souvenirs de séminaire sont restés le charme et le soutien de notre sacerdoce, qui songerions à nous plaindre de la grande et fondamentale institution du Concile de Trente. En établissant les séminaires, le saint Concile a fait son œuvre capitale de réformation, il a sauvé la discipline ecclésiastique.

Il reste cependant vrai, et dès lors il est permis de le dire, que, pour quelques-uns au moins, l'épreuve est au-dessus des forces humaines <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sans vouloir faire entrer dans l'expression de notre pensée la plus petite intention irrespectueuse, nous



« La vie du séminaire, si différente de celle que j'avais menée jusqu'alors, ne put convenir à ma santé et je revins dans ma famille très gravement malade. »

Ce fut le début d'une période où, sans cesser d'être chrétien par les attaches les plus intimes de l'âme, le jeune homme sembla oublier les aspirations plus austères de son adolescence pour accorder à la vie du siècle plus qu'il ne convient à un futur ecclésiastique.

Le lecteur va donc avoir à se transporter sur un théâtre qui n'est pas sans contraster un peu crûment avec ce qui précède et ce qui suivra.

croyons pouvoir reproduire ici le passage suivant d'une lettre de M. le chanoine Vervorst, à la date du 15 janvier 1886 : « L'entrée de François de la Bouillerie à Issy « ne m'était pas connue, mais je m'explique qu'elle n'ait « pas eu de suite. Que de jeunes gens du monde ont été « rebutés par ce début ! L'éminent abbé Saingrain disait « que leur vocation n'est pas la vie monacale et que ce « long séminaire de quatre ou de six ans est pour eux une « épreuve anormale. Vers 1842, M. Dupanloup, supérieur « du petit séminaire de Paris, qui voulait rehausser le sa- « cerdoce par le choix des éléments, avait persuadé à « vingt jeunes gens de bonnes familles d'entrer au sémi- « naire d'Issy. A Pâques, il n'en restait que quatre ? et « l'un de ces quatre, de qui je tiens ceci, en a eu assez « à la fin de son année. C'est aux dignitaires de l'Église à « voir s'il n'y aurait pas moyen de parler à l'âme de ces « jeunes apôtres, de nourrir leurs généreux élans ou d'ou- « vrir quelque porte dérobée à leur vocation. C'est ainsi « que sont entrés Mgr Cruice, Mgr de Lézeleuc, et cent au- « tres. Mais mille autres ne sont point entrés du tout ! » Notre vénérable correspondant veut parler des exceptions : la thèse générale n'en reste pas moins inattaquable, à savoir que rien ne vaut le séminaire pour la généralité et la presque universalité des cas.

La note est plus gaie suivant le monde et c'est à un écrivain, qui a beaucoup vécu dans ce milieu, tout en y conservant sa foi et ses attaches religieuses, que nous demanderons de nous y introduire. Si l'introduction semble brusque, elle a du moins l'avantage d'aborder franchement la transition. Le récit d'ailleurs est charmant et fait de main d'ouvrier.

## II

« Nous voici en février 1830, raconte, dans ses *Souvenirs d'un vieux Mélomane*, M. le comte A. de Pontmartin<sup>1</sup>. Je suis étudiant en médecine, reçu interne à l'hospice des Enfants, rue de Sèvres, et attaché au service du docteur Jadelot, une des célébrités médicales de l'époque.

« Mon père, riche notaire au Mans, avait rendu, à titre d'électeur influent et d'intelligent homme d'affaires, des services au baron de la Bouillerie, alors intendant de la liste civile de Charles X. Camarade de collège de François de la Bouillerie, aujourd'hui coadjuteur de l'archevêque de Bordeaux après avoir été évêque de Carcassonne, lauréat du concours général, vivement recommandé par mon père au baron, qui était d'ailleurs le plus hospitalier et le meilleur

<sup>1</sup> Nous reproduisons la plus grande partie de cet intéressant chapitre, bien qu'il s'éloigne, en quelque'un de ses morceaux, de la suite et de l'unité de notre récit. Mais nous avons pris la liberté d'omettre quelques détails, étrangers au ton de ce livre.

leur des hommes, je ne tardais pas à être reçu dans sa maison avec la cordialité la plus charmante. Le jour où j'allai annoncer à François mon admission après un bon examen, il me dit : — « Cela se trouve bien ! vous viendrez  
« demain soir fêter votre succès avec nous ;  
« nous aurons un peu de musique. M<sup>mo</sup> Ma-  
« libran et M<sup>lle</sup> Sontag chanteront, accom-  
« pagnées par Rossini. Il y a même un pe-  
« tit complot entre ma mère et l'illustre com-  
« positeur. Vous savez que les deux grandes can-  
« latrices se détestent. Nous espérons amener  
« un incident où, enivrées de mélodie, ravies de  
« leurs propres accents, entraînées par notre  
« enthousiasme, elles se réconcilieront et fini-  
« ront par s'embrasser... »

« Comme bien vous pensez, je n'eus garde de manquer à cette délicieuse soirée. Ce fut une sorte de *juste milieu* (le mot n'était pas encore inventé) entre une réception solennelle et une réunion d'intimes ; nous étions une cinquantaine ; mais quels noms ! Et comme mon pauvre cœur battait, à moi chétif, lorsque l'on me montrait, dans ces groupes d'élite, M. de Lamartine, dont les *Harmonies poétiques* allaient paraître ; Berryer, qui venait de débiter à la tribune avec un éclat inouï ; le vicomte de Bonald, presque octogénaire, mais encore solide comme un chêne de son vieux Rouergue ; Victor Hugo, dont le drame d'*Hernani* était annoncé sur l'affiche du Théâtre-Français pour la semaine suivante ; M. de Martignac, pâle et mélancolique comme s'il avait eu le double sentiment de sa fin prochaine et de la chute du

trône ; le baron Gérard, peintre du roi, plus recherché dans les salons qu'admiré dans les ateliers ; le baron Gros, figure de grognard, humeur de bouledogue rude, énergique, morose, soupçonné d'opinions bonapartistes ; Paër, auteur du *Maître de Chapelle* et horriblement jaloux de Rossini ; Charles Nodier, de qui Jules Janin disait que, de rêve en rêve, il arriverait à nous raconter qu'il avait été guillotiné en 1793 entre la Reine et M<sup>me</sup> Roland ; Alexandre Soumet et Ancelot, que le parti royaliste opposait à Casimir Delavigne dans toute sa vogue ; Chérubini, qui n'avait qu'à froncer le sourcil pour faire trembler tout le Conservatoire ; M<sup>me</sup> Delphine Gay, robe blanche, écharpe bleue, pose de Corinne au cap Misène, profil d'impératrice romaine, réussissant à être tout ensemble la *Muse de la Patrie* dans la société *libérale* et la favorite de deux ou trois duchesses dans le faubourg Saint-Germain. Toutes ces célébrités, la plupart jeunes encore ou consacrées par le temps, me mettaient en face de mon obscurité et de mon néant. Je n'avais, pour me rassurer un peu, que le visage grotesque du vicomte d'Arincourt, ombragé d'une mèche en accroche-cœur que je n'ai jamais oubliée. L'auteur du *Solitaire* se prenait tout à fait au sérieux, ce qui le rendait bien plus comique : il se croyait sincèrement l'égal de toutes ces brillantes renommées, participant à la fois de Châteaubriand, de Lamartine, de lord Byron et de Walter Scott. Il avait, lui aussi, son portrait lithographié, avec un aigle planant dans le ciel, une avalanche sur sa tête, un gouffre

sous ses pieds et un torrent entre les jambes.

— « Puisque celui-là est illustre, me disais-je, « pourquoi ne deviendrais-je pas célèbre ? »

« Bordogni, Zuchelli et Santini ouvrirent le concert en chantant le trio *Pappataci*, de l'*Italiana in Algieri*. Puis une belle jeune personne, qui ne s'appelait encore que M<sup>lle</sup> Moke et qui devait un jour faire un peu trop parler d'elle sous le nom de M<sup>me</sup> Pleyel, obtint un grand succès à l'aide d'une sonate de Beethoven, merveilleusement jouée. Enfin parurent les deux étoiles. Essayerai-je de vous les peindre ?

« Rossini se mit au piano ; si j'avais pu prévoir, en 1830, un de ses mots de 1867, j'aurais dit : *Excusez du peu !* » M<sup>lle</sup> Sontag chanta la cavatine du *Barbier* : « *Una voce poco fa.* » — Ensuite, M<sup>me</sup> Malibran nous dit la cavatine de *Gazza* : « *Di piacer mi balza il cor !* » Pour vous faire comprendre comment ces deux morceaux furent chantés, je n'ai qu'à répéter ce qui se chuchotait parmi mes voisins : « Elles « se surpassent : on croirait qu'elles se défient ; « jamais, jamais, on n'entendra rien de pareil ! » — Puis, vint le grand *duo* de *Sémiramide* et d'*Ar-sace* : — « *Eh ! ben, a te ferisci !* » Le seul défaut de cette délicieuse musique est d'être un peu trop fleurie ; les deux cantatrices en profitèrent pour parsemer le texte original de traits d'un goût si exquis, que le compositeur, au lieu de se fâcher, paraissait ravi. Mais, lorsqu'arriva le fameux *andante* : « *Giorno d'orrore Giorno di contento !* » lorsque, aux accents de défi et de menace échangés entre le fils et la mère, succéda le chant d'apaisement et de tendresse : «

*T'arresta o Dio...* », quand ces deux voix s'unirent ou plutôt se fondirent avec une suavité comparable à un baiser qui chanterait, l'admiration de cet auditoire, où se reconnaissaient toutes les variétés du dilettantisme, fit place à une véritable extase. « Comment peut-on se haïr, « quand on s'accorde si bien ? » disait derrière moi M. Ancelot, grand amateur de *concetti*. J'apercevais des larmes dans bien des yeux. Toutes les glaces mondaines, sottement qualifiées de bienséances, disparaissaient, comme si une invisible fée eût agité sur nos têtes sa baguette magique. C'était le point culminant de la soirée, le moment attendu et espéré par la maîtresse du logis. A la fin du *duo*, Rossini se leva avec une émotion très sincère : « Oh ! c'est trop beau ! dit-il ; j'étouffe... Mesdames, on s'embrasse ! »

« Et, donnant l'exemple, il serra dans ses bras les deux rivales : puis, d'un geste brusquement amical, ils les poussa l'une vers l'autre.

« Mais, hélas ! la glace s'était reformée plus vite qu'elle ne s'était rompue. M<sup>me</sup> Malibran fit un mouvement en arrière ; M<sup>lle</sup> Sontag, très fière, sûre de devenir bientôt tout à fait grande dame (elle l'était déjà) par son prochain mariage avec le comte de Rossi, ne montra pas plus d'empressement ; bref, l'effet fut absolument manqué ; il en résulta, une telle sensation de froid et de malaise, que Rodolphe d'Appony, la *fleur des pois* de ce mémorable hiver, s'élança vers le piano et, pour faire diversion, se mit, à jouer d'abord *l'Invitation à la valse* de Weber, puis la valse de *Freschütz*. Aussitôt le fils aîné de la maison engagea M<sup>lle</sup> Sontag.

Le bel Antonin de Noailles s'empara de M<sup>me</sup> Malibran. C'est peut-être la première fois — disons-le en passant, — que fut supprimée cette ligne de démarcation, qui, dans les salons aristocratiques, faisait, pour quelques heures, d'une grande artiste, l'inférieure d'une douairière authentique.

« Quand la valse fut finie, M<sup>me</sup> Malibran me pria d'aller m'informer dans l'antichambre si sa voiture était arrivée ; C'est, me dit-elle simplement, qu'il est beaucoup plus de minuit ; « et, demain, il faut que je me lève de très bonne « heure. »

« Le lendemain, à sept heures du matin, j'étais rue de Sèvres, à l'hospice des enfants. Je trouvai les bonnes sœurs consternées. Le docteur Jadelot venait d'ordonner d'urgence un bain pour un enfant atteint de convulsions effrayantes ; cet enfant résistait avec une telle violence, qu'il était évident que, si on essayait de le baigner de force, l'horrible crise redoublerait, et qu'il mourrait avant d'être dans l'eau. Comment faire ? En ce moment, je vis entrer une jeune femme, et quelle ne fut pas ma stupeur en reconnaissant M<sup>me</sup> Malibran ! C'était elle, oui, c'était bien elle. On a dit que, dans ces occasions, elle s'habillait en sœur de charité. Elle eût regardé ce déguisement comme une profanation. Elle était vêtue de noir ; je m'imagine que son costume devait ressembler à celui de ces *béates* espagnoles dont il est parfois question dans les récits de Mérimée. Les sœurs, qui semblaient habituées à ses visites, la mirent au courant de la situation. Alors, elle s'approcha

de l'enfant, toujours en proie à des convulsions épouvantables, et, d'une voix caressante :

— « Mon enfant, lui dit-elle, si je vous chante quelque chose, consentiriez-vous à entrer dans ce bain qui doit vous sauver la vie?... »

« De plus en plus agité, le petit malade ne répondit pas, il ne parut pas même avoir entendu. M<sup>me</sup> Malibran ne se tint pas pour battue; elle chanta sa célèbre romance : « *Bonheur de se revoir...*, » puis le *boléro* madrilène : « *Io che son contrabandista!* » chanson populaire, dont elle avait fait un chef-d'œuvre de passion et de verve. Vous figurez-vous, Madame, l'effet de ce chant, tout en demi-teintes, entre les murailles nues d'une salle d'hôpital ? Ce fut comme une douce clarté d'aurore s'infiltrant peu à peu à travers les froides ombres d'une nuit d'hiver. Les bonnes religieuses ne s'étaient jamais trouvées à pareille fête ; elles joignaient les mains, elles retenaient leur souffle, elles levaient au ciel leurs yeux humides de larmes, croyant peut-être entendre un de ces anges que *Dieu lui-même écoute* (Lamartine). Quant à moi, je redevais l'halluciné de la veille ; je m'imaginais que je m'étais endormi dans le salon de M<sup>mo</sup> de la Bouillierie aux derniers accents de Sémiramide et d'Arsace et que je continuais mon rêve. Mais l'enfant resta complètement insensible à ce prodige de l'art mis au service de la charité. Il était trop jeune pour le comprendre ou trop souffrant pour en jouir. Lorsque les sœurs essayèrent de le rapprocher de la baignoire, il se débattit dans leurs bras comme un possédé, avec des cris si aigus qu'ils brisaient toutes nos poitrines. — « Allons ! c'est fini, il n'y



a rien à faire ! il faut le laisser mourir ! » dit une des sœurs en pleurant.

En ce moment, le front de M<sup>me</sup> Malibran s'éclaira d'une lumière surhumaine. Un sourire angélique se dessina sur ses lèvres ; elle prit une des mains brûlantes du malade, et lui dit :

« — Cher enfant, si j'entraais dans ce bain, refuserais-tu de t'y laisser mettre avec moi ? »

« Cette fois, elle fut entendue ; l'enfant fit un léger signe de tête et cessa de crier. Aussitôt internes, étudiants et infirmiers s'écartèrent avec une admiration respectueuse, et je puis bien vous assurer que pas une image sensuelle ne vint se mêler à cet enthousiasme et à ce respect. Les religieuses entourèrent la cantatrice ; elle se mit au bain, et tendit les bras à l'enfant qui n'opposait plus de résistance. Cinq minutes après, il s'endormait paisiblement sur l'épaule de Desdemona.

« Vous devinez aussi, n'est-ce pas ? que, une heure plus tard, je guettais M<sup>me</sup> Malibran à sa sortie. Elle m'aperçut, me reconnut, et, ne me permettant pas d'achever une phrase que mon trouble m'aurait probablement empêché de finir, elle me dit :

— « Jeune homme, retenez bien ceci : il est plus difficile d'embrasser une rivale que de faire une bonne œuvre ! »

### III

Peu de mois après, éclata l'orage « depuis longtemps amassé sur la tête des Bourbons <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> LAPRIE, *Oraison funèbre*.

Il devait atteindre François de la Bouillerie, non pas seulement dans ses intérêts de famille et dans ses perspectives d'avenir, mais surtout dans ses plus profondes affections.

Le jeune duc de Bordeaux avait dix ans de moins que lui. Mais le royal enfant aimait de prédilection ce beau et bon jeune homme, fils d'une famille dévouée à ses princes jusqu'à l'héroïsme et frère de son cher compagnon de jeux, Henri de la Bouillerie.

— C'était un ami que je vénérâis et que j'estimais !

Ainsi écrira de lui, au lendemain de la mort de François, l'auguste exilé, dans la belle lettre de condoléance dont il honora le frère survivant du prélat défunt<sup>1</sup>.

Cinq ans auparavant, le 25 mai 1825, François de la Bouillerie, alors clerc de la chapelle royale, avait dû à ce titre la faveur qu'il aimait à rappeler dans la suite, d'avoir servi, en qualité d'enfant de chœur, au sacre de Charles X<sup>2</sup>.

La Révolution de 1830 l'atteignit donc au plus

<sup>1</sup> Voici du reste, en son entier, ce beau témoignage : « Vous perdez plus qu'un frère en la personne du coadjuteur de Bordeaux, vous perdez un appui, un guide éclairé dont les sages conseils ne vous ont jamais manqué dans toutes les circonstances de votre vie. L'Église de France perd un de ses prélats les plus zélés et les plus pieux, la monarchie un fidèle serviteur, et moi un ami que je vénérâis et que j'estimais. Au ciel où il reçoit aujourd'hui la récompense de ses hautes vertus et de ses grands travaux évangéliques, il priera pour tous ceux qu'il a tant aimés sur la terre. — HENRY. — Marienbad, le 9 juillet 1832. »

<sup>2</sup> « Quand vous visiterez, jeunes élèves, les chefs-d'œuvre dont abonde la capitale de la France, il vous arrivera

intime de ses jeunes tendresses et on ne s'étonnera guère que, lorsque la duchesse de Berry tentera de soulever la Vendée au profit des droits de son fils, François s'enrôle et s'équipe pour répondre à l'appel de la mère du jeune prince qu'il aimait.

« La Révolution de juillet vint surprendre mes parents au château de Meudon qu'ils habitaient alors<sup>1</sup>. » *Surprendre* est bien le mot qu'il fallait employer pour désigner ce réveil subit de la famille royale et de ses serviteurs de la dernière heure. On sait combien Charles X se refusa obstinément à croire que cette émeute fût une révolution.

Pour la duchesse de Berry en particulier, cette

peut-être de rencontrer un tableau que des pouvoirs ombrageux, je ne sais pour quel motif, tinrent longtemps voilé, bien qu'il fût l'œuvre d'un grand maître. Ce tableau représente le sacre de Charles X, de ce Roi qui, partant pour un exil immérité, léguait à son pays une France nouvelle. La scène est magnifique ; ce fut en effet l'aurore douce et éclatante tout à la fois d'un règne qui devait finir par un épouvantable orage. Les princes du sang, les pairs du royaume, les représentants des nations étrangères, les chefs de l'armée sont là qui font cortège à la royauté nouvelle. Tous sont autour du trône, mais le trône s'incline et s'humilie devant la majesté du Dieu vivant. Perdu dans la foule des ministres sacrés qui entourent l'autel, se trouve un enfant à la tête couronnée de cheveux blonds, à la démarche noble et pieuse. Regardez-le : ce n'est pas Louis de Gonzague, placé là par un touchant caprice d'artiste, mais un clerc de la chapelle royale peint d'après nature, le futur archevêque de Perga, François de la Bouillerie. » (GERVAIS, *Discours prononcé à la distribution des prix du collège de Tivoli*, en 1882.)

<sup>1</sup> Autobiographie.

surprise, contre laquelle elle essaya de lutter avec l'énergie de la lionne qui défend le fruit de ses entrailles, fut un coup de foudre. Mais, au milieu de ses douleurs et de ses angoisses, elle n'oublia pas les habitants du château de Meudon, plus exposés que d'autres aux excès de l'insurrection triomphante.

M. le comte de la Bouillerie, fidèle jusqu'à la mort — car, le coup qui frappa son âme fut si violent, qu'il en mourut peu après de chagrin et d'inconsolable accablement — était auprès du roi, à Rambouillet, et lorsque Charles X, le 3 août, se décida à céder la place, c'est aux côtés du prince malheureux que le ministre de la maison royale commença cet exode navrant dont on a pu dire <sup>1</sup> que jamais Charles X ne s'était montré plus roi qu'au jour où il perdait sa couronne. Il n'avait pas consenti à s'enfuir. Il s'acheminait lentement vers Cherbourg, entouré d'une partie de sa maison, imposant le respect par la dignité de son malheur. On redoutait un attentat, un régicide, autour de lui et jusque dans les conseils du gouvernement nouveau. Charles X n'en précipita point d'un jour, d'une heure, la marche lente du cortège. Parti le 3 août, il mit quatorze jours à l'achever et à se décider au départ. Mais, avant de quitter « le gentil pays de France », il voulut célébrer une dernière fois, sur le sol français, la grande traditionnelle fête du 15 août, en accomplissant, dans le silence d'une royauté tombée, le vœu sacré de son auguste

<sup>1</sup> THUREAU-DANGIN, *Histoire de la monarchie de juillet*, t. I, p. 83.

aïeul Louis XIII. Le lendemain seulement, Charles X s'embarquait à Cherbourg, sur un paquebot américain, qui le transportait en Angleterre.

Une fois le drapeau blanc disparu à l'horizon, M. de la Bouillerie songea aux siens, qu'il avait laissés sous les royaux ombrages de Meudon, exposés aux fureurs de l'émeute populaire. Qu'en était-il advenu d'eux ?

Tandis qu'il accomplissait jusqu'au bout sa garde héroïque, la noble veuve du duc de Berry avait veillé sur les enfants du ministre fidèle et sur leur mère.

Elle se servit pour cela d'un homme qui a laissé dans l'histoire de la littérature dramatique de la première moitié de ce siècle une place très considérable, la plus considérable peut-être de toutes.

Eugène Scribe, celui qu'on a justement appelé le plus fécond des vaudevillistes, devait à la duchesse de Berry le principal élément de son immense succès. Repoussé de la haute scène par les traditions de la vieille école classique, cet émule de Beaumarchais avait fait représenter ses cent cinquante pièces sur le Théâtre-Madame, créé sous le patronage de la duchesse. Grâce à elle, il put dire, à la Comédie-Française qui l'avait dédaigné : La comédie contemporaine n'est plus vous, elle est toute où je suis ! De là, ses productions s'en allaient faire le tour du monde : « On le jouera l'année prochaine à Tombouctou », disait Théophile Gautier. D'ailleurs, selon la remarque d'un autre éminent critique<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, t. II, p. 102.

le monde pour qui peignait M. Scribe au Gymnase, était celui des dix dernières années de la Restauration, monde depuis fort dérangé. Le moment d'entière fraîcheur pour le genre ne dura que tant que Madame donna au théâtre son nom.

Reçu avec une faveur marquée dans les salons du ministère de la maison du Roi, le vaudevilliste favori de la duchesse de Berry s'était pris d'amitié pour François, à qui il se plaisait à donner des leçons de déclamation et de jeux scéniques. Quand il sut la vie de son jeune et brillant élève en péril, il courut bravement au secours des plus fidèles amis de son auguste bienfaitrice.

« Un matin, racontait plus tard François de la Boullerie, tandis que mon père accompagnait le Roi partant pour l'exil, ma mère, mes frères et moi, nous nous éloignâmes du château, et nous allâmes nous cacher au fond d'un petit village, dans un asile que nous avait offert l'auteur dramatique si célèbre alors, M. Scribe<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Autobiographie*. Nous n'hésitons pas à compléter ce témoignage par celui du frère de Mgr de la Boullerie, à qui ce passage de notre récit a fourni l'occasion de nous écrire : « Il faut tenir compte à chacun de son mérite. Je crois que ce fut Scribe lui-même qui fit offrir à ma mère de la recueillir. Du moins, je ne me souviens pas d'avoir entendu dire à mes parents que la duchesse du Berry fût intervenue dans cette circonstance, où tout fut mené par l'imprévu. Sans doute les relations qui s'étaient établies entre l'auteur dramatique et mon père, en raison de la protection que lui avait accordée la duchesse de Berry, protection dont les témoignages devaient passer par ses mains, motivèrent la bonne volonté qu'il mit à nous assister ; quoiqu'il en soit, si ce fut ma mère qui, comme je le suppose,

Le souvenir de cette dernière marque d'une auguste faveur, qui songeait aux siens et à lui au milieu des plus poignantes inquiétudes, ne contribua pas peu à décider, deux ans plus tard, le jeune homme à prendre une part active à une aventure, que depuis il jugeait sévèrement. — Mais, à vingt-deux ans, ajoutait-il, on fait bien des sottises, et celle-là ne fut pas la moindre de ma jeunesse.

Nous en laisserons faire le récit au plus récent historien de cette période troublée de notre histoire contemporaine, une de ces heures où il est

lui fit demander asile pendant la nuit, il mit à nous l'offrir un empressement et une obligeance qui lui font honneur.

« La veille au soir, la garde royale venait de se replier sur Saint-Cloud, ma mère y fut voir mon père qui y était en permanence auprès du roi et m'amena avec elle. Je passai là une dernière heure avec le duc de Bordeaux qui demandait au baron de Damas, son gouverneur, de me garder à dîner comme d'habitude. Naturellement, il ne fut pas accédé à ce désir. Je me rappelle comme si j'y étais notre retour au milieu de ces soldats couchés pêle-mêle sur les gazons, harassés de fatigue et de tristesse.

« Je me rappelle également le réveil du lendemain à quatre heures du matin. Le roi avait quitté Saint-Cloud pendant la nuit et à cinq heures nous nous acheminions, ma mère, mes deux frères et moi (mon frère aîné avait suivi le roi avec mon père) à pied, par de petits sentiers à travers la campagne, vers la maison de Scribe, située à 3 kilomètres environ du château de Meudon. Là nous passâmes deux ou trois jours, abrités par le drapeau tricolore, ce qui nous fit bien froid au cœur, et sous la garde de Scribe qui y mit un certain courage, car les émeutiers affluaient de toutes parts autour de nous, et une bonne grâce dont mes parents gardèrent les meilleurs souvenirs. »

bien autrement difficile de connaître son devoir que de l'accomplir.

« Enfermé, comme en un tombeau, dans le sombre château d'Holyrood, à Édimbourg, désabusé par tant de catastrophes, inerte par vieillesse, résigné par piété, Charles X attendait peu des moyens humains, et se préoccupait surtout de ne pas compromettre, dans une aventure, cette dignité royale qu'il avait su garder intacte, jusque dans sa chute, et qui seule lui restait de l'héritage de ses pères.

« Tout autres étaient les dispositions de la duchesse de Berry, mère du jeune duc de Bordeaux, sur la tête duquel l'abdication de Charles X et la renonciation du duc d'Angoulême faisaient reposer le droit royal. Vivant alors à Londres, entourée de jeunes femmes et de jeunes gens, dans un va et vient de visiteurs qui faisait illusion sur la force du parti, elle accueillit aussitôt avec ardeur le projet d'une prise d'armes et se montra résolue à y jouer personnellement le premier rôle. Elle s'exaltait à cette pensée qu'une femme saurait reconquérir une couronne perdue par des hommes, et que la mère remettrait elle-même son fils sur le trône. Chez cette Napolitaine aimable et rieuse, légère et mobile, vraie reine de l'élégance et du divertissement, facilement absorbée par ces fantaisies du moment, animant et égayant tout autour d'elle, semant les grâces et les bienfaits tout en récoltant les plaisirs, facile à vivre, le cœur sur la main, sans morgue comme sans discipline, chez cette veuve de vingt et un ans que la mort tragique de son mari n'avait pu éteindre, ni rendre longtemps



grave, il y avait un côté vaillant et généreux. Une heure d'héroïsme lui était même plus facile qu'une vie de devoir simple et triste. L'exil inerle et résigné, dans un vieux château, entre Charles X et la duchesse d'Angoulême, représentait pour elle quelque chose de cent fois pire que le danger, l'ennui. Au contraire, l'expédition qu'on lui proposait, tout en intéressant sa tendresse et son ambition maternelles, en séduisant son courage, amusait son imagination. Pour elle et pour beaucoup de ses partisans, il s'agissait beaucoup moins d'exécuter un dessein politique mûrement médité, que de transporter en pleine France bourgeoise de 1830 une chevaleresque aventure, quelque chose comme la mise en action d'un récit de ce Walter Scott qui régnait alors souverainement sur toutes les têtes romanesques<sup>1</sup>.....

« A la date indiquée — la nuit du 3 au 4 juin 1832 — le tocsin sonne ; des bandes se forment, mais peu nombreuses et sans ensemble. Quelques petits combats sont livrés, le 4 à Aigre-feuille, le 5 au Chêne, le 7 au château de la Pénissière, où quarante-cinq fils de famille se défendent héroïquement, du milieu des flammes, contre plus de deux cents soldats. Partout les

<sup>1</sup> Un peu plus tard, quand Madame se trouvait en Vendée, un royaliste disait aux politiques du parti, fort embarrassés et mécontents de cette équipée : « Messieurs, faites pendre Walter Scott, car c'est lui le vrai coupable. » En tout cas, ce devait être le dernier roman de l'auteur de *Waverley*, qui mourut peu après la prise d'armes de la Vendée, le 21 septembre 1832.

Vendéens sont écrasés : il ne leur reste plus qu'à se disperser et à rentrer chez eux <sup>1</sup>... »

C'est ce que fit, avec ses jeunes compagnons d'une aventure qui devait si tristement finir, François de la Bouillerie. Il s'en retourna à Paris, où il avait commencé, en 1831, ses études de droit.

« C'est aussi alors, confesse humblement le jeune et brillant gentilhomme, que commença pour moi cette vie mondaine, qui se prolongea huit ans, et qui, hélas ! me fit oublier, sinon les principes, au moins les saintes aspirations de mon enfance <sup>2</sup>. »

« Plût au ciel, s'écrie à cet endroit un panégyriste de l'humble auteur de cette confession, plût au ciel qu'il n'y eût pas ici-bas d'autres révolutions que les révolutions dynastiques ! Mais il n'en va pas de la sorte, et les âmes aussi ont les leurs. O fragilité de notre nature, et qu'il est bien vrai que le cœur de l'homme, comme l'a dit Bossuet, est la région des changements ! Vous avez vu cette jeune âme qui s'en allait à Dieu d'un vol si droit et si ingénu et qui n'aspirait qu'au sacerdoce ; eh bien ! cette âme, elle subira une défaillance ; mais une défaillance qui entrerait dans les desseins

<sup>1</sup> PAUL THUREAU-DANGIN, *op. cit.*, t, II, p. 146 et suiv. — « La part de François de l'insurrection de 1832 fut bien petite, et bien à contre-cœur, nous écrit un contemporain son intime, car le cher ami n'eut jamais l'humeur guerrière ! Il n'en reste de traces qu'un fusil bien rouillé, dont il devait s'armer s'il était parti, et dans lequel jamais une cartouche n'a été brûlée. Je le conserve précieusement. (Lettre de M. le comte de \*\*\*, 6 mars 1884).

<sup>2</sup> Autobiographie.

d'en haut, car elle déposera au fond de la vie de ce favori de Dieu, à côté de la précieuse perle du souvenir de sa première communion, une seconde perle bien précieuse aussi, la perle du repentir avec laquelle s'achète l'humilité<sup>1</sup>. »

N'exagérons rien cependant. Cette vie mondaine, nous allons la raconter, car, outre que nous y sommes invité par notre héros lui-même, à notre époque on est heureusement revenu de cette erreur des anciens historiens, surtout parmi les hagiographes, qui consiste à transformer une biographie en un panégyrique décourageant, où jamais vous ne surpreniez la moindre défaillance, comme si la perfection absolue était de ce monde et comme si le spectacle des misères inhérentes à l'humaine nature n'était pas, au contraire, pour nous apprendre comment on peut être ou redevenir un saint, même quand on a failli.

Mais il ne faut rien exagérer. Si nous surprions, dans cette vie, une certaine mondanité d'allures et une dissipation qu'il s'est tant reprochée dans la suite, cela n'alla jamais jusqu'à avoir besoin d'être ramené à la foi. « Il était de ceux, dira plus tard Lacordaire, qui apportent au pied de la chaire cette attention bienveillante et soutenue qui dispose l'âme à toute ouverture du côté de Dieu... C'était une âme prédestinée à la vertu, à la vérité, à la piété<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> LAPRIE, *Oraison funèbre*, etc.

<sup>2</sup> LACORDAIRE, Réponse à un discours de Mgr de la Bouillerie à la distribution des prix aux élèves du collège de Sorèze. La réserve est essentielle, car, nous écrit un contemporain, « non-seulement François de la Bouillerie n'eut

Sous le bénéfice de cette réserve, nous n'avons plus rien à dissimuler.

#### IV

En rentrant de Cherbourg, M. le comte de la Bouillerie était venu chercher sa famille, pour se retirer avec elle en Anjou, à la campagne, dans la terre de la Barbée<sup>1</sup>, près de la Flèche (Sarthe). Mais il était frappé au cœur et sa santé ne résista pas au coup si cruel qui venait de l'atteindre aux sources de la vie. Il contracta une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle aucun de ses quatre fils n'eut un instant la pensée de s'éloigner, et à laquelle le gentilhomme fidèle succomba le 7 avril 1833<sup>2</sup>.

pas besoin d'être ramené à la foi, qui fut toujours très vive chez lui ; mais sa vie, toute dévoyée qu'elle fût par les enivrements du monde, ne fut jamais désordonnée. Je fais cette observation parce que les lecteurs sont toujours assez portés à rechercher, dans cette partie de sa vie, une sorte de reproduction des confessions de saint Augustin. On dépasserait de beaucoup en cela la note vraie, et vous avez très bien fait de le préciser avec soin. »

<sup>1</sup> M. de la Bouillerie avait acheté, peu avant son mariage, la terre de la Barbée, et, en s'y établissant, avait laissé à son frère cadet la terre de la Bouillerie, berceau de sa famille. Ces deux terres sont situées près de la Flèche (Sarthe), à 2 kilomètres l'une de l'autre, et leur proximité fut assurément l'une des causes de l'étroite union qui subsista toujours entre les deux branches de la famille.

<sup>2</sup> Nous avons déjà donné quelque aperçu de sa vie. Il convient de compléter ce qui est dit plus haut par quelques détails puisés à une source très autorisée : « Pendant toute la durée de l'empire, M. de la Bouillerie, sans avoir eu

La santé de François, gravement compromise par le séjour à Issy, ne se remit que lentement. Pour distraire ses loisirs de convalescent, il se livra au goût marqué qui l'entraînait, comme par une pente naturelle à son gracieux esprit, vers la poésie.

précisément de situation politique — ce qu'il cherchait plutôt à fuir — avait cependant mené une vie très active et exercé d'assez hautes fonctions. Entré fort jeune dans l'administration des finances des armées, il y avait fait peu à peu son chemin, et, après y avoir rempli quelques missions importantes qui l'avaient mis en évidence, il était entré au Conseil d'État. L'empire écroulé, il ne songea qu'à se retirer, mais sans regrets, car ses traditions de famille et toutes ses sympathies politiques lui faisaient envisager avec joie le cours des événements qui amenaient la Restauration. Sa retraite d'ailleurs ne fut pas de longue durée : la confiance qu'inspirèrent à Louis XVIII ses antécédents l'en retira presque aussitôt. Il fut attaché à sa maison en qualité de trésorier de la couronne, remplit bientôt les fonctions de sous-secrétaire d'État au ministère des finances et siégea pendant plusieurs années à la Chambre des députés. Mais ce fut surtout sous le règne suivant qu'il fut plus particulièrement honoré de l'amitié du Roi et comblé de ses bienfaits. En 1828, Charles X le nommait ministre secrétaire d'État, intendant général de la maison du Roi et pair de France. Ce fut donc, ajoute l'auteur de cette notice, dans un appartement que la famille occupait aux Tuileries, et plus tard au ministère de la maison du Roi, que François passa les premières années de son enfance. Ce fut sous les inspirations d'un attachement et d'un dévouement sans bornes à la famille royale, que se formèrent ses premiers sentiments et que se fixèrent, pour l'avenir, sa foi, ses convictions et toutes ses affections politiques. Je les signale ici, parce qu'elles eurent certainement plus tard, sur tout l'ensemble de sa conduite et de sa doctrine, une très grande influence. » (Documents inédits communiqués par M. le comte de \*\*\*).

La poésie, à ce moment, traversait une crise singulière. « Tous ces poètes de la vieille monarchie et du catholicisme, disait en 1832 Béranger à Napoléon Peyrat, Châteaubriand, Laménais, Lamartine, Hugo, Vigny, sont comme des oiseaux dont l'arbre est tombé et qui ne savent plus où se percher. » Le premier mouvement fut l'exaltation et la colère, il fit bientôt place à « une sorte de défaillance générale, qui rendait le cœur triste et assombrissait la pensée... ! La jeunesse était en proie à une tristesse lamentable ; tristesse sans cause, comme sans objet, tristesse abstraite, inhérente à l'être ou à l'époque... Il n'était permis que d'avoir une âme incomprise ; c'était l'usage, on s'y conformait. On était fatal et maudit. Sans même avoir goûté l'existence, on roulait au fond du gouffre de la désillusion<sup>1</sup>. »

Sa forte éducation chrétienne et le contact d'une famille comme la sienne préservèrent François de la Bouillerie de cet entraînement général vers un désenchantement sceptique. Mais, s'il ne se laissa point aller à la seconde période de cet état littéraire et psychologique de la jeunesse d'alors, il en subit complètement les

<sup>1</sup> L'un des lettrés de cette génération, Gustave Flaubert, écrivait, à dix-huit ans : « Il n'y a pas plus de printemps dans mon cœur que sur la grand'route où le hale fatigue les yeux, où la poussière se lève en tourbillonnant. » Il se vantait « d'être né avec peu de foi au bonheur », d'avoir eu, « tout jeune, un pressentiment complet de la vie ; » et il ajoutait plus loin : « On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir. » (MAXIME DU CAMP, *Souvenirs littéraires*, cités par M. Thureau-Dangin.)

entraînements du premier choc en retour qui souleva de si éloquentes colères aux premiers jours du gouvernement nouveau.

Le jeune poète de 1830 a raconté lui-même ses inspirations poétiques d'alors et comment l'année qui précéda son exil d'Anjou l'avait mis, tout jeune, presque un adolescent, à l'unisson du mouvement général : « J'étais très jeune, disait-il un jour à Toulouse, en s'adressant aux Mainteneurs des Jeux Floraux qui l'avaient appelé à s'asseoir au milieu d'eux, j'étais très jeune à cette époque merveilleusement littéraire qui précéda et suivit de très près la trentième année de notre siècle. En d'autres temps, la France a pu produire de plus grands poètes ; jamais peut-être elle n'a autant aimé la poésie. Nous vivions en une sorte d'atmosphère sonore où chaque parole était un chant, où le moindre écho apportait une rime. Paris avait alors de très brillants salons qui ressemblaient à des Académies. Ici, Messieurs, vous avez pu juger avec quel art le comte Jules de Kességuier changeait votre Académie en salon, quand, au jour de vos fêtes, il y répandait à pleines mains les perles de son esprit et les gracieuses parures de ses vers. Moi, j'ai vu à Paris comment d'un salon élégant il savait faire une Académie. Le salon me fut ouvert, l'Académie ne pouvait m'être fermée ; et, au milieu de cette société aimable, tout le monde étant poète, je m'imaginai l'être aussi. — Nous nous groupions autour de notre poète aimé, comme une pléiade plus que modeste dont lui seul était l'éclat. Oh ! que la jeunesse et la poésie s'entendaient bien pour se

créer des joies faciles ! Une rime heureuse était pour nous une gloire. Un sonnet réussi... ah ! Boileau avait parlé pour nous, un sonnet réussi, une Iliade !!! Je me souviens que les vers de mes amis étaient presque toujours charmants. Quant aux miens, je ne le vous dirai pas. Je ne suis point un saint Augustin !!! Je ne vous dois pas mes confessions<sup>1</sup>. »

Il est resté cependant de cette période de sa vie littéraire un petit monument, bien petit à coup sûr, et dont il plaisantait dans la suite, parce qu'il le trouvait très médiocre, et, en cela, disons-le, il se rendait justice.

C'est un recueil, imprimé en 1831 chez Dentu, à grandes marges, avec de larges en-tête, des pages blanches à profusion pour arriver, selon la mode du temps, à faire un in-octavo quelconque, avec la matière d'une plaquette in dix-huit.

Le volume, aujourd'hui complètement disparu de la circulation où il regrettait de l'avoir laissé entrer, était intitulé *Souvenirs poétiques de 1830*, sans nom d'auteur.

Quelques titres, pris au hasard, à défaut de citations inutiles, donneront l'idée de l'œuvre. On y lit de très courts poèmes, avec quelques sonnets, sous les intitulés romantiques du temps : Le Follet. — Jeune et Vieux. — Rose d'hiver. — Fragment. — Liberté. — Trahison. — Dégoût. — Emblème. — Blanc. — A M. l'abbé F. de L.

D'ailleurs, il y avait un collaborateur au re-

<sup>1</sup> Remerciement des Mainteneurs aux Jeux Floraux, prononcé dans la séance publique du 11 juin 1865.



cueil, le second frère de François, celui-là même qui devait, le premier, quitter ce monde pour une vie meilleure, après avoir vécu, dans la plus intime fraternité d'esprit et de cœur, avec son frère<sup>1</sup>. La part des deux auteurs est restée confondue, et il serait impossible de la rechercher aujourd'hui.

Du moins, la Préface est l'œuvre de François. Elle est écrite avec une aimable désinvolture et elle donne si bien l'idée du but de l'œuvre, qu'on la lira avec intérêt et non sans quelque profit au point de vue de l'esprit littéraire en 1830.

« A quoi bon une préface ? C'était assez du livre.

« Aux gens qui le prendront sur ce ton, nous répondrons : Passez la préface, — voilà le livre.

« Il y a des gens, au contraire, qui s'imaginent qu'un livre sans préface est un édifice sans fondement, un dîner sans son potage et sa pièce de bœuf, une cavatine avant laquelle le chanteur n'a pas toussé, préludé, et prévenu le public qu'il n'était pas en voix.

« A ceux-là nous dirons : Lisez la préface ; et si cela vous suffit, passez le livre.

« Ceux qui voudront bien parcourir, jusqu'au bout, notre petit recueil, y trouveront des odes, des élégies, des sonnets, voire de la politique.

« Nous sommes venus à une époque où la politique est tout ; partout, au premier comme au sixième, à la cuisine comme au salon ; où l'on

<sup>1</sup> Charles de la Bouillerie, mort en juillet 1843, dix jours après son mariage.

demande à son portier s'il est carliste ou républicain ; où le cocher de fiacre et le portefaix, qui se rencontrent, tous les jours, sur la place du Palais-Royal, pensent et raisonnent aussi bien, et mieux peut-être, que MM. Périer et Sébastiani.

« Sous ce rapport, nous recommandons notre ouvrage aux uns comme aux autres ; car, nous aussi, nous parlons politique. — En vers, nous dira-t-on ? Pourquoi pas ?

« Dans ce grand polythéisme d'opinions et de principes, c'est aux poètes que revient de droit le sacerdoce. — On verra sur quel autel nous avons sacrifié. Nous nous sommes mis là, comme les prophètes d'Israël.

« Nous avons rappelé à la France qu'un enfant lui est né.

« L'auteur est donc carliste ? Hélas ! oui...

« Maintenant, il s'empresse d'annoncer à ses lecteurs qu'il n'a ni émigré, ni servi dans l'armée de Condé, avec un habit de voltigeur et des bottes à revers ; qu'il ne porte ni queue, ni ailes de pigeon, ni bas chinés, ni lunettes rondes, ni canne à pommes d'or : du tout. — C'est un jeune homme — un jeune homme du monde, — qui s'est retiré à la campagne, lorsque d'autres quittaient les Tuileries, et là, s'est pris à dire : Si je faisais des vers !... Je ferai des vers. — Il les a faits : les voici.

« Du reste, il se hâte d'ajouter qu'il n'a point écrit un poignard à la main ; qu'il n'est ni chouan, ni verdet, ni rien qui soit au monde ; c'est l'homme le plus pacifique du royaume. Seulement il n'a pas de goût pour tel grand person-

nage, parce qu'il avait du goût pour tel autre. — Il est loin de s'en faire ou un mérite ou un reproche ; la liberté des goûts a été, de tout temps, sanctionnée par le proverbe. — Tout le monde sait qu'en France les proverbes sont plus solides que les chartes.

« Si nous renonçons au mérite du courage, que nous restera-t-il donc ? La nouveauté du genre.

« Le *Courrier de l'Europe* disait dernièrement, « à propos de l'exposition : « La dette des beaux-arts au malheur est sacrée. Aucun peintre ne l'a payée ; nous avons le droit de dire qu'il faut les plaindre. »

« Nous acquittons, comme poète, notre part de cette dette. La voie où nous marchons est neuve : l'exil n'avait fait couler, jusqu'à ce jour, aucune larme d'affection, la pitié seule avait parlé. Quand nos oreilles tintaient encore du canon de juillet, elle trouvait un organe dans l'un de nos premiers poètes.

« Que M. Victor Hugo nous permette de lui en faire ici nos sincères compliments. La pitié, dans les grandes âmes, est toujours plus proche de l'affection que du dédain. Et puis, on aime à voir le génie en présence du malheur. Ce sont deux compagnons qui ne se quittent guère ; et quand parfois, sans marcher de front, ils se rencontrent sur la même route, ils se doivent au moins un souvenir d'ami.

« Puisque l'auteur est carliste, le voilà nécessairement classique, c'est une chose entendue. Il applaudit *Pertinax*, se pâme aux vers de MM. Arnault père et fils, se bouche les oreilles

aux sonnets, aux djinns, aux vers brisés, etc., etc. En vérité, voilà un des plus sots préjugés de l'époque ; et si quelques-uns de nos vers pouvaient le rendre moins commun, nous aussi, nous croirions avoir fait faire un pas à la littérature.

« Nous admirons comme un autre, plus qu'un autre, l'auteur des *Orientales* et de *Hernani*, surtout lorsqu'il ne cherche point à nous faire accroire que « le romantisme n'est autre chose que le libéralisme en littérature. » Nous adorons les vers de M. Emile Deschamps ; nous nous mettons à genoux devant les sonnets de M. Sainte-Beuve ; nous écoutons avec envie, nous désespérons même d'égaliser jamais les élégies de M. Joseph Delorme<sup>1</sup>, sur lequel pourtant nous nous reconnaissons un avantage immense, — celui de ne pas être mort.

« Mais, cela une fois posé, nous sommes obligé de convenir que ces questions de pure littérature sont maintenant bien peu de chose auprès des grandes catastrophes de la politique. L'événement inattendu qui a bouleversé la France a dû suspendre les débats et terminer la lutte, — spectateurs et combattants doivent se mettre également en peine d'éteindre la flamme et d'apporter l'eau. Qu'importe, après cela, qu'elle jaillisse de l'amphore grecque ou du vase étrusque, de l'élégante porcelaine ou des pompes de M. Vivien ? »

<sup>1</sup> On ne savait pas encore, à ce moment, au moins en dehors des initiés, que Joseph Delorme et Sainte-Beuve, c'est tout un. Le célèbre critique avait adopté ce pseudonyme en 1829.

## V

D'une part, les exigences du régime imposé au convalescent à qui l'on interdisait les travaux trop sérieux exigeant une contention d'esprit estimée fatale à son tempérament affaibli par les études classiques, et d'autre part, le filial désir de donner quelques distractions au chef de la famille qui s'absorbait dans son inconcevable douleur, amenèrent les châtelains de la Barbée à organiser des réunions, auxquelles on invitait le voisinage, et d'ailleurs souvent agrandies par les hôtes nombreux du château hospitalier. M<sup>me</sup> de la Bouillerie, persuadée qu'il vaut mieux offrir aux jeunes gens des distractions faciles à surveiller au sein du foyer domestique plutôt que de les exposer à les aller chercher au dehors, se prêtait volontiers à ces petites fêtes. Un de ses principes d'éducation consistait à appliquer à la jeunesse un grand principe de l'art de l'équitation, où, pour le dire en passant, excellait son fils François. — *Arrêter et rendre !* C'est le premier précepte, l'a b c de la science hippique. Le cheval s'emporte également, soit qu'on tire sur la bride, soit qu'on lui mette les rênes sur le cou. Ainsi faisait la sage éducatrice : ne pas imposer toujours ses volontés, mais agir de manière à faire vouloir ce qu'on veut soi-même.

Usant de cette maternelle condescendance, François faisait des vers de société, caraco-

lait <sup>1</sup> en d'interminables parties de promenade à cheval à travers les accidents des environs, dansait comme un cavalier accompli, organisait des charades et de petites comédies de

<sup>1</sup> Il aimait beaucoup l'équitation, et nous avons retrouvé, dans les vers qu'il fit à la Barbée, cette jolie description du cheval qu'il avait l'habitude de monter :

Il est jeune, mon Andaloux :  
 Sa croupe arrondie et luisante  
 Mollit sous la main caressante  
 Comme l'aile d'un aigle roux.  
 Sa large queue en flots de soie  
 Tantôt ondule et se déploie  
     Au gré du vent ;  
 Tantôt se dresse et se hérisse.  
 Plus fière que l'aigrette lisse  
     D'un pin mouvant.

L'éclair jaillit de sa prunelle,  
 Ses naseaux respirent du feu,  
 L'écume à son mors s'amoncelle  
 Comme à la crête d'un flot bleu.  
 Il faut le voir d'un pas agile  
 Glisser, sans effleurer l'argile,  
     De son galop.  
 Il part : est-ce un oiseau qui passe ?  
 Est-ce une vapeur qui s'efface ?  
     On ne sait trop.

Puis, à la façon de Ronsard, il jette un regard sur l'avenir du fier animal :

Viendra le jour où, la tête pendante,  
     Le cou tendu, le dos pelé.  
 Il sentira sa croupe obéissante  
     S'affaisser sous un sac de blé.  
 Ses pieds alors, foulant la terre,  
 Comme à regret sa traîneront,  
 Et de vieillesse et de misère  
 Ses maigres flancs se creuseront.  
 Docile au fouet de son maître,  
 Bronchant au moindre de ses coups,  
 On ! qui pourrait le reconnaître  
 Mon vieil ami, mon Andaloux !

salon <sup>1</sup>. Tout cela, dit un contemporain, « avec un tel esprit, un tel entrain, une perfection telle que les nombreux invités, ravis, ne pouvaient s'empêcher de sourire d'incrédulité, lorsque la

<sup>1</sup> Le souvenir de ces joyeuses fêtes d'intérieur ne lui laissa d'ailleurs aucun remords, tant ces jeux de scène restaient honnêtes. Il aimait, dans les dernières années de sa vie, à les rappeler, bien plus, à les voir se renouveler devant lui. C'est un des siens qui le raconte dans le livre de famille, livre charmant, auquel, n'était la crainte de violer les délicatesses de l'intimité, nous ferions des emprunts bien autrement larges : « Que dirai-je de la comédie ? Il y pre-  
« nait un très grand plaisir. C'était pour lui comme une  
« affaire d'État. Il se tenait au courant des préparatifs, y  
« contribuait lui-même quelquefois, comme s'il se fût agi  
« de la chose la plus sérieuse, et s'impatientait plus qu'au-  
« cun autre lorsque quelque événement imprévu venait in-  
« terrompre la préparation. Il s'informait des répétitions,  
« sermonnait et ramenait au besoin les récalcitrants, et,  
« lorsqu'on en était à l'exécution, personne n'y prenait  
« plus d'intérêt, personne n'applaudissait avec plus d'en-  
« train ; c'étaient des rires sans fin et un enthousiasme in-  
« descriptible. On abordait tous les genres à Lathan, le  
« classique, le badin, et même, et non sans succès, l'opéra  
« comique ; la troupe était nombreuse et joyeuse, et puis  
« c'était une troupe de famille, ce qui explique le succès.  
« Monseigneur aimait par dessus tout à voir représenter  
« certaines pièces d'un répertoire fort ancien, qu'il avait  
« jouées autrefois avec talent, et vu jouer plus tard par ses  
« frères. Les plaisanteries et les bons mots avaient le don  
« de le faire rire aux larmes, ainsi qu'un certain habit  
« vert, accompagné d'une culotte abricot et d'un gilet à  
« fleurs qu'il avait jadis portés lui-même avec élégance  
« dans les salons de Paris, et qui étaient descendus au  
« rôle beaucoup plus modeste d'oripeaux de théâtre. Rien  
« ne l'effarouchait, d'ailleurs ; sa bienveillance et sa sim-  
« plicité passaient sur tout ; mais il est juste de dire que  
« l'on ne dépassait jamais les bornes. » (*Op. cit.*, 48.)

pieuse mère disait : François sera prêtre ! François sera prêtre ! »

Il n'en était pas tout à fait de même du père de François. Voyant le cours des études ecclésiastiques de son fils interrompu par les événements et les exigences de santé, comprenant combien cette vocation naissante était ébranlée et que son retour était indéfiniment ajourné, le comte de la Bouillerie s'en affligeait. « Extrêmement positif, il disait souvent à la mère de François, comme celle-ci se plaisait à le raconter plus tard, qu'il ne comprenait pas cette nature ardente, impressionnable, qui ne semblait pouvoir se fixer ni sur le monde, ni sur la vie religieuse, et il s'en affligeait pour l'avenir <sup>1</sup>. »

Sous l'empire de cette préoccupation, un jour que le grand air et le séjour à la campagne lui semblèrent avoir eu raison de la maladie de son fils, il indiqua nettement son dessein.

Volontiers, comme plus tard un grand éducateur contemporain, le père du jeune gentilhomme de la Barbée eût dit :

— Je ne comprends pas qu'un jeune homme, qui n'a pas une carrière spéciale, qui n'est pas militaire, ingénieur, et qui d'ailleurs ne fait rien, ne fasse pas au moins son droit. Je regrette même qu'un jeune homme qui se destine à une carrière, mais non incompatible avec les études au moins élémentaires du Droit, se prive de cette science et se condamne à l'infériorité qu'aura toujours dans son pays un homme qui

<sup>1</sup> *Documents inédits.*



ne connaît pas le Droit et les lois de son pays <sup>1</sup>.

Il avait entendu dire à Portalis :

— Les divers peuples ne vivent entre eux que sous l'empire du Droit ; les membres de chaque cité sont régis, comme hommes, par le Droit, et comme citoyens, par les Lois... Toutes les lois, de quelque ordre qu'elles soient, ont entre elles des rapports nécessaires. Il n'est point de question privée dans laquelle il n'entre quelque vue d'administration publique, comme il n'est aucun objet public qui ne touche plus ou moins aux principes de cette justice distributive qui règle les intérêts privés <sup>2</sup>.

Avec sa vive pénétration d'esprit, François s'attacha beaucoup à cette étude, où il retrouvait quelque chose des graves pensées qui ne cessaient de s'agiter au fond de son âme prédestinée. Le Droit, en effet, touche par plus d'un point à la théologie, et la religieuse antiquité n'a pas hésité à la définir ainsi : « La jurisprudence n'est pas autre chose que la connaissance des choses divines et humaines <sup>3</sup>. » Cette même antiquité avait réservé au patriciat la science un peu mystérieuse des formules du Droit. C'était comme un privilège sacerdotal réservé à la classe patricienne.

<sup>1</sup> Cette ignorance est tellement regrettable que la loi même ne la suppose jamais, et que, par une présomption légale, très raisonnable, tout citoyen est toujours censé connaître la loi qui le régit. (DUPANLOUP, *De la haute éducation intellectuelle*, t. III, p. 319.)

<sup>2</sup> *Discours préliminaire au premier projet du Code civil.*

<sup>3</sup> « Jurisprudentia est rerum divinarum atque humanarum notitia. » (*Institutes.*)

Il se plongea dans la science des textes, légués par Rome aux peuples modernes comme l'expression même du droit éclairé par le bon sens et la nature des choses, la *raison écrite*, ainsi qu'on a justement défini le Droit romain. Dans le Code civil, il retrouvait ces mêmes traditions, mêlées des empreintes léguées par les envahisseurs apportant à la vieille société romaine les exigences des principes de la liberté, pratiquées dans les forêts barbares de la Germanie, transformées et christianisées par l'influence de l'Église au moyen âge.

Cette étude, commencée sur les conseils du comte de la Boullerie, François la poursuivit d'une façon régulière après la mort de son père. C'est en effet peu après cette époque que nous trouvons, dans les papiers de l'étudiant, son diplôme de bachelier en droit, daté du 15 février 1834. Il passa brillamment tous ses examens et garda, de cette étude, de précieux jalons qui plus tard l'aidèrent puissamment dans l'étude de la théologie.

## VI

M. le comte de la Bouillerie, en mourant, avait légué à sa veuve et à ses orphelins la mission de porter, aux pieds de son vieux roi exilé, le dernier et solennel hommage d'une fidélité qui avait abrégé sa vie.

Maintenant, le Roi et les princes sont en Allemagne, à Prague, où Châteaubriand vient d'accomplir ce retentissant pèlerinage, dont le récit, malgré les justes reproches qui lui ont été adressés, remplit un des meilleurs volumes des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

M<sup>me</sup> de la Bouillerie, accompagnée de tous ses enfants, alla remplir son funèbre message. La petite cour de Prague lui fit l'accueil le plus affectueux. On parla beaucoup du passé. Pour l'avenir, quand la noble veuve y faisait allusion, Charles X hochait la tête et l'orpheline du Temple pleurait. Seul, le jeune comte de Chambord, tout heureux d'avoir retrouvé pour quelques jours son cher compagnon de jeux, Henry, le plus jeune des enfants de M<sup>me</sup> de la Bouillerie, laissait éclater sa joie en de bruyants transports.

Il fallut se séparer cependant. Le moment était venu pour Henri de commencer sérieusement ses études, et la mère, qui ne voulait pas se séparer de lui, estimant aussi qu'il fallait retirer ses autres fils de la vie un peu oisive que l'on mène d'ordinaire à la campagne, se décida

à rentrer à Paris, où elle prit un appartement, à la rue Cassette <sup>1</sup>.

Tout en préparant ses examens, François ne cessait de sacrifier au démon des vers. « A vingt ans, on suit d'abord les poètes <sup>2</sup>. » Or, les poètes se faisaient surtout entendre dans les salons de Paris, et, « en ce temps-là, l'hiver mondain et littéraire, dans le faubourg Saint-Germain, durait ses quatre mois réglementaires. »

Au lendemain de 1830, il y avait encore des salons, à Paris et même en province. Depuis, nous avons changé cela : le club de nos voisins d'Outre-Manche a prévalu, et, avec la diminution du respect chevaleresque pour les héritières de M<sup>mo</sup> de Rambouillet, le cercle a remplacé le salon. Ni les mœurs, ni les caractères, ni les lettres françaises n'ont gagné au change.

Les anglais de tout temps ont surtout mis en commun leurs intérêts. Pour nous, c'est l'esprit qui a toujours visé à se communiquer. Le besoin

<sup>1</sup> François et Charles demeuraient en face, chez un professeur de rhétorique du Lycée Saint-Louis, M. Gros, helléniste fort distingué, que la famille de la Bouillerie avait beaucoup connu sous la Restauration. C'était chez lui que les deux frères prenaient pension, lorsqu'ils venaient à Paris pour leurs études de droit avant la mort de leur père. Pour le plus jeune, il demeurait chez sa mère avec son précepteur, M. l'abbé Berneux, qui entra quelques années plus tard aux missions étrangères, fut évêque de Corée, puis martyrisé, et dont Mgr de la Bouillerie fit le panégyrique à Château-du-Loir. L'année suivante, ils s'établirent tous ensemble rue du Bac.

<sup>2</sup> BUISSON, *Eloge de Mgr de la Bouillerie*, p. 17.

impérieux de causer <sup>1</sup>, l'amour du dialogue, la faculté d'échanger ses pensées en paroles rapides, a été l'un des traits de notre caractère national <sup>2</sup>.

François de la Bouillerie, sachant « combien le commerce des sociétés élégantes et spirituelles peut ajouter, aux dispositions du littérateur, de goût, de saillies, de délicatesse et même de jugement », rechercha tout de suite les salons littéraires du moment. Il avait appris de Morellet que « la conversation est la grande école de l'esprit, non-seulement en ce sens qu'elle l'enrichit de connaissances qu'on aurait difficilement puisées dans d'autres sources, mais en le rendant plus vigoureux, plus juste, plus pénétrant, plus profond. »

Sa pieuse et intelligente mère, loin de s'y opposer, favorisa ce désir. Volontiers, la sainte femme eût emprunté à un écrivain trop célè-

<sup>1</sup> Volney raconte que des Français émigrés, après avoir entrepris d'établir une colonie et de défricher des terres en Amérique, quittaient de temps en temps toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, causer *à la ville* ; or, cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. (Mgr TOLRA DE BORDAS, *De l'uction exercée par les salons sur les Lettres françaises*, etc. etc. Cette très intéressante étude du spirituel prélat a été couronnée par l'Académie des Jeux-Floraux en 1883. Nous lui empruntons plus d'un trait, en ce qui nous reste à dire du rôle des salons sur la formation littéraire de Mgr de la Bouillerie.)

<sup>2</sup> « En plusieurs endroits, ayant demandé où était le colon le plus écarté : Il est dans le désert, me répondait-on, avec les ours, à une lieue de toute habitation, *sans avoir personne avec qui causer*, » VOLNEY, *Tableau des États-Unis*.

bre, qu'elle n'aimait guère pourtant, à Voltaire lui-même, ce mot charmant : « Il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit. »

Puis, les convictions et la fidélité politiques de l'un et de l'autre trouvaient leur compte à ce dessein, car, c'était bien pour eux alors le cas de dire ce qu'écrira plus tard Lacordaire : « Foyer généreux des intelligences cultivées de tous les pays, la conversation est le dernier asile de la liberté humaine. Elle parle encore là où la tribune se tait ; elle remplace les livres qui ne se font plus, elle donne cours aux pensées que le despotisme poursuit, elle échauffe enfin, elle remue, elle émeut, elle est là, où elle peut vivre, le principe et l'écho tout-puissant de l'opinion... Tant qu'une société converse, elle est encore sauvée. »

Il fallait d'ailleurs se hâter. Les salons, si brillants sous la Restauration, se fermaient de toute part, leur règne était sur son déclin. C'est un témoin peu suspect, M. Guizot, qui l'a constaté : « Cette société polie, bienveillante et lettrée, qui s'était ralliée sous l'Empire et brillamment développée sous la Restauration, disparaissait de jour en jour. Ses plus éminents caractères, le goût des jouissances de l'esprit et de la sympathie sociale, la tolérance libérale pour la diversité des origines, des situations et des idées, cédaient à l'empire des intérêts et des passions politiques. La discorde s'était mise dans les salons... Ces émeutes prolongées, le trouble des affaires, les inquiétudes de l'avenir, ces bruyants et menaçants retours des temps

révolutionnaires convenaient peu à des réunions où l'on ne venait chercher que des relations douces et de généreux plaisirs... Rebuté par les désordres matériels ou par les obscurités de la politique, le grand monde européen ne venait plus guère chercher à Paris ses plaisirs. La société française voyait ses plus brillants éléments dispersés, en même temps que la violence enlevait à ses mœurs et à ses goûts leur ancienne et douce domination »<sup>1</sup>.

Parmi ceux qui restaient ouverts et dont les documents contemporains nous ont transmis les brillantes annales, François fréquenta plus particulièrement ceux de la marquise de Bellissen, de la duchesse de Rauzan, de la comtesse de Circourt et de M<sup>me</sup> Swetchine.

Le salon de la duchesse de Rauzan continuait les traditions de celui de sa mère, la duchesse de Duras, dont Lamartine a dit : « Académie et conciliabule à la fois, ce salon rappelait ceux de la Fronde. » Aidée de son aimable fille — qui devait être sa continuatrice, « en donnant encore plus qu'elle n'avait reçu de l'héritage maternel », a-t-on dit avec un peu de malice, — la mère de M<sup>me</sup> de Rauzan avait tenu, sous la Restauration, cour plénière dans son hôtel de la rue de Varennes : toute l'Europe y avait passé.

Le salon de la comtesse de Circourt, comme un peu auparavant celui de M<sup>me</sup> Swetchine, avait été ouvert par une Moscovite, devenue Française par le cœur autant qu'elle le sera bientôt par l'abjuration du schisme. Le succès

<sup>1</sup> Guizot, *Mémoires*, t. II, p. 241.

en fut aussi prompt que complet. Les réceptions de la rue des Saussayes furent recherchées et suivies avec un empressement inouï. « La comtesse travaillait activement à les entretenir : les petits billets du matin allaient chercher ceux-ci, stimuler ceux-là. Toujours occupée des autres, elle sollicitait l'invitation pour l'étranger ou le protégé, l'article de revue ou de journal pour l'auteur, la protection d'un influent pour le méritant ou l'inconnu. Elle abouchait les gens faits pour se convenir : rien ne lui coûtait pour attirer chez elle une célébrité et l'entourer d'admirateurs. Elle travaillait avec la même ardeur aux conciliations. C'est ainsi que M. de Cavour y coudoyait M. Thiers ; M. de Tocqueville, revenu des États-Unis, pouvait y converser avec le quaker américain et les missionnaires des Montagnes Rocheuses ; la duchesse de Rauzan et M<sup>me</sup> de Ségur d'Aguesseau s'y rencontraient avec M. Huber-Saladin, ce Genevois qui nous a si bien fait connaître les Circourt, et avec Armand de Melun, qu'elles connaissaient déjà... La maîtresse de la maison répondait à chacun dans son dialecte propre, et le maître tenait, sur toute sorte de sujets, le dé de l'entretien ; enfin, l'on sortait de là peut-être moins amusé que d'ailleurs, mais plus intéressé et surtout plus instruit. On a déjà compris que l'éclectisme de ce salon lui assignait une place à part, et on pourrait dire unique, dans les salons de Paris. Une étrangère avait pu seule tenter cette innovation sans exemple dans le passé, presque sans imitation dans le présent... Comme preuve de l'influence des salons sur les écrivains



et sur les lettres, écoutons ces simples lignes que Sismondi écrivait en 1842, peu avant sa mort, à la comtesse de Circourt : « Vous êtes, « sans contredit, non seulement la plus aimable des femmes pour la société, mais la plus aimable pour ses amis, la plus occupée de leur plaisir, de les servir, de leur faire du bien... « Nous autres, pauvres auteurs, nous avons besoin quelquefois de cette ambroisie. Malgré tout ce qu'on dit de notre amour-propre, nous avons des moments de découragement intérieur où le soutien de nos amis nous est tout à faire nécessaire » <sup>1</sup>.

Madame de Circourt chercha beaucoup à attirer chez elle le jeune vicomte de la Bouillerie. Très amateur de musique, doué lui-même d'une charmante voix de baryton <sup>2</sup>, toujours possédé du démon des vers, le brillant jeune homme se prêtait avec une parfaite bonne grâce à ces appels. « J'écrivis, dit-il, en le jetant au vent,

<sup>1</sup> MGR TOLRA DE BORDAS, *op. cit.* p. 71.

<sup>2</sup> M. le comte A. de Pontmartin, sollicité par nous de recueillir ses souvenirs à ce sujet, nous fait l'honneur de nous écrire des Angles, à la date du 30 janvier 1886 : « J'ai beaucoup connu François de la Bouillerie chez ses parents avant 1830 ou dans un modeste salon de la rue Garancière, chez M. de Torcy, conseiller à la cour royale. Son frère Charles, mort très jeune, était mon camarade de collège, et sa mère me recevait avec une cordialité charmante. On faisait, dans ce salon délicieux, de l'excellente musique. N'allant pas encore au spectacle, c'est là que j'ai entendu les plus grands artistes de l'Opéra et du Théâtre-Italien. François de la Bouillerie avait lui-même une charmante voix de baryton et venait chanter des morceaux de Rossini avec les fils de M<sup>me</sup> de Torcy. »

une multitude de vers qui, grâce au ciel, sont aujourd'hui perdus. Ils étaient bien légers, et le vent en a fait justice » <sup>1</sup>.

Tous n'étaient pas aussi légers qu'il veut bien le dire, et, parmi ceux que le vent n'a point su emporter, nous en trouvons quelques-uns, suffisants pour indiquer que, même à cette époque, son esprit, tout en s'éparpillant un peu, gardait cependant l'empreinte d'une éducation sérieuse et chrétienne <sup>2</sup>.

Une grande dame l'avait prié, un soir, d'écrire une petite instruction destinée à apprendre aux enfants à connaître Dieu. Aussitôt, l'ancien élève de l'abbé Poiloup écrivit sur l'Album de la solliciteuse les jolis vers qu'on imprima à son insu dans un petit recueil du temps à l'usage de la jeunesse.

## DIEU !

Qui dit au soleil sur la terre  
D'éclairer tout homme et tout lieu ?  
Qui donne à la nuit son mystère ?  
O mes enfants ! c'est Dieu !...

Le bleuet et le ciel superbe  
Qui les a teints du même bleu ?  
Qui verdit l'émeraude et l'herbe ?  
O mes enfants ! c'est Dieu !...

<sup>1</sup> Autobiographie.

<sup>2</sup> *Ibid.*

Qui donne au bosquet son ombrage,  
Et, quand l'oiseau chante au milieu,  
Qui donne à l'oiseau son ramage ?

O mes enfants ! c'est Dieu !...

Qui donne à chacun chaque chose  
A l'un beaucoup, à l'autre peu :  
Moins au ciron, plus à la rose ?

O mes enfants ! c'est Dieu !...

Qui donne à vos mères le charme  
De rire à votre moindre jeu,  
Pleurant à votre moindre larme,

O mes enfants ! c'est Dieu !...

Quand pour sa mère ou pour son père  
L'enfant tout bas fait un doux vœu,  
Qui l'écoute et lui dit : Espère ?

O mes enfants ! c'est Dieu !...

Ce soir, après votre prière,  
Quand vous nous aurez dit adieu,  
Qui fermera votre paupière ?

O mes enfants ! c'est Dieu !...

Dieu amena bientôt son poète dans le salon d'une autre Russe, à qui la Providence avait assigné dès lors la vocation d'être « l'héroïne de la piété dans le monde, de cette piété séculière qui, sous les dehors consacrés par les convenances sociales, s'éleva chaque jour jusqu'à l'héroïsme, sans que rien le trahisse à la société élégante qui aspire le parfum fortifiant de ces discrètes vertus <sup>1</sup>. » Comme tant d'autres, le vi-

<sup>1</sup> LACORDAIRE, *M<sup>me</sup> Swetchine*, p. 203.

comte de la Bouillerie subit le charme pénétrant du salon de M<sup>me</sup> Swetchine.

Pénétrons dans ce salon où règne le catholicisme le plus militant et le plus conquérant de cette époque<sup>1</sup>. Châteaubriand y représente la poésie du christianisme et y lit quelques fragments de ses *Mémoires* ; avec lui se rencontrent quelquefois de Bonald, Abel de Rémusat et Cuvier. Auguste Nicolas et l'abbé Bautain y parlent philosophie, et celui-ci recueille là plus d'un des traits dont il a peint *la chrétienne de nos jours* : Ballanche y rêve palingénésie sociale, et le bon M. de Gérando y disserte sur les œuvres d'assistance publique, en attendant que ce ministère de la charité passe entre les mains du jeune Armand de Melun, dont M<sup>me</sup> Swetchine sut fixer les irrésolutions, après lui avoir fait abandonner des études qu'il se proposait de transformer en une histoire du Concile de Trente, pour embrasser cette vocation charitable à laquelle il devait donner une préférence si féconde. MM. le baron d'Eckstein et Bonnetty s'attachent à montrer les vestiges de notre religion subsistant dans les diverses contrées de l'Asie, tandis que les comtes de Champagny et de Carné y développent les plus intéressants problèmes historiques. Dom Guéranger vient s'y encourager au rétablissement des bénédictins et à l'unification de la prière publique, tandis que l'abbé de Genoude y prépare l'exécution de son désir de rétablir la congrégation de l'Ora-

<sup>1</sup> Cette excellente vue d'ensemble appartient en entier au pinceau de Mgr Tolra de Bordas (*op. cit.*, p. 76.)

toire, en même temps qu'il caresse complaisamment sa chimère du relèvement du trône héréditaire par l'appel au peuple. On y voit Lamartine et Turquéty, le duc de Lavalet et le comte de Sales, le comte de Divonne et le marquis de Quinsonas, M. de Radowitz et M. de Corcelles, MM. d'Esgrigny, Rio, de Cazalès, Louis Moreau, successivement groupés autour de M<sup>mes</sup> de de Duras, de Rauzan et de la Rochejacquelein. de Montcalm, de Pastoret, de la Rochefoucauld, de Damas, de Liéven, de Maillé, de Gontaut, de Sainte-Aulaire, de Ségur d'Aguesseau, de Circourt, Craven, de Lillien, de Meulan... Monseigneur Lambruschini, nonce du Saint-Siège, était l'un des hôtes assidus de la rue Saint-Dominique, où était venu Monseigneur Frayssinous; et Monseigneur de Quélen s'y rendait aussi souvent que le lui permettait l'accablante administration d'un diocèse tel que celui de Paris; enfin, le P. de Ravignan demandait à M<sup>me</sup> Swetchine « d'être son maître et son tuteur pour le reprendre et le gronder. » C'est dans ce salon que l'illustre Donoso Cortès se plut à révéler les circonstances de son retour à la foi catholique, récit qui, animé de l'accent le plus ému, laissait une vive empreinte dans la mémoire de ses auditeurs. Enfin, Alexis de Tocqueville, admis dans ce cercle, y apportait des opinions politiques et religieuses d'un tout autre caractère: mais il confessait lui-même qu'il se sentait devenir plus chrétien à la parole d'une femme, « dans laquelle, dit-il, il trouvait la sainteté réunie au génie..... » Mais, quelle est cette pléiade de jeunes hommes qui, dans la seconde période,

forment la cour ou plutôt la couronne de celle dont la douce et vivifiante influence fut si souvent une direction et une lumière pour ceux qui, à leur tour, lui vouaient un sentiment filial? — C'est d'abord Charles de Montalembert : à peine âgé de vingt et un ans, il comprit auprès d'elle l'obligation où il était de se séparer du trop célèbre philosophe <sup>1</sup> qui mettait le feu aux questions, sous prétexte de les éclairer. Elle produisit promptement sur lui une impression sans égale : « C'est la seule femme de Paris, écrivait-il, qui ait vraiment de l'exaltation et de la foi, la seule qui me semble vraiment femme, c'est-à-dire enthousiaste, aimante, croyante, comme doit l'être une femme. » Ce fut peu après qu'un prêtre, disciple aussi de Lamennais, fut présenté à M<sup>me</sup> Swetchine. Henri Lacordaire aborda aux rivages comme une épave brisée par les flots; et, après vingt-cinq ans écoulés, il aimait encore à se rappeler ce qu'elle mit de lumière et de force au service d'un jeune homme qui lui était inconnu : « ses conseils, dit-il lui-même, me soutinrent à la fois contre la défaillance et l'exaltation. » Le prince Albert de Broglie, qui fut un des principaux habitués du dernier cénacle, nous a laissé de belles pages où il nous peint M<sup>me</sup> Swetchine sous les traits « d'une âme chrétienne dans la vie du monde. »

<sup>1</sup> Dans le 4<sup>e</sup> volume des *Études sur l'École Menaisienne*, consacré à Montalembert, nous avons pu jeter quelques éclaircissements nouveaux et, osons-nous croire, définitifs sur les secrets motifs du retard que mit le plus fidèle des disciples de Lamennais à rendre publique sa séparation d'esprit avec le maître obstiné dans sa révolte.

Hâtons-nous de nommer le comte de Falloux, le plus aimé peut-être, qui, dans une fière et consciencieuse étude, nous montre M<sup>m</sup><sup>o</sup> Swetchine exerçant dans son salon avec une grâce infinie, un véritable ministère de conscience, supportant les plus sensibles contrariétés avec une patience inépuisable, ne se laissant ni arrêter, en ce genre de dévouement, par ses souffrances, qui allaient parfois jusqu'à la torture, ni détourner par ses goûts, qui la faisaient soupirer après l'étude et la retraite. Un jeune gentilhomme, qui fut en même temps poète, François de la Bouillerie, se plaisait aussi dans les salons de M<sup>m</sup><sup>o</sup> Swetchine, d'où il sortait l'esprit plus serein, le cœur plus élevé, et sentant le besoin de devenir un ouvrier de Dieu... Enfin, Augustin Cochin, quoique ami de la onzième heure, n'avait pas été moins impressionné par les rares qualités de celle qui réalisait si pleinement le miracle de la sainteté au milieu du monde...

Nous dirons bientôt l'influence qu'exerça ce salon sur l'avenir et les déterminations désormais très prochaines du brillant jeune homme, à qui cette atmosphère saine et pure convenait si fort.

Suivons-le auparavant près du grand orateur, que M<sup>m</sup><sup>o</sup> Swetchine a tant contribué à faire éclore.

## VII

C'est presque au lendemain de l'entrée de François de la Bouillerie dans les salons pari-

siens que Maurice de Guérin mandait à son ami Hippolyte de la Morvonnais la grande nouvelle :

— Lacordaire, écrivait le frère d'Eugénie, improvise tous les dimanches, au Collège Stanislas, des choses admirables sur les vérités fondamentales de la foi. C'est une réunion très brillante qui attire toute la jeunesse *pensante* et nombre d'hommes distingués, voire même de grandes célébrités. Dimanche dernier, Lamartine s'y trouvait. C'est qu'en vérité, c'est quelque chose d'inouï que cette éloquence, cette inspiration. Il n'est bruit que de cela dans le monde religieux et philosophique <sup>1</sup>.»

La jeunesse, déshabituée de l'église, en réapprenait le chemin, à la suite de Châteaubriand, Odilon Barrot, Lamartine, Victor Hugo, des sommités du Parlement, du barreau, de la presse, venus à Stanislas pour entendre le catholicisme s'affirmer, par la bouche d'un enfant du siècle, dans une langue contemporaine de son auditoire <sup>2</sup>.

Monseigneur de Quélen prit peur. La nouveauté de la forme avait scandalisé bon nombre d'auditeurs ou plutôt de gens qui avaient jugé du fond sur les récits enthousiastes de jeunes gens ravis de cette parole neuve et hardie parfois jusqu'à la témérité. La police en avait aussi conçu de l'ombrage. L'archevêque crut devoir interrompre ces réunions du Collège Stanislas.

<sup>1</sup> Lettre du 28 février 1834.

<sup>2</sup> A. NETTEMENT, *Hist. de la littér. sous le gouvernement de juillet*.



— Je regrette de ne plus prêcher mes conférences, répliqua Lacordaire, à cause de la jeunesse qui en avait besoin <sup>1</sup>,

Un groupe de jeunes gens décida d'en appeler à l'archevêque lui-même <sup>2</sup>. Monseigneur de Quélen leur fit un accueil paternel, et cette démarche ne fut sans doute pas étrangère à l'offre inattendue que fit, à peu de temps de là, le chef du diocèse de Paris à Lacordaire d'occuper la chaire de Notre-Dame <sup>3</sup>.

« La date des conférences de Notre-Dame est en même temps celle d'un immense mouvement dans la jeunesse d'alors » <sup>4</sup>. Au jour dit, en effet, de nombreux groupes de jeunes gens descendirent du quartier latin. La jeunesse dorée se mêla aux étudiants <sup>5</sup>. Le concours fut immense dès le premier jour. Il ne fit que grossir depuis.

Lorsque l'abbé Lacordaire paraissait aux environs du Parvis, la foule se rangeait avec un frémissement. Les jeunes gens surtout, se sentant aimés avec prédilection, acclamaient le

<sup>1</sup> Lettre de Lacordaire à M<sup>me</sup> Swetchine, 8 décembre 1834.

<sup>2</sup> La pétition est datée du 13 février 1835.

<sup>3</sup> Nous avons raconté, dans tous ses détails, cette intéressante histoire dans notre 3<sup>e</sup> série des *Études de l'ÉCOLE MENAISIENNE*, volume consacré à LACORDAIRE (chap. v et vi).

<sup>4</sup> MGR DE LA BOUILLERIE, *Eloge funèbre du P. Lacordaire*.

<sup>5</sup> J'ai vu, dit un témoin oculaire, un élégant descendre de cheval sur la place du Parvis, et, après avoir jeté la bride à son groom, entrer sous la voûte auguste et sainte, avec son stick, sans prendre garde qu'une lanière de fouet l'entourait (ANICET DIGARD, *Souvenirs de Notre-Dame*).

jeune conférencier, encore tout pâle des faiblesses de l'adolescence, qui disait si bien ou mieux qui chantait comme eux les nobles causes, où les cœurs généreux aiment à s'inspirer <sup>1</sup>.

François de la Bouillerie était du nombre <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> M. l'abbé Laprie (*Oraison funèbre de Mgr de la Bouillerie*) a très bien rendu ce spectacle, quand il a dit : « Ah ! cette jeunesse, la jeunesse lettrée, la jeunesse des carrières libérales, elle se sentait passionnément aimée par l'apôtre de Notre-Dame, et elle lui rendait amour pour amour. C'est à elle surtout que s'adressaient les conférences. Et lorsque, emportée hors d'elle-même par le génie de l'éloquence, l'âme de Lacordaire, déployant son essor, s'élançait vers les sommets de sa propre pensée, lorsque, vibrante, harmonieuse, éblouissante, elle planait au-dessus de l'immense assemblée, absorbant toutes les respirations dans la sienne, toutes les vies dans sa vie ; lorsque dix mille âmes, ainsi magnétiquement suspendues à une seule âme, se sentaient perdre terre malgré elles, et ne retouchaient le sol, tout ensemble épuisées et ravies, que lorsqu'il plaisait à l'orateur ou pour mieux dire à l'enthousiasme qui le dominait lui-même, de mettre fin à ce délicieux supplice ; à l'heure de ces miracles oratoires qu'on n'a pas revus, la jeunesse fut souvent pour moitié dans ses miracles mêmes. Oui, une bonne moitié de sa puissance, elle venait à Lacordaire de l'amour qu'il avait pour la jeunesse et l'ardente sympathie que la jeunesse avait pour lui. Les plus beaux éclairs de Notre-Dame ne jaillirent-ils pas de la rencontre passionnée de ces deux courants électriques dont l'atmosphère ambiante était chargée ? »

<sup>2</sup> « Or, continue M. l'abbé Laprie, parmi les jeunes auditeurs qui se disputent au pied du Thabor de Lacordaire les honneurs du premier rang, parmi les plus sincères admirateurs de cette éloquence toute nouvelle, et, si j'ose le dire, sans aïeux, *vocem ejus audis, sed nescis unde veniat* ; voyez-vous ce chef de file à haute taille qui manifestement s'enivre plus qu'aucun autre de la parole et du regard de l'incomparable conférencier ? *Quis est hic, qui est-il ?* C'est notre cher malade du Château de Meudon, devenu maintenant le vicomte de la Bouillerie. »

« Je m'étais mis en rapport avec l'abbé Lacordaire ; j'avais été l'un de ses premiers et de ses plus *fougueux* auditeurs. Je suivis ses conférences avec un soin extrême. » Outre ce témoignage personnel de son autobiographie, l'auditeur fougueux de Lacordaire fut un jour amené à raconter devant un auditoire de jeunes gens ses souvenirs de Notre-Dame et de Stanislas.

C'était à Sorèze, un jour de distribution de prix, que le directeur du collège, lequel n'était autre que Lacordaire lui-même, l'avait invité à présider. L'évêque dut tout d'abord expliquer les motifs qui l'avait décidé à se rendre à Sorèze, situé dans un diocèse étranger au sien, pour y usurper les droits du prélat diocésain.

« Le premier, dit-il aimablement, c'est la vieille amitié qui m'unit au directeur de cette maison : sa voix m'a fait appel, et j'y suis venu, car vous savez, Messieurs, que c'est une de celles auxquelles on ne résiste pas.

« Permettez-moi à ce sujet une petite digression ; c'est une confidence personnelle... Il y a vingt cinq ans, très éloigné des sublimes pensées du sacerdoce, j'étais du nombre des jeunes gens qui se pressaient pour entendre cette voix aimée, qui allait jusqu'au plus intime de nos esprits et de nos âmes : de nos esprits, pour nous en montrer la vanité et la petitesse ; de nos âmes, pour les élever vers Dieu. Nous étions autour d'une chaire de collège comme aujourd'hui, car le soleil couchant ressemble au soleil levant, avec cette seule différence qu'entre le soleil levant et le soleil couchant il y a toutes les splendeurs du midi. Dieu seul sait les liens mysté-

rieux qui unissent les destinées aux paroles comme les moissons aux semences ; mais on aime à revenir entendre cette voix qui eut cette action sur nos destinées, on a pris l'habitude de l'écouter, de la suivre, et voilà pourquoi, Messieurs, je suis venu...»

L'orateur ne parlait que des conférences de Stanislas. Une autrefois — c'était devant le cercueil même de Lacordaire — il parla du conférencier de Notre-Dame et de ses souvenirs personnels à ce sujet.

« Pour nous, dit-il, dont la jeunesse remonte à cette époque, nous ne nous rappelons jamais, sans une émotion profonde, ces jours où le grand orateur nous tenait au pied de sa chaire, haletant et passionnés. Dieu avait vraiment fait cette parole pour des hommes jeunes ; et aussi l'avait-il empreinte de je ne sais quoi de fougueux et de jeune qui nous charmait et nous entraînait : elle ne parlait pas seulement à notre esprit et à nos cœurs, elle fascinait nos sens, ou plutôt, ce n'était pas seulement sa parole, c'était son œil, c'était son front, c'était sa main magistrale, c'était tout, tout qui faisait frémir toutes nos fibres, afin qu'il n'y en eût pas une qui ne tressaillît pour Dieu... Mais, si l'orateur faisait de nous des chrétiens convaincus, le prêtre zélé ne s'appliquait pas moins à nous rendre meilleurs : il cherchait à inspirer à notre vie l'amour et l'activité du bien : et c'est ainsi que, sous son patronage, quelques-uns de ses plus chaleureux auditeurs fondaient, dans le silence et le calme, la société de Saint-Vincent de-Paul <sup>1</sup>... »

<sup>1</sup> *Eloge funèbre du P. Lacordaire.*

A Sorèze, Lacordaire ne put entendre évoquer les souvenirs de Stanislas sans un tressaillement. Il avait projeté de se taire. La reconnaissance et l'émotion le décidèrent à parler.

«..... Vous aurez pu remarquer hier soir, dit-il, que j'avais évité de faire allusion à la vieille amitié qui m'unit à Monseigneur ; quelque fussent les élans de mon cœur, je restai comme le soldat qui a vu s'élever un de ses compagnons d'armes, et qui, lorsque son chef passe près de lui, ne songe plus à lui rappeler le temps où tous deux vivaient confondus dans les rangs de la milice, mais se contente de le saluer de la main et du cœur, pour ne point manquer aux lois de la discipline. Je suis le soldat, mais voilà le général...

« Monseigneur, poursuivit Lacordaire, a semblé dire qu'entre le soleil levant et le soleil couchant, il y a cette ressemblance, que le soleil couchant garde les reflets et les radiations de son aurore, et il faisait allusion à deux époques de ma vie : à celle de mes premières prédications au collège Stanislas, et à celle d'aujourd'hui. Eh bien ! oui, je suis le soleil couchant, et le suis par mes années, par cette voix qui s'affaiblit et qui s'éteint ; mais le soleil levant, par la grâce de Dieu, il est à mes côtés : il se lève à ma gauche et je me couche à sa droite.

« Je ne pensais pas, il y a vingt-cinq ans, lorsqu'au collège Stanislas, je m'efforçais devant ces jeunes gens d'ébranler leur imagination et leur cœur pour les ramener vers Dieu, j'étais loin de me douter que la Providence me réservait parmi eux un maître et un ami. Bonheur

rare, Messieurs, de trouver le maître dans l'ami et l'ami dans le maître...

« Monseigneur a encore donné à entendre que mes paroles l'avaient non pas ramené à la foi, il n'en avait pas besoin, il était de ceux qui apportent au pied de la chaire cette attention bienveillante et soutenue qui dispose l'âme à toute ouverture du côté de Dieu ; mais qu'elles n'avaient pas été sans influence sur sa vie. Je ne le crois pas, c'était une âme prédestinée à la vertu, à la vérité, à la piété. Mais enfin, si ma parole y a eu la moindre part, ma parole a été la semence, et vous en admirez la moisson, et j'espère qu'elle est belle. Messieurs, je vous demande la permission de me comparer pour un instant à Homère, si tant est qu'il soit permis de se comparer à cet illustre poète. On a dit, il y a longtemps, qu'Homère avait fait Virgile : si cela est, il faut convenir que Virgile est son plus bel ouvrage ; et puisque Monseigneur a dit que c'était moi qui l'avais formé, je puis dire aussi que c'est mon plus bel ouvrage <sup>1</sup>... »

## VIII

Parmi les familiers les plus assidus du salon de M<sup>m</sup> Swetchine, il en était un dont elle souhaitait plus particulièrement de faire l'ami du vicomte de la Bouillerie. « Etre à la fois les amis d'une même amie, disait-elle, c'est presque se

<sup>1</sup> Réponse du P. Lacordaire au discours de Monseigneur de la Bouillerie.

trouver frères <sup>1</sup>. » Aussi, sentant bien les divergences naissantes dans la manière d'apprécier le passé et de conseiller le présent, qui existait dès lors entre les deux esprits, employa-t-elle tous ses efforts pour faire que ces deux âmes, « qui ne se seraient jamais rencontrées ailleurs », s'unissent, « à l'abri de cette bienveillance inépuisable où chacun à son tour trouvait une affinité, un secours, une force<sup>2</sup>. »

Elle aimait à raconter comment l'ami qu'elle désignait au choix de M. de la Bouillerie, Angevin comme lui, son contemporain pour l'âge, avait, de bonne heure, dans les collèges de l'Etat, affirmé les croyances dignes d'un élève de la Petite communauté.

Ses études classiques terminées, loin de s'abandonner aux distractions frivoles, le jeune privilégié de M<sup>me</sup> Swetchine lut les Pères de l'Eglise, et prit la résolution de défendre au sein de la société laïque la cause du christianisme.

Lorsque M<sup>me</sup> Swetchine chercha à le rapprocher plus intimement de François de la Bouillerie, il préparait déjà deux ouvrages qui ne devaient pas tarder à lui assurer un rang distingué parmi les défenseurs de la monarchie et de l'Eglise. Le premier fut cette *Histoire de Louis XVI*, où le jeune historien chercha à démontrer qu'un homme seul avait voulu sincèrement les réformes et que seul il pouvait les faire prévaloir, c'était le Roi. Ceci n'était point pour dé-

<sup>1</sup> Lettre de M<sup>me</sup> Swetchine à Dom Guéranger, septembre 1834.

<sup>2</sup> FALLOUX, *Vie de M<sup>me</sup> Swetchine*, p. 269.

plaire au fils du ministre de la maison de Charles X. Il est vrai que certaines tendances, plus libérales qu'il ne convenait à celui-ci, se feront jour dans le second ouvrage du brillant débutant, *l'Histoire du saint Pie V*. Mais, M<sup>m</sup><sup>e</sup> Swetchine n'avait pas de peine à faire ressortir ce qu'avait de rassurant à cet égard la déclaration suivante de l'auteur, à propos de l'Inquisition :

« Aujourd'hui, l'intolérance est un non sens ; autrefois, elle avait un but légitime. Il y avait, en immolant l'homme endurci dans son erreur, toute chance pour que cette erreur pérît avec lui et que les peuples demeurassent dans la paix de l'orthodoxie. L'histoire de plusieurs croyances le prouve. Aujourd'hui, le pouvoir qui continuerait à immoler de pareils coupables commettrait des actes de rigueur sans excuse, parce qu'ils seraient sans bénéfices pour la société. Autrefois, en dehors du Vrai, tout était, même socialement, caractérisé comme erreur et comme crime. Le premier pas hors de l'unité entraînait la révolte manifeste. La société tout entière était religieuse et constituée religieusement ; elle croyait, en arrachant un homme à l'hérésie, l'arracher à un supplice éternel, et c'était tout le zèle de la charité qu'elle employait à combler l'abîme dans lequel des populations en masse pouvaient se précipiter aveuglément. Le sang répandu ne l'était qu'avec la plus vigilante sollicitude pour l'âme du coupable, que l'Eglise s'efforçait jusqu'au bout d'éclairer et de reconquérir <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Préface de *l'Histoire de saint Pie V*, pages 39 et suiv. Un contemporain, qui a vu toutes choses de très près, estime



Sur les conseils de leur maternelle amie, les deux jeunes gens se lièrent d'une étroite amitié. Pour la cimenter par l'intimité qui résulte de la vie en commun, elle leur fit entreprendre un long voyage<sup>1</sup>, durant lequel ils visitèrent ensemble l'Allemagne et la Russie.

qu'il y a lieu à atténuer certaines nuances dans notre récit. « Sans doute, dit-il, l'influence d'une femme aussi sympathique et aussi supérieure que le fut Madame Swetchine favorisa singulièrement la liaison des deux jeunes gens, mais, ils étaient du même âge, du même pays, vivaient de la même vie du monde, dans le même milieu de relations, parmi lesquelles ils passaient ensemble toutes leurs soirées et une partie de leurs journées ; y recueillant les mêmes succès, contribuant avec le même éclat, le même entrain à l'élégance et aux plaisirs de ces réunions. J'ajouterai qu'il y avait dans ces deux natures, avec leurs nuances différentes, de grandes analogies : mêmes goûts, mêmes allures et sur la plupart des points essentiels, mêmes traditions et mêmes sentiments. Dans ces conditions, M<sup>me</sup> Swetchine n'avait pas grand'chose à faire pour lier ces deux jeunes gens qui très peu après le début de leur entrée dans le monde se voyaient continuellement chez M<sup>me</sup> de la Bouillerie elle-même, et si son influence put sans aucun doute favoriser cette liaison, il ne serait pas vrai de dire qu'elle en fut la cause déterminante et préméditée.

« Il ne faudrait pas non plus exagérer les caractères de cette liaison, qui n'eut par la suite que fort peu d'influence sur l'attitude respective que prirent les deux amis, à mesure que se déroulèrent les grosses questions qui s'agitèrent de leur temps.

« Enfin, il ne serait pas absolument exact de dire que le voyage en Russie fut motivé uniquement et principalement par le désir que M<sup>me</sup> Swetchine avait de les lier ensemble. Ils l'étaient déjà beaucoup, dans les conditions que j'indique plus haut, depuis plusieurs années. »

<sup>1</sup> Ils firent ensemble un long voyage, dont les principales étapes furent Berlin, Saint-Pétersbourg, Moscou, Nijni-Novogorod, Kasan et Varsovie. Les salons aristocratiques ou

De ce voyage, nous n'avons plus qu'un récit spirituel et animé d'une fête à Varsovie, et quelques vers demeurés sur les albums de 1835 et 1836 chez les grandes dames du monde aristocratique, à Saint Pétersbourg.

Les vers sont perdus pour nous. Il n'en est pas de même du récit, qui intéressera, croyons-

officiels leur étaient de plein droit ouverts, et ce qu'ils virent le mieux, ce fut « le monde. » Ils avaient vingt-cinq ans ; c'est l'âge où les durables intimités se forment, où les voyages ont tout leur attrait, où l'on sait mieux regarder ce qui charme qu'observer ce qui pourrait instruire. Cependant, d'après les morceaux déjà publiés des mémoires de M. de Falloux, celui-ci n'aurait pas négligé toute observation religieuse ou sociale. Son compagnon, plus frivole, visait davantage aux succès mondains et les obtenait au double titre d'aimable cavalier et de poète.

M. de Falloux raconte qu'un écrivain russe alors très populaire, Koslof, ayant pris en grande affection le vicomte de la Bouillerie, ce dernier lui adressa de très jolis vers. « A partir de ce jour, ajoute-t-il, tous les albums élégants « se présentèrent à la plume de M. de la Bouillerie, qui se « laissait parfois gagner par le goût un peu précieux des « salons de Pétersbourg à cette époque. Je me rappelle « entre autres ce quatrain :

Je dis à la rosée une foule de choses,  
Tous les matins nous nous voyons :  
Pour intimes amis j'ai les papillons roses,  
Eux et moi nous nous tutoyons. »

Je crois que M. de Falloux eût pu trouver dans sa mémoire, même à cette date, une meilleure preuve de la veine poétique de son compagnon de voyage. Il doit y avoir là une intention d'épigramme, non contre le jeune voyageur, mais contre l'évêque qui condamna le libéralisme religieux de son ancien ami.

EUGÈNE VEUILLOT.

(Univers du 24 novembre 1887.)

nous, le lecteur. Il y trouvera, sous une forme quelquefois badine et légère, les pensées graves et chrétiennes qui ne cessaient de s'agiter au fond de l'âme du jeune compagnon d'Alfred de Falloux. Le titre est mondain, mais le récit l'est beaucoup moins que ne semble le présager le titre :

### UNE MAZURKE

« Minuit sonnait, quand nous entrâmes à  
« Varsovie. Un silence profond enveloppait cette  
« ville. Pas une voiture dans les rues, pas un  
« piéton. Nos roues seules faisaient du bruit,  
« ainsi que le pas de nos chevaux, et nous nous  
« en faisons presque un reproche. Car enfin,  
« ou cette pauvre ville était bien décidément  
« morte, et il ne faut pas troubler le repos des  
« morts ; ou elle s'était endormie après les fati-  
« gues du jour, et il faut respecter le sommeil  
« des malheureux.

« La lune moitié voilée nous éclairait à peine,  
« et jetait çà et là sur le toit des maisons sa lu-  
« mière tremblotante, comme une lampe qui  
« vacille au chevet d'un malade.

« Nous descendîmes à l'hôtel de C. — hôtel  
« passable, en vérité, et qui nous parut excel-  
« lent après ceux qui nous avaient abrités l'es-  
« pace de six mois. — O Russie, ton empire est  
« immense ; ton aigle étend ses ailes du Caucase  
« au Kamtchatka, et, s'il pousse le moindre cri,  
« il fait trembler Constantinople ; ton pavillon  
« commande la Baltique, et la mer Noire s'en-  
« orgueillit de tes couleurs ; ton empereur est

« demi-Dieu ; tes comtes et tes princes, les plus  
« riches et les plus aimables seigneurs du globe ;  
« les comtesses et les princesses, les plus élégan-  
« tes femmes de l'Europe ; mais... les auberges  
« sont détestables.

« Une première journée de séjour dans une  
« ville est pour un voyageur la plus importante  
« de toutes, la mieux remplie, et partant la plus  
« difficile à régler. Toute une vie à organiser.  
« Des malles à vider et des armoires à remplir.  
« Des visites à faire. Des lettres à distribuer. Des  
« amitiés qui dureront huit jours à cimenter  
« comme pour la vie. Et, si on est de ceux qui  
« ont le bonheur d'avoir une mère ou une sœur  
« inquiètes à deux cents lieues, vite une lettre  
« à leur écrire. Que d'affaires, bon Dieu, pour  
« le pauvre arrivant ! Qu'il ne perde pas une mi-  
« nute, qu'il emploie toutes les secondes ; et, s'il  
« se sent la vertu de Josué, qu'il fasse comme  
« lui. On a dit, et avec raison, qu'un voyage  
« était une courte image de la vie. Une première  
« journée de séjour, c'est un établissement dans  
« le monde.

« Quand nous eûmes pris un peu de repos, et  
« nous en avions certes grand besoin — nous  
« venions de parcourir, dans son effrayante lon-  
« gueur, une route de bien tragique mémoire,  
« celle de la Grande-Armée ! Oh ! les infortunés,  
« qui firent cette route à pied, le havresac sur  
« le dos, et par 13 degrés de froid ! — nous son-  
« geâmes, nous aussi, à utiliser notre journée,  
« et nous envoyâmes nos lettres — ce manifeste  
« du voyageur.

« Le comte de N. avait bien voulu nous en

« remettre une pour le maréchal Paskéwitch,  
« prince de Varsovie, exerçant alors en Polo-  
« gne les fonctions de vice-roi, et nous étions  
« surtout curieux de voir cet homme, le bras  
« droit de l'empereur, le glaive qu'il ne porte  
« point en vain.

« Le maréchal, en réponse à notre lettre, dé-  
« puta vers nous un de ses aides-de-camp qu'il  
« chargeait d'être notre cicerone. Il nous enga-  
« geait en même temps à assister le lendemain  
« à une cérémonie militaire et religieuse qui  
« devait avoir lieu au camp, en l'honneur de  
« la grande duchesse Hélène. Là aussi nous de-  
« vions lui être présentés.

« Le lendemain, à l'heure dite, nous étions au  
« rendez-vous.

« Dans une plaine immense, située aux portes  
« de Varsovie, et toute couverte de tentes mili-  
« taires, plusieurs régiments formaient le carré  
« de bataille autour d'une tente plus riche et  
« plus élevée que les autres, surmontée de ban-  
« derolles et de croix. C'était la chapelle mili-  
« taire, où devait se célébrer l'office. — Oh !  
« fort bien, me disais-je. Oui, voilà ce que de-  
« vrait être la religion grecque, sur cette  
« belle terre catholique de Pologne, un camp  
« volant, et pas autre chose ! — Mais, le matin,  
« en sortant de chez moi, mes regards s'étaient  
« arrêtés sur le plus haut monument de la ville,  
« un édifice tout blanc et tout neuf, dont la  
« lourde coupole verte, surmontée d'une croix  
« grecque, écrasait quelques flèches latines.  
« Voilà ce qu'ils appellent aujourd'hui la cathé-  
« drale de Varsovie.

« Nous regardions avec intérêt cette armée  
 « victorieuse et en repos, placée là près de la  
 « ville prise, comme le lion à côté de sa proie.  
 « Tout à coup, un roulement se fit entendre.  
 « Le carré s'ouvrit, et, à la tête d'un état-major  
 « nombreux, nous vîmes s'avancer l'homme que  
 « nous étions venus voir, S. A. le maréchal Pas-  
 « kewitch, prince de Varsovie, comte d'Erivan,  
 « vice-roi de Pologne, etc., etc., etc. Suivant  
 « un usage russe assez bizarre, il salua les  
 « troupes, en leur disant : — Bonjour, mes en-  
 « fants ! et toute la ligne répondit : — Nous vous  
 « saluons, Altesse !

« Ce fut alors qu'il vint à nous et que nous pû-  
 « mes l'envisager à notre aise. Il nous parut  
 « d'une taille moyenne. Ses deux yeux étaient  
 « d'un bleu limpide ; sa moustache encore  
 « blonde. Sa physionomie un peu sérieuse ne  
 « manque pas de bienveillance. Je ne sais quel  
 « air distrait domine dans toute sa personne et  
 « plisse son front à tout instant. L'air distrait  
 « nuit aux hommes médiocres, mais il sied aux  
 « grands hommes. Cela est tout simple. Le sot  
 « distrait, à quoi pense-t-il ? A rien. Eh ! mon  
 « Dieu, alors ce n'est plus la peine ! Qu'il songe  
 « plutôt à me répondre ! Le poète distrait songe  
 « à ses vers, soyons indulgents. Le grand homme  
 « aux grandes choses, voilà qui est beau...

« L'office grec commença. — A Pétersbourg  
 « et à Moscou, j'avais assisté plusieurs fois à  
 « ses cérémonies ; mais ici le lieu de la scène  
 « leur donnait un aspect et un intérêt nou-  
 « veaux. Les fidèles qui entouraient le sanc-  
 « tuaire, c'était une armée en bataille. Pas un

« vieillard, pas un enfant, pas une femme. Rien  
« de ce qui est faible et souffrant. Oh ! ce culte  
« n'était pas chez lui !

« J'admيرai, comme à Moscou, la pompe mys-  
« térieuse des cérémonies grecques, la richesse  
« des ornements, la beauté du chant si supérieur  
« au nôtre, et puis, au milieu de tout cela, une  
« chose me choqua, comme elle m'avait partout  
« choqué en Russie : c'est cette longue et inter-  
« minable série de tous les noms de l'empereur,  
« de l'impératrice, des grands ducs et des  
« grandes duchesses revenant à chaque mi-  
« nute et aux endroits les plus sacrés de la  
« messe. J'appellerais cela volontiers les Lita-  
« nies de l'Empereur. C'est une prière que je  
« crois d'un très grand usage en Russie.

« Quand l'office fut achevé, l'aide-de-camp du  
« maréchal, qui voulait bien être le nôtre, nous  
« conduisit à la fameuse citadelle, construite  
« par Nicolas depuis la dernière guerre. Elle est  
« achevée maintenant, et Varsovie se trouve si-  
« tuée, comme Naples, sous la bouche d'un vol-  
« can.

« Nous parcourûmes toutes les redoutes, nous  
« montâmes à tous les bastions. — Vous avez  
« lu, l'année dernière, le discours de notre em-  
« pereur, nous dit l'aide-de-camp. Vous en  
« voyez la conclusion. Voilà comment raisonne  
« le czar. — Terrible logicien, pensai-je. — Et,  
« ajouta notre guide, demain, si vous le voulez,  
« nous visiterons les champs de bataille qui en-  
« vironnent Varsovie. — Demain, lui dis-je...  
« Ce matin, c'eût été mieux. *L'Atqui* avant *l'Ergo*,  
« c'est de rigueur.

« Quand je sortis de la citadelle, et que je me  
« retrouvai dans les rues de Varsovie, je me de-  
« mandai où j'étais. Depuis le matin, je n'avais  
« encore vu que des cathédrales russes, des cé-  
« rémonies russes, des armées russes, des maré-  
« chaux russes, des citadelles russes. Où donc  
« était la Pologne que j'étais venu chercher ? Il  
« arriva que, rentrant chez moi, je passai devant  
« la porte grise d'un vieil édifice. J'entrai. C'était  
« une église. Une foule immense était proster-  
« née. L'orgue accompagnait l'hymne du *Salve*  
« *Regina*, et un pauvre capucin montrait l'hos-  
« tie au peuple. — J'avais retrouvé la Pologne.

« Dix minutes après, je faisais part de cette  
« découverte à un jeune Polonais, le comte W.,  
« connaissance parisienne, que nous avons été  
« heureux de rencontrer à Varsovie. — Décidé-  
« ment, lui dis-je, ce pauvre capucin, voilà ce  
« qui reste à la Pologne ! Il se mit à sourire et  
« me dit : — Voilà, voilà comme on est injuste  
« envers notre illustrissime empereur. Mon ami,  
« êtes-vous allé au théâtre ? — Pas encore. —  
« Et vous n'avez point vu notre Mazurke !... Il  
« nous reste deux choses, mon cher : les Capu-  
« cins et la Mazurke. C'est aujourd'hui diman-  
« che. Pour rien au monde, ne manquez d'aller  
« au théâtre Lazienki. Où dînez-vous ? — A La-  
« zienki même, chez le maréchal. — A merveille  
« donc. Vous serez bien placé. Mais, dépêchez-  
« vous. L'heure presse.

« Le palais Lazienki, où nous devons dîner,  
« ancienne résidence des rois de Pologne, et ac-  
« tuellement résidence d'été du prince Paské-  
« witch, est une charmante construction à l'ita-



« lienne, jeté comme un pont d'une rive à l'au-  
« tre d'un joli lac. Le lac lui-même est envi-  
« ronné d'un pont dessiné à l'anglaise, et qui,  
« chaque dimanche soir, devient le rendez-vous  
« et le brillant Tivoli de la population varso-  
« vienne.

« A huit heures, les allées se remplissent, les  
« promeneurs se croisent, les orchestres se for-  
« ment. Ici des fanfares militaires. Plus loin des  
« chœurs chantants. Tout prend un air de fête.  
« Mais, la foule disséminée d'abord se réunit  
« bientôt en un point, le fameux théâtre en plein  
« air.

« A l'une des extrémités du lac, sur lequel re-  
« pose le château, s'élève une toute petite île,  
« distante du rivage d'à peu près quinze pieds,  
« et où le matin vous n'avez rien remarqué  
« qu'un demi cintre de colonnes brisées imitant  
« les ruines d'un temple. Le soir, puissante ma-  
« gie du soir, partout la même, les ruines dis-  
« paraissent et se métamorphosent en brillantes  
« décorations. L'île tout entière est devenue la  
« scène du théâtre Lazienki.

« Les spectateurs sont à l'autre bord. C'est là  
« que s'élève le cirque à huit rangs de gradins,  
« couronnés par les statues des plus grands  
« rois de Pologne ; et c'est là aussi que se presse,  
« chaque dimanche, tout ce qui habite Varso-  
« vie.

« En bas, au premier rang et au second, c'est  
« le maréchal et sa suite. Mais, au troisième, la  
« Pologne commence ; et alors, plus vous mon-  
« tez, plus vous la retrouvez pure. Je m'imagine  
« qu'en haut, sur le dernier gradin, il y a des

« hommes qui sont bien aises de n'avoir pour  
« confidents de leurs pensées que les statues de  
« leurs rois.

« Aussi, que le rideau s'ouvre, et que la balle-  
« rine favorite passe rapide comme l'éclair,  
« exécutant son étourdissante Mazurke, et, de  
« ces hauteurs séditieuses du cirque, vous en-  
« tendrez tomber un tonnerre d'applaudisse-  
« ments. Le premier rang dit : C'est bien, et le  
« second répète : C'est bien. Mais, la Pologne,  
« qui est derrière, elle trépigne et hurle de joie.  
« Elle pousse des hourras, comme sur le champ  
« de bataille. C'est que, pour elle, la Mazurke  
« n'est point une danse ordinaire. La Mazurke,  
« c'est la Pologne elle-même, la Pologne gra-  
« cieuse et guerrière, agitant tour à tour son  
« écharpe de femme, ou faisant sonner ses épe-  
« rons de chevalier ; se laissant emporter à une  
« valse qui enivre, ou frappant du talon, la mu-  
« tine qu'elle est...

« La soirée se termina par un brillant feu  
« d'artifice. Pauvre Pologne ! Un feu d'artifice !...  
« Cela te ressemble ! Que de fois tu as été lancée  
« par le monde comme une éphémère fusée.  
« Beaucoup de flamme, beaucoup d'éclair, beau-  
« coup de poudre. Ne te reconnais-tu pas ?... »

## IX

Alfred de Falloux et François de la Bouillerie se hâtèrent de rentrer à Paris.

Au retour, M<sup>me</sup> Swetchine les accueillit avec

une tendresse plus marquée. L'un, Alfred de Falloux, devait poursuivre une carrière politique et littéraire. Mais l'autre, la noble chrétienne estimait qu'il était appelé à une plus haute mission.

Malgré quelques vellétés de mariage à cette époque, François de la Bouillerie se sentait de plus en plus envahir par une inexplicable tristesse, qui est l'appel mystérieux de Dieu attirant à lui l'âme qui cherche à se dérober dans le bruit mondain et les distractions de la créature.

Trois influences se réunirent à ce moment pour servir, à cette heure solennelle de sa vie, d'instrument à la Providence qui le voulait hors du monde décevant, où ses brillants succès ne lui avaient point donné l'aliment suffisant aux vastes aspirations d'une âme créée pour de plus grandes choses.

« L'influence de M<sup>me</sup> Swetchine, a-t-il raconté lui même, me fut alors extrêmement utile ; je la voyais presque chaque jour et je causais souvent avec elle : elle ne cessait de me témoigner une affection touchante ; elle prétendait qu'elle *espérait en moi*. Et combien de fois, depuis lors, ne m'a-t-elle pas répété qu'elle avait prophétisé ma vie<sup>1</sup>. »

Nous avons déjà dit ses enthousiasmes à l'endroit de l'abbé Lacordaire. Ce fut la seconde influence déterminante et victorieuse.

Reste une troisième influence qu'il aimera plus tard à proclamer comme décisive, avec l'accent d'une filiale reconnaissance.

<sup>1</sup> *Autobiographie.*

« Enfin, dit-il, je me rappelle surtout que ma bonne mère, qui s'effrayait de ma vie et qui veillait sur elle avec une sollicitude inquiète, conservait toujours sur moi sa souveraine influence<sup>1</sup>. »

Ainsi l'apôtre des salons, le père de la jeunesse et une mère selon le cœur de Dieu, furent les trois envoyés du ciel à l'âme hésitante et troublée.

Mais, entre les trois, le regard s'arrête avec une complaisance attendrie sur celle que le jeune homme aimera toujours à distinguer comme l'agent principal des miséricordes divines à l'endroit de sa vie.

Nous le répèterons donc, avant d'aller plus loin, avec un éloquent discoureur :

« A-t-on tout dit sur la fécondité permanente de ces entrailles de mère, qui, après avoir fait naître l'enfant, ne cessent pas de former l'homme ? Tant que la tige est frêle et tendre, la mère la redresse avec des soins infinis ; ses mains courageuses n'hésitent même pas à tordre les branches si elles menacent de dévier. Mais l'arbre a grandi. Tout à l'heure, on ne le toucherait plus sans exaspérer sa sève violente. La volonté propre est née chez l'adolescent et la susceptible indépendance de la jeunesse. C'est par un regard, une caresse, une larme que la mère appelle désormais la confiance. Heureux, à jamais, les jeunes hommes qui ont eu leur mère pour confidente de leur jeunesse ! Enfin, l'homme a mûri, l'œuvre maternelle est ache-

<sup>1</sup> *Ibid.*

vée. A cet âge respectif de deux êtres qui s'adorent, il s'opère comme un renversement d'influence: la mère n'aime plus seulement son fils, elle l'admire; il est sa gloire, son Verbe; pour celles qui ne sont pas chrétiennes, une idolâtrie, un Dieu. Et l'on surprend, au seuil de la vieillesse, sur de vénérables et douces lèvres, ces ardentes paroles adressées à un homme fait: « Mon fils, tu parles ma pensée! » Dans les dernières années de sa vie, la comtesse de la Bouillerie était venue se reposer près de l'évêque de Carcassonne; elle goûtait chaque matin la joie presque divine d'entendre la messe de son fils, et, quand il montait en chaire dans sa cathédrale, on la devinait parmi les auditeurs à la fixité de son regard. Elle restait suspendue à la bouche d'or du doux orateur; ses yeux, son attitude, toute sa personne lui disaient, avec une intensité silencieuse: « Mon fils, vous parlez ma pensée<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Buisson, *Eloge de Monseigneur de la Bouillerie*, p. 14 et 15.

## CHAPITRE III

### L'APPEL DE DIEU

M<sup>me</sup> de la Bouillerie savait que, « pour une âme touchée de la grâce, aucun air n'est pur et bon à respirer comme l'air qui baigne ces horizons mélancoliques au milieu desquels est assise royalement la capitale du catholicisme ; l'air que respire le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, le Pape ; l'air qui enveloppe de sa virginale transparence l'infailible Vatican ; l'air qui, autour du Vatican, centre de l'humanité civilisée, revêt de je ne sais quelle splendeur recueillie tant de vénérables tombeaux, tant de monuments du passage de Dieu, tant d'admirables jeux de sa providence, tant de choses prodigieusement mêlées, tant de ruines illustres et tant d'immortalité née de leur irrémédiable humiliation. Non, nulle part au monde, le ciel n'est aussi voisin de la terre qu'à Rome, et qui veut y toucher le ciel n'a pas besoin de monter sur la coupole de Michel-Ange, où cependant la croix confine de si près à la céleste voûte, ne le cédant en cela qu'à la tiare pontificale qui y confine de plus près encore ;

celui qui, à Rome, veut toucher le ciel, n'a pas à monter, mais bien à descendre ; qu'il descende aux catacombes, et là le ciel sera à portée de sa main, à portée des battements de son cœur. Non, il n'y a pas de séjour au monde où il soit plus facile à l'âme qui le désire de s'affranchir des attaches terrestres, soulevée qu'elle est continuellement par un perpétuel *sursum corda* qui ne cesse de murmurer à son oreille, et qui est répété partout les échos de ce vaste sanctuaire à ciel ouvert, dont les sept collines sont les sept autels toujours fumants de l'encens de la prière... En 1836, encore plus qu'aujourd'hui, parce qu'alors sur les créneaux du château Saint-Ange ne flottaient pas d'autres couleurs que les couleurs de l'Église avec le gonfalon des Clefs, l'âme qui voulait fuir le monde et se fuir elle-même trouvait à Rome des secours exceptionnels pour reconquérir sa liberté, laquelle consiste, suivant l'expression du grand apôtre, à s'ensevelir dans la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu <sup>1</sup>. »

## I

« Un matin, ma mère me fit remettre un mot écrit, qu'elle n'avait pas osé me dire, où elle me suppliait de quitter immédiatement Paris et de partir pour Rome avec sa sœur, la comtesse de Foucault, qui devait se rendre en Italie. J'obéis, et je me dirigeai vers Rome <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> LAPRIE, *op. cit.*

<sup>2</sup> *Autobiographie.*

Ainsi, c'est une sœur de sa mère qui sera son ange visible dans ce saint voyage, comme durant le long séjour à Rome.

En route, au moment de s'embarquer à Marseille, il vit monter à bord une personne contrefaite, mais active et vive, qui, avec une aimable brusquerie, s'approcha de sa tante, noua connaissance et lia conversation avec celle-ci et bientôt après avec le neveu. C'était M<sup>lle</sup> Amélie Lautard, une de ces Marseillaises de vieille roche, à qui rien ne coûte quand il s'agit du bien, même réputé le plus difficile à entreprendre<sup>1</sup>.

Nous l'avons souvent entendu raconter au voyageur : M<sup>lle</sup> Lautard égaya fort la traversée, aida à supporter le mal de mer et se chargea de piloter les arrivants à Civita Vecchia, comme à Rome, un voyage qui, pour elle, n'avait plus de secrets :

<sup>1</sup> On a publié la vie de cette héroïque fille de Saint-Dominique, à qui Marseille est redevable de presque toutes les œuvres de charité et d'apostolat qui y sont les plus prospères : Mission de France, OEuvre de Saint-Jean-de-Dieu, OEuvre des Saints-Lieux de Provence, Filles de la Charité, Messe militaire, etc., etc. C'était, dit M. le comte de Ségur, une femme d'un grand esprit et d'un grand cœur, une héroïque chrétienne, aimée, admirée et pleurée de tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître. Ange de piété filiale, amie du Père Lacordaire, mère des pauvres et des soldats à Marseille, à Rome providence des zouaves pontificaux qui la vénéraient comme une sainte, elle a terminé une vie catholique, en offrant sa vie pour la conservation des jours de Pie IX. Je ne connais pas de roman plus émouvant, ni de vie de saint plus édifiante que ce simple récit dont l'intérêt égale la véracité. La biographie a été d'abord écrite en anglais par Grace Ramsay. Elle a paru, chez Tolra, en 1875, traduite par la marquise de Salvo.



« J'arrivai à Rome avec des habitudes très mondaines <sup>1</sup>, et sans aucune pensée ultérieure. Mes premières semaines furent bien vite écoulées en d'intéressantes promenades de touriste. Je visitai Rome un peu frivolement, il est vrai, et ce pendant avec cet intérêt que tout esprit, même le moins sérieux, attache à cette cité immortelle <sup>2</sup>. »

Le *Parfum de Rome* agissait sur le jeune touriste, à son insu et lentement, comme c'est le propre de cette subtile mais inéluctable influence exercée là sur toute âme, même frivole et légère. Il en a analysé lui-même finement le mystère, quand, plus tard, parlant sur le cercueil de son ami, Monseigneur Gerbet, il disait, du haut de la chaire, à la Cathédrale de Perpignan, le 11 août 1864 <sup>3</sup> :

« C'est encore un de mes souvenirs, qu'il y a plus de vingt ans nous entrâmes à Rome ensemble. Il me dit, à son arrivée, qu'il devait y passer trois semaines ; il y demeura dix ans. Je

<sup>1</sup> Il ne faut cependant rien exagérer. Un de ceux qui l'ont connu alors de plus près nous l'écrivit : «... Je dois me hâter d'ajouter que si cette vie du monde, vaine, futile, à laquelle il se livra tout entier, pendant quelques années, exerça alors sur lui une action assez fâcheuse pour qu'il eût bientôt à en éprouver un véritable dégoût, elle ne l'entraîna jamais à une conduite irrégulière et ne le détourna même pas complètement de la pratique des sacrements. Il eut la *légèreté* de l'homme du monde, mais d'un monde plutôt sérieux (autant qu'il peut l'être), littéraire, artistique, élégant, où il était de bon ton de se montrer chrétien. Ce type n'existe plus guère aujourd'hui. (*Documents inédits*, communiqués par M. le comte de \*\*\*.) »

<sup>2</sup> *Autobiographie*.

<sup>3</sup> *Oraison funèbre de Monseigneur Gerbet*.

n'en suis pas étonné. Un séjour à Rome ressemble beaucoup à l'Eternité bienheureuse : les jours s'y écoulent et on ne les compte plus... Ils s'écoulèrent pour votre Evêque dans une contemplation et une étude constantes. Rome était à la fois pour lui un admirable symbole et la réalité vivante de l'Église. A Rome, il étudia tout ; il interpréta tout, depuis l'eau des fontaines qui coule si abondamment dans les rues et dans les places publiques, et qui lui semblait l'image de la grâce, jusqu'aux majestueux secrets des Catacombes, qui lui ouvrirent tous leurs trésors. Son éloquente *Esquisse de Rome chrétienne* fut une révélation. Rome n'avait jamais cessé d'avoir pour les âmes pieuses une beauté intime et cachée, semblable à celle de la Fille de Sion. Mais cette beauté alors apparaissait aux regards, et tous les grands esprits et tous les nobles cœurs la saluaient avec enthousiasme. »

Les promenades à travers les souvenirs des *Trois Rome* ne parvenaient pas cependant à distraire le fugitif, ou plutôt, par la gravité pénétrante des impressions qu'il y rencontrait à chaque pas, elles réveillaient en lui cet aiguillon, dont il fut dit à Saul qu'il était dur de vouloir regimber contre son piquant.

En vain, comme l'exilé de Bethléem, luttait-il, chassant de sa pensée les spectacles laissés à Paris, d'où sa pieuse mère l'avait éloigné. Un ennui profond s'empara de son être : c'était l'appel secret de Dieu, la touche mystérieuse d'une grâce de choix qui le voulait loin du monde, de ce monde trompeur et décevant pour lequel il avait encore tant d'attrait.

« Au bout de très peu de temps, dit-il, je sentis ma vie s'alanguir, et je ne sais quel vide qui se faisait en moi... <sup>1</sup>. »

C'était le vide que laisse l'impression de l'absence de Dieu, cette absence dont il décrira plus tard en termes si émus la douloureuse sensation.

A ce moment favorable, la grâce, qui aime à procéder doucement, s'insinua auprès de son âme désenchantée, par une sorte de terme moyen, qui lui semblera pouvoir concilier ses goûts mondains avec la voix intérieure qui l'appelait à une vie plus sérieuse.

« Un jeune ecclésiastique, que j'avais vu à Paris, et qui suivait au Collège romain les cours de théologie, venait me voir de temps en temps; et, un jour qu'il avait remarqué mon profond ennui, il m'engagea, pour me distraire, à l'accompagner au Collège. Il me dit que les cours de ce Collège n'étaient pas, comme ceux de nos séminaires, uniquement destinés aux jeunes ecclésiastiques, que les laïques pouvaient y être admis. Il me promit une carte d'entrée.

« Cette pensée, qui m'était suggérée, alors que je n'en avais plus aucune, me plut extrêmement. Elle m'offrait le moyen d'employer utilement un temps qui était devenu mon plus grand ennemi, et le sérieux des études, que j'allais entreprendre, ne me déplaisait pas.

« Je profitai de la carte qui m'était offerte, et je commençai ainsi ma théologie; étudiant très gravement le matin, et le soir promenant de salon en salon ma vie mondaine.

<sup>1</sup> *Autobiographie.*

« C'était cependant en ce lieu béni, où saint Louis de Gonzague avait étudié, que Dieu, dans sa bonté, devait me poursuivre et m'atteindre. »

## II

Gloire des lettres chrétiennes, éternel honneur de la science, le Collège romain n'a point trouvé grâce devant l'envahisseur. Tel, en un jour néfaste, le barbare vainqueur d'Alexandrie ruina, d'un caprice brutal, les trésors de l'esprit humain amassés lentement au sein du palais qu'il incendia.

Mais, en 1838, au moment où le vicomte de la Bouillerie en franchit le seuil pour la première fois, cette solitude navrante était fort animée et rien n'y faisait présager la poignante dévastation d'aujourd'hui.

Fondé en 1582 par Grégoire XIII, qui lui assigna une riche dotation et en confia la direction aux Pères Jésuites, le Collège romain rivalisait d'importance avec l'Université de Rome. Il comptait à ce moment onze cents étudiants, non seulement les Romains, mais encore les étrangers de toutes les nations venus pour y prendre leurs grades en toute espèce de facultés, tous externes. Il y avait là des professeurs connus de l'Europe entière, tels que les Pères Vico, Marchi, Perrone, Secchi, etc. Dans les parties supérieures des vastes bâtiments du Collège, les élèves trouvaient la belle bibliothèque où le savant Perrone avait élu domicile, l'observatoire rendu

célèbre par les découvertes de Secchi et le splendide musée Kirscher où les érudits du monde entier venaient écouter les leçons du Père Marchi.

A l'étage supérieur encore, s'ouvrait un appartement modeste, mais bien attirant, et qui fixa, dès le premier jour, l'attention du nouvel étudiant. C'est, au milieu d'un long corridor, une chambre où l'on pénètre par une humble porte en sapin et qui respire l'atmosphère de sainteté laissée par l'angélique élève du Collège romain qui a habité là, saint Louis de Gonzague.

— Voilà donc le réduit, se dit le jeune gentilhomme, où un prince vint abriter sa jeunesse, échangeant sans regret le palais ducal où il aurait pu régner, contre cette chambre indigente, son manteau royal contre la pauvre soutane du Jésuite !

Le portrait authentique de Louis domine l'autel, où sa pieuse mère a pu le vénérer avant de mourir, car, de celui qui avait renoncé aux royaumes de la terre, l'Église a fait un de ses rois. « Figure longue, teint pâle, nez aquilin, pommettes saillantes, plutôt creuses que pleines, cette physionomie d'ascète présente un mélange de force et de douceur, avec un caractère de maturité que justifie l'histoire du jeune héros chrétien et ces paroles de l'Écriture que la liturgie lui applique : « Mort à la fleur de l'âge, il a vécu les années du vieillard ! » Devant l'autel, une glace laisse apercevoir la pauvre bière où reposa d'abord le corps du jeune scholastique avant sa glorieuse translation dans l'urne de porphyre où on le vénère aujourd'hui.

Saint Louis de Gonzague, comme le note avec

complaisance son futur imitateur, avait étudié en ce lieu béni, dans ce même Collège romain où il s'est assis sur les mêmes bancs, pour y approfondir les mêmes graves problèmes.

Jusque-là, le nouvel étudiant du Collège romain n'a guère étudié que les lettres humaines et le Droit. Mais, dès la première leçon, il trouve un attrait singulier à cet exposé scientifique de la plus haute des connaissances auxquelles puisse prétendre l'esprit humain, la Théologie !

Le maître l'a définie : « une science magistrale, qui domine et couronne tout l'ordre scientifique, » et il en donne cette triple raison que la Théologie « possède la plus haute certitude, enseigne les plus hautes vérités et tend à la plus haute fin <sup>1</sup>. »

La lumière se fait tout à coup dans sa belle intelligence, si bien faite pour goûter les charmes austères de la science théologique. Il retrouve, au pied de la chaire de Perrone et de ses professeurs, sous une forme moins vivante, il est vrai, mais non moins brillante et solide, les enseignements qui l'ont enthousiasmé, à Paris, au pied de la chaire de Notre-Dame. Les magnifiques élévations de Lacordaire sur l'homme, sur la création, sur la Trinité, sur Dieu, c'étaient sans doute les conférences de Notre-Dame, mais c'étaient aussi des articles de la Somme Théologique : c'était Thomas d'Aquin sur les lèvres de Lacordaire.

Thomas d'Aquin ! Nous assisterons plus tard au témoignage de l'admiration de François de

<sup>1</sup> *Sum. Theol.*, p. I, qu. 1, art. 5.

la Bouillerie pour le Docteur, qui a consolé ses derniers jours. En ce moment, nous surprenons cette admiration et ce culte dans ses origines.

C'était en 1263. Saint Thomas, retiré à Bologne, s'y reposait des pénibles travaux de l'enseignement et de l'apostolat. Son génie était arrivé à l'apogée de sa force ; lui-même il était dans toute la vigueur de l'âge. Poursuivi par l'objet continu de ses études, le saint Docteur se disait toujours, comme aux années de sa jeunesse : Qu'est-ce que Dieu ? Et il ajoutait cette autre question : Qu'est-ce que l'homme ? Et voilà que son esprit se représenta l'Être suprême, autant que la raison humaine peut se le représenter. Et il voyait comme un Océan d'êtres, dont les flots immenses se développaient dans un espace sans bornes et sans limites. Dans cet acte pur d'existence et de vie, il apercevait toutes les perfections, toutes les beautés, toutes les harmonies : c'était l'Innommé, l'Indicible, l'Insaisissable, c'était Dieu. Son œil plongeait dans cet abîme de tout bien, il aurait voulu en sonder et en mesurer toute la largeur, toute la longueur et toute la profondeur. Et voilà que la foi rendit sa vue plus pénétrante, et l'adorable Trinité, avec ses mystérieuses relations et son ineffable unité, lui fut découverte. Et il connut le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'Infini le débordait de toutes parts. La raison et la foi s'unissent dans un étonnement au-dessus de toute expression ; mais tout à coup il se fit comme un changement, et, dans cette immensité insondable, apparut un point imperceptible, que la Divinité semblait recouvrir de sa gloire. Et ce point, ce n'était pas Dieu, mais

c'était un vestige de Dieu. Dans les ondes flotantes de la création se reflétaient comme sur un miroir les perfections de l'adorable Trinité. Et cette création se déroulait, se dilatait avec une harmonie que la langue humaine ne saurait reproduire. Dans une sphère plutôt divine que terrestre, habitait un peuple d'esprits, divisés en neuf chœurs. Ornés des charmes les plus ravissants, ces esprits parcouraient successivement les sentiers de l'épreuve qui aboutissaient pour les uns à un malheur sans mesure et pour les autres à un bonheur infini. Et ils entouraient le trône de l'Éternel d'une couronne d'amour et d'intelligence. Puis six fois la parole de l'Éternel retentit dans l'immensité ; six fois des merveilles s'opérèrent, et le monde enfanté sort des langes du berceau, resplendissant des beautés mêmes de Dieu. C'est une symphonie bien mélodieuse que celle qui s'échappe de ces milliers d'êtres créés ; à leur tête semble marcher une créature, au port noble, au visage rayonnant. L'intelligence, qui brille dans ses yeux, annonce le représentant de la création dont la prérogative sublime est tracée en caractères ineffaçables dans l'image qu'il offre de la Divinité. L'homme, ainsi que tous les univers, s'ébranle à la voix du Dieu qui régit l'éternité. Et le gouvernement d'une Providence infatigable préside à tous les développements de la création.....

Le plan de la Somme était trouvé, et, la main tremblante encore de l'émotion exaltée, le grand Docteur en commença et poursuivit le sublime enfantement, malgré les plus pénibles souffrances, comme s'il voulait en faire la tombe



mystique où s'ensevelirait sa gloire immortelle. Il écrivit la Somme avec « ce style qui fait voir la vérité dans les plus grandes profondeurs, comme les étoiles au travers d'un ciel pur, style aussi calme qu'il est transparent, où l'imagination ne paraît pas plus que la passion, et qui, cependant, entraîne l'intelligence<sup>1</sup>. »

Le nouvel étudiant du Collège Romain se plongea avec délices dans cet orbe lumineux, dans cette large et sévère méthode, où quelques principes, choisis et fortement établis, lui apparaissaient comme des phares sûrs et toujours brillants. Il éprouvait la vérité du symbole exposé à Naples, dans la Bibliothèque du couvent de Saint-Dominique-Majeur, où l'on voit un tableau représentant la doctrine de saint Thomas sous la figure d'une fontaine où tous viennent boire à pleine coupe.

Il y trouvait un singulier apaisement à ses troubles de cœur. On peut dire, en effet, de la Somme Théologique, ce que l'Écriture raconte du temple de Salomon. Pendant tout le temps que dura sa construction, on n'entendait aucun bruit des marteaux et des autres instruments de travail. C'est le même silence respectueux que l'on trouve dans toutes les pages de l'immortel écrit. Le cri de la dispute, le tumulte du combat, le choc des oppositions, rien ne s'y fait sentir ; il reflète le calme divin d'une âme plongée et absorbée dans la vérité.

Il restait cependant à tirer la conclusion pra-

<sup>1</sup> LACORDAIRE, *Discours pour la translation du chef de saint Thomas d'Aquin.*

tique de ces prémisses. Un esprit aussi droit ne pouvait vivre dans l'illogisme. Disons-nous qu'il n'y songea point d'abord ? Il l'a du moins laissé entendre dans son Autobiographie. Mais, quand Dieu l'y fit songer, sa belle âme ne pouvait manquer d'obéir.

### III

Depuis trois ans, vivait, près du Collège romain, un Père Jésuite, français comme M. de la Boullerie, gentilhomme comme lui, plus âgé de dix ans, dont l'éducation religieuse et littéraire s'était faite en France sous la direction de trois ecclésiastiques bien connus et aimés du jeune étudiant en théologie : l'abbé de Sambucy, l'abbé depuis cardinal Giraud, l'abbé Liautard, le directeur du Collège Stanislas.

Admis en 1819 au séminaire de Saint-Sulpice, le futur Jésuite, pour se dérober aux honneurs ecclésiastiques qui n'auraient pas manqué de le poursuivre, entra au noviciat de Montrouge en 1821. Ordonné prêtre et professeur à Saint-Acheul, il sut, dès l'abord, si bien gagner le cœur de tous ses élèves qu'ils le choisirent pour leur directeur. Les ordonnances de 1828 ayant brisé les collèges de la Compagnie, il fut envoyé, comme socius du Maître des novices, à Avignon, où il devint bientôt Recteur, charge qui mit en lumière sa tendre sollicitude pour les siens, lorsque la Révolution de Juillet les obligea à se disperser à Rome, à Madrid, à Turin, en Savoie et en Suisse.

Ne demandant rien aux autres qu'il ne pratiquât le premier avec surabondance, ayant le don d'inspirer l'amour de Notre-Seigneur et d'obtenir de cet amour la fidélité aux moindres règles et les autres vertus religieuses, il était le maître des novices le mieux fait pour accueillir dans l'exil, consoler et encourager des jeunes gens obligés, pour suivre l'attrait qui les portait vers la Compagnie, de commencer par s'expatrier.

En 1834, le T.-R. Père Roothaan l'appela à Rome, en qualité de substitut du secrétaire-général pour l'assistance de France, emploi qu'il remplit jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trente-deux ans. L'amour de la France lui fit opérer des prodiges. Tout occupé à s'oublier et à se cacher lui-même, il ne vivait que pour le service le plus affectueux, le plus miséricordieux du prochain. Quiconque allait lui demander un conseil ou un service, trouvait en lui un ami, un père, qui se regardait comme l'obligé de ceux qu'il obligeait. Toute bonne œuvre trouvait en lui un patron, et une foule d'institutions prospères lui doivent leur succès. Pendant trente-deux ans, il fut, à Rome, le directeur, le conseil, le secours, et, à vrai dire, l'aumônier de la colonie française.

L'année précédente, le choléra, qui sévit à Rome en 1837, avait fait éclater sa charité, toujours si dévouée. On le voyait alors partir le matin, de bonne heure, du Gesù, passer sa journée entière auprès des cholériques, leur rendre les plus humbles services avec la tendresse d'une mère, et s'en revenir le soir, très tard,

exténué, cachant dans les plis de son manteau les traces des intolérables douleurs qu'avaient éprouvées ces pauvres malades, en expirant dans ses bras.

Lorsqu'il mourut, étonné et émerveillé de la paix céleste qui inondait son âme en face de l'éternité, il demandait humblement au Religieux qui l'assistait : — Mon Père, comment se fait-il que j'éprouve un si grand calme, moi qui ai mené une vie si tiède ? Et le Père, qui connaissait ses vertus, lui répondait : — C'est qu'il est écrit : Heureux les miséricordieux !... Ils recevront miséricorde !

Tel était le saint Religieux, dont M. Ratisbonne a pu dire, en toute vérité : — Ce n'est pas un homme, c'est un cœur !...

Il s'appelait le Père Philippe de Villefort<sup>1</sup>.

C'est ce prêtre au cœur miséricordieux que Dieu avait choisi pour être l'Ananie du vase d'élection destiné à une grande mission dans son Église.

Comment se fit l'appel d'en haut ? Point ne fut besoin d'un coup de foudre. Si Jean avait eu besoin d'être ramené au maître, le futur disciple de l'amour eût sans doute été appelé d'autre sorte que Saul. Pour les uns, le chemin de Da-

<sup>1</sup> Il serait bien à souhaiter, pour l'édification des âmes et la consolation de ceux qui ont éprouvé les bienfaits de son ministère, qu'on écrivit la vie et l'apostolat du Père de Villefort. Il n'existe, croyons-nous, qu'une courte notice, publiée en 1867 dans le *Messager du Cœur de Jésus* par le Père Nampon, notice d'ailleurs intéressante que nous venons d'utiliser. Mais, c'est insuffisant. L'apôtre de la colonie française, à Rome, de 1834 à 1866, mérite davantage.

mas s'illumine des flamboiements de la foudre, pour les autres, d'une douce lumière, c'est comme la brise du mont Horeb où Dieu parle et s'insinue si bénévolement que l'âme ravie reconnaît le Seigneur uniquement au charme de sa présence et de son entretien.

« Une circonstance minime, raconte l'heureux appelé, un avis donné par le professeur aux jeunes élèves ecclésiastiques, pour qu'ils eussent à se rendre, suivant un usage mensuel, auprès de leurs confesseurs, un avis qui ne me regardait même pas, fut la voix que Dieu m'adressa et que j'eus le bonheur d'entendre. »

Ce fut tout. La grâce n'a pas besoin de plus d'efforts. Aussitôt, cette âme droite, comme autrefois Jean sur le lac de Génézareth, reconnut la voix de l'ami divin.

« C'est le maître ! » Et, regardant au-dedans de lui-même, il se fit la question d'Augustin :

« Eh quoi ! me dis-je, pourquoi ne ferais-je pas ce que ceux-ci vont faire ? »

« J'allai me jeter aux pieds du R. P. de Villefort ; et là, à l'exemple de Pierre, je pleurai amèrement !..... »

Que se passa-t-il alors dans cette âme sincère et obéissante ? C'est le secret de Dieu. Lui-même nous le dit :

« Douces et délicieuses heures qui s'écoulent les premières pour l'âme convertie et fervente ! premières caresses d'un Dieu qu'on a retrouvé ! premières joies et premières larmes : qui dira votre charme infini ! mais bien mieux vaut l'éprouver que le dire !... » .

Cependant, un soir, à quelques années de là,

dans l'église de Notre-Dame des Victoires, devant les pieux adorateurs de l'Eucharistie, ce souvenir lui revint. Il laissa s'épancher ses vives impressions d'alors :

« S'il est, dit-il, une communion entre toutes celles de la vie qui inspire à l'âme chrétienne un plus profond sentiment de reconnaissance et de joie, c'est assurément celle que l'homme a le bonheur de faire, lorsque, après s'être bien longtemps éloigné de la table sainte, il revient enfin à Dieu et se convertit sincèrement.

« Enfant, il avait reçu une éducation chrétienne, et une première fois au moins il avait communié avec pureté d'âme et ferveur ; mais le vent des passions a soufflé, devenu jeune homme il a tout oublié, tout négligé, tout abandonné. Nous l'avons vu au milieu du monde, comme il se laissait emporter par ce tourbillon dévorant, comme il se laissait enivrer par la fumée qu'on y respire ! car le monde n'est que fumée ; comme il était séduit par les vanités qu'on y rencontre ! car le monde n'est que vanité ; comme il saisissait avec ardeur les ombres qui passaient devant lui ! car le monde passe comme l'ombre.

« Mais, dans ce cœur à moitié flétri, et où il semblait qu'il ne restait plus ni foi ni amour, Dieu avait cependant laissé un souvenir et un remords : le souvenir du jour de sa première communion ; le remords d'avoir tant offensé un Dieu qu'il n'avait connu que par les délices de l'Eucharistie.

« Eh bien ! il a suffi de cette mèche encore fumante, pour que la lumière se refît et que la

flamme brûlât de nouveau. Il s'est rappelé sa mère chrétienne, il s'est rappelé les vieux serviteurs de sa maison qui avaient bercé son jeune âge entre les noms de Jésus et de Marie. Il s'est rappelé la première prière qu'il avait faite : « Mon Père qui êtes dans les cieux, » et il a dit : « J'irai trouver mon Père... » Oh ! c'est bien lui que le Père avait vu de loin, c'est bien vers lui qu'il a couru, c'est bien lui qu'il a étreint de ses divines caresses ; c'est de lui surtout qu'il a dit à ses serviteurs, qui sont les prêtres : « Re-  
« vêtez-le de sa première robe d'innocence, de  
« celle qu'il portait au jour de son baptême :  
« passez à son doigt l'anneau de son ancienne  
« alliance avec moi, car je veux aujourd'hui me  
« poser moi-même comme un sceau sur son  
« bras et sur son cœur : sur son bras pour lui  
« donner la force, et sur son cœur pour lui don-  
« ner l'amour. Chaussez ses pieds en sorte qu'ils  
« soient désormais comme ceux qui courent avec  
« un cœur joyeux dans la voie de mes comman-  
« dements, et préparez le festin de la réconcilia-  
« tion. »

« Ah ! quand ce beau jour est arrivé, quel ravissement dans l'âme de ce généreux jeune homme qui se donne tout à Dieu, et que de bonheur autour de lui ! Sa mère, le voyant cheminer vers l'autel, répand les plus douces larmes de sa vie, et dit : « Mon enfant était mort, et il  
« est ressuscité ; il s'était perdu, et le voici re-  
« trouvé. » — Ses amis chrétiens, qui lui avaient autrefois donné d'inutiles conseils et s'étaient tristement éloignés de lui, l'accompagnent maintenant et disent : « Notre ami était mort,

« et il est ressuscité ; nous l'avions perdu, et le  
 « voici retrouvé. » Et au plus haut des cieux les  
 anges qui s'étaient voilé la face à la vue de ses  
 péchés, le regardant maintenant avec complai-  
 sance, chantent en chœur : « Notre frère était  
 « mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et le  
 « voici retrouvé. » Mais, bien plus que sa mère,  
 bien plus que ses amis, bien plus que les anges,  
 Jésus-Christ tressaille d'allégresse au fond du  
 divin tabernacle, et se posant sur son cœur lui  
 dit : « Mon enfant, mon ami, mon frère, ô toi  
 « qui étais mort et qui es ressuscité, toi qui  
 « étais perdu et que j'ai retrouvé, rassasie-toi,  
 « enivre-toi, et réjouissons-nous ensemble ; car  
 « je te dis en vérité, qu'il y a plus de joie au ciel  
 « pour un pécheur pénitent comme toi, que pour  
 « quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas be-  
 « soin de pénitence<sup>1</sup>. »

En entendant la confession de ce beau jeune  
 homme, au cœur ardent, à l'âme tendre qui lui  
 disait : « Je meurs de faim ! *Fame perco !* » le  
 bon Père de Villefort sentait ses entrailles  
 s'émouvoir, il pressait sur sa poitrine d'apôtre  
 ce généreux pénitent, et, mesurant l'énergie de  
 ses résolutions à la ferveur de son retour, il eut  
 l'intuition subite de l'avenir. Peut-être aussi,  
 comme Ananie, avait-il entendu la voix d'en  
 haut, si souvent révélée aux directeurs d'âmes,  
 lui dire, de ce nouveau Saul : « Celui-ci est  
 pour moi un instrument élu, que j'ai choisi  
 pour glorifier mon nom. »

« Quand je me relevai, le Père me dit : — Je

<sup>1</sup> *Méditations sur l'Eucharistie.* VIII, 7.



n'hésite pas un seul moment; vous serez prêtre! »

« Et, en effet, ajoute-t-il, avec une ferme simplicité, depuis ce moment, je n'ai plus regardé en arrière! »

Son premier mouvement, sa première pensée fut pour sa mère.

« J'écrivis, dit-il, à ma mère la résolution que j'avais prise.

« Quelle joie immense ce fut pour elle! J'étais bien moins qu'Augustin, mais elle était autant que Monique!... »

Avait-il ce souvenir présent à l'esprit, quand, un jour, à Carcassonne, prêchant à des mères chrétiennes, il leur disait :

« Augustin écoutait Ambroise, et cependant il ne se convertissait pas, et c'est alors que sa mère inquiète allait trouver l'archevêque de Milan, et que celui-ci lui adressait ce mot incomparable, ce mot que toutes les mères chrétiennes devraient graver en lettres d'or sur les murs de leur oratoire : « Le fils de tant de larmes ne peut pas périr!... » Le prêtre avait raison, et ce qu'avait à peine ébauché son éloquence, la prière et les larmes d'une mère l'accomplirent souverainement<sup>1</sup>. »

Le vœu le plus cher de la nouvelle Monique était donc exaucé<sup>2</sup>. Elle non plus ne douta pas :

<sup>1</sup> Allocution du 4 mai 1871.

<sup>2</sup> Nous avons un témoignage de cette fermeté et de cette irrevocabilité de conversion dans une lettre encore inédite de M. de Falloux, écrite de Rome à M<sup>me</sup> Swetchine le 6 novembre 1839 : « Tout ce que j'aime ici me parle de vous et demande qu'on vous parle de

elle connaissait l'âme de son fils et elle comprit que ce fils serait prêtre ! Mais, la mère chré-

lui. D'abord François, qui a toutes sortes de droits à la priorité, ne fût-ce que pour s'être logé précisément à deux portes de la mienne, et m'avoir reçu avec les plus aimables démonstrations d'affection et de confiance. Il est devenu aussi simple et aussi entier dans sa voie que nous l'avons connu complexe et distrait. Il est absolument retiré du monde et a mis toutes ses idées de la couleur de son habit, quoiqu'il suive ses cours sans être entré au Séminaire. Il se propose de passer encore ici trois ans, moins les vacances qu'il ira, en s'embarquant, couler à la Barbée. Tous ses plans et tous ses vœux sont fixés en France. L'abbé Lacordaire lui faisait dire dernièrement : — « Je sais bien que « vous ne serez jamais dominicain, mais je ne vous en aime pas moins. » — François est tout entier là-dedans, avec toutes les vertus les plus aimables. »

En juin 1839, M. de Falloux écrit encore : «... J'ai de bonnes nouvelles de mon frère par lui-même et par quelques étrangers. François de la Bouillerie se loue beaucoup de lui, et lui beaucoup de François qui a dû recevoir la tonsure dimanche 16 juin des mains de M. de Bonald, évêque du Puy. Il m'annonce lui-même cette grande épreuve, et me parle de sa sérénité, de son bonheur, avec l'accent qui inspire le plus de confiance... »

En 1841 : «... Madame de la Bouillerie était attendue pour le lendemain et François était déjà rendu à Civita-Vecchia au devant d'elle. Il touche presque au moment de son ordination et édifie Rome de plus en plus, me dit mon frère... »

En 1842 : «... Pour François, vous me causez la plus douce des impressions qui est de me sentir confirmé par vous dans une amitié, dans une prévision et dans un jugement. Offrez-lui toutes mes tendresses auxquelles se joint la nuance de respect qui ne me coûte pas le moindre effort. Je lui ai écrit il y a une quinzaine, et lui demande de me répondre moitié par lui-même, moitié par vous... »

(Extraits de la *correspondance inéliste de M. de Falloux avec M<sup>me</sup> Swetchine*).

De son côté, M<sup>me</sup> Swetchine, dans ses lettres égale-

tienne savait que la vertu de prudence est une base essentielle de toute conduite morale, sur-

ment inédites à M. de Falloux, témoigne de la sincérité et de l'énergie des résolutions du jeune clerc. Elle écrit le 16 août 1839 : « Vous avez revu François de la Bouillerie dont la vue m'a été non pas seulement la plus agréable surprise, mais pleine de joie et d'émotion à cause même de cet habit qui a toujours été à ses sentiments et qui répond de si bonnes choses. Je l'ai trouvé simple, ouvert, content et donnant toute la mesure des grâces qui lui ont été faites par un accent tout pénétré de paix et de vérité. Je suis fort aise de savoir qu'il repassera par ici et que j'y serai pour le voir plus à l'aise... » Cette impression confirmait celle que M<sup>me</sup> Swetchine avait éprouvée l'année d'avant et dont elle témoignait, dans sa lettre du 2 juillet 1839, écrite de Vichy : « J'ai eu aussi une très aimable lettre de François de la Bouillerie, pleine d'une joie à laquelle s'associe bien la mienne. Il n'avait point encore reçu la tonsure, et se hâta de me dire que ces vœux qu'il m'entendait former tout bas, allaient être exaucés... »

Voici, sur les dates d'ordination, le témoignage d'un contemporain. Dans l'automne de 1838, François de la Bouillerie arrive à Rome avec sa tante. Il commence à suivre les cours du collège romain, probablement en décembre, se confesse au Père de Villefort, prend ses résolutions qu'il ne réalise, toutefois, que sur la fin de l'année scolaire, c'est-à-dire en juin 1839 où il reçoit la tonsure. En novembre 1839, il devient l'instigateur d'une réunion, de jeunes ecclésiastiques français et signe un acte d'association avec MM. Hiron, de Conny, Véron, Gay, de Charain et Duval. Au mois de janvier 1840, il reçoit les ordres mineurs de Mgr Bouvier évêque du Mans en même temps que MM. Gay et Duval reçoivent la tonsure.

Le 4 avril 1840 il reçoit, à St-Jean-de-Latran, le sous-diaconat en même temps que M. de Conny reçoit la prêtrise. Le 13 juin, il reçoit, à St-Jean-de-Latran, le diaconat en même temps que M. Véron reçoit la prêtrise.

Pendant les vacances, il baptise, comme diacre, sa nièce Jeanne de la Bouillerie. Le 10 avril 1841, il reçoit la prêtrise à St-Jean-de-Latran.

tout en si grave matière. Elle fit taire sa joie, pour laisser entendre la note sévère au milieu de l'allégresse commune.

« Joignant la prudence à l'expression de sa joie, ma mère me demanda de ne prendre l'habit ecclésiastique qu'à la fin de ma première année d'étude. »

L'humble converti céda à cette injonction de la prudence maternelle. Mais, si l'habit ne fut point changé, le cœur, c'est-à-dire ce que Dieu regarde, fut transformé visiblement, à la grande édification de la société romaine, où l'élégant cavalier n'apparut plus, dès lors, que sous les dehors de la réserve la plus significative. L'étude et la prière devinrent ses seules distractions.

« La science théologique était devenue pour moi une passion : je commençai alors un long travail sur saint Thomas <sup>1</sup> ; mais il ne reste rien

<sup>1</sup> Voici, à cet égard, une piquante anecdote que nous transmet Mgr de Conny :

M. de la Bouillerie avait fait la connaissance du P. Ventura et il alla lui demander des conseils sur la marche qu'il devait suivre dans ses études théologiques.

« Monsieur l'abbé, lui dit le Théatin, vous avez déjà des livres de théologie ? » — Oui, mon Père, et il en énuméra plusieurs. — Eh ! bien, prenez-les et jetez-les par la fenêtre. — Mon Père, ce sera très facile et je puis commencer aisément, à ce prix, ce qui devra faire de moi un très bon théologien. — Puis, répartit le P. Ventura, prenez la Somme de St-Thomas et tenez-vous-y. » — L'abbé de la Bouillerie n'avait pas tellement jeté ses livres antérieurs, qu'il ne continuât à suivre les cours du Collège Romain où il obtint de brillants succès. Mais il avait fort agréé cette originale saillie du Théatin et il me la raconta dans le temps. Le P. Ventura qu'il allait voir de temps en temps l'avait pris en grande amitié : il lui expliqua de quelle façon

de ce travail que j'ai perdu presque entièrement à mon retour en France. »

Cette étude lui révéla que, suivant la belle pensée du Père Faber <sup>1</sup>, la dévotion à l'Église est une partie nécessaire de la dévotion au Saint-Esprit, et que c'est dans le défaut de dévotion à l'Église qu'on doit trouver peut-être les commencements, les premiers principes, la ressemblance et plus que cela, sans doute, du péché contre le Saint-Esprit, que Notre-Seigneur, dans saint Marc, appelle le péché éternel.

De cette époque, date son ardent et filial amour pour l'Église romaine, cet amour qui inspirera toute sa vie et dictera tous ses actes, sans la moindre défaillance, même s'il lui faut sacrifier pour cela les amitiés les plus illustres et les relations les plus chères. Pour lui, dès lors, « la dévotion au Pape » forma une partie essentielle de la piété chrétienne. Vicaire de Jésus-Christ, le Souverain Pontife est une présence visible de Jésus parmi nous et sa juridiction s'étend sur nous, toujours selon la belle doctrine de Faber, comme celle même du Sauveur.

Aussi, l'un de ses intimes ayant dit un jour devant lui que la dévotion au Pape lui semblait être, à notre époque plus particulièrement,

il s'y prenait pour préparer lui-même ses sermons en transcrivant en colonnes des passages des Pères et des théologiens qu'il puisait principalement dans le Cornelius à Lapide. Il lui fit même présent de plusieurs de ces manuscrits qui lui avaient servi pour prêcher à Rome une de ses stations. »

<sup>1</sup> *De la décoration à l'Eglise*, p. 20.

quelque chose d'analogue à la dévotion envers la Très-Sainte Vierge au point de vue des symptômes de l'état de l'âme et, comme celle-ci, un signe manifeste de prédestination, il goûta si fort cette pensée qu'il déclara vouloir la faire sienne et la répéter depuis avec une complaisance marquée.

Ainsi s'opéra dans son esprit ce mouvement d'idées qui devait désormais fixer son attitude en face des événements de son temps et de toutes les grosses questions religieuses et politiques qui vinrent successivement s'y agiter.

Ou plutôt (car, nous l'avons déjà observé, il n'avait à cet égard aucune conversion à faire), ainsi vinrent se raffermir par la réflexion dans le silence de l'étude et de la retraite, et si l'on nous permet cette expression, se dogmatiser les principes et les doctrines qu'il tenait de l'éducation familiale.

Jamais cette attitude, quelques divergences de vues qu'elle pût établir entre lui et certains de ces contemporains, ne fut agressive, et quand bien même les récentes recommandations du Saint-Père ne nous feraient pas un devoir rigoureux d'écarter de cette pieuse mémoire, durant le cours de ce récit, tout ce qui pourrait évoquer des souvenirs discordants, la conduite de Monseigneur de la Bouillerie, son caractère même, suffiraient à nous l'interdire ; mais nous ne serions point un peintre fidèle de la figure que nous nous proposons de retracer ici, si nous cherchions à dissimuler ou même à amoindrir la rigoureuse netteté de ses traits.

Dans notre désir de bien caractériser ici ses

principes et sa doctrine, nous avons prié l'un de ses plus intimes et plus proches confidents de vouloir bien nous en formuler l'expression discrète et autorisée ; nous extrayons des communications que nous avons reçues à ce sujet les passages suivants :

« ... Dans ce milieu (à Paris, avant le départ pour Rome), mon frère se trouva très mêlé à la plupart des hommes qui devaient bientôt former l'élite de cette *École libérale* qui, dans le domaine de la religion, comme dans celui de la politique, était destinée à jeter un incontestable éclat, et à exercer sur notre temps une influence, dont l'Église eut tout d'abord tant à se réjouir... Mon frère prit donc ainsi une part active à tout le mouvement d'idées, au sein duquel cette École prit naissance, et une étroite amitié le lia même avec quelques-uns des hommes qu'elle mit le plus en relief...

« Or, pendant que les hommes au milieu desquels il avait vécu précédemment à Paris cherchaient, à mesure que la maturité de l'âge se faisait sentir, à entrer dans la vie politique, pour donner à leurs idées un cours plus sérieux, mon frère se formait, dans la méditation et la retraite, dans l'étude approfondie des Saints-Pères, près du tombeau des apôtres Pierre et Paul, une doctrine et des principes...

« Son talent littéraire ne fit que s'y accroître ; ses traditions de famille s'y raffermirent ; et tout l'ensemble de ses idées y puisa une fixité et une sûreté de direction qui furent assurément l'un des principaux mérites de sa vie sacerdotale et de son épiscopat.

« Ces convictions fortes et tranchées apparaissent peu, dans le cours, d'ailleurs fort modeste, de sa vie publique, parce qu'il n'était pas dans sa nature d'être agressif et militant. Elles n'en étaient pas moins là, servant de bases à toutes ses inspirations personnelles. Convictions puisées dans de fermes traditions, soutenues et éclairées par un travail assidu, et visant toujours un but net et précis : telles enfin que l'on en rencontre très rarement de notre temps.

« Je crois pouvoir résumer ainsi les trois idées sur lesquelles elle était si solidement enracinée.

« En ce qui touche la constitution et le gouvernement de l'Église. — Mise en lumière et reconnaissance du dogme de l'Infaillibilité du Souverain Pontife. Ce fut là sa préoccupation constante, jusqu'à ce qu'il ait pu en voir, et, pour sa petite part, assurer le triomphe, au Concile du Vatican.

« En philosophie. — Le cartésianisme fut, dans sa pensée, sinon l'origine, du moins la cause occasionnelle de toutes les erreurs des écoles, spiritualistes d'une part et matérialistes de l'autre, qui, en réagissant les unes contre les autres, mais également égarées par une fausse notion de la nature de l'homme, amenèrent le mouvement révolutionnaire et formèrent ce que l'on appelle les idées modernes. La doctrine de Saint Thomas lui apparut comme le contre-poison le plus propre à combattre dans les intelligences qu'elles ont dévoyées leur délétère influence. Aussi, fut-ce un véritable triomphe pour mon frère, lorsque le Saint-Père pro-



clama si solennellement la nécessité de revenir aux études philosophiques et en particulier à l'étude des doctrines scholastiques ; et se hâta-t-il de profiter de cette occasion pour publier son livre sur l'*Homme*, dont il avait depuis longtemps préparé les éléments.

« Enfin, en ce qui touche les questions politiques et sociales, -- reconnaissance également formelle des droits de l'autorité légitime, nécessité de cette reconnaissance dans toute société ; union étroite des intérêts qui s'y rattachent avec ceux de l'Église. — Il faut en revenir, me disait-il souvent, à cette vieille formule de la Restauration : Le Trône et l'Autel ! Et les tendances contraires qui se sont fait jour de notre temps parmi un grand nombre de catholiques, lui causèrent un chagrin profond, de tous les instants, qui contribua pour beaucoup, j'en reste convaincu, à user, pendant ses dernières années, son énergie et ses forces.

« Quoi qu'il en soit, tout cet ensemble d'idées devait peu à peu l'éloigner de ses anciens amis : elles établissaient entre eux et lui une divergence profonde. Il fallut rompre les liens de quelques anciennes et étroites amitiés. Mon frère n'hésita pas, et la séparation fut absolue. Il eut plus d'une fois durant le cours de sa vie à souffrir de cette rupture... »

Cette digression nous a un peu éloigné de Rome et du jeune étudiant, moins pourtant qu'il ne semble, car les études auxquelles il se livra plus particulièrement portaient sur les questions alors agitées dans l'école et remplissaient les heures de son studieux exil loin de France.

Mais, à mesure que son esprit s'illuminait au contact des sciences sacrées et que son âme s'imprégnait de l'atmosphère surnaturelle que l'on respire à Rome, son cœur suivait sa pente naturelle et allait à l'Eucharistie comme le cerf altéré aux sources d'eau vive.

« Le tabernacle eucharistique, dira-t-il plus tard, est la cité spirituelle des âmes. Rome en est la cité terrestre et comme la capitale de leur empire. J'ai souvent remarqué que, du tabernacle eucharistique à Rome, la distance est très courte. Quand on aime l'Eucharistie, on aime aussi la pierre fondamentale sur laquelle repose l'Église qui abrite le tabernacle <sup>1</sup>. »

#### IV

« Au milieu du silence de sa solitude, Rome se tient nuit et jour prosternée devant Celui qui donne aux nations la vie surnaturelle dont il est la source. Épouse et mère, elle ne cesse d'offrir à Dieu des prières et des larmes, afin qu'il lui plaise de répandre ses lumières sur les aveugles, ses miséricordes sur les coupables, ses bénédictions sur tous les hommes, enfants de leur commune tendresse. C'est Monique à Milan; c'est Antoine au désert; c'est Moïse sur la montagne, sollicitant des conversions et des victoires, et les obtenant: ou, pour mieux dire, c'est le Christianisme, avec son dogme tout à la fois si lumineux et si consolant de la réversi-

<sup>1</sup> *Eloge funèbre de Monseigneur Gerbet.*

bilité des mérites ; c'est Rome, enfin, revêtue de l'apostolat de la vérité et honorée du sacerdoce de l'expiation. A cette mission nouvelle, trop peu connue des nations, la mère des Églises ne fait point défaut.

« Depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier, le Saint-Sacrement reste nuit et jour exposé sur les autels, et nuit et jour il est entouré d'adorateurs.

« Cette dévotion remonte à l'époque précise où le protestantisme triomphant insultait, dans l'Europe entière, au Saint des Saints, niait sa présence dans les tabernacles de la terre, et livrait ses temples aux flammes, ses martyrs aux vents et ses prêtres à la mort. Elle fut pour la première fois établie, en 1560, par l'archiconfrérie de la Bonne Mort, dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso*. Depuis ce moment, elle est devenue générale, et n'a jamais cessé.

« Le premier jour de l'année ecclésiastique, c'est-à-dire le premier dimanche de l'Avent, après la messe pontificale, célébrée à la chapelle Sixtine, le Saint-Père expose le Saint-Sacrement dans la chapelle Pauline : il y reste jusqu'au mardi matin, environné d'adorateurs. De là il passe à la Basilique de Saint-Jean de Latran, dans les autres églises patriarcales, et enfin dans toutes celles qui sont désignées à cet honneur par le cardinal-vicaire.

« Après avoir parcouru toute l'étendue de la ville et épuisé le cercle de l'année, la grande Victime de propitiation revient à son point de départ, d'où elle recommence son miséricordieux pèlerinage.

« Le Saint-Sacrement reste exposé, dans chaque église, pendant Quarante-Heures.

« Le matin, on célèbre une messe solennelle, suivie d'un grand nombre d'autres à voix basse ; vers midi, on fait une procession intérieure, en chantant les Litanies des Saints, comme pour conjurer tous les citoyens du Ciel de venir compléter, par leurs adorations, les supplications de la terre. Le troisième jour, on renouvelle les mêmes prières et les mêmes hommages, on donne la bénédiction, et, au moment précis où le Sauveur du monde entre dans le tabernacle, les cloches annoncent au loin qu'il reparaît sur les autels d'une autre église.

« Les adorateurs ne manquent jamais au Dieu qui vient ainsi recueillir les vœux et les hommages de ses enfants. Grâce au *Diario Romano*, tout le monde connaît d'avance l'église qui a les Quarante-Heures. A défaut de cette indication, la mémoire des fidèles, le son des cloches, les riches tentures qui décorent le portail du temple, avertissent la foule et l'attirent au pied des autels. Pendant toute la journée, un peuple plus ou moins nombreux tient compagnie au divin médiateur.

« Mais, quand le soir sera venu, le besoin d'un repos nécessaire ne fera-t-il pas désertter l'église ? Qu'on se rassure : la grande Association du Saint-Sacrement saura veiller au nom de la ville entière. Composée de tout ce qu'il y a de plus éminent en piété dans le clergé, dans la prélature ; dans le Sacré-Collège, dans la noblesse et dans le peuple, elle compte des membres dans tous les quartiers. Un certain nombre est

désigné pour venir, à tour de rôle, passer une partie de la nuit devant le Saint-Sacrement. Vers les neuf heures du soir, un carrosse destiné à cet usage vient chercher à leur domicile les adorateurs nocturnes. Ils sont pour le moins au nombre de quatre, non compris un prêtre et un clerc. Leur adoration dure quatre heures, après laquelle ils sont relevés par de nouveaux confrères. Un petit livre contient les méditations, les prières, les hymnes qui doivent les occuper.

« Pendant que le prêtre veille à ce que tout se passe suivant les règles prescrites par les constitutions apostoliques, le clerc sonne d'heure en heure la cloche de l'église, afin d'avertir les fidèles, en quelque lieu qu'ils soient, d'offrir leurs adorations à l'auguste Victime. Ce tintement de la cloche, à toutes les heures du jour et de la nuit, produit sur l'âme religieuse une impression dont je ne saurais exprimer la puissance. Le cœur même le plus dissipé ne réussit pas toujours à s'en défendre : une foule de confidences intimes ne laissent aucun doute à cet égard. J'ajouterai que les adorateurs ont coutume de faire entre eux un pieux échange de prières en faveur des âmes auxquelles ils s'intéressent. Je pourrais en citer un qui a souvent *emprunté* les adorations et les communions de ses confrères, pour obtenir la conversion d'un illustre coupable : le succès a dépassé son espérance<sup>1</sup> ».

Le pèlerin de 1842, en terminant son récit, ajoutait : « L'exposition perpétuelle du Saint-

<sup>1</sup> MONSEIGNEUR GAUME, *les Trois Rome*, t. III, 10 mars.

Sacrement est une des gloires exclusives de Rome !... »

Il n'en sera bientôt plus ainsi. A peu de temps de là en effet, Paris d'abord, puis la France entière rivalisait de zèle pour imiter le grand exemple de la piété romaine envers la sainte Eucharistie. Ce mouvement, cette émulation de dévotion eucharistique sera l'œuvre du jeune converti qui, en attendant l'heure où il lui sera enfin permis de revêtir la livrée des ministres de Jésus-Hostie, se distingue déjà par sa ferveur de néophyte. Écoutons-le rappeler lui-même cette période initiatrice, ce noviciat de son futur ministère eucharistique.

« Parmi tous les grands souvenirs de mon séjour à Rome, il en est un, plus profond et plus doux, que je ne puis manquer de rappeler, parce que c'est lui qui a décidé de toute ma vie sacerdotale.

« J'avais pris l'habitude, à Rome, de me rendre chaque soir, sur le Mont-Quirinal, dans une petite chapelle du couvent des Sacramentines, où le Saint-Sacrement était tous les jours exposé. C'est vraiment dans cette pieuse chapelle que j'ai puisé toute ma dévotion envers la sainte Eucharistie. Et c'est là, aux pieds du Sacrement de l'Amour, que j'ai si souvent promis à Dieu de ne rien négliger plus tard pour répandre à Paris et en France le culte aimable vers lequel je me sentais un si puissant attrait.

« Je m'étais fait inscrire dans la pieuse Confrérie de l'Adoration nocturne, et j'admirais l'incomparable éclat des exercices des Quarante-Heures dans les diverses églises de Rome.

Mais, je revenais, chaque soir, prier à la chapelle des Sacramentines ; toutes les œuvres eucharistiques que j'ai entreprises dans ma vie datent pour moi de ce pieux sanctuaire. »

Il l'écrivit plus tard à sa Philothée<sup>1</sup>, et, en l'écrivant, il songeait à ses douces soirées du Mont-Quirinal de 1838 à 1842 :

« Quand les labeurs de la journée seront près de finir et que votre âme fatiguée aura besoin de repos, vous entendrez sortir du tabernacle l'invitation de Marthe à Marie : « Le Maître est là ; il vous appelle ! » — Dirigez alors vos pas vers l'église, agenouillez-vous aux pieds de Jésus-Christ, et priez ! .. Cette prière eucharistique du soir aura pour votre piété des charmes infinis. — Ce sera le soir !..... Ce sera l'heure du recueillement, de la solitude et du silence ! — Ce sera le soir ! l'heure où l'Épouse des Cantiques tenait ce langage à son Époux : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui, jusqu'à ce que le jour paraisse et que les ombres se dissipent. » — L'heure où les disciples d'Emmaüs pressaient leur divin Maître de demeurer avec eux. « Restez, restez, Seigneur, car déjà il est tard et le jour est sur son déclin. » L'heure enfin où vous direz vous-même : « Me voici, ô mon Dieu ! Quand la nuit vient, mon âme vous désire, et, dès le matin, mon cœur veille près de vous. » Ce sera l'heure du recueillement ; les bruits du monde auront cessé ! Ce sera l'heure de la solitude. Autour du tabernacle, rien que les Anges et vous ! — Ce sera l'heure du si-

<sup>1</sup> *L'Eucharistie et la vie chrétienne*, p. 78 et suiv.

lence, mais d'un silence plus éloquent que toutes les paroles des hommes. Car c'est alors que le Dieu du tabernacle vous confiait ses plus divines leçons, et quand vous sortirez de l'église, les ayant reçues et méditées, vous répéterez avec les mêmes disciples que Jésus-Christ visitait le soir : — « Est-ce que mon cœur ne brûlait pas, « lorsque l'Eucharistie me parlait ? »

Combien, ce nous semble, les futurs disciples de cet élu de l'Eucharistie aimeront à connaître le secret de ces longs et fidèles entretiens de leur futur maître aux pieds de l'Ostensoir des Sacramentines ! L'un d'eux lui en fit un jour la demande, en lui soumettant sa méthode d'adoration, et lui, avec cette simplicité admirable qui caractérisa toujours sa direction, il répondait ces pages, depuis insérées dans un de ses plus beaux livres <sup>1</sup>:

« Dieu, dit-il, inspire à chaque âme la méthode qui lui convient le mieux pour prier avec fruit ; et je suis très loin de vouloir modifier celle dont vous avez fait choix. Je vous fais cependant part de la mienne, et je vous dirai comment j'aime à prier en présence de l'Eucharistie.

« Je commence par l'adoration ; et l'œil fixé sur le saint autel, j'y contemple le Verbe incarné, sous deux images qu'il a lui-même choisies. Je me le figure au tabernacle comme mon hôte et comme mon prisonnier. Là, il demeure avec moi, près de moi. Là, il s'emprisonne pour moi. Hôte divin, je l'accueille dans ma maison, comme au-

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 83 et suiv.



trefois les deux sœurs de Lazare le reçurent à Béthanie. Toutes les deux l'adoraient ensemble : celle-ci en le servant, celle-là en priant à ses pieds : et je m'efforce de l'adorer moi-même avec l'ardeur de Marthe et avec la prière de Marie. Puis, je songe qu'en se faisant mon hôte, il a voulu être mon captif. Ah ! s'il renonce à me quitter jamais, n'est-ce pas pour que je l'adore toujours ? Prisonnier que l'amour enchaîne, je m'enferme avec vous et je captive mon cœur sous votre loi. L'adoration me conduit à l'amour. Et je me demande d'abord, quand Dieu m'a le plus aimé, sinon à la fin de sa vie mortelle, alors qu'il institua la divine Eucharistie ? *Christus cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.*

« Là, en effet, dans son Sacrement, il s'unit intimement à moi ; dans son sacrifice, il s'immole généreusement pour moi. Amour d'union, amour d'immolation ! Quoi de comparable à ce double amour ! Et je veux qu'il soit le mien !...

« J'essaierai donc de vous aimer, Seigneur, comme vous m'avez aimé, en m'unissant et en m'immolant. Je m'unirai à vous, si je prends soin de conformer ma vie à la vôtre, et je m'immolerai avec vous et pour vous, si, me réjouissant, comme saint Paul, dans les maux que j'aurai à souffrir, j'accomplis en ma propre chair ce qui manque en votre passion sainte.

« L'immense amour que Dieu me témoigne excite en moi la reconnaissance ; mais, déjà, j'ai compris que la plus ineffable de ses grâces était l'Eucharistie. Elle dépasse tous les dons de Dieu, elle les résume et me les applique ! Ah ! que serais-je sans l'Eucharistie ? sans elle,

mon âme serait vide, mon cœur serait froid, ma vie serait triste. Toutes les joies d'une âme chrétienne, toutes les ardeurs de la piété, toutes les saintes espérances de la vie, c'est à elle seule que je les dois.

« Mais comment remercier le Seigneur des biens qui me viennent par l'Eucharistie ? Je songe avec bonheur qu'elle est elle-même une action de grâces divine. J'offre à Dieu cette hostie sans tache, cette hostie qu'il préfère aux sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech. Et telle est à ses yeux la valeur de ce mystérieux échange, que j'acquitte ainsi envers lui toute la dette de ma reconnaissance.

« Je n'oublie pas cependant qu'en retour des biens dont il me comble, le Seigneur me demande de me consacrer à lui sans partage. Ah ! qu'il m'est doux de m'offrir à la sainte Eucharistie !

« Elle est elle-même la souveraine offrande qui seule plaît aux regards de Dieu. Le Seigneur a rejeté loin de sa face les holocaustes de la loi ancienne, et il ne veut plus agréer que l'hostie pure, qui « s'offre et s'immole en tout lieu. »

« Je m'unis donc à cette divine hostie, et je m'offre à elle pour m'offrir avec elle. Je me cache sous ses voiles pour dissimuler ma misère. — Je m'anéantis en elle, pour qu'elle demeure l'unique victime que Dieu contemple et qu'il accepte.

« J'ai adressé au Dieu de l'Eucharistie mes meilleurs cantiques de louanges : l'adoration, l'amour, le remerciement, l'offrande ont été l'objet de mes prières. Mais lorsque je prie, mon but

n'est-il pas finalement d'obtenir toutes les grâces qui me sont nécessaires ? Ah ! pour que le Ciel s'ouvre à mes demandes, j'aime à frapper d'abord à la porte du tabernacle ! Saint Augustin dit avec raison que nous sommes les mendiants de Dieu — *Mendici Dei*. Voici la parole de l'un de ces mendiants : « Je me tiens à la porte et je frappe. »

« Celui qui mendie est humble, il n'ose pas franchir le seuil : mais le sentiment de son indigence l'enhardit ; et il frappe avec confiance. Devant quelle porte serons-nous plus humble, que devant celle du tabernacle : et à quelle porte frapperons-nous avec plus de confiance et d'ardeur qu'à celle dont le Seigneur a dit : « Frappez et il vous sera ouvert ? » Heureuse l'âme qui sait se faire ouvrir le trésor du tabernacle ! C'est à l'Eucharistie que j'applique cette parole du Sage : « Tous les biens nous viennent avec elle ; » et cette autre parole de saint Paul : « S'étant livrée à nous, comment ne nous donnera-t-elle pas avec elle tous ses biens ?... » Si je parviens jusqu'à l'Eucharistie, j'ai su ravir toutes les richesses du Ciel !.... »

## V

Le pieux émule de saint Louis de Gonzague au Collège Romain avait hâte d'affirmer par l'extérieur de son vêtement les résolutions inébranlables de son âme. L'année d'épreuve imposée par la prudence maternelle s'achevait, et on an-

nonça bientôt, au Collège, que le Vicomte de la Bouillerie allait entrer dans la cléricature.

« Je ne quittai en effet, dit-il, l'habit et l'extérieur du monde que la veille du jour où je recevais la tonsure. Je me souviens, ajoute-t-il avec cette joyeuse franchise qui ne l'abandonne jamais, que, peu de jours avant, un bon Père Jésuite, qui s'amusait beaucoup de voir un élégant jeune homme du monde suivre ses cours de théologie, me disait : « Quel dommage que vous preniez la soutane et que vous coupiez vos moustaches ! ... »

Justement, à cette époque, l'initiateur de l'œuvre du Cœur miséricordieux de Jésus, qui avait beaucoup connu François à la Petite Communauté des Clercs de Saint-Sulpice, l'abbé, plus tard Cardinal de Bonald, se trouvait à Rome aux environs des ordinations de la Trinité. Le Père de Villefort, compatriote et parent de Monseigneur de Bonald, lui présenta le jeune aspirant à la cléricature, et c'est des mains de ce prélat, alors Evêque de Puy, qu'il reçut la tonsure, le 15 juin 1839, en plein mois du Saint-Sacrement, dont la fête coïncidait cette année-là avec celle de saint Louis de Gonzague. La cérémonie eut lieu au couvent de la Trinité-du-Mont, titre cardinalice de Monseigneur de Bonald, où des religieuses françaises, les Dames du Sacré Cœur, élèvent l'élite de la noblesse romaine.

Avec quelle ferveur le nouveau clerc prononça le *Dominus pars hæreditatis meæ* : Seigneur ! vous êtes la part de mon héritage ! La suite de sa vie d'étudiant romain le montra à tous les yeux et tous virent qu'il s'appliqua dès ce jour

l'exhortation qu'il adressera plus tard à de jeunes clercs séminaristes <sup>1</sup> :

« Dieu est notre héritage — renonçons aux vanités du siècle, que Dieu seul soit notre partage ici-bas. Nous sommes l'héritage de Dieu — renonçons entièrement à nous-mêmes et ne songeons plus qu'au Seigneur. — Toutes les âmes qui nous sont confiées sont comme nous au Seigneur — consacrons-nous à elles. »

Tout en se plongeant dans les profondeurs de la *Somme* et en continuant sa vie d'adorateur, l'abbé de la Bouillerie se préoccupait déjà des âmes. C'est le propre de l'amour divin que, aussitôt conçu dans un cœur, il cherche à se répandre, suivant la remarque même de saint Thomas d'Aquin, affirmant dans sa langue concise et ferme que « l'amour est diffusif de sa nature, *amor est sui diffusivus*. » Bientôt en effet, lorsque les années de probation et lorsque les cours des études seront achevés, il lui faudra répandre les trésors amassés à Rome, par le ministère sacré, par la direction, par la parole.

Pour cela, à côté de la *Somme Théologique*, il plaça sur le rayon le plus aimé de sa petite bibliothèque ecclésiastique un autre livre, dont il écrivait plus tard <sup>2</sup> à l'un de ses disciples :

« J'ose vous conseiller de puiser à la source qui a été presque exclusivement la mienne, *les Cantiques de saint Bernard*. Lisez et relisez cet admirable livre. C'est à lui que je dois ma manière et ma forme.... »

<sup>1</sup> Allocution du 2 février 1864, dans la chapelle du grand-séminaire de Carcassonne.

<sup>2</sup> Lettre du 15 juin 1861 à M. l'abbé\*\*.

Et encore<sup>1</sup> :

« Je me suis très bien aperçu que vous avez déjà profité de la lecture de saint Bernard. Nul ne saura mieux vous donner le juste *diapason* du style qui convient..... »

Nous aurons du reste à revenir sur cette double influence de l'Ange de l'École et du docteur *Mellifluis* de Clairvaux sur la parole et les écrits du jeune étudiant.

Entre ces deux maîtres et à la grande école du tabernacle, le pieux ordinand s'avavançait à pas de géant dans la formation sacerdotale. Bientôt, il montera au saint autel pour y exposer lui-même le Sacrement de l'amour. Diacre, il revient passer quelques jours en France, où il eut la douce joie d'exercer pour la première fois son ministère au milieu des siens, en donnant le sacrement le baptême à sa nièce Jeanne, la fille aînée de son frère Louis<sup>2</sup>. Premier anneau d'une série de sacrements et de bénédictions donnés à ceux dont il aimait à dire : « Ma famille est un petit diocèse dont je suis le très heureux pasteur. »

<sup>1</sup> Lettre du 3 décembre 1861 au même.

<sup>2</sup> Au mariage de Mademoiselle Jeanne de la Bouillerie avec M. le Vicomte de la Roque-Ordan, le 21 mai 1861, l'oncle devenu Evêque, rappelait ce souvenir. « Vous ne faisiez que naître, et j'étais moi-même un bien petit serviteur de l'Eglise, je n'étais encore que diacre, quand je fus appelé à vous administrer les cérémonies du baptême; ce fut, je me le rappelle, le premier acte de mon ministère et je me souviens aussi qu'alors pour la première fois ma parole se fit entendre dans une église; elle était faible, encore chancelante et hésitante, et cependant elle trouva des accents pour vous souhaiter beaucoup de bonheur... »

De retour à Rome, il se disposa à recevoir la prêtrise et à immoler de ses mains consacrées cette victime d'amour qui l'avait choisi pour son apôtre. Mais laissons-le parler lui-même :

« Je célébrai ma première Messe le jour de Pâques de l'année 1841, dans la chapelle Borghèse de Sainte-Marie-Majeure. Le plus beau jour de la vie du chrétien est celui de la première Communion ; le plus beau jour de la vie du prêtre est celui de sa première Messe. Mais, entre ces deux jours, que d'affinités admirables : même joie, même bonheur, même ivresse, mais avec plus de candeur et d'innocence dans l'enfant, avec un plus complet épanouissement de l'esprit, du cœur, de l'âge et de la dignité, dans le prêtre ! »

C'est tout. Mais, si nous voulons pénétrer plus avant dans les délicatesses de cette âme sacerdotale, nous en trouverons un indice dans le choix de la chapelle où il célèbre pour la première fois.

« Une pieuse tradition nous apprend qu'au temps du pape Libère, deux saints époux qui habitaient Rome firent le vœu de léguer leur héritage à la très sainte Vierge. Or, à l'époque des plus ardentes chaleurs de l'été, l'une des premières nuits du mois d'août, la neige tomba en abondance sur une partie du mont Esquilin, et cette même nuit, la Vierge apparut en songe à ces deux saints personnages, leur disant que son désir était qu'un temple s'élevât en son honneur sur l'emplacement même que la neige avait recouvert. Le temple fut en effet construit, et aujourd'hui encore la fête de sa consécration

qui porte le titre de Sainte-Marie-des-Neiges, rappelle à l'univers chrétien que la neige est l'un des symboles de la pureté de Marie<sup>1</sup>. »

A l'une des extrémités du transept de cette splendide basilique, s'ouvre la chapelle héréditaire de la famille Borghèse. Au-dessus de l'autel est la madone de saint Luc, placée sur un fond de lapis-lazzuli, surmontant un magnifique bas-relief qui représente le Miracle des Neiges. Non loin, s'étalent les reliques de la Crèche. C'est le lieu de Rome où l'on conserve le mieux les traditions de cette foi généreuse, expansive et charmante qui caractérise le catholicisme des Romains.

C'est là aussi que le gentilhomme français, devenu prêtre de Jésus-Christ, près de la Crèche et devant les symboles de la pureté de Marie, voulut inaugurer la série de ses saints sacrifices, devant une assistance composée de tout ce que Rome comptait de plus illustre. Mais, c'est surtout M<sup>me</sup> de la Bouillerie qui attirait le regard. Nul ne s'unissait mieux à la messe dite à ce moment devant elle. C'était vraiment la fusion de deux âmes que celle du fils et de la mère à cette heure sacrée. Le nouveau prêtre le disait plus tard :

« Ma mère assistait à ma première messe, et nulle âme, en ce beau jour, ne tressaillit d'une joie plus vive à l'unisson de la mienne. Ma mère avait été pour moi l'ange de Tobie : elle m'avait, dès mon enfance, dirigé vers l'autel ;

<sup>1</sup> MONSEIGNEUR DE LA BOUILLERIE, *Symbolisme de la nature*, t. I. (La Neige, VI.)



et c'est elle aussi qui m'y avait ramené.. *Meduxit et reduxit!* »

Les jours suivants furent comme une succession de bonheurs tout célestes. En célébrant chaque matin, ce prêtre de trente ans, revenu à Dieu et séparé du monde par l'attrait de l'Eucharistie, fondait en larmes, ainsi que le rapportent les contemporains. Il se renfermait de plus en plus dans la solitude eucharistique, enviant la félicité de ceux qui y vivaient sans discontinuité, comme il l'écrivait de Rome à l'un de ses pieux confidents, plus favorisé sous ce rapport que lui :

« Mon bien cher frère en Jésus-Christ. —  
« J'aurais à m'excuser d'un long et impardonna-  
« ble retard, si je pouvais croire qu'une petite  
« lettre de moi eût pu ajouter une bonne pensée  
« de plus à vos saintes méditations, un grain  
« d'encens à tous les parfums de votre solitude.  
« Je ne puis donc m'en tirer avec vous qu'à force  
« d'humilité, et c'est le parti que je prends : dût  
« ensuite votre pieuse amitié pour moi me faire  
« un grave reproche de cette humilité très intem-  
« pestive et très mal raccrochée. Du moins, ce  
« que je puis assurer, c'est que vous n'avez été  
« absent ni à mes prières, ni à mes pensées,  
« ni à mes vœux. Votre nom et votre souvenir  
« ont tout naturellement pris leur place au  
« Memento de mes Messes. Je pense à vous,  
« quand je demande à Notre cher Seigneur Jé-  
« sus, qu'il multiplie le nombre de ses servi-  
« teurs, et qu'il consolide dans son amour ceux  
« qu'il a choisis déjà. Je pense à vous, quand je  
« conjure Jésus-Christ de ne pas permettre que

« tous les hommes soient infatués de l'amour du  
 « monde et quand je le prie d'accorder à ceux  
 « qu'il a délivrés de cette folie, la sainte pas-  
 « sion de la Croix. Je pense à vous, lorsque je  
 « le supplie de faire fleurir les déserts, d'être  
 « l'ami et le compagnon fidèle de ceux qui sont  
 « seuls avec lui, de remplir jusqu'au sommet  
 « les cœurs qui sans lui resteraient tous vides.  
 « De votre côté, mon ami, j'espère que vous ne  
 « m'oubliez pas, et que vous priez souvent  
 « Notre-Seigneur de faire descendre sur son in-  
 « digne ministre une abondante pluie de grâces.  
 « Vous savez ce que je vous ai dit souvent. Je  
 « compte sur votre solitude comme sur un tré-  
 « sor qui me manque, mais dont il faut que  
 « vous me fassiez profiter. Il faut qu'une petite  
 « partie de votre cellule, vous la regardiez comme  
 « habitée par moi, et que là nous causions  
 « ensemble, n'ayant pour témoin que notre  
 « cher Jésus. Ce doit être une si douce chose  
 « que de meubler une solitude, de la peupler  
 « avec ses amis, et de la garnir de toute part,  
 « avec ses prières, ses espérances, ses pensées.  
 « Vous avez entendu parler d'un petit livre de  
 « Xavier de Maistre, intitulé *Voyage autour de*  
 « *ma chambre* : mon Dieu ? qu'il y aurait, ce  
 « me semble, un bien joli livre à faire avec ce  
 « titre : *Pèlerinage autour de ma cellule !.....* »

Vrai, ce cœur sacerdotal est prêt pour le mi-  
 nistère des âmes<sup>1</sup>. Il attend cependant, sur le

<sup>1</sup> M. de Pontmartin, en rendant compte de la première édition de ce livre, a placé ici une anecdote, qu'il a empruntée à ses souvenirs personnels, que nous avons du reste mis largement à contribution. « A peine ordonné prê-

conseil du P. de Villefort, encore deux années, dans l'étude et l'affermissement de ses inspirations apostoliques au centre du monde chrétien, car, il le sait et le croit fermement, rien ne se fait de grand et de durable si Rome ne l'a inspiré, approuvé et appris.

Il continua donc à étudier et à prendre ses grades. Son diplôme de docteur en théologie est du 7 juillet 1842.

Dans l'intervalle et peu avant son ordination sacerdotale, il avait eu la joie de voir arriver à Rome Lacordaire. Le restaurateur de l'ordre dominicain avait commencé son séjour de formation religieuse au couvent de Sainte-Sabine, sur le mont Aventin. A son arrivée, dans le jardin du couvent, le vieux tronc d'oranger que la tradition rapporte y avoir été planté par saint Dominique, poussa du pied une jeune et forte tige qui donna bientôt des fleurs et des fruits. L'abbé de la Bouillerie, comme les autres, vit

tre, dit-il, l'abbé de la Bouillerie fut chargé aux approches de Pâques, de confesser la population d'un des faubourgs, où le mot *accidente* fait le fond de la langue, et où le jeu des couteaux intervient dans presque toutes les querelles. — « Arrivé à Rome, me disait-il, avec mes idées françaises et parisiennes, je fus tellement épouvanté de cette quantité de voies de fait, de représailles sanglantes, d'assassinats, de violences de toutes sortes, que je désespérai un moment de ma vocation. J'étais tenté, non pas de jeter le froc aux orties de la campagne romaine, mais de renoncer à la confession et de me réfugier dans un cloître. Je consultai un cardinal de la vieille roche, qui me répondit : « Hélas ! ce n'est que trop vrai ; mais que voulez-vous ? Dans ces âmes rudes et incultes, la foi survit. Si on les repoussait, la foi s'éteindrait, et il ne resterait plus que les coups de couteau. »

avec joie dans ce phénomène une sorte de présage d'un rajeunissement de l'ordre des Frères Prêcheurs et de l'esprit du saint patriarche <sup>1</sup>.

Les visites du jeune prêtre au couvent de Sainte-Sabine réjouissaient fort l'âme du jeune dominicain. Sa correspondance avec M<sup>me</sup> Swetchine en témoigne souvent avec effusion : « Mon manuscrit, écrit-il, sera porté à Paris du 1<sup>er</sup> au 15 août par l'aimable abbé de la Bouillerie, pour qui je sens de plus en plus de tendresse, et qui m'en montre aussi beaucoup <sup>2</sup>. » A trois mois de là, le religieux de Sainte-Sabine vient de recevoir une lettre fort consolante de sa « maternelle amie » de France, et, dit-il, « pendant que je jouissais de ce bonheur, voilà que l'abbé de la Bouillerie est tombé dans mes bras avec une effusion, une amitié, un abandon que je lui rendais de toute mon âme <sup>3</sup>. »

## VI

Nous ne saurions mieux terminer ce chapitre, qu'en reproduisant textuellement le récit d'un des jeunes confrères de l'abbé de la Bouillerie, à Rome. Sur notre prière, le vénérable prélat qui l'a écrit a bien voulu consigner, en quelques pages, ses souvenirs personnels à cet égard. En les écrivant, Monseigneur de Conny, aujourd'hui Chanoine de Moulins, n'a songé

<sup>1</sup> LACORDAIRE, *Notice sur le rétablissement*, etc , p. 108.

<sup>2</sup> Lettre de Lacordaire à M<sup>me</sup> Swetchine, 8 juillet 1840.

<sup>3</sup> *Id.*, 28 novembre 1840.

qu'à nous envoyer de simples notes, en forme de documents. Ces notes sont si édifiantes et, bien que notre vénéré correspondant n'y ait point songé, elles sont si bien écrites, que le lecteur nous saura gré de les avoir reproduites ici, sans y rien changer :

« En octobre 1839, après avoir fait mes études au séminaire de Saint-Sulpice, je me décidai à les compléter par un séjour à Rome. En y arrivant, je me demandais avec quelque perplexité comment je pourrais me créer des relations qui ne me laissassent pas dans l'isolement. Le jour de la Toussaint, je me rendis au Gesu où je fus accueilli par le P. de Villefort, un des hommes les plus excellents et des plus admirables religieux que j'aie jamais connus, et voici ce que j'appris avec grande surprise : j'étais attendu. M. l'abbé de la Bouillerie s'occupait de grouper quelques jeunes ecclésiastiques français, dont on connaissait ou dont on pressentait la venue. Il voulait les engager à mener la vie commune, en se prescrivant un règlement conforme aux habitudes des séminaires. On avait su par hasard que je devais venir et on comptait sur moi. Ce projet me convenait à merveille. Dès ce jour même, je vis M. de la Bouillerie qui me traita comme un ami, et, peu après, le plan était en complète exécution. Nous louâmes, sur la petite place de Saint-Ignace, tout auprès de l'église du Collège romain, un fort agréable appartement qui contenait une chambre pour chacun de nous, outre une pièce où nous nous réunissions tous. C'étaient, outre moi, M. l'abbé Hiron, prêtre du diocèse du Mans, qui avait été, l'année

précédente, élève de l'Université de Louvain (mort chanoine de Paris); M. l'abbé Véron, de Laval, qui n'était encore que dans les ordres mineurs (mort curé de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, après y avoir été grand-vicaire); M. Charles Gay, aujourd'hui évêque d'Anthédon; M. Charles de Charaix, qu'une conversion subite avait, peu auparavant, arraché aux habitudes mondaines (mort grand-vicaire d'Evreux); et M. Joseph Duval, jeune avocat de Draguignan.

« M. de la Bouillerie ne vint pas habiter avec nous, parce qu'il vivait avec sa tante, la comtesse Arsène de Foucauld, femme de l'esprit le plus solide et le plus agréable; mais, il prenait très souvent part à nos exercices et toujours à nos pensées et il signa, septième, l'acte de notre association où étaient exprimées les résolutions que nous prenions ensemble.

« Tous les dimanches, nous nous rendions au Gesu. Le P. de Villefort y présidait une réunion où nous nous retrouvions avec quelques jeunes Polonais, lesquels, après avoir combattu pour l'indépendance de leur pays, se proposaient de travailler comme prêtres à la résurrection de la Pologne en y renouvelant l'esprit chrétien. L'un d'eux avait le visage balafre d'une large cicatrice, attestant qu'il s'était battu au premier rang et on pouvait aisément presentir qu'après avoir été d'intrépides soldats, ils allaient devenir des prêtres éminents en vertu et en zèle. Le P. de Villefort nous invitait à dire chacun notre pensée sur quelque sujet de piété. Lui-même prenait ensuite la parole et nous laissait tout

échauffés du désir de bien faire et de répondre à notre vocation.

« L'abbé de la Bouillerie nous charmait tous par l'aménité de son caractère et il était en même temps notre modèle par l'application qu'il portait aux études théologiques. Nous remarquions aussi l'ardeur de sa dévotion envers le Saint-Sacrement et l'empressement avec lequel il se rendait aux expositions et aux saluts.

« J'eus, pour ma part, l'occasion de le connaître plus intimement lorsque nous suivîmes ensemble les exercices des Ordinands qui se pratiquent encore à Rome chez les prêtres de la Mission, en la forme où Saint-Vincent-de-Paul les avait établis au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle.

« Tous les ecclésiastiques, qui n'appartiennent pas à une communauté ou ne vivent pas dans un séminaire, doivent passer dix jours dans la maison de la Mission avant d'être promus à un ordre sacré. Nous y entrâmes tous les deux vers la fin de mars 1840, pour nous préparer à l'ordination où nous devons recevoir, le samedi 4 avril, lui, le sous-diaconat, et moi, la prêtrise. Nous y étions en compagnie d'un assez grand nombre d'ecclésiastiques romains, mais nous passions naturellement tous les deux ensemble la plus grande partie de nos moments de récréation. C'est alors qu'il me raconta toute l'histoire de son année précédente.

» Pendant cette retraite, j'eus l'occasion de remarquer à quel point il avait le don des larmes de dévotion. La messe de communauté se disait un peu tard et tous les matins nous nous

rendions tous les deux à la chapelle pour y recevoir la sainte communion, qu'un prêtre avait la complaisance de venir nous donner. Agenouillé devant la balustrade de la chapelle, il y appuyait sa tête qu'il enveloppait de son manteau. J'étais agenouillé de l'autre côté, mais bientôt le bruit étouffé de ses sanglots et les secousses de ses épaules me révélaient quelle vivacité d'émotions sa piété lui faisait ressentir. Lorsque, après avoir terminé nos prières d'actions de grâces, nous nous retirions, je le laissais passer et j'avais la curiosité de regarder ce marbre inondé, à la lettre, de ses larmes. On eût pu croire qu'on venait d'y verser un verre d'eau et chaque jour il en était de même.

« Lorsque, deux jours après l'ordination à laquelle nous avons participé tous les deux dans l'église de Saint-Jean-de Latran, je célébrai ma première messe sur le tombeau de saint Pierre, je fus heureux de lui demander de la servir. Il reçut le diaconat à la Pentecôte et ce fut le samedi saint de l'année 1841 qu'il fut ordonné prêtre. Le jour de Pâques, il dit sa première messe à Sainte-Marie-Majeure, devant la célèbre image de la Sainte-Vierge. Son émotion fut telle, au moment de la consécration, qu'il eut peine à accomplir le rite sacré de l'élévation. Suffoqué par ses sanglots, il essayait de porter en haut l'hostie sainte et ses bras étaient agités par un tel tremblement qu'il ne pouvait y parvenir. Je ne saurais exprimer l'impression qui fut ressentie par toute l'assistance, mais je veux consigner ici un autre souvenir qui m'est demeuré de cette grande matinée. Près de moi se



trouvait le comte de la Ferronays, dont la mort se rattacha à la conversion d'Alphonse Ratisbonne. Arrivé longtemps avant la cérémonie et agenouillé sur la dalle, il priait avec un sentiment si profond qu'il me sembla voir sur lui comme un reflet de la présence de Dieu. Je crois que dans le ciel je reconnâtrai, dans les saints prosternés devant le Très-Haut, quelque chose de ce que j'ai vu là dans le comte de la Ferronays. Lorsque j'appris, l'année suivante, la conversion si prodigieuse du Juif auquel la Sainte-Vierge se montra dans l'église de Saint-André et l'intervention surnaturelle de M. de la Ferronays qui fut miraculeusement révélée à Alphonse Ratisbonne, le souvenir de ce que j'avais vu le jour de la première messe de l'abbé de la Bouillerie se présenta à moi et je compris que Dieu avait pu être fléchi par la prière d'un tel chrétien mourant.

« L'année suivante, la Petite Communauté quitta la place Saint-Ignace et se transporta *dietro la tribuna di tor de' specchi* et l'abbé de la Bouillerie vint bientôt après, avec sa tante, occuper un autre étage dans la même maison. L'abbé Gay avait été obligé par sa santé à retourner en France ; mais M. Edmond de Cazalès (plus tard supérieur du séminaire de Montauban, puis député et enfin chanoine de Versailles) vint s'aggréger à l'association et lui conserver le nombre septénaire, bien qu'il ne pût pas en partager le domicile.

« Pendant les vacances du carnaval de 1841, nous fîmes tous un pèlerinage à Orvieto pour y vénérer le saint corporal teint du sang qui

coula miraculeusement à Bolsena pendant la messe d'un prêtre dont l'esprit avait été troublé par des doutes. Monseigneur Laurent, évêque de Chersonèse, s'était joint à nous, et, à cause de lui, le chapitre fit ouvrir le reliquaire qui contient la sainte relique. Je me souviens de la joie qui remplissait le cœur de l'abbé de la Bouillerie et de son enthousiasme à la vue de l'admirable cathédrale. De là, nous nous rendîmes à Bolsena pour voir le lieu où le miracle s'était accompli et l'autel même dont les pierres ont été mouillées par le sang miraculeux et je me rappelle l'allégresse avec laquelle nous cheminions à travers les bois en chantant les litanies de la Sainte-Vierge et les hymnes sacrées.

« En 1842, la petite Communauté s'était encore diminuée, mais un jeune secrétaire de l'ambassade devint l'ami de ceux qui restaient; c'était Gaston de Ségur, qui vit là se développer dans son cœur les germes d'une vocation plus tard si utile à l'Église.

« Je me suis retrouvé dans la suite à Paris avec l'abbé de la Bouillerie, qui devint grand-vicaire de Monseigneur Affre. C'était toujours la même sensibilité de dévotion envers la sainte Eucharistie. Il était tout occupé de promouvoir l'adoration perpétuelle et il entretenait la piété des personnes qui avaient pris le plus à cœur cette dévotion, par des allocutions qu'il a ensuite publiées sous la forme de méditations.

« Plusieurs adoratrices, pour la plupart ses pénitentes et vivant dans les différentes classes de la société, avaient le privilège d'être réunies dans des occasions particulières. Quelquefois,

---

il les amenait auprès du lit de malades auxquels il portait le Saint-Sacrement. Sa dévotion s'exhalait alors avec plus de liberté, et parfois elle gagna tellement l'assistance que tout le monde fondait en larmes au point que la cérémonie en était interrompue... »

## CHAPITRE IV

### LE GRAND-VICAIRE DE MONSIEUR AFFRE

En l'année même où l'abbé de la Bouillerie recevait la prêtrise, à Rome, avec dimissoires de l'archevêché de Paris, son diocèse natal, le siège de Saint-Denis, vacant depuis la mort de Monseigneur de Quélen, était attribué à l'abbé Affre. Cette nomination surprit tout le monde, l'élu autant que les autres. Il eut, tout d'abord, beaucoup de peine à se faire accepter dans la société parisienne, où son nom et ses allures faisaient contraste avec le prédécesseur. A la cour même, on ne l'appelait que « l'Auvergnat. » Il ne s'en formalisait point ; et, dans un mandement lu en chaire, il avait écrit à l'adresse de certains : « Notre nom est sans éclat, et nous pouvons dire, comme le premier roi des Hébreux, que notre tribu est une des plus petites en Israël, et que notre père n'est point un des grands de sa tribu. » Peu souple, point courtisan, il irrita plus d'une fois Louis-Philippe, qui répéta souvent cette plainte : « Qu'ai-je fait ? Où ai-je été prendre ce M. Affre ? C'est une pierre brute des montagnes ; je la briserais si je n'en

craignais les éclats<sup>1</sup>. » Son scepticisme politique passa, aux yeux des légitimistes, pour de l'infidélité, et pour du républicanisme aux yeux des amis de Louis Philippe. D'ailleurs, très versé dans la connaissance du droit et d'une rare clairvoyance pratique, il gâtait, aux yeux des catholiques militants, ses qualités par une affectation souvent maladroite de principes gallicans.

Nul n'a mieux indiqué les qualités du prélat immortalisé par sa fin glorieuse, et aussi les ombres de ces qualités, que son futur grand-vicaire<sup>2</sup> :

« Monseigneur Affre, dit-il, dont les idées, les opinions et les doctrines étaient assurément loin d'être les miennes, joignait à un esprit sage et ferme, un cœur excellent et très sûr. Je n'ai jamais vu réunies au même point la sécheresse un peu dure du dehors, avec la tendre bonhomie du dedans. Gêné dans le monde, dont il n'avait ni les allures ni le goût, il était dans son intérieur d'une ouverture et d'une simplicité d'enfant. Peu accessible aux entraînements, et d'ailleurs lent et timide par nature, il courait au devant du devoir, si pénible qu'il fût, et c'est ainsi qu'il a couru à son héroïque mort. Personne n'en a moins compris l'héroïsme, personne n'y a vu plus clairement un grand devoir accompli. »

Certes, le nouvel ordinand de 1840, quand il fit sa visite au nouvel archevêque pour lui de-

<sup>1</sup> G. D'AVENEL. *Les Ev. et Arch. de Paris*, t. II, p. 220 et suiv.

<sup>2</sup> *Autobiographie*.

mander, avec sa bénédiction, l'autorisation d'achever, à Rome, le cours de ses études théologiques, ne songeait guère à devenir prochainement le plus intime de ses coopérateurs, et c'est bien le cas de répéter avec un panégyriste<sup>1</sup> :

« Nous sommes ouvriers avec Dieu, sans le savoir, dans l'accomplissement des destinées générales, bien plus encore que dans l'accomplissement de notre propre destinée. L'archevêque de Paris, Monseigneur Affre, auquel l'abbé de la Bouillerie est déjà dévolu par la Providence, est un enfant du Rouergue. Il a les fortes qualités et aussi les défauts de sa race. Si le vigoureux sentiment du devoir peut le conduire au martyr « avec une simplicité telle qu'il est le seul à ne pas se « douter de son héroïsme », il n'en resterait pas moins sans prise aucune sur la haute société parisienne, après Monseigneur de Quélen et dans une heure décisive. Voici que Dieu lui prépare son bras mondain de prédilection, qui le croirait ? son Benjamin<sup>2</sup>. C'est par lui, par cet instrument spécialement adapté au diocèse de Paris et au moment que se rattacheront à l'archevêché et au clergé les nombreuses associations de jeunes laïques choisis dans toutes les aristocraties de naissance, de cœur, d'intelligence, de fortune, au sein de la capitale, associations qui posent les fonde-

<sup>1</sup> BUISSON. *Eloge*, etc., p. 19.

<sup>2</sup> « Je ne suis pas un ardent ultramontain comme vous, disait le prélat à son grand-vicaire, mais je vous aime plus qu'aucun des modérés qui m'entourent. » (MONSEIGNEUR MERMILLOD *Oraison funèbre*.)

ments des grandes œuvres charitables de ce siècle. »

## I

Dans un des plus tristes et plus pauvres quartiers de Paris, un peu transformé aujourd'hui, entre les petites rues de Pontoise et de Saint-Victor, à côté de la modeste église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, se voit une maison antique, haute et noire ; c'est là qu'au xvii<sup>e</sup> siècle le pieux abbé Bourdoise avait établi une communauté de prêtres qui subsista jusqu'à la Révolution ; après le Concordat, cette maison devint le Petit-Séminaire de Paris : il faut aller la visiter, si l'on veut se faire une idée de ce qu'il fallut, à l'abbé Dupanloup, de ressources et d'habileté pour attirer là les enfants de la plus haute aristocratie parisienne, et y faire, pendant les huit années qu'il y resta, on peut le dire sans exagération, une des merveilles de l'éducation chrétienne<sup>1</sup>.

C'est au Petit-Séminaire de Saint-Nicolas, où M. Dupanloup était supérieur depuis cinq ans, que Monseigneur Affre assigna tout d'abord sa résidence et son ministère à l'abbé de la Bouillèrie, lorsque, à son retour définitif à Rome, en 1842, celui-ci fut se mettre à la disposition de son Archevêque.

« Lorsque, après quatre ans d'études passés

<sup>1</sup> LAGRANGE, *Vie de Monseigneur Dupanloup*. t. I, p. 169.

à Rome, je revins à Paris, je descendis au Petit Séminaire de la rue Saint-Nicolas, dont l'abbé Dupanloup, depuis évêque d'Orléans, était alors supérieur. C'est là que je commençai à exercer auprès des enfants le ministère de la parole. »

M<sup>mo</sup> Swetchine avait fort goûté, et peut-être conseillé, ce parti. Elle en écrivait à M<sup>mo</sup> la comtesse de Gontaut-Biron <sup>1</sup> :

« La vie commune si précieuse, que lui offre  
 « le Petit-Séminaire, ces enfants qui recueillent  
 « dans le contact de sa piété l'héritage de l'ami-  
 « tié qui le liait à leurs parents, l'excellent es-  
 « prit de la maison, et en même temps les bon-  
 « tés dont M. l'abbé Dupanloup le comble,  
 « expliquent déjà sa préférence très marquée.  
 « De plus, ses rapports avec Monseigneur l'Ar-  
 « chevêque, très propres à exciter sa reconnais-  
 « sance, l'attachent à un diocèse d'où doit partir,  
 « avec éclat et puissance, cette impulsion qui,  
 « dans le monde entier, a tant, tant à réparer !  
 « — Le travail imposé à notre jeune ami par  
 « ses fonctions est à la vérité ingrat et sec ; il  
 « pourrait même lui paraître rebutant, si son  
 « bon esprit ne lui disait pas que rien de ce qui  
 « exerce sérieusement l'intelligence n'est perdu  
 « pour elle, que tout ce qui tient aux besoins de  
 « l'Église est digne de l'occuper, et que la science  
 « spéciale que l'on puise à l'officialité peut trou-  
 « ver, comme toute autre, plus tard son appli-  
 « cation utile. Je crois que, dans les positions,  
 « de même que dans les questions, il faut faire

<sup>1</sup> Lettre du 15 octobre 1842.



« bon marché de ce qui est secondaire, et s'at-  
 « tacher aux conditions principales. Je vois ainsi  
 « obtenues pour l'abbé de la Bouillerie celles  
 « auxquelles il tenait davantage : une atmos-  
 « phère ecclésiastique, et du temps pour pour-  
 « suivre ses études et son travail particulier.  
 « La double utilité des services qu'il avait tou-  
 « jours désiré pouvoir rendre au diocèse, et l'ac-  
 « tion morale qu'il est appelé à exercer jour-  
 « nellement dans l'intérieur de Saint-Nicolas,  
 « répondent également au but qu'il s'était tou-  
 « jours proposé et à son aptitude particulière.  
 « C'est un aimable et séduisant prédicateur d'en-  
 « fants, et je ne doute pas qu'il ne leur fasse  
 « utilement agréer son patronage. A toutes ces  
 « convenances s'ajoute l'incalculable avantage  
 « de la règle, de l'homogénéité des éléments qui  
 « composent cette maison, et de la sagesse de  
 « cette direction forte et une qui leur est impré-  
 « mée. Il me semble donc impossible que tout  
 « ce que l'abbé de la Bouillerie soumet de son  
 « côté à ces influences ne porte de bons fruits.  
 « J'étais sûre, Madame, que votre charité et vo-  
 « tre zèle auraient vite découvert les vraies  
 « grâces dont il a été prévenu ; rien ne lui man-  
 « quera, j'espère, pour faire aimer la vérité :  
 « son onction et le charme de sa douceur s'ajou-  
 « tant à un esprit doué d'une grâce naturelle  
 « dont l'allure devient ferme et la trempe so-  
 « lide. »

Trois mois en effet s'étaient à peine écoulés que Monseigneur Affre, frappé du retentissement qu'avait à Paris le retour de l'abbé de la Bouillerie, dans le monde où il avait vécu

avant son entrée dans la cléricature, pensa qu'il pourrait y utiliser les relations nombreuses qu'il s'y était faites, les sympathies qu'il y avait inspirées, en l'appelant auprès de lui, dans ses conseils et dans son administration.

Monseigneur Affre était, avant tout, un esprit pratique. Sans doute, il devina qu'on n'accorderait jamais à son élu les grands mérites d'un petit expéditeur ou la petite science d'un grand chef de bureau. Comme pour l'abbé Gerbet<sup>1</sup>, il y aura des gens qui reprocheront à l'abbé de la Bouillerie de manquer d'aptitude administrative. Il ne sera jamais de ces génies d'administration, pour qui l'idéal du gouvernement consiste à se mirer complaisamment dans une série de registres où le Doit et l'Avoir s'étalent majestueusement à l'encre noire et à l'encre rouge. La netteté des écritures, les lignes bien droites tirées avec correction, tout cela, c'est très bien, mais ce n'est pas tout, quand ce n'est pas un trompe-l'œil.

Cependant, l'Archevêque veut plier son jeune collaborateur aux détails, avant de lui confier une charge plus haute. C'est pourquoi, tout en lui laissant continuer son fructueux ministère auprès des élèves du Petit-Séminaire, il l'attacha tout d'abord à l'officialité diocésaine.

Les fonctions d'official, distinctes de celles du grand-vicaire, avaient trait à la connaissance et à la décision des causes matrimoniales : em-

<sup>1</sup> Nous avons raconté et exposé la difficulté en détail dans le second volume des *Etudes sur l'Ecole Menaisienne*, consacré à Gerbet (chap. ix).

pêchements, dispenses, formalités diverses, toutes choses, il faut bien en convenir, fort peu en harmonie avec les habitudes d'esprit du jeune official. M<sup>me</sup> Swetchine vient de nous dire comment il accepta ce labeur sec et ingrat, et nous lui en avons souvent entendu parler comme du plus grand service que pouvait lui rendre, à ce moment de sa vie, Monseigneur Affre, qui apprit ainsi à apprécier son bon esprit, comme il appréciait déjà son intelligence et sa distinction.

## II

Les biographes de Monseigneur Affre ont mis en lumière l'influence qu'il exerça sur le mouvement intellectuel dans le clergé de 1840 à 1848. Les encouragements donnés aux ecclésiastiques plus particulièrement portés à une vie d'études, la fondation de l'Ecole des Hautes-Etudes, la réorganisation de la Sorbonne et l'importance attribuée par le savant prélat aux conférences ou réunions du clergé diocésain en vue du développement des sciences sacrées, nous font comprendre avec quel plaisir il dut accueillir le jeune docteur du Collège romain, dont, avec sa rare pénétration, il apprécia promptement la portée d'esprit. Il voulut le faire apprécier à tout son clergé, comme pour justifier auprès de ses nouveaux confrères l'élévation rapide du jeune official.

« L'usage était alors que le rapport général des Conférences du diocèse se fît, chaque année,

à l'archevêché, en présence du clergé réuni. Dès la seconde année de mon arrivée à Paris, Monseigneur Affre me chargea de ce rapport et, le lendemain du jour où j'en avais fait la lecture, il me nomma vicaire-général honoraire. »

C'était le prélude d'une autre élévation, qui ne devait maintenant plus beaucoup tarder. Plus l'abbé de la Bouillerie approchait de l'Archevêque, et plus celui-ci goûtait cette piété tendre, cette doctrine profonde, son véritable génie pour la parole, particulièrement la parole improvisée, sa douceur et l'aménité de cette belle âme, qui s'attachait à mettre le plus d'huile possible sur les rouages administratifs, qui s'interposait doucement dans les petites querelles intimes auxquelles n'échappent point même les esprits les plus animés d'intentions pures et de zèle désintéressé. « Avec Monseigneur Affre, nous écrit le neveu de l'immortel Archevêque, il vécut avec un ami, dans la simplicité sublime et évangélique... Il fit connaître au prélat toutes les douceurs de l'amitié. » Bientôt, l'archevêque ne put plus se passer de lui.

« Monseigneur Affre n'aimait pas à parler en public. Reconnaissant les dispositions que l'abbé de la Bouillerie montrait dès lors pour la prédication, il aimait à le prendre avec lui dans ses tournées et dans les cérémonies qu'il avait à présider. Le plus souvent, il le chargeait de prendre la parole à sa place, souvent même il l'obligeait à la prendre à l'improviste. Ce fut pour le jeune grand-vicaire une excellente école où il se forma à la prédication, surtout à ce genre de discours où il excellait, adressés à un

auditoire spécial, et pour un objet déterminé, auquel il savait merveilleusement approprier sa parole<sup>1</sup>. »

Cette rare facilité d'improvisation datait de loin.

Nous l'avons souvent entendu raconter à l'un de ses condisciples, l'abbé Cruice, mort en 1862, évêque de Marseille, qui n'en parlait jamais sans admiration : dès l'adolescence, une faculté exceptionnelle s'était révélée en lui, « celle de composer et de fixer en même temps dans sa mémoire de très longs discours, sans recourir jamais à une seule note écrite. » Cette méthode, qu'il ne faut point conseiller, mais qui fixa dès lors l'attention de ses maîtres comme un privilège de cette nature si bien douée, demeura la méthode favorite de l'orateur. Nous l'avons vu, plus d'une fois, l'employer, même dans des circonstances très solennelles, comme aux obsèques de Monseigneur Gerbet, et, après avoir éprouvé quelque anxiété du résultat, nous demeurions toujours ravi de l'infailible succès qu'elle assurait à cet esprit privilégié.

Lui-même d'ailleurs l'a raconté avec une simplicité charmante :

« C'est en rhétorique, chez l'abbé Poiloup,

<sup>1</sup> *Documents inédits*, etc. — M. le Marquis de Ségur a cité, dans le *Monde*, en rendant compte de ce livre avec une obligeance extrême, un de ces mots charmants, comme Mgr de la Bouillerie les trouvait si aisément. « Dans nos visites pastorales, du temps de Mgr Affre, on me demandait avec inquiétude : — Est ce que Monseigneur ne parlera point ? — Sous Mgr Sibour, après deux ou trois discours, on me demandait quelquefois : — Monseigneur parlera-t-il encore ? »

que je remarquai en moi une faculté que j'ai toujours conservée, celle de composer et de fixer en même temps dans ma mémoire de très longs discours sans recourir jamais à une seule note écrite. Je remettais à mon professeur la copie de mes devoirs sans jamais les écrire ailleurs, et je me souviens de son étonnement, lorsqu'il s'aperçut pour la première fois en classe que je lisais, sans faire aucune faute, sur un papier entièrement blanc, la copie d'un long devoir qu'il tenait lui-même à la main. Lorsque, plus tard, je suis devenu prêtre, je me suis aperçu que les discours que j'avais essayé d'écrire d'avance et d'apprendre, manquaient presque toujours de suite et d'ensemble. Je ne suis sûr de moi et de ma parole que lorsque je n'ai absolument rien écrit. Je ne voudrais pas cependant conseiller cette méthode à tous les jeunes orateurs chrétiens. Plus encore que le style la parole est l'homme tout entier. Chacun parle comme sa nature parle. »

Tous goûtaient, comme l'Archevêque, le genre du jeune et sympathique orateur. Un récit charmant de M. de Pontmartin nous en a conservé le témoignage.

« Il y a treize ans, raconte le spirituel critique, j'eus l'honneur de rencontrer M. de la Bouillerie à Evian, sur le lac de Genève, dans le voisinage de Thonon et des Allinges, au milieu de ces charmants paysages qui nous parlent de Saint François de Sales et qui semblent l'écouter encore.

« M. l'abbé de la Bouillerie n'était alors que grand-vicaire ; mais il suffisait de le voir et de

l'entendre pour pressentir dans toute sa personne un avant-goût de grâce et de dignité épiscopale. On éprouvait une profonde émotion de sympathie et de respect en présence de ce saint prêtre, né avec tous les avantages qui peuvent faire aimer ou regretter la vie mondaine, et ne s'étant aperçu des séductions du monde que pour avoir plus d'ardeur et plus de mérite à leur échapper. Ces vocations sacerdotales, chez les privilégiés de la naissance, de l'éducation et de la fortune, sont doublement précieuses : d'abord parce que nul ne peut en suspecter la sincérité ; ensuite, parce qu'elles donnent au clergé contemporain des modèles de ces manières exquises, de cette élégance et de cette politesse de langage, de cette délicatesse de nuances, qui rendent la vertu plus persuasive sans la rendre moins pure ou moins forte.

« Un dimanche, l'abbé de la Bouillerie, comme nous l'appelions alors, monta en chaire, après la messe, dans la modeste église d'Évian. Jamais cadre plus gracieux ne s'ajusta mieux à une suave éloquence. L'été, dans ces bienheureux pays, n'est qu'une continuation du printemps. Un coin de ciel bleu souriait aux plantes grimpantes, entrelacées aux vitraux du chœur. Un rayon de soleil, glissant à travers la fenêtre, changeait en paillettes d'or les atômes de poussière et formait comme une échelle lumineuse entre la voûte et les dalles. Il y avait, dans l'auditoire, bon nombre de protestants mêlés aux catholiques. Tous furent charmés de cette parole douce et pénétrante qui associait

les harmonies de la nature aux bienfaits du Créateur.

« Je ne suis, hélas ! nullement prophète, même hors de mon pays ; et cependant, dès ce jour-là, le jeune et sympathique orateur, si habile à réveiller la piété dans les âmes en leur montrant ce beau lac, ce beau ciel, ces fraîches vallées comme autant de témoignages de la bonté et de la grandeur de Dieu, me parut prédestiné à raviver dans la littérature sacrée un genre dont les époques religieuses nous ont donné bien des modèles, et qui intéresse l'imagination à tous les mystères de la foi <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> A. DE PONTMARTIN, *Nouveaux Samedis*, cinquième série, p. 52. Retrouvant ce passage de ses écrits dans notre livre, le noble critique a bien voulu y ajouter les lignes suivantes, qui relatent une amusante remarque, tout à fait dans la note de notre héros, à ses heures d'aimable gaîté : « Encore un souvenir personnel : En juillet 1854. j'eus l'honneur et la joie de rencontrer, à Evian, l'abbé de La Bouillerie, qui touchait à l'épiscopat, mais qui n'était encore que vicaire-général du diocèse de Paris. L'hôtel où je logeais faisait face à la maison où l'abbé de La Bouillerie occupait un appartement. Près de la porte de cette maison, il y avait un banc, et sur ce banc je remarquais, du matin au soir, un singulier personnage qui avait fini par m'intriguer. Il était difficile de déterminer son état social. Quoiqu'il fût correctement vêtu, on ne pouvait le prendre pour un *étranger de distinction*. Evidemment, ce n'était ni un indigène, ni un commissionnaire, ni un employé de l'hôtel. Son temps se partageait entre sa pipe et sa sieste. Quand il ne fumait pas, il dormait, et réciproquement. Son péché mignon sautait aux yeux : la paresse ; une paresse savourée avec délices par un oisif qui en avait fait sa vocation, sa spécialité, sa seconde nature. A la fin, j'en dis un mot à l'abbé, qui me répondit avec son charmant sourire : « C'est mon valet de chambre : tel que vous le voyez, — *brillant*



Monseigneur Affre cependant avait nommé M. de la Bouillerie vicaire-général titulaire, chargé d'administrer l'archidiaconé de Sainte-Geneviève.

Le conseil archiépiscopal se composait alors de MM. Jacquemet, plus tard évêque de Nantes ; de la Bouillerie ; Buquet, futur évêque de Parium et auxiliaire de Paris que le précédent avait beaucoup connu au Collège Stanislas ; Gaume, auteur de plusieurs bons ouvrages ; Ravinet, mort évêque de Troyes et Eglée.

« D'un côté, dit Monseigneur Cruice dans sa belle *Vie de Monseigneur Affre*, d'un côté (M. Jacquemet), une longue expérience des affaires administratives, la souplesse et la flexibilité d'esprit, une circonspection toujours vigilante, un calme inaltérable ; d'un autre côté (M. de la Bouillerie), l'élévation et la délicatesse du cœur, toutes les inspirations du zèle et de la piété avec les conseils d'une sagesse très éclairée ; d'une autre part (M. Buquet), une profonde connaissance des hommes et des besoins de notre époque, l'art difficile des ménagements, la fermeté unie à la bonté et à la modération ; ensuite (M. Gaume), le dévouement avec une pro-

*sa vie*, comme a dit Chateaubriand, — il a fait toutes ses classes, passé tous ses examens, obtenu tous ses diplômes. Après sa troisième année de droit, son père lui ayant demandé quelle carrière il voulait choisir, il a répondu fièrement : « Je veux être domestique ! » — A présent, je m'explique cette préférence. » — Et moi aussi, ajoutai-je tout bas ; surtout quand il sera valet de chambre d'un évêque. Pour un paresseux de profession, il n'en est pas de plus honorable, de plus sûre et de plus douce. »

fonde piété, les talents avec l'humilité; puis (M. Ravinet), l'esprit d'observation, l'affabilité dans les rapports, la promptitude avec la prudence dans l'action; et enfin (M. Eglée), une admirable droiture de caractère et une grande habileté dans le maniement des affaires. »

Tels étaient, conclut le biographe, les dons divers que la Providence avait réunis autour de l'Archevêque de Paris.

Dans ce milieu, l'âme droite et élevée du nouveau grand vicaire s'épanouit à l'aise. « J'ai passé, dit-il, de très bonnes années dans l'administration de Monseigneur Affre et auprès de sa personne; mes collègues et moi, nous étions extrêmement unis et attachés du fond du cœur à un prélat que nous aimions et vénérions<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La correspondance inédite de M<sup>me</sup> Swetchine avec M. de Falloux, dans laquelle une généreuse obligeance nous a permis de puiser, revient souvent sur la part prise par l'abbé de la Bouillerie au redressement de l'opinion à l'égard de Monseigneur Affre. On l'y voit empressé à faire ressortir les initiatives de l'Archevêque qui peuvent plaire dans le monde religieux et aristocratique de Paris, comme lorsque le sage prélat rappela Lacordaire à Notre-Dame. M<sup>me</sup> Swetchine l'écrit à la vicomtesse de Falloux, le 9 mai 1843 : «... J'ai attendu la conclusion définitive mais encore secrète pour dire à Alfred la grande nouvelle pour moi du retour de notre ami à la chaire de Notre-Dame. — Depuis plusieurs jours, la chose était faite et je n'y croyais pas encore, un petit mot de François m'en a donné avis hier...

La même année, le 7 septembre, M<sup>me</sup> Swetchine écrit encore : «... François vous aura dit qu'au milieu de la sorte de persécution à laquelle sont en but (sic) pour le moment les ordres religieux, Monseigneur l'archevêque et son entourage feraient plutôt exception en faveur de notre ami do

L'abbé de la Bouillerie s'appliqua, pendant cette période, avec un zèle consciencieux, plutôt qu'avec un goût déterminé, au travail de l'administration du diocèse.

« Mais, ce qui y marqua incontestablement le plus et donna le plus de relief à son ministère pendant toute la durée de son passage aux affaires diocésaines de Paris, ce fut l'heureuse et féconde impulsion qu'il donna à ce que l'on a appelé, depuis cette époque, *les OEuvres*.

« Ce fut alors, pour ainsi dire, une création nouvelle, non pas assurément qu'il ait lui-même fondé la plupart des œuvres qui prirent alors naissance, mais il contribua puissamment à les susciter, à les encourager, à les propager, à leur imprimer une excellente direction.

« Jusque-là, il n'existait guère d'œuvres de charité exercées en commun par les fidèles.

« Sous la Restauration, une œuvre de ce

minicain. Monseigneur est un homme droit et loyal qui a toujours été personnellement bien disposé pour le Père Lacordaire. François, si vous l'avez vu à l'aise, a dû vous faire sortir d'une manière agréable, instructive et quelquefois redressante, de cet isolement que vous redoutiez comme absence du contrôle nécessaire à la rectitude de nos jugements. Avoir saisi la face principale n'est pas encore s'être rendu compte de toutes les autres et le raisonnement le mieux déduit demande encore qu'on sache bien tout ce qui vient au travers de cette logique rigoureuse que notre pauvre monde, choses et personnes, ne supporte pas toujours. Si François vous a parlé de notre archevêque, il vous aura dit probablement que c'est tout à fait un homme sans passions, sans fiel, sans amertume, qui n'engage dans les autres que la justice, mais qui la cherche pour lui-même et croit sincèrement ne statuer que sur le vrai... »

genre avait été tentée sous le titre d'*Oeuvre des Petits Savoyards*, mais la Révolution de 1830 en avait bientôt dispersé tous les membres. Une association de dames, à l'organisation de laquelle M<sup>me</sup> de la Bouillerie avait également, sous la Restauration, beaucoup contribué, pour la visite des pauvres dans les hôpitaux, subsistait encore, et quelques rares conférences de Saint-Vincent de Paul venaient de se former. C'était tout.

« Mais le mouvement catholique, imprimé par les grands prédicateurs de cette époque, le P. Lacordaire, le P. de Ravignan et tant d'autres, tendait à donner une forme pratique, une sorte d'élan d'activité au sentiment religieux qui se développait parmi la jeunesse.

« Monseigneur Affre jugea qu'il y avait là un ministère utile à exercer : il en chargea spécialement l'abbé de la Bouillerie. Ses nombreuses relations dans la haute société de Paris, la notoriété de son nom, son talent naissant pour la parole, toutes les aptitudes enfin le désignaient pour cette mission »<sup>1</sup>.

Il est temps de voir comment il l'accomplit.

### III

Le 28 mai 1843, en terminant une retraite qu'elle venait de faire au couvent des Dames du Sacré-Cœur, à Rome, une personne de très haute piété se sentit pressée de travailler à l'éta-

blissement des Quarante-Heures, à Paris, sa ville de résidence où elle se disposait à retourner, une fois la retraite finie.

Troublée de cette inspiration, M<sup>lle</sup> de Mauroy — C'était le nom de la retraitante, — s'en ouvrit à son confesseur, le Père Rosaven, de la Compagnie de Jésus, qui avait dirigé ses exercices spirituels.

« Le R. Père, raconte M<sup>lle</sup> de Mauroy, me félicita et m'encouragea dans mon dessein ; et, comme je lui objectais que je ne connaissais aucun prêtre à Paris auquel il me fût possible de parler de cette œuvre, il me conseilla de m'adresser à M. l'abbé de la Bouillerie, qui, ayant fait ses études à Rome, me comprendrait.

« Quelques jours après ma retraite, je sollicitai la bénédiction de Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI. Ce fut le R. P. Vaux qui voulut bien se charger de me présenter au Saint-Père, en compagnie de M<sup>me</sup> de Bussière, de sa fille, et de la gouvernante de cette dernière. Le Pape nous reçut dans la Bibliothèque ; un grand fauteuil et plusieurs tabourets y étaient préparés. M<sup>me</sup> de Bussière fut présentée la première, ainsi que sa fille. Je m'approchai ensuite ; le Saint-Père était debout, je m'agenouillai à ses pieds. Sa Sainteté me dit : « *Parlatemi in francese, vi respondero in italiano.* » Quoique bien émue, je demandai au Pape sa bénédiction pour l'établissement des Quarante-Heures à Paris. Le Pape, surpris d'une pareille demande, me dit : « *Come, figlia mia, le Quarante Ore, in Parigi, in questa cattiva città, con tutti questi serpenti nelle strade ; non è*

« *possibile, non è possibile.* » Toujours à genoux, je répondis : « Saint-Père, nous deviendrons meilleurs. « Alors, Sa Sainteté, se recueillant et les yeux remplis de larmes qui tombèrent sur moi, me dit : *Con la grazia di Dio si può tutto, andate, siate benedetta.* » Je me relevais bien consolée.

« Je dois faire observer que, jusque-là, tout en ayant assisté à de magnifiques bénédictions du Saint-Sacrement, j'ignorais que l'Œuvre des Quarante-Heures fût établie à Rome.

« Je quittai Rome et me rendis à Notre-Dame de Lorette pour mettre l'Œuvre sous la protection de la Sainte-Vierge ; de là, à Assise, pour la mettre également sous la protection de saint François et de Sainte Claire. Partout je fus bien reçue.

« A mon retour à Paris, je me rendis aussitôt chez M. l'abbé de la Bouillerie, qui habitait à cette époque rue du Cherche-Midi, et je lui parlais de l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle du T. S. Sacrement à établir à Paris, comme elle l'était à Rome. La recommandation du P. Rosaven lui fit le plus grand plaisir, il m'accueillit avec beaucoup de bonne grâce et m'exprima un grand désir de commencer l'Œuvre. Il me dit qu'il prêchait à Sainte-Valère le mois de Marie, et que peut-être il pourrait en parler. Je le revis le lendemain, et il fut convenu que, le jeudi suivant, le Très-Saint-Sacrement serait exposé toute la journée dans cette chapelle. »

On s'expliquera facilement l'accueil que reçut auprès du prédicateur de Sainte-Valère M<sup>lle</sup> de Mauroy. L'inspiration que cette inconnue

lui rapportait de Rome, avec l'approbation du P. Rosaven et la bénédiction du Souverain-Pontife, c'était sa pensée la plus intime, la résolution qu'il avait lui aussi formée dans le silence de ses longues adorations sur le Mont-Quirinal, l'objectif de sa vie sacerdotale. Il nous le dit lui-même :

« A peine ma position de grand-vicaire m'eut elle permis d'exercer autour de moi une certaine influence, que je songeai à préparer de loin la grande œuvre que j'avais en vue, l'institution de l'Adoration perpétuelle, à Paris. Le culte du Très-Saint-Sacrement m'avait paru profondément délaissé ; et le relever dans l'esprit et dans le cœur des fidèles, me semblait le principal objet que dût se proposer ma vie sacerdotale.

« Je commençai par former, très en secret, une association de personnes pieuses qui successivement adoraient le Très-Saint-Sacrement, pendant une heure de la nuit<sup>1</sup>. Nous nous réu-

<sup>1</sup> Voici, composée par le pieux fondateur, une notice sur cette première association :

« Quelques personnes pieuses ont conçu la pensée, il y a environ deux ans, de se dévouer spécialement au culte du saint Sacrement de l'autel, en consacrant, chaque mois, une heure de la nuit à l'adorer.

« Cette pensée n'a point tardé à être adoptée par un grand nombre de Fidèles. Une Association s'est formée, et on peut affirmer déjà qu'elle a atteint son but par l'adoration successive et non interrompue de ses membres à toutes les heures de la nuit.

« Le mode adopté par l'Association est très simple.

« L'adoration ne pouvant avoir lieu à l'église, chaque Associé la fait chez soi. — Elle comprend 12 heures, de 8 heu-

nissions dans une chapelle, chaque deuxième vendredi du mois ; je parlais aux associés, soit avant, soit après la sainte communion. »

res du soir à 8 heures du matin. Chaque Adorateur ou Adoratrice fait une heure d'adoration nocturne par mois commençant le premier mois de son inscription de 8 à 9 heures du soir, et continuant, le mois suivant, de 9 à 10 ; puis de 10 à 11, etc., etc. Le quantième du mois que l'on a choisi reste invariablement fixé.

« Cette pieuse pratique n'a rien de très pénible : elle présente cependant à chaque Associé une heure de veille et de prières par mois.

« L'usage des prières de nuit est très ancien dans l'Eglise. La nuit appartient à Dieu aussi bien que le jour. C'est la nuit que s'est opéré le grand mystère de la Nativité du Sauveur, et c'est également la nuit qu'il est ressuscité d'entre les morts. La prière ne doit-elle pas être comme les bienfaits de Dieu, qui ne s'interrompent ni jour ni nuit ?

« L'Associé de l'adoration nocturne est heureux de prier et de veiller au moins une heure par mois en l'honneur de Celui dont le cœur veille incessamment pour nous à l'ombre du tabernacle. S'il n'a pas la consolation de se tenir en présence du très saint Sacrement, il peut du moins s'écrier, empruntant le langage d'Isaïe : Mon âme vous désire pendant la nuit ; *anima mea desideravit te in nocte.* (Is. 26.)

« L'heure d'adoration nocturne doit autant que possible être employée en méditation et à produire des actes d'adoration et d'amour, de remerciement, de demande et d'offrande à la divine Eucharistie.

« Chaque Associé a néanmoins l'usage de commencer et de terminer l'heure par cette invocation : *Adoremus in æternum Sanctissimum Sacramentum*, et de réciter en union avec tous les membres le Ps. 83, *Quam dilecta tabernacula*, en l'honneur du très saint Sacrement ; le Ps. 50, *Miserere*, en expiation des outrages ; le Ps. 129, *De profundis*, pour les membres défunts ; la prière *Memorare*, en l'honneur de la très sainte Vierge.

« L'heure d'adoration est la seule pratique imposée pour faire partie de l'Association.



Le pieux grand-vicaire prenait un texte, qui, en général, ne se rapportait que d'une manière

« Néanmoins une messe est célébrée le second vendredi de chaque mois à l'intention des Associés. Elle est accompagnée d'une exhortation sur l'Eucharistie.

« Les Associés ont la pieuse coutume de communier à cette messe.

« A l'issue de la réunion, une quête se fait parmi les membres, et le produit est employé à fournir à de pauvres églises quelques-uns des objets les plus nécessaires au culte de la divine Eucharistie, tels que linges, vases sacrés, tabernacles, etc. »

Quant à la méthode à suivre pendant cette heure d'adoration, la voici, telle que l'abbé de la Bouillerie la fit imprimer en 1846 :

### ADORATION NOCTURNE

«... Dixit Petro : Sic non potuistis una hora vigilare mecum?... — Il dit à Pierre : Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ?... »

(N.-S. au jardin des Olives.)

« 1<sup>o</sup> Considérez que Notre-Seigneur Jésus-Christ est *réellement* dans la sainte Eucharistie... bien près de vous... — Faites un acte de foi de cette vérité, vous tenant dans un grand respect et dans un profond recueillement...

« 2<sup>o</sup> Adorez, avec les Anges qui l'environnent, sa souveraine grandeur, et regardez avec admiration le prodigieux abaissement où son infinie Majesté se réduit...

« 3<sup>o</sup> Considérez ses saintes occupations dans cet auguste mystère : Il adore Dieu son Père... Il lui demande nos besoins... Il satisfait pour nos péchés... Il le remercie de ses bienfaits... — Unissez-vous à lui, comme saint Jean : *par Marie, et avec Marie, notre Mère, pour produire de pareils actes...*

« 4<sup>o</sup> Considérez avec religion les vertus que notre divin Sauveur fait le plus éclater dans ce Sacrement, comme *son anéantissement... sa charité... son zèle pour le bien des*

très indirecte à la divine Eucharistie : « Je dors et mon cœur veille (Cant., v, 2). — Soyez comme la colombe qui pose son nid au sommet des plus hautes ouvertures du rocher (Jérém., XLVIII, 28). — Vous me réjouirez, Seigneur, le matin et le soir (Ps., LXIV, 8). — Dieu a établi son peuple sur une terre élevée, pour lui faire recueillir le miel sur la pierre, et d'huile sur le rocher le plus dur (Deuter., xxxii, 13), etc., etc. » Mais, tout plein de cette pensée unique et l'ayant constamment devant les yeux, il ramenait facilement au Saint-Sacrement les sujets qu'il avait choisis. Il voulait que ses fervents auditeurs prissent, comme lui, l'habitude de retrouver facilement l'Eucharistie dans leurs pieuses lectures, et particulièrement en celles de la Sainte-Ecriture. « Je désirerais, leur disait-il, que l'Eucharistie fût toujours à l'entrée de votre esprit pour penser à elle avant tout, et comme à l'entrée de votre cœur pour l'aimer par dessus toutes choses<sup>1</sup>. »

Là, se manifestait, à côté de la forte doctrine

*hommes, pour la gloire de son Père...* Ne manquez pas de former des résolutions particulières par rapport à quelque'une de ces vertus ..

« 5<sup>o</sup> Demeurez quelque temps en silence pour écouter ce qu'il vous dira intérieurement et vous laisser pénétrer de son divin Esprit...

« 6<sup>o</sup> Le temps de vous retirer étant venu, demandez à Notre-Seigneur pardon de vos fautes... Remerciez-le de ses bontés... Gémissiez de ne pouvoir être plus longtemps à ses pieds... — Faites un acte de désir cordial et sincère de revenir bientôt jouir de son aimable présence... »

<sup>1</sup> *aux Associés de l'adoration nocturne, dédicace, p. ix.*

de saint Thomas d'Aquin, la douce et pénétrante influence de saint Bernard : « Je voudrais, disait-il encore, que ma langue, pour mieux exprimer l'ineffable suavité du mystère dont je parle, imitât davantage celle du grand et pieux docteur dont l'Église compare l'éloquence au miel, et que j'ai tant de fois lue pour vous avec délices. Hélas ! ai-je seulement su me traîner à sa suite, lorsque j'aurais voulu courir à l'odeur de ses parfums ? »

Du reste, rien de personnel, rien d'oratoire, rien qui détournât l'attention du sujet à l'orateur, du but à l'instrument, de l'Eucharistie à son apôtre. Les instructions restaient dans le ton de la méditation, visant à être « comme ces faibles lampes suspendues devant nos sanctuaires, qui éclairent assez nos pas vers le tabernacle, mais point assez pour diminuer le charme de ses mystérieuses ténèbres : venant ainsi en aide à la prière sans lui ôter de son recueillement. »

Rien d'ailleurs ne plaisait au fervent apôtre comme ces réunions du deuxième vendredi. Si nous le pouvions aisément, nous en noterions volontiers les témoignages dans sa volumineuse correspondance d'alors avec les âmes qui l'aidaient dans son entreprise. « Une absence que j'avais été sur le point de faire, la semaine dernière, écrit-il le 19 septembre 1846, m'avait décidé à prier M. Luigi de me remplacer. Me trouvant présent à Paris, j'ai bien un peu regretté d'avoir cédé un poste que j'aime tant à remplir. Mais, j'ai pensé ensuite qu'un peu de variété dans nos petites séances ne pouvait leur nuire.

J'ai grand désir de causer avec vous de tout cela, et surtout du divin Sacrement dont on ne parle jamais assez. »

On lui répond que cette variété n'a point l'avantage qu'il pense, et on le rappelle à Paris pour une réunion prochaine. Bien vite, il écrit : « Je reviens à Paris jeudi soir ; et vendredi, nous nous retrouverons au même sanctuaire. Demandez à Notre Seigneur qu'il purifie mon cœur et mes lèvres, pour parler dignement de lui et surtout pour l'aimer dignement. »

« Ne nous laissons pas de prier, écrit-il encore en cette même année 1846, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à nos fins, par le triomphe complet du Très-Saint-Sacrement. »

Les traverses, en effet, ne manquaient pas. C'est le cachet des œuvres de Dieu. On avançait lentement et le triomphe semblait bien peu assuré. Dans l'entourage même de Monseigneur Affre et parmi les collègues du pieux fondateur <sup>1</sup>, la courageuse, bien que prudente, initiative de M. de la Bouillerie excitait plus de défiance que de faveur. « Je ne vous avais pas caché mes craintes au sujet des Quarante-Heures, écrit-il à M<sup>lle</sup> de Mauroy ; je ne sais si ma présence suffira à lever toutes les difficultés que je prévois, mais j'aurai au moins fait preuve de bonne volonté. »

<sup>1</sup> « Quand votre OEuvre a commencé, disait Monseigneur Buquet dans l'assemblée générale qu'il présida le 23 juin 1867, je dois vous l'avouer, je doutais. Je croyais qu'elle n'aurait pas de durée. Aussi ne l'ai-je pas d'abord favorisée autant que j'aurais dû le faire. Mais aujourd'hui elle a fait ses preuves et je viens réparer mon erreur. »

M<sup>lle</sup> de Mauroy <sup>1</sup> multipliait ses démarches pour arriver au triomphe.

« J'allai, dit-elle, à Saint-Sulpice. C'était M. l'abbé Collin qui était curé, je le priai de vouloir bien participer à l'OEuvre des Quarante-Heures à Paris, lui disant que le Pape l'avait bénie. A cette proposition, sa figure s'épanouit de joie, et il y consentit de suite. Je lui dis qu'il pourrait s'entendre à cet égard avec M. l'abbé de la Bouillerie. Il fut convenu que le Très-Saint Sacrement serait exposé à Saint-Sulpice le second jeudi du mois, ce qui fut continué depuis. Je vis ensuite M. l'abbé Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires, dont le concours a beaucoup contribué au succès de l'OEuvre, à Paris; M. le curé de Saint Jacques-du-Haut-Pas y a mis aussi beaucoup de zèle. »

C'étaient des ouvriers de la première heure et il est juste d'inscrire leurs noms dans les Annales eucharistiques, aux premières pages, celles qui racontent les incertitudes et les périls du début.

Cependant, on promulguait, dans la chrétienté tout entière, un Jubilé, qui allait être pour la Belgique comme une fête nationale, et s'an-

<sup>1</sup> M<sup>lle</sup> de Mauroy, qui « pour toutes les œuvres eucharistiques » eut de si hardies, si belles et si fécondes initiatives ! Elle s'appuya beaucoup sur l'abbé de la Bouillerie, et celui-ci s'appuya beaucoup sur elle. Très arrêtée dans ses projets, elle poursuivait avec ténacité quiconque pouvait lui venir en aide. Louis Veuillot, dont elle requérait souvent le concours sans s'inquiéter de le gêner, l'appelait entre amis sainte Inopportune. Il savait bien d'ailleurs qu'elle ne faisait rien que d'opportun. (Eug. VEUILLOT, *loc. cit.*)

nonçait comme « une des plus grandes manifestations religieuses dont ait été témoin le XIX<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup> ». Ce Jubilé avait pour objet le sixième centenaire de la fête du Très-Saint Sacrement, instituée d'abord à Liège, et de là propagée dans toute l'Eglise. L'évêque de Liège voulut lui donner une solennité extraordinaire. Trente prédicateurs s'y firent entendre : il y eut jusqu'à vingt-et-un sermons par jour dans les différentes églises, et partout la foule afflua.

Le Jubilé devait s'ouvrir le 10 juin 1846. Privé par ses fonctions du bonheur d'y prendre part, l'abbé de la Bouillerie engagea M<sup>lle</sup> de Mauroy à s'y rendre. Nous avons les récits enthousiastes de la zélée propagatrice de culte eucharistique et les encouragements de son saint directeur <sup>2</sup>.

Il se disposait du reste à partir pour Rome, où l'envoyait une mission fort délicate de l'archevêque de Paris, et où il devait montrer tout à la fois son ardent dévouement aux plus pures doctrines romaines, en même temps que son esprit de charité envers les personnes. Il allait, auprès de Pie IX nouvellement élu, justifier Monseigneur Affre des attaques dirigées contre le prélat par un ami de l'abbé de la Bouillerie, négociation d'une suprême délicatesse, dont il devait se tirer à l'entière satisfaction des deux parties.

<sup>1</sup> *Ami de la Religion*, t. LXXIX, p. 757.

<sup>2</sup> Nous croyons savoir qu'une plume autorisée prépare une biographie de M<sup>lle</sup> de Mauroy, où ces récits du Jubilé de Liège trouveront leur place naturelle dans un cadre qui promet d'être rempli d'intérêt et d'édification.

M<sup>lle</sup> de Mauroy avait eu déjà une audience de Pie IX, lorsque le vicaire-général de Monseigneur Affre arriva à Rome. Elle avait parlé de l'OEuvre, des difficultés du commencement. Le nouveau Pontife, après avoir fait des objections analogues à celles de Grégoire XVI, avait fini par bénir avec effusion cette pensée, où il vit une œuvre de réparation et de rénovation pour la France.

« Ayons confiance, lui écrivait ensuite M. de la Bouillerie, que Notre-Seigneur finisse par nous accorder ce que nous ne cesserons de lui demander pour l'honneur de son divin et si aimable sacrement. »

Puis, comme M<sup>lle</sup> de Mauroy était rentrée à Paris d'où elle tenait le pieux voyageur au courant des lents progrès de l'OEuvre, celui-ci lui écrit, à la date du 5 janvier 1847 : « Je veux bien vite me donner le plaisir de vous apprendre que j'ai eu hier au soir mon audience. Le Pape a été pour moi d'une bonté et d'une amabilité bien touchantes. Il m'a beaucoup *grondé* de ne pas être venu le voir plus tôt, me disant qu'il m'attendait depuis bien longtemps. Il m'a parlé le premier de vous et de notre OEuvre... Bref, j'ai été très heureux de cette soirée, que quelques motifs m'avaient fait appréhender<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Allusion à la mission délicate que le vicaire-général de Monseigneur Affre venait accomplir auprès du Souverain Pontife de la part de son archevêque et des évêques de la province ecclésiastique de Paris, réunis tout récemment en une sorte de Concile, à Saint-Germain, où ils avaient rédigé de concert un Mémoire au Pape, relatant les plaintes de

A son retour, l'abbé de la Bouillerie multiplie ses efforts et ses démarches auprès des curés, des communautés religieuses, des maisons d'œuvres, pour les décider à essayer des Quarante-Heures<sup>1</sup>. Monseigneur Affre, effrayé des périls de cette année 1847, secondait le zèle de son pieux vicaire-général, tout en le *grondant*, comme Pie IX, de ménager trop peu des forces précieuses à l'Eglise de Paris. Il semblait pressentir 1848 et se montrait de plus en plus désireux d'achever l'établissement de l'OEuvre. Lui aussi pressait M<sup>lle</sup> de Mauroy de s'en occuper plus que jamais, et il y mit beaucoup d'instances, surtout lors de la réunion de l'Assemblée nationale. « Il me dit, raconte la pieuse zélatrice, que son intention était de dire la messe le jour de l'ouverture de cette Chambre et qu'il profiterait de cette date pour l'inauguration de l'Adoration perpétuelle à Paris. Pour cela, il me fallait, me dit-il, compléter la liste des sanctuaires, qui jusque-là était très restreinte. D'après le désir de Monseigneur l'Archevêque, je parcourus de suite tous les sanctuaires, et je pus compléter la liste, que je fis lithographier, le temps me manquant pour la

l'Eglise de France contre le gouvernement. Louis-Philippe s'en montra très irrité et fit à ce propos à Monseigneur Affre une scène que nous avons relatée dans le volume consacré à Lacordaire, dans les Etudes sur l'École Menaisienne.

<sup>1</sup> Il n'est que juste de mentionner les sanctuaires qui, les premiers, donnèrent à la capitale ce nouveau moyen de salut : Notre-Dame des Victoires, Sainte-Marguerite, Sainte-Valère, l'Abbaye-au-Bois, Saint-Séverin, Saint-Jacques-du-Haut-Pas et Saint-Sulpice.



faire imprimer. C'est le 9 mai, le jour de l'ouverture de la Chambre, que l'Adoration du Très-Saint-Sacrement se fit pour la seconde fois à Notre-Dame.

« La veille, comme je faisais partie de l'OEuvre des prisons des femmes de Saint-Lazare, j'avais été convoquée par M<sup>me</sup> de Lamartine pour assister à une messe que devait célébrer Monseigneur Affre dans cette prison : il devait aussi y donner la confirmation à plusieurs prisonnières. Le Préfet était présent, ainsi que toute l'administration. La cérémonie fut des plus touchantes. Après la messe, Monseigneur l'Archevêque nous reçut et adressa des remerciements à M<sup>me</sup> de Lamartine, à M<sup>me</sup> Récamier, à M<sup>me</sup> la marquise de Biencourt, à M<sup>me</sup> de Lasteyrie et à toutes les autres Dames patronnesses de l'OEuvre des prisons. Je fus la dernière, et Monseigneur, m'adressant la parole, me dit : « Vous devez être bien fatiguée, Mademoiselle. — Monseigneur, je suis bien heureuse, » lui répondis-je ; et il me répartit : « A demain, à *Notre-Dame !* »

Ainsi, ce qui n'avait pu s'accomplir sous un règne relativement paisible, l'heure troublée où l'on vivait à ce moment l'allait réaliser. C'est une remarque de M<sup>me</sup> de Mauroy. « Les événements que j'ai à raconter, dit-elle, portent tellement le cachet de la Providence, qu'en en lisant le récit on oubliera bien vite celle qui les rapporte pour ne plus penser qu'à Celui qui les a fait naître. Maintenant qu'ils sont accomplis, je constate d'une manière évidente, dans leur ensemble, cette loi de développement des œu-

vres qui sont directement voulues par Dieu : c'est que, loin d'être empêchées et retardées par les complications politiques les plus graves, elles y trouvent, au contraire, et leur raison d'être et les éléments d'un accroissement inespéré. Ainsi, à chaque secousse sociale, à chaque persécution, l'OEuvre de l'Adoration perpétuelle a fait un pas en avant. »

Ce n'était point encore cependant le pas décisif et Monseigneur Affre n'aura point, avant son héroïque mort, la consolation d'en présider le triomphe final.

De 1845 à 1850, l'OEuvre progressa lentement.

Le sage fondateur l'a noté dans ses pieux Mémoires :

« Quand je me fus aperçu que ma petite Association avait déjà répandu au loin le parfum de l'Eucharistie, j'essayai de faire un pas en avant. Je choisis à Paris trente sanctuaires, églises ou chapelles, et, avec l'assentiment de l'Archevêque, j'obtins que, dans chacun de ces sanctuaires, le Très-Saint-Sacrement fût exposé un jour par mois. Nos associés se chargèrent de l'adoration. Beaucoup d'âmes pieuses se joignaient à elles, et, peu à peu, l'habitude se prenait d'aller d'un quartier à l'autre adorer chaque jour le Saint-Sacrement exposé. »

Parmi ces âmes pieuses, il en était que le Dieu de l'Eucharistie avait marquées d'un sceau spécial de prédestination, et en qui le généreux fondateur allait trouver ses meilleurs aides.

## IV

Un vendredi du mois de mai 1847, le prince de la Moskowa pria un pianiste célèbre d'aller le remplacer dans la direction d'un chœur d'amateurs à l'église de la rue de Bourgogne, cette même église de Sainte-Valère où M. l'abbé de la Bouillerie prêchait souvent avec tant de succès. Or, au moment où le prêtre officiant éleva l'ostensoir pour le Salut, le pianiste, juif de naissance et libertin d'habitude, éprouva « comme du remords de prendre part à cette bénédiction dans laquelle il n'avait aucun droit d'être compris ». Une émotion étrange le ramena les jours suivants à Sainte Valère. Il sentait son cœur s'enflammer vers un idéal inconnu et des aspirations ardentes, mais confuses, le poussaient à revenir aux saluts, à la messe, aux offices de cette église. La grâce continuant son œuvre, le nouvel Augustin, qui s'était rendu aux eaux d'Ems pour y donner un concert, se trouvait à la messe de la petite église catholique, quand, au moment de l'élévation, « la grâce divine se plut à fondre sur lui de toute sa force. » Jamais, il n'avait versé de semblables larmes. Dès lors, dit-il, « les prières du matin et du soir, l'oraison, la messe, les vêpres et saluts à l'église, les abstinences, la chasteté, j'observai tout avec facilité et empressement ». Quand il assistait à la messe, le moment de la communion réveillait toujours en lui des élans, et, suivant son expres-

sion, lui donnait le sentiment d' « une privation qui me fait mourir ».

Le 28 août 1837, en la fête de saint Augustin dont il prit le nom, dans la chapelle de la rue du Regard, élevée en souvenir de la conversion miraculeuse d'un autre juif, le P. Marie de Ratisbonne, assisté du docteur Gouraud et de la duchesse de Rauzan, ses parrain et marraine, le converti de Sainte-Valère reçut le baptême, et s'appela dès lors Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement.

« O Jesus adoré, s'écriait-il ensuite, j'allois mêler mes chants aux hymnes de Paris. Car c'est dans la grande cité et caché sous les voiles eucharistiques, que vous m'avez dévoilé les vérités éternelles ; et le premier mystère que vous révélâtes à mon cœur, ce fut votre présence réelle au Très-Saint-Sacrement. Ne voulais-je pas, juif encore, m'élançer à la Table-Sainte pour vous porter à mon cœur éperdu ? Et si j'ai demandé le baptême à grands cris, n'était-ce pas surtout pour m'unir à vous ? »

M. Théodore de Ratisbonne l'engagea à écrire le récit de sa conversion. D'autres sages conseillers l'en détournaient. On l'adressa alors à M. de la Bouillerie <sup>1</sup>, qui examina le manuscrit et

<sup>1</sup> Hermann a noté, en ces termes, dans son Journal, cette première rencontre avec son nouveau directeur. « 10 novembre 1842, vingt-septième jour de ma naissance : renouvelé devant l'autel de la Sainte-Vierge (à Sainte Valère) le vœu de prendre les ordres et de me consacrer au service du Seigneur, aussitôt que mes devoirs envers mes créanciers me laisseront libre. — Chez M. de la Bouillerie, grand-vicaire de la Métropole — saint homme — il me fera entrer aux Carmes quand mon temps sera arrivé. »

conclut à en ajourner l'impression. Le docile Augustin devint dès ce jour le pénitent de M. de la Bouillerie. Nous allons voir pourquoi la Providence l'avait amené aux pieds du grand-vicaire de Paris.

« Un jour, raconte le saint homme de Tours, M. Dupont <sup>1</sup>, une après-midi, le pieux converti, qui visitait volontiers les sanctuaires où le Saint-Sacrement était exposé, étant entré dans la chapelle des Carmélites, se mit à adorer Notre-Seigneur exposé dans l'ostensoir, sans voir que la nuit approchait. C'était en Novembre. Une sœur lourière arrive et donne le signal de la retraite ; un second avis devient obligatoire. Alors Hermann dit à la sœur : — Je sortirai en même temps que ces personnes qui sont au fond de la chapelle. — Mais celles-ci ne sortiront pas de toute la nuit. » Cette réponse de la sœur était plus que suffisante et déposait un germe précieux dans un cœur bien disposé à ne pas la laisser s'évanouir en fumée. Celui-ci, qu'on appellera bientôt l'ange du tabernacle, quitte la chapelle, se rend précipitamment chez M. de la Bouillerie : « — On vient, s'écrie-t-il, de me faire sortir d'une chapelle où des femmes sont devant le Très-Saint-Sacrement pour toute la nuit!... » M. de la Bouillerie répond : « — Eh ! bien, trouvez des hommes, et nous vous autoriserons à imiter les pieuses femmes, dont vous enviez le sort aux pieds de Notre-Seigneur. » Dès le lendemain, les bons anges aidant,

<sup>1</sup> JANVIER. *Vie de M. Dupont*, t. I. p. 284 (manuscrit de M. Dupont).

anges aidant, Hermann trouvait de l'écho dans plusieurs âmes. »

Les dames, autorisées à passer la nuit en adoration dans la petite chapelle d'où l'on avait exclu Hermann, appartenaient au Tiers-Ordre fondé par M<sup>lle</sup> Dubouché et qui devait devenir la Congrégation des Dames-Réparatrices. M. de la Bouillerie avait contribué à la fondation de ce Tiers-Ordre établi pour l'adoration du Très-Saint-Sacrement.

On devine la joie du pieux apôtre de l'Adoration Eucharistique, quand son jeune et zélé pénitent, le converti de l'Eucharistie, vint lui faire cette ouverture. Hermann, heureux de la réponse de son confesseur, se mit aussitôt à la recherche d'âmes pieuses, avides comme lui de payer à Jésus-Hostie retour pour retour, sacrifice pour sacrifice. Les premiers inscrits sur la liste furent le chevalier Asnarez, ancien diplomate espagnol qui avait enseigné la langue espagnole à Hermann, au temps de sa vie artistique, et un capitaine de frégate dont nous allons bientôt parler. D'autres se présentèrent ensuite, envoyés et recrutés aussi par M. de la Bouillerie, et en peu de temps leurs actives démarches avaient groupé vingt-trois hommes de bonne volonté. Ils se réunirent pour la première fois le 22 novembre 1848, rue de l'Université, numéro 102 (maison détruite aujourd'hui), dans une petite chambre occupée par le jeune artiste qui préludait aux travaux de la vie monastique par toutes sortes de bonnes œuvres. Dix-neuf membres seulement étaient présents, quatre adhérents ne s'étaient pas présentés. M. l'abbé de la

Bouillierie présidait cette petite réunion, dont les membres s'étaient rapprochés, « dans l'intention, dit le procès-verbal de cette première séance, de fonder une association ayant pour but l'Exposition et l'Adoration nocturne du Très-Saint-Sacrement, la réparation des injures dont il est l'objet, et pour attirer sur la France les bénédictions de Dieu et détourner d'elle les fléaux qui la menaçaient. »

Quel programme pour un si petit nombre d'hommes, presque tous de la plus humble condition ! A part le promoteur de cette réunion, connu par son talent musical et sa conversion éclatante, le président dont la position dans le monde et dans le diocèse donnait quelque relief à ce petit troupeau, deux officiers de marine qui cachaient leur distinction sous les dehors les plus modestes et par amour pour Dieu se faisaient les plus petits, les associés n'étaient guère que des employés obscurs, des ouvriers et des domestiques. Voilà les instruments dont Dieu s'est servi pour établir l'œuvre de l'Adoration nocturne, qui est devenue une des plus importantes du diocèse de Paris, et qui existe dans plus de cinquante autres diocèses, attirant partout les grâces les plus abondantes.

La nouvelle que le Saint-Père venait de quitter Rome pour se réfugier à Gaëte fit décider la première nuit d'Adoration, le 6 décembre 1848. Les deuxième et troisième nuits eurent lieu les 20 et 21 décembre suivant, à l'occasion des prières des Quarante Heures ordonnées par Monseigneur l'archevêque de Paris pour le Souverain Pontife. Cette fondation se rattache

ainsi à l'une des phases les plus douloureuses de la papauté, à l'imitation de l'OEuvre de Rome née en 1810, à l'occasion de la captivité du pape Pie VII. La première nuit du 6 décembre 1848, et les deux suivantes, eurent lieu dans le sanctuaire vénéré de Notre-Dame des Victoires, à l'autel privilégié de l'archiconfrérie du très saint et immaculé Cœur de Marie. Cette coïncidence doit être remarquée, car tous les grands progrès de l'association sont partis de Notre-Dame des Victoires. M. des Genettes, dont on peut dire avec l'auteur de l'épitaphe gravée sur sa tombe : *Vir bonorum operum omnium fautor et particeps*, avait proposé son église et M. Hermann l'avait acceptée avec empressement. Que dire de cette nuit de délices ? Ceux qui y ont participé pourraient seuls en dépeindre les douces impressions. Bien des larmes coulèrent ; une sorte de sainte ivresse s'empara de tous les cœurs ; on sortit de l'église avec l'enthousiasme de la propagande, et bientôt le nombre des associés fut assez élevé pour qu'on pût passer quatre ou cinq nuits par mois. Comme ces veilles répétées pouvaient déranger le service paroissial de Notre-Dame des Victoires, on choisit pour lieu de réunion la chapelle des PP. Maristes, rue de Montparnasse. Toutefois, la nuit du mercredi au premier jeudi de chaque mois fut réservée à Notre-Dame des Victoires.

Dans ses Mémoires biographiques, le vicaire-général a raconté cette touchante origine d'une grande œuvre : « C'est à peu près vers la même époque, dit-il, que le P. Hermann, encore dans le monde, me suggéra la pensée d'établir l'Ado-



ration nocturne dans les églises. Nous convoquâmes une douzaine de jeunes gens, et nous nous réunîmes dans la petite chambre d'artiste qu'Hermann occupait alors. Là, nous posâmes les premières bases de l'œuvre ; nous choisîmes Notre-Dame des Victoires pour y faire nos adorations. Nous convînmes de nous procurer douze lits de camp qui seraient placés dans la sacristie. Deux d'entre nous devaient successivement adorer pendant une heure le Saint-Sacrement exposé, les autres, successivement aussi, se reposeraient sur les lits de camp. Je présidais moi-même cette troupe fervente d'adorateurs. Le soir, j'exposais le Très-Saint-Sacrement, et je commençais l'adoration à dix heures. Le matin, je faisais l'oraison, je célébrais la sainte Messe, et, après la bénédiction, nous nous séparions pour rentrer dans nos demeures.

« Ah ! continue le fervent fondateur, ah ! que ces nuits de Notre-Dame des Victoires étaient belles et qu'elles nous ont laissé à tous un ineffaçable souvenir ! Comme celles dont parle David, elles étaient notre lumière au milieu d'ineffables délices ! »

Ces délices-là, Hermann les chanta dans un de ses plus beaux cantiques, sur des paroles qu'il avait supplié son bienheureux père en Dieu d'écrire à cette fin. C'est intitulé *la Nuit sombre*, et voici ce qu'en disait le poète de l'Eucharistie.

## LA NUIT SOMBRE

La nuit sombre  
Étend son ombre !

Ses voiles ont caché les étoiles des cieux  
Qui ne laissent plus voir leur brillante couronne ;  
Mais moi, devant l'hostie exposée à mes yeux,  
Je t'adore, ô Jésus ! et pour moi tout rayonne.

C'est le grand jour  
Des splendeurs de l'amour.

La nuit sombre  
Étend son ombre !

Et nul bruit n'interrompt son cours mystérieux.  
Le silence est partout dans l'enceinte bénie,  
Mais moi, devant l'hostie exposée à mes yeux,  
Je t'écoute, ô Jésus ! et j'entends l'harmonie,

La douce voix  
Du puissant Roi des rois.

La nuit sombre  
Étend son ombre !

Les membres fatigués et les cœurs soucieux  
Se livrent au repos, le sommeil les oppresse.  
Mais moi, devant l'hostie exposée à mes yeux,  
Je veille, ô mon Jésus ! dans une sainte ivresse,

Tout près de toi  
Qui veilles près de moi.

La nuit sombre  
Étend son ombre !

Et le sommeil trompeur a des rêves joyeux  
Que fait bientôt mentir le retour de l'aurore.

Pour moi, devant l'hostie exposée à mes yeux,  
Ce n'est point un vain songe, ô Jésus ! je t'adore,  
Félicité  
D'éternelle beauté !

La nuit sombre  
Étend son ombre !  
Peut-être autour d'ici les pécheurs oublieux  
Se livrent aux excès d'une coupable orgie,  
Pour moi, devant l'hostie exposée à mes yeux,  
Je savoure, ô Jésus ! la suave ambrosie  
Et le festin  
D'un aliment divin.

La nuit sombre  
Étend son ombre !  
Mais déjà remontant vers le ciel radieux  
L'astre brillant du jour éveille la nature  
Et l'hostie a cessé de paraître à mes yeux.  
Je te quitte, ô Jésus ! pour moi la vie obscure  
A commencé.  
Mon bonheur est passé !

Une autre fois, Hermann lui apportait pour thème cette parole du Maître : « Là où est votre trésor, là aussi est mon cœur », et il écrivait aussitôt cet autre hymne, également mis en musique par son ardent disciple :

## LE CŒUR ET LE TRÉSOR

*Ubi est thesaurus tuus, ibi et cor tuum erit.*

(MATTH. VI, 21.)

Seigneur, vous avez dit vous-même  
Cette parole vraiment d'or :  
Quel que soit le trésor qu'on aime,  
Le cœur est avec le trésor !  
Aux pieds de la divine hostie,  
J'ai compris ce mot du Seigneur.  
Mon trésor, c'est l'Eucharistie :  
C'est donc aussi là qu'est mon cœur !...

Mon trésor serait-ce l'idole  
Qu'on appelle l'argent ou l'or,  
Que ronge le ver, ou qu'on vole ?  
Non : ce n'est pas là mon trésor.  
L'or de la richesse infinie  
Seul a pour moi de la valeur.  
Mon trésor, c'est l'Eucharistie :  
C'est donc aussi là qu'est mon cœur !...

Mon trésor, est-ce le feuillage  
Qui m'abrite sous son réseau ?  
Non : le bosquet, son doux ombrage,  
N'est que le trésor de l'oiseau !...  
Moi, j'aime mieux l'ombre bénie  
Des tabernacles du Seigneur !...  
Mon trésor, c'est l'Eucharistie :  
C'est donc aussi là qu'est mon cœur !...

Ou serait-ce l'eau qui serpente,  
Sur l'herbe, autour de la maison ?

Non : l'eau, qui coule dans sa pente,  
N'est que le trésor du gazon...  
Coulez sur moi, source de vie,  
Source féconde du Sauveur !...  
Mon trésor, c'est l'Eucharistie :  
C'est donc aussi là qu'est mon cœur !...

Que puis-je vouloir sur la terre,  
Que puis-je désirer au ciel !  
Tout mon ciel est dans ce mystère,  
Mon univers est à l'autel !...  
Jésus est mon unique envie,  
Puisque seul il fait mon bonheur.  
Mon trésor, c'est l'Eucharistie :  
C'est donc aussi là qu'est mon cœur !...

L'autel est la divine école  
Où s'éclaire et grandit ma foi ;  
Je m'y nourris de la parole  
Que fait aimer la sainte loi.  
J'apprends la douce modestie.  
L'humble charité, la ferveur.  
Mon trésor, c'est l'Eucharistie ;  
C'est donc aussi là qu'est mon cœur !...

Heureux celui qui vous contemple  
Au tabernacle nuit et jour !...  
Mais quand je m'éloigne du temple,  
J'y demeure avec mon amour...  
De moi la meilleure partie  
Ne saurait vous quitter, Seigneur !...  
Mon trésor, c'est l'Eucharistie :  
C'est donc aussi là qu'est mon cœur !...

Mais, rien n'égale, à notre humble avis, ce dialogue devenu si populaire et qu'on relit toujours, avec un nouveau charme, entre le Chérubin et l'âme eucharistique :

### L'ANGE ET L'ÂME

Un Chérubin dit un jour à mon âme :  
 Si tu savais la gloire de mon ciel,  
 Si tu savais les purs rayons de flamme  
 Que sur mon front projette l'Éternel !...  
 Je répondis à l'Archange céleste :  
 Toi qui vois Dieu plus brillant que le jour,  
 D'un Dieu caché sur un autel modeste,  
     Sais-tu l'amour ?

L'ange reprit : Sais-tu ma joie immense  
 De contempler en face un Dieu si beau ?...  
 Le ciel pour moi tous les jours recommence,  
 Et tous les jours mon bonheur est nouveau...  
 Je répondis : Sais-tu ce qu'est l'hostie,  
 Toi dont le cœur ne s'est point égaré ?  
 Près d'un Dieu bon, près de l'Eucharistie,  
     As-tu pleuré ?

Le Chérubin voulut parler encore :  
 Sais-tu, dit-il, mon aliment divin ?  
 Aimer, servir le grand Dieu que j'adore,  
 M'unir à lui : voilà mon seul festin :  
 Je répondis au lumineux Archange :  
 Tu te nourris de la Divinité ;  
 Mais l'humble pain que j'adore et je mange,  
     L'as-tu goûté ?

O Chérubin de la sainte patrie,  
 Louons ensemble un Dieu si bon pour nous ;  
 A toi le ciel, à moi l'Eucharistie !...  
 Notre partage à tous deux est bien doux.  
 J'aspire un jour à voir aussi mon Père ;  
 Mais ici-bas l'autel est tout mon bien ;  
 Voilà mon sort... Ton bonheur, je l'espère...  
 J'aime le mien.

## V

Le second inscrit sur la liste des premiers adhérents à l'OEuvre de l'Adoration nocturne, était un gentilhomme provençal, capitaine de frégate, jeune et brillant officier, qui venait de reprendre la pratique de ses devoirs de chrétien par un de ces coups providentiels de la grâce, qui rappelait celui par lequel Hermann avait été appelé à abjurer le judaïsme. Comme lui, il se trouva tout d'abord profondément et puissamment saisi par le grand dogme de la présence réelle, et souvent on l'entendait s'écrier : « Quoi ! Dieu est vraiment, réellement et substantiellement présent sur la terre, et on le laisse seul sur nos autels !... Ce que je suis dans mon métier de soldat, je veux, ô mon Dieu, aviser au moyen de le réaliser auprès de votre personne sacrée ! » Pendant un séjour assez prolongé qu'il fit à Paris, il eut le bonheur de rencontrer l'Ananie qu'il cherchait.

Il avait demandé en effet à quitter momentanément *le Napoléon* sur lequel, par un très gros temps, le 16 décembre 1845, en revenant

d'Ajaccio à Marseille, il fut surpris par un coup de tangage et violemment projeté sur le pont, où il fit une chute terrible qui le laisse longtemps pour mort. Il désira dès lors voyager, se distraire, s'éloigner de toute occupation sérieuse, et, ayant obtenu un congé, il était parti pour Paris. Or, « il gardait pour lui seul la connaissance du véritable motif de son voyage, qui était de chercher un confesseur et de revenir à la pratique de ses devoirs religieux. Dieu l'en récompensa. Il trouva à Saint-Sulpice le prêtre qu'il cherchait et y revint à la pratique chrétienne.

« Après ma communion, dit-il, j'étais revenu sincèrement à Dieu, et j'éprouvais la joie du prodigue ; mais bientôt, la première lumière perdit sa clarté sensible ; le premier sentiment de ferveur disparut, et alors vinrent de nouveau la nuit, l'angoisse, la crainte de s'être trompé, le sentiment même de l'incrédulité. Tout cela me désolait et me faisait gémir ; heureusement une volonté forte me resta au milieu de ces péripéties, et cette volonté s'acharna à lutter surtout contre le respect humain ; par exemple, lorsque je rencontrais le viatique sur ma route, et que j'hésitais à lui donner publiquement un témoignage de foi. Oui, c'est incontestablement à cette force de volonté que j'ai dû, au milieu d'oscillations continuelles, de ne pas perdre entièrement, sous le rapport religieux, le fruit de mon voyage à Paris. »

Le prêtre, auquel la voix de Dieu l'avait adressé, faisait partie de cette petite et fervente communauté sacerdotale dont M. le marquis de



Séguir nous a conservé l'édifiant souvenir, quand il raconte comment son frère fut amené à s'associer à quelques prêtres zélés, humbles et apostoliques comme lui, avec lesquels il forma, rue Cassette, 32, une communauté de ménage, de prières et de bonnes œuvres. Chacun d'eux avait son petit appartement, travaillait, comme il l'entendait, à la façon de Marthe et de Marie, et ils ne se réunissaient guère qu'aux heures des repas. Pour tous serviteurs, ils n'avaient qu'un domestique et une pauvre bonne qui faisait la cuisine. C'était presque la simplicité de la vie religieuse, pauvreté relative d'autant plus méritoire qu'elle était volontaire. En effet, les quatre premiers compagnons de l'abbé de Séguir, les abbés Gay, Gibert, de Conny, (le vrai fondateur de cette petite association), et de Girardin, appartenaient tous à des familles riches ou très aisées. Mais, ils estimaient que, pour prêcher l'Évangile de Jésus-Christ aux pauvres et aux ouvriers, une des premières conditions est de ne pas vivre en gros bourgeois ou en grands seigneurs<sup>1</sup>.

L'abbé Gibert, qui devint plus tard le confident intime et le vicaire-général de Monseigneur de Dreux-Brézé, et que son savoir théologique fit choisir par le Saint-Siège avec trois autres docteurs, pour représenter le clergé français dans les commissions préparatoires du saint Concile œcuménique du Vatican, fit un accueil tout spécialement tendre au brillant officier de marine que Dieu lui envoyait.

<sup>1</sup> MARQUIS DE SÉGUIR. *Monseigneur de Séguir*, t. I, p. 67.

M. Gibert était l'ami de M. l'abbé de la Bouillerie. Voyant le grand attrait eucharistique de son néophyte, il s'empressa de le présenter à son pieux confrère, déjà connu pour son zèle à procurer la glorification de la sainte Eucharistie.

Or, cela coïncidait avec la conversion miraculeuse d'Hermann, et il se trouva tout naturellement que le capitaine de frégate, ramené à Dieu par un événement non moins merveilleux, se lia tout d'abord, sous les auspices de l'abbé de la Bouillerie, avec le converti de Sainte-Valère.

Le marin s'appelait alors le comte Raymond de Cuers, depuis le R. Père de Cuers, second supérieur-général et co-fondateur de la société des Prêtres du Saint-Sacrement. Voici, à son égard, le témoignage du président actuel de l'OEuvre qu'il aida si puissamment à fonder en 1848 :

« Le père de Cuers, dit M. de Benque, est un de ceux qui ont le plus concouru à la fondation de l'OEuvre de l'Exposition et de l'Adoration nocturne du Saint-Sacrement à Paris ; il est le troisième inscrit sur la liste de la Société ; les deux premiers étaient MM. Hermann et Asnarès. Il assistait à la première réunion tenue le mercredi 22 novembre 1848, chez M. Hermann, rue de l'Université, 102, pour arrêter les bases et le règlement de l'Association naissante. Il fut, dans cette réunion, nommé directeur laïque de la première série d'adorateurs. Il aspirait déjà à la vie religieuse et se faisait remarquer par son exactitude, sa ponctualité et son zèle<sup>1</sup> ».

<sup>1</sup> Lettre du 11 octobre 1871.

Le docteur Bertulus, qui a écrit une intéressante notice sur la vie du comte Raymond de Cuers, fait à ce sujet une remarque qui ne manque pas de piquante vérité : « Qu'est-ce que cette OEuvre (de l'adoration nocturne), sinon le service *du quart* à bord de nos vaisseaux appliqué à l'adoration perpétuelle de l'Eucharistie ? *Le quart* ou la *garde maritime* est, en effet, le temps où la moitié de l'équipage fait le service de la manœuvre, pendant que l'autre moitié dort ; les quarts se font de midi à six heures du soir pour la moitié de l'équipage, et de six heures à minuit pour l'autre moitié ; ils se font ensuite de quatre heures en quatre heures jusqu'à midi. Eh bien ! de Cuers, officier de marine, voulant assurer l'adoration incessante et perpétuelle du Saint Sacrement, eut tout simplement l'idée d'organiser, dans une église, le service diurne et nocturne du quart. Telle est, selon moi, l'origine de la Société laïque qu'il fonda<sup>1</sup> » de concert avec Hermann, et sous la direction de M. de la Bouillierie, qui lui conserva jusqu'à la mort une tendre affection.

## VI

L'Adoration nocturne, le Scapulaire du Saint-Sacrement, le Tiers-Ordre eucharistique, les

<sup>1</sup> BERTULUS, *Le comte R. de Guers*, p. 100. Nous devons aussi plusieurs des renseignements biographiques qui précèdent à l'obligeance du T.-R. Père Champion, qui fut le successeur du P. de Cuers dans le supérieurat général de son Institut.

Quarante-Heures, naissaient ainsi comme naturellement sur le passage de ce prêtre, dont on a pu dire que « la grâce suprême faite à notre siècle de l'extension du culte de l'Eucharistie l'a eu pour théologien et pour apôtre, divinement préparé et prédestiné à en être l'initiateur, l'ami, le conseiller, le protecteur et, pour tout dire en un mot, le vrai fondateur <sup>1</sup> ».

D'autres œuvres eucharistiques vinrent successivement se greffer sur l'humble plant du début. Nous n'en citerons ici plus que deux.

De la première, il a raconté lui-même l'origine modeste, « Après la messe du deuxième vendredi, l'une des associées faisait une quête, et, avec le produit des quêtes, nous achetions, pour une pauvre église de campagne, soit un calice, soit un ostensor. Telle a été la modeste origine de la grande Œuvre des Tabernacles et des églises pauvres, qui aujourd'hui fournit à un très grand nombre de diocèses des ornements et des vases sacrés <sup>2</sup>. »

Comme toutes les saintes pensées s'enchaînent et deviennent fécondes, l'Œuvre des Tabernacles, dès 1842, sortit comme une conséquence nécessaire des saintes institutions qui l'avaient précédée de deux ans. A vingt-cinq ans de là, un jour qu'il en parlait dans une chapelle, à Rome, le fondateur, devenu évêque, pouvait dire à bon droit <sup>3</sup> : « Votre œuvre, vous le savez, Mesdames, m'est personnellement

<sup>1</sup> Lettre du R. Père Champion.

<sup>2</sup> *Autobiographie*.

<sup>3</sup> Discours en faveur de l'œuvre des églises pauvres, mars 1870.

chère ; lorsque, il y a bien des années déjà, je rapportais de Rome, où j'avais si souvent prié au pied du tabernacle, la passion de l'Eucharistie qui a été le bonheur de ma vie entière, j'essayais avec quelques âmes pieuses d'établir à Paris l'œuvre des églises pauvres, ce n'était qu'une petite semence qui, plus tard, loin de moi et sans moi, allait devenir un grand arbre.» Puis, rappelant les pensées que, jeune prêtre, il avait si souvent développées devant ses premières auditrices de Paris, il disait à celles de Rome : « Si la charité nous est douce, si nous aimons les pauvres et si nous sommes heureux de les secourir, c'est parce que Jésus-Christ a voulu leur être semblable, c'est lui surtout que nous aimons en eux. Or, Mesdames, l'objet de votre OEuvre est aussi un pauvre ; mais ce pauvre, c'est Jésus-Christ lui-même. Déjà, dans sa vie mortelle, il avait choisi d'être pauvre, il a voulu l'être encore plus durant sa vie eucharistique. A Bethléem, il s'était réduit à la forme de l'enfant et à la figure de l'esclave ; à l'autel, il n'a conservé ni la forme, ni la figure humaine. Le pauvre est au-dessus du morceau de pain qu'on lui présente, et Jésus-Christ a voulu être ce morceau de pain, il se dépouille de tout... Cependant, Mesdames, prenez garde, il n'a rien et il a droit à tout ; il est pauvre, mais il est roi ; il se cache sous les voiles obscurs, mais il mérite qu'on l'entourne de toutes les splendeurs humaines... Qui donc saura pourvoir à de si justes exigences ?... Ah ! les lys des champs ne filent pas et ne travaillent pas, mais Dieu prend soin de leur beauté et jamais

Salomon, dans sa gloire, n'a été vêtu comme l'un d'eux. L'Eucharistie ne file pas, l'Eucharistie ne travaille pas, et cependant le Dieu du tabernacle est plus que Salomon. Qui filera pour l'Eucharistie ? Qui travaillera pour l'Eucharistie ? C'est vous, Mesdames : la pauvreté de l'Eucharistie se confiant à votre charité, et votre charité, à son tour, enrichissant l'Eucharistie, voilà votre œuvre, elle est magnifique !... »

« Dans le sacrement de l'amour, disait-il encore, Dieu a voulu se soumettre au travail de nos mains. Il faut à l'Eucharistie des maisons pour lui donner asile : ce sont nos temples. Il faut des vases pour la recevoir : ce sont nos corporaux et nos nappes d'autel. Il faut aux ministres de son culte des vêtements dignes de leur ministère : ce sont les ornements d'église. C'est à la piété chrétienne que le Seigneur a confié le soin de pourvoir à tous les besoins de sa vie eucharistique <sup>1</sup>. »

Les pieuses associées redoublaient de zèle, lorsqu'il leur disait : « Quand il s'agira d'embellir nos églises, n'écoutez plus que la voix de votre cœur <sup>2</sup>. » Les plus grandes dames de Paris, à la suite de la comtesse de Brissac et sa fille, de la comtesse de la Rochejacquelein, de M<sup>mes</sup> Dubourg et de Florenville, et surtout de M<sup>lle</sup> de Mauroy, rivalisaient d'ardeur pour le culte du Saint-Sacrement. De leur zèle naquit bientôt, à côté de l'Œuvre des Tabernacles, une autre œuvre qui, plus tard, sous la direction de Mon-

<sup>1</sup> Discours sur l'Œuvre des Tabernacles, 13 février 1873.

<sup>2</sup> *L'Eucharistie et la vie chrétienne*, p. 116.

seigneur de Ségur, devait prendre un développement si considérable et si consolant, l'OEuvre du Saint-Sacrement :

« L'objet de cette œuvre, dit M. le marquis de Ségur <sup>1</sup>, est d'assurer, par une association de prières et par des offrandes, l'observation exacte des lois canoniques qui prescrivent l'entretien perpétuel d'une lampe allumée devant tout tabernacle où réside le Saint-Sacrement. Le Rituel romain porte que « plusieurs lampes, ou au moins une, doivent briller perpétuellement, le jour et la nuit, devant le Saint-Sacrement. » Les conciles provinciaux tenus en France depuis le concile de Trente sont également formels sur ce point liturgique : « Les saints canons exigent, disent-ils, qu'une lumière brille sans cesse devant le tabernacle, afin qu'on sache que le corps de Jésus-Christ est là présent. »

« Saint Alphonse de Liguori, le plus récent et le plus large des docteurs de l'Eglise, déclare « que si, par une coupable négligence du « pasteur ou de celui à qui ce soin est confié, « la lampe cesse de brûler devant l'adorable » Sacrement un jour entier ou quelques nuits, il y a péché mortel. » Et, en 1851, la Congregation du Concile a décidé expressément que la loi relative à l'entretien de ces lampes était et demeurerait en pleine vigueur.

« Malgré ces prescriptions si fermes, si solennelles, appuyées par de si redoutables sanctions, l'usage des lampes allumées devant le

<sup>1</sup> *Op. cit.*, t. II, p. 152.

Saint-Sacrement était tombé en désuétude en beaucoup d'églises de France, surtout dans les paroisses rurales, au grand détriment du respect dû au corps de Jésus-Christ et de la foi des populations à la présence réelle de ce divin Sauveur au milieu de son peuple.

Grâce aux exhortations de M. de la Bouillerie, à la persévérance de M<sup>lle</sup> de Mauroy et plus tard à l'appui énergique que lui prêta Monseigneur de Ségur, « la loi oubliée a été remise en vigueur ; la doctrine, sur ce point, n'est plus ignorée ni méconnue, et il n'est plus guère d'église de village, quelque pauvre qu'elle soit, où une lampe allumée ne rende gloire au Saint-Sacrement, n'indique aux fidèles que le Seigneur et Maître réside là, et ne représente devant cet hôte divin, si souvent abandonné des hommes, les âmes éteintes qui devraient brûler à ses pieds. Non seulement la règle longtemps négligée fut proclamée et accueillie partout ; non seulement un nombre de lampes qui, à la mort de Monseigneur de Ségur, dépassait quatre mille, fut donné par l'OEuvre à des églises et chapelles pauvres ; mais le second but de cette OEuvre modeste et charmante a été également atteint. Plus de 30,000 associés forment, suivant l'heureuse expression du pape Pie IX, autant de lampes vivantes qui brillent sans cesse en l'honneur du Saint-Sacrement. Chacun des associés fait, à tour de rôle, une heure d'adoration chez soi, en se tournant de corps et en se transportant en esprit devant le tabernacle de l'église la plus voisine de sa demeure. Le Saint-Sacre-



ment est ainsi honoré extérieurement, adoré intérieurement, et le feu de l'amour se joint à la douce lumière des lampes pour rendre un perpétuel hommage à Celui qui est la lumière éternelle et l'éternel amour. »

Le ministère de ces OEuvres eucharistiques avait un corollaire obligé, car, ainsi que le pieux grand-vicaire aimait à le répéter, l'Eucharistie inspire l'aptitude et le goût de la Charité, elle en perfectionne et surnaturalise l'action, elle fait persévérer dans son exercice difficile et multiple.

Le feu sacré, allumé au pied du tabernacle, ne pouvait pas se concentrer dans l'intime de ce cœur, il avait besoin de dévouement : Jésus-Hostie se donne... Son apôtre se donna !

## VII

« Ma mère, de retour à Paris, avait continué de s'occuper d'une foule d'œuvres auxquelles elle avait consacré sa belle vie ; et dès lors, une sorte de tradition de famille venait se joindre à mon titre officiel et à mes nombreuses relations avec le monde parisien, il était naturel que les bonnes œuvres me fussent spécialement confiées. Effectivement, il en est peu qui ne se soient alors placées sous ma direction. Quelques-unes furent cependant l'objet plus particulier de mes soins. Ainsi, avec l'aide de quelques jeunes gens, parmi lesquels j'aime à rappeler les noms de Georges de la Rochefoucault,

que la mort nous a trop vite enlevé, d'Augustin Cochin, aujourd'hui membre de l'Institut, de mon cousin, Joseph de la Bouillerie, etc., etc., je fondai l'œuvre des Enfants convalescents, qui a pris aujourd'hui un développement énorme. De même, avec l'aide d'Armand de Melun, je donnai une très grande extension à l'œuvre des jeunes Apprentis, et je fondai celle des jeunes Ouvrières, qui, commencée avec une dizaine de jeunes filles, qu'une bonne demoiselle consentit à recueillir chez elle le dimanche, compte aujourd'hui des milliers d'ouvrières réparties entre les différentes paroisses de la ville. »

Le moment n'est pas venu de raconter ces intéressantes origines en détail. Leur place naturelle se trouvera au chapitre suivant. Mais, puisque l'ordre chronologique les a mises sur notre chemin, nous ferons une remarque essentielle, qui montrera, chez le zélé initiateur de ces diverses œuvres, une rare intelligence des besoins de son temps, où, estimait-il, le grand péril est encore moins dans la question sociale du paupérisme que dans la méconnaissance du principe chrétien de la charité envers les pauvres. « La charité bien faite, enseignait-il, c'est seulement la charité chrétienne, et celle-ci, à son tour, n'est autre que la charité surnaturelle. »

Il l'avait dit plus d'une fois à ses associées de l'Adoration <sup>1</sup>.

« Ne cherchons pas à nous le dissimuler : le

<sup>1</sup> *L'Eucharistie et la Vie chrétienne*, p. 202.

subtil et dangereux poison d'un naturalisme énervant nous pénètre, nous envahit de toutes parts. Il s'attaque même aux meilleures choses. On fait la charité, mais on la fait presque toujours trop humainement et trop naturellement. On la fait, parce que le cœur nous y porte, parce que la position nous y oblige, souvent même parce que notre petite vanité sait y trouver son compte. La charité bien faite est d'un ordre plus élevé. Elle a son principe en Dieu même. Elle ressemble à l'éternelle sagesse qui touche à la fois les deux termes : Dieu et le pauvre qui s'élève d'abord jusqu'à Dieu pour descendre ensuite vers le pauvre. Oui, Dieu d'abord. Lui plaire, le glorifier, le servir. Puis, le pauvre. Relever son âme en même temps qu'on soulage son corps, et sur cette créature vraiment défigurée, que trop souvent les vices déparent encore plus que les haillons, faire resplendir l'image de Dieu. Voilà l'œuvre de la charité véritable. Tant que vous ferez la charité seulement avec vos aumônes, seulement avec votre zèle, seulement avec vos fatigues, vous risquez fort qu'elle demeure sujette à mille imperfections. Faites, faites d'abord la charité avec Dieu, c'est alors qu'elle sera vraiment bonne. »

Il aimait à développer le texte des Psaumes, où le chantre inspiré proclame « bienheureux celui qui a l'intelligence du pauvre et de l'indigent, parce qu'au jour mauvais, le Seigneur le délivrera. » Il sentait venir ce jour mauvais, où, sous le prétexte de philanthropie, on agitera la question sociale, en prétendant laïciser la charité publique, ce jour où Armand de Me-

lun, proposant dans une réunion où l'on dressait les statuts de *la Fraternité*, d'y appeler un représentant du clergé dans la personne de M. l'abbé de la Bouillerie, entendra la femme d'un homme célèbre murmurer à demi-voix près de lui : « Est-ce que, par hasard, nous allons retomber encore dans cette prêtraille ?<sup>1.</sup> »

« Une phalange pacifique s'était mise, dans le silence et dans l'humilité, à travailler elle aussi à l'œuvre du rapprochement de l'Église et des peuples. C'était à l'exercice de la charité, par le dévouement personnel, que ces chrétiens demandaient le retour à la foi et la conversion des cœurs. C'était en visitant les pauvres, en soulageant les malades, en patronnant les enfants, qu'ils espéraient dissiper les prétentions qui éloignent de Dieu les classes populaires. La Société de Saint-Vincent-de-Paul venait de naître, et une multitude d'œuvres greffées sur celle-là se partageaient déjà toutes les misères du pauvre, du premier au dernier instant de sa triste existence<sup>2.</sup> »

Les conférences de Saint-Vincent-de-Paul se multiplièrent et se développèrent rapidement, et, comme l'observe le vicomte A. de Melun, sur ces conférences se greffèrent une foule d'œuvres, de patronages, d'ouvriers, etc. L'influence de la direction de M. l'abbé de la Bouillerie fut pour beaucoup dans l'excellent esprit qui y présida dès l'origine, qu'elles conservèrent en se répandant en province et qui fait aujourd'hui de ces œuvres une des grandes forces de l'Église

BAUNARD, *le Vicomte A. de Melun*, p. 268.

A. DE MELUN, *Mémoires*.

en France. Les autres nations catholiques nous les envient. Nulle part, on n'y trouve cette vitalité, cette solide et ardente piété, cette ingénieuse activité à découvrir et à soulager toutes les misères matérielles et morales, cette profonde soumission aux plus pures doctrines et à la discipline de l'Église.

Sans rien exagérer, on peut affirmer que l'honneur en revient, au moins partiellement, au sage et intelligent grand-vicaire de Paris. Il était essentiel, à cette époque, pour donner à ces œuvres leur véritable caractère, de former les esprits à la distinction bien nette qu'il faut établir entre la Bienfaisance et la Charité. Il était également à redouter que cette organisation de la Charité, exercée en commun et vivifiée par l'esprit d'association, se laissât envahir par les idées socialistes qui commençaient alors à se faire jour, et par lesquelles certains catholiques avaient eu quelque tendance à se laisser séduire.

On retrouve, dans les papiers de Monseigneur de la Bouillerie, un grand nombre de notes, de cadres, de discours, de petits opuscules sur ces sujets, aujourd'hui sans grand intérêt, parce que les idées se sont fixées depuis sur tous ces points, mais qui avaient alors une très grande importance, qui firent l'objet de ses préoccupations constantes pendant son passage à l'archevêché de Paris ; et la façon dont ils y sont traités atteste bien l'heureuse influence qu'il y exerça et dont l'Église recueille aujourd'hui les fruits <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Documents inédits.*

Nous aurons d'ailleurs à revenir plus loin sur ces choses, mais, il était bon de les noter au passage et d'appliquer à l'infatigable et généreux grand-vicaire l'éloge qu'il fera lui-même un jour de l'un de ses principaux collaborateurs d'alors : « Personne n'eut plus que lui la charité intelligente et l'intelligence charitable <sup>1</sup>. »

## VIII

En outre des fondations charitables et des œuvres eucharistiques, le grand-vicaire avait encore, dans ses attributions, le département des communautés religieuses. « Il fut, dit M. l'abbé Laprie, l'oracle d'un grand nombre d'entre elles, leur guide, leur consolateur, leur père. Allez frapper à la porte des couvents qui les abritent, vous y trouverez son souvenir toujours vivant, vous y verrez des larmes qui le pleurent <sup>2</sup>. »

Supérieur d'une foule de maisons religieuses, il ne savait pas non plus refuser son ministère personnel à cette phalange d'âmes pieuses qu'il entraînait à la bonne odeur des parfums eucharistiques. Il savait que la meilleure sauvegarde de la piété gît dans l'action de l'apostolat et s'appliquait à diriger ses nombreux pénitents de l'un et de l'autre sexe vers le don de soi aux œuvres, le dévoûment aux âmes, le zèle. Aussi, était-ce merveille de voir la ferveur de ce trou-

<sup>1</sup> *L'loge funèbre d'A. de Melun.*

<sup>2</sup> *Eloge funèbre de Monseigneur de la Bouillierie.*

peau choisi, où toutes les grandes inventions de la foi et de la charité à cette époque, dans Paris, venaient recruter leurs auxiliaires.

Mais, il préservait cette activité extérieure de la dissipation, estimant que l'idéal de la vie chrétienne, tel que le Maître nous l'a montré dans sa vie apostolique, c'est l'union de la vie active à la contemplation. Un de ses dirigés semblait-il vouloir faire prédominer celle-là sur la paix de l'âme, qu'il prisait par-dessus toutes choses, rien ne lui coûtait pour ramener le calme dans un cœur troublé. « Je vous engage beaucoup à venir me voir demain matin, écrit-il à l'une de ces âmes éprouvées, si votre santé vous le permet. Vous connaissez tout l'intérêt que Notre-Seigneur m'inspire pour ce qui vous concerne. Je ne lui demande pas que vous soyez exempté des tribulations de ce monde, puisque vous avez si bien compris que nul n'est son disciple sans porter sa croix ; mais, ce que je désire, c'est que jamais ces peines et ces croix ne vous fassent perdre la sainte paix de l'âme, et je m'estimerai bien heureux de pouvoir contribuer auprès de vous, à ce résultat <sup>1</sup>. »

M<sup>me</sup> de la Bouillerie, M<sup>me</sup> Svetchine et tous les amis du laborieux ouvrier, s'inquiétaient de le voir ainsi se prodiguer sans mesure, sans tenir compte de la faiblesse relative de son tempérament délicat et nerveux. Les médecins, consultés à propos d'une indisposition sympto-

<sup>1</sup> Lettre du 11 décembre 1847. Nous aurons à revenir plus loin sur ses principes de direction, qu'il a livrés dans son volume sur la *Vie chrétienne* et dans divers documents encore inédits que nous utiliserons.

matique, augurèrent fâcheusement des signes d'épuisement qu'ils constatèrent, et l'un d'eux, meilleur praticien que beau diseur, lui dit un peu brutalement : « Tant que *vous ferez votre religion* avec cet acharnement, vous ne guérirez pas. »

L'infatigable grand-vicaire eut le tort de ne pas l'en croire, et, dès les premiers jours de 1848, l'anémie, compliquée de phénomènes nerveux très graves, vint lui imposer, d'abord des arrêts prolongés, puis une inaction forcée dont son cœur souffrait autant que son zèle.

On finit par l'envoyer aux eaux de Néris, puis à Vichy entre deux saisons de Néris. C'est de Vichy qu'il transmet à l'un de ses correspondants à Paris l'expression de sa tristesse, loin de ces « chères œuvres, qui ont fait, dit-il, les délices de mon ministère à Paris et que ma santé m'a obligé d'abandonner si brusquement et pour si longtemps. Vous m'apprenez qu'elles se continuent et que le bon Dieu y trouve sa gloire. Bénissons ensemble sa bonté et rendons-lui de continuelles actions de grâces. » Il donne ensuite le bilan de sa santé : « Je suis effectivement un peu mieux. Mais, cette amélioration est loin encore de la santé. Mon estomac et ma tête se disputent à qui sera le plus indiscipliné. Hier, j'avais la tête dans un état déplorable. » Cette névrose le prive de sa plus grande consolation en ce monde. « Vous avez su, écrit-il encore, combien j'avais été douloureusement affecté de ne pouvoir dire pendant si longtemps la sainte messe. J'ai eu le bonheur de pouvoir la célébrer ces derniers dimanches. Mais, j'en ressens tou-



jours une grande fatigue. Voyez combien j'ai à compter encore sur vos bonnes prières et sur celles des pieuses âmes qui s'unissent à vous. »

Des eaux encore, il écrit à Rome : « Ma santé, quoique meilleure, ne me permet encore qu'un travail extrêmement modéré. Ma tête reste jusqu'à présent d'une faiblesse extrême. L'écriture me fatigue, et, pour écrire quelques lignes seulement, je suis obligé de prendre mon jour et mon heure. Il plaît au Bon Dieu de me maintenir sur la croix où il m'a placé depuis près d'un an. Je dois bénir ses desseins de miséricorde dans cette longue épreuve dont je n'aperçois pas le terme... Continuez donc à bien prier pour moi et à me recommander à tous ces bons sanctuaires de Rome, où j'ai tant aimé à prier moi-même. »

Pic IX lui envoie un de ces messages dont le cœur de ce Pape avait le secret. Il en est ému, mais ne peut y répondre. « C'a été pour moi, dit-il plus tard, en écrivant au messager, une croix de plus de ne pouvoir répondre immédiatement à votre lettre qui m'a si profondément ému. Je n'ai pu la lire sans verser de douces larmes sur ce souvenir que daignait m'accorder le Souverain-Pontife. Votre lettre me restera comme un titre qui m'est bien cher. Hélas ! Notre-Seigneur m'a présentement envoyé une douloureuse épreuve qui me rend incapable de faire autre chose que de souffrir patiemment. Mais, si cette épreuve prend fin, et si je puis encore retrouver quelques jours de santé, tout mon bonheur sera de travailler pour Notre-Seigneur et la sainte Église, mieux et avec plus

d'ardeur que je ne l'ai fait jusqu'à présent... La maladie existe toujours d'une manière très intense. Je ne dis la sainte messe que le dimanche, avec une extrême difficulté. Ma tête, surtout le matin, me refuse tout service. J'ai de continuels étourdissements qui me mettent comme hors de moi. Bref, tout mon système nerveux est toujours horriblement malade. Les médecins cependant ne cessent de m'affirmer que ma guérison est infaillible. Au moins sera-t-elle encore, je crois, très longtemps retardée. Notre-Seigneur, qui m'a placé sur cette croix, veut que j'y reste encore. Que sa sainte volonté s'accomplisse. Il a ses desseins que vous et moi connaîtrons plus tard.,. »

Il rentre à Paris, pour essayer ses forces renaissantes, et mande humblement à son auxiliaire, toujours à Rome : « Je craignais beaucoup que votre absence et la mienne ne nuisissent à nos chères œuvres du Saint-Sacrement. Mais, Notre-Seigneur a voulu me prouver qu'il n'avait pas besoin de nous pour continuer à enflammer les âmes de son saint Amour. J'ai réuni, à mon arrivée, nos dames zélatrices et j'ai pu leur adresser quelques mots qui les auront, je l'espère, encouragées. Leurs listes sont toujours complètes et vont plutôt en s'augmentant. L'Adoration perpétuelle continue à être régulièrement suivie ; j'ai eu la consolation de signer une nouvelle liste qui s'étend jusqu'à la fin de mai. Je me suis acquitté ce matin d'un vœu que j'avais fait, à ce sujet, à Marie... L'œuvre de M<sup>lle</sup> Dubouché prend aussi de l'accroissement. Nos bons jeunes gens sont station-

naires : j'espère que l'hiver en recrutera quelques-uns. J'ai l'intention de fonder la grande association de l'Adoration du jour : il me semble qu'il en est temps maintenant... » Il termine cette longue lettre, écrite à plusieurs fois et d'une écriture tourmentée : « Voilà en peu de mots ce que je puis vous dire de l'état présent de nos œuvres. Puisez à Rome une nouvelle ferveur et un nouveau zèle pour vous en occuper avec moi, s'il plaît encore à Notre-Seigneur de m'employer pour sa gloire!... »

Une catastrophe, qui devait faire à son cœur une blessure inguérissable, n'avait pas peu contribué à retarder ce rétablissement si désiré et si lent à venir.

## IX

Le 24 juin 1848, l'Archevêque de Paris, accompagné des deux collègues de M. de la Bouillerie, malade et ignorant de cette héroïque détermination, se dirigeait, précédé d'un rameau d'olivier, vers les barricades de la rue Saint-Antoine, dans la pensée de faire intervenir la religion au sein même des fureurs de la guerre civile. On sait comment il tomba, heureux comme le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, mais attristé par la crainte que son sacrifice ne fût trop exalté par les hommes, tant, simple et modeste comme il le fut toujours, il avait peu conscience de son héroïsme, personne n'y ayant vu plus clairement un grand devoir accompli.

« Je n'ai appris sa noble action qu'en apprenant sa blessure mortelle. Je me hâtais de me rendre à l'archevêché, en franchissant les barricades encore élevées de toutes parts. » A ce moment, six hommes du peuple y arrivaient aussi, portant sur leurs épaules le brancard sur lequel on y rapportait le prélat frappé à mort. « Je vous bénis, et le bon Dieu vous bénira ! » leur dit le bon pasteur. Puis, reconnaissant, parmi ses vicaires-généraux, l'abbé de la Bouillerie qui fondait en larmes, des pleurs coulèrent également de ses yeux. Mais, il les essuya : « Mon cher ami, fit-il en repoussant doucement son neveu qui l'embrassait en sanglotant, nous faisons mal de pleurer ; Dieu seul a fait tout ceci, il l'a voulu pour notre plus grand bien. »

« Le pontife demeurait calme et immobile ; il ne tourna jamais ses pensées du côté de la vie ; pas une parole de regret sur sa destinée, pas une question au médecin pour savoir s'il était possible de le sauver, pas d'empressement pour les remèdes ; la paix et la sérénité au milieu de la certitude de la mort. » A ceux qui lui proposaient de prier pour sa conservation : « Priez pour moi, répondait-il, non pour que Dieu prolonge ma vie, mais pour qu'il me donne une sainte mort. »

La nuit se passa avec des alternatives d'agitation et d'abattement. Son frère, son neveu, les médecins le veillèrent avec l'abbé de la Bouillerie, qui, inconsolable de ne l'avoir pas accompagné à la place de la Bastille, ne pouvait se décider à prendre un peu de repos, bien nécessaire pourtant à ses nerfs affaiblis. Le pieux

grand-vicaire suggérait à son Père mourant de saintes paroles, que celui-ci répétait à voix de plus en plus éteinte, mais sans perdre un instant sa présence d'esprit. La matinée fut mauvaise. A midi l'agonie commença. Vers quatre heures, le râle de la mort arriva. Alors, « M. Jaquemet présente aux lèvres du mourant un crucifix en lui rappelant que le Souverain-Pontife le lui avait envoyé comme un gage de sa tendresse paternelle et qu'il avait attaché des indulgences pour l'article de la mort. Le prélat y colla ses lèvres déjà glacées; M. Jaquemet récita ensuite, d'une voix très émue et très entrecoupée de sanglots les dernières prières de l'agonie; les ecclésiastiques, les gardes nationaux, les membres de l'Assemblée nationale, tous ceux qui étaient présents répondaient et pleuraient; à quatre heures et demie, l'Archevêque de Paris rendit son âme à Dieu. Alors M. Jaquemet se leva et rappela aux prêtres encore agenouillés autour de ce lit de mort quelques-unes des dernières paroles du saint pontife. Tous étendirent ensuite la main sur le corps du martyr et jurèrent de consacrer, à son exemple, leur vie et jusqu'à la dernière goutte de leur sang à la gloire de Dieu et au salut de leurs frères <sup>1</sup>. »

M. de la Bouillerie se réserva la filiale consolation de fermer lui-même les yeux au héros de la charité pastorale.

Dès lors abîmé de douleurs, il ne cessa de pleurer. Un témoin des obsèques triomphales du

<sup>1</sup> CRUICE. *Vie de Monsieur Affre*, ch. XLVI.

martyr nous rapporte que, parmi les trois vicaires-généraux qui conduisaient le deuil, tous les yeux se portaient sur l'abbé de la Bouillerie, impuissant à contenir des sanglots, dont les spasmes douloureux faisaient mal à voir.

En Monseigneur Affre, l'inconsolable grand-vicaire perdait en effet plus que qui que ce soit. Il s'était donné à son Archevêque comme un fils à son père et celui-ci le lui rendait bien. Ensemble ils aimaient à parler de l'Eucharistie, et, un jour, le pieux prélat l'avait encouragé contre une vive opposition, en l'assurant de sa reconnaissance pour le bien qu'il lui faisait personnellement par les incessants labeurs de son apostolat eucharistique : « C'est un bonheur pour moi, lui avait dit l'Archevêque, de permettre l'adoration du Très-Saint-Sacrement. Continuez, sans vous laisser décourager. Je verrai avec joie toutes les communautés religieuses et toutes les paroisses me demander cette faveur. » Une autre fois, les deux saints amis s'étant longuement entretenus des charmes de cette dévotion, l'Archevêque termina l'entretien par cette parole qui avait comblé de joie le cœur de son interlocuteur : « Si nul bien n'est comparable au trésor de l'amitié, comment ne pas apprécier cette amitié qui s'est abaissée sur la terre ? »

Cet ami disparu, il se sentit bien seul vis-à-vis de la maladie et de l'épreuve. « Hélas ! écrivait-il au lendemain de cette immense perte, je ne pense pas à pratiquer d'autre vertu que la résignation ! »

## CHAPITRE V

SOUS L'ÉPISCOPAT DE MONSEIGNEUR SIBOUR

### I

« Or, dit l'Apôtre, nous savons que tout coopère au bien pour ceux qui aiment Dieu <sup>1</sup>. » Le vicaire-général de Monseigneur Affre, atterré par la mort du bien-aimé pontife, éprouvé par un mal qui paralysait son zèle, soumis à une autre épreuve non moins douloureuse dont nous allons bientôt parler, devait apporter, par l'exemple de cette période de sa vie une confirmation de plus à la doctrine de saint Paul.

Sans l'épreuve qui le tint comme exilé de son ministère parisien, l'apôtre de l'Eucharistie n'eût pu trouver, dans le tourbillon d'affaires qui dévorait ses journées, le loisir de répondre au vœu si souvent exprimé par les auditeurs des méditations où il épanchait sa belle âme aux pieds du divin Sacrement.

Sa correspondance en a gardé le pénétrant souvenir. Il écrit, de la Barbée où il est venu

<sup>1</sup> Rom., VIII, 28.

essayer de recouvrer un peu de vie, le 7 mai 1849 : « C'a été pour moi une douce occupation de relire les notes que j'ai apportées et où j'aime à retrouver, moins encore mes pauvres et insuffisantes paroles, que le parfum de piété qui me revient par le souvenir de nos chères réunions. J'ai cherché à mettre à part douze méditations qui m'ont plu davantage et que j'essaierai de mettre au net... Je puis même vous confier que, sur les douze, j'en ai déjà rédigé une. Je reviendrai, j'espère, avec deux. Mais je n'ose me livrer longtemps de suite à ce travail qui me fatigue la tête... Je vous prierai de vouloir bien me glaner, de côté et d'autre, tous les épis que vous trouverez épars de *mon champ eucharistique*. »

La première des méditations qu'il venait de rédiger n'était autre, en effet, que celle, où sous le symbole du champ de Booz, il avait appris aux auditeurs de sa parole eucharistique à retrouver le champ divin de l'Eucharistie elle-même. « Heureuses âmes, leur avait-il dit, vous êtes plus favorisées que Ruth, car celui qui vous invite est plus que Booz, et le tabernacle où il vous admet plus que le champ d'épis <sup>1</sup>. »

La seconde, qu'il put encore écrire à la Barbée, porte la trace plus sensible de son douloureux crucifiement, physique et moral. C'est celle où il commente, en termes si pleins d'onction, la parole de Malachie : « Je vous ai aimés, dit le Seigneur, et vous avez répondu : En quoi

<sup>1</sup> *Le Champ divin de l'Eucharistie.*



nous avez-vous aimés? » Il y montre *comment Jésus-Christ nous aime*, c'est même le titre de la Méditation, et il y prête à l'hostie des accents comme celui-ci :

« Toute âme est atteinte d'une tristesse, mortelle ; et c'est pour cela que j'ai voulu que la mienne fût triste jusqu'à la mort de la croix ; une douleur amère l'accable ; mais, qui que tu sois qui passes par le pénible sentier du chagrin, regarde s'il est une douleur comparable à la mienne. »

C'est à l'autel qu'il trouve sa consolation, parce qu'il y trouve le cœur de son Dieu. Là, dit-il, ce divin cœur est présent, il vit, il palpite d'amour pour nous, non pas assurément que Jésus-Christ ne soit tout entier dans la divine Eucharistie ; mais de même qu'en présence des scènes de la Passion, bien que Jésus-Christ soit tout entier sur la croix, nous arrêtons surtout nos regards sur sa tête couronnée d'épines, sur ses pieds et ses mains crucifiés, sur son côté percé d'une lance, de même dans l'Eucharistie ce que nous cherchons avant tout, et ce que nous trouvons tout d'abord, c'est son cœur. »

Cette pensée lui est chère. C'est elle qui, dans l'admirable soliloque qui ouvre son livre, et où il contemple *le sommeil de l'Eucharistie*, lui inspirera cette définition sublime et féconde : « Jésus-Christ, c'est surtout son cœur !... »

Il s'abandonne finalement à cette pente de son âme, et, comme un séraphique qu'il est, il se laisse volontiers aller à une pensée où se trahit le secret de ses propres effusions :

« Dans le texte de Malachie, dit-il, c'est Dieu qui dit à son peuple : — « Je t'aime, *dilexi vos*, » et le peuple qui répond : « Comment nous avez-vous aimés, *in quo dilexisti nos* ? » Mais je change maintenant les rôles, et je suppose que c'est moi qui adresse à Dieu cette première parole : Je vous aime... Et que de fois, en effet, ne lui ai-je pas tenu ce langage ! — Je vous aime, c'est la meilleure prière, et celle qui vient le plus vite à mes lèvres. Je vous aime, c'est la parole qui va à toutes les heures de ma journée, à tous les lieux où je porte mes pas, à toutes les situations de ma vie, à mes chagrins pour les alléger, à mes joies pour les accroître. Je vous aime, c'est le refrain de tous mes cantiques, c'est pour moi comme l'écho de toutes les voix de la nature ; je vous aime, ç'a été le premier bégaiement de mon berceau, ce sera le dernier soupir de mon cœur ; je vous aime, je vous aime... »

Une fois cela écrit, la plume tombe de ses mains et se refuse à lui continuer son office. « La vue seule du papier sur lequel j'avais à écrire m'occasionnait les crises les plus douloureuses. » Cette névrose, bien connue des écrivains surmenés, en vint à un tel degré d'acuité qu'il était obligé, en dictant, aux bords de mer de Dieppe, la suite de son livre à un jeune ecclésiastique qui se fit son heureux et obligeant secrétaire, de détourner la tête et de s'abstenir de fixer ses yeux sur le mouvement de la plume du copiste.

C'est à ce prix qu'il acheva péniblement une œuvre, où l'on sent si peu l'effort du travail et

où tout semble couler comme l'onde pure d'une source abondante.

Il dicta successivement les dix méditations qui devaient compléter son œuvre et fournir « douze sujets de méditation correspondant aux douze heures de nuit que les associés de l'Adoration nocturne consacrent chaque année à adorer le Saint-Sacrement. »

Souvent, la défaillance de ses forces l'obligeait d'interrompre sa dictée douloureuse, qu'il désespéra plus d'une fois de pouvoir achever, comme ce jour où, méditant sur les *Trois colombes*, — la plus suave de ses élévations, — il s'écria :

« Mais qui donc nous donnera des ailes pour voler vers les cieux et pour nous reposer ? Ah ! disons-le sans trouble : la mort, la mort seule : la mort si pleine d'angoisses pour celui qui ne croit pas, mais si consolante et si douce pour nous qui avons choisi notre demeure à l'entrée du tabernacle.

« La mort nous donne bien plus qu'elle ne nous ôte ; elle nous enlève ce monde qui passe, ces vanités qui nous ont trompés, ces plaisirs qui nous ont séduits ; mais elle nous donne les ailes de la colombe pour voler et pour nous reposer. »

Puis, il acheva ainsi sa dictée :

« O mon Dieu, voici donc les degrés d'ascension que doit suivre mon âme pour aller à vous : vos plaies divines, votre Eucharistie, et le ciel... Si je suis poursuivi par l'ennemi, vos plaies ; si je veux goûter le repos, votre Eucharistie... et si je meurs, le ciel.

« O mon Dieu, je ne vous demande que trois

choses, ne me les refusez pas : un refuge, comme à la colombe, dans vos plaies ; un nid, comme à la colombe, près de votre tabernacle ; et enfin, le repos de la colombe, celui du ciel. »

Les encouragements d'ailleurs ne lui manquaient pas. Nous en avons la preuve dans de nombreuses lettres qui, de 1849 à 1850, le suppliaient de céder aux instances de beaucoup d'âmes, « en reproduisant ces paroles qui s'étaient échappées spontanément de ses lèvres, et qu'il ne voulait confier qu'à la garde et à la mémoire des cœurs » qui les avaient goûtées. Le successeur de Monseigneur Affre lui-même estimait que ce livre serait « très propre à aider les âmes pieuses à s'entretenir dans le sentiment d'une douce et tendre dévotion envers le Très-Saint-Sacrement de l'autel. »

Ce qui le soutenait encore, c'est un désir que l'expérience lui avait suggéré et dont il écrivait plus tard : « Lorsque j'ai publié mes Méditations, une de mes pensées a été de modifier la forme des livres ascétiques qui m'avaient toujours paru d'une aridité désolante <sup>1</sup>. » Et, plus tard encore, à un auteur qui avait cherché à imiter sa manière : « Il y a, je crois, beaucoup à faire pour rendre à nos livres ascétiques l'onction et la sève que la sécheresse du dernier siècle leur a fait perdre. Une meilleure entente et un meilleur emploi de la Sainte-Ecriture interprétée suivant la méthode de nos grands docteurs, un style plus simple et moins banal, plus pieux et moins niais, voilà ce qui convient je crois, au véri-

<sup>1</sup> Lettre du 15 juin 1861.

table ascétisme ; et vos excellents travaux pourront beaucoup, mon cher ami, en faveur d'une cause que toutes les âmes chrétiennes ont à cœur<sup>1</sup>. »

Il voulait que les auteurs ascétiques en revins-  
sent à la méthode des Pères en utilisant davan-  
tage les Ecritures : « Au fond, écrivait-il encore,  
l'étude des figures est toujours l'une de celles  
qui nous font plus sûrement pénétrer le vrai  
sens des Ecritures !... A coup sûr, je suis très  
loin de nier le mérite et la valeur de cette exé-  
gèse catholique qui, avec tant de zèle, de science  
et de succès, venge chaque jour la vérité et  
l'authenticité de nos saints livres contre les  
efforts impies de la libre-pensée. Et cepen-  
dant, vous le dirai-je ? Il y a une exégèse  
que je préfère à toutes les autres — celle qui  
consiste à interpréter l'Ecriture en montrant  
que, suivant la doctrine de saint Paul, l'Ancien  
Testament n'a été que la figure et la prophétie  
du Nouveau. Cette méthode a deux avantages.  
D'une part, elle fournit la réponse à une foule  
de détestables objections dont l'incrédulité de  
tous les temps s'est armée contre certains livres  
de l'ancien Testament ; elle rend à ces livres  
la dignité de leur véritable sens ; et c'est ainsi  
que saint Augustin, dans son magnifique ou-  
vrage contre Fauste, a pu venger l'Ancien  
Testament des blasphèmes du manichéisme.  
D'autre part, cette même méthode nous révèle  
dans tout son éclat, l'unité de la pensée de Dieu,  
inspirant les deux Testaments, les coordonnant

<sup>2</sup> Lettre du 7 février 1864.

l'un avec l'autre, et présentant d'abord à l'homme, encore charnel et grossier, la prophétie et la figure pour qu'à travers ces ombres transparentes son œil s'habituaît peu à peu à la claire révélation de nos mystères chrétiens!

« Conformément à ce principe, comment le plus doux et le plus auguste de nos mystères n'aurait-il point été prédit et figuré? A cet égard, la tradition catholique n'hésite pas. C'est le Sauveur lui-même qui nous enseigne que la manne du désert n'était que la figure de l'Eucharistie (Jean, vi, 31); et, à la suite du Maître, l'unanime interprétation des docteurs reconnaît le sacrement de l'autel dans une foule de prophétiques figures qui d'avance l'annonçaient au monde <sup>1</sup> »

L'œuvre enfin s'acheva. Le pieux et modeste auteur l'adressa, dans sa Préface, à toutes les âmes « qui ont goûté combien le Seigneur est doux dans le sacrement de l'autel. Ces âmes aimant l'Eucharistie, leur dit-il, j'ai confiance qu'elles aimeront mon livre, parce qu'elles y retrouveront des sentiments qui sont les leurs, et que Dieu leur a sans doute inspirés souvent, aussi bien et mieux qu'à moi-même <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Lettre du 25 janvier 1875.

<sup>2</sup> M. Louis Veillot en reçut le premier exemplaire, avec cet aimable billet :

« 22 janvier 1851. — Cher monsieur Veillot. — Je vous ai promis mon petit livre. Le voici éclos de ce matin. Vous serez le premier à le recevoir. Ne soyez pas le dernier à le lire. Je l'adresse au chrétien fervent avec bien plus de confiance qu'à l'écrivain distingué. J'ai fort à craindre de l'écrivain dont le jugement aura tout lieu d'être sévère. Mais j'ai beaucoup à espérer du chrétien, qui ne verra

Le volume était imprimé dans le format in-12, avec beaucoup de soin, par Crapelet, le roi des typographes parisiens. Il se vendait à la librairie Ambroise Bray. Le lendemain du jour de la mise en vente, l'auteur, rentré seulement depuis quelques heures à Paris, vit arriver chez lui le libraire, qui venait s'entendre pour une réimpression : l'édition entière avait été écoulée en quelques heures, les acheteurs faisaient queue aux portes de la librairie et il avait été impossible de servir aucun correspondant de province.

La seconde édition, en format plus modeste, suivit à peu de distance, et, bien que tirée à grand nombre, s'enleva non moins rapidement que la première. Il fallut cliquer les planches et les tirages successifs firent de cette œuvre un des plus grands succès de la librairie religieuse contemporaine<sup>1</sup>.

## II

« Je n'ai pas besoin de vous dire quel empressement je mettrai, dès mon retour, à poursui-

vis dans ces pages que l'expression de sa foi et de son amour. Vous connaissez mon bien véritable attachement en Notre-Seigneur. — « L'ABBÉ DE LA BOUILLERIE. »

<sup>1</sup> On est arrivé aujourd'hui à la 60<sup>e</sup> édition. Voici en quels termes M. Louis Veillot avait parlé dans *l'Univers* de cet ouvrage à son apparition :

« Le sujet de chacune de ces méditations est choisi avec une grande connaissance de l'état le plus habituel et des besoins les plus ordinaires de l'âme. Il réveille la langueur,

vre la sainte œuvre que le Bon Dieu m'a confiée et pour laquelle je travaille, depuis bientôt sept ans, comme Jacob pour Rachel <sup>1</sup>. »

M<sup>lle</sup> de Mauroy, à qui M. de la Bouillerie donnait cette assurance l'avait prévenu des obstacles qui se dressaient chaque jour plus nombreux et, semblait-il, plus insurmontables contre la réalisation de son vœu le plus cher : l'établissement ininterrompu des Quarante-Heures dans Paris. « Je ne sais, répondit-il, si ma présence suffira à lever toutes les difficultés que je prévois. Mais, j'aurai du moins fait preuve de bonne volonté. Je partirai dès les premiers jours de la semaine prochaine, lundi ou mardi <sup>2</sup>... »

Les difficultés étaient plus considérables encore qu'il ne l'avait prévu. « Le nouvel archevêque de Paris n'était pas au courant de l'Œuvre <sup>3</sup>. » Pour tenter un grand coup, le zélé grand vicaire s'adressa directement au Pape.

Pie IX était à Gaëte. Quand il vit arriver la fervente ambassadrice que l'abbé de la Bouillerie lui envoyait, le pieux pontife lui déclara qu'il voulait dire la messe, à l'intention des Quarante-Heures de Paris, et, la messe dite, s'adressant à M<sup>lle</sup> de Mauroy, qui venait de communier de sa main, à cette même intention, en union avec

il exhorte au repentir, il ranime l'amour, il montre les voies de perfection ; il développe enfin, par rapport à la divine Eucharistie, cette intelligence du cœur qui fait, pour ainsi dire, disparaître tous les voiles où s'enveloppe ce mystère et ce miracle de la tendresse du Sauveur. »

<sup>1</sup> Lettre du 7 mai 1849.

<sup>2</sup> Lettre du 29 mai 1849.

<sup>3</sup> Mémoires de M<sup>lle</sup> de Mauroy.



les associés de Paris qui communiaient ce jour-là à la messe de leur directeur célébrée dans le même but :

— Ma fille, ce sera un des plus beaux jours de ma vie, celui où je pourrai promulguer les Indulgences de Rome pour Paris.

Cette parole pontificale, répétée par M. de la Bouillerie, mit le comble aux ardentes aspirations du petit troupeau groupé autour de sa houlette eucharistique.

Les communautés religieuses se mirent de la partie. Elles avaient toutes ou presque toutes, à des degrés divers, éprouvé l'heureuse influence de cette âme apostolique, qui ne cessait de leur répéter : « Ne nous laissons pas de prier, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à nos fins, par le triomphe complet du Très-Saint-Sacrement. » Il venait de le redire dans une retraite qu'il prêcha à celles qu'il désignait volontiers sous le nom de « mes bonnes religieuses de Cochin. » Mais, surtout, par une inspiration où se montre le caractère fondamental de sa direction qui ne sépara jamais la piété d'une forte doctrine, il mit en prières les sœurs de Sainte-Marthe.

On sait, en effet, que le schisme et les traditions jansénistes, survivant aux plus solennelles condamnations de l'Eglise et résistant aux efforts d'un enseignement théologique moins empreint d'une rigidité cruelle, se perpétuèrent à Paris, en ce siècle, dans une communauté, que rien ne parvenait à soustraire aux orgueilleuses résistances de l'hérésie. C'était comme un nouveau Port-Royal en plein XIX<sup>e</sup> siècle; et la Mère Angélique et la mère Agnès revivaient au sein de

cette petite société schismatique, qui gardait les apparences et l'étiquette de la vie religieuse en dehors de l'Eglise. Là s'enseignait encore ce respect terrifié de l'Eucharistie, traduit par un éloignement systématique de la table sainte, sous un diabolique prétexte de révérence. Là, confondant la grâce avec la gloire, on faisait du moyen un but, et on ne permettait qu'aux âmes parfaites la fréquentation des sacrements, établis pour soutenir et relever les faibles.

Le zèle de l'abbé de la Bouillerie s'indignait contre cette méconnaissance de la bonté du Dieu de l'Eucharistie et sa forte doctrine dogmatique et morale, puisée aux plus pures sources romaines, s'insurgeait contre le schisme, encore vivant en plein Paris. Alors, nous écrit un de ses meilleurs amis <sup>1</sup>, nous le vîmes mettre tous ses soins, toute son intelligence, et toute sa charité, à ramener les brebis errantes hors du bercail de l'Eglise. Bientôt, une grande partie des sœurs de Sainte-Marthe, opiniâtement attachées aux traditions jansénistes, renoncèrent à leurs erreurs et à leur schisme, et vinrent se soumettre à Monseigneur Affre qui les réconcilia et les nomma sœurs de Sainte-Marie. Ce fut en 1844, et, depuis cette époque, cette congrégation, dont la maison-mère est à Paris et qui a de nombreuses communautés dans plusieurs diocèses, est une des plus régulières et des plus utiles.

M<sup>llo</sup> de Mauroy, revenue de son voyage à

<sup>1</sup> Le vénérable curé de Saint-Germain l'Auxerrois, M. l'abbé Legrand, vicaire-général de Paris.

Gaëte, sollicitait Monseigneur Sibour d'écrire au Pape. Il le fit et le courrier suivant rapporta à l'archevêque une lettre autographe de Pie IX, avec les instances les plus pressantes et les privilèges les plus étendus pour la réalisation de la grande œuvre, tant rêvée et si ardemment poursuivie. Ce jour fut le plus beau de la vie de notre apôtre.

« Je n'oublierai jamais, écrit-il, que l'ordonnance archiépiscopale pour l'établissement de l'œuvre fut rendu le 4 octobre, jour de saint François. Je remerciai avec l'effusion de la joie mon séraphique patron <sup>1</sup>. »

L'ordonnance en fixait l'inauguration au premier dimanche de l'Avent, 1<sup>er</sup> décembre 1850. Les deux mois d'intervalle furent employés à dresser, au prix de mille traverses, la liste des paroisses et sanctuaires du diocèse de Paris où l'Adoration perpétuelle aurait lieu, à partir du premier jour de la seconde moitié du siècle, pour ne plus être interrompue, espérons-le, — car il y va du salut de notre France — jusqu'à la fin des temps. M. de la Bouillerie voyait successivement chacun de MM. les Curés et Aumôniers, leur expliquait l'œuvre, résolvait les objections, aplanissait les obstacles, dénouait avec sa fermeté douce les difficultés inouïes dont sa correspondance porte le détail multiple, trop minutieux pour être relaté ici.

L'œuvre allait donc devenir diocésaine : de privée qu'elle était jusqu'alors, elle allait devenir générale et sans solution de continuité,

<sup>1</sup> *Autobiographie.*

dans tout Paris, en attendant de rayonner sur la France entière. Tous les sanctuaires de Paris allaient avoir leurs trois jours d'adoration solennelle. Il y en avait 120. « Afin de faciliter aux fidèles l'exercice de l'Adoration et de la visite du Très-Saint-Sacrement, je publiai alors mes 120 *sujets de Méditations pour l'Adoration perpétuelle*, qui, depuis, ont été admirablement développés <sup>1</sup> par une autre main que celle de leur auteur. »

« Appliquer à l'Eucharistie les principaux traits du saint Évangile, et unir ainsi, dans une même méditation, l'Évangile et l'Eucharistie qui se touchent par tous les liens de l'amour de Jésus-Christ : tel était le plan que je m'étais tracé <sup>2</sup>. »

Toujours, on le voit, la même féconde méthode, qui lui avait fait dire aux lecteurs des Méditations : « Je désirerais que vous prissiez ainsi l'habitude de retrouver facilement l'Eucharistie dans les pieuses lectures que vous faites, et particulièrement en celles de la Sainte-Ecriture<sup>3</sup>. » Et, en effet, comme il l'écrivait un jour, « qui de nous, aux pieds des saints autels, ne s'est pas utilement servi des figures eucharistiques ? Qui de nous, en présence de l'Hostie, n'a pas songé au divin Isaac immolé par son père pour le salut du monde ? Qui de nous, dans la sainte Communion, n'a pas remercié l'Agneau sans tache dont le sang coulait sur le

<sup>1</sup> *Autobiographie.*

<sup>2</sup> Approbation des développements aux *Sujets de Méditation.*

<sup>3</sup> Préface.

seuil de notre cœur, afin d'en détourner la colère de Dieu?... Est-ce que ces beaux souvenirs empruntés à nos saints livres ne soulevaient pas pour nous les voiles eucharistiques? Est-ce que notre imagination chrétienne ne venait pas en aide à notre cœur, s'élevant ainsi plus facilement de la méditation du symbole à la contemplation et au culte de la réalité céleste? <sup>1</sup> »

Quand le grand jour eut paru, tout était donc prêt « et l'œuvre s'inaugura avec une pompe incomparable, elle obtint un succès inouï <sup>2</sup>. »

On se fera une idée de la joie du pieux apôtre, en présence du radieux spectacle que présenta Notre-Dame de Paris le 1<sup>er</sup> décembre 1850. Son âme surabondait et à travers la modeste réserve du grand-vicaire éclipsé par les splendeurs du Pontife célébrant, les assistants remarquaient sa douce et simple allégresse devant la réalisation de ce rêve, qui va se continuer maintenant tous les jours, sans interruption, sans diminuer son enthousiasme, à ce point qu'obligé de s'absenter, il écrira : — Comme nos saintes solennités me manquent ici, et combien je regrette d'en avoir manqué quelques-unes <sup>3</sup> !

Ce fut le Père Lacordaire qui, répondant à ses pressantes instances, se chargea de donner à la cérémonie d'inauguration le sceau de l'éloquence, afin que toutes les splendeurs de la nature s'inclinassent ce jour-là devant le Dieu

<sup>1</sup> Lettre du 25 janvier 1875.

<sup>2</sup> *Autobiographie*.

<sup>3</sup> Lettre du 3 mars 1851.

des tabernacles : les fleurs, l'encens, l'or, les hymnes, les cœurs et la parole.

Au grand orateur de Notre-Dame succéda son émule en triomphes oratoires. L'abbé de la Bouillerie, qui les aimait et les admirait tous deux, n'avait pas voulu séparer le Père de Ravnian du Père Lacordaire, et le premier se chargea volontiers de compléter, par son éloquence plus douce et plus persuasive, les élans sublimes du second.

Nous disons « les élans sublimes. » Jamais, en effet, peut-être, jamais Lacordaire ne fut plus hardi et ne monta plus haut. On était haletant dans la vaste nef, pleine d'auditeurs, ravis d'entendre parler ainsi de l'Emmanuel, dont le grand orateur expliqua les familiarités divines. En terminant, il fixa d'un mot le sens de la solennité perpétuelle qui s'inaugurait ce soir-là :

« Notre époque, dit-il, je ne dirai pas qu'elle est pire que d'autres, que la foi y est moindre qu'elle n'a été, je crois le contraire ; mais c'est une époque dure, où l'on est incertain de l'issue, où l'on ne sait pas si c'est le bien ou le mal qui triomphera. Nous sommes tous dans l'inquiétude sur le plan que la divine Providence se prépare à accomplir. Eh bien ! pendant que l'enfer sous toutes ses formes rassemble ses légions et prépare des événements que nous ne pouvons pas prévoir, il faut que l'Eglise de Dieu rassemble aussi ses bataillons ; il faut que nous placions avec plus d'honneur et de puissance Notre-Seigneur sur ses autels, au sein de cette capitale. Et puisque Rome, la capitale du

monde chrétien, depuis de longues années, a inauguré l'adoration perpétuelle, par cette dévotion des Quarante-Heures, dans chacune de ses églises, afin de glorifier le mystère de la présence réelle du Fils de Dieu dans l'Eucharistie, nous, la seconde capitale du monde, à ce que nous croyons et à ce que l'histoire semble nous en dire, il faut que nous fassions avec Rome une sainte conjuration, et que, le regard de Dieu s'abaissant vers ces deux points de l'Europe, y voie toujours disposé un lieu où le Sauveur attend l'humanité, et où l'humanité convie Dieu à sa manière pour répondre à ses besoins<sup>1</sup>. »

### III

Un an s'était écoulé depuis le beau jour où l'apôtre de l'Eucharistie, — comme on l'appelait dès lors généralement, — avait eu la consolation d'entendre traduire, par le plus grand orateur du siècle, en termes magnifiques, la pensée qui lui avait dicté tant d'efforts, enfin couronnés du plus grand succès. Les paroisses, les chapelles, les sanctuaires rivalisaient de zèle pour donner aux fêtes de l'Adoration une

<sup>1</sup> Treize jours après, Lacordaire prêcha, une seconde fois, dans la chapelle des Carmes, à l'occasion du Triduum de l'Adoration perpétuelle. Ce second discours, non moins beau que le premier, fut recueilli par la sténographie et publié dans la *Tribune Sacrée*. On les trouvera tous deux reproduits au tome II des *Sermons inédits* parus l'année dernière chez Poussièlgue.

splendeur inouïe. Les journaux, même les plus indifférents, en portaient l'écho dans la province et y enflammaient les désirs par leurs récits enthousiastes. De toute part, les évêques écrivaient à l'abbé de la Bouillerie pour lui demander ses conseils et son concours afin d'établir dans leurs diocèses ce qu'il avait réalisé à Paris. Plus vaillant de santé et soutenu par le zèle, nous le voyons porter, sur plusieurs points de la France, notamment à Rouen, l'appoint de sa parole et de sa direction. Il songeait à établir une société de prêcheurs chargés des prédications eucharistiques, qui eussent rayonné sur le pays entier pour y préparer et y seconder les fêtes de l'Adoration perpétuelle.

Mais, tout cela ne lui faisait point oublier son œuvre plus intime, moins éclatante et pourtant plus conforme au caractère de sa piété : l'OEuvre de l'Adoration nocturne. Il en avait repris la direction, en rentrant de l'Anjou. Mais, elle avait de la peine à sortir des langes de la fondation.

A ce moment, raconte M. de Benque<sup>1</sup>, Dieu ramenait à Paris un des confrères des premiers jours, éloigné depuis près de deux ans par ses fonctions de capitaine de frégate, M. de Cuers, qui se préparait à quitter le monde pour le sacerdoce. Il fut l'instrument que Dieu employa pour montrer la route qu'il fallait suivre désormais.

L'Adoration des Quarante-Heures pendant

<sup>1</sup> *L'OEuvre de l'Exposition et Adoration nocturne*, p. 8 et suiv.



le jour était établie depuis un an. Réunir les deux œuvres ensemble, de manière à rendre l'Adoration réellement perpétuelle, voilà la pensée féconde que M. de Cuers apporta. Il la communiqua à M. l'abbé de la Bouillerie, qui l'accueillit avec joie.

« Nous ne craignons pas de trop dire en affirmant que cette pensée venait de Dieu. Celui dont il s'est servi pour la faire connaître ne revenait à Paris que juste le temps nécessaire pour la proposer et, d'un autre côté, elle arrivait dans un moment où elle était, humainement parlant, d'une réalisation impossible. Que pouvaient faire les neuf membres qui s'étaient retrouvés avec tant de peine ? Dans une position modeste, sans relations, sans autorité, inconnus pour la plupart, rien en eux ne pouvait faire prévoir le succès. Comment cette nouvelle apparition de l'OEuvre serait-elle accueillie ? Qui ouvrirait à cette association si faible les portes des sanctuaires ? Où trouver un nombre suffisant d'hommes disposés à embrasser des pratiques si inusitées et si pénibles, et à se soumettre au rude labeur de les faire accepter dans une ville aussi insouciant et aussi frivole ? M. de Cuers ne croyait pas qu'on pût passer les nuits dans plus de trois ou quatre paroisses, durant tout le cours de la première année. Il comptait sur M. Desgenettes, avait la promesse de M. l'abbé Bourgoïn, curé de Saint-Augustin, et espérait en deux autres. Mais Dieu était là. On commença le 31 décembre 1851 à Notre-Dame des Victoires. On passa huit nuits dans le mois de janvier 1852, dix-sept dans le mois de février et, à la fin de l'année

ecclésiastique, l'Adoration nocturne avait été faite dans quarante-quatre sanctuaires, dont vingt-cinq paroisses ; parmi ces dernières, cinq appartenaient à la banlieue.

« Ce résultat inespéré, qui donnait la mesure des desseins de Dieu sur la petite association, ne fut pas obtenu sans beaucoup de peines et de travaux.

« Elle n'avait pas encore acquis assez de force et de régularité pour être reconnue et appuyée par l'autorité ecclésiastique, en sorte qu'il fallait conquérir les sanctuaires un à un et quels étaient les moyens de conquête ? Les associés se présentaient sans autres titres que leur inébranlable confiance en Dieu, à un curé que le plus souvent ils ne connaissaient pas et dont ils n'étaient pas connus. Ils lui demandaient de ne pas retirer le Saint-Sacrement après l'office du soir, alors que, jusque-là, rien de semblable n'avait eu lieu, et de confier son église pendant toute une nuit à quelques hommes ordinairement étrangers à sa paroisse.

« Ce n'était pas tout ; il fallait se recruter pour faire face à l'entreprise nouvelle, et de ce côté n'était pas la moindre difficulté. Les esprits étaient si peu préparés à l'Adoration nocturne que les hommes les plus chrétiens ne la considéraient que comme une exagération de la piété. Il arriva, comme à Bethléem, que les bergers furent appelés les premiers. Les simples et les petits se présentèrent d'abord, les mages les suivirent bientôt. On se multiplia, plus soucieux de la gloire de Dieu et de l'honneur de l'Œuvre que de son propre repos, et, grâce à un zèle in-

fatigable, il devint possible de suffire à tous les besoins.

« Les préventions de ces premiers temps se dissipèrent d'ailleurs assez vite et deux ans ne s'étaient pas écoulés que toutes les classes de la société concouraient à l'envi à ces hommages rendus au Roi des Rois et qui sont d'autant plus chers à son Cœur qu'ils sont rehaussés par une humilité qui n'a d'égale que la foi qui les inspire. Quel touchant spectacle présentent ces nuits ignorées du monde, où le riche et le grand seigneur ne dédaignent pas de serrer la rude main de l'ouvrier, où le prêtre vient confondre son dévouement avec celui du guerrier et du magistrat, où le haut fonctionnaire est sur le même rang que le modeste employé ! On parle beaucoup de fraternité et d'égalité, on fait appel, en leur nom, aux doctrines les plus étranges, souvent les plus dangereuses ; chaque jour voit éclore une théorie nouvelle : recherches vaines et vains efforts ; une seule doctrine a le secret de la vraie fraternité et de la véritable égalité, c'est la doctrine catholique qui seule a aussi le pouvoir de les réaliser dans la pratique de la vie.

« Il y avait à surmonter beaucoup de difficultés. Inconvénients du côté du petit nombre d'adorateurs qu'il était nécessaire de ménager tout en cherchant à étendre l'œuvre, inconvénients du côté des sanctuaires dont il fallait obtenir l'entrée sans exception, inconvénients du côté de la pratique matérielle de l'Œuvre pour l'adapter aux mœurs, aux usages et aux habitudes de la population de Paris.

« Avant tout, on devait se compter. Une assemblée générale se tint à Notre-Dame des Victoires, le 3 novembre 1852. M. de la Bouillerie rappela le but de l'OEuvre, ses obligations et ses avantages. Il signala l'ère nouvelle qui s'ouvrait et posa les principaux fondements de l'organisation actuelle. Un nouveau règlement fut adopté, ce fut un règlement de transition. Il y était dit que les associés avaient deux obligations : la première, de faire l'Adoration nocturne dans le sanctuaire spécial de l'OEuvre, qui était toujours Notre-Dame des Victoires ; la deuxième, de propager l'Adoration nocturne dans les églises de Paris à l'époque des Quarante-Heures. L'Adoration au sanctuaire particulier, Notre-Dame des Victoires, était la pratique spéciale. La nuit mensuelle du mercredi au premier jeudi y était maintenue. C'était là surtout qu'on devait se former à l'exacte observation de toutes les prescriptions du règlement. L'Adoration dans les paroisses était l'œuvre de zèle et le but définitif. »

Quand il rappelle ces souvenirs dans son *Autobiographie*, le zélé fondateur ne peut s'empêcher d'ajouter que ces essais de Notre-Dame des Victoires ont été le principe de la grande OEuvre de l'Adoration nocturne, « qui est aujourd'hui, dit-il, l'une des gloires du diocèse de Paris. »

Mais, quelle ferveur il savait communiquer aux associés ! L'entendre était un délice, le voir en adoration un exemple, le regarder à l'autel une édification suprême. Que de fois, nous écrit un des premiers adhérents, avec Hermann, nous le suivions dans le sanctuaire où il célé-

braït. Nous entendions tous deux ensemble sa messe qui nous touchait extrêmement : il pleurait presque tout le temps de sa messe<sup>1</sup> !

Riches et pauvres, gentilshommes et ouvriers, se rangeaient sous sa conduite avec une égale ferveur et une confiance égale. S'il avait pu avoir une préférence d'ailleurs, c'eût été pour l'humble artisan, en qui il se plaisait à développer le sens chrétien et eucharistique. On a conservé le souvenir de l'un de ces pauvres, appelés à la première heure, que le zèle patient du charitable fondateur transforma en apôtre. Ainsi faisait Jésus, docteur de ses disciples.

Il s'appelait Jean-Antoine Ricoux, et l'abbé de la Bouillerie lui avait confié l'un des rôles les plus utiles à l'Association, en le nommant Hôtelier de l'Adoration nocturne. Pour avoir une idée de la nature de ces fonctions et du zèle héroïque avec lequel l'humble disciple du vénéré fondateur répondit à son attente, nous citerons l'extrait suivant d'une notice sur la vie et la mort de Ricoux, une des histoires les plus édifiantes qu'on puisse lire :

« En 1853, dit la notice, Ricoux accepta la charge de gardien du matériel. A cette époque d'organisation, il comprit bien vite que le service de ce matériel exercerait une influence notable sur le développement de l'OEuvre. Le personnel des adorateurs nocturnes, composé d'hommes appartenant à tous les rangs de la société, et comprenant un grand nombre d'employés et d'ouvriers qui doivent leur existence à

<sup>1</sup> Lettre de M. Ch. Letaille, 12 novembre 1883.

leur travail de chaque jour, et pour lequel ils doivent ménager leurs forces, avait absolument besoin de trouver dans ce service une régularité pour ainsi dire infailible, et des soins tout particuliers. Jusque-là le transport des matelas s'était fait par un entrepreneur de déménagements ; c'était très suffisant quand l'OEuvre était bornée à un seul sanctuaire, mais cela cessait de l'être avec l'accroissement rapide que prenait l'Adoration nocturne.

« Il y avait donc dans l'organisation de ce service toute une mission particulière, on pourrait dire presque providentielle, qu'il n'était pas donné à tout le monde de comprendre. Dieu seul pouvait inspirer ce qu'il fallait de patience, de courage, d'humilité, de foi pour la remplir. Ricoux entreprit avec autant de joie que de résolution cette sainte mission qui devait être pour lui la source de si grands mérites aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. Il commença sa pénible mais fructueuse carrière le 30 janvier 1853, en portant les matelas de l'OEuvre à Saint-Etienne du Mont. Depuis ce jour, son courage et sa persévérance n'ont pas failli un seul instant, jusqu'au moment où la mort est venue mettre devant lui une barrière qu'il n'est donné à nul homme d'écarter. Pendant treize ans, les adorateurs ont régulièrement et exactement trouvé, chaque soir, au lieu du pieux rendez-vous, les quatorze matelas de l'OEuvre, avec lesquels l'existence du bon Ricoux paraissait identifiée. Ni le vent, ni la pluie, ni la neige, ni le verglas, ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été, ni les distances n'arrêtaient ce digne

homme, que les soldats, membres de l'Oeuvre, appelaient, dans leur langage énergique et pittoresque, *le saint cheval du bon Dieu*. Mais, dans ces treize années, que de fatigues, que de peines et de privations ! Il racontait naïvement que lorsque, par les grosses chaleurs, il passait, attelé à sa charrette et harassé de fatigue, devant un cabaret avec la tentation de se désaltérer, il s'arrêtait un instant, prenait une pièce de monnaie dans sa poche droite, la mettait dans sa poche gauche, en disant : « A votre santé, ô mon Dieu ! » et il reprenait sa marche. Ces pièces, fruits de sa mortification, formaient un petit pécule qu'il distribuait ensuite aux pauvres.

« Souvent, après une journée employée tout entière au service de Dieu dans les œuvres de charité, le soir arrivant, il fallait, malgré la lassitude, traîner la charrette de l'Oeuvre à l'autre extrémité de Paris. Ricoux n'hésitait pas : il élevait son cœur vers Dieu, faisait une petite prière qui reconfortait son âme, et se mettait en route. Le soleil ardent de juillet déclinait à l'horizon, mais la chaleur qu'il laissait après lui dans les rues de cette grande ville accrue de toute celle qui jaillissait du sol brûlant, rendait l'atmosphère horriblement lourde et écrasante. Ricoux, à force de foi et de prières, poursuivait péniblement sa marche ; Dieu, disait-il, l'aidait dans ces moments-là ; mais enfin, les forces venant à manquer, il fallait s'arrêter. La tentation de laisser là le fardeau se présentait ; mais l'Oeuvre pouvait souffrir de l'absence des matelas, les confrères pouvaient se laisser décourager ; d'ailleurs, il fallait bien endurer

quelque chose pour Celui qui a tant souffert pour nous. Ces pensées ranimaient son courage, et se souvenant que notre divin Maître, portant sa lourde croix, avait accepté le secours de Simon le Cyrénéen, il recourait à la bonne volonté des passants et, d'étapes en étapes, il arrivait enfin au sanctuaire, exténué, mourant de chaleur et de soif, mais triomphant.

« Combien de fois ne l'a-t-on pas vu, pendant des pluies torrentielles, retardé par les difficultés de la route, arrivant, mouillé et harassé, et, dans un complet oubli de lui-même, donnant immédiatement ses soins à l'OEuvre, sans même prendre le temps de se reposer, afin que la régularité de la nuit ne souffrît pas de son retard. C'est que l'Adoration nocturne était la passion de cette âme d'élite. Il y avait pour Ricoux, dans ces nuits, un attrait irrésistible, qui lui faisait surmonter tous les obstacles ; il est vrai que son concours y était si utile, qu'il pouvait dire avec vérité : « Il faut bien que j'y sois, sans « quoi la nuit ne se passerait pas bien. » C'est par cette volonté énergique, par ce violent amour de l'Eucharistie que Ricoux suffit toujours à toutes les obligations que lui imposaient le développement de l'œuvre et la distribution à domicile de toutes les lettres de convocation. Loin de regretter sa peine, il bénissait Dieu de voir grandir le nombre des sanctuaires acquis à l'Adoration nocturne, et sa joie ne connut plus de bornes quand il apprit qu'il n'y aurait plus d'interruption dans les saintes veilles. Par ses bons rapports avec le clergé et le personnel des sacristies, il aplanissait toutes les difficultés de



détail ; sa bonhomie, sa tendre piété, son humilité profonde lui avaient gagné tous les cœurs ; il n'y avait pas une église, pas une communauté où il ne fut vénéré. Nul de ceux qui l'ont connu ne saurait oublier cet attendrissement avec lequel il parlait de Dieu et des choses de Dieu. Ce n'étaient pas de longs discours, mais un mot, une simple parole de foi : le soir, au sanctuaire, on le voyait souvent, prenant dans ses mains rudes, mais riches de bonnes œuvres, les mains de nos confrères, et, le regard humide de larmes, les remercier avec émotion d'être venus rendre hommage au Dieu de l'Eucharistie et se réjouir à la pensée du bonheur de l'adorer ensemble. L'amour de Dieu était le but unique de sa vie ; aussi rien ne lui coûtait pour le faire naître dans les âmes : il avait le don de l'inspirer à tous, riches et pauvres. En contact, dans les différentes œuvres dont il faisait partie, et notamment dans l'œuvre de l'Adoration nocturne, avec des hommes de la plus haute et de la plus élégante société, l'ascendant de sa vertu était tel, qu'il se trouvait au milieu d'eux comme leur égal, et même avec une certaine supériorité, si on en juge par les témoignages d'affectueuse déférence dont il était l'objet de leur part. »

Avec de pareils dévouements, l'Œuvre grandissait. Nous en trouvons la preuve dans une touchante lettre d'Hermann, écrite l'année suivante, le 29 juin 1854 : « Il y a eu, écrit le fervent néophyte, devenu religieux Carme, une réunion générale de l'Adoration nocturne des hommes à Notre-Dame des Victoires, dans la chapelle même de l'Archiconfrérie où Jésus

fut pour la première fois adoré la nuit : elle était nombreuse, présidée par M. de la Bouillerie, M. l'abbé Desgenettes, et par votre frère Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement. J'ai rendu compte de ce qui se passait dans la province pour l'Adoration nocturne... Dans cette réunion à Notre-Dame des Victoires, j'ai parlé d'un projet de réunion pour des prêtres et des laïques qui se voueraient à l'Œuvre de la divine Eucharistie, et ce projet a été accueilli avec enthousiasme et bonheur. M. de la Bouillerie surtout était dans une joie extrême et ne put se lasser de bénir Dieu de ce beau projet. J'ai trouvé M. de la Bouillerie toujours fervent, toujours zélé, toujours plein de vigueur et d'entrain... »

#### IV

L'abbé de la Bouillerie, tout jeune prêtre, avait été accueilli avec prédilection par Monseigneur Affre. « L'archevêque-martyr, dont on a dit qu'il était de marbre, mais du marbre dont on fait les statues <sup>1</sup> », aima tendrement son jeune archidiacre, qui le lui rendait bien. Aussi, chacun à Paris applaudit-il à cet hommage que, sept ans après la glorieuse mort de l'Archevêque, son fils, devenu Évêque à son tour, rendait à la mémoire du martyr de la charité épiscopale : « De retour dans notre pa-

<sup>1</sup> Monseigneur MERMILLOD, *Oraison funèbre de Monseigneur de la Bouillerie*, p. 27.

trie et notre cité à laquelle notre ministère était dû, nous fûmes accueilli dès les premiers jours par l'affection toute paternelle du Pontife, qui gouvernait alors l'Eglise de Paris. Le nom de ce Pontife est maintenant écrit dans les fastes de l'histoire ; car sa charité le fit martyr et son sang, qui sauva Paris, fut le dernier versé. Oh ! qu'il fut bon et plein d'indulgence, alors qu'il nous permit de prendre part aux immenses travaux de son administration. Combien notre imagination encore jeune aimait à se rasseoir près de cet esprit mâle et austère qui, pour nous, avait tant de charmes ! Et comme nous nous plaisions en la douce intimité de celui dont maintenant nous vénérons la mémoire ! Du moins, il nous fut donné de lui fermer les yeux et, depuis cette mort, nous avons élevé dans notre cœur un monument sacré à sa mémoire, comme autrefois les patriarches dressaient un autel là où Dieu avait passé <sup>1</sup>. »

« Monseigneur Affre portait avec une dignité modeste la couronne de saint Denys ; il n'avait pas, vis-à-vis du pouvoir nouveau, cette attitude haute et fière de Monseigneur de Quélen, le grand seigneur qui ne forlignait pas ; mais il se tenait debout, ferme, calme, évitant le bruit, sans faiblesse jamais, sans rayonnement au dehors, sans grande influence au dedans, parce que, a-t-on dit, sous un régime de publicité, comme celui d'alors, le gouvernement ne tient compte que des résistances qui l'embarras-

<sup>1</sup> *Mandement pour la prise de possession de son diocèse.*

sent et qui suscitent les échos du forum <sup>1</sup>. »

Monseigneur Sibour, qui avait succédé à celui que l'abbé de la Bouillerie s'était accoutumé à aimer comme le meilleur des pères et l'idéal des évêques « était un homme de grand zèle, très dévoué aux classes populaires, très ami de l'instruction littéraire et scientifique des prêtres, laquelle lui est redevable d'utiles institutions ; et il est juste surtout de ne pas oublier qu'homme du devoir à tout prix, il en a été finalement la victime, pour ne pas dire le martyr. Mais, arrivé à Paris en pleine agitation de 1848, empressé de conquérir à la religion des hommes qu'entraînait ce mouvement, il ne sut pas assez défendre son zèle évangélique de l'entraînement vers les idées et le régime de la démocratie, comme il ne sut pas, le lendemain, la défendre contre l'entraînement vers le césarisme de l'empire. Cette affectation de faire litière de tous les anciens partis laissait trop voir d'inclination à servir les nouveaux. <sup>2</sup>. »

Cette disposition d'esprit du nouvel Archevêque était à l'antipode de celle que l'ancien vicaire-général de Paris avait puisée dans ses traditions de race, dans ses convictions les plus vives et à

<sup>1</sup> Monseigneur MERMILLOD, *op. cit.*, p. 48.

<sup>2</sup> Monseigneur BAUNARD, *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 341. On trouvera, à la suite de cette appréciation du prélat historien, le récit des polémiques et des réclamations que suscita, parmi les membres de l'épiscopat français, l'attitude de leur collègue de Paris. Ce récit explique, mieux que nous ne pouvons le faire ici, les souffrances intimes de l'abbé de la Bouillerie durant cette période de sa vie ecclésiastique.

l'école du prédécesseur de Monseigneur Sibour.

A la vérité, sa bonté naturelle prévint la plupart des froissements inévitables des premiers rapports. « Nul, en effet, a très bien dit Monseigneur Mermillod, nul n'approcha de lui sans subir l'irrésistible empire de son aménité charmante ; elle rayonnait sur son front, dans son regard pur, dans son affectueux sourire, jusque dans sa conversation étincelante. Il avait le besoin de ne froisser personne ; comme saint François de Sales, il n'eût voulu porter atteinte « à la première peau du cœur » du plus chétif des hommes ; mais il s'inclinait avec prédilection sur les esprits chagrins, les cœurs souffrants, les consciences malades, heureux de prodiguer autour de lui toutes les exquisés et charmantes délicatesses de sa bonté. Nature impressionnable et aimante, il dominait tout cet égoïsme et cet orgueil qui s'agite au fond de notre être. Malgré les déceptions qui tombent sur le cœur humain comme les neiges sur les cimes de nos grandes montagnes, malgré les mécomptes et les ingratitude, il ne connut jamais l'amertume, cette faiblesse des cœurs étroits ; toujours il sut conserver cette charité qui croit tout, attend tout et espère tout. Elle était rehaussée encore par les parfums d'une candeur presque enfantine, et il a pu dire avec naïveté cette parole incomparable : « Je ne comprends pas qu'on puisse être méchant<sup>1</sup>. »

Mais, ajoute justement l'éloquent panégyriste, « ne croyez pas que cette bonté soit la faiblesse

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 26.

qui pactise avec l'erreur, ou la bienveillance banale qui nivelle toutes les relations, qui ne distingue ni les nuances du cœur, ni la diversité des âmes... Les contours indécis de la pensée, les nuances vagues et flottantes, les adulations rapides des triomphateurs, les courtisans pressés du succès, les défaillances qui s'abritent derrière de prudentes pusillanimités, cette épidémie de faiblesse universelle qui se console d'une lâcheté présente parce qu'on se fait l'illusion qu'une faiblesse opportune apaisera la tempête du lendemain : jamais on n'a plus multiplié les doléances sur l'abandon de l'honneur, sur la déchéance des caractères ; on ne sait plus comprendre que le christianisme, en formant des saints, garde la dignité des âmes ; que le surnaturel relève les ruines et perpétue la race des forts, des magnanimes qui n'ont d'autre ambition que celle qu'apportent le sacrifice et le devoir accompli. M. de la Bouillerie était de ces forts ; jamais son âme ne sut immoler à la perspective d'un succès humain ce que réclame le caractère épiscopal. Etranger aux complaisances funestes comme aux agressions intempestives, il allia toujours à un haut degré le courage apostolique à la modération. Sa bonté et sa vigueur s'harmonisaient... »

Aussi, souffrit-il d'abord et longtemps en silence. Le nouvel archevêque aimait, dans ses instructions au peuple de Paris, à revenir sans cesse sur l'inscription placée par la République de 48 sur le portail des églises. C'était toujours le même commentaire de la devise républicaine, avec de chaleureuses adhésions au régime inau-

guré par la révolution de février. Le grand-vicaire, ainsi que nous le lui avons bien des fois entendu raconter dans la suite, contenait son mécontentement et dissimulait son peu de goût pour ce genre de prédication. Mais, les assistants, à certains signes involontaires et à certains mouvements nerveux irrésolus, n'avaient point à se faire illusion. L'accompagnateur d'ailleurs crut devoir, respectueusement mais franchement, s'en expliquer avec le prélat orateur.

Puis, le développement que prenaient à ce moment les doctrines ultramontaines dans une notable partie du clergé français, développement que l'ancien archidiacre de Sainte-Geneviève chercha toujours très ouvertement à propager, accentua le dissentiment d'esprit et bientôt la situation devint très difficile. Avec sa nature affectueuse et impressionnable, encore sous le coup de l'affection nerveuse qui avait compromis son existence, l'abbé de la Bouillerie souffrit extrêmement de la position ambiguë qui lui était faite. Un vicaire-général, d'après les termes expressifs du Droit canonique, ne forme avec l'évêque qu'une même personne morale. Or, comment s'identifier à ce point avec une personnalité si peu en communion d'idées et de sentiments? La situation était fautive. L'ancien vicaire-général de Monseigneur Affre crut devoir y mettre fin.

Il y a fait une allusion discrète, mais formelle, dans ce passage de son *Autobiographie* : « Peu à peu, dit-il, les OEuvres m'absorbèrent tellement qu'elles devinrent presque mon unique minis-

tère, et, lorsque un excès de travail, joint à quelques dissentiments d'opinion, m'obligea, sous l'administration de Monseigneur Sibour, à résigner mes fonctions d'archidiacre, je demurai, en qualité de vicaire-général honoraire, chargé du *département des œuvres*.

Cette solution, également honorable pour l'archevêque qui ne se résignait pas à éloigner un aussi précieux auxiliaire et pour l'archidiacre qui allait trouver dans l'exercice de la charité la consolation que Dieu met toujours à côté de l'épreuve, allait avoir ce double résultat qu'il permit au grand-vicaire de s'appliquer plus exclusivement aux œuvres et fournit au Pontife le moyen de pouvoir dire un jour : « Les bonnes œuvres, sous cette habile et féconde direction, sont devenues la plus belle couronne de notre Eglise et de notre Episcopat. » Ainsi, tout concourt au bien de ceux qui, aimant Dieu avec simplicité, cherchent avec simplicité à le faire aimer par le sacrifice de soi-même au vouloir divin.

## V

« L'une des œuvres auxquelles j'ai plus spécialement consacré mon ministère, est faite exclusivement par des jeunes gens chrétiens... » Ce début d'une des nombreuses circulaires par lesquelles le charitable promoteur des bonnes œuvres de Paris sollicitait la générosité de ses nombreux amis, nous amène à constater que,



pour les accomplir, il fit surtout appel aux ardeurs merveilleuses de cette jeunesse catholique, qui, aux abords de la moitié du siècle, s'appliqua à régénérer la société par la charité.

Comme tous les Parisiens de race, l'abbé de la Bouillerie aimait la spirituelle délicatesse, l'intelligence rapide de ses compatriotes. Mais, surtout, ce qu'il aimait dans Paris, c'était cette sympathie pour le bien qui en fait la ville la plus féconde et la plus généreuse, dès qu'une belle cause réclame des offrandes et des dévouements. Le mal y trouve bien des complices ; mais nulle part aussi une bonne pensée ne trouve plus facilement un écho, des adhérents et des ressources <sup>1</sup>.

Quand le souvenir lui en revenait plus tard, il en tressaillait, comme ce jour où, parlant d'une œuvre qu'il avait essayé de renouveler dans sa ville épiscopale, il s'écriait, avec une paternelle émotion : « J'ai assisté moi même à la création de cette œuvre ; j'ai vu l'enthousiasme qu'elle provoquait de toute part ; j'ai entendu les vers charmants qu'elle inspirait à nos meilleurs poètes... » Puis, il ajoutait : « Le dirai-je ? Je ne serais ni franc, ni juste, si je n'avouais que, sur plusieurs points, notre siècle a un peu à se faire pardonner ; mais il lui sera pardonné beaucoup, je l'espère, parce qu'il a beaucoup aimé l'enfance <sup>2</sup>, » le faible et le pauvre.

C'était le moment où « la tribune et la chaire rivalisaient de splendeur, et, tout en tressail-

<sup>1</sup> A. DE FALLOUX, *Aug. Cochin*, p. 244.

<sup>2</sup> Discours du 11 août 1867.

lant sous le feu des magnifiques joûtes oratoires de la Chambre, l'on retrouvait les mêmes émotions, plus pures encore, à la voix du P. de Ravignan et du P. Lacordaire. Ces grands modèles passionnaient alors les jeunes gens. C'était le temps des aspirations généreuses, le temps où les forts trempaient leurs armes pour le grand combat, le temps où les faibles se mettaient, du moins par le zèle, en état de les suivre et de les seconder <sup>1</sup> ».

Parmi ces jeunes, l'abbé de la Bouillerie avait distingué, on s'en souvient, son propre cousin, M. Joseph de la Bouillerie, dont nous ne pouvons ici parler à l'aise, ne voulant pas blesser une modestie prompte à s'effaroucher. Mais, ses œuvres et le témoignage de son bien-aimé parent le louent bien mieux que nous ne saurions le louer nous-même.

Il s'agissait de l'OEuvre des Enfants Convalescents, cette touchante fondation qui suffirait à immortaliser le souvenir de notre charitable héros. Avec M. Joseph de la Bouillerie, il y fut aidé par le plus jeune fils du duc de la Rochefoucauld. Le doux jeune homme se hâtait avec une sorte d'impatience fiévreuse : il sentait la mort accourir pour lui avant l'heure, et il voulait avoir achevé son sillon, quand elle serait là. Elle vint vite en effet, mais elle le trouva prêt. Georges de la Rochefoucauld n'avait que trente-deux ans, quand ses amis l'ensevelirent à la Roche, mais ses mains étaient pleines.

Parmi ceux qui le pleurèrent le plus amère-

<sup>1</sup> FALLOUX, *Op. cit.*, p. 267.

ment, il en était un dont l'âme s'était unie à l'âme de Georges, comme autrefois celle de David à l'âme de Jonathas. « Une abondante chevelure blonde, des yeux vifs et doux, un sourire cordial, une physionomie et un esprit qui passaient sans efforts de l'enjouement à la gravité, tout en lui était attrayant ; tout le rendait séduisant pour le monde, et pouvait lui rendre le monde séducteur. Mais, à mesure qu'il s'était approché du danger, il avait redoublé de fidélité à sa foi, comme le navigateur qui pressentant la tempête fixe une main plus ferme sur le gouvernail et un regard plus vigilant sur la boussole. Il entra résolûment, et pour n'en jamais sortir, dans les rangs de cette jeunesse d'élite qui poursuivait alors avec la plus pure ardeur le plus noble idéal <sup>1</sup> ».

Augustin Cochin — un nom depuis célèbre dans les Annales de la charité contemporaine — aimera à le rappeler plus tard, en écrivant à l'un de ses amis : « Nous avons été, vous, moi, tous nos amis, trop unis par nos études, par nos plaisirs, par les conditions d'une vie toute semblable, pour que les éloges et les mérites ne soient pas collectifs. Si nous avons travaillé, c'est que nous nous y excitions les uns les autres ; si nous nous sommes honorablement conduits, c'est que nous nous servions les uns aux autres d'exemple ; si nous avons cru en Dieu et pratiqué notre foi, c'est que nous tenions davantage à l'estime les uns des autres qu'aux sourires du respect humain. J'ai été associé à cette

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 32.

vie, j'ai pris une part de ces bonnes influences, que mon isolement me rendait encore plus nécessaires qu'à aucun de vous ; ne nous donnons pas d'éloges, mais remercions Dieu qui nous a permis de traverser en commun, sans en garder trop de remords, des années dont notre amitié collective a fait la sécurité et le charme. »

Ce furent MM. Georges de la Rochefoucauld et Cochin<sup>1</sup> qui, ayant eu occasion, dans le cours des visites de pauvres qu'ils faisaient comme membres d'une conférence de Saint-Vincent de Paul, de suivre quelques enfants dans les hôpitaux, eurent la pensée de les recueillir à leur sortie.

Le premier essai se fit sous un hangar loué à cet effet dans la rue Vanneau. On réunissait là le dimanche ces quelques enfants sortis récemment de l'hôpital ; ces Messieurs les faisaient jouer, l'abbé de la Bouillerie venait leur faire le catéchisme, on cherchait à les placer en apprentissage, puis on les y surveillait en les assistant.

L'Œuvre se développa bientôt, on appela le concours de quelques amis et on se transporta dans un autre local où on put installer quelques lits pour ceux de ces enfants qui avaient encore besoin de soins.

Mais l'Œuvre n'acquiesça tout son développement que lorsqu'elle fut installée dans un pavillon situé au fond du grand jardin de l'hôtel

<sup>1</sup> Toute cette histoire de l'Œuvre des Convalescents, l'œuvre privilégiée de l'abbé de la Bouillerie, est tirée, à peu près littéralement, de notes inédites et de renseignements obligeamment fournis par les contemporains.

de la rue de Varennes, qui appartenait aux princes d'Orléans, et qu'occupait en dernier lieu M. le comte de Paris.

Les jeunes gens qui vinrent dès les premiers temps se joindre à MM. Georges de la Rochefoucauld et Cochin, furent MM. de Juigné, Sosthène de la Rochefoucauld (actuellement le duc de Bisaccia), Joseph de la Bouillerie, Dascher de Montgascon, Jules Clerc, dont le frère, entré depuis chez les Jésuites, fut l'un des martyrs de la Commune, de Lauriston, de Lambertie, de Chambray, le prince Auguste de Broglie, etc.

Dans cette nouvelle installation dont l'entrée était rue de Babylone, l'Œuvre des jeunes convalescents offrait une cinquantaine de lits à des enfants que l'on allait recueillir dans les hôpitaux et qui, encore trop malades pour pouvoir travailler, étaient confiés à des sœurs chargées de les soigner. A mesure qu'ils étaient guéris, on les plaçait en apprentissage, et chaque dimanche ils revenaient passer la journée à la maison où ils avaient achevé leur convalescence.

Ce patronage réunissait ainsi cent à cent cinquante enfants. Il y avait une chapelle que Georges de la Rochefoucauld s'était plu à enrichir de très beaux ornements. Chaque dimanche, les jeunes gens que je viens d'indiquer y passaient toute la journée ; sur la semaine ils y allaient à tour de rôle recruter les convalescents dans les hôpitaux, et les surveillaient pendant leur séjour à la maison. M. l'abbé de la Bouillerie, aidé par un certain nombre d'ecclésiastiques fort distingués, MM. les abbés de Ségur,

de Conny, Gibert, de Girardin, plus tard l'abbé Le Rebours, aujourd'hui curé de la Magdeleine, venaient chacun à leur tour dire la Messe le matin, donner le Salut le soir, faire le catéchisme ; on s'ingéniait à multiplier les cérémonies qui pouvaient frapper les enfants et exciter chez eux la piété. L'OEuvre de l'Adoration du Saint-Sacrement y était naturellement en grand honneur.

En même temps que ce patronage, se développaient également ceux qu'avaient déjà inaugurés plusieurs conférences de Saint-Vincent de Paul, ainsi que les Frères de la doctrine chrétienne pour les enfants élevés dans leurs maisons. Leur organisation, leur classification, et leur direction fut particulièrement l'objet des OEuvres des Apprentis et des amis de l'Enfance, qui s'étaient formées sous l'impulsion du vicomte Armand de Melun, avec le concours et sous la direction de l'abbé de la Bouillerie.

Ils eurent bientôt tous les deux la pensée qu'il y aurait avantage à former une *Union* de toutes ces OEuvres de patronage qui surgissaient de tous côtés et devenaient de plus en plus florissantes, grâce au concours dévoué des ecclésiastiques que nous venons de citer.

Ce fut alors que se produisirent certains dissentiments, comme Dieu permet qu'il s'en élève, même entre les âmes les plus généreuses, chacun gardant sa personnalité dans les appréciations et les méthodes à suivre. La scission, qui en fut la conséquence, amena Georges de la Rochefoucauld à fonder à la Roche-Guyon une succursale de l'OEuvre des convalescents

qu'il soutint et patronna à lui seul. Il mourut bientôt après; et la succursale finit avec lui.

Pendant ce temps, l'Administration des hospices de Paris, comprenant que cette Oeuvre était vraiment le complément nécessaire de l'assistance que recevaient les enfants malades dans ses établissements, fondait, à peu près sur le même modèle, plusieurs asiles de convalescents; cette fois encore, la charité privée avait donné le modèle et pris l'initiative sur la bienfaisance administrative.

D'un autre côté, les premiers fondateurs, désirant consolider leur Oeuvre et lui conserver son caractère exclusivement chrétien, résolurent de la fixer dans un local qui leur appartînt en propre, et trois d'entre eux<sup>1</sup> s'associèrent pour faire l'acquisition d'un immeuble situé dans la rue de Sèvres et où l'Oeuvre se poursuivit encore pendant plusieurs années. Toutefois, le Patronage s'étant trouvé fondu par suite de l'Union, que réussit plus tard à compléter Monseigneur de Ségur, avec ceux des Apprentis et des Frères, la maison qui leur appartient toujours fut transformée en un Orphelinat qui recueille, encore aujourd'hui, environ centsoixante enfants sous la direction des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Ces enfants sont ensuite, quand ils sortent de là, répartis dans les différents patronages de Paris.

En outre de cette Oeuvre des Convalescents et de celles des Apprentis et des Amis de l'Enfance

<sup>1</sup> MM. le marquis de Juigné, le duc de Bisaccia, et Joseph de la Bouillerie.

qui eurent pour promoteurs le vicomte Armand de Melun et aussi M. Baudon en sa qualité de Président du conseil général des Conférences de Saint-Vincent de Paul, il conviendrait de citer, parce que l'abbé de la Bouillerie prit également à leur direction et à leur organisation une part active, celle des Tabernacles qui se détacha, sous la présidence de Madame la marquise de Rastignac <sup>1</sup>, de l'Œuvre de l'Adoration ; celle de

<sup>1</sup> Adélaïde-Marie-Léontine de Nicolay, marquise de Rastignac, était, au point de vue de sa naissance, de son mérite personnel et de ses œuvres, une personne d'une rare distinction.

Issue de la noble, ancienne et pieuse famille de Nicolay, elle ajouta encore, il faut le dire, un fleuron nouveau au blason de cette illustre famille.

Son mari, le marquis de Chapt de Rastignac, fut le dernier représentant d'une grande famille du Périgord. Exilé sous le premier empire, il rentra en France en 1814 et prit rang dans l'armée en qualité de maréchal de camp. Il fut nommé en 1821 gentilhomme de la Chambre du roi, et fit brillamment, en 1823, la campagne d'Espagne. Les décorations les mieux méritées vinrent se placer sur sa poitrine. En 1830, pour rester fidèle à son drapeau et à la devise de sa famille : *In Domino confido*, il quitta le service militaire. Il mourut en 1856.

Madame de Rastignac, sa pieuse veuve, qui, sous la Restauration, avait vécu à la cour dans l'intimité des duchesses d'Angoulême et de Berry, avait conservé un attachement inébranlable à la dynastie de nos rois. Elle n'en parlait toujours qu'avec un profond respect, et l'on sentait en quelque sorte son cœur se dilater quand, dans la conversation, parlant de ceux qu'elle aimait, elle disait : *nos princes, nos bons princes !* Sur une console, dans son salon, figurait la statue équestre du comte de Chambord, jolie miniature en bronze, qui semblait présider dans sa maison.

C'est Madame de Rastignac qui, en 1846, sous l'inspira-



la Miséricorde, qui fut alors, et jusqu'à sa mort, présidée par le prince de Chalais ; celle des Hô-

tion et avec le concours de M. l'abbé de la Bouillerie, alors vicaire-général de Paris, et depuis évêque de Carcassonne, puis coadjuteur de Bordeaux, fonda l'œuvre admirable des Tabernacles, approuvée par deux brefs du saint Pape Pie IX, en 1856 et 1858, En la fondant, M<sup>me</sup> la marquise de Rastignac en prit la direction et en garda la présidence générale jusqu'à sa mort, c'est-à-dire l'espace de quarante ans. Qui dira tout le bien qu'elle a fait au moyen de cette œuvre à laquelle elle consacrait une partie de ses revenus ? C'est dans ses salons que, chaque semaine, pendant l'hiver, se réunissaient les membres de l'œuvre, et là se voyaient assidûment les nobles dames du quartier Saint-Germain, consacrant leurs loisirs à la confection d'ornements qui, après une splendide *Exposition annuelle*, allaient enrichir, par toute la France, les églises pauvres et dénuées de ressources. Une quantité de paroisses du diocèse de Meaux en savent quelque chose.

A l'exposition dont nous venons de parler présidait une magnifique statue de la Sainte-Vierge, que la pieuse marquise commandait à ses frais, et qui était destinée elle-même à une église pauvre de la campagne.

M<sup>me</sup> de Rastignac n'était étrangère à aucune bonne œuvre, et comme elle dépensait relativement peu pour sa maison, sa fortune augmentée, ces dernières années, d'une rente viagère que lui avait léguée son frère, le marquis de Bercy, s'en allait presque tout entière en bonnes œuvres. Que d'infortunes trouvaient près d'elle leur soulagement !

Elle avait passé, cette année, comme d'habitude, les mois de la belle saison à Moret, dans sa maison de campagne, joli petit chalet qu'elle avait acheté il ya une dizaine d'années. Agée de quatre-vingts ans et ne pouvant plus que difficilement se rendre à l'église, elle avait chez elle un oratoire domestique où un père dominicain disait chaque jour la messe à laquelle communiait cette âme privilégiée.

Elle était rentrée à Paris depuis six semaines, quand une indisposition subite la saisit avec une violence qui, dans l'espace de trois jours, la conduisit au tombeau.

pitaux à l'organisation de laquelle Madame de la Bouillerie avait présidé longtemps auparavant sous la Restauration et qui, à cette époque fut rétablie sous la direction de l'abbé de la Bouillerie et sous la présidence de la marquise de Biencourt.

A l'école du directeur vénéré des OEuvres parisiennes, Augustin Cochin apprit à se garder d'une tendance générale, contre laquelle M. de la Bouillerie ne cessait de réagir, avec une énergie puisée au contact des fortes doctrines catholiques dès son éducation cléricale.

« La charité, faisait-il remarquer sans cesse à ses jeunes et ardents coopérateurs, la charité est le contraire de la philanthropie : celle-ci demeure terre à terre ; elle n'atteint qu'un seul terme, qui est le pauvre, et, dans le pauvre, elle n'envisage que les intérêts matériels, ses membres à réchauffer, à vêtir, sa faim et sa soif à satisfaire, son existence à sauvegarder. Elle ne songe pas à Dieu, sa science économique se passe facilement de lui : elle n'atteint qu'un seul terme. La charité chrétienne les atteint tous les deux. Tour à tour, elle considère Dieu et elle

Dieu lui laissa le temps de recevoir avec sa piété ordinaire les derniers sacrements. Elle se préparait d'ailleurs depuis longtemps à ses fins dernières.

Ses obsèques furent célébrées solennellement, le jeudi 10 décembre, à Saint-Thomas d'Aquin, sa paroisse ; et le 7 janvier, juste un mois après son décès, la population de Moret se rendait en grand nombre dans l'église de cette seconde paroisse de M<sup>me</sup> de Rastignac, afin d'assister au service funèbre célébré pour cette grande bienfaitrice du pays. Son souvenir est impérissable. (*Univers*. Janvier 1886.)

considère le pauvre. C'est en Dieu qu'elle puise l'amour qui la portera vers le pauvre, et, dans le pauvre, ce qu'elle chérit davantage, ce qui est l'objet de ses premiers soins, c'est l'âme, l'esprit, le cœur, tout ce qui unit le pauvre à Dieu. Enfin, pour mieux atteindre les deux termes, elle fixe constamment ses regards sur Jésus-Christ, Dieu et pauvre tout ensemble, qui a dit, en parlant de lui-même : « Ce que vous aurez fait à un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » Magnifique mouvement de la charité chrétienne, qui ne fait que monter et descendre la mystérieuse échelle de Jacob, qui va de Dieu au pauvre, et du pauvre à Dieu, qui incline le cœur de Dieu vers le pauvre et qui fait remonter le pauvre jusqu'à Dieu par la connaissance et par l'amour <sup>1</sup>. »

Le jour de son sacre, le charitable docteur aura la consolation de voir arriver auprès de lui, pour recevoir une de ses premières bénédictions, les pauvres petits convalescents qu'Augustin Cochin amènera, comme les ayants-droit des plus chaudes effusions de l'Esprit qui vient de remplir cette âme vraiment pastorale en l'élevant à la plénitude du sacerdoce. Il y aura aussi les représentants de cette autre œuvre dont nous allons parler et au sein de laquelle, comme nous l'écrit M. Maurice Maignen <sup>2</sup>, sa piété si ardente, l'élévation de son esprit et sa pratique du zèle, sans parler du charme de son éloquence, lui donnèrent

<sup>1</sup> Discours du mois de février 1866.

<sup>2</sup> Lettre du 8 mars 1884.

la plus grande autorité. « L'aménité charmante et la merveilleuse parole de M. de la Bouillerie, ajoute le vénérable directeur du Cercle d'ouvriers de Montparnasse, un juge compétent et un bon témoin s'il en reste de cet heureux temps, avaient grandement séduit nos ouvriers.

Monseigneur Mermillod, dans ce discours auquel nous avons déjà fait plus d'un emprunt et qui est comme une photographie fort exacte de son héros, parlant de la part contributive de l'abbé de la Bouillerie à la moisson des œuvres, a dit avec autant de charme que de vérité : « C'est là surtout que le jeune vicaire-général marque sa force et sa bonté ; il inspire toutes les associations, il en organise les bases, il anime les découragés, il discipline les impétueux ; partout où l'on porte, avec le bon de pain, le secours de la foi, les joies de l'espérance, l'honneur de l'affection aux déshérités de la vie, vous êtes sûr de rencontrer le vicaire-général comme guide, comme soutien et comme inspirateur. Ces œuvres variées, parure et paratonnerre de Paris, lui doivent, en grande partie, leur origine ou leur progrès. Que ce soient ces patronages qui confient à la jeunesse riche la fraternelle surveillance pour écarter des pauvres les dangers d'un foyer sans foi, les périls d'un atelier sans Dieu ; que ce soient les associations d'apprentis, les cercles d'ouvriers, ces nobles arsenaux où se préparent, dans la rencontre de l'intelligence et du travail, les artères d'une civilisation chrétienne rajeunie ; que ce soit cette moderne chevalerie de la communion de la fortune avec la pauvreté sous la bannière de saint Vincent de

Paul, sa tête dirige, son cœur excite et sa main gouverne ces héroïques milices de la charité contemporaine.

« Loin de craindre ces coopérateurs laïques, ces pieuses auxiliaires, émules des chrétiennes des premiers âges, il les recherche, il les attend sur la margelle du puits de Jacob : bien des Samaritaines, arrachées aux frivolités parisiennes, lui doivent la beauté de leur âme renouvelée et la joie d'une vie utile qui suit la misère et console la douleur. Si naguère, dans la chapelle de Drancy, environné des légions nombreuses du patronage de Notre-Dame-Auxiliatrice, il a fait l'éloge de celui qu'il appelle un de ses plus chers amis et son infatigable collaborateur, ne s'est-il pas, en quelques mots, peint lui-même : « Il a  
« été donné à ce siècle, pour ranimer de son souf-  
« fle le feu sacré de la charité catholique... ; ra-  
« rement il y eut une intelligence plus charita-  
« ble et une charité plus intelligente <sup>1</sup>, »

La liaison s'abrita, dès l'origine, sous l'aile maternelle de M<sup>me</sup> Swetchine, ce grand cœur auquel le vicomte de Melun dut de voir s'ouvrir devant lui la porte de la charité, après qu'elle lui ouvrit plus complète celle de la vérité. Aussi, quand il eut fondé sa maison d'apprentissage, Armand rêva de lui donner, comme directeur spirituel, son plus cher ami, François de la Bouillerie, qui venait d'être ordonné : « M. l'abbé Dupanloup, écrivait-il en juillet 1842, le souhaite comme professeur à son petit séminaire. Mais son zèle et son talent trouveraient,

<sup>1</sup> *Eloge funèbre de Monseigneur de la Bouillerie*, p. 50.

ce me semble, un plus large exercice dans la régénération de la classe ouvrière que dans les faciles et paisibles travaux d'une classe de cinquième. »

On sait tout le succès de cette œuvre de 1842, d'où sont sortis tant de bons et beaux patronages. Ce fut l'œuvre de prédilection des deux amis, et c'est aussi bien à l'abbé de la Bouillerie qu'au vicomte de Melun que s'applique l'éloge du premier sur la tombe du second : « Messieurs, Armand de Melun a touché à toutes les œuvres de charité, et cependant il en est une qu'il a aimée et servie plus que toutes les autres, c'est la vôtre, c'est sa chère œuvre des apprentis. Vous êtes, Messieurs, les fils de la piété et de la charité de votre saint fondateur. »

L'œuvre des apprentis appelait comme complètement celle des jeunes ouvrières. Il fut en effet bientôt convenu entre les deux amis que le vicaire-général convoquerait une réunion de dames charitables dans le salon de sa mère, où la parole serait donnée à M. de Melun pour l'exposé du projet. Le 3 février 1851, eut lieu cette assemblée, où se rendit fidèlement tout l'état-major de la charité de Paris. L'œuvre fut fondée et réussit au-delà de toute espérance, grâce au concours de la sœur Rosalie, à ce point que, l'année qui précéda sa mort, Armand pouvait écrire : « Aujourd'hui, onze mille jeunes filles, dans la seule ville de Paris, sont patronnées par l'œuvre. Elle a vu sortir de son sein des œuvres héroïques, dignes des premiers temps du christianisme. Elle compte dans son histoire des pages d'une beauté céleste. En vain l'air de Paris

essaie-t-il d'empoisonner tout ce qui le respire. Grâce à la protection surhumaine du patronage, il y a encore des Daniels dans cette fosse aux lions, des anges dans cette fournaise où brûle le feu de l'enfer. »

Les deux co-fondateurs restaient inséparables. L'un d'eux était-il appelé à donner son concours à une œuvre nouvelle, vite il appelait l'autre à son aide, au risque d'essuyer quelque rebuffade comme celle du 31 mars 1848, où, dans une réunion convoquée chez un ministre républicain et fort peu clérical, Melun proposa d'appeler à la prochaine séance un représentant du clergé dans la personne de M. l'abbé de la Bouillerie : « Est-ce que, par hasard, murmura à demi-voix la femme d'un homme célèbre, nous allons retomber encore dans cette prêtraille ? » Je compris, dit Armand dans ses *Mémoires* à propos de cette parole que nous avons déjà eu l'occasion de citer, à quel monde j'allais avoir affaire ; mais je n'en persistai pas moins dans mon entreprise : celle de faire faire du bien aux bons pour qu'ils persévèrent, et aux méchants pour qu'ils s'améliorent. De même, lorsqu'on fonda la mutualité sous l'Empire, Melun voulut y introduire encore son inséparable, et insista pour obtenir la présence d'un représentant de l'Eglise dans la commission de surveillance des Sociétés mutuelles : « Je proposai, dit-il, M. l'abbé de la Bouillerie, on le trouva trop ultramontain... Après quoi, de Persigny finit par décider « qu'on se passerait du clergé. »

Ultramontains, tous deux le resteront jusqu'au bout, malgré la défaveur du pouvoir, et,

quand parut la célèbre brochure *le Pape et le Congrès*, elle avait été précédée d'une brochure de M. de Melun intitulée *la question Romaine devant le Congrès*. L'ancien compagnon d'armes du courageux publiciste, devenu évêque, se hâta de féliciter son ami de cette opportunité : « Seule, lui écrivait-il, votre brochure m'eût fait le plus grand plaisir ; mais, paraissant la veille de l'infâme libelle *le Pape et le Congrès*, elle m'en a fait plus encore. Il m'a semblé que c'était le paratonnerre placé sur le toit de l'édifice, la veille du coup de foudre. Votre écrit a prévenu le coup. La belle lettre de l'évêque d'Orléans a riposté contre. Le libelle s'est trouvé pris entre ces deux œuvres remarquables. Il peut encore faire du mal, mais du moins il est réfuté, et c'est beaucoup » L'Évêque faisait ensuite part à l'auteur d'un incident plaisant, auquel son écrit venait de donner lieu dans sa ville épiscopale : « Votre brochure, cher ami, a été ici l'occasion d'un imbroglio qui ferait bien rire, si on avait autre chose que des larmes dans les yeux. Le journal officiel de la localité avait reçu l'ordre de louer *la Brochure*. Quelle brochure ? Le pauvre journaliste ne connaissait que la vôtre. Et vite il fait paraître un premier-Carcassonne où il déclare que vos pages admirables, si bien pensées, devraient se trouver dans toutes les mains. L'article était d'or. Le soir, je reçois la visite du maire, et je m'empresse de lui faire mon sincère compliment sur l'excellent esprit de notre journal. — L'imbécile, me répond-il, il s'est trompé de drapeau ! En effet, il s'était trompé ; et le numéro suivant contenait un long



article où la même trompette entonnait l'éloge du pamphlet officiel... »

Jusqu'à la fin, ils demeurèrent ainsi unis par le cœur et l'amour des œuvres saintes. Quand il fut atteint mortellement, Armand voulut revoir son veil ami. Il vint à Carcassonne. « Nous entrions, écrivait-il, dans le pays du soleil ». L'Évêque lui fit les honneurs de sa chère ville épiscopale : « C'est une des merveilles du Midi, écrit le visiteur. Cette vieille ville du moyen âge, parfaitement restaurée par cet apostat de Viollet-le-Duc, avec ses tours, ses créneaux, ses portes, sa vieille église gothique, semble être sortie de terre instantanément pour nous donner l'idée d'une cité des temps passés ». Mais, pour lui, la grande merveille était ici encore l'épanouissement des institutions charitables, sous la féconde inspiration de son ami, ces institutions dont il avait la nostalgie, ce malaise indéfinissable et peut-être inconscient dont il mourut <sup>1</sup>.

Ainsi tous les apôtres de la charité parisienne et française se rapprochaient du zélé grand-vicaire, s'enflammaient à son contact, s'inspiraient de sa sagesse et apprenaient de lui à faire leur charité intelligente et leur intelligence charitable.

Toutes les œuvres se réclamaient de son concours, surtout celles qui avaient trait à la jeunesse, comme l'Œuvre des Petits-Vagabonds, dite Œuvre de la Compassion, dont il raconta,

<sup>1</sup> Monseigneur Baunard, dans son beau livre sur *Armand de Melun*, raconte toutes ces choses dans leur détail. Nous n'avons pu ici que les effleurer, au point de vue spécial de notre œuvre.

avec tant de charme, l'histoire touchante, un soir d'Adoration Perpétuelle, à Saint-Roch, sans crainte de troubler cette fête auguste pour une pensée étrangère en apparence au divin mystère des autels. Car, dit-il, l'Eucharistie ne m'a pas éloigné de mon sujet. « L'Eucharistie, c'est le soleil ; et l'Œuvre de la Compassion, c'est un de ses rayons. L'Eucharistie est une source profonde ; l'Œuvre de la Compassion est un ruisseau qui émane de cette source. L'Eucharistie est un grand principe, et l'œuvre dont je vous entretiens est une des conséquences de ce principe <sup>1</sup> ».

C'est dans ce discours, aussi spirituel qu'émouvant, que l'orateur traça le portrait suivant du gamin de Paris : « Quiconque a connu cette créature que l'on appelle l'enfant vagabond de Paris, sait qu'il n'y a rien de plus espiègle, de plus fin, de plus souple, de plus agile. Vous croyez l'avoir entre les mains ; il vous glisse comme un serpent. Vous croyez le tenir entre quatre murs ; il grimpe comme le chat et saute par-dessus. Vous croyez l'enfermer dans un cachot ; il a appris de bonne heure l'art du serrurier, et les verroux ne lui font rien. Aussi, l'un des faits les plus fréquents dans l'Œuvre de la Compassion, ce sont les évasions. Un enfant est entré depuis quelques jours : il s'esquive ; il faut courir après, et c'est précisément ce que font les bons frères de la Compassion avec un courage admirable. Pour mon

<sup>1</sup> Discours inédit, publié par les *Annales de Provence*, t. I, p. 416.

compte, je ne sache pas qu'on ait jamais mieux suivi qu'à la Compassion l'exemple du Bon Pasteur qui court, court et court, après ses brebis égarées. Les pauvres Frères s'en vont dans les rues de Paris, disant leur chapelet et du fond de leur cœur appelant leur cher fugitif... »

Les fugitifs sont ramenés, on les apprivoise à force d'amour dévoué, on les prépare à leur première communion. Il y a un aumônier attaché à l'OEuvre, c'est un capucin. « Le père capucin a une longue barbe qui d'abord impose à cet enfant, et puis, comme il est pieds-nus, revêtu d'un habit qui n'est pas plus beau que celui de son père, il ne l'effraie pas, et comme sous cette longue barbe il y a des lèvres qui sourient, et sous ce froc un cœur plein d'amour, on ne respecte pas seulement le père capucin, mais on l'aime. Arrive donc le jour de la première communion. L'année dernière, je suis allé donner moi-même la première communion aux enfants de la Compassion. Oh ! quel spectacle, je ne l'oublierai jamais. Il y avait là quinze enfants, qui tous avaient été les fléaux de leurs quartiers, de leurs familles, et véritablement je ne voyais plus devant moi que des anges <sup>1</sup>... »

<sup>1</sup> Ce chapitre aurait pris des dimensions infinies, si nous ne nous étions contenté d'effleurer le sujet et de mentionner seulement les principales œuvres, dont le *département* échet à M. l'abbé de la Bouillerie. Il y aurait cependant injustice à passer complètement sous silence l'OEuvre des Sœurs aveugles de Saint-Paul. M. Maxime du Camp a raconté (*la Charité privée à Paris*, p. 275) la part qu'y eut le vicaire-général qui, au mois de mai 1852, amena l'Archevêque dans l'atelier de la rue des Postes où travaillaient les aveugles mêlées aux voyantes et comment, l'année sui-

vante, il donna l'habit religieux à la fondatrice, Anne Bergunion, et à douze de ses « enfants, » parmi lesquelles sept étaient aveugles. L'éloquent Évêque de Nîmes l'a rappelé, dans le discours qu'il prononçait à Saint-Eustache, le 28 février 1886 :

« Qui gardera, après leurs vingt ans sonnés, ces jeunes filles (aveugles) dont l'éducation est faite, mais dont la vertu, tremblante encore, est exposée à tous les périls de leur âge, à toutes les tentations que la fortune offre à la misère pour la dépouiller de son honneur ? Cette question, une humble fille, disons mieux, une grande âme, se l'est faite, il y a cinquante ans, et le couvent de Saint-Paul a été la réponse. Anne Bergunion, je puis bien prononcer son nom devant les autels, avait ouvert son modeste appartement de la rue Lhomond à de petites filles privées de la vue que leur âge trop tendre ne permettait pas de recevoir encore dans l'institution des Sœurs-Aveugles. L'asile croît, grandit, se développe au milieu des incertitudes du temps, des révolutions du siècle et des malheurs de la patrie. La pieuse fondatrice rencontre un prêtre pour l'aider de sa bourse et de ses conseils (l'abbé juge), un médecin pour prodiguer ses soins à sa jeune clientèle (Dr Ratier), un prélat pour l'encourager et la bénir (Monseigneur de la Bouillerie). »

# CHAPITRE VI

## L'ÉPISCOPAT

### PÉRIODE DE PAIX

#### I

Les jeunes ecclésiastiques, qui faisaient leurs études au Séminaire de Marseille en 1855, n'oublieront jamais l'émotion qu'ils éprouvèrent, pendant la récréation de midi, au commencement du mois de février. Ce souvenir semble d'hier, tant il est demeuré vivant dans notre esprit. Nous étions dans la cour du Nord, le mistral faisait rage, et nous ne nous lassions pas, du parapet qui dominait les quais, de contempler ces amoncellements furieux des vagues, ces flots tout blancs d'écume, qui transformaient la haute mer en une immense plaine blanche. Un condisciple, d'âge mûr, tout grisonnant, à qui Monseigneur de Mazenod avait enjoint de garder le ruban rouge à la boutonnière de son humble soutane, ancien capitaine de frégate, considérait avec nous, mais en silence, ce spec-

tacle qui remuait son âme de marin. C'était le comte Raymond de Cuers, pour lors âgé de quarante-cinq ans, et tout récemment ordonné diacre, après quelques mois seulement passés au séminaire <sup>1</sup>. Quelqu'un le tira de sa rêverie, pour lui remettre une lettre, timbrée de Paris, que notre vénéré confrère, d'ordinaire plus calme, ouvrit avec une sorte d'impatience et dont la lecture produisit sur lui une impression très sensible, car son visage, habituellement impassible, s'anima, et il dérogea à ses habitudes de réserve pour nous admettre à partager sa joie, en nous lisant le contenu de la lettre. Elle était d'Hermann. Le pieux converti de l'Eucharistie lui mandait « un événement de la plus grande importance pour les grandes œuvres eucharistiques », ainsi qu'Hermann qualifiait l'élévation de l'abbé de la Bouillerie à la dignité épiscopale.

<sup>1</sup> Il y était entré le 17 octobre 1854. Un mois auparavant, à la date du 19 septembre, on avait pu lire, dans les journaux de Marseille, l'entrefilet suivant : « Hier, une cérémonie des plus touchantes a eu lieu dans la chapelle de l'OEuvre de la Jeunesse. Un capitaine de frégate des plus distingués, M. Raymond de Cuers, vient de renoncer publiquement au monde, dans lequel il occupait une position brillante, pour se consacrer au service de Dieu. En présence de tous les membres de l'OEuvre et d'une nombreuse assistance, on a vu s'avancer ce brave officier, qui, dans vingt campagnes et sous toutes les latitudes du globe, avait prouvé ses capacités nautiques : il était en grand uniforme, paré de ses décorations, dont il a été honorablement dépouillé pour revêtir l'humble soutane de novice et devenir soldat dans une autre armée, quittant ainsi l'épée pour la croix. Il serait difficile de peindre l'émotion des assistants, à la vue de cet acte public de profonde humilité. »

L'abbé de Cuers, que nous n'avions jamais vu aussi heureux, commenta, avec une verve enthousiaste, cette nomination et nous demanda à nous tous, les admirateurs de ce livre des Méditations sur l'Eucharistie qui faisait nos délices, de l'aider à remercier Dieu. Une pensée d'ailleurs le dominait, celle de recevoir l'ordination sacerdotale des mains du nouvel évêque et d'avoir les prémices de sa prochaine parternité de Pontife.

— Je trouve votre idée très eucharistique, lui répondit le Père Hermann : elle me charme, elle me ravit... Monseigneur de la Bouillerie sera ravi de vous ordonner prêtre... Qu'il serait beau, si vous alliez être ordonné dans la chapelle de la Sainte-Vierge, à Saint-Sulpice, où vous fûtes converti.

Le pieux correspondant de M. de Cuers l'exhortait à se hâter de venir, à Paris, « pour recevoir, des mains de Monseigneur de la Bouillerie, le gouvernement de deux cents adorateurs nocturnes qui l'attendent <sup>1</sup>. »

Les adorateurs étaient dans une situation d'esprit bien complexe : d'une part, l'élévation de leur pieux guide couronnait des mérites d'autant plus dignes qu'ils avaient mis plus de soin à se dérober, elle mettait fin à une situation pénible dont souffraient tous les amis du zélé vicaire-général ; mais, d'autre part aussi, elle éloignait un père de ses enfants et un pasteur chéri de ses ouailles fidèles.

Aussi, ce ne fut pas sans un mélange de joie

<sup>1</sup> Lettres du P. Augustin, 4 mars, 3 mai 1855, etc.

et de tristesse que ces fervents associés et tous les zélateurs des autres œuvres de M. l'abbé de la Bouillerie lurent, dans les premiers jours de février, au *Moniteur* :

« Par décret impérial du 6<sup>1</sup>, rendu sur la proposition du ministre de l'instruction publique et des cultes<sup>2</sup>, M. l'abbé de la Bouillerie, vicaire-général honoraire de Paris, a été nommé évêque de Carcassonne, en remplacement de Monseigneur de Bonnechose, nommé évêque d'Evreux<sup>3</sup>. »

Pour consoler ceux qu'il allait quitter, l'évêque nommé de Carcassonne se multipliait, prêchant partout, présidant toutes les réunions, organisant et réglant sa succession. A Saint-Thomas d'Aquin, le Catéchisme de persévérance lui demanda une retraite. Il la prêcha tout entière sur cette parole du Sauveur : *Ego sum, nolite timere!* exhortant ainsi ses auditi-

<sup>1</sup> Et non pas du I, comme on l'a toujours imprimé par erreur.

<sup>2</sup> C'était alors M. Rouland.

<sup>3</sup> Le *Moniteur* publiait, en outre, la note suivante dans sa partie non-officielle : « M. l'abbé de la Bouillerie, que Sa Majesté vient de nommer évêque de Carcassonne, est né en 1810 ; il est le fils de M. de la Bouillerie, trésorier-général des domaines extraordinaires de l'Empereur, et plus tard, en 1827, ministre d'État et intendant général de la maison du Roi. Il a fait ses études théologiques à Rome. De 1844 à 1848, il a été vicaire-général titulaire de Monseigneur Affre. A la mort de ce saint prélat, il fut l'un des vicaires-généraux capitulaires élus par le Chapitre pour administrer le diocèse pendant la vacance du siège. Monseigneur Sibour lui donna le titre de vicaire-général honoraire, et la présidence de la commission des bonnes Œuvres instituée à l'archevêché. »



ces charmées à entrer dans l'esprit de sa méthode d'oraison, qui fut toujours d'aller à Dieu par l'amour. Le sentiment de la crainte, dont il n'osait médire — il était trop bon théologien pour cela, — lui inspirait cependant comme une répulsion instinctive. Tel Fénelon, dont il rappelait, par bien des côtés, l'aimable physiologie, courait, naturellement et comme d'instinct, à l'odeur des parfums mystérieux de l'attrait divin. Tel surtout saint Bernard, dont il avait fait son idéal et son modèle.

— Je n'aime pas, nous dit-il un soir que nous revenions du sermon, qu'on prêche tant l'enfer et les vérités terribles dans les retraites !

Elles ne figuraient presque jamais dans ses exhortations ; et, quand on les trouve au passage dans ses livres, on sent qu'il obéit à un devoir pénible, en s'y arrêtant. Bien vite d'ailleurs, il reprend sa pente naturelle et revient de la crainte à l'amour. Aussi, à travers cette vue incessante de l'âme, la mort perdait, sous sa plume et sur ses lèvres, son horreur naturelle, comme elle l'a perdue pour lui-même, quand il l'a subie. Ce n'était plus qu'une évolution de la vie, un doux sommeil, le passage tranquille de l'énigme à la vision claire.

« La mort, disait-il alors, la sainte mort, qu'est-ce donc ? Qu'est-ce que bien mourir ? L'Église, pour nous désigner une sainte mort, se sert d'une expression charmante : elle souhaite que nous mourions dans le *baiser du Seigneur* !... Mais, le baiser du Seigneur, quel est-il ?... En cette parole, n'avez-vous pas reconnu le baiser de la communion, le baiser de l'Eu-

charistie ?... J'aime à rapprocher ces deux termes : l'Eucharistie et la mort... La mort, si je songe à elle seule, est pour moi un objet d'horreur, toutes les puissances de ma nature, toutes les facultés de mon être la repoussent comme un ennemi cruel. L'Eucharistie, à l'opposé, résume pour moi tout ce qui est bon, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est immortel. Combien, dès lors, je remercie le Seigneur d'avoir formé de si intimes liens entre l'Eucharistie et la mort. Si la mort venait seule, elle ne m'apporterait que le désespoir et la terreur ; mais l'Eucharistie et la mort viennent ensemble : l'une corrige et me fait oublier les amertumes de l'autre. Je redoute moins la mort, l'Eucharistie est avec elle<sup>1</sup> !... »

Il le disait aux retraitantes de Saint-Thomas d'Aquin :

« — Oh ! combien j'aime à me figurer l'âme chrétienne s'échappant de ce bas monde et voyageant avec l'Eucharistie ; celle-ci ne cessant de répéter à l'âme cette parole : « Ne crains rien, c'est moi » ; et l'âme confiante en son divin guide, le suivant vers les régions célestes. Là, il est vrai, elle sera jugée, mais, ô aimable tribunal où le juge est encore le Dieu de l'Eucharistie !... »

Ce commentaire plut infiniment à son auditoire. Pour le lui prouver, on eut l'idée charmante de faire graver sur un sceau portant le calice surmonté d'une hostie radieuse, la parole du Maître à ses disciples troublés : *Ne craignez*

<sup>1</sup> *L'Eucharistie et la Vie chrétienne.* XIII, I.

*rien, c'est moi !*... Il en fut ravi, et ce cachet eucharistique ne quittait jamais sa table de travail, il s'en servait volontiers pour sceller ses lettres de direction.

Parmi les auditeurs, se trouvait un jeune ecclésiastique, déjà prédicateur en renom, qui devint plus tard évêque de Grenoble et archevêque de Besançon, et dont la vie a été écrite avec tant de soin et de talent par Monseigneur Besson, — l'abbé Paulinier. Ces deux âmes s'entendirent. « Hier, disait le prédicateur en écrivant à M<sup>lle</sup> Eugénie Paulinier, sa sœur, j'ai dîné avec Monseigneur de la Bouillerie, évêque nommé de Carcassonne, qui prêche une méditation tous les vendredis à Saint-Thomas. C'est un excellent homme, j'allais dire un saint. Immensément riche, appartenant à une des plus grandes familles de Paris, il joint à cela une simplicité ravissante. Il fera beaucoup de bien dans son diocèse. »

## II

L'abbé de Cuers, retenu à Marseille par les exigences de son noviciat ecclésiastique et aussi, disons-le, par la paternelle affection de Monseigneur de Mazenod qui ne voulait jamais céder à d'autres la consolation d'ordonner les fils de sa famille diocésaine, ne put répondre aux invitations d'Hermann et se résigna à n'assister que de loin aux touchantes merveilles du spectacle qu'offrit Notre-Dame, le 20 mai 1855.

Du moins en reçut-il un beau et enthousiaste récit. Voici ce que lui en écrivait le Père Augustin :

« Le sacre a été magnifique <sup>1</sup> ; rien de plus imposant que cette cérémonie, et je désire que vous soyez évêque un jour, afin de pouvoir goûter les émotions dont était animé notre bien-aimé ami. La cathédrale renfermait ce que Paris a de plus distingué dans toutes les classes de la société <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Le lendemain, *l'Univers* en rendait compte en ces termes : « C'est à Notre-Dame qu'a eu lieu le sacre de Monseigneur de la Bouillerie. Le prélat consécrateur était Monseigneur l'Archevêque de Paris, assisté de Monseigneur l'Évêque d'Évreux (de Bonnechose) et de Monseigneur l'Évêque d'Orléans (Dupanloup). La cérémonie a été imposante, dans cette vaste nef que remplissait une nombreuse assistance. La haute société de Paris y comptait beaucoup de représentants. M. l'abbé Églée, vicaire-général, faisait les fonctions de maître des cérémonies ; tout le Chapitre était au complet, et un grand nombre de curés et d'ecclésiastiques de Paris s'étaient empressés de venir attirer, par leurs prières, les bénédictions de Dieu sur le nouvel élu. Le sacre de Monseigneur Sergent, évêque de Quimper, a eu lieu (le même jour) dans la magnifique chapelle gothique des sœurs garde-malades, dites sœurs de Bon-Secours. » (*Univers*, 21 mai 1855.)

<sup>2</sup> *L'Univers* raconta avec beaucoup de charme, par la plume de M. Léon Aubineau, une touchante scène, qui suivit la cérémonie de Notre-Dame :

« Il y a eu gala dimanche chez les Petites-Sœurs-des-Pauvres de la rue du Regard. Monseigneur l'Évêque de Carcassonne, aussitôt après son sacre, s'était rendu, en sortant de Notre-Dame, à l'asile de vieillards, où il apportait ses premières bénédictions. Le prélat s'était fait précéder chez les Petites-Sœurs de provisions un peu mieux choisies que celles qui composent d'ordinaire le dîner des pauvres vieux. Sa Grandeur s'était réservé le

Le jeudi suivant, continuait Hermann, il y a eu séance générale à Saint-Roch pour l'adoration nocturne du Très-Saint-Sacrement. Les membres étaient nombreux. Monseigneur de la Bouillorie y est venu avec Monseigneur Sibour, évêque auxiliaire de Paris ; à côté d'eux, deux fauteuils furent offerts à N. T. R. Père Provincial et à votre serviteur. Alors M. de Benque, président, a lu un long rapport historique sur l'œu-

privilège de servir elle-même aux bonnes gens ce repas, que sa charité leur avait destiné. Ceint d'un tablier blanc, le pontife s'acquitta, à la grandejoie et surtout à la grande édification de tous, de cette touchante fonction, mettant une grâce, une complaisance et une piété extrême à s'enquérir du goût particulier de chacun et à y satisfaire. Les bonnes gens étaient ravis et ne pouvaient se lasser de regarder le prélat et d'admirer sa condescendance. La fête était complète d'ailleurs, car on avait été prévenu à l'avance, et les poètes de la maison, toute maison de Petites-Sœurs en renferme plusieurs, avaient préparé leurs compliments. Je ne sais si les vers allaient bien droit, mais la reconnaissance ne boîtaît pas ; et les cent cinquante voix chevrotantes et cassées qui répétaient ces pauvres refrains formaient assurément un admirable concert. Ceux d'entre ces bonnes gens qui ne savent pas s'alambiquer le cerveau pour rimer quelque chose ne se contentèrent pas ; d'ailleurs, de ce témoignage ; et lorsque l'Évêque, après avoir servi les pauvres et visité les infirmes, eut donné sa bénédiction à toute l'assistance et était au moment de quitter cette maison, où sa présence avait apporté tant de bonheur et donné un si bel exemple, les pauvres vieux criaient de toutes leurs forces : Vive Monseigneur ! et ne cessaient de crier que pour pleurer à chaudes larmes.

« Monseigneur de la Bouillorie ne s'est pas séparé des Petites-Sœurs-des-Pauvres sans les assurer qu'il les attendait prochainement à Carcassonne, et qu'il espérait qu'une de leurs premières fonctions serait pour ce diocèse. — LÉON AUBINEAU. »

vre, depuis son commencement dans la petite chambre d'artiste, rue de l'Université. Ce récit fut très touchant... La veille du sacre, dit-il encore, nous avons parlé pendant trois heures avec Monseigneur de la Bouillerie sur l'avenir de l'œuvre. » Puis, il engage son ami à venir à Carcassonne, afin de s'occuper avec l'évêque et lui de l'œuvre qui leur tient tant au cœur.

Dans l'intervalle, Monseigneur de la Bouillerie avait réuni et centralisé toutes les œuvres d'adoration éparses à Paris : la chapelle des religieuses réparatrices fondée par M<sup>lle</sup> Dubouché, Mère Marie-Thérèse, devint aussi comme un centre nouveau, et la Providence se préparait à utiliser l'abbé de Cuers sur un autre terrain. Le plan providentiel se dégagait d'ailleurs peu à peu, et l'humble séminariste de Marseille l'entrevoyait déjà clairement dans un avenir désormais prochain, quand, pendant la retraite même de son ordination sacerdotale, il recevait de Saintes la lettre suivante d'Hermann :

« Je prie sans cesse pour vous et pour l'œuvre eucharistique. Je me fonds, comme un cierge, à cet effet, devant le Saint-Sacrement. Mais cierge de mauvaise odeur, enfumé, détestable : tel qu'il est, il brûle devant Jésus. Ce matin, j'ai dit la messe pour vous et pour l'œuvre à l'autel devant lequel la vierge embrasée de Saint-Palais, la séraphique Marie-Eustelle, s'est consumée pendant seize ans, comme la paille dans la fournaise. — Ah ! si c'est la sainte volonté de Dieu, qu'elle se lève, cette phalange eucharistique toute de feu pour embraser la

terre ! Que Marie-Immaculée, la plus parfaite adoratrice de Jésus, en soit, comme vous dites si bien, la grande amirale ! Pour moi qui suis un misérable, et dont cependant le cœur bat bien fort, j'offre à Jésus ma vie unie à la sienne tant que je puis, pour l'Ordre du Saint-Sacrement, pour la Société de Marie et pour la conversion des pécheurs. »

L'Ordre du Saint-Sacrement !... Ce titre, rapproché de celui de la Société de Marie, nous révèle tout le dessein de Dieu, dessein auquel le nouvel Evêque sera appelé à donner le sceau suprême, en décidant que les éléments en seront pris parmi les fervents religieux de l'Institut des Maristes.

La grâce d'en haut sollicitait depuis longtemps un Père Mariste, Pierre-Julien Eymard, à fonder un nouvel Institut, dont la mission serait de prier perpétuellement aux pieds de Jésus-Christ dans le Très-Saint-Sacrement.

Pendant quatre ans, il résista à ce mouvement intérieur, « craignant, dit-il, que ce ne soit l'effet d'un sentiment naturel ou d'une ruse diabolique. » De plus, il aimait passionnément la Société de Marie. On l'y aimait. Son âme était comme crucifiée et agonisante. « Peut-être, se disait-il, Dieu veut de moi le sacrifice de la Société, parce que, en me faisant religieux, la première fois, je n'avais sacrifié qu'un père et qu'une sœur. » Il lui fallait sacrifier une mère. Il vint à Paris, le 1<sup>er</sup> mai de l'année qui suivit le sacre. Monseigneur de la Bouillerie y vint aussi. L'épreuve dura jusqu'au 13 mai. Écoutons le récit qu'en a laissé, dans

sa simplicité, le pieux et modeste fondateur :

« Après douze jours de prières, de larmes et d'abandon, l'épreuve est finie.

« Trois Evêques jugèrent la question. Monseigneur l'Evêque de Tripoli et Monseigneur de la Bouillerie, Evêque de Carcassonne, examinèrent la question religieuse personnelle. Monseigneur l'Archevêque de Paris se réservait de prononcer définitivement.

« Le Père Eymard fit avec simplicité et vérité l'exposé des raisons pour et contre. . Tout paraissait s'opposer à son attrait... Il en avait fait le sacrifice...

« Quelle ne fut pas sa surprise, d'entendre de la bouche des trois vénérables Prélats cette sentence bénie :

— La volonté de Dieu s'est manifestée trop clairement pour l'OEuvre eucharistique. Le Seigneur a tranché lui-même la difficulté. Il faut vous consacrer sans balancer à cette OEuvre.

« C'était l'heure de Dieu. Le Père Eymard et son compagnon quittent l'archevêché sous le poids de la surprise et de la reconnaissance. Ils viennent à Saint-Sulpice répandre leur cœur aux pieds du Très-Saint Sacrement et de la Très-Sainte-Vierge, et s'offrir tout entiers au service de Jésus-Hostie par les mains de Marie, Reine du Cénacle<sup>1</sup>.

Toujours depuis, les deux fondateurs, le Père Eymard et le Père de Cuers, ont reporté à leur éminent protecteur et ami une grande part

<sup>1</sup> *Le Prêtre de l'Eucharistie*, Vie du R. Père Eymard, etc., p. 35 et suiv.



dans la pieuse gloire de leur nouvel institut. Aujourd'hui encore, au sein de l'épreuve que traverse en France la vie religieuse, les religieux du Très-Saint-Sacrement, en maintenant dans une ombre discrète le feu sacré qu'ils espèrent bien ramener au grand jour, gardent à la mémoire de celui qu'ils considèrent comme un co-fondateur la vénération la plus filiale et la plus reconnaissante.

### III

Au sortir des émotions de son sacre, le nouvel Evêque se tourne vers l'Eglise que l'Evêque des évêques vient de lui donner en partage :

« Les rites sacrés sont achevés, écrit il à ses bien-aimées ouailles. Le Pontife a imposé sur nous ses mains bénies. L'huile sainte a coulé sur notre front ! Que signifiait cette pompe auguste, que signifiaient ces mains imposées, que signifiait cette onction sainte, sinon la grâce divine répandue dans notre cœur par l'Esprit-Saint qui descendait en nous ? Car, en ce grand jour de notre consécration, Nos Très-Chers Frères, rien de ce qui a été fait n'a été l'œuvre de la nature. Notre nature est restée la même ; nous sommes demeuré dans la faiblesse et dans l'infirmité de notre chair. Mais alors que nous étions infirme, nous sommes devenu puissant ; alors que nous étions vide, la grâce n'a point été vide en nous. Et quelle grâce ? la plus excellente et la plus parfaite, celle dont parlait

l'Apôtre saint Paul, quand il disait : « Dieu a  
« posé dans son Eglise, premièrement les Apô-  
« tres. » Nous sommes le plus petit et le dernier  
des Apôtres, et nous ne méritons pas ce nom  
glorieux. Qu'importe ? l'Esprit souffle où bon  
lui semble. Il envoie ceux qu'il veut, comme il  
veut et où il veut. La grâce des Apôtres s'est  
épanchée en nous. L'Esprit-Saint parlant par la  
bouche de Pierre nous a posé pour être votre  
Evêque et régir votre Eglise, Apôtre, Evêque,  
voilà ce que nous sommes. »

Ce langage, où, comme dans les épanchements  
du cœur de l'abbé de Clairvaux, le texte sacré  
se fond et se mêle à la forme personnelle du  
discours, sera toujours celui du jeune Evêque.  
Il continue de l'employer, avec un rare bonheur  
et une onction ravissante :

« Parmi les cérémonies saintes, qui viennent  
de s'accomplir, il en est une, dit-il, qui nous a  
plus ému. Le Pontife nous ayant consacré pas-  
sait à notre doigt un anneau, et sa parole nous  
avertissait que cet anneau était le symbole de  
l'union que nous contractions avec vous. Oui,  
à partir de ce jour, nous ne sommes pas seule-  
ment votre père ; ô Eglise de Carcassonne, nous  
sommes devenu votre époux ! Saints et aima-  
bles liens que l'Eglise seule de Jésus-Christ sait  
former entre tous les hommes, entre ceux qui  
commandent et ceux qui obéissent ! Nous vous  
disions, il n'y a qu'un instant : l'Evêque c'est  
un père, ne craignez rien ; et aussitôt nous  
ajoutons : O Eglise ! qui nous fut donnée pour  
épouse, réjouissez-vous, c'est votre époux qui  
vient. Il vient, et, pour arriver jusqu'à vous, le

voici qui franchit les montagnes et qui s'élançe par dessus les collines. Jusqu'à présent il se tenait encore derrière les murailles, regardant à travers les fenêtrés, impatient des barreaux qui le séparaient de vous. Il vient maintenant, il vous parle pour la première fois, et il vous dit : Levez-vous, ô mon épouse, ô ma colombe, ô vous dont la beauté intérieure et céleste m'a ravi. Levez-vous au-devant de l'époux. Ensemble nous ferons fleurir cette terre que le ciel nous a départie. Ensemble nous y ferons germer tous les fruits des bonnes œuvres. Levez-vous, et que l'époux et l'épouse ne soient plus, l'un pour l'autre, qu'un seul cœur et qu'une seule âme. »

Mais, le disciple de saint Bernard l'est aussi de saint Thomas. Or, l'Ange de l'École lui a appris que « l'Évêque, par la vertu de son Ordre, est placé, comme le religieux, dans l'état de la perfection, laquelle, pour le religieux, consiste dans l'accomplissement des trois vœux et, pour l'Évêque, dans la perfection de la charité. »

« Oh ! s'écrie le nouveau pasteur, élevé à l'école de l'archevêque qui est mort pour ses brebis, oh ! que cette doctrine est belle, Nos Très-Chers Frères, oh ! comme nous la méditations durant les jours de retraite qui précédaient notre consécration. Oh ! comme nous ambitionnions avec ardeur cette perfection de l'amour : car il n'y a, pour nous, ni pour vous, de don meilleur. Pécheur comme nous le sommes, nous n'osons aspirer à la perfection des Saints dont nous lisons l'histoire, à cette

contemplation qui ravissait leurs âmes jusqu'au troisième ciel, à cette austère mortification qui faisait de leur vie un continuel martyre. Mais voici une perfection qui nous va, et tous les jours nous nous étudierons à l'atteindre. Notre perfection à nous, ce sera de nous dépenser et surdépenser pour vous ; notre perfection, si vous êtes infirmes, ce sera d'être infirme avec vous, et de brûler, si on vous scandalise ; notre perfection, ce sera, s'il le faut, de devenir anathème pour vous ; notre perfection, ce sera de vivre pour vous ; notre perfection, ce sera de mourir pour vous ; et, parce qu'il y a un mot qui dit tout, notre perfection, ce sera de vous aimer. »

Puis faisant un retour plein d'humilité sur son passé, il raconte comment la Miséricorde divine l'attira à elle pour l'amener à son Église. « C'est elle, dit-il, qui, après les jours de notre première jeunesse, nous éloignait du monde et nous conduisait vers la Ville éternelle, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ ; c'est elle encore qui, dans l'Église, mère et maîtresse de toutes les églises, nous initiait au sacerdoce et nous inspirait, pour le siège de Pierre, un ardent amour et une vénération toute filiale que nous ne démentirons jamais ; c'est, enfin, cette Miséricorde qui, dans la même ville sainte, guidant chaque jour nos pas vers l'adorable tabernacle, et nous apprenant à goûter combien le Seigneur est doux dans le sacrement de son amour, nous inspirait cette sainte passion qui est devenue l'aliment, la félicité et l'honneur de notre vie sacerdotale, la passion de l'Eucharistie.

Rome et l'Eucharistie, voilà la meilleure part de notre passé. »

Il énumérait ensuite les titres et les sujets de confiance qui animaient son âme épiscopale, entre autres celui dont il disait : « Vous le savez, et vos lettres le rappelaient avec l'enthousiasme de la reconnaissance pour des bienfaits anciens, mais non point oubliés ; vous le savez, d'étroites alliances de famille nous unissent à l'un de nos plus illustres prédécesseurs. Par ces liens que nous aimons à rappeler, par cette mémoire dont nous chercherons à être digne, nous ne sommes plus un étranger pour vous. »

M. Buisson nous révèle la profondeur et l'étendue de cette tradition qui fut, pour le nouvel Evêque, un si puissant introducteur auprès de ses diocésains :

« Monseigneur de la Bouillerie arrivait, à Carcassonne, précédé, conduit et protégé par le grand souvenir d'un autre de nos évêques, Monseigneur de la Porte-Lalane <sup>1</sup>, allié à la branche cadette des la Bouillerie. La baronne de la Bouillerie <sup>2</sup>, qui était alors l'âme des réunions

<sup>1</sup> D'une grande capacité, d'une grande vertu et hauteur d'âme, en même temps que d'une vivacité extrême, Monseigneur de la Porte est demeuré longtemps présent à la mémoire de son clergé. Durant ma jeunesse, je le retrouvais tout vivant dans le souvenir de ses contemporains. Il fit une de ces belles morts exemplaires et publiques des évêques du temps passé, qui s'était gravée dans les imaginations. (*Note de M. Buisson*).

<sup>2</sup> Marie-Félicité de la Porte-Lalanne était née en 1795.— Elle avait épousé, en 1817, ce baron Alphonse de la Bouillerie, qu'on appelait en Anjou « le saint M. de la Bouillerie » et dont elle a pu dire elle-même : « J'ai vécu trente ans

de la famille du prélat, dont elle devait plus tard partager la présidence avec lui, avait voué un culte à la mémoire de son oncle. Elle en parlait et reparlait souvent. Dans l'intimité d'un cercle aussi profondément chrétien, le souvenir de cet évêché était le patrimoine commun. Toujours attentive à ce qui pouvait cimenter l'union de ses proches en élevant la tradition de la famille, la vénérable aïeule choisissait de préférence l'abbé de la Bouillerie, qui la devait continuer avec éclat, pour remonter avec lui le cours des temps et raconter cette gloire de la famille <sup>1</sup> ».

La lettre pastorale se terminait par une touchante expression d'impatience. « Pourquoi, disait le pasteur désireux de connaître ses brebis et d'être connu d'elles, pourquoi plus longtemps retarder le saint élan qui nous pousse vers vous et qui vous amène au devant de nous ? Voici, dit le bien-aimé Apôtre, que l'esprit et l'épouse se disent mutuellement l'un à l'autre : Venez. *Spiritus et sponsa dicunt : Veni* ; et parlant au nom de cet esprit divin, parlant au

avec un saint. » C'était la femme forte de l'Évangile, doublée de la Française aimable, indulgente, ayant par excellence le don maternel de prévoir, de former, d'élever une famille, de lui donner l'exemple, la moëlle et le ton, contre vents et marées, pour un demi-siècle (*id.*).

<sup>1</sup> BUISSON, *op. cit.*, p. 22. Un éloquent religieux, de la Compagnie de Jésus, qui avait connu de près et apprécié les rares vertus de M<sup>me</sup> la baronne de la Bouillerie, lorsqu'elle mourut, en 1882, écrivit une notice, jusqu'ici restée dans l'intimité de la famille, qui est bien une des plus intéressantes et des plus pieuses biographies qu'on puisse lire.

nom de Jésus-Christ, le même Apôtre ajoute : J'arrive, j'arrive au plus vite : *Ecce venio cito* : c'est aussi notre dernière parole . »

## IV

Il arriva le 31 mai 1855. De taille élevée, le visage ouvert, l'œil profond et doux, un peu voilé mais franc et simple, sa chevelure châtain avec des reflets d'or encadrait les lignes pures de son front. La croix pectorale descendaitharmonieusement sur un buste bien droit. Les autres insignes épiscopaux, mitre, crosse, anneau, il les portait avec la même aisance, noble, digne et simple, sans hauteur ni fausse modestie. Il n'eut qu'à paraître, pour attirer les cœurs. On le lui témoigna aussitôt par ces vivats, où s'exprime volontiers la promptitude d'impressions chez les natures méridionales.

Le siège épiscopal de Carcassone, illustré dans tous les temps par de saints et glorieux pontifes, a été toujours, comme le siège de Pierre, vierge d'erreurs, lui dit le président du chapitre en le haranguant à la porte de la cathédrale, notre Église s'honore de voir arriver un successeur, qui sera le digne continuateur de ces magnifiques traditions.

— Ce n'est point, répondit modestement le jeune évêque, ce n'est point à la gloire de vos

<sup>1</sup> *Lettre pastorale de prise de possession*, en date du 27 mai 1855.

pontifes regrettés que j'oserais aspirer, mais je m'efforcerai d'imiter leurs vertus.

Il monta en chaire et développa, avec une chaleur inspirée, le beau texte : *Ignem veni mittere in terram*, qu'il aimait plus tard à rappeler, comme ayant résumé dès le premier jour tout le programme de son épiscopat.

Les fidèles étaient dans le ravissement. Mais les prêtres ne se possédaient plus de joie. Ils l'accompagnèrent en foule au palais épiscopal, où leur foule empressée ne se rassasiait pas de l'entendre et de l'entourer. Ils applaudirent avec enthousiasme, quand, prenant congé d'eux, après cette consolante mais écrasante journée, il leur dit :

— Je regrette de ne pouvoir parler à chacun de vous en particulier, qu'il vous souvienne seulement qu'au palais épiscopal, vous trouverez toujours un père et un ami. <sup>1</sup>

## V

Cependant, le reste du diocèse jalousait le privilège de la ville épiscopale. Narbonne, Castelnaudary, Limoux, cités fidèles et vraiment catholiques, appelaient le nouvel évêque. Il se rendit à leur vœu. Riches plaines des bords de l'Aude, rives escarpées du Rebenty, rochers,

<sup>1</sup> *Courrier de l'Aude*, 2 juin 1854. Ce journal est rempli de récits enthousiastes, prose et vers, des fêtes qui marquèrent l'entrée de Monseigneur de la Bouillierie dans sa ville épiscopale et dans les principales localités de son diocèse.



forêts, plateaux de la montagne Noire ou du pays de Sault, il commença de parcourir toute cette contrée, à laquelle son point d'occupation sur la grande voie historique de la Méditerranée à l'Océan a fait, dans le moyen âge, une grande renommée militaire, aujourd'hui ressuscitée comme une vision du passé par les patientes restaurations d'un savant archéologue<sup>1</sup>. De nos jours, et au moment où Monseigneur de la Bouillerie en commençait la visite, le pays devenait de plus en plus agricole et s'enrichissait par la récolte de plus en plus abondante des vins<sup>2</sup>.

Partout, l'accueil était enthousiaste. Peu accoutumé par la réserve habituelle des populations du Nord et spécialement de Paris, où il avait vécu jusque-là, à ces chaudes démonstrations, il y prit goût et sa correspondance en a gardé plus d'un touchant témoignage.

<sup>1</sup> M. Viollet-Le-Duc, qui a restauré l'antique « Cité » de Carcassonne, située sur une colline au-dessus de la rive droite de l'Aude, et qui rappelle encore par son aspect tout féodal les incessantes luttes du moyen âge. D'après le savant restaurateur, les deux enceintes et les cinquante tours de cette forteresse forment un cours complet de l'architecture militaire du ve au xiv<sup>e</sup> siècle. La Porte Narbonnaise, près de laquelle on voit encore l'image symbolique de la dame Carcas, la tour de l'Evêque, le château et l'église de Saint-Nazaire, qui possède de beaux vitraux, des tombes sculptées, et dont les voûtes sont d'une étonnante légèreté, sont les monuments les plus remarquables de ce vaste musée féodal légué par le moyen âge aux temps modernes.

<sup>2</sup> La surface, plantée en vignes, dépassait, en 1881, 428 mille hectares. Cette année, elle produisit 4,794,620 hectolitres.

Une de ses plus zélées coopératrices à Paris lui ayant donné un corps saint, il en profite pour épancher sa belle âme de jeune évêque : « Je me réserve, écrit-il à la date du 3 novembre 1855, à cette occasion une belle solennité pour l'année prochaine. Je désire que cette jeune sainte soit convenablement vénérée dans mon diocèse. J'y ai d'ailleurs des âmes très pieuses et très dignes de comprendre une aussi grande faveur. Je veux certainement aussi profiter de cette piété pour établir notre cher culte de la Sainte Eucharistie. Le Bon Dieu permettra, je l'espère, que le couronnement de mes œuvres dans ce diocèse soit l'institution de l'Adoration perpétuelle. Je l'ai trouvé admirablement disposé à recevoir mon action. Depuis mon arrivée, j'ai passé par de continuelles ovations qui témoignent de la foi et de la piété de ce peuple : et j'ai été reçu partout avec un enthousiasme d'affection, qui me rendra mes œuvres plus faciles. »

Mais, c'est le clergé surtout qui se montrait heureux de posséder un tel évêque. Un mois s'était à peine écoulé, que le prélat pouvait lui écrire, en l'appelant à la retraite ecclésiastique : « Messieurs, j'ai la confiance d'interpréter vos sentiments, en vous disant que ce saint exercice acquiert, cette année pour vous, une importance spéciale... Déjà, avec un touchant empressement, un grand nombre parmi vous ont bien voulu entrer en rapports avec nous ; mais, ces premières relations sont précisément le motif qui me fait désirer d'en établir de plus sérieuses et de plus longues pendant les jours de la retraite. »

Accessible à toute heure aux prêtres qui venaient le voir, empressé à répondre exactement lui-même aux consultations qu'ils lui adressaient par écrit, il les gagnait par son inaltérable bonté.

Quelques-uns d'entre eux ont bien voulu reconnaître leurs propres souvenirs dans une page que l'auteur de cet ouvrage écrivit pour une revue, peu de temps après la mort inopinée du bon prélat. Leurs encouragements serviront d'excuse à leur reproduction, en cet endroit où elles trouvent d'ailleurs naturellement leur place<sup>1</sup>.

## VI

Un jour, je crus pouvoir lui communiquer un pamphlet, d'ailleurs spirituellement tourné, qui m'avait paru devoir l'intéresser. Il me le renvoya le jour même, disant :

<sup>1</sup> Ces pages, dont nous demandons au lecteur d'excuser la reproduction, malgré leur caractère intime, ont le tort de mettre en scène le biographe, ce que tout auteur avisé doit soigneusement s'interdire. Si elles paraissent trop personnelles à quelques-uns, qu'ils veuillent du moins en excuser l'intention. Il nous a paru qu'elles reflétaient assez bien l'impression générale de tous ceux qui ont connu l'aimable Evêque de Carcassonne, dans l'intimité. Elles ont paru d'abord dans la *Revue du monde catholique*, le 1<sup>er</sup> novembre 1882. Nous aurons plus loin l'occasion de le compléter, en montrant la fermeté qui s'unissait à la bonté, chez Monseigneur de la Bouillerie. Ici, nous n'avons qu'à mettre en lumière la qualité maîtresse qui lui concilia dès l'abord tant d'affections, dans son diocèse.

— Je l'ai lu sans plaisir. L'esprit et la bonté sont deux dons charmants, mais il ne faut pas les séparer l'un de l'autre.

L'esprit et la bonté !... Voilà bien, ce me semble, tout Monseigneur de la Bouillerie !

Son caractère était un composé de douceur et de gravité.

Jamais je ne l'ai vu en colère ; et, s'il éprouvait un sentiment d'impatience, une sorte de confusion visible et d'embarras naïf témoignait de son prompt repentir. Et cependant, comme autrefois saint François de Sales, dont il faisait revivre l'image, sa nature nerveuse, rendue plus impressionnable par l'affection gastrique qui le faisait si souvent souffrir, en lui causant de violentes douleurs de tête, devait réclamer plus d'une fois son empire. Mais, s'il faisait des efforts pour se vaincre, c'était sans que rien les trahît jamais au dehors.

Aussi, rien ne l'attirait comme la bonté et rien aussi ne lui était antipathique comme la méchanceté. Quand il avait découvert cette vertu dans une âme, on lui devenait cher, on était de sa famille.

Ce n'est pas pourtant qu'il prodiguât son cœur. On l'a dit avec raison : il se liait difficilement ; mais, quand il s'était donné, on pouvait compter sur son amitié. A quelque heure qu'on y fît appel, elle était toujours prête à obligez, et, quand on s'excusait de lui causer un dérangement, il répondait, avec ce doux sourire qui était l'un des charmes de sa belle physionomie : « Cher ami, — il avait une façon de prononcer ces deux mots qui pénétrait jusqu'à l'in-

time de l'âme, — *ubi amatur, non laboratur!* »

Le symbole de la colombe lui allait à ravir. Il s'en rendait compte, et c'était son sujet favori. La méditation intitulée: *les Trois Colombes*, le chapitre de *la Colombe* dans ses études symbolistes, et le commentaire des versets du Cantique des Cantiques où l'âme chrétienne est comparée à la colombe, sont un écho de ses pensées les plus habituelles et un témoignage charmant de ses prédilections.

Que de fois ne l'ai-je pas vu préoccupé, embarrassé, comme décontenancé! C'est à Carcassonne, quand il avait pris en conseil épiscopal une mesure qu'il prévoyait devoir contrister quelqu'un.

— Avant tout, disait-il, un évêque est un père.

Quand un prêtre avait reçu une destination qui contrariait les vues de celui-ci, Monseigneur n'avait de repos que lorsque ce même prêtre lui donnait l'assurance que, toute réflexion faite, il se soumettait sans trop de peine. La pensée de faire de la peine à quelqu'un, à un de ses prêtres surtout, lui était un martyre.

— Ah! me disait il un jour avec l'accent d'une sincérité intime, si vous saviez comme je souffre de notre situation en France, par rapport à la collation des bénéfices et à la distribution des emplois! Au Concile, je serai le plus ardent à demander qu'on nous donne à cet égard des règles précises, qui déchargent notre responsabilité et nous tirent des cruels embarras où me met chaque nomination.

Ses prêtres le connaissaient bien. Jamais il

ne vint à la pensée d'aucun d'entre eux que Monseigneur avait pu agir par caprice, par passion. Chacune de ses déterminations était mesurée par l'esprit de foi et tempérée par la charité.

Inébranlable sur le terrain des doctrines et très arrêté sur bien des points discutés dans le camp catholique, il traitait, dans le commerce de la vie, ceux qui divergeaient de vues et ses adversaires, avec une bonté qui semblait demander grâce de ne pas être d'accord avec eux. C'était, à cet égard surtout, le vivant imitateur du Christ, si bon, si miséricordieux, si pacifique avec ses contradicteurs.

Un universitaire, partisan déclaré de toutes les doctrines qui devaient le plus contrarier celles dont Monseigneur de la Bouillerie était l'intrépide et irréconciliable défenseur, l'alla voir un jour, à propos d'une nomination à laquelle s'intéressait le Coadjuteur. L'entretien fut long, on agita les questions controversées. L'exquise urbanité, le laisser-aller si simple et si aimable qui caractérisait les conversations du prélat, ravirent son interlocuteur :

— Monseigneur, fit-il en se levant pour prendre congé, je n'ai jamais rencontré un intran-sigeant aussi tolérant que vous !

Cette charité parfaite lui avait concilié l'amitié des hommes les plus considérables de ce qu'on appelait autrefois les catholiques libéraux. On sait quel tendre respect lui portait Lacordaire, dont il a magnifiquement loué la mémoire. Madame Swetchine le vénérait, presque à l'égal de cette personne qui reçut de lui la

fameuse lettre que M. Louis Veuillot a publiée dans ses *Mélanges*, et qui est tout le programme de cette âme vraiment épiscopale.

Quand il revint de Rome, prêtre, élevé par les Jésuites, très dévoué à toutes les doctrines romaines, Monseigneur Affre, qui ne partageait pas, on le sait, les manières de voir et les principes du nouveau prêtre, dont il fit son vicaire-général, lui disait souvent, dans l'intime enjouement de leurs discussions :

— Vous êtes un ultramontain fougueux, ce que je ne suis pas ; et pourtant, parmi tous les modérés qui m'entourent, il n'en est point que j'aime autant que vous !

Celui qui écrit ces lignes a toujours fait profession d'une vénération filiale sans bornes pour le grand évêque, qui daigna le traiter avec une paternité dont le souvenir fait aujourd'hui sa seule consolation : Monseigneur n'en usa jamais pour imposer ses façons de voir et de juger les questions irritantes... Sur quelques points, par exemple dans l'appréciation des hommes et des idées de l'École Menaisienne, le vénéré prélat avait des sentiments que son humble disciple ne partageait pas. Jamais cette divergence n'amena la moindre parole ni la plus petite insinuation pénible. Les lettres très nombreuses et très développées qui furent échangées à cette occasion, sont des modèles achevés d'urbanité et de tendre bonté.

Ses correspondants un peu assidus me rendront le témoignage que je n'exagère nullement : je mets au défi qu'on surprenne, dans toute sa volumineuse correspondance, un sentiment

d'aigreur contre qui que ce soit, même contre ses plus acharnés contradicteurs. Pour mon compte, j'ai reçu de lui plus de cinq cents lettres — un trésor que je considère comme le legs le plus précieux qu'il ait pu me faire. — Bon nombre de ces lettres ont été écrites au milieu des plus chaudes luttes du libéralisme, de l'opposition à la définition de l'infaillibilité pontificale ; ses adversaires pourraient les lire d'un bout à l'autre, sans qu'ils en éprouvassent le moindre froissement personnel.

Un de ses opposants les plus prononcés, me sachant en correspondance assidue avec Monseigneur, me demanda un jour si Monseigneur de la Bouillerie n'avait pas apprécié sévèrement une démarche qu'on lui avait assuré avoir été amèrement critiquée par le bon prélat. Je crus devoir en écrire un mot à mon saint ami :

— Oh ! comme \*\*\* me connaît peu !... Ce fut sa seule réponse.

## VII

En arrivant à Carcassonne, Monseigneur de la Bouillerie s'était promis de faire servir au soulagement des malheureux « la plus douce expérience qu'il ait faite dans sa vie : l'expérience de la charité <sup>1</sup>. »

« Préoccupé, dit-il <sup>2</sup>, des œuvres dont j'avais pu contempler à Paris les merveilleux effets, je

<sup>1</sup> *Lettre pastorale pour la prise de possession.*

<sup>2</sup> *Autobiographie.*



voulus que l'un de mes premiers actes fût l'organisation de la charité dans mon diocèse. Ma lettre pastorale créa nos œuvres de patronage.»

Cette lettre pastorale, plusieurs fois réimprimée en brochure, est peut-être l'œuvre la plus achevée dans la collection des écrits épiscopaux de Monseigneur de la Bouillerie.

Il y expose la charité, beaucoup plus comme science que comme vertu, ses qualités, ses méthodes, ses périls, ses ressources, sa direction. C'est tout un traité d'économie charitable, comme il convient à un croyant et comme il appartenait à un évêque de l'écrire. Cet exposé large, lumineux, un peu sévère, s'égaie parfois de charmants détails où reparait la riante imagination de son auteur, comme, dans cette énumération des œuvres, où, après avoir parlé de la Crèche et avant d'entrer à l'École, le charitable prélat décrit l'Asile :

« Qui de nous ne s'est accordé le bonheur de visiter un Asile ! Qui n'a voulu voir de ses yeux fonctionner cette charmante œuvre ? Qui ne s'est plu à contempler ces enfants, échelonnés comme de petits Anges, sur ces degrés de l'échelle de Jacob, montant et descendant comme eux, puis, dociles au signe impératif d'une Sœur, manœuvrant avec autant de précision qu'une armée rangée en bataille, puis déjà, distinguant les lettres et les syllabes sur le tableau qu'on leur présente ; puis, ce qui vaut bien mieux, joignant pour la première fois leurs petites mains, et priant, chantant leurs premiers cantiques de joie, que tant de gémissements, peut-être, suivront dans la vie... »

Il termine en revendiquant pour l'Eglise le gouvernement de la Charité : « Si nous ambitionnons parmi vous un honneur, dit-il, c'est assurément celui d'être à la tête de vos bonnes œuvres, de les inspirer, de les encourager, de les relever si elles déclinent, de susciter celles qui sont à faire, d'être, en un mot, le centre de la charité diocésaine. »

La puissante impulsion donnée par l'évêque détermina rapidement un mouvement de charité chrétienne, dans la ville et dans le diocèse, mouvement que l'éloquent initiateur aima toujours à soutenir de son infatigable parole. On peut voir, dans ses *Œuvres oratoires*, les douze discours ou écrits charitables où se déversa plus spécialement l'ardeur persévérante de son zèle. Ce ne sont que des fragments ou plutôt des morceaux de choix parmi les très nombreuses occasions où il apporta le secours de sa parole ou de sa plume aux inspirations d'une charité dont il connaissait d'expérience tous les secrets. Il avait des ressources infinies pour attendrir, comme dans son émouvant discours sur *Jésus-Christ et le pauvre malade*, sur *l'Orphelin* comparé au Passereau. Il en avait aussi pour intéresser et délier les bourses, comme ce jour où, à la préfecture de l'Aude, il fut appelé à présider le tirage d'une loterie de charité en faveur d'une œuvre d'Orphelins :

« Dans peu d'instant, fit-il en souriant, la voix du sort acclamera les noms heureux ; et bien qu'une libéralité merveilleuse ait eu l'art de multiplier pour nous les heureuses chances, elle n'a pu cependant conjurer toutes les mau-

vaises..... C'est pour cela qu'il est utile, Mesdames, de rappeler ici l'axiome fondamental des loteries de charité : Dans ces loteries ; « qui gagne perd, et qui perd gagne... » Paradoxe ! m'allez-vous dire ! Oh ! vraiment non, Mesdames ; et pour démontrer la vérité que j'avance, je n'ai besoin que de votre attention.

« Lorsque nos dames quêteuses, avec l'habileté rare qui les caractérise, ont glissé entre vos doigts quelques-uns de nos billets, elles n'ont certainement pas manqué de faire miroiter et chatoyer à vos yeux l'éclat des lots que vous pouviez gagner. Je leur pardonne cette petite ruse. Mais, en conscience, Mesdames, quel est le vrai gain d'une charité ? Vous me répondez toutes d'une seule voix : Ici le véritable gain, c'est le mérite qu'on acquiert en contribuant à une bonne œuvre. Très bien ! Mais le premier caractère du mérite, quel est-il ? Vous répondez encore : le désintéressement. A merveille ! Oh ! mais alors, je me permettrai de vous dire que vous ne pouvez pas en même temps gagner et les lots et le mérite. Qui gagne les lots perd le mérite... « qui gagne perd. »

Voici, pour prendre un exemple, un joli bougeoir de porcelaine qui se présente sous mes yeux ; il fera à lui seul l'ornement d'une étagère et lui donnera je ne sais quel parfum d'élégance qu'elle n'aurait passans lui. Je suppose, Madame, que votre main heureuse tire de l'urne ce petit bougeoir ; immédiatement, jedois vous prévenir que je défalque de votre mérite la valeur de ce charmant objet. Vous aurez le mérite de l'œuvre, oui ; mais le mérite, moins le bougeoir de porce-

laine... Et que sera-ce, si, au lieu de cet objet, vous avez le malheur de gagner des lots plus importants ? Ah ! c'est alors que je vous plaindrai de tout mon cœur, ne pouvant vous cacher, Mesdames, qu'à tant gagner vous risquez de tout perdre <sup>1</sup>... »

Economiste instruit par un long exercice de la charité, il préconisait surtout la méthode du Patronage, comme une des plus heureuses solutions données à toutes les questions charitables.

La pensée du Patronage est tout entière dans cette parole de l'Esprit-Saint : « Dieu a confié à chacun son semblable. » On sait que le patronage avait sa place dans l'ancienne société romaine ; mais cette institution, comme toutes les autres, avait été faussée et restreinte par le paganisme. Quand Jésus-Christ fonda le monde moderne sur la loi de l'amour du prochain, il inaugura par cela même un vaste système de patronage. Le patronage païen était né de la servitude et n'en était que le prolongement tempéré ; le patronage chrétien naissait de la liberté ; car, le pauvre n'étant plus esclave et dès lors abandonné à ses pauvres moyens d'existence, la charité dut veiller à ce qu'ils fussent suffisants : elle confia à chacun son semblable...

« Le patronage, ainsi que son nom l'indique, est une sorte de paternité adoptive, une douce et constante action de protection et d'appui exercée à l'égard de ceux qui en sont l'objet.

« Il consiste, surtout, à visiter fréquemment

<sup>1</sup> Avril 1864.

le pauvre, à s'assurer de ses ressources, de sa conduite, à lui venir en aide, moins encore par les dons en argent, auxquels le travail pourra souvent suppléer, que par une direction suivie et de sages conseils qui le mettront à même de gagner honorablement sa vie..... <sup>1</sup> »

## VIII

« Mais, a-t-il écrit lui-même, en recueillant ses souvenirs de nouvel Évêque, je ne pouvais oublier l'Œuvre qui m'était chère entre toutes les autres. »

La seconde année de son épiscopat, il s'en ouvrit à tous ses diocésains. Il s'écriait, presque dès le début de son éloquente Pastorale :

« ... O Emmanuel ! O Dieu avec nous ! O divine Eucharistie ; que notre langue s'attache à notre palais, si jamais nous vous oublions !... »

« Son souvenir nous est toujours présent, Nos Très Chers Frères, et Dieu nous est témoin que, dès le principe de notre épiscopat, si nous n'eussions pas vu l'Eucharistie glorifiée au milieu de vous ; si nous eussions trouvé l'arche sainte *errante dans Ephrata ou au milieu des champs de la forêt*, nous n'aurions accordé ni le sommeil à nos yeux, ni le repos à nos tempes, jusqu'à ce

<sup>1</sup> Nous ne pouvons malheureusement reproduire en entier cette remarquable étude. L'auteur y expose en quoi consiste le Patronage, comment il s'exerce et à quoi il s'applique. On le suivra utilement dans ses déductions, en relisant dans son entier la lettre pastorale sur *l'Organisation de la Charité* (Carcassonne. Pomiès, éditeur).

que nous eussions replacé le divin tabernacle au poste d'honneur qui lui est dû... »

Toutefois, il restait quelque chose à faire, et ce quelque chose, c'était tout, pour le pieux missionnaire de l'Adoration perpétuelle :

« Et pourquoi, en effet, vous tenir plus longtemps cachée une pensée qui nous préoccupe et que déjà, en une circonstance solennelle, nous avons fait connaître à nos bien-aimés coopérateurs ; une pensée qui a toujours été la plus chère à notre cœur, à l'exécution de laquelle il nous a été donné de contribuer suivant nos humbles forces dans un autre Diocèse, et que nous serions heureux de pouvoir réaliser un jour dans le nôtre, celle de l'établissement de l'adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement. »

Toujours prudent et circonspect, il terminait, en disant : « Nous nous bornons aujourd'hui encore à vous exprimer un désir, et nous ne pouvons nous dissimuler que l'établissement de cette grande œuvre dont nous nous occupons, n'exige une longue et prudente préparation... »

Ce fut une traînée de poudre. A quelques années de là, il le rappelait.

« A peine, écrivait-il le 18 décembre 1863, ma pensée se fut-elle manifestée à cet égard qu'un élan de pieux enthousiasme l'accueillit sur tous les points. L'exemple de la piété et du zèle fut donné par les pasteurs : c'était le privilège de leur ordre. Mais les Fidèles reçurent avec une joie non moins vive l'annonce de cette solennité nouvelle ; une sainte rivalité s'établit entre toutes les paroisses pour la célébrer avec plus d'éclat. Toutes comprirent que la majesté du

culte convenait à un si grand jour, et même les plus modestes voulurent que leur humble autel devînt alors pour Jésus-Christ un trône de fleurs et de lumières. Bientôt on parla, de toute part, de nos belles fêtes eucharistiques. Les bons habitants de nos campagnes abandonnaient les travaux des champs pour venir à l'église et adorer le Dieu trois fois saint, et dans beaucoup de paroisses, le grand nombre des Communions vint attester les fruits d'une dévotion si sainte. Fêtes populaires et vraiment chrétiennes, dont nous sommes encore tous les jours témoins. Celles-ci du moins ont su conserver leur caractère sacré, elles ne sont pas devenues, comme la plupart des fêtes patronales de nos villages, une occasion de plaisirs coupables et de profanes réunions. Là on ne s'assemble que pour prier, les âmes ne se réjouissent qu'en Dieu, et les cœurs ne se dilatent qu'en aspirant vers lui.

« A la gloire de l'Eucharistie, je ne craindrai pas de le dire, le succès de notre œuvre a su même franchir nos limites : le récit qu'on a fait de nos solennités si touchantes a propagé au loin la sainte pratique de l'Adoration. Plusieurs Diocèses voisins ont voulu nous imiter !.... ils ont couru à l'odeur de nos parfums. »

Dans son *Autobiographie*, il a noté le même consolant résultat : « Je ne tardai pas, dit-il, d'instituer l'Adoration perpétuelle, et j'ai eu la consolation de voir successivement tous les diocèses voisins imiter mon exemple. »

A côté de ces deux préoccupations principales des débuts de son épiscopat, Monseigneur de la Bouillerie en a noté trois autres.

« J'ai pu également, dit-il avec une aimable simplicité, fonder une œuvre de missionnaires diocésains, une caisse de retraite pour les prêtres infirmes et les Conférences du Clergé. »

Aux objections bien connues que les vieux opposants des Missions de 1820 avaient popularisées, il répondait : « N'oublions pas, je vous prie, la belle parole de saint Jérôme : *Carnale est ca dere, sed diabolicum est jacere*. Que la chair qui est infirme tombe et retombe encore, après s'être relevée, il n'y a rien là qui surprenne. *Carnale est cadere*. Mais, ce qui vous fait surtout gémir dans vos paroisses, Messieurs, n'est-ce pas de voir tant d'hommes croupir, pendant leur vie entière, dans l'indifférence et le désordre : *diabolicum est jacere*. Eh bien ! qu'au temps de la Mission une main charitable et puissante les relève. Ils pourront bien assurément faire de nouvelles chutes, elles seront moins profondes et moins longues <sup>1</sup>. . . . »

L'organisation de la Caisse des retraites, imitée depuis par d'autres diocèses, est un chef-d'œuvre.

Quant aux Conférences, le prudent évêque y voyait « l'augmentation de la charité fraternelle ; l'accroissement de la piété, du zèle et de la science : le développement de l'esprit sacerdotal ; enfin, une utile et sage uniformité dans tout ce qui se rapporte au bon gouvernement des paroisses <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Seconde lettre relative aux missions diocésaines, 1<sup>er</sup> octobre 1860.

<sup>2</sup> Ordonnance du 16 mai 1850.



Forcé d'abrégier ces choses et d'en omettre beaucoup, nous ne saurions terminer ce premier coup d'œil sur l'administration épiscopale, sans mentionner au moins ce règlement relatif aux catéchismes et à la première communion, dont un juge expert, Monseigneur Dupanloup, félicitait si chaleureusement son collègue de Carcassonne, lui faisant même l'honneur de le mettre à contribution pour ses propres règlements orléanais <sup>1</sup>.

## IX

« A une journée de ce point du ciel où semble à un solcil couchant, la gloire proscrite du P. Lacordaire empourprait de son déclin prématuré l'antique école de Sorèze ; à deux journées de cet autre point du même horizon pyrénéen où scintillait, dans l'azur roussillonnais, comme un escarboucle sidéral, le nom illustre et béni de Monseigneur Gerbet ; entre Sorèze et Perpignan, s'élevait le trône destiné à Monseigneur de la Bouillerie <sup>2</sup>. »

Comme son jeune collègue de Carcassonne, l'évêque de Perpignan avait, dans son passé, comme sa meilleure recommandation, un beau livre sur la sainte Eucharistie. Cet attrait et ce souvenir communs devaient rapprocher ces deux âmes, si bien faites pour s'entendre. Monseigneur de la Bouillerie fut amené, un jour, à

<sup>1</sup> Règlement du 15 mars 1858.

<sup>2</sup> LAPRIE. *Or. funèbre.*

y faire une allusion directe, quand, sur le cercueil de son pieux ami, il fit cette douce et modeste commémoration d'un passé commun :

« L'Eucharistie convenait à cette âme tendre et élevée. L'Eucharistie inspira à votre évêque le plus beau livre qu'on ait écrit en ce siècle, à l'honneur du Très-Saint-Sacrement : *Le dogme générateur de la piété chrétienne...* Je me souviens que, peu d'années après, je méditais moi-même l'Eucharistie ; mais je la méditais humblement comme la colombe ; et lui, il avait pris son vol jusque dans les profondeurs du mystère comme l'aigle <sup>1</sup>. »

Un jour, l'aigle et la colombe prirent leur vol pieux vers un sanctuaire où la présence réelle du Sauveur dans nos tabernacles avait laissé une trace miraculeuse. Sur les instances de Monseigneur Gerbet, l'auteur des *Méditations* en mit le récit en vers <sup>2</sup>.

### LE CIBOIRE DORÉ

Je vous raconterai l'histoire  
Que j'ai lue en un manuscrit,  
Au sujet d'un petit ciboire  
Qui fut doré par Jésus-Christ.

C'était à ces heures funestes  
Où tout un peuple, contre Dieu,  
Contre ses dons les plus célestes,  
S'armait et du fer et du feu.

<sup>1</sup> *Eloge funèbre de Monseigneur Gerbet.*

<sup>2</sup> Le premier jet présente une variante, depuis corrigée sur les indications de Monseigneur Tolra de Bordas.

Comme on craignait un crime impie  
Une jeune fille avisa  
D'aller prendre la sainte hostie  
Et chez elle la déposa.

Où la cacher?... dans son armoire!...  
La pauvre enfant n'avait pas mieux.  
Mais, comment trouver un ciboire  
Pour y placer le Roi des cieux?

Elle chercha dans sa vaisselle  
Ce qui lui parut le moins mal!!!...  
Et choisit, modeste comme elle,  
Un joli vase de cristal.

On déroba le saint asile  
Aux fureurs d'un peuple brutal ;  
Le Seigneur demeura tranquille  
Dans le ciboire de cristal.

Mais, quand, de sa cachette obscure  
Le précieux trésor fut tiré,  
Ciel!... l'hostie était blanche et pure,  
Et le ciboire était doré!

Jésus avait empreint sa trace!!!  
Tout ce qu'il touche devient or!  
Et cette empreinte à la surface  
Du ciboire se voit encor.

Ce n'est pas une parabole,  
Je raconte un fait avéré.  
Mais combien j'aime ce symbole  
Du ciboire qui fut doré!

Jésus, mon cœur est un ciboire,  
Mais qui n'a rien de riche en soi,  
Pour lui renouvelle l'histoire  
Du ciboire doré par toi.

L'humilité, la modestie,  
La patience, la douceur,  
Voilà, divine Eucharistie,  
La dorure que veut mon cœur.

Mais le cristal se laissa faire !...  
De nous il en est autrement,  
Dieu nous dore comme ce verre  
Et nous brisons notre ornement.

O Jésus, désormais fidèle,  
Je ne veux plus t'abandonner.  
Et ne plus perdre une parcelle  
De l'or que tu sais me donner.

C'est la morale de l'histoire  
Que j'ai lue en un manuscrit,  
Au sujet d'un petit ciboire.  
Qui fut doré par Jésus-Christ.

Ce délicieux récit appelait son complément. Il n'arriva que beaucoup plus tard, en 1863, un jour, que, partant de Carcassonne pour l'Anjou, il écrivait à un jeune prêtre, qui lui en avait communiqué le sujet : « Je vous remercie de la charmante légende que vous m'avez envoyée. Elle ferait effectivement pendant à celle du *Ciboire doré*. J'emporte dans mon bréviaire et dans mon cœur ce joli récit de Marchant; et, si

la verve me saisit en Anjou, j'essaierai de le mettre en vers. »

A peu de jours de là, il lisait, en famille, ce nouveau récit, depuis popularisé par la gravure, récit qu'il avait composé de mémoire, en chemin de fer, dans le trajet de Tours à la Flèche ;

### LE CIBOIRE DE CIRÉ

Vous souvenez-vous de l'histoire  
Du petit ciboire doré ?  
Il m'en vient une à la mémoire,  
Tout aussi jolie à mon gré !

Dans une église de village,  
Des voleurs entrèrent la nuit.  
Un ciboire de leur pillage  
Devint le sacrilège fruit.

Pour l'hostie, ils la méprisèrent.  
Dédaignant ce trésor du ciel.  
Et fuyant, ils la déposèrent  
Au milieu d'une ruche à miel !

Or, écoutez ! que de merveilles !  
Lorsque le soleil se leva  
Et que le maître des abeilles  
Près de sa ruche se trouva ;

Au lieu de voir, cherchant pâture,  
Ces petits insectes ailés  
S'éparpiller à l'aventure.  
Parmi les fleurs, parmi les blés,

Du sein de la ruche bénie,  
Où les abeilles s'ébattaient,  
Il entendait une harmonie,  
Comme si les Anges chantaient !

L'atmosphère était embaumée !...  
Puis, quand la nuit couvrit les cieux,  
Lumineuse et tout enflammée  
La ruche parut à ses yeux !

Étonné d'un si grand prodige,  
Le maître court chez son pasteur :  
« Venez vite, venez, vous dis-je,  
« Ici, j'ai besoin d'un docteur ! »

Quand le prêtre vit la lumière  
De la ruche dorer les bords,  
Et les abeilles en prière  
Murmurer leurs pieux accords :

« Vraiment, dit-il, c'est une ruche  
« Telle que je n'en vis jamais !  
« Du démon serait-ce une embûche ?  
« Scrutons la chose de plus près ! »

Il ouvre la ruche !... Il admire !...  
Les abeilles avaient formé  
Un charmant ciboire de cire  
Pour y placer le Bien-Aimé.

On sait que l'abeille dispose  
Ses rayons de cire, d'abord ;  
Puis, qu'à mesure, elle dépose,  
En chacun d'eux, son beau miel d'or.

Mais, quelle cire fortunée !...  
Au lieu de contenir du miel,  
Elle avait été façonnée  
Pour recevoir le Dieu du ciel !

Divin Jésus, par ta parole,  
Par ta grâce, par ton amour,  
Rends-moi comme la cire molle,  
Pour te recevoir chaque jour !

Je ne puis être que la cire !...  
Car le miel, ô Jésus, c'est toi,  
Plus savoureux qu'on ne peut dire  
Quand tu daignes venir en moi !...

Mais je reviens à mon histoire.  
S'agenouillant devant son Dieu,  
Le prêtre enleva le ciboire,  
Pour le rapporter au saint lieu.

Tout le peuple lui fit cortège,  
Chacun exprimait son bonheur.  
On déplorait le sacrilège...  
Mais on bénissait le Seigneur !...

A la belle cérémonie  
Les abeilles on invita ;  
Oh ! quelle céleste harmonie  
Quand l'essaim, au Salut, chanta.

Là, pour confirmer ce miracle,  
Dont j'ai lu les détails écrits,  
En présence du tabernacle,  
Deux malades furent guéris.

Divin Jésus, par ta parole,  
Par ta grâce et par ton amour,  
Rends-moi comme la cire molle,  
Pour te recevoir chaque jour,

Mon âme, au ciboire pareille,  
Veut conserver soigneusement,  
Comme la cire de l'abeille,  
Le doux miel de ton Sacrement !

L'enseignement de cette histoire,  
Avec moi vous l'avez tiré !...  
Gardez-le dans votre mémoire  
Comme le ciboire doré.

## X

« Dès mon arrivée dans le Midi, je me trouvais en relations de voisinage avec deux hommes que j'avais beaucoup connus et appréciés à Paris, le P. Lacordaire et Monseigneur Gerbet.

« J'ai déjà parlé plus haut de l'abbé Lacordaire et de l'incontestable action qu'il exerça sur ma première jeunesse, et depuis j'ose le dire, sur ma parole. Plus tard, je le rencontrai à Rome, et lorsqu'il entra dans l'Ordre de Saint Dominique, j'assistai à sa prise d'habit. Les années s'écoulèrent et lorsque je vins à Carcassonne, le P. Lacordaire dirigeait l'école de Sorèze.

« Je considère comme le meilleur titre de ma bien modeste gloire d'orateur, d'avoir pu, en deux occasions, prendre la parole en même temps que lui : d'abord à la distribution de prix



à Sorèze ; puis à la fondation du monastère de Prouille. »

Du premier de ces discours, Lacordaire lui-même écrivait à M<sup>me</sup> Swetchine :

« Ici l'année s'est close admirablement par un discours de Monseigneur l'Evêque de Carcassonne, qui a enlevé l'auditoire, et a exigé de moi une réponse imprévue dont le succès n'a pas été moindre. C'est là un de ces coups singuliers où la Providence apparaît d'autant plus qu'on s'y attend moins. L'effet de cette scène a été incroyable à trente lieues à la ronde ; et, comme j'étais l'un des acteurs, je n'y comprends que tout juste quelque chose, sinon que Dieu a voulu nous favoriser d'une manière éclatante<sup>1</sup>. »

Le moine, devenu père de jeunesse, montrait, avec une paternelle fierté, la jeunesse sorézienne à l'évêque. Un souvenir monta au cœur du pontife, et aussitôt, laissant déborder sa belle âme :

— « Messieurs, dit-il aux élèves rendus attentifs par cette émouvante rencontre, il y a vingt-cinq ans, très éloigné des sublimes pensées du sacerdoce, j'étais du nombre des jeunes gens qui se pressaient pour entendre cette voix aimée... Nous étions autour d'une chaire de collège comme aujourd'hui, car le soleil couchant ressemble au soleil levant, avec cette seule différence qu'entre le soleil levant et le soleil couchant, il y a toutes les splendeurs du Midi ».

L'évêque se complut à cette évocation de souvenirs qui l'émouvaient. Il parla de l'influence

<sup>1</sup> Lettre du 19 septembre 1858.

que la parole de Lacordaire avait eue sur la direction de sa vie. Il en vint à rappeler les glorieuses pages de l'histoire de Sorèze.

-- Mais, fit-il, toute histoire a ses révolutions ; chaque collège a sa caste privilégiée, celle des maîtres ; sa caste d'ilotes, celle des élèves, et souvent il arrive qu'une démocratie fougueuse et turbulente cherche à saper les bases de l'autorité ; mais, pour me servir d'une phrase aujourd'hui à la mode, je dirai volontiers qu'à Sorèze l'ère des révolutions est close à jamais. Oui, Messieurs, par le fait d'un seul homme, Sorèze possède à la fois et sa restauration et son empire : la restauration des bonnes mœurs, des bonnes études, et l'empire du génie. Sorèze n'a pas seulement un passé, il a un avenir. »

Lacordaire n'aimait pas à parler sans préparation. Mais cette parole gracieuse, encore si applaudie, de l'évêque, ne pouvait rester sans réponse. Il se leva, et, se livrant à l'improvisation, il trouva, dans son cœur et dans son esprit, une de ces répliques où éclataient les merveilleuses ressources de cette rare organisation oratoire. Nous en avons déjà donné plus haut le fragment le plus remarquable.

Au récit que Lacordaire lui avait fait de cette scène, M<sup>mo</sup> Svetchine répondit : « Mon bien cher ami, j'ai su le prodigieux effet de la séance de l'évêque de Carcassonne ; c'est un peu la romance : *On en revient toujours à ses premières amours* ; je suis sûre qu'il a joui beaucoup d'exprimer, à l'état libre, ses plus anciens sentiments, en les trouvant au fond de lui-même.

S'être posé ainsi me paraît d'un bon augure pour son épiscopat <sup>1</sup> ».

La seconde occasion solennelle, où la voix de Monseigneur de la Bouillerie alterna avec celle du Père Lacordaire, fut provoquée par l'initiative de M<sup>me</sup> Jurien de la Gravière, « cette héroïque chrétienne, a dit Monseigneur Mermillod, qui, parée du voile de la veuve, se détache sur le fond grisâtre de notre époque, rayon et flamme de sainte Catherine de Sienne, égarée au milieu des caractères effacés de notre siècle : elle sème, avec une munificence plus que royale, des sanctuaires, des hospices, à Paris, à Rome, à Lorette, à Aden, dans les colonies lointaines. L'évêque est attendri, il comprend cette foi qui transporte les montagnes, qui affronte les tempêtes de l'Océan, les gorges des Apennins et qui jette sa fortune, son repos et sa vie, dans le noble service de l'Église. Elle n'a pas attendu le malheur pour être humble et sacrifiée. Le monde a regardé avec dédain cette folie de la Croix ; mais les anges de Dieu ont souri au martyr de sa vie et à la pauvreté de sa mort. Les vallées désertes de Prouille et de Fangeaux, où avait prié et souffert saint Dominique, voient leur passé renaître, leurs ruines se relever, les lis de la sainteté dominicaine reflourir sous les prodigalités

<sup>1</sup> Lettre du 23 septembre 1855. Nous avons raconté, dans notre volume sur *Lacordaire*, comment, à l'occasion de la fête séculaire de Sorèze, en 1852, Monseigneur de la Bouillerie, voisin de table du maréchal Pélissier, vint grandement en aide à l'illustre soldat, beaucoup plus apte à donner des ordres à la victoire qu'à répondre aux toasts du P. Lacordaire.

de la chrétienne et sous les bénédictions de l'Évêque <sup>1</sup> ».

Par malheur, rien n'a été conservé de cette joûte oratoire. Ceux qui en furent témoins racontent que Monseigneur de la Bouillerie, saintement ému par les souvenirs, glorieux pour son diocèse, que la cérémonie évoquait dans son âme d'Évêque, s'éleva à une hauteur inaccoutumée et trouva des accents dont Lacordaire lui-même avouait avoir été impressionné jusqu'à l'enthousiasme.

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 64.

## CHAPITRE VII

### L'ÉPISCOPAT

VIE INTIME — L'ÉCRIVAIN — L'ORATEUR

C'est au mois d'avril 1868 que Monseigneur de la Bouillerie écrivait :

« La vie réglée et presque monacale que j'ai adoptée à Carcassonne m'a permis de consacrer quelques instants à des écrits qui m'ont paru pouvoir être de quelque utilité pour les âmes. J'ai ajouté quatre méditations aux douze premières que j'avais publiées, et j'ai successivement fait paraître mes deux volumes sur le *Symbolisme de la nature*. Ce livre, que j'ai la faiblesse d'aimer un peu, je l'avoue, demeurera, plus que mes autres œuvres, *mon livre*, car un homme n'écrit *qu'un livre*. Tout ce que Dieu a mis en moi, je l'ai fait passer dans cet ouvrage et, si le livre n'est pas meilleur, c'est que je ne suis pas meilleur moi-même.

« C'est à la suite de cette publication que l'Académie de Toulouse voulut bien m'admettre au nombre de ses membres. »

« Je m'occupe en ce moment d'un petit traité

de la vie chrétienne, dans ses rapports avec l'Eucharistie <sup>1</sup>. »

Ces quelques lignes forment tout un programme, elles nous indiquent le plan de ce chapitre, le plus important, à coup sûr, dans l'étude que la piété filiale nous a fait entreprendre.

## I

En 1871, un éditeur de Paris, qui avait entrepris de publier une série de notices biographiques sur les membres les plus éminents de l'épiscopat français, désira publier celle de Monseigneur de la Bouillerie. L'humble réserve du prélat s'opposa à ce moment à la publication intégrale d'une étude, dans laquelle rien n'empêche plus aujourd'hui de rétablir le passage suivant :

« La vie de l'Évêque de Carcassonne est simple et uniforme. Deux ou trois mois sont consacrés chaque année à visiter une partie de son diocèse, et un mois à revoir sa famille qui se réunit toujours en automne avec un rare bonheur, sous sa présidence, dans un château d'Anjou.

« En dehors de ces temps, Monseigneur de la Bouillerie mène, dans son palais épiscopal, une vie où l'imprévu a bien peu de place.

« Trois longues et douces heures d'union intime avec Dieu dans l'oraison ou dans la célébration des saints mystères, commencent sa

<sup>1</sup> *Autobiographie.*

journée. Puis, sa nombreuse correspondance, les affaires du diocèse et quelques travaux littéraires absorbent sa matinée. Après le déjeuner, une heure de promenade, un livre à la main, dans la délicieuse solitude de Saint-Jean près Carcassonne, lui sert de délassement. Ensuite, Sa Grandeur donne audience jusqu'à quatre heures. C'est le moment de sa longue et fervente visite au Saint-Sacrement et de ses autres exercices de piété. Une heure de récréation, avec quelques chanoines et ecclésiastiques de la ville épiscopale, précède la prière du soir que l'on fait en commun. »

Ces habitudes de « vie réglée et presque monacale », jointes à la rigoureuse obligation qu'il s'était imposée de ne jamais perdre une parcelle de ce temps que Dieu nous a donné pour faire le bien, permirent à Monseigneur de la Bouillèrie, sans négliger jamais ses devoirs d'Évêque, ses tournées, ses audiences toujours ouvertes, sa correspondance administrative, de répondre à ses autres devoirs d'écrivain, obligé de faire fructifier les talents confiés par le Maître, selon cette exhortation évangélique, dont il écrivait à ses intimes : « Je ne médite jamais sans une foule de remords la parabole des Talents. » Ceux-ci, en effet, le sollicitaient d'écrire et de ne point s'absorber dans la sphère de son diocèse. Ils lui demandaient de commenter ces cent vingt sujets d'oraison pour l'Adoration perpétuelle ; ils le conjuraient de rédiger, sur les notes conservées par ses pieux associés de Paris, un nouveau volume de Méditations pour satisfaire à la pieuse avidité des admirateurs du premier.

Cédant enfin à des prières que le P. Hermann, venu du Broussey à Carcassonne pour y fonder l'Adoration nocturne, avait confirmées de sa filiale insistance, l'auteur des Méditations sur l'Eucharistie écrivit ces quatre petits chefs-d'œuvre d'onction et de grâce qui ont pour titres la *Porte du Tabernacle*, *Esther*, les *Deux Communions*, l'*Union Eucharistique*, cette dernière surtout, qui débute par ce prologue bien connu des lecteurs :

« Je suis entré ce matin dans une église.

« Le prêtre était à l'autel où s'immolait la sainte victime. Au-dessus de l'autel s'élevait le tabernacle où Jésus reposait sous les voiles les plus mystérieux ; et au dessus du tabernacle, un splendide ostensor présentait aux adorations des fidèles l'hostie glorieuse et triomphante.

« A genoux et en silence, je contemplais l'autel, le tabernacle, l'ostensor, et je promenais tour à tour mes regards de l'un à l'autre, avec ma pensée et mon amour.

« Oh ! me dis-je à moi-même, quel beau sujet de méditation, l'autel, le tabernacle et l'ostensor ! L'autel où Jésus se cache, l'ostensor où Jésus se manifeste !

« L'autel, le tabernacle, l'ostensor, ne résumement-il pas en trois mots la vie entière du Sauveur ? L'immolation la plus complète, l'humilité la plus profonde, la manifestation la plus haute. »



## II

Parmi les âmes qui sollicitaient son labeur d'écrivain, il en était une pour laquelle, comme Bossuet pour la sœur Cornuau, il avait, depuis qu'il l'eut rencontrée sur le chemin de ses premières tournées pastorales, déployé toutes les richesses de sa direction éclairée, forte et douce. « Non loin de sa famille, » raconte Monseigneur Sourrieu dans la touchante Notice qu'il a écrite sur cette âme d'élite, « non loin de sa famille était un évêque qui égalait par sa piété les chrétiens les plus avancés dans la vie spirituelle ; il n'était pas moins habile à éclairer les saints par les secrets de la théologie mystique, qu'à charmer les multitudes par l'onction, la finesse et la vie de ses discours. Il savait traiter une âme d'élite avec autant de soin qu'un vaste diocèse. Il employait, pour aider les mystères de la grâce l'œil qui surveille et le souffle qui fait éclore. Dieu conduisit son humble fille aux pieds d'un tel directeur. Elle en avait besoin. Entre ces trois éléments, le cœur, l'esprit, les sens, volontiers elle eût donné toute l'importance aux fonctions du cœur ; mais elle apprit à l'école du sacerdoce l'art de contre-balancer le poids du cœur par celui du jugement. Aussi aimait-elle ses bénédictions ; elle implorait souvent l'imposition des mains. Tandis qu'elle était à genoux, on eût dit qu'elle espérait recevoir sur sa tête une ombre affaiblie du caractère sacerdotal et de

ses grâces, et je ne sais quelle ressemblance lointaine de l'ordination <sup>1</sup>. »

Monseigneur de la Bouillerie l'avait rencontrée à Narbonne, qu'habitait alors l'illustre famille provençale, à laquelle appartenait M<sup>lle</sup> Louise de Sabran-Pontevès.

L'apôtre de l'Eucharistie reconnut en elle une de ces âmes eucharistiques, en qui l'altrait du divin sacrement fixait la vie aux pieds des tabernacles, où le sentiment de la présence réelle changeait ses yeux en fontaine de larmes.

« M<sup>lle</sup> de Sabran avait déjà porté son esprit investigateur dans le domaine de la Révélation. Dans les habitudes des femmes contemporaines, la lecture des saints livres est devenue très rare. Elle était commune au temps des martyrs, où le glaive surprenait les chrétiens la tête penchée sur le texte de l'Évangile ; au temps d'Origène, dont les commentaires savants charmaient les jeunes filles d'Alexandrie ; au temps de saint Jérôme, où sainte Paule lisait la Bible dans l'hébreu. Louise de Sabran était comme les femmes élevées à l'école d'Origène et de

<sup>1</sup> MONSEIGNEUR SOURRIEU, *Mademoiselle Louise de Sabran-Pontevès*, p. 31. En remerciant l'auteur, parce qu'il était « convaincu qu'on reconnaîtrait dans cet écrit, en Mademoiselle de Sabran, l'une des âmes les plus saintes et les plus élevées de ce temps-ci, » Monseigneur de la Bouillerie lui écrivait, avec son aimable simplicité d'âme : « J'ai lu avec un bien vif empressement ces pages consacrées à une âme qui m'est demeurée très chère, et avec laquelle j'ai eu effectivement ces intimes et bien doux rapports, que vous rappelez d'une manière beaucoup trop aimable pour moi. »

saint Jérôme, elle lisait beaucoup la Sainte Écriture. »

Le sage directeur lui apprit à la commenter, avec l'aide des interprètes autorisés. Dès lors, » elle trouvait de vraies délices dans la lecture de Saint Augustin. » Son guide fit plus, il lui communiqua sa passion pour l'ange de l'École, et, dit le biographe de la pieuse dirigée, « elle engageait les pieds délicats de son esprit dans les âpres sentiers de saint Thomas. Comme le botaniste, attiré par les sentiers des plantes aromatiques, traverse les broussailles et les rochers des Alpes pour les cueillir, elle, attirée par l'annonce et le parfum lointain des belles doctrines, traversait avec un esprit dégagé les dissertations arides, les broussailles de la théologie. <sup>1</sup> »

De plus, M<sup>lle</sup> de Sabran aimait la Nature comme un livre, comme une voix, comme un commentaire de Dieu. « Après le langage de l'Eucharistie et celui du prêtre, écrivait-elle, aucun n'est plus doux à mon âme que celui de la nature. »

Son père, en bâtissant un vaste château, à Sigean, près d'un lac qui donnait son nom à la terre, avait consacré tout un pavillon à la chapelle, où Louise aimait à se retrouver avec un indicible bonheur. Au Lac, « la nature lui apparaissait comme un vaste et sublime monastère. Les voix innombrables de la nature en formaient la psalmodie. Au centre, était le Saint-Sacrement. »

<sup>1</sup> *Ibid.*, passim.

De la correspondance entre M<sup>lle</sup> de Sabran-Ponlevès et son guide vénéré, naquit la première inspiration du livre, dont celui-ci dira plus tard qu'il restera, entre tous, comme « son livre », celui où il a exprimé toute son âme.

Il l'a raconté lui-même avec beaucoup de charme :

« J'étais en correspondance, il y a quelques années, avec une personne d'une très grande piété qui aimait, dans ses lettres, à me faire part de ses impressions chrétiennes, à la vue des objets du monde extérieur.

« Le château qu'elle habitait touchait presque aux rivages de la Méditerranée, vers la région où cette belle mer baigne les premières assises des Monts Pyrénéens. En face de toutes les richesses de notre opulente nature méridionale, son âme s'élevait plus facilement vers Dieu. L'azur du ciel où plongeaient ses regards, lui rappelait le ciel des anges et des saints; les flots de la mer avaient pour elle des hymnes divers et magnifiques qui lui chantaient le nom du Très Haut; et les cimes des montagnes lui révélaient sa majesté. Puis, quand ses yeux s'abaissaient vers la plaine, les moissons fertiles, les vignes abondantes et les plants d'oliviers, la faisaient songer au texte du Psalmiste : « *Vous avez, Seigneur, multiplié pour eux le froment, le vin et l'huile* <sup>1</sup>, » le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges, l'huile qui consacre et donne la joie.

<sup>1</sup> Ps. IV, 8.

« J'encourageais ma pieuse correspondante à chercher ainsi, en toutes choses, les harmonies que Dieu a mises entre le visible et l'invisible, et je lui citais, à ce propos, la parole fondamentale de saint Paul : *Ce qui est invisible en Dieu, se voit et se comprend par ce qui a été créé dans le monde* <sup>1</sup>.

« Mais en même temps je lui faisais remarquer qu'il est facile, en cette manière, de laisser égarer une imagination, même chrétienne, et que le plus sûr moyen, à mon sens, d'éviter ces égarements, était de s'en tenir à l'Écriture sainte pour l'interprétation des symboles qui se rencontrent dans la nature. Je montrais qu'entre les créatures de Dieu et la parole de Dieu, il devait nécessairement y avoir un intime rapport, puisque le monde a été créé par le Verbe, et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui ; qu'ainsi la création et la parole divine pouvaient nous sembler comme deux voix harmonieusement accordées entre elles ; mais que, là où la création présentait un sens plus obscur, le Verbe de Dieu parlait plus clairement, et je m'appuyais sur ce beau texte de saint Thomas d'Aquin, que, dans l'Écriture divinement inspirée, les choses spirituelles nous sont décrites par les similitudes des objets sensibles. *Per similitudinem sensibilibum rerum in divina Scriptura res spirituales nobis describuntur* <sup>2</sup>.

« J'allais plus loin. Si la sainte Écriture nous donne effectivement la clef des symboles du

<sup>1</sup> Ad Rom., I, 20.

<sup>2</sup> 3<sup>a</sup> p., q. IX, a iv, *in c. art.*

monde créé, elle-même reçoit une abondante lumière de l'interprétation des docteurs. Quand on lit les œuvres de ces grands hommes, on admire le soin qu'ils apportent à révéler tous les mystères cachés dans chaque parole de nos livres saints. Je demandais si, dans nos recherches sur le symbolisme du monde extérieur, nous ne ferions pas sagement de nous attacher à des guides si sûrs, et finalement, il me semblait qu'en adoptant pour base, d'une part, la parole révélée, de l'autre, les écrits des Pères, on parviendrait à donner aux choses leur véritable signification symbolique, et à reconstruire comme tout un monde spirituel et moral en face du monde matériel..... »

C'est de l'ensemble de toutes ces pensées que sont nés les deux volumes sur le *Symbolisme interprété d'après l'Écriture sainte et les Pères*.

L'auteur en a scrupuleusement expliqué la méthode et le plan dans l'Introduction qu'il termine par un nouvel et touchant hommage à la mémoire de celle qui lui en avait fourni l'occasion :

« La personne, dit-il, que j'ai désignée au commencement de cette introduction, n'existe plus. Jeune encore, elle a quitté l'exil ; mais, autant qu'il est permis de sonder les incrustables jugements de Dieu, tout me porte à espérer que sa belle âme est au ciel. Elle voit maintenant clairement la réalité des symboles que nous cherchions à expliquer ensemble, et au-dessus de ces passagères harmonies, où le Créateur nous apparaissait dans l'ombre des choses créées, elle contemple la face de Dieu même,

en qui se résume tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui mérite d'être aimé ici-bas. »

### III

Déjà, dès les premiers siècles, comme l'a éloquemment et savamment prouvé Monseigneur Freppel, les Pères apostoliques s'appliquaient à développer le symbolisme de nos saints livres. Saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, Prudence, saint Paulin de Nole, saint Grégoire le Grand, saint Isidore, le vénérable Bède resteront à jamais comme les véritables maîtres dans cet art merveilleux de révéler une harmonie inconnue au sein de la création, forcée de servir à l'homme comme d'un échelon pour le faire arriver à la contemplation des choses d'en haut.

Le moyen âge devait donner à cette entreprise tout son essor. La *Clavis* de saint Mélicon, évêque de Sardes, avait donné le thème, et bientôt l'étude du symbolisme prit un développement magnifique : les belles prières de la liturgie, les flèches des cathédrales, les ogives de l'église, les dentelles de la pierre que l'huile sainte consacrait, tout prit une voix, tout parla une langue d'une poésie incomparable. Yves de Chartres, l'abbé Rupert, Honorius d'Autun surtout, Hugues de Saint-Victor, Innocent III, saint Thomas d'Aquin, Durand de Mende le consignèrent dans d'immortels écrits.

Un moment, la théorie des explications symboliques faillit tomber dans un abus qui dégénérerait en excès. Mais, comme on les pardonne volontiers, ces excès, quand on parcourt dans les Bollandistes l'histoire des saints qui vécutrent en ces siècles de foi poétique ! Qui songerait à s'en plaindre, quand on entend la douce voix de François d'Assise chantant son cantique au soleil ! Et puis, combien l'excès fut de courte durée ! Voici venir le protestantisme, voici venir la Renaissance avec ses lignes raides et ses classiques froideurs ! Pauvre fleur du symbolisme, si fraîche, si épanouie, si empourprée, comment résisterait-elle à ce double courant d'air vicié ? Vainement quelques cœurs généreux essayent de lutter contre le torrent. Le président Duranti, le cardinal Bona, Bellarmin lui-même brillent encore d'un éclat assez vif pour fixer un instant l'attention des positivistes. Le symbolisme se réfugie dans la paix du cloître, dans les contemplations des âmes que la piété élève au-dessus de leur temps. Henri Suso compte beaucoup d'amis et d'imitateurs parmi ces âmes, et, un jour que le médecin de la visitation ordonne de moissonner les lis dont il redoute les émanations trop pénétrantes, la mère supérieure, digne fille de François de Sales, Jeanne de Chantal, suppliera le bon docteur de permettre qu'au moins on en conserve quelques branches, « pour l'amour du symbole. »

Enfin, le jansénisme arrive et achève l'œuvre radicale de la réforme. Quelques protestations timides, comme celles du *Dictionnaire chrétien*, de Cousin Despréaux, peut-être de Louis Racine,



dans quelques notes de son froid *Poème de la Religion*, s'élèvent et retombent devant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le symbolisme est alors bien décidément jugé et oublié : qui donc oserait offrir cette fleur délicate de poésie mystique au rire de Voltaire ?

On en était encore là du symbolisme religieux, quand Monseigneur de la Bouillerie eut la première pensée de son œuvre. J'ai dit du *symbolisme religieux* ; car l'autre, celui qui devait si rapidement dégénérer en un panthéisme grossier, sous des voiles délicats, avait été, depuis les chefs de l'école dite romantique, remis en honneur dans la littérature et les beaux-arts. Sans doute, les savants travaux de Dom Pitra, depuis récompensés par la pourpre romaine, avaient rouvert la voie et montré les richesses de cette mine dédaignée depuis trois siècles. La moisson du bénédictin de Solesmes était abondante, il la serra dans ce magnifique *Spicilège*, où les érudits seuls pouvaient l'admirer.

Entreprendrait-on de populariser la science des symboles ? Qui l'entreprendrait ?

L'entreprise convenait à « un talent plus enclin à persuader par la grâce et la douceur qu'à effrayer par les anathèmes et les foudres. » L'observation est d'un critique expert, M. de Pontmartin, qui fait justement remarquer comment « le fond de ces *Etudes sur le symbolisme*, l'inspiration dominante de l'homme qui les a écrites, c'est la douceur persuasive, la grâce affectueuse, le charme communicatif et pénétrant. »

« Pour les esprits fatigués par la littérature contemporaine, aux contours si secs, aux tons

si nus, aux horizons si bas, aux points de départ et d'arrivée si tranchés et si durs, c'est un baume que cette lecture... »

M. de Pontmartin termine, en disant qu' « on aime à voir les membres les plus éminents de notre clergé se distribuer ainsi les places et se partager le travail dans la demeure de leur divin Maître. L'Épiscopat français avait ses athlètes ; il est bon qu'il ait ses *charmeurs*<sup>1</sup>. »

Le mot n'était pas exagéré. C'est le charme qui se dégage des chapitres où successivement le pieux symboliste amène chaque objet, chaque être, à louer Dieu et à nous parler de lui.

Quel charme, par exemple, dans ces courts et simples débuts de chaque chapitre, où l'auteur présente son sujet, le soleil, la lune, les étoiles, etc.

« Dieu, dit-il, a créé la lune pour présider à la nuit. Quand elle s'avance à l'horizon d'un ciel pur et qu'elle éclaire la nuit, oh ! que sa lueur est douce et pleine de charmes ! Elle répand sur la nature entière je ne sais quelle mystérieuse beauté. Nos yeux, qui redoutent les rayons du soleil, se reposent à cette clarté pâle, et, si faibles qu'ils soient, ils la contemplant sans en être éblouis. »

Veut-il expliquer les symboles des nuages : « Un nuage, commence-t-il, un nuage qui bien rarement laisse venir jusqu'à nous quelques pâles rayons du soleil, mais qui souvent est gros de tempête ; un nuage, que les vents emportent, et qu'un autre poursuit et remplace ;

<sup>1</sup> *Nouveaux Samedis*, 5<sup>e</sup> série, p. 62.

un nuage, qui de loin à nos yeux semble quelque chose, et qui n'est rien quand on s'approche, n'est-ce pas la vie ? »

Ailleurs, il commence ainsi :

« Mon œil fait à peine attention à la petite pierre qui roule sous mes pieds. Elle n'a ni éclat ni valeur. Elle se perd à la surface du sol. Et cependant cette pierre est un symbole, et l'un des plus féconds que Dieu ait présentés à nos regards. O homme, ne négligez rien parmi les œuvres du Très-Haut !... La pierre obscure du chemin a un langage pour votre esprit comme l'étoile du firmament. »

S'il nous présente les symboles d'une fleur, il commence par la décrire d'un trait :

« Dieu, qui est la bonté infinie, s'est plu à embellir les œuvres de ses mains. Mais, parmi les créatures, en est-il une qu'il ait, à cet égard, plus favorisée que la rose ? Quand elle s'élançe sur sa tige délicate, balançant dans l'air sa couronne de pourpre, elle pare tout un jardin, on dirait qu'elle en est la reine. Hélas ! plus les objets créés ont d'éclat pour nos yeux, plus il nous est facile de nous y attacher, de nous y complaire. Et, au lieu de servir à la gloire du Créateur, ces objets ne sont plus pour nous que le vain jouet de nos passions coupables. Il en est ainsi des roses. »

Veut-il nous instruire au désert :

« La Providence, qui a répandu tant de richesses sur le sol que nous habitons, semble s'être montrée plus avare à l'égard de quelques points du globe. Là, au lieu d'une terre féconde, un sable toujours stérile qu'une goutte d'eau

n'humecte pas ; là, aucune herbe qui puisse nourrir nos animaux domestiques. Pas un être vivant n'y interrompt la solitude et le silence ; l'homme n'y fixe pas sa demeure, il passe en fuyant, et c'est à peine s'il laisse l'empreinte de ses pieds sur la poussière qu'il soulève. C'est le désert. Mais le désert a cependant pour nous de graves enseignements, et, si l'homme prête l'oreille, il y entend la voix de Dieu. »

Devant le grand spectacle des Océans, il s'émeut et s'élève :

« Dieu, qui a imprimé partout en ce monde le vestige de ses pas, semble se révéler à nos yeux avec une majesté plus auguste lorsque nous contemplons la mer, et on dirait que ce miroir immense réfléchit mieux sa face divine. Quand nous perdons nos regards sur cette étendue incommensurable, tantôt pure et limpide comme le regard d'un père, tantôt fouguese et irritée comme la juste colère d'un juge ; ici, d'azur comme le ciel, ailleurs, noire comme les abîmes, un cri s'échappe de notre poitrine, celui du Roi-Psalmiste : « Dieu est admirable dans les hautes mers. *Mirabilis in altis Dominus* <sup>1</sup>. »

#### IV

Ce style charmant lui valait, en dehors des adhésions du monde plus particulièrement religieux, les félicitations des maîtres dans l'art de

<sup>1</sup> *Symbolisme de la nature animée*, passim.

bien dire. Lamartine lui mandait qu'il « lisait et relisait avec délices » <sup>1</sup> un livre dont il voulait parler à son public. M. de Pontmartin taillait sa meilleure plume pour écrire un petit chef-d'œuvre de critique littéraire <sup>2</sup>. Cochin écrivait à l'auteur une charmante lettre qu'il suffisait de reproduire dans le *Correspondant* pour fournir à ce recueil l'un des meilleurs comptes-rendus qui furent faits de l'ouvrage <sup>3</sup>. L'Académie de Toulouse réclamait la primeur de quelques chapitres du second volume, lus et fort applaudis dans la séance que présidait M. de Rémusat <sup>4</sup>.

Dans le clergé, l'enthousiasme de Monseigneur Plantier, de Monseigneur Mermillod, alors curé de Genève qui voulait se faire « le prospectus vivant du livre <sup>5</sup> », de Dom Guéranger surtout <sup>6</sup>, couvrait les timides réclamations des férus d'érudition qui eussent voulu un livre plus savant que vulgarisateur. A ceux-là, le pieux symboliste répondait qu'il avait voulu présenter une lecture attrayante et avait dû pour cela s'écarter des riches matériaux qu'on lui reprochait d'avoir négligé, ne voulant pas reproduire ni imiter « l'habituelle sécheresse des formules, l'exagération regrettable de quelques interprétations hasardées, la multiplicité

<sup>1</sup> Lettre du 6 mai 1867.

<sup>2</sup> Paru dans la 5<sup>e</sup> série des *Nouveaux Samedis*.

<sup>3</sup> Lettre du 8 février 1864

<sup>4</sup> Lettre du 3 janvier 1867.

<sup>5</sup> Lettre du 28 février 1864.

<sup>6</sup> Même date.

des symboles symétriquement rangés en d'interminables nomenclatures <sup>1</sup>. »

Il fut plus particulièrement consolé par le filial hommage qui lui vint du Carmel de Londres, le 7 février 1864.

Cette lettre plut beaucoup à Monseigneur de la Bouillerie, ainsi qu'il le témoigne naïvement lui-même dans sa correspondance intime : « Je ne résiste pas, écrit-il le 13 février, à vous envoyer la lettre du bon Père Hermann, d'abord parce qu'il avait été le premier confident de mon œuvre, encore à l'état de germe, et parce qu'ensuite cette lettre me paraît une des meilleures et des plus vraies expressions de ma pensée tout entière. »

Hermann écrivait :

« MONSEIGNEUR ET TRÈS CHER PÈRE EN  
JÉSUS-HOSTIE

« Amour à la divine Eucharistie.

« Votre livre m'a fait passer des heures délicieuses, et quoique j'attendisse de belles, de grandes choses il a surpassé mon attente. Votre Grandeur a ouvert une nouvelle voie à la littérature théologique et à la théologie littéraire de notre époque, et j'espère bien que vous ne vous arrêterez pas à votre premier volume. Votre directeur spirituel devrait vous en faire un cas de conscience. — Je trouve que les pré-

<sup>1</sup> Préface du second volume des *Etudes sur le symbolisme*.

dicateurs pourront puiser d'amples matériaux dans votre livre ; les commentateurs aussi ; et encore les poètes religieux, les artistes, les peintres ; et spécialement : que de *cantiques*, que de chants sacrés n'y a-t-il pas renfermés dans cette mine précieuse ! Je voudrais savoir faire des vers ; je ferais un recueil de nouveaux cantiques avec les titres mêmes des chapitres de votre livre !!

« Deux choses m'ont particulièrement ravi : c'est d'abord l'heureux chemin que vous avez trouvé pour arriver presque toujours à la divine Eucharistie à travers les monts et les vallées, à travers les ombres et les lumières, les ruisseaux et les mers, — et aussi pour nous conduire aux pieds de la Très-Sainte-Vierge sous les emblèmes les plus aimables et les plus touchants.

« Puis aussi, j'ai été bien charmé de la forme de vos chapitres, qui s'inclinent tout doucement vers une humble prière à Jésus et à Marie, comme pour recevoir ainsi une céleste couronne.

« Ici, à Londres, écrivait encore le pieux converti de l'Eucharistie, nous avons la consolation de développer avec le plus beau succès l'Adoration nocturne du Très-Saint-Sacrement dans les églises. Déjà trois *nuits* par mois le Saint-Sacrement reste exposé. D'abord deux nuits à notre Carmel, et puis maintenant aussi à l'Oratoire fondé par le Père Faber, où les portes viennent de s'ouvrir pour notre œuvre.

« Puis, l'œuvre des premières communions que le Cardinal Wiseman nous a confiée. Nous avons chaque mois la procession du Saint-Sca-

pulaire, la dévotion tendre envers Marie, et le mois prochain nous installerons dans notre chapelle la solennité de l'Adoration des Quarante-Heures.

« Priez pour ce Carmel naissant, pour votre pauvre fils, ma santé se délabre ; le foie est attaqué. Que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse. J'aurais voulu travailler encore un peu à la gloire de l'Eucharistie et au salut des âmes... Bénissez-moi, Monseigneur et mon Père en Jésus et Marie.

« Votre fils,

« HERMANN, F. Augustin-Marie. »

Monseigneur de la Bouillerie, encouragé par cet accueil, se mit à l'œuvre, et, deux ans après le volume relatif à la Création Inanimée, il publiait son *Symbolisme de la nature animée*.

« Ce second volume, disait-il, rend mieux toute ma pensée que le premier, comme fond et comme forme. »

On y lisait des descriptions comme celles-ci :

« LE NID DE L'OISEAU. — Un nid d'oiseau !... Quel merveilleux chef-d'œuvre ! et que la Providence est aimable d'avoir créé de si habiles ouvriers pour de si charmantes constructions. Comme ces brins d'herbe, ces plumes, ces pailles légères sont tressés avec art ! Imagine-t-on un oreiller plus doux que le duvet qui tapisse le nid ? Puis, quel soin, quelle sollicitude pour que cette maison fragile soit posée en lieu sûr ! La cime d'un arbre qui se perd dans les nues, l'épais feuillage au fond des bois, le coin obscur



d'une maison isolée, c'est l'emplacement que l'oiseau préfère. Mais, dès qu'il a construit son nid, il se considère en toute vérité comme chez lui. Il a pris possession de sa demeure. Il va devenir le chef d'une nouvelle famille ! C'est direz-vous, une bien frêle assise que cet établissement aérien ! et cependant, la sainte Écriture le cite très sagement à l'homme pour lui donner une utile leçon : « Quelle confiance aura-t-on dit-elle, en celui qui n'a pas même un nid ? » Il faut qu'à un jour donné l'homme aussi sache fixer sa vie, et qu'il se pose avec honneur là où Dieu lui a créé des devoirs.

« Mais, si modeste que soit le nid de l'oiseau, il y abrite tout son bonheur. Il ne le quitte que par instants, il y revient toujours avec joie. La femelle y dépose ses œufs : avec quel soin, quelle tendresse, elle les couve et les réchauffe ! L'œuf de l'oiseau est un doux symbole, car il signifie l'espérance. Qui de nous, dans le nid où la Providence l'a placé, n'a pas échauffé de son haleine l'œuf où dorment ses espérances ? Prenons garde cependant. Nos espérances seront vaines, si elles n'ont pour objet que les biens de cette vie périssable... »

« L'AIGLE, — Dieu, qui dispense à ses créatures l'incomparable variété de ses dons, a voulu distinguer l'aigle entre tous les oiseaux par la sublimité de son vol. L'envergure de ses larges ailes le soutient au plus haut des cieux ; il y plane, il semble y régner. Par sa beauté et par sa force, l'aigle est le roi des airs. Tantôt vous diriez qu'il se joue entre les rayons du soleil, ou bien qu'il se baigne dans les nuages qui recè-

lent la tempête. Parfois cependant, il fend l'immense espace, il descend jusqu'à nous !... L'aigle ne touche la terre que pour saisir et déchirer sa proie. Il est le symbole de la puissance humaine, qui, rayonnante de gloire et tenant la foudre entre ses mains, ne se fait connaître au monde que par les sanglantes victoires qu'elle remporte... »

« L'HIRONDELLE. — Quel charmant oiseau que l'hirondelle, et que serait le printemps, avec son vert feuillage, son aubépine et ses lilas, si le cri joyeux de l'hirondelle, emplissant tout à coup les airs, ne nous faisait entendre son cantique d'espérance ? L'hirondelle paraît : elle rase la terre de ses ailes bleuâtres, et le sol qu'elle a touché va aussitôt se couvrir de fleurs et de fruits. Ce n'est pas comme un rossignol ; sous l'ombrage solitaire des bois, que l'hirondelle aime à se fixer, ni comme l'alouette au milieu des blés mûrs, ni comme la tourterelle sur la cime de l'arbre élevé. Non, elle s'approche de nos habitations. C'est à l'homme même qu'elle veut parler, car c'est à lui qu'elle a mission d'apprendre toutes les joies de la saison nouvelle. »

« Elle place son nid à l'angle des fenêtres. « Admirez, dit saint Ambroise, comme ce pauvre petit oiseau, que sa tendresse maternelle « rend sublime, sait se façonner des nids qui « sont plus précieux que l'or, car elle les façonne « sagement, et l'or lui-même, dit l'auteur des « *Proverbes*, est moins précieux que le nid de « la sagesse ! » Quelle prudence montre l'hirondelle en choisissant le domicile des hommes pour

y abriter ses petits : elle sait très bien que l'oiseau ennemi n'osera pas venir les y surprendre. Puis, où trouver un plus habile maçon pour composer son dur ciment ? Du bout de ses ailes trempées dans l'eau, elle balaie la poussière du chemin et y forme ainsi la boue humide dont elle enduit et cimente les brins d'herbe qu'elle a recueillis avec son bec. Voilà son nid construit, et la structure en est si parfaite, qu'on n'y découvre pas une fente où puisse passer sur la tendre couvée le moindre souffle de froid.

« Ainsi l'hirondelle se confie à nous et nous confie ce qui lui est le plus cher, sa couvée. Une mince cloison de verre nous sépare à peine de son nid. Mais prenez garde de tromper sa confiance et si elle vous demande un asile sous votre propre toit, n'essayez pas de l'y retenir captive. L'hirondelle fait volontiers société avec les hommes, elle ne se laisse point apprivoiser par eux. Elle accepte loyalement votre hospitalité, mais elle ne l'échange jamais contre l'air libre du ciel. Et d'ailleurs, pourquoi la retenir ? Elle ne dure dans nos climats que ce que durent le printemps et les roses ! Un peu plus cependant, car toute la belle saison lui convient. Mais, dès qu'elle sent les premiers brouillards de l'automne, dès que le soleil n'échauffe plus nos parages, vous la voyez inquiète, troublée, agitée, parcourant dans son vol de longs cercles comme pour se préparer un lointain voyage. Chacune fait signe à ses compagnes : toute la bande est réunie, et un gazouillement prolongé est le dernier adieu qu'elle nous laisse !... La terre est redevenue triste. Les feuilles tombent de tous les arbres.

Plus une fleur dans nos bosquets, plus un fruit dans nos vergers, et à nos fenêtres plus une hirondelle !... »

Cette merveilleuse souplesse de talent se révèle surtout dans ce qui appartient en propre à Monseigneur de la Bouillierie dans ce second volume de ses *Etudes*. Les débuts des chapitres, par exemple, comme on vient d'en juger, sont toujours ravissants de grâce, de fraîcheur, d'inattendu. Les sommaires eux-mêmes révèlent et promettent, avec une délicatesse infinie, les trésors qui vont être ouverts. Enfin, les prières, les invocations, les aspirations qui terminent chaque chapitre, le résument admirablement : on y sent le cœur qui prie, l'âme qui s'épanche en présence de son bien-aimé.

Et maintenant, s'il fallait donner la préférence à l'un des deux volumes des *Etudes sur le symbolisme de la nature*, nous dirions que le premier, celui qui traite de la *création inanimée*, est plus sévère que celui où l'on étudie la *création animée*. Les fleurs parlent moins gracieusement que les oiseaux, et la mer a des grondements moins sonores que ceux du lion.

A quoi cela tient-il ? « La création animée, qui est l'objet de mes secondes études, dit l'éminent symboliste, sera peut-être plus féconde encore que la création matérielle en symboliques enseignements. La vie animale est déjà plus rapprochée de la nôtre. L'instinct imite l'intelligence, quelquefois même le cœur. »

## V

Les Études sur le Symbolisme inspirèrent aux lettrés toulousains la pensée que l'un d'eux exprima en termes chaleureux dans un spirituel dialogue, publié le 26 août 1865, dans la *Voix de Toulouse*. A peu de temps de là, un fauteuil vint à vaquer à l'Académie des Jeux-Floraux. Aux applaudissements du vénérable métropolitain, heureux et fier de voir son très-aimé suffragant assis près de lui au Capitole, Monseigneur de la Bouilleries fut élu Mainteneur le 3 février 1865.

Le discours qu'il prononcerait à la séance de réception le préoccupa beaucoup. Sa correspondance est remplie à cet égard d'indices, significatifs pour qui a pénétré cette nature sensible et délicate. Dès le 15 mars, il écrit : « J'ai voulu tout de suite mettre par écrit une première ébauche de mon discours, dont j'ai tâché de ne pas faire un sermon, tout en parlant un langage chrétien ; mais ce n'est encore qu'une très première ébauche. »

Il le prononça le 11 juin, et ce fut un de ses plus beaux triomphes de parole.

Son début modeste et affectueux gagna tous les cœurs.

« Vous le dirai-je en commençant, Messieurs? Votre bienveillance extrême est allée au-devant d'un regret que je pouvais avoir : celui de ne pas appartenir, par ma naissance et par ma vie, la chrétienne et poétique Toulouse. Son beau

ciel, son doux langage, l'élégance de ses relations sociales, où la noblesse des vieilles traditions s'allie si bien avec les plus jeunes et avec les plus fraîches inspirations de l'esprit ; mais plus encore sa foi chrétienne, la fermeté de ses convictions, son vif et facile enthousiasme pour la défense des plus saintes causes, tout cela, Messieurs, est pour moi plein de charmes. Et si, parlant de cette cité, je n'ai pu dire avec un de vos poètes :

O ville où je suis né !...

souvent du moins j'ai achevé l'hémistiche :

Toi que j'aurais choisie,  
Avec tes souvenirs, ta foi, ta poésie.

« Votre accueil ne me permet plus ce regret. Mon titre d'étranger ajoute à l'honneur que je reçois, comme il ajoute à votre indulgence et je me sens très flatté, je l'avoue, de ne commencer à être citoyen de Toulouse qu'au jour où mes droits de cité me seront confiés par les suffrages de votre Académie.

« Vraiment, Messieurs, pour écouter le bruit de mon nom, vous avez dû prêter bien attentivement l'oreille !... J'avais cru jusqu'à présent qu'obscurément caché au fond de ma bergerie, mes brebis seules connaissaient ma voix. Je vis au milieu d'elles et je les aime, mais l'amour ne fait pas de bruit, et il ne confie avec l'Académie que par les points presque insaisissables de l'intime poésie du cœur et de l'éloquence muette d'un attachement profond. »

Il s'était promis de faire un discours chrétien sans faire un sermon. Les souvenirs lointains de l'Académie où il entraît lui en fournirent l'occasion et le moyen.

« Votre institution, dit-il, a eu deux patries d'origine : un beau jardin et une Eglise. Vos plus anciennes annales datent toujours d'un jardin merveilleux, d'un charmant verger, garni de fleurs, avec un laurier, à l'ombre duquel se jugeaient les vers, et qui semblait couronner d'avance tout l'avenir de votre Académie.

« Mais ces mêmes traditions n'oublient jamais l'Eglise où se célébraient vos premières fêtes. Bientôt, Messieurs, vous avez su franchir l'étroit enclos du jardin ; mais, à l'Eglise, si grand qu'on soit, on est toujours à l'aise. Vous êtes demeurés dans l'Eglise, et vos fleurs, solennellement bénites chaque année, à son autel, continuent d'attester la pensée chrétienne qui a présidé à vos premiers jeux.

« Je me reporte vers ces commencements de vos nobles travaux, et, dès la première page de vos fastes, je lis que les sept Mainteneurs de 1324 décernèrent une violette d'or à un beau cantique en l'honneur de Marie. Mais quel était l'auteur du cantique ? et à qui échut la violette ?... Vraiment, Messieurs, votre compagnie a eu pour moi d'exquises complaisances qui datent des siècles les moins lointains ; combien n'ai-je pas été ravi d'apprendre que votre premier lauréat, Arnould Vidal, était originaire de ma bonne et chrétienne ville de Castelnaudary ; en sorte que la contrée qui, de nos jours, de-

vait donner à la France les Guizot et les Soumet, débutait avec l'Académie, en méritant sa première couronne!... Puisque aujourd'hui, après plus de cinq siècles, j'ai l'honneur de siéger parmi vous, permettez que je félicite hautement le poétique enfant de mon diocèse; et que son Evêque, devenu Mainteneur, lui offre une seconde fleur d'or, celle d'un pieux souvenir. »

« Vous avez, dit-il encore, révélé à la Littérature et à la France, une douce et gracieuse figure, celle de Clémence Isaure. Le demi-voile qui ombrage son histoire ne messied pas à son virginal souvenir; elle est un peu comme ces sources cachées qui se manifestent par la pureté de leurs eaux et par les fleurs qui naissent à l'entour. Clémence Isaure, en fondant ses prix, voulut très certainement doter d'un même lis la poésie et la vertu. J'ai lu quelque part, en un récit de sa fondation, que la statue funéraire de notre noble donatrice portait primitivement un chapelet entre ses mains. La reconnaissance toulousaine substitua au chapelet les fleurs qu'elle avait léguées. Très bien, Messieurs; j'aurais néanmoins préféré que, tout en plaçant les fleurs dans l'une des deux mains, on laissât l'autre tenir le chapelet. Les mains habiles à égréner les perles d'un chapelet m'inspirent une confiance extrême, elles sont généralement très libérales et très intelligentes; elles savent donner l'aumône au pauvre..., et sa récompense au talent. Je m'imagine que la piété d'Isaure ne nuisit pas à ses dons généreux. A la suite d'une fête brillante donnée à l'un de nos rois par la ville de Toulouse, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, le



procès-verbal constatait que « dame Clémence « n'avait pas été moins en Toulouse que Minerve « à Athènes. » Ah ! Messieurs, que Toulouse soit une Athènes, j'y souscris de bon cœur et je n'y contredis pas ; mais laissez-moi penser qu'au lieu d'être une Minerve, Clémence a été simplement une bonne, aimable et charmante chrétienne. »

La fin du discours, couverte d'applaudissements qui n'avaient d'ailleurs point manqué à tous les autres traits soulignés à chaque instant par d'unanimes bravos, acheva de donner à cette réception son vrai caractère.

« Si j'ai rappelé, dit-il, en ce rapide aperçu, les étroites relations qui n'ont cessé d'unir la Religion à l'Académie, c'est qu'elles me paraissent, à vrai dire, le plus solide et le meilleur de mes titres, pour être admis dans cette enceinte. Oui, je suis loin de penser que mes œuvres littéraires soient de niveau avec l'honneur que l'Académie me décerne ; mais je suis du moins certain que mes sentiments sont dignes d'elle. Pourquoi me préoccuper devant vous de ma parole ou de mes livres ? Ma parole, si inculte qu'elle soit, vous l'aimez, parce qu'elle trouve des accents qui vibrent, quand, avec une filiale énergie, je défends les droits sacrés de mon Père... Et mes livres trouvent grâce devant vous, parce que mon cœur les a écrits ; et que, plus l'esprit s'élève, plus il est indulgent pour le cœur. Je me présente donc sans crainte, non pas avec mes œuvres, je le répète, mais avec mes convictions sincères. Et je me sens très à l'aise vis à vis de vos suffrages, parce qu'ils sont un hom-

mage rendu à ma foi et à ma religion. »

## VI

L'ouvrage qui suivit le *Symbolisme* coûta beaucoup d'efforts et de peine au laborieux prélat. Dans les premiers jours de janvier 1868, il écrit, en parlant de ce nouveau fruit de ses mains : « Jusqu'ici ce que j'ai écrit me paraît terne et avoir été dit et redit par tout le monde, à commencer par moi ! Espérons que, plus tard, *in meditatione mea exurdescet ignis*. Comment parler de l'Eucharistie, si le feu divin ne brûle les lèvres et le cœur ? » A deux mois de là, il répond aux instances d'un de ses amis : « Ainsi que je vous l'ai déjà écrit, ce petit travail me coûte un peu de peine. Il est vrai que jusqu'à présent une foule d'autres occupations ne m'ont pas permis de m'y livrer avec suite ; mais je sens que j'ai besoin de me refaire la main pour retrouver à peu près le style de mes méditations. La forme d'ailleurs n'en est pas tout à fait la même. J'ai cru devoir adopter celle de saint François de Sales dans son *Introduction à la vie dévote* ; elle m'a paru plus propre à l'objet que je me suis proposé, celui de donner des conseils pratiques. Je vais tâcher de profiter du Carême pour écrire quelques chapitres et prendre ainsi plus de goût à mon œuvre. »

Ce programme lui ayant valu une chaleureuse approbation de son correspondant, il se remit à l'œuvre : « Je suis ravi que vous approuviez si

chaudement mon petit plan d'ouvrage eucharistique. Votre lettre m'a donné du cœur et m'a fait terminer un chapitre depuis longtemps commencé... Mais, je vous avouerai que je n'y ai pas grand enthousiasme. Tant de choses ont été écrites et sont écrites chaque jour sur l'Eucharistie que, sans le *major omni laude*, on craindrait de retomber dans les redites. Je continuerai cependant... »

Les nombreux lecteurs de *l'Eucharistie et la Vie chrétienne* peuvent juger si ce laborieux enfantement n'a produit qu'une œuvre banale. L'Apôtre de la dévotion envers l'Eucharistie y montre *la pratique* de cette dévotion pénétrant toute la vie chrétienne. Nous en avons déjà cité plus d'un trait. Nous n'en donnerons ici qu'un seul, en le rattachant à un souvenir de la jeunesse de l'auteur.

« Il avait, raconte un de ses amis d'alors<sup>1</sup>, commencé à suivre les cours du Collège romain. Mais, par condescendance pour des conseils qui lui avaient été donnés et selon le désir de sa famille, il avait d'abord gardé l'habit laïque et conservé ses relations avec le monde. Lié, notamment, avec la famille de l'ambassadeur, il fréquentait les salons et se mêlait aux fêtes de l'ambassade, où l'élégance de ses manières le faisait fort rechercher. Mais, il me conta à quelle torture morale il se trouvait alors en proie, lorsque les sentiments de sa piété, et surtout le souvenir de ses communions, venaient le chercher au milieu des bals.

<sup>1</sup> MONSEIGNEUR DE CONNY, lettre du 23 février 1886.

— Il me semblait alors, me disait-il, que le parquet des salons me brûlât les pieds, et mon cœur était bien loin du lieu où m'avaient appelé des convenances mondaines. »

Cette impression de nouveau converti et de pieux communiant lui a dicté, dans le livre dont nous parlons, une de ses plus suaves directions.

« Vous avez lu, dit-il à sa Philothée Eucharistique, dans l'admirable livre de *l'Introduction à la vie dévote*, les sages conseils que donne saint François de Sales aux personnes que leur condition oblige à fréquenter les bals et les autres réunions dangereuses. Il veut que ces personnes songent souvent à la mort, à l'enfer, aux angoisses de tous ceux qui souffrent ; puis, à la vie si différente des âmes qui passent les jours et les nuits à louer Dieu ; puis, à Jésus et à Marie, aux Anges et aux Saints, « qui les ont vues aux bals et à qui elles ont fait grande pitié. »

« Ces conseils sont excellents et je vous engage à les suivre. Mais vous, ô âme chrétienne, vous avez une dévotion spéciale à laquelle se rattachent et vos pensées les plus constantes et vos plus saintes affections ! Vous êtes dévouée à l'Eucharistie !... Ne souffrez pas qu'elle demeure étrangère, même à la vie mondaine qui vous aura été imposée !

« L'Eucharistie, lorsque vous vous trouverez dans le monde, sera pour vous plus que n'a été l'Ange soufflant l'air pur autour des trois Hébreux dans la fournaise de Babylone.

« Quand vous vous disposerez à prendre part à une fête mondaine, consultez l'Eucharistie.

Elle règlera votre tenue extérieure et vous dira la sage réserve que vous impose la modestie chrétienne.

« Si l'éclat de cette fête éblouit tellement vos yeux qu'elle fasse sur vous une dangereuse impression, souvenez-vous de l'Eucharistie et de ses fêtes bien plus douces, quand, au milieu de l'encens, de la lumière et des fleurs, elle vous apparaissait sur l'autel, exposée à vos regards, à votre amour, à vos adorations. »

« Si vos oreilles entendent des discours qui flattent votre vanité et continuent dans les salons l'entretien du serpent et d'Ève, n'écoutez pas tous ces discours, et, empruntant la pensée de David, répétez au fond de votre cœur : « Les « impies m'ont raconté leurs fables, mais elles « ne valent pas votre parole<sup>1</sup> », ô Dieu de tabernacle !

« Et si la joie et les plaisirs du monde tentent de vous persuader qu'on y trouve le vrai bonheur, rappelez vous que vous avez été plus heureuse quand vous avez pleuré aux pieds du tabernacle.

« Mais surtout, si l'ombre du péché essayait d'obscurcir votre âme, songez, songez bien vite que vous êtes à la veille peut-être ou au lendemain d'une communion!... Est-ce ainsi que vous vous préparez?... Est-ce ainsi que vous remerciez Dieu des grâces qu'il vous a faites.

« Qu'ajouterais-je, ô âme chrétienne ? La pensée de l'Eucharistie, si elle domine en vous, s'emparera de tout votre être, elle le transfor-

<sup>1</sup> Ps. cxviii, 85.

mera et y laissera d'elle même comme une inimitable empreinte. Je voudrais qu'en vous voyant dans le monde, chacun dît aussitôt : Voilà une âme qui communie !

« Le poète a eu raison d'écrire :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes !

« Le chrétien au milieu du monde, c'est l'oiseau qui se condamne à marcher et qui ne reprend les ailes de la colombe que pour voler vers le tabernacle. Je désire que l'âme chrétienne, même alors qu'elle suspend son vol et pose ses pieds sur le monde, je désire qu'elle persuade à tous qu'elle est de la nature de l'oiseau et que Dieu l'a faite pour voler.

« Du reste, ô âme chrétienne, en vous faisant part sur ce point du sentiment que je crois le meilleur, je m'empresse néanmoins de reconnaître que les nuances sont ici d'une délicatesse infinie. A telle âme, je donnerai le conseil de pratiquer sans crainte la doctrine que je viens d'exposer. Pour telle autre, je serai plus circonspect. Mais je dirai à toutes que si, malgré leur vie un peu mondaine, j'incline plutôt à leur recommander de ne point renoncer à l'Eucharistie, c'est d'abord, parce que le monde, sans cet appui divin, serait inévitablement plus dangereux pour elles ; c'est ensuite, parce que j'ai l'espoir que peu à peu l'Eucharistie les amènera d'elles-mêmes à s'éloigner entièrement du monde<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *L'Eucharistie et la vie du monde, V.*

## VII

La dernière œuvre eucharistique de Monseigneur de la Bouillerie n'était point d'abord destinée à la publicité, selon ce qu'il en écrivait, à la date du 15 novembre 1870 : « Vous ai-je dit que, pour occuper mes moments libres, j'ai entrepris une œuvre qu'on m'a souvent demandée et devant les difficultés de laquelle j'avais reculé jusqu'à présent : le commentaire du Cantique appliqué à l'Eucharistie ? A vous dire vrai, je crois que ce travail sera plutôt pour moi que pour le public, auquel il pourrait être difficilement présenté : mais, avec cette restriction, il m'offre assez d'intérêt à moi-même. J'ai dû d'abord choisir une forme générale qui me convînt, qui fût un peu nouvelle et prêtât à de jolis développements. Au lieu du sermon ou même de la méditation, j'ai adopté la forme du poème qui va bien d'ailleurs au Cantique. Sur chaque verset, j'écris un certain nombre de strophes, dont la dernière parole rappelle celle du texte. Au surplus, je suis encore très peu avancé. Il est possible que certains versets m'arrêtent tout court : mais c'est toujours pour moi un grand charme de commenter la Sainte-Ecriture. Si des jours plus paisibles vous permettent de venir me voir, je vous lirai ma première ébauche que je n'ai pas relue moi-même. Vous serez mon public. »

L'ébauche, soumise à quelques intimes, lui valut des instances pressantes, auxquelles il ré-

pondait : « Cette appréciation serait de nature à m'encourager ; je ne puis me dissimuler cependant que mon œuvre est d'un mysticisme tellement superfine, et la forme que j'ai adoptée si peu en usage, qu'il y aurait peut-être témérité à livrer mon travail au public ; mais, tel qu'il est, il ne me déplaît pas, et c'est une douce occupation de méditer ainsi un livre de l'Écriture. »

Il finit par consentir à ce qu'on *essayât*. Le rédacteur de la *Semaine Liturgique de Marseille* fut autorisé à rédiger une petite introduction et à choisir quelques morceaux d'essai. L'auteur lui écrivait : « Votre petite notice ainsi que le choix du morceau me conviennent parfaitement. J'approuve également beaucoup que vous fassiez cette première publication, seulement dans votre *Semaine*. Vous le dirai-je ? Il me prend parfois des défaillances infinies de courage et de cœur, relativement à mon *Cantique*. Je crains vraiment que cette œuvre *très en dehors des voies ordinaires* ne puisse être goûtée même par un public pieux ; et je me demande quelquefois s'il ne vaudrait pas mieux la garder en portefeuille. Ce premier essai que vous ferez dans la *Semaine de Marseille* pourra déjà peut-être nous donner quelques lumières ; vous serez assez bon pour saisir l'impression que pourront produire ces quelques lignes d'échantillons, et vous vous voudrez bien me dire votre avis. »

L'effet fut tout autre que ne l'avait craint le mystique commentateur. Les deux chapitres *la beauté de la tourterelle* et *les yeux de la colombe* furent reproduits partout. Ils donnèrent lieu à un charmant épisode, que Monseigneur Mermillod



n'a pas craint de rappeler dans l'oraison funèbre du pieux interprète des Cantiques et qui a laissé un profond souvenir au couvent de Notre-Dame, à Carcassonne, où il eut lieu.

Après les avoir lus, quelques élèves, guettant la visite de Monseigneur, lui apportèrent une jolie petite colombe. Elle s'échappa de leurs mains. Pendant qu'elle voltigeait dans le salon, le doux évêque, s'égayant de la joie enfantine de ses jeunes visiteuses, disait : « Ne la prenez pas ; laissez-la voltiger. Voyons où elle s'arrêtera. » Elle vint se reposer sur la poitrine du bon prélat. Pendant qu'il la caressait, les enfants disaient : « Il y a sympathie, voilà pourquoi Monseigneur a si bien écrit sur la colombe... »

« Ainsi, disait l'éloquent évêque d'Hébron commençant ce gracieux épisode, cette âme, pétrie de tendresse, de vigueur et de lumière, où la bonté, la discipline et la science règnent en souveraines, a les essors de l'aigle et la simplicité de la colombe. Cette gracieuse faveur, que le ciel départit à quelques existences d'élite, d'une apparition sensible de leur beauté intérieure, il l'eut un jour. Saint Grégoire le Grand vit une colombe se reposer sur ses épaules ; saint François de Sales en aperçut une voltiger sur sa tête au moment du Sacrifice ; sous les cloîtres aimés du couvent de Notre-Dame, à Carcassonne, en présence des épouses du Christ et des élèves en allégresse, une colombe s'abrita dans les mains et sur la poitrine de l'Evêque. Sans doute, il ne faut pas exagérer ces coïncidences, mais ne pouvons-nous pas y saluer un symbole de cette simplicité évangélique qui con-

serve, sous le poids des dignités, des travaux et des déceptions, la naïveté des émotions douces de l'enfance ; c'est le privilège des saints de garder une inflétrissable jeunesse <sup>1</sup>. «

Le livre parut et fut goûté des âmes pieuses. La critique impie que l'auteur avait redoutée n'en parut point scandalisée et n'en prit point occasion de plaisanteries qui eussent froissé l'âme délicate du pieux interprète. M. Buisson a parfaitement rendu l'impression générale dans son Eloge prononcé aux Jeux-Floraux. Rien, dans ce remarquable portrait du mainteneur défunt, ne nous a paru plus exquis et plus ressemblant :

« Une pénitente de Monseigneur de la Bouillerie, celle-là même qui a été l'occasion suscitée de Dieu pour lui faire écrire le livre du *Symbolisme de la nature*, disait : « Mon intelligence n'a jamais pu saisir quel rapport il existe entre « le mal et l'amour <sup>2</sup>. » Ce mot paradisiaque pourrait servir d'épigraphe au commentaire. J'admirais, en le lisant, comment la Providence nous expose ou nous sauve par les mêmes facultés, suivant que nous les cultivons bien ou mal. Une imagination très impressionnable prête au mal, pour voler à nous et nous pénétrer, des ailes et des pointes ; la même imagination, façonnée chrétiennement, se tend à son objet qui est Dieu et passe à côté du péril sans même le voir. Armé de l'interprétation symbolique de l'Église, le pieux évêque s'avance à travers les

<sup>1</sup> MONSEIGNEUR MERMILLOD, *op. cit.*, p. 35.

<sup>2</sup> *Mademoiselle Louise de Sabran-Pontevès*, par Monseigneur SOURRIEU, p. 14.

ardeurs et les feux du sens littéral comme les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, et chose merveilleuse, il communique au lecteur son immunité.

« Il était interdit aux Hébreux de lire le *Cantique des Cantiques* avant l'âge de trente ans. Origène et saint Jérôme rapportent que, dans les premiers siècles de l'Église, on n'en permettait pas la lecture aux jeunes gens enclins au plaisir. Les âmes les plus craintives peuvent ouvrir hardiment le merveilleux chant d'amour, commenté par Monseigneur de la Bouillerie. Son livre n'est pas d'ailleurs un commentaire, c'est une transposition eucharistique suave et entraînante <sup>1</sup>.

« Jamais imagination si ouverte du côté du tabernacle. Ce qui étonne, ce qui enchante, c'est l'abondance, la variété, la souplesse, la grâce, la douceur des pensées et des images pour exprimer un sentiment toujours le même. Chaque verset sert de thème à une courte méditation, et le rapprochement eucharistique est le refrain final qui conserve au pieux commentaire le caractère d'un chant. Qu'on en juge par la traduction de l'interrogation de la Sulamite aux

<sup>1</sup> Cette sorte de parti-pris eucharistique donne parfois à l'effusion de l'auteur l'apparence de la subtilité. Voyez, par exemple, l'application du *nigra sum sed formosa* à l'Eucharistie. Mais son interprétation, constamment appuyée des textes de l'Écriture et de l'interprétation des Pères, et forte de ce support, échappe à ce reproche, dans la mesure marquée à notre faiblesse ; car l'amour de l'homme, même pour Dieu, cessa-t-il jamais d'être un peu subtil ! (Note de M. Buisson.)

gardes de la ville : *Num quem diligit anima mea vidistis ?*

« Avez-vous vu celui que j'aime?... Celui que j'aime, voilà son nom. Je n'ai pas besoin de vous en dire un autre, car il est souverainement aimable... Vous qui veillez sans jamais dormir, vous savez que les affections terrestres sont le vain songe de ceux qu'endort le sommeil de la vie... » Aime-t-on la beauté ? en un clin d'œil elle passe. La bonté ? Dieu seul est bon ; la sagesse ? celle du monde est folie ; la grandeur, la gloire ? fumée ; le bonheur ? on le cherche et on ne le trouve pas... « Celui que j'aime est unique ; il est, par essence, la beauté, la bonté, la sagesse, la grandeur et la félicité. Il est souverainement aimable !... « Avez-vous vu celui que j'aime<sup>1</sup> ? »

Monseigneur de la Bouillerie s'arrêta après le troisième chapitre. De lui, comme de son modèle, on peut écrire : « Malheureusement, cette œuvre n'a point été achevée. Saint Bernard n'a commenté que les deux premiers chapitres du *Cantique* et les premiers versets du troisième. La mort est venue interrompre ces beaux chants, dont la note s'accordait si bien avec celle du livre sacré... Il y a, ici-bas, des mélodies si douces, que l'on sent, lorsqu'on les écoute, qu'elles ne doivent s'achever qu'au ciel<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> BUISSON, *op. cit*, p. 30 et suiv.

<sup>2</sup> MONSEIGNEUR DE LA BOUILLERIE, *Le Cantique des Cantiques*, etc. Introduction, p. xx.

## VIII

Un des meilleurs amis de l'évêque de Carcassonne, esprit judicieux et fin lettré, l'écrivait vers 1870 : « ... Plus encore que le style, la parole est l'homme tout entier : chacun parle comme sa nature. Aussi, trouve-t-on dans Monseigneur de la Bouillerie des délicatesses, des mystères de langage qui ne peuvent lui être révélés que par le cœur : la rhétorique ne les enseigne pas. Rien de plus attractif pour les belles âmes que les épanchements de cette belle âme... La grâce et la majesté du port, l'expression de sa physionomie où tout est vie, enthousiasme et conviction ardente comme la charité, enlèvent toujours les vives sympathies de son auditoire. Les qualités extérieures de l'éminent orateur frappent à la fois les sens, l'imagination et le cœur. Aussi, aime-t-on mieux recueillir cette parole encore vibrante des émotions de l'âme où elle a pris naissance, plutôt que d'en lire la reproduction : c'est un pâle reflet... »

L'exagération de cette dernière pensée avait privé longtemps les admirateurs du prélat du bonheur de lire et de conserver tous ces trésors d'éloquence ardente ou gracieuse, dont les mémoires gardaient seules quelques souvenirs. Enfin, après de nombreuses instances, l'éloquent prélat, dans les dernières années consentit à dicter quelques allocutions et la plupart des discours qu'il a prononcés en des circonstances plus ou moins solennelles. »

Ces dernières lui convenaient moins. « Je pars demain samedi pour Toulouse, écrivait-il le 29 janvier 1864. Sur une pressante invitation de notre excellent métropolitain, à qui je ne puis rien refuser, j'ai dû me décider à aller parler à une Société de Saint-François-Xavier, patronnée par les gros personnages de la ville; mais c'est pour moi une véritable tuile, je déteste ces prédications d'apparat. »

Nerveux et impressionnable, ces discours d'apparat l'exposaient à des déconvenues pénibles, comme celle de novembre 1864, qu'il racontait, sur un ton demi-badin, à un ami affligé par une épreuve douloureuse. « Ma petite excursion de Moissac a été pour moi une épreuve d'un autre genre, mais bien moins pénible que la vôtre. Le bon curé était venu, jusqu'ici, me suppliant à mains jointes de parler. Je n'ai pu résister à une sollicitation si pressante et venue de si loin, et j'ai promis. Mais le jour de la fête l'immense église s'est trouvée encombrée de toute une populace innombrable que refoulait dans l'enceinte une pluie-averse qui tombait au dehors, tout ce monde criant, hurlant, se débattant pour avoir des places, en sorte qu'il ne m'a pas été possible de faire entendre une seule parole. La chaire ne m'a jamais paru plus pénible que ce jour-là; ç'a été pour moi un vrai supplice. Oh ! comme j'ai compris alors que l'auditoire, l'église, le temps, le lieu, les circonstances, tout enfin faisait l'orateur au moins autant que la parole. Je suis revenu très peu fier. »

Il aimait mieux les occasions plus intimes,

où il pouvait plus aisément, suivant son expression favorite, *homéliser* ses sermons, mais toujours à la condition d'avoir un peu de temps pour se recueillir et penser à ce qu'il allait dire, car écrivait-il un jour à Monseigneur Gay, « je puis plus ou moins bien improviser ma parole, mais je n'improvise pas ma pensée<sup>1</sup>. »

« Monseigneur de la Bouillerie, en effet, n'improvisait jamais, mais il n'écrivait jamais. Il se parlait à lui-même ses discours<sup>2</sup>, ses médita-

<sup>1</sup> « Je n'ai pas parlé à Poitiers, parce que j'y ai été invité trop tard. Je puis plus ou moins bien improviser ma parole : mais je n'improvise pas ma pensée, et, ainsi que je l'ai écrit à Monseigneur Gay, je n'avais même pas, au milieu des cérémonies promises, un tout petit moment pour penser à un *si grand sujet*. » (Lettre du 30 mai 1880).

<sup>2</sup> Les origines de sa méthode oratoire ont été racontées d'une façon charmante par M. de Falloux, dans une lettre encore inédite, que celui-ci écrivait de la Barbée, le 14 septembre 1840, à M<sup>me</sup> Swetchine et qu'une obligeante communication nous permet de reproduire ici à peu près en entier :

« ... François m'avait prié de choisir (pour ma visite à « la Barbée) l'époque du baptême de sa petite nièce, parce « que ce devait être en même temps son début dans la « parole apostolique. Je suis arrivé il y a trois jours et « n'ai vu d'abord que préparatifs de fête : des arcs de tri- « omphe, des colonnades de verdure, des voitures en poste « de tous les côtés, des fourgons de cadeaux débarquant « de Paris avec la famille, des tapis, enfin toutes les joies « de famille et toutes les splendeurs de châtelain réunies... « Ces contrastes très entremêlés d'émotion me préoccu- « paient, et m'avertissaient au moins de chercher les tra- « ces de quelque trouble dans l'âme de notre héros, mais « il ne s'est pas démenti un seul instant, et je ne pense « pas qu'une de ces idées se soit présentée à son esprit : « il ne se cache, ni ne se prodigue, il est toujours comme « vous l'avez vu dans son rapide passage, parfaitement

tions, lentement, à loisir, dans son immense cabinet de travail, en voyage; de préférence,

« calme et naturel. Enfin, hier, nous nous sommes mis en  
« marche vers l'église paroissiale, et l'épreuve a commencé  
« devant mille cinq cents auditeurs. François avait eu l'in-  
« tention formelle que cet essai en fût un, c'est-à-dire de  
« sortir un peu du cadre de l'exhortation banale et de  
« tenter une première excursion dans le vrai domaine du  
« discours. Je vous écris maintenant le lendemain, après  
« des impressions qui ont traversé une pleine nuit de  
« sommeil, et avec la conscience que je souhaite toujours  
« passionnément mettre en tête de mes affections, eh bien !  
« je vous assure, Madame, que ce début m'a révélé des  
« qualités toutes nouvelles dans un esprit qui m'est intime-  
« ment connu, et le clergé nombreux, qui s'était réuni aux  
« amis et à la famille, a proclamé, comme je vous les an-  
« nonce, les vrais symptômes d'une vocation. La timidité  
« a été parfaitement vaincue, les gestes semblaient un ac-  
« cent de plus prêté à la voix de la conviction, et les yeux  
« les plus indifférents ont versé des larmes. J'ai demandé  
« le manuscrit pour vous copier plusieurs passages tex-  
« tuellement, mais rien n'a été écrit. François avait voulu  
« employer une méthode intermédiaire entre l'improvisa-  
« tion et la leçon récitée, et n'avait rien rédigé que dans sa  
« pensée, en sorte que, sans avoir exclu la mémoire de sa  
« préparation, il ne lui avait cependant pas tout confié, et  
« toutes ses facultés étaient appelées à concourir à la fois  
« pour donner leur mesure. Il n'a pas parlé moins d'une  
« demi-heure : faisant envisager d'abord la profondeur avec  
« laquelle l'Eglise enveloppe tous les enseignements sous  
« des symboles matériels, il s'est attaché surtout à faire  
« pénétrer le sens de tous ceux qui sont employés à la cé-  
« rémonie du Baptême ; puis, il en a abordé les engage-  
« ments spirituels, et a creusé toute la sainteté du mot  
« Promesse. L'Eglise vit sur une promesse de Dieu, et la vie  
« de l'homme, entre naître et mourir, se passe entre une  
« Promesse et un Jugement : — « Le Jugement, c'est  
« l'heure de la mort, n'en parlons pas aujourd'hui, mais,  
« l'heure de la naissance, l'heure de la Promesse, s'est-il  
« écrié, méditons-la bien, méditons-la tous, » — et il a



en promenade et en plein air, car il était de ceux chez qui le mouvement du corps donne des ailes à l'esprit. Sa nature expansive trahissait alors, par le regard, le sourire, le geste, la marche tantôt lente, tantôt hâtive, cette vive jouissance de l'esprit en travail, désintéressée de toute réflexion d'amour-propre, que M<sup>me</sup> de Staël compare si justement « au plaisir que trouve l'homme robuste dans l'exercice du corps proportionné à ses forces ». Le lendemain du jour où il avait prononcé un discours, il le dictait avec une fidélité qui étonnait ses secrétaires et ses auditeurs. Orateur avant tout, il préparait ses travaux en orateur<sup>1</sup>. »

« interpellé alors ceux qui venaient là engager leur responsabilité. Il a dit : Mon frère, ma sœur, en s'adressant au père et à la mère avec une autorité si empreinte de tendresse, ou une tendresse si lumineuse d'autorité et de sainte transformation, que l'effet ne s'en peut rendre. Les portraits du père et de la mère chrétiens ont été tracés sans un seul lieu commun, et, faisant pour la première fois allusion à lui-même, il s'est écrié : — « Une mère chrétienne ! qui mieux que moi peut vous dire quel est ce trésor : ah ! ne craignez rien pour le fils d'une mère chrétienne, les erreurs de la jeunesse, les faiblesses du cœur, toutes les fautes d'un enfant peuvent être rachetées par une mère chrétienne. Ma sœur, ma sœur, continuez cette bénédiction dans notre famille. » — Je vous choisis, Madame, plutôt les traits de personnalité que les images éloquentes, parce que nous en sommes encore à nous préoccuper du néophyte plus que du prédicateur. Mais, n'est-ce pas aussi mettre les choses à leur place, dans l'ordre du mérite ? Du reste, nous avons bien constamment parlé de vous, et de votre accueil de *mère chrétienne*. Vous le reverrez du 10 au 15 octobre pour une semaine .. »

<sup>1</sup> BUISSON, *op. cit.*, p. 27.

Cette éloquence plus intime était toute faite de nuances. L'imprévu, l'ingénieux, le trait d'esprit, s'y fondaient dans une trame savante, toute pénétrée d'onction et de doctrine. La plupart de ces petits chefs-d'œuvre ont été publiés à partir de 1862<sup>1</sup>, soit dans le recueil intime et comme inédit des discours de famille, soit dans les trois volumes des *OEuvres*.

Comme son âme s'épanchait doucement dans ces tendres exhortations aux élèves du Séminaire diocésain : « Oh ! leur disait-il un jour de rénovation de promesses cléricales, oh ! que le temps du Séminaire rappelle bien en effet celui de la présentation du Sauveur ! Aujourd'hui, Jésus-Christ s'offre, mais comme cette offrande est joyeuse ! Il s'offre entre Marie qui l'aime, Joseph qui veille sur lui, le vieillard Siméon qui l'adore et prédit sa gloire, et Anne, la pro-

<sup>1</sup> « Les œuvres oratoires de l'ancien évêque de Carcassonne, pour les dix-sept années de son épiscopat, ont été réunies en trois volumes in-8°. Elles ne perdent pas autant qu'on pourrait le croire à nous revenir dépouillées de la surabondance de vie qu'y ajoutaient la grâce ou la noblesse du geste, la voix, l'accent de l'orateur, l'action en un mot inséparable du mouvement et de l'harmonie qui était la sienne. Presque toutes méritent de survivre aux circonstances qui les ont inspirées. Cela est vrai surtout de ses belles lettres pastorales, doctrinales. Celle sur la nature et sur la grâce, sur l'infailibilité du Pape, brillent entre toutes les autres par l'éclat et l'autorité de l'accent épiscopal. » Ce n'est qu'à partir de 1862 que Monseigneur l'Évêque de Carcassonne, cédant aux sollicitations de son entourage, avait consenti à dicter régulièrement ses discours. — M. l'abbé A. Ricard les a publiés avec son assentiment. — Paris, L. Vivès, 1872. (Buisson, *op. cit.* p. 42.) »

phétesse, qui confesse son saint nom. Mais, après ces beaux jours de la présentation, c'est la fuite en Egypte, la solitude de Nazareth, ce sont les durs travaux de la vie apostolique, les souffrances de la passion, puis la mort. Et pareillement, Messieurs, vous vous offrez en ce jour joyeusement au Seigneur en présence de votre Évêque, au milieu de ces saints prêtres qui vous aiment, mais, au sortir du Séminaire, la fuite au fond de quelque vallée obscure, ou au sommet d'une montagne aride, puis les travaux apostoliques, les dures fatigues du ministère pastoral, puis aussi les souffrances du Calvaire. Le Calvaire, ah ! Messieurs, vous y monterez de deux façons : joyeusement et glorieusement d'abord, quand vous monterez au saint autel, quand vous tiendrez entre vos mains la divine victime, avec laquelle vous ne ferez plus qu'un, disant : Ceci est mon corps, quand ce sera le corps de Jésus-Christ : Ceci est le calice de mon sang, quand ce sera le sang divin qui fumera sur l'autel. Mais vous monterez aussi au Calvaire par la douleur et la souffrance, quand ceux qui ont persécuté Jésus-Christ vous persécuteront à votre tour, quand ceux qui l'ont cloué à la croix prétendront vous y attacher vous-mêmes, quand, devenus les pasteurs des peuples, vous devrez personnellement vous appliquer cette parole de votre divin modèle : le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

Et, cet autre jour où, présidant la vêtue d'une noble jeune fille, il lui disait : « Est-ce que vous ne vous trouviez pas assez élevée aux yeux du monde ? Vous êtes bien difficile. Est-ce que

vosre noble père ne vous avait pas transmis un nom assez historique et assez beau? Est-ce que le bien-être de la vie vous manquait? Est-ce que les qualités exquises, les dons charmants qu'il a plu à la Providence de vous départir, ne satisfaisaient pas vosre orgueil? Mais, pourquoi parler d'orgueil? Est-ce que le cœur n'a pas des affections qui élèvent et qui rendent heureux, quand elles sont pures et légitimes? Est-ce que la tendresse d'un père et d'une mère n'était pas un suffisant partage pour vosre vie? Est-ce que vous ne pouviez prétendre à cette grandeur et à cette félicité, modeste sans doute, mais réelle et très enviable, que la religion assure à la femme chrétienne?..... Non, rien de tout cela ne vous suffisait, il vous a fallu la montagne: les liens les plus sacrés et les plus doux, et qui ne vous ont jamais semblé ni aussi doux ni aussi sacrés que lorsqu'ils cèdent à la puissance de l'attraction divine, ces liens n'ont pas retardé vosre élan.... Les larmes de vosre père ne vous retiennent pas, parce que le sourire de Dieu vous appelle.... Comme l'oiseau familier qu'on a nourri longtemps dans l'intérieur de sa maison et que l'on croit avoir captivé pour toujours, un matin, on le prend entre ses mains, on le caresse, mais l'oiseau a regardé le ciel, il s'échappe, il prend son vol et on ne le voit plus..... Ah! je le sais bien, Ma Bien Chère Fille, ce n'est pas des mains d'un étranger, c'est des mains paternelles et maternelles que vous vous êtes envolée et que vous avez fui! Mais aussi vous êtes une colombe d'une plus noble valeur que les oiseaux de cette terre. Ce

n'est pas l'azur du Ciel que vous avez regardé, mais c'est Dieu qui vous regarde et vous avez volé vers Dieu. »

Exhorte-t-il à la dévotion au Saint-Scapulaire, c'est avec une pénétrante onction qu'il y trouve l'image d'un patronage divin :

« Le Scapulaire est pour nous l'indice de la protection de Marie ; il nous est donné comme un petit manteau, qui d'un côté touche notre cœur et de l'autre retombe sur nos épaules. Le cœur et les épaules, voilà où se place le Scapulaire... Le cœur, il est en nous, vous le savez, Mes Frères, le principe du bien et du mal ; le cœur, c'est le dévouement ; le cœur, c'est la vertu, parce que le cœur, c'est le pur amour. Mais, en même temps, le Sauveur nous avertit que c'est le cœur qui produit les pensées mauvaises et les désirs coupables... Ah ! combien j'ai besoin de presser le Scapulaire sur mon cœur ! Il est pour moi comme un chaud vêtement qui entretient en moi-même la douce chaleur du saint amour ; il est aussi comme le bouclier invincible avec lequel je repousse les traits de l'ennemi. D'un côté, le Scapulaire touche mon cœur et de l'autre il tombe sur nos épaules. C'est sur nos épaules, en effet, que nous devons porter la croix de Jésus-Christ, et c'est sur elles que pèsent tous nos fardeaux : les fardeaux de nos devoirs, les fardeaux de nos chagrins, les fardeaux de nos souffrances. Eh bien ! Marie nous vient en aide en couvrant nos épaules avec son Scapulaire ; Marie, elle nous aide à porter notre croix ; elle nous aide à porter nos charges.... Ne semble-t-elle pas nous

dire, en nous remettant son saint habit : « Je vous apprendrai que le joug de mon Fils est doux et que son fardeau est léger. *Jugum suave, onus leve....* »

Aux distributions des prix, son langage devenait si charmant qu'on ne le laissait plus achever une phrase, sans la couvrir d'applaudissements. Il trouvait des applications si aimables, si ingénieuses, que les plus petits enfants l'entendaient et lui souriaient, comme ce jour où, répondant au compliment que les enfants de sa maîtrise capitulaire venaient de lui chanter, il commença par ce joli début, qui rappelle Saint François de Sales : « Oh ! mes enfants, comme le Bon Dieu doit aimer la musique, puisqu'il a créé les rossignols et vos voix ! »

Et un autre jour où il explique comment la version latine ou grecque est l'image des efforts de la vie chrétienne, chargée de traduire en notre nature humaine une langue écrite en un style qui lui est étranger.

Une autre fois, il veut montrer comment la Religion et les Lettres s'enlacent pour couronner l'enfance, et il saisit l'attention de tout son petit monde d'auditeurs par cette entrée en matière :

« Pour mieux faire comprendre ma pensée, j'isole d'abord l'enfance et je suppose, Mes Chers Amis, qu'au lieu d'être les charmants élèves de mon petit séminaire, assis sur ces bancs où vous faites si bonne figure, vous ne soyez que de petits sauvages, égarés et perdus au fond d'une forêt vierge de je ne sais quel monde inconnu. Là, ni religion, ni littérature ; l'enfance seule, livrée à elle-même... Oh ! que vous êtes mécon-

naissables ! C'est à peine si sur votre œil terni brille encore la lumière divine, « qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Et, permettez-moi cette expression, volontiers vous me feriez croire, avec quelque savant de nos jours, que, si on remonte le cours des âges, vous pourriez bien descendre de quelque orang-outang, ou d'un bimana quelconque. Vous riez, Mes Chers Enfants. Hélas ! cette descendance étrange est la doctrine qu'on prêche sérieusement aujourd'hui.... Ces gens-là ont en vérité une singulière façon de toiser notre nature : ils ne veulent pas qu'un Dieu se soit fait homme et ils consentent très volontiers à ce que l'homme soit venu d'un singe..... »

Les jeunes filles du Couvent de Notre-Dame le complimentent sur ses *Études du symbolisme*. Il leur a réservé un chapitre inédit :

« En somme, dit-il en finissant, Mes Chères Enfants, je ne connais que deux sortes de couronnes sans épines : la vôtre et celle des saints : la vôtre, parce qu'elle est le prix de votre travail ; celle des saints, qui est la récompense de la grande victoire remportée sur le monde par la foi. Vous avez su mériter la première, ne négligez rien pour mériter la seconde. Vous m'avez parlé en des termes charmants du livre que j'ai publié cette année et où j'ai essayé d'interpréter quelques symboles de la nature. Mais la couronne est aussi un symbole et j'ai gardé exprès ce petit chapitre inédit de la couronne pour la distribution des prix du Couvent de Notre-Dame. »

Sous le couvert du symbolisme encore, il commente les symboles du Laurier qui couronne

les lauréats de la distribution, et débute ainsi :

« La pensée m'est venue, Mes Chers Enfants, de clore, ce matin, les exercices de votre année scolaire par une petite leçon d'histoire naturelle qui fera très bien suite à l'éloquente leçon de mathématiques que vous venez d'entendre. L'observation que j'ai faite et qui sera l'objet de cette leçon, n'a été jusqu'à présent, que je sache, consignée dans aucun livre et je ne serais pas surpris que le terre-à-terre de la science voulût m'en contester la justesse. Mais vous savez que depuis longtemps je me suis livré à des études d'histoire naturelle que je nommerai transcendentes. C'est le fruit de mes études que je vous apporte en ce moment. Cette leçon, d'ailleurs, pourra être utile à plusieurs parmi vous, sinon pour cette année, du moins pour les années qui suivront ; enfin, c'est une dernière leçon et vous l'écouteriez avec plaisir à l'approche de vos vacances, de ces vacances tant désirées et surtout si bien méritées qui, vous ramenant au sein de vos familles, vont élargir pour vous l'horizon un peu étroit du collège et vont placer devant vos yeux tous les spectacles de la campagne et de la belle nature. »

Quelquefois, son ton s'élève et rencontre la grande éloquence, comme ce jour où, traitant de la culture de l'esprit, il expose la méthode de l'incrédulité :

« Et quant à la méthode, dit-il, elle se résume en ces deux mots : la critique et la nuance.

« Qu'est-ce que la critique et qu'est-ce que la nuance ? La critique, c'est de ne rien affirmer ; et la nuance, c'est de ne rien conclure.



« Ainsi, lorsque Pilate disait, en tournant le dos : Qu'est-ce que la vérité ? il faisait de la critique ; et lorsqu'en condamnant le Juste, il se lavait les mains.... il faisait de la nuance.

« Où en sommes-nous, Messieurs, et où allons-nous ? O temps ! O livres !.... Mais, je vous l'ai dit, le vaisseau a perdu ses ancres. Dieu en a donné deux à l'homme, et, s'il ne s'y tient pas, le vaisseau sombre.... : La foi et la raison ; la foi et la science. Saint Thomas a écrit sa « *Somme* » avec sa foi et sa raison. En philosophie, nous nous en tenons là. Bossuet a écrit son « *Histoire* » avec sa foi et avec sa science. En histoire, nous nous en tenons là.... Et, quant à l'Évangile, nous préférons ce divin livre que vingt siècles émus nous présentent à genoux, au roman qu'on nous chante avec un chalumeau d'idylle..... Et, rejetant loin de nous d'indignes et ridicules blasphèmes, nous nous écrivons avec Simon-Pierre : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.... ! » (*Applaudissements*).

Les élèves des diverses institutions diocésaines l'aimaient et le lui témoignaient naïvement par leurs vivats et leurs battements de mains, dès qu'il apparaissait au milieu d'eux. Il souriait à leur touchante affection et les en remerciait en un doux langage, qui trouvait toujours le chemin du cœur, en s'insinuant par l'esprit, comme quand il disait aux élèves du Petit-Séminaire de Limoux ces quelques mots si délicats et si bons, par lesquels nous voulons clore nos citations :

« Mes Chers Enfants, je vous remercie de l'agréable soirée que vous m'avez fait passer.

Vous m'avez ainsi procuré l'occasion de mieux vous connaître. Je ne vous avais pas encore vus et cependant je vous ai reconnus tout de suite. J'ai parfaitement retrouvé en vous mon cher Petit-Séminaire de Carcassonne, le même esprit de piété, le même zèle, et, laissez-moi vous le dire aussi, la même affection pour votre Evêque. Vous m'avez adressé un charmant compliment que j'ai cru bien saisir. Vous vous êtes comparés à de jolis oiseaux, ce qui est très juste, et vous me comparez au soleil, ce qui l'est moins. Mais, laissez-moi vous dire que je me sens assez de lumière et assez de chaleur dans le cœur pour vous réchauffer et vous aimer chaque jour davantage. »

## CHAPITRE VIII

### L'ÉPISCOPAT

#### PÉRIODE DE LUTTES

« De tous les maux qui peuvent désoler ici-bas l'Église de Jésus-Christ, nul n'est plus à redouter que le mutisme des pasteurs. Leur parole seule maintient la saine doctrine, l'accomplissement de la loi, la pratique des vertus chrétiennes ; mais surtout elle est l'unique force qui résiste aux puissances du siècle, quand elles se lèvent en frémissant contre le Seigneur et contre son Christ. Tant que les pasteurs élèvent la voix, tant qu'ils répètent avec les Apôtres : « Nous ne pouvons pas ne pas parler », le troupeau est en sûreté. Pour que l'Église n'ait rien à craindre, je ne demande pas que les loups cessent de hurler ; mais je demande que les chiens aboient<sup>1</sup>. »

Monseigneur de la Bouillerie est tout dans ces paroles, qui sont de lui, comme les suivantes :

« C'est, dit saint Augustin, en figure de ces

<sup>1</sup> *Symbolisme de la nature animée*, Le Chien, VIII.

intrépides gardiens du logis, que les trois cents soldats de Gédéon, chargés par Dieu du salut d'Israël, dédaignent de se courber à genoux pour étancher leur soif, et, prenant l'eau dans leurs mains, la lèchent avec leur langue, comme les chiens ont coutume de le faire. Aussi ces trois cents chiens de garde de la maison d'Israël suffisent-ils pour la protéger contre le peuple impie et Madian. »

« L'Eglise a encore aujourd'hui, elle ne cessera jamais d'avoir ces chiens vigilants qui la gardent et savent pousser le cri d'alerte : « Gardien, que se passe-t-il dans la nuit ? » Ils rôdent courageusement, et ils aboient sans crainte contre l'homme qui marche dans les ténèbres pour surprendre la Maison du Seigneur et pour la dévaster<sup>1</sup>. »

Il convient de voir comment le pieux Evêque sut, en toute occasion, se montrer le vaillant d'Israël qui veille dans la nuit pour signaler l'approche ou repousser l'attaque de l'ennemi.

## I

Le R. P. Regnault lui avait soumis ses deux volumes sur *Christophe de Beaumont*. Monseigneur de la Bouillerie en fut enchanté. Il voulut écrire une sorte de préface pour cette remarquable étude historique, où, dans la fermeté de l'archevêque de Paris, victime des jansénistes et des philosophes, il trouvait l'idéal

<sup>1</sup> *Ibid.*, III.

de l'évêque docteur, en qui il redoutait par-dessus tout de rencontrer « un chien muet. »

Le 4 avril 1882, il écrivait à l'auteur de *Christophe de Beaumont* une lettre longuement motivée : « C'est précisément en des jours semblables (à ceux que traversa l'illustre archevêque) que, pour relever et réjouir son Eglise, Dieu suscite les grands évêques !... Un grand évêque !... je m'en fais une très haute idée !... Mais, comment est-ce que je me le dépeins ? Il se révèle, à mon avis, par deux qualités maîtresses, qui semblent être son plus bel apanage : un inviolable attachement à la plus pure doctrine, une invincible fermeté de caractère. — La pureté de la doctrine, car l'évêque est docteur, et il ne lui est pas permis de ne pas l'être. — La fermeté du caractère, car il est le pasteur du troupeau contre les loups. » Il ajoutait plus loin : « De telles protestations ne sont pas seulement le cri de la conscience indignée, contre l'iniquité qui triomphe ; elles ont encore leur écho dans l'avenir. L'impartiale histoire leur fait droit et leur donne raison ; et celui qui, pour un grand nombre de ses contemporains, ne fut, il y a cent ans, qu'un prêtre fanatique, est historiquement aujourd'hui le grand évêque du dix-huitième siècle. »

Ce beau sujet de Christophe de Beaumont l'intéressa surtout, parce qu'il y avait trouvé les origines des doctrines qu'il combattait sans rémission au temps présent. Pour lui, les enseignements pervertis et les vérités amoindries, dont souffre la société contemporaine, avaient leur origine dans le Manichéisme : de là sa

grande admiration pour saint Augustin, dont il voulait expliquer les doctrines dans un livre resté à l'état d'ébauche ; dans l'Albigéisme, combattu par Pierre de Castelnau, qu'il a magnifiquement loué dans un très beau travail trop peu connu, et dont nous parlerons bientôt, et enfin dans le Jansénisme, associé et complice du Gallicanisme, au grand siècle. Les Jansénistes lui faisaient horreur. Après avoir voulu les peindre dans une série de portraits qu'il renonça à poursuivre, il n'eut, pendant plusieurs années, d'autre conseil et d'autre but à assigner aux études de l'un de ses disciples que la réalisation de cette pensée.

De mauvais jours se levaient pour l'Eglise et l'indépendance de son chef suprême. Sans crainte et sans forfanterie, l'Evêque de Carcassonne monte sur la brèche et n'en descend plus, jusqu'à ce que la mort vienne interrompre ses cris de sentinelle vigilante, ou, pour parler son langage symbolique, « ses aboiements de gardien du troupeau. »

## II

Nous ne referons pas ici en détail l'histoire des luttes qui marquèrent l'intervalle écoulé entre la guerre d'Italie et la guerre contre la Prusse. Ces choses sont bien connues. Il nous suffira de les indiquer pour suivre, dans leur ordre chronologique, les actes de l'Evêque de Carcassonne et la part prise par lui à la défense des droits du Saint-Siège de 1859 à 1870.

Dès que la guerre d'Italie fut déclarée, Monseigneur de la Bouillerie entra dans une angoisse qui se fait jour, d'abord avec sa réserve modeste et bonne, puis avec une énergie dont on ne le croyait pas capable, faisant écho aux revendications éloqu岸tes de ses collègues de Poitiers, d'Orléans, de Nîmes, qui s'alarmaient avec Pie IX des dangers que courait le pouvoir temporel du Pontificat suprême<sup>1</sup>.

« Il faut, écrit-il à son clergé en septembre 1859, qu'on sache que partout, en France comme en Italie, comme sur toute la surface du monde

<sup>1</sup> M. Eugène Veuillot l'a rappelé avec intérêt et nous sommes heureux de fortifier cette page de cet intéressant document :

« Lorsque Napoléon III, traître à sa parole, à ses devoirs, à ses intérêts, travailla contre le pouvoir temporel du Pape, Mgr de la Bouillerie fut, comme on devait y compter, du nombre des évêques qui condamnèrent le plus fortement la politique impériale. Son beau mandement de 1859 contre la brochure de M. de la Guéronnière: *Rome, la France et l'Italie*, fut de ceux que l'*Univers* ne put reproduire par suite d'un interdit du gouvernement. Il écrivit à ce sujet à M<sup>lle</sup> Elise Veuillot une lettre dont voici quelques lignes :

« Depuis le jour de cette inqualifiable mesure, je ne *dé-*  
« *colère* pas. Je m'en veux surtout que la pensée ne me soit  
« pas immédiatement venue de vous écrire, Mademoiselle,  
« pour vous prier de demander à votre frère de m'inscrire  
« parmi les évêques *protestants*. Je n'ai pas voulu écrire à  
« lui-même, pensant que, dans l'état présent, rien ne pou-  
« vait plus le compromettre que la correspondance d'un  
« évêque, et que la main qui empêche la publication d'un  
« mandement pourrait bien faire sauter le cachet d'une  
« lettre... Si nos prières et nos larmes ne peuvent être  
« connues de toute la France, elles arriveront, je l'espère,  
« sans craindre ni ministre, ni gendarme, jusqu'au trône  
« de Dieu, et elles obtiendront de sa part un acte de jus-  
« tice pour les uns, et de miséricorde pour les autres. »

catholique, une immense douleur répond à celle du Pontife ; et il importe que les Evêques, interprètes de cette douleur, ne la laissent ignorer à personne. Attachés de cœur au vicaire de Jésus-Christ, plus dévoués encore, s'il est possible, à la sainte cause de l'indépendance de l'Eglise, et convaincus que cette indépendance ne peut être sans le libre et complet exercice du pouvoir temporel des Papes, nous protestons contre un état de choses qui ne tend à rien moins qu'à bouleverser de fond en comble les conditions de la Papauté. Nous ne voulons ni d'un Pape français, ni d'un Pape autrichien, moins encore d'un Pape piémontais ; nous demandons qu'on respecte l'œuvre des siècles, et qu'un souffle démagogique ne l'emporte pas dans la balance sur l'épée de Charlemagne et de Napoléon. »

L'épiscopat français, confiant aux garanties que l'Empereur avait semblé vouloir donner aux intérêts de l'Eglise pendant les premières années de son règne, ne voulait pas irriter César ni paraître douter de sa sincérité : Monseigneur de la Bouillerie tire fort habilement parti de cette tactique et s'y conforme. Incontinent après son énergique protestation, il ajoute :

« Espérant, il est vrai, en la promesse auguste qui nous a été faite et qui nous demeure, nous ne pouvons croire que ce qui se passe aujourd'hui dure longtemps : mais les larmes que nous voyons couler des yeux de notre bien-aimé Père méritent qu'on nous pardonne les nôtres. Il pleure et nous pleurons... »



Monseigneur de la Bouillierie parle de larmes. A ce moment, en effet, elle coulaient abondamment de ses yeux. Dieu venait de lui imposer un de ces deuils de cœur auxquels il fut toujours si sensible, surtout alors, qu'il s'agissait de la mort de sa sainte et bien-aimée mère. Il écrivait à son prédécesseur, le 7 janvier 1860 : « Cette perte cruelle me laisse dans un bien grand vide. Ma mère venait chaque année passer son hiver avec moi : et mon exil ne date vraiment que de sa mort... Aux douleurs du fils sont venues s'ajouter pour moi les tristesses de l'Évêque, et je puis vous assurer que je pleure sur la mère de nos âmes qui est l'Église comme sur ma propre mère<sup>1</sup>. »

Les pamphlets d'Edmond About sur *la Question Romaine*, la célèbre brochure *le Pape et le Congrès* viennent bientôt solliciter sa vigilance. Il y répond, dès le Carême 1860, prenant pour thème de sa Pastorale *le Souverain Pontife*.

« Quand une pensée unique, écrit-il à ses chers diocésains, quand une préoccupation unique nous dominant, ne soyez point surpris que nous n'ayons aussi qu'une parole à vous adresser et qu'un sujet unique à traiter devant vous. »

L'heure d'ailleurs est pressante et le devoir a parlé, ainsi que le rappelle le fidèle pasteur : « Le beau diocèse qui nous est confié et qui, par une grâce toute spéciale de Dieu, a toujours su rejeter l'hérésie hors de son sein, est par cela même plus dévoué que tout autre au Siège Apos-

<sup>1</sup> Lettre de Monseigneur de la Bouillierie à Monseigneur de Bonnechose, communiquée à l'auteur par Monseigneur l'Évêque de Nîmes.

tolique, et parler à nos bien-aimés fils du successeur de Pierre, c'est leur tenir un langage qu'ils comprennent et qu'ils aiment. Mais c'est en même temps, aujourd'hui, obéir à une nécessité de notre saint ministère, et c'est répondre peut-être à beaucoup de besoins spirituels. Quand nous voyons des hommes, qui s'intitulent catholiques sincères, outrager le Pape dans leurs écrits, nous pouvons justement craindre que beaucoup d'esprits n'aient perdu la notion vraie du suprême Pontificat, que beaucoup de consciences ne soient faussées et beaucoup d'âmes en péril. Pourrions-nous garder le silence ? »

Suit une exposition magistrale des titres de la Papauté au respect et à l'obéissance du monde entier, et de ses droits au pouvoir temporel. Avec Bellarmin, l'Evêque montre que nul droit en Europe n'est plus légitimement acquis que celui des Papes ; comme lui, il enseigne que leur domination temporelle n'est pas seulement utile, mais nécessaire, pour sauvegarder l'indépendance de leur autorité spirituelle ; comme lui, il pose en principe que les deux souverainetés, ecclésiastique et politique, n'ont rien qui se contredise et qui soit un obstacle à leur union sur un même trône, parce que toutes deux sont bonnes, toutes deux louables, toutes deux établies par Dieu même, toutes deux enfin concourent à un même but, qui est le bonheur de l'homme.

« Il est vrai qu'au temps de Bellarmin on n'avait pas imaginé encore que les dogmes enchaînaient les lois, que la tradition divine

« paralysait l'activité humaine, que le patriotisme était condamné par la foi et que tout ce qui fait la vie des peuples, liberté, civilisation, progrès, tout s'éteignait chez un peuple croyant<sup>1</sup> ! »

« Ah ! conclut-il, si nous sommes réduit à vous rappeler de si tristes doctrines, nous voulons le répéter en terminant, c'est que notre charge nous impose de vous prémunir et de vous instruire ; c'est que nous sommes à l'heure où il nous est commandé de crier sans nous lasser : *Clama, ne cesses* ; c'est que, chargé par Jésus-Christ de garder le troupeau qui nous est confié, nous voudrions le soustraire tout entier à la dent meurtrière de l'erreur. »

Cela dit, il voulut porter au Pape, dont il venait de défendre solennellement les droits sacrés, l'hommage de sa filiale vénération : « J'étais avide, dit-il, de contempler le grand Pontife, si calme au milieu des orages, et n'opposant à la tempête qu'un front noble et un visage souriant. J'étais insatiable de l'entendre, très juste appréciateur des faits et des hommes, les jugeant comme ils doivent être jugés, mais n'ayant, pour tant d'esprits aveugles et de cœurs rebelles, que des paroles d'indulgence et de bonté. »

Il avait voulu se rendre compte par lui-même de la situation faite à l'Église et à son Chef. Autour du trône pontifical, accouraient de généreux Croisés, parmi lesquels il trouvait de ses diocésains<sup>2</sup>, commandés par un de nos grands

<sup>1</sup> *Le Pape et le Congrès.*

<sup>2</sup> Plus particulièrement le frère de M<sup>lle</sup> Louise de Sabran-

capitaines qu'il voyait « avec une fierté toute française tenir, d'une main ferme et habile, l'étendard de l'Église. » Il en rapporta de sinistres pressentiments, comme il l'écrivait en entrant dans sa ville épiscopale : « Les temps sont mauvais, disait-il à son clergé, le 11 juin 1860. Lorsque, à mon retour, je traversais l'Italie, cette terre encore sanglante de nos glorieux triomphes, de lugubres scènes m'attristaient. A Bologne, au moment où le saint archevêque mourait consumé par le chagrin, je m'entretenais quelques instants avec son digne vicaire-général, qui ne doutait pas que quelques jours après il ne fût incarcéré ; le surlendemain de mon départ, cette prédiction se réalisait. A Turin, j'arrivais le jour même où un ministre piémontais faisait comparaître à sa barre le Cardinal Corsi. Et lorsque je posais le pied sur la terre de France, une odieuse conjuration, traversant les mers, allait bouleverser la Sicile. Dans cette violente lutte du mal contre le bien, ce n'est pas trop que chacun fasse son devoir. Larmes, prières, amour, action personnelle, tout ce que l'homme de bien peut faire et peut donner, tout cela est nécessaire pour arrêter le torrent. »

Pontevès, Elzéar, duc actuel de Sabran et chef de la famille, qui s'illustra sur le champ de bataille et mérita la croix de Pie IX avant de mériter plus tard celle de la Légion d'honneur dans la guerre de 1870.

## III

Tout à coup, au milieu des angoisses et des tergiversations de la politique, retentit, comme un coup de foudre, la nouvelle de la glorieuse défaite de Lamoricière à Castelfidardo. Monseigneur de la Bouillerie était en Anjou. Il ordonna sans retard qu'un service solennel serait célébré, dans sa cathédrale, pour « l'âme des frères qui ont sacrifié leur vie à la défense des droits du Saint-Siège. » Il annonça qu'il y ferait lui-même leur éloge funèbre et il partit pour apporter à son peuple cette joie et cette consolation d'entendre louer, par la voix éloquente de l'Évêque, la postérité des Croisés.

Il prit pour texte : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*, et s'écria aussitôt : « Chose étonnante, Mes Frères, j'ai choisi ces paroles de l'apôtre saint Jean pour venir aujourd'hui vous parler de ces jeunes hommes qui moururent, écrasés par le nombre, sur un champ de bataille. Ils ne furent pas vainqueurs, mais vaincus ; les lauriers du triomphe n'ombragèrent pas leurs fronts que la mort avait pâlis, et nul chant de victoire n'accompagna leur dernier soupir ! Et cependant, victoire, Mes Frères, victoire ! Oui ! en présence de ce grand fait dont nous rappelons aujourd'hui le souvenir, en présence de cette foi si vive et si ardente, de ce dévouement héroïque qui exalte toutes les âmes, de cet accroissement donné, je ne crains pas de le dire, à l'honneur de l'Église et à l'honneur de ces

cœurs français, victoire ! c'est l'unique parole qui se rencontre sur mes lèvres. Ah ! je vous l'avouerai, je ne sais pas dans ces temps modernes de plus glorieuse victoire que cette défaite. »

Il le prouva. Son auditoire l'écoutait avec transport célébrer ce triomphe de la foi. On frémissait, en l'entendant s'écrier :

« Je contemple cette jeune légion que j'appellerais volontiers, avec l'un de mes plus célèbres collègues (Monseigneur l'Évêque d'Orléans), une autre légion thébaine, si je n'avais tant d'orgueil à dire qu'elle était en grande partie française. Je compte et recompte ces trois cents dont Gédéon n'eût pas retranché un seul de son armée d'élite, dont pas un n'a rebroussé chemin à nos Thermopyles chrétiennes. J'aime à me représenter ces jeunes héros, si grands par la naissance et devenus de si humbles soldats ; si comblés des dons de la fortune et devenus pauvres pour Jésus-Christ ; si habitués à la vie du luxe, et couchant sur la paille des bivouacs ; si entourés des affections les plus tendres, mais qui s'étaient élevés à cette hauteur de comprendre le mot le plus grand peut-être, mais le plus sévère, de l'Évangile : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. » Je ne les perds pas de vue au matin de Castelfidardo, priant, comme l'a dit une éloquente voix (Monseigneur Gerbet), sur l'affût des canons et se faisant des croix avec la garde de leurs épées ; oui, avant le combat priant comme des saints, mais au moment du feu pointant leurs pièces et brandissant leurs sabres

comme le savent faire des soldats français. »

Ces souvenirs transportaient son âme ardente. Ils lui dictaient des cris d'indignation : « Et, disait-il, l'on a bien osé imprimer ces jours-ci que le drapeau de l'Eglise ne valait pas, pour soutenir les courages, le drapeau de la France ! » Puis, montrant du doigt le porte-drapeau du bataillon franco-belge, M. Arthur de Cavailly, son diocésain, présent dans l'assistance : « Demandez-le, s'écria-t-il, demandez-le à l'un de nos braves, il est ici ; demandez-lui s'il a su défendre son drapeau. »

La défaite de Castelfidardo était une victoire. Il l'avait annoncé, il voulut achever de le démontrer. » Vous me demandez mes raisons, dit-il en finissant, je vous les donne, écoutez-les. »

« La victoire, pour nous, ce n'est pas seulement de prendre des villes et de gagner des batailles ; notre victoire, c'est de triompher de l'incrédulité par la foi, de l'engourdissement et de la torpeur par l'héroïsme, de la sensualité par le martyre. Eh bien ! dans ce siècle où nous sommes, siècle si froid qu'à juste titre on pourrait le nommer le pôle glacé des temps, siècle où nulle fibre humaine ne vibre plus pour les saintes causes, siècle d'affaiblissement et d'affadissement, siècle où pullulent les fils de Voltaire, où sont rares les fils des Croisés, voir ces fils des Croisés reprendre d'une main haute le blason et le drapeau de leurs pères, frissonner à l'appel d'une sainte cause dont les succès ou les revers ne se cotent pas à la Bourse, tout quitter pour cette cause, patrie, famille, fortune ; marcher au

feu, se battre et mourir comme des héros ; je dis, Mes Frères, qu'un tel spectacle donné au monde, c'est une victoire. Une victoire, pourquoi encore ? C'est que, dans ce grand jour, nous avons semé du sang pour qu'il germe des chrétiens ; c'est que nous avons prouvé que cette foi n'était pas morte qui enfantait de tels courages ; c'est que nous avons protesté contre l'hypocrisie et l'iniquité de nos vainqueurs ; c'est que nous avons donné à l'Europe et au monde une leçon dont ils avaient besoin, leçon de dévouement, d'honneur et d'attachement à l'Eglise de Dieu. »

Ce discours eut un retentissement considérable. Imprimé, il eut de nombreuses éditions et ne contribua pas peu à la généreuse contribution que le diocèse de Carcassonne apporta dès lors au Denier de Saint-Pierre.

L'un des premiers dans l'épiscopat français, dès le commencement de l'année 1860, il avait organisé cette œuvre autour de lui. Au lendemain de son discours, il conjura son clergé de donner un nouvel élan à cette contribution de la piété catholique envers le Père commun des fidèles.

« Depuis que j'ai fait un premier appel, écrivait-il à la date du 8 décembre, les temps alors mauvais sont devenus pires : l'abîme a appelé l'abîme. Une première spoliation sacrilège, celle des Romagnes, n'a été que le prélude de la seconde, qu'il m'a été donné de flétrir publiquement, dans une occasion récente ; et le Pape, aujourd'hui réduit à l'état de dénûment que lui prédisait, il y a un an à peine, une trop



prophétique brochure, se voit dans l'impossibilité matérielle de subvenir aux plus indispensables dépenses et aux frais qu'exige le gouvernement de l'Eglise de Dieu. »

## IV

Lacordaire venait de mourir. « Lorsque cet homme illustre fut enlevé à l'Eglise, raconte modestement Monseigneur de la Bouillerie, je fus appelé à prononcer son oraison funèbre. » C'est tout. En réalité, cet éloge funèbre, à peu près improvisé, dépassa l'attente de tous ses auditeurs, si exigeante qu'elle pût l'être à bon droit en présence d'un tel mort.

Le Père Chocarne, qui n'en parlait que d'après ses souvenirs, a pu écrire, dans sa belle *Vie intime du P. Lacordaire* : « A l'issue de la messe, Monseigneur de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, prononça l'éloge funèbre du Père. Nous regrettons que ce discours n'ait pas été publié. Pris à l'improviste, Monseigneur de la Bouillerie se livra aux inspirations de son cœur et de sa foi, et sut trouver, pour pleurer son illustre ami, les accents de la plus sublime éloquence. Au reste, Monseigneur de la Bouillerie n'a si bien réussi à faire comprendre, admirer et aimer le Père Lacordaire, que parce que, mieux que tout autre, il était fait pour le comprendre, l'admirer et l'aimer. »

L'orateur débuta par un simple texte de *l'Imitation*, qui l'amena à étudier, chez son héros,

« un génie pur et un génie simple : un génie pur dont le souffle ne sut jamais qu'élever les âmes ; un génie simple et qui s'abaisse vers l'enfance pour la porter vers Dieu ; tel a été, si je ne me trompe, celui que nous pleurons...<sup>1</sup>. »

Cela dit, le panégyriste allait humblement au-devant de l'objection :

« Je ne me le dissimule pas, Messieurs, borner à cet apostolat l'action d'un homme qui a marché de pair avec les plus hautes intelligences de son siècle, et qui a été l'homme de la France entière, c'est peut-être rétrécir le cadre ; c'est raccourcir cette grande image ; mais c'est aussi la mettre davantage à la portée et à la mesure du peintre..... Et puis, ce n'est pas un long discours que vous me demandez aujourd'hui : la mort est encore là ; la blessure est encore ouverte ; le deuil est trop prochain. Des larmes, des larmes et non pas des paroles !!!.... Vous avez pensé que ma voix suffirait à vos larmes ; vous avez cru que ma parole amie saurait mieux les interpréter. Ah ! je vous en remercie. Mais je ne donnerai pas plus que vous ne m'avez demandé.... »

Il donna bien plus qu'on n'attendait : « Nous frémissions d'enthousiasme, » raconte un des témoins, quand, se tournant vers l'illustre mort, étendu dans son cercueil glorieux, il s'écria, d'un ton de voix trempé de larmes :

« En vérité, ô mon père, malgré nos douleurs de ce jour, je vous féliciterais, si vos oreilles

<sup>1</sup> Il y a deux ailes qui soulèvent l'homme vers Dieu : la pureté et la simplicité.

déjà fermées à tous les bruits de ce monde n'avaient pu entendre la parole cruelle qui comparait naguère cette société sainte<sup>1</sup> à des réunions profanes et impies; ceux qui aiment et pratiquent la loi de Jésus-Christ, à des gens qui la foulent aux pieds; ..... qui comparait nos Conférences à des loges, et à une philanthropie douteuse, la charité la plus sincère!!..... Mais, pour nous qui vivons, nous avons pu entendre et subir ces choses, et après nous être vus menacés dans notre citadelle la plus haute, qui est le Souverain Pontife, il a fallu nous voir poursuivis et insultés jusque dans notre dernier refuge, celui que nous avons le droit, ce me semble, de croire inviolable et sacré: la charité chrétienne. »

Cette allusion, ou plutôt cette réponse vraiment épiscopale à la cruelle circulaire du 16 octobre 1861, où M. de Persigny, alors ministre de l'intérieur, avait mis sur la même ligne la Franc-Maçonnerie et la Société de Saint-Vincent de Paul, louant la première et réservant ses rigueurs pour la seconde, qu'il décapitait de son conseil général, fut comme un soulagement pour l'auditoire, pressé dans la chapelle de l'église de Sorèze. Mais, il valut à l'orateur des menaces et des prohibitions rigoureuses. On interdit la publication du discours, réclamé par les instances de la France entière, désireuse de savoir quels accueils dignes de lui avaient retenti sur la tombe encore ouverte du plus grand

<sup>1</sup> La Société de Saint-Vincent de Paul, fondée sous le patronage de Lacordaire.

orateur de ce siècle. Il a fallu la chute du régime impérial pour livrer à la publicité cette page d'éloquence, une des plus belles qui soient sorties de son cœur.

De son cœur aussi sortit cette illusion, ou mieux ce ressouvenir présent à la pensée de tous : «..... Je ne l'oublierai jamais. Ah ! Messieurs, pourquoi ne pas rappeler l'un des meilleurs souvenirs de ma vie ! Votre Père m'avait demandé de présider moi-même l'une de ces solennités de famille à Sorèze, et il avait voulu que ma parole se joignît à la sienne Ah ! nos deux voix étaient trop inégales ; et mes notes trop faibles se perdaient parmi ses accords... Mais il était si bon et si simple !... Ce concert lui plaisait comme les concerts de la nature où, à travers les grondements sublimes du tonnerre, on aime à entendre encore le bruit plus doux du ruisseau qui coule. Je ne vous aurai parlé, Mes Enfants, qu'alors et aujourd'hui : alors, quand, je parais vos fronts de couronnes frêles et périssables : aujourd'hui, quand, me faisant l'organe de vos filiales douleurs, je viens déposer avec vous sur ce front pâle et glorieux la couronne de l'immortalité... »

## V

Cependant, Monseigneur de la Bouillerie ne cessait d'avoir le regard tourné du côté où lui apparaissaient imminents les périls de la Papauté. M. de la Guéronnière publiait sa brochure

sur *Rome, la France et l'Italie*. L'attaque devenait directe et le but poursuivi se démasquait de plus en plus. L'évêque de Carcassonne crut le moment venu de s'en expliquer sous la forme pastorale :

« J'ai suivi, écrit-il à son clergé, avec une très grande attention les événements qui se sont succédé depuis un mois. Ils ont amené la Papauté et l'Église à de telles extrémités, qu'en face de si graves circonstances, je ne crois pas devoir me taire. La parole de votre Evêque vous est due, chaque fois que les intérêts sacrés qui vous sont confiés la réclament.

« La publication des documents relatifs aux affaires de l'Italie, l'apparition d'une nouvelle brochure, où l'anonyme n'est plus gardé, mais qui revêt le caractère officiel d'un homme attaché au Conseil d'Etat, les importantes discussions commencées aux Chambres, sont autant de pièces du grand procès qui se juge aujourd'hui dans le monde et où l'accusé n'est autre que le Vicaire de Jésus-Christ.

« Il m'appartient, Messieurs, de vous éclairer sur les *moyens* que l'accusation emploie. Cette cause, d'ailleurs, n'est pas seulement celle du Souverain Pontife ; elle est la mienne, elle est la vôtre : et il est juste que vous sachiez par moi ce dont on nous prétend coupables.

« Au fond, tout revient à dire que le Pape a eu tort de ne pas suivre les conseils qu'on lui a donnés. On ajoute que, si l'Épiscopat français a soutenu le Souverain Pontife dans cette ligne de conduite, il n'a fait qu'obéir lui-même à la pression des anciens partis. Enfin, pour se rendre

plus facile un succès qui l'est déjà trop, on constate l'inutilité de nos efforts, et on déclare que l'opinion nous condamne... »

Cela dit, et dans un langage clair, mesuré, mais ferme, il réfute chacun de ces trois points.

Il invoque sa propre expérience et le témoignage de quelqu'un qui a vu de près :

« J'ai habité longtemps l'Italie, dit-il ; je l'ai traversée, l'année dernière. Dans les villes italiennes, il y a une certaine classe d'hommes dévoués d'avance à toute pensée et à tout homme qui représentent la révolution, beaucoup plus mazzinienne et garibaldienne que sarde. Cette classe a demandé des réformes ; mais elle a préféré l'annexion ; et si demain, on lui laisse le choix entre le Piémont et Mazzini, elle optera pour Mazzini.

« Quant au vrai peuple de l'Italie, il demandait à être ce qu'il était. Des réformes — il n'y songeait guère : et ce que je puis affirmer, c'est qu'il goûte très peu, en ce moment, la réforme piémontaise d'un impôt exorbitant, et la réforme de la conscription qui lui vient de Turin. Le peuple n'eût jamais demandé cette double réforme au Pape. »

S'enhardissant, il rappelle au pouvoir ses promesses et constate que ce n'est pas du côté des évêques que sont les torts :

« Nous étions si peu hostiles, s'écrie-t-il, qu'on nous a accusés d'être dévoués ; mais on a tellement bien compris que le dévouement des évêques, quel qu'il fût, ne tiendrait pas à la première atteinte portée aux droits du Saint-Père, qu'à la veille d'entrer en Italie, on nous a fait

force promesses. Il n'y a pas en France une chancellerie épiscopale où ces promesses ne soient relatées dans nos Lettres, nos Circulaires, nos Mandements. Comment a-t-on tenu ce qu'on nous avait promis? Aujourd'hui, on répond à tout par une phrase unique : La France n'a pas pu; et c'est là le mot suprême de tous les actes officiels, de toutes les brochures semi-officielles. La France n'a pas pu! — nous n'acceptons pas cette réponse : trop Français pour la croire fondée, trop Catholiques pour la subir... »

Pie IX appela auprès de lui cet épiscopat fidèle. L'évêque de Carcassonne partit des premiers. C'était à l'occasion de la canonisation des Martyrs Japonais en 1860.

Après deux ans d'absence, il retrouva Pie IX « toujours le meilleur des pères, accueillant avec amour ses fils chéris ». L'Allocution du 9 juin l'enthousiasma, parce qu'il y trouva la condamnation des erreurs contre lesquelles sa ferme doctrine avait toujours réagi. Il prit une grande part à l'adresse des Evêques en réponse à cette allocution, et souscrivit, avec un élan dont toutes ses lettres témoignent, à la célèbre adhésion qui termine l'adresse :

« Nous condamnons les erreurs que vous avez  
« condamnées, nous rejetons et délestons les doc-  
« trines nouvelles et étrangères, qui se propa-  
« gent au détriment de l'Eglise de J.-C. Nous  
« condamnons et réproouvons les sacrilèges, les  
« rapines, les violations de l'immunité ecclésias-  
« tique, et les autres forfaits commis contre  
« l'Eglise et le Saint-Siège. »

Le rôle qu'il avait joué dans cette auguste ré-

union de l'Eglise à Rome lui valut au retour une ovation, dont il disait, en écrivant à son clergé :

« Lorsque je rentrais, naguère, dans ma ville épiscopale, au milieu d'une manifestation touchante dont j'ai gardé doublement le souvenir, et parce qu'elle attestait les sentiments de cette Cité en faveur du successeur de Pierre, et parce qu'elle me semblait le témoignage d'une filiale et tendre affection qui accueillait mon retour, je résumais ainsi mes premières impressions de voyage, en présence des nombreux fidèles réunis dans mon église Cathédrale : je leur disais que j'avais vu L'EGLISE!... l'Eglise dans sa plus visible unité ; l'Eglise dans le plus complet développement de son admirable force morale.

« Je ne reviendrai pas, Messieurs, sur le tableau que je traçais alors de ces trois cents Evêques, accourant à l'appel de leur commun Père des plus lointaines extrémités du monde, divers par leur origine, divers par leur langage, divers par leur costume, et cependant si unis par une même foi et par un même amour, en sorte que l'Eglise apparaissait vraiment à Rome, *comme une reine assise à la droite de son divin époux, revêtue de sa robe d'or, avec des franges diversement ornées...* »

Peu de temps après, la crise cotonnière, qui frappa les ouvriers rouennais, lui fournit l'occasion, en répondant à l'appel de son prédécesseur et en implorant la charité de ses ouailles, au profit des diocésains de leur ancien évêque, de rappeler les droits de la charité chrétienne.

Le *Journal des Débats* avait violemment reven-



diqué, pour la philanthropie, des droits acquis depuis dix huit siècles à l'action de l'Eglise. Victor Hugo venait, dans ses *Misérables*, d'apporter l'appui de son immense talent à la thèse des *Débats*. L'évêque de Carcassonne, répondant à l'appel de son vieil ami et coopérateur dans les initiatives charitables de son ministère à Paris, fait écho aux réclamations d'Augustin Cochin et s'écrie, lui aussi :

« Charité ! charité chrétienne ! Parole magique qui devrait être entendue d'un pôle à l'autre, et qui, mise en pratique, ne laisserait plus, dans le monde, une seule misère sans soulagement ! Ah ! nous ne le savons que trop, on se raille souvent aujourd'hui de notre charité chrétienne et on la déclare impuissante ; on prétend la perfectionner, la séculariser, l'humaniser, la *civiliser*, et volontiers on laisserait nos aumônes s'enfouir dans nos sanctuaires, avec nos vieilles et saintes croyances. Prenons garde, que cette glaciale atmosphère de l'esprit du siècle ne refroidisse la charité de nos âmes : on aura beau faire, croyez-le bien ; Jésus-Christ que nous servons est et sera toujours la plus solide ressource du pauvre ; nul cœur plus que le cœur chrétien ne se dilatera en sa faveur ; l'arbre de la charité ne produira tous ses fruits et n'étendra son ombre sur tous les malheureux, qu'autant que l'aumône vraiment chrétienne lui servira de sève et de racine. L'obole de la pauvre veuve, que le Sauveur a louée dans son Evangile, a rapporté aux indigents plus de millions que n'en pourront créer tous les systèmes ensemble de la philanthropie moderne. Le jour

qu'on cessera de donner au nom de Jésus-Christ, nous craignons fort qu'on ne sache plus et qu'on ne veuille plus donner au nom d'un intérêt quelconque... »

Les attaques contre la divinité de Notre-Seigneur et les sourdes mais persévérantes machinations dirigées contre l'Eglise répandaient sur l'existence de l'Evêque de Carcassonne une incurable tristesse. Le début de son beau mandement de 1864 sur l'*Erreur et la Vérité* en témoigne :

« En face des violentes attaques dont Jésus-Christ et son Eglise sont aujourd'hui l'objet, le premier sentiment de l'âme chrétienne est celui d'une indicible douleur. Elle s'écrie avec le roi prophète : « Les larmes sont devenues mon « pain du jour et de la nuit, parce que j'entends « chaque jour répéter cette parole : Où est mon « Dieu ! »

Son voisin de diocèse et de cœur succomba tout à coup aux atteintes d'une attaque foudroyante de choléra sporadique. Le clergé de Perpignan désira que le premier éloge de Gerbet fût prononcé par son plus fidèle interprète, par l'évêque qui s'était peut-être le plus fraternellement réjoui de retrouver, dans le *Syllabus*, les condamnations et les censures déjà portées par l'évêque de Perpignan dans un Mandement célèbre. Monseigneur de la Bouillerie se prêta volontiers à ce pieux et filial désir, qui répondait à un vœu secret de son cœur.

« C'est le tribut de mes larmes, dit-il en se trouvant en face du cercueil de son ami, que je viens aujourd'hui vous apporter, bien plus qu'un tri-

but de louanges. Les larmes viennent les premières, et en présence d'un tel cercueil, elles coulent facilement. Les louanges sont plus tardives ; elles méritent d'être longuement méditées, pour être dignes de Celui qui en est l'objet... Prévenu hier, j'accours ; je viens avec ces Prélats augustes, avec ce vénérable Chapitre, avec tout ce Clergé et toute cette ville émue ; et je pleure avec vous. Mais, à la vue d'un si grand homme, qui fut votre Père, je sens que mes larmes vont devenir un éloge, et le meilleur éloge. »

Puis, dans un langage qui semblait avoir emprunté au style de Gerbet ses harmonieuses périodes, il improvisa le plus complet et le plus suave éloge funèbre qui pût être fait de l'auteur du *Dogme générateur* et de l'*Esquisse de Rome chrétienne*.

Mais, d'autres souvenirs se mêlaient à ceux-là. La gloire de l'écrivain et les tendresses du pasteur avaient fait place un jour à l'ardeur du polémiste. L'Évêque de Carcassonne n'eut garde de l'oublier.

« Cependant, il y eut un jour où l'écho de vos montagnes fit retentir et apporta, jusqu'aux confins de l'Église, les accents de son éloquente voix... De sourdes rumeurs se faisaient entendre !!!... Rome ! Rome !... Les barbares sont aux portes de la Ville éternelle !... Et des quatre coins de l'Église, les Catholiques poussaient vers nous le cri d'alarme de la République romaine : *Caveant Consules*. Que les Consuls prennent garde. Nous, Consuls, je le dis avec fierté, nous n'avons pas failli à notre devoir, nous

avons su monter à la brèche, et nous avons prouvé que nous n'étions pas des chiens muets!... Mais, alors que nous nous portions au combat avec nos armures légères, avec la fronde et la pierre de David, lui, il semblait brandir dans ses mains l'épée céleste de Judas Machabée. Et quand nous poussions nos aboiements pour sauvegarder le troupeau et le Pasteur suprême du troupeau, il était comme le chien que l'Ordre illustre de Saint-Dominique a choisi pour son emblème, tenant à sa gueule une torche brillante et enflammée!... Ses magnifiques écrits furent alors un de nos soutiens les plus fermes, et lorsque, après la mêlée, nous vîmes tous nous agenouiller aux pieds de notre chef, il était là, comme Jeanne d'Arc, digne d'assister au triomphe, parce qu'il avait porté la bannière dans le combat. Et nous aimions à montrer du doigt celui qui avait si habilement manié le glaive, — le grand Évêque de Perpignan ! »

Ce magnifique mouvement produisit une impression profonde. On sentait courir dans l'auditoire un frisson. L'orateur le vit. Il s'arrêta. Puis, baissant son beau regard sur le cercueil où gisait ce grand mort, il dit, d'un ton ému qui s'en alla remuer les fibres les plus intimes dans la vaste enceinte :

« Et maintenant, tout cela est fini ! Et voilà ce qui reste de cet homme. Un coup de foudre vous l'a enlevé, quand il avait son front dans les cieux ! Oui, son front dans les cieux ! car sa dernière parole fut son dernier écrit, et son dernier écrit la condamnation de la grande impiété de nos jours. Contre cet homme qui a osé nier la

divinité du Sauveur, il écrivait la parole de Pierre : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant... » Il l'écrivait !... La plume tomba de ses mains ; et il se trouve face à face devant le Christ, Fils du Dieu vivant ! »

Peu de temps après, Monseigneur de la Bouillerie perdit son premier grand-vicaire, le vénérable abbé Baby, qui jouissait à bon droit de la confiance et de l'estime du clergé diocésain et qui avait un culte pour son évêque :

« Jamais, écrivait le reconnaissant prélat, aucun nuage n'a terni la sérénité de nos relations. J'avais sur lui la paternité du caractère et de la dignité, qui sont le propre de l'Évêque, et il avait sur moi la paternité de l'âge et d'une expérience consommée ; de sorte qu'entre lui et moi, c'était comme un indicible accord de sentiments et de pensées, où ce qu'il y a de plus paternel et de plus filial s'unissait harmonieusement. Il n'avait jamais cessé d'être pour moi le plus tendre, le plus soumis et le plus respectueux des fils : mais, à mesure que je voyais cette belle vie se détacher du monde et me quitter, je sentais qu'une sorte d'appui paternel était sur le point de me manquer, et je m'écriais dans mon chagrin : « Père, Père, le char d'Israël et son guide ! »

## VI

Tout à coup, vint de Rome ce qu'on a appelé « un coup de foudre, » l'Encyclique du 8 décembre 1864, suivie du *Syllabus* ou catalogue des

propositions condamnées par le Souverain Pontife. L'Évêque de Carcassonne avait reçu depuis longtemps confiance de cet acte, le plus considérable peut-être du Pontificat de Pie IX. Il en éprouva une immense joie. Toutes ses lettres témoignent de son enthousiasme et de son allégresse. Sans perdre un instant, il communiqua l'Encyclique à son clergé et voulut la publier solennellement lui-même, dans sa cathédrale. Il avait fixé la cérémonie au dimanche 8 janvier, quand une lettre ministérielle vint lui imposer silence. « Ce douloureux silence, écrivit-il aussitôt à ses prêtres, vous le comprendrez, Messieurs, et vous saurez l'interpréter <sup>1</sup>. »

Cependant, il lisait et relisait cette Encyclique. « C'est, disait-il, le catéchisme de la société régénérée par le Christianisme. » Tout l'édifice social chrétien en effet repose sur la vraie et saine intelligence de ces trois points : Vérité, Liberté, Autorité. Il entreprit d'en donner un commentaire, où il exposerait « fidèlement les principales doctrines de la Lettre Encyclique, » afin que ses fils spirituels pussent apprécier « l'importance et la beauté de ce grand acte. » Il le fit, à l'occasion du Carême. Son lumineux commentaire, fort loué par Pie IX, commençait ainsi :

« Vous avez su, Mes Frères, quel obstacle m'avait empêché de publier au milieu de vous la Lettre Encyclique du Souverain Pontife. J'ai cru devoir me borner d'abord à une protestation publique immédiate, pour interrompre la

<sup>1</sup> Circulaire du 4 janvier 1865.

prescription d'un droit certain inhérent à ma charge. Mais si une sage et respectueuse prudence m'a engagé alors à me taire, elle n'a pu cependant me conseiller de ne pas remplir auprès de vous ce que je considère comme le premier de mes devoirs. Je vous dois avant tout l'enseignement ; et celui que le Souverain Pontife charge les Évêques de communiquer à leurs peuples est d'une gravité si haute, que je ne puis plus tarder à vous le transmettre moi-même. »

Depuis, il ne cessa de crier, au sein de la tempête. « La Révolution est partout, écrivait-il en 1866, elle est dans les idées, elle est dans les institutions, elle est dans les lettres et dans les actes, elle s'empare de la société tout entière... Or, affirme-t-il après Pie IX, la société, depuis Jésus-Christ, n'a plus d'autres conditions vitales, que celles qu'elle puise dans le christianisme. Il faut qu'elle soit chrétienne sous peine de mort. Si elle rejette les principes chrétiens, elle se condamne à n'avoir plus de principes ; si elle abjure les vérités chrétiennes, elle donne, tête baissée, dans les plus folles erreurs ; si elle secoue le joug de la morale de Jésus-Christ, elle se livre à toutes les débauches de la chair. »

Ce fut sous l'inspiration des mêmes pensées que Monseigneur de la Bouillerie établit, en cette même année 1866, le culte du B. Pierre de Castelnau, moine cistercien du couvent de Font-Froide, légat du Saint-Siège, athlète intrépide de la foi contre les Manichéens du moyen âge, tué, sur les terres et à l'instigation du comte Raymond VI de Toulouse, à Saint-Gilles, en

haine de la mission qu'il avait héroïquement accomplie. Comme son quasi-voisin de Nîmes, Monseigneur Plantier, pour qui l'évêque de Carcassonne professait une vive et fraternelle admiration, il voulut, à cette occasion, « réveiller dans l'âme des fidèles une sainte horreur pour les doctrines que les Albigeois avaient essayé de faire prévaloir dans le Midi de la France, et dont l'esprit, sinon les formules, se retrouve dans les ouvrages de nos libres penseurs, comme la plupart de leurs pratiques sont remises en honneur dans nos loges maçonniques <sup>1</sup>. »

Le diocèse de Carcassonne avait été le principal théâtre de l'apostolat du légat d'Innocent III. En écrivant sa vie et en établissant son culte dans tout le diocèse, l'évêque de Carcassonne se plaisait à le rappeler, à la gloire de sa chère Église :

« Pierre de Castelnau, dit-il, mourut en défendant la foi de nos ancêtres contre les abominables doctrines de l'hérésie albigeoise. Il fut l'un des plus fermes et des plus fidèles serviteurs du grand pape Innocent III : il prit part à tous les hauts faits des premières années du XIII<sup>e</sup> siècle, qui ont immortalisé nos contrées ; et, si à cette époque fameuse se vérifia pour nous la belle prophétie de saint Hilaire : « qu'après la mort du saint Pontife, l'hérésie ne se fixerait jamais dans le diocèse de Carcassonne, » c'est après Dieu, à Pierre de Castelnau et à ses glorieux compagnons, que nous avons dû le salut de notre pays. »

<sup>1</sup> CLASTRON, *Vie de Monseigneur Plantier*, t. II, p. 46.



Cette étude historico-polémique est une des plus considérables dans l'œuvre générale de Monseigneur de la Bouillerie. Elle montre qu'il aurait pu utilement et fructueusement appliquer son talent à ce genre de travaux, pour lesquels d'ailleurs il avait beaucoup d'attrait. Mais, ici, nous devons surtout la mentionner au point de vue doctrinal. Il accentue ce côté essentiel de son ouvrage, de manière à mériter les attaques et les injures de la libre-pensée. Cela ne l'étonne point. « Je ne suis pas surpris, écrivait-il, que mon Pierre de Castelnau ait été attaqué par les libres-penseurs : mais la plaie de notre siècle est de ne pas traiter sérieusement les choses sérieuses <sup>1</sup>. »

## VII

Pie IX venait de convoquer l'épiscopat du monde catholique une fois de plus autour de lui. Cinq cents évêques répondirent à son appel, accourus de toute part pour célébrer avec le successeur de Pierre le glorieux centenaire du premier Pape. Dès les premiers jours de juin, Monseigneur de la Bouillerie arrivait à Rome et y prenait une part très active à la réalisation d'une grande pensée dont nous aurons bientôt à raconter les initiations.

Avant de s'acheminer vers la Ville Éternelle, il avait dû se rendre à Paris, et là, au sein de la brillante capitale, il n'avait pas manqué de vi-

<sup>1</sup> Lettre du 27 janvier 1867.

siter le beau palais, où l'industrie de tous les peuples avait réuni les incomparables trésors de l'Exposition universelle de 1867. Autour de lui, on s'extasiait, on s'enthousiasmait. Quant à lui, il disait : « Oui, tout cela est grand, tout cela fait honneur à l'intelligence de l'homme, et Dieu même y trouvera sa gloire !... Et cependant, l'ajouterai-je, je ne pouvais, tout en admirant, m'empêcher de m'adresser à moi-même cette question : Qu'y a-t-il là pour l'âme, cette âme créée à l'image de Dieu ? Qu'y a-t-il pour l'esprit, que Dieu n'a pas fait seulement pour produire des machines et des tissus, mais pour connaître et contempler la vérité ? Qu'y a-t-il enfin pour le cœur, qui ne se repose que dans l'infini ? Hélas ! à cette question, j'étais contraint de répondre : rien, rien, rien ! Et je me disais alors : Il faut à l'homme d'autres progrès ; il lui faut une autre grandeur, une autre félicité... » C'est sous l'impression de cette pensée qu'il était parti pour la Ville Eternelle.

Il s'en laissa dominer pendant tout son séjour à Rome, comme le témoigne cette exclamation, échappée à son cœur, au retour de ce saint voyage :

« O Rome, cité de Dieu, je puis donc aujourd'hui, en revenant parmi les miens, raconter de vous des choses glorieuses. J'ai vu la cité du monde, et mes yeux se baissaient pour regarder des atômes de matière qu'elle s'était efforcée d'embellir. J'ai vu la cité de Dieu, et mes regards s'élevaient pour contempler les dons célestes. Aussi, entre ces deux cités, quelle différence profonde d'allures, d'habitudes et d'aspect !

Dans l'une on riait, on folâtrait, on donnait des fêtes, des bals, des spectacles. A Rome, on était grave, on priait, on adorait Dieu ; on se serrait les uns contre les autres dans les liens d'une mutuelle et fraternelle charité. Ah ! c'est seulement à Rome que s'agitaient et se traitaient les grandes et souveraines questions qui intéressent l'humanité. »

Avant de quitter Rome, il fut reçu en audience, en même temps que Monseigneur Plantier, l'un de ses meilleurs amis. Les deux prélats présentèrent au Pape les prêtres de leurs diocèses qui les avaient suivis à Rome. M. l'abbé de Cabrières, aujourd'hui évêque de Montpellier, qui avait accompagné Monseigneur Plantier, écrivait à ce sujet : « Pie IX voulut bien s'arrêter devant chacun de nous, donner à tous sa main à baiser, et leur distribuer, avec le texte d'une allocution qui leur était spécialement adressée, une médaille de grand module, en bronze, frappée à l'occasion du centenaire, et qui représente les têtes des deux saints apôtres, pères de Rome et arbitres du monde : *Romæ parentes arbitrique gentium*. Le Pape a été d'une grâce égale à sa bonté. Avant de se retirer, il a voulu bénir « cette noble et chrétienne couronne. » Puis, prenant par la main les deux évêques, celui de Nîmes et celui de Carcassonne, il les a félicités de leur fraternelle amitié et de leur louable émulation pour le bien des âmes et la prospérité de l'Eglise : *Hi sunt duo olive et duo candelabra* <sup>1</sup>, a-t-il dit : « Ce sont deux oli-

<sup>1</sup> On lit dans l'*Apocalypse* : « Mes deux témoins... sont

viers et deux flambeaux d'une onction et d'une lumière égale<sup>1</sup>. »

Ce charmant épisode, connu à Carcassonne, rendit fiers les prêtres de Monseigneur de la Bouillerie. Aussi, quand, le 9 juillet 1867, il entra dans sa ville épiscopale, il y fut accueilli avec un enthousiasme incomparable. Le lendemain, dans son église cathédrale, devant une assemblée immense de clergé et de fidèles accourus de tous les points du diocèse, il prononçait une de ses plus chaleureuses improvisations.

« Je ne m'étais éloigné de vous, Mes bien Chers Fils, dit il tout d'abord, qu'afin d'aller puiser dans le cœur du Souverain-Pontife plus de force pour combattre contre les ennemis de votre âme, plus de science pour vous instruire, plus de sagesse pour vous gouverner, plus de zèle pour vous animer au bien, plus de dévouement et plus d'amour pour me sacrifier entièrement à vous. Je ne vous avais quittés que pour vous revenir plus uni en Celui qui est le centre de l'unité catholique. »

Ce ne furent point là de vaines paroles. Sans la crainte de multiplier trop les citations, nous aurions ici à reproduire de nobles accents qui, à plusieurs reprises, au lendemain de Mentana, durant les années 1867 et les suivantes, sortirent de cette âme épiscopale, de plus en plus ardemment dévouée aux moindres intérêts du Saint-Siège et à toutes les intentions de son Chef.

deux oliviers et deux chandeliers debouts en présence du Seigneur de la terre (XI, 4).

<sup>1</sup> CLASTRON, *op. cit.*, t. II, p. 227.

Les circulaires pour le denier de Saint-Pierre, les mandements de Carême, les allocutions multipliées, les lettres intimes, témoignent de cette préoccupation. Nous ne pouvons du moins omettre deux circonstances où elle se fit jour avec encore plus d'éclat.

Une première fois, c'était à Château du-Loir, en Octobre 1867. L'Évêque de Carcassonne avait promis de faire l'éloge funèbre d'un Évêque missionnaire, martyr de la foi, Monseigneur Berneux. L'occasion était belle de parler de Pie IX et de sa récente Encyclique. L'orateur n'eut garde de la laisser perdre.

« Toutefois, il fut un jour où, s'élevant plus haut que de coutume sur la chaire de son enseignement, il put dire, avec le Roi-Prophète : Mon cœur s'est déchargé d'une bonne parole : *Eruc-tavit cor meum verbum bonum* ; ce fut le jour sacré entre tous où, aux applaudissements de l'Eglise universelle, il publiait son immortelle lettre encyclique. Là, médecin habile, il indiquait du doigt le mal et le remède. Là, Samaritain charitable, il versait à la fois le vin et l'huile : l'huile par pitié pour nos misères, le vin pour relever nos faiblesses... Ah ! franchement, nous en avons besoin, nous allions nous laisser emporter par ce torrent quasi irrésistible qu'on appelle l'opinion de son temps. Maintenant, nos croyances sont rassises, nos principes sont raffermis ; plus de doutes, plus de subterfuges, plus d'ambage. Rome a parlé ; la cause est finie ! »

C'est encore à l'Encyclique qu'il emprunte cet autre trait, qui fit sourire. « Notre siècle a vu depuis peu d'années commencer et poursuivre

ces lointaines expéditions qu'il a nommées de l'extrême Orient, et où le drapeau de la France s'est montré comme toujours glorieux et invincible. Vous le dirai-je, mes Frères, j'approuve de toute mon âme ces guerrières entreprises, parce qu'elles peuvent être une aide puissante et une salutaire protection pour la parole de nos missionnaires. — Une aide, une protection : c'est de l'Encyclique toute pure, vous le savez..... Et vous savez aussi que je l'aime...

La seconde fut son adhésion « franche et complète » à l'écrit de Monseigneur Dupanloup relatif à la célèbre circulaire de M. Duruy sur l'éducation des filles.

« Il convenait, écrit Monseigneur de la Bouillerie, que la gravité de cette Circulaire, gravité exceptionnelle, fût signalée au monde catholique : et vous vous êtes acquitté de cette tâche, Monseigneur, avec une force de bon sens et un bonheur d'expression qui ne laissent à vos collègues que le devoir très facile et très doux de vous féliciter. »

La lettre d'adhésion, très fermement motivée, très spirituelle, se terminait par ce trait : « Je n'ignore pas, Monseigneur, que les cours de jeunes filles ont été inaugurés très vite, inaugurés chez vous, dans votre ville épiscopale, et à la porte de votre palais. Faut-il vous l'avouer, Monseigneur ? Pour ma part, je n'ai pas très bien saisi le bon goût de cette initiative empressée. Serait-ce par hasard que le bon goût et la délicatesse des sentiments ne feraient pas partie du programme des nouveaux cours de M. le ministre ?... Au surplus, cet incident regret-

table ne peut avoir pour votre Diocèse des conséquences très graves. On s'effraie moins de la substance malsaine, quand on a près de soi l'antidote. »

Pour être complet, il nous faudrait parler ici avec quelque détail des initiatives prises par l'Evêque de Carcassonne à Notre-Dame de la Garde de Marseille, à Notre-Dame de Marceille près de Limoux, à Mazères et à Prouille, à Font-Froide et à Lourdes. Nous devrions rappeler les panégyriques de sainte Germaine, de saint François d'Assise, de saint Dominique, etc., et montrer comment, chez Monseigneur de la Bouillèrie, le cœur reposait toujours l'esprit, et la piété se mêlait à la lutte. Mais, nous avons hâte d'arriver à la plus belle page de sa vie épiscopale, dont il remerciait Dieu avec tant d'élan d'avoir embelli sa carrière de pasteur et de prince de l'Eglise.

## CHAPITRE IX

### LE CONCILE

« — Avez vous entendu parler de l'éventualité prochaine d'un Concile OEcuménique? L'évêque de Nîmes m'assure avoir reçu à cet égard des renseignements certains. »

Monseigneur de la Bouillerie écrivait cela, à la date du 11 décembre 1865, quatre ans dès lors avant ce qu'il appellera « l'instant le plus solennel de la grande vie de Pie IX, lorsque, placé si haut par le malheur autant que par la vertu, l'auguste Pontife va mettre le sceau à sa gloire en convoquant un concile général <sup>1</sup> ».

#### I

A partir de ce moment, toute sa correspondance témoigne d'une vive préoccupation à cet égard. Le 30 août 1867, tout en se plaignant de ce que « ces questions essentiellement secrètes soient devenues si vite la proie des journaux »,

<sup>1</sup> Discours à l'occasion du départ pour le Concile.



il s'inquiète des questions « plus considérables » que réserve le Concile.

Au Carême de 1869, il consacre sa Pastorale aux questions que l'approche du grand événement soulevait de toute part. Il écrit à l'un de ses amis qui le félicitait sur cet acte, où la notion et l'unité des Conciles généraux étaient mises dans tout leur jour : « Je suis bien aise que mon mandement sur le Concile vous ait fait plaisir. Je crois effectivement, toute fausse modestie mise à part, être entré dans le vif de la question : et l'Archevêque de Toulouse que je voyais, il y a quelques jours, voulait bien me rendre ce témoignage. Malheureusement, ces pauvres mandements de Carême passent trop inaperçus : et entre nous, n'est-il pas regrettable que les journaux, par exemple, qui partagent les doctrines que je défends, n'aient pas dit un mot de mon écrit ? Il ne faut pas se le dissimuler : si le plus grand nombre est dévoué au Souverain Pontife, ce dévouement s'attache à la personne et ne va pas jusqu'à la doctrine. N'y aurait-il pas avantage à ce qu'on mît plus d'empressement à s'appuyer sur les évêques qui sont dévoués à l'une et l'autre ? <sup>1</sup> »

Ce Mandement lui valut, outre les félicitations de ses amis et d'un bon nombre de ses collègues, une récompense qui le toucha profondément. Voici d'ailleurs, à cet égard, son propre témoignage : « Le prochain numéro de la *Semaine religieuse*, écrit-il à la date du 29 avril 1869, contiendra la lettre latine que j'ai

<sup>1</sup> Lettre du 23 février 1869.

écrite au Pape à l'occasion du 11 avril, et la réponse que Sa Sainteté a bien voulu m'adresser. Le Souverain Pontife me dit que mes vœux lui ont prouvé « *quam altè et rectè sentiam de Petri Cathedrâ* ». Cet éloge m'a fait grand plaisir ; mais, hélas ! combien je vois diminuer autour de moi le nombre de ceux *qui altè et rectè sentiunt*. Le petit séjour que j'ai fait à Paris, après Pâques, m'a causé, à cet égard, beaucoup d'inquiétude et de chagrin. Il s'opère évidemment en ce moment une véritable réaction gallicane, soit dans la société parisienne, soit dans une partie de l'Épiscopat, très soutenue par le gouvernement..... Vous avez vu les articles où l'on a essayé de transformer tous les mandements des évêques, même le mien, en autant de manifestes gallicans... Le Concile seul peut aujourd'hui nous tirer de ce gâchis ; s'il décide complètement et nettement en faveur des doctrines romaines, une grande paix sera rendue à l'Église, s'il tergiverse et n'affirme rien, *le monde catholique sera surpris d'être redevenu gallican.* »

Le 9 juillet suivant, il reprend la plume, sur la demande de plusieurs de ses collègues : « Je viens, mande-t-il ensuite à son confident habituel, d'écrire une nouvelle lettre latine, beaucoup plus longue, au Souverain Pontife, relativement à l'abbé Guéranger qu'une décision récemment prise à Rome, à l'égard des abbés sans juridiction épiscopale, éloignerait du Concile. Son absence serait regrettable au temps où nous sommes, elle serait un triomphe pour nos adversaires. J'ai écrit la lettre qui sera signée par l'évêque de Montauban, et plusieurs autres évêques. »

La Retraite ecclésiastique, qui précéda le départ de l'évêque de Carcassonne pour Rome, fournit au clergé l'occasion de manifester à son chef des sentiments qui étaient assurés de trouver un écho dans son cœur. Il en fut extrêmement touché et le rappelait, à quelques jours de là, du haut de sa chaire épiscopale, au moment même de son départ.

Il venait de rappeler l'objection, alors fort en vogue : Si l'Église définit, que pensera le monde ? Que pensera la société moderne ? Que pensera l'hérésie ? Que pensera le schisme ?...

« Ah ! s'écria-t-il, vous avez cette manie fatale de toujours ménager l'erreur, en sacrifiant la vérité... Pour moi, je l'avoue, quand il s'agit de l'Église, j'ai la passion de la vérité... Je me souviens qu'à l'époque de ma dernière Retraite pastorale, je disais à mon Clergé réuni : — et il frémissait d'aise en m'écoutant ! Si vous apprenez qu'au Concile le Dogme de l'Infaillibilité doctrinale des Papes a été proclamé, sachez que votre Évêque aura signé le premier... Je ne rétracte pas cette parole, et je m'imagine que vous serez bien aise de savoir que, toutes les fois qu'il s'agira au Concile des droits et de l'autorité du Pape, votre Évêque sera au premier rang !...

Le 30 octobre 1869, sur le point de partir, il laisse voir son anxiété : « Plus l'heure du concile approche, dit-il, plus, je l'avoue, mes appréhensions s'augmentent au sujet de cette grande réunion. Rien de plus évident pour moi que le complot formé contre toutes les saines doctrines que nous voudrions voir définies au

Concile du Vatican... Comptons sur l'Esprit-Saint, qui sera au milieu de nous. »

Au moment du départ, il réunit son clergé et les fidèles dans l'église cathédrale. C'était le 21 novembre. Dans un magnifique discours qui a été recueilli, il affirma la doctrine. « Dans les circonstances solennelles comme celles où nous sommes, le Pape convoque autour de lui les Évêques, et alors, dans ces conciles convoqués par lui, présidés par lui et qui devront être confirmés par lui, les Évêques jugent, définissent, et leur jugement devient infaillible ; infaillible, pourquoi ? Non pas assurément que chaque évêque soit infaillible par lui-même, mais parce que le glorieux privilège de l'infaillibilité descend du Pape, qui est le Chef, jusqu'aux Evêques qui sont les membres, comme l'huile sainte qui de la tête d'Aaron coule et descend jusqu'à sa barbe et jusqu'au bord de ses vêtements.

« Voilà la vraie doctrine. . Eh bien ! c'est cette même infaillibilité que le Concile reçoit du Pape seul, qu'on a maintenant le triste courage de lui contester à lui-même !...

« Certes, Mes Bien Chers Frères, ici je ne juge ni ne définis, — car je ne suis point encore au Concile, — mais j'ai bien le droit de vous dire ma pensée.

« Il me semble qu'en ces temps mauvais où nous sommes, lorsque tous les principes s'affaissent, et notre société se meurt parce qu'elle n'en a plus, il ne serait pas inopportun de relever et d'affermir ce principe sacré de l'Église : l'infaillible autorité de son Chef.

« Il me semble qu'en ces jours où tous les

esprits se divisent, et où les meilleurs, — nous le voyons, — s'égarer en se divisant, il serait bon que l'Église resserrât plus que jamais les liens de son Unité.

« En fait, pas un Souverain Pontife qui, du haut de sa Chaire, ait enseigné l'erreur ; une saine théologie l'a démontré cent fois.

« En droit, pas une croyance, ni plus ferme, ni plus ancienne, ni plus universelle dans l'Église que celle de l'infailibilité doctrinale des Papes... Et comment, je vous le demande, comment la parole de Celui qui seul gouverne l'Église Universelle, seul a le droit de l'enseigner, seul la confirme dans sa foi, — comment donc cette parole ne serait-elle pas un infailible oracle?... »

Il promet solennellement à son peuple d'être le fidèle témoin de sa Foi.

« . . . Témoin de votre Foi, s'écria-t-il, ah ! ce titre m'est cher et je le porte avec fierté... Oui, je dirai bien haut que mon diocèse est universellement et profondément catholique. Je rappellerai la belle prière que l'un de mes saints prédécesseurs adressait à Dieu, lui demandant que jamais l'hérésie ne s'implantât dans son diocèse, et j'ajouterai que cette prière a été comme miraculeusement exaucée. Je proclamerai que l'épouse qui m'a été donnée est vierge de toute erreur dans la Foi, et que mon désir le plus ardent est de conserver fidèlement le dépôt de cette sainte virginité. J'annoncerai que votre Foi est celle que l'on professe à Rome ; votre culte, celui qui se célèbre à Rome. Je répéterai, après une bouche auguste, que le diocèse de

Carcassonne est avant tout le diocèse de Pie IX. J'attesterai votre dévouement profond pour la Chaire de Pierre et pour notre immortel Pontife. »

Il fit ensuite ses adieux au chapitre, au clergé et aux fidèles, en termes qui firent couler bien des larmes. Il en fut consolé, au milieu de ses angoisses d'Evêque : « Hier, écrivait-il le lendemain même, à ma cathédrale, j'ai fait mes adieux... L'église était comble, on m'a écouté avec autant de larmes que de recueillement. J'ai profité de mes paroles pour soutenir un peu magistralement la thèse de l'Infaillibilité. Cette partie de mon discours a été reçue avec un vrai enthousiasme... »

## II

Il n'entre point dans notre cadre ni dans la pensée de ce livre de refaire ici toute cette histoire, où l'élément humain dans l'Eglise se manifesta assez bruyamment pour donner quelque inquiétude aux évêques qui, comme Monseigneur de la Bouillerie, attendaient du Concile, convoqué par Pie IX, l'affirmation des points battus en brèche.

Notre dessein est plus modeste, il se bornera à relater la part qu'y prit l'Evêque de Carcassonne. Cette part d'ailleurs fut assez considérable, sinon très éclatante, vu le tempérament du prélat qui, à cette occasion même, a cru pouvoir dire : « Je m'applique, très volontiers

et avec grande raison, le titre que l'apôtre saint Paul se donnait si humblement à lui-même, de dernier des Apôtres, *minimus apostolorum*. »

C'est plus spécialement dans ses lettres de Rome qu'il convient de chercher sa pensée intime et le vrai de son attitude, plus ou moins inexactement reproduite dans les correspondances des journalistes, ainsi qu'il s'en plaignit plus d'une fois.

A peine arrivé à Rome et presque au sortir de la première session, il écrit, le 11 décembre 1869 :

« ... Les paroles que j'ai prononcées à ma cathédrale ont été fort goûtées ici. On a trouvé mon langage très net, et renfermant, en peu de mots, la vraie doctrine... Nos grands travaux se sont ouverts hier. La session a été magnifique et a dû être pour le Souverain Pontife une immense consolation. Mais, hier, nous nous sommes bornés à la pompe extérieure; et maintenant, nous allons nous mettre sérieusement à la besogne. Vous savez déjà peut-être que le Souverain Pontife, dans son règlement, a décidé que les Evêques choisiraient entre eux quatre commissions de vingt-quatre membres, auxquelles seraient déferées toutes les questions en litige. C'est donc à elles que seront dévolues les principales affaires du Concile, et il importe qu'elles soient bien composées. Mais, quelle sera cette composition? Et comment nommer *sciemment* vingt-quatre Evêques appartenant à toutes les nations, et dont les sentiments soient bien connus? Bien des intrigues se nouent, et je crains surtout que nos adversaires s'enten-

dent infiniment mieux que nous. Je me suis rattaché à une liste, dont l'initiative appartient à Monseigneur Manning et à Monseigneur Deschamps. Mais d'autres réunions d'Évêques ont adopté une liste différente... En attendant, le Pape lui-même a nommé, toujours d'après son règlement, une commission supérieure, parfaitement composée, et où se trouvent réunis tous les noms que nous aimons... Ces préliminaires achevés, les travaux proprement dits du Concile commenceront, et je veux toujours espérer que, le Saint-Esprit aidant, nous ferons de la bonne besogne. La question qui nous intéresse sera certainement présentée d'une façon ou d'une autre; et, je ne doute pas que nous n'arrivions à un bon et important résultat... »

Le même jour où il écrivait cette lettre, Pie IX, qui l'avait accueilli avec une prédilection marquée, signait, de son côté, une lettre en réponse à l'adresse du chapitre et du clergé de Carcassonne. L'auguste et bienveillant Pontife y disait : « Nous avons particulièrement remarqué avec plaisir, vers la fin de votre lettre, les paroles par lesquelles vous faites profession d'être invariablement unis à votre excellent Pasteur, en sorte que nous pouvons tenir pour certain que vos sentiments, dans leur touchante expression, ne sont que la reproduction fidèle de ses sentimens et de sa pensée. » Pie IX ajoutait, toujours à l'adresse de Monseigneur de la Bouillèrie, que les nobles sentiments du vénérable évêque lui étaient bien connus, *Nobis quibus explorata est egregia animi comparatio venerabilis episcopi.*



Absorbé par mille objets, l'Évêque de Carcassone trouvait difficilement le temps de suivre sa chère correspondance. « J'aurais voulu répondre plus tôt à votre bonne lettre, écrit-il le 30 décembre 1869; mais, bien que les travaux du Concile soient à peine commencés, et que j'y aie pris une très petite part, la vie à Rome est de sa nature, tellement distrayante en distractions qu'on aime, que le temps de l'étude et de la correspondance se trouve difficilement.... Depuis cette semaine seulement, nos travaux ont sérieusement commencé, et déjà des discussions assez aigres de la part des opposants ont témoigné de leur ardeur dans la question qui bientôt sera nécessairement posée. Il me tarde qu'elle soit résolue. Jusqu'à sa solution, on ne songe qu'à elle dans toutes les discussions; et son arrière-pensée nuit au calme et à la gravité de nos travaux. Du reste, je continue à penser que cette solution elle-même sera conforme à nos vœux. La majorité du Concile est avec nous; et, pourvu qu'on agisse habilement et vite, nous aurons facilement gain de cause. L'Esprit-Saint est prompt et habile: c'est en lui surtout que j'ai confiance. Votre bonne amitié pour moi s'exagère la part que je pourrai prendre aux décisions du Concile. Depuis mon arrivée à Rome, je me sens plus que jamais, *minimus apostolorum*, et je ne garde que pour mes sentiments la première place que j'ai revendiquée dans mon discours d'adieu. J'ai signé, l'un des premiers, une pétition demandant au Concile la définition de l'Infaillibilité. Cette pétition, qui sera bientôt, je l'espère, couverte

de signatures et remise à la commission pontificale, est le moyen qu'on a choisi pour introduire la grande question..... »

La grande question !... Pour Monseigneur de la Bouillerie, en effet, tout le Concile est là. On l'invite à prêcher, à Saint-André della Valle, durant cette Octave de l'Épiphanie 1870, que le talent des plus éloquents évêques français a rendue célèbre. Il en profita pour manifester à cet égard toute sa pensée.

« Pour que son Église fût une, dit-il, [et pour que cette unité fût aisément perceptible à tous, Jésus-Christ a pris un moyen très simple et très sûr. Il avait choisi douze hommes ; parmi ces douze, il en a de nouveau choisi un : Simon, fils de Jean. Il lui a dit : « Désormais, tu t'appelles Pierre, car tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Pierre est donc la base de l'Église, il en est le chef, il en est le centre, et, dès lors, là seulement où est Pierre, là est l'Église, « *ubi Petrus, ibi Ecclesia.* » Quoi de plus simple, je le répète, quoi de plus net, quoi de plus facile à saisir?...

« Mais, précisément parce que Pierre est le chef de l'Église, parce qu'en lui se résument l'unité et la vérité de l'Église, Jésus-Christ a voulu qu'il enseignât et qu'il baptisât au-dessus de tous les autres.

« Tous nous prêchons l'Évangile ; mais nous ne le prêchons qu'aux âmes confiées à nos soins et notre parole est sujette à l'erreur.

« Pierre enseigne le monde entier et il ne se trompe jamais. Pierre, « j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille jamais. » *De deux choses*

*l'une, Mes Frères : ou la prière de Jésus-Christ ne vaut rien, ou Pierre est infaillible.*

« De même, nous baptisons et nous communiquons la grâce qui ouvre le Ciel, et cependant, au-dessus de nous, il en est un à qui seul Jésus-Christ a remis les clefs du royaume des cieux : *« Tibi dabo claves regni cœlorum. »*

« Pierre est par excellence le prédicateur de la parole, Pierre est par excellence l'administrateur de la grâce : parole et grâce, c'est la lumière. Pierre est la grande lumière, la lumière qui ne défailloit jamais, *lumen indeficiens*, et s'il est vrai que l'Église soit déjà ici-bas un Ciel anticipé, Pierre n'est-il pas dès lors l'étoile qui brille au sommet de ce Ciel ?... Cette comparaison n'est pas de moi, Mes Frères ; le livre de l'Écclésiastique assimile le grand-prêtre Simon à une étoile au milieu de la nuée : *Tamquam stella in medio nebulæ*. Mais Simon n'était que la figure, et c'est en Pierre qu'elle s'accomplit. Pierre lui aussi est donc l'étoile — l'étoile au milieu de la nuée.

« Regardez, regardez, Mes Frères, notre étoile du Vatican, combien de nuages s'amoncellent autour d'elle, science nuageuse, philosophie nuageuse, politique nuageuse, avenir que les nuages assombrissent ; mais notre étoile scintille, au milieu de tous ces nuages, et elle nous annonce un beau jour.

« C'est pour cela, ô Rome ! que si, tout à l'heure, j'ai pu parler de tes longues ténèbres et de ta nuit, j'aime maintenant à t'appliquer les magnifiques paroles du Prophète : « Lève-toi, ô Rome ! et illumine-toi. *Surge, illuminare, ô*

« *Roma!* car ta lumière est venue, *quia venit lumen tuum.* » Oui, bien des peuples encore gémissent dans les ténèbres, mais la gloire du Seigneur a été vue en toi : *Ecce tenebræ operient terram... Gloria Domini in te videbitur.*

« Aussi, en ces jours où nous sommes, lève les yeux autour de toi et regarde : tes fils sont venus de loin et les voilà tous rassemblés. Rassemblés, pourquoi ? Ils viennent s'éclairer de ta lumière ; et bientôt, j'en ai la confiance, tous ensemble et d'une même voix, ils rediront l'écho des siècles passés ; Pierre a parlé par la bouche de Pie IX ; il est la lumière qui ne défaille jamais, « *lumen indeficiens.* »

Ce discours eut un grand retentissement. Le dilemme spécialement : « Ou la prière de Jésus-Christ ne vaut rien, ou Pierre est infallible ! » fit le tour de la presse religieuse. Il témoignait des vœux et aussi de l'impatience de l'orateur. Cette impatiente sollicitude, à l'endroit de la définition souhaitée, ne laissa même pas que de nuire à la santé de l'évêque de Carcassonne. Il invite, le 30 janvier 1870, un de ses amis à le rejoindre à Rome. Mais, il ajoute, non sans quelque amertume : « J'ajouterai que, sans même vous hâter beaucoup, vous êtes sûr de me rencontrer à Rome. Le Concile traîne en longueur, et il traverse évidemment une crise assez pénible. Les mois s'écoulent et rien n'est fait encore... Je ne mets pas cependant en doute que nous n'aboutissions à la définition tant redoutée. J'ai signé, l'un des premiers, la pétition relative à cette question importante. Elle sera portée prochainement.

nement au Concile, et, grâce d'abord à l'Esprit-Saint qui nous viendra en aide, grâce à la fermeté du Saint-Père, qui me paraît parfaitement décidé, malgré une opposition très violente, j'ai confiance que nous triompherons. Ce grand point obtenu, j'ai la conviction que le Concile marchera beaucoup plus vite. Ce sera *le Coup d'Etat* du Saint-Esprit, pour nous tirer de l'ornière et mener notre œuvre à bonne fin. »

Sous l'empire de cette pensée, il n'avait pas voulu demander la parole, estimant qu'il n'y avait que trop d'orateurs inscrits sur les autres questions. Ses amis lui persuadèrent qu'il devait à l'honneur de l'Episcopat français de parler cette belle langue latine, qu'il maniait avec une dextérité et une abondance merveilleuses. Il obéit et cette latinité pure, élégante, facile, charma l'auguste assemblée. Nous avons sous les yeux le thème de son discours. Ce sont de simples notes, en latin, avec lesquelles il est difficile de reconstruire la trame et même la suite des idées.

Les journaux travestirent ce discours. Un de ses amis de France s'en plaignit à lui, dans les derniers jours de février, en lui objectant qu'il était impossible que l'évêque de Carcassonne eût parlé de la sorte. « Je vois, lui répond-il aussitôt, que le secret du Concile a été très bien gardé sur mes paroles, qui ne ressemblent en rien à celles que vous me citez. Je parlais sur le Petit Catéchisme ; et j'ai simplement cherché à élever le débat, en me reportant de l'unité du Catéchisme à l'unité de l'Église, et en développant

cette thèse, que *tout le progrès de l'Eglise est dans une unité plus parfaite.* »

### III

Une grande douleur vint, comme à l'improviste, interrompre ou plutôt rendre plus méritoire son incessante sollicitude conciliaire. M. le comte de la Bouillerie, son frère aîné, se mourait en Anjou, et, le 1<sup>er</sup> mars, il recevait un télégramme qui ne lui laissait plus l'espoir de le conserver. Ce fut pour son cœur, si tendrement attaché aux siens, un brisement bien cruel. Mais, sa belle âme savait pratiquer le *Sursum corda*, qu'il enseignait aux autres : « Les grands chagrins, dit-il à cette occasion <sup>1</sup>, sont une eau salubre pour purifier nos âmes, et rien ne nous rapproche plus de celui qui est notre

<sup>1</sup> Lettre du 2 mars 1870. Nous ne résistons pas au pieux plaisir de reproduire en plus long cette touchante lettre : « Je vous écris le cœur très chagrin : j'ai reçu hier un télégramme qui ne me laisse plus l'espoir de conserver mon frère aîné. Il était un autre moi-même, et ce brisement est pour moi bien cruel. Demandez à Notre-Seigneur qu'il me donne une résignation égale à l'épreuve, et qu'il accepte ma douleur en expiation de mes fautes. Les grands chagrins sont une eau salubre pour purifier nos âmes, et rien ne nous rapproche plus de Celui qui est notre terme que d'y voir arriver ceux qui nous touchent et qui nous sont si chers. L'éloignement de ceux qu'on aime est une bien triste chose, je l'éprouve cruellement en ce moment. J'avais laissé mon bon frère en Anjou parfaitement portant. Je cherche à me rappeler maintenant les circonstances de mon dernier adieu. C'est à peine si je me les rappelle, tant je présumais peu qu'il fût le dernier.

terme que d'y voir arriver ceux qui nous touchent et qui nous sont si chers. »

Quand il reçut la nouvelle du dénoûment fatal, son affliction fut extrême : « Je vous écris bien profondément affligé, mande-t-il aussitôt à un ami ; une cruelle dépêche m'a appris la mort de mon frère aîné : il était, vous le savez, un autre moi-même, et je suis brisé de ce terrible coup. Il me reste cependant encore *assez de lèvres autour des dents*, pour répéter, avec le saint homme Job : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a enlevé, que son saint nom soit béni ! » Priez pour mon bon frère, mon cher ami, et priez aussi pour moi. Éloigné et isolé de tous les miens, comme je le suis en ce moment, j'ai grand besoin que le secours d'en haut vienne en aide à mon courage. Vous qui êtes mon vrai ami, prenez pitié de moi. Vous avez su souffrir, quand vous avez perdu ceux qui vous étaient chers, apprenez-moi à bien souffrir<sup>1</sup>. »

Il ajoutait : « Ce cruel chagrin que j'éprouve me brise corps et âme. Je veux cependant rester solide à mon poste, car le combat est rude, et, si simple soldat que j'y sois, j'y puis néanmoins tenir ma place. »

Pour consoler sa douleur qui fut longtemps inconsolable, quelques amis entreprirent de le distraire, en obtenant de Monseigneur de la Bouillerie qu'il les accompagnât dans quelques pieuses excursions hors de Rome. C'est ainsi qu'il fit, à cette époque, le pèlerinage d'Ostie,

<sup>1</sup> Lettre du 5 mars 1870.

qu'à un an de là il racontait avec tant de charme aux dames de l'Archiconfrérie des mères chrétiennes, à Carcassonne.

« Il y a environ un an, Mesdames, me trouvant à Rome, à l'occasion du saint Concile, je désirai visiter la ville d'Ostie, où la grande sainte dont nous célébrons aujourd'hui la fête rendit le dernier soupir entre les bras de son glorieux fils Augustin. Je pénétrai dans une petite chambre aujourd'hui convertie en chapelle, et où, suivant une constante tradition, eut lieu le suprême colloque entre le fils et la mère mourante. J'étais près de la petite fenêtre d'où la vue s'étendait alors jusqu'à la mer et à travers laquelle on apercevait l'azur des cieux... Plusieurs personnes m'accompagnaient dans ce pieux pèlerinage ; j'ouvris devant elle le beau livre des *Confessions de saint Augustin*, et avec une émotion dont j'ai gardé le souvenir, je lus les pages vraiment magnifiques où le saint Docteur a raconté la mort de sa mère. Je lus cet entretien sublime où, soulevant, pour ainsi parler, cette mère sainte sur les ailes de son génie, avant qu'elle fût portée sur celles des Anges, traversant avec elle tous les mondes visibles, avec elle dépassant les hiérarchies célestes, il lui montrait d'avance l'Infini qu'elle allait bientôt contempler. Je lus les derniers vœux et les dernières aspirations de sainte Monique ; je lus les larmes d'Augustin et les paroles qu'il joignait à ses larmes : « Si quelqu'un m'accuse d'avoir péché, parce que pendant moins d'une heure « j'ai pleuré ma mère mourante devant mes « yeux, ma mère qui pendant l'espace de tant



« d'années avait pleuré sur mes péchés, au lieu  
« de se railler de ma faiblesse, qu'il pleure plu-  
« tôt lui-même sur les fautes que j'ai commises,  
« qu'il pleure devant vous, ô divin Père, ô Père  
« de tous les frères du Christ... » Lorsque je fer-  
mai le livre, j'admirais encore en silence cette  
scène auguste, j'admirais le cœur si tendre et  
l'esprit si élevé d'Augustin ; mais plus encore  
que le cœur et l'esprit du grand évêque d'Hip-  
pone, j'admirais en Monique une vraie mère. »

On lui demandait de parler en diverses égli-  
ses de Rome. Il s'y prêtait avec sa bonne grâce  
accoutumée, comme ce jour où il exhorta les  
pieux fidèles, pressés dans la chapelle du Coly-  
sée et avides de l'entendre traduire le langage  
mystérieux des vieilles pierres qui les entou-  
raient.

Il montra les ruines... « Et cependant, s'écria-  
t-il, cette construction était superbe ; figurez-  
vous ces murailles neuves et luisantes, des voi-  
les de pourpre ombrageant la scène, l'empereur  
avec toute sa pompe, cent mille spectateurs  
pressés sur les gradins, et les gladiateurs cou-  
ronnés venant saluer la foule avant de mourir.  
Quel éclat ! quel bruit ! quel spectacle ! et quel  
incomparable ensemble ! Eh bien ! de tout cela,  
il ne reste que des ruines ! Le Colysée était bâti  
sur le sable, et le premier souffle de l'Esprit-  
Saint a dispersé toute cette poussière ? De jour  
en jour de nouveaux ornements enrichiront le  
temple auguste consacré à l'apôtre Pierre, et  
chaque jour aussi des pierres tomberont du Co-  
lysée, répétant le cri de Salomon : « *Vanité des  
vanités, tout n'est que vanité.* »

« Cependant, continua-t-il, j'écoute encore, et de l'enceinte du monument s'élève un second cri, que je nommerai volontiers, avec nos saintes Écritures : le cri du sang, « *clamor sanguinis.* »

« Et, en effet, c'est ici, vous le savez, que des milliers de martyrs sont morts pour Jésus-Christ.

« Le cri du sang ! Prêtez une oreille attentive : le sang s'échappe du cœur, le sang qui crie, c'est le cœur qui crie, et le cri du cœur, c'est celui du dévouement et de l'amour. Eh ! comme le cri du sang s'élève sûrement jusqu'à l'oreille de Dieu ! Il écoute le cri de la prière et il l'exauce, mais le cri du sang a plus de puissance... »

A ce cri du sang, qui s'élève de cette enceinte, se joint le cri du triomphe : « O mort, je serai ta mort ; ô mort, où est ta victoire ? »

« ... Je pénètre dans le Colysée, et tout d'abord ces hautes murailles frappent mes regards ; je ne vois et je n'admire qu'elles seules ; mais je m'avance, je m'avance encore ; au centre, je rencontre une croix de bois.....

« ... C'est sur ce bois qu'a coulé le sang d'un Dieu ; lui seul a su donner du prix au sang des martyrs ; lui seul a vaincu le monde, et seul du haut de la croix il a le droit de chanter ce cantique : O mort, je serai ta mort ; ô mort, où est ta victoire.....

« Mes yeux s'arrêtent sur cette croix et bientôt je ne vois plus qu'elle. Ces murailles que je croyais si hautes s'abaissent devant mes yeux, la croix s'élève, elle s'élève encore, elle seule domine tout le Colysée.

« Elle le domine, et l'on peut dire qu'elle est le plus éclatant témoignage du grand fait qui, à Rome, frappe partout nos regards : le triomphe de l'Église sur le monde païen. Partout ici l'Église s'est élevée sur les temples : les temples ont fourni leurs marbres, leurs colonnes, leurs murs, leur coupole ; mais sur cette coupole l'Église a planté sa croix, la croix qui est son signe propre et le témoignage de sa victoire. Et, aujourd'hui sur cette croix de bois du Colysée, mieux encore que sur l'obélisque de la place Saint-Pierre, on pourrait graver ces mots : Le Christ a vaincu, le Christ règne et il commande : *Christus vincit, Christus reynat, Christus imperat.*

« Mais non seulement la croix domine le Colysée, c'est encore elle qui le conserve. Supposez pour un moment qu'une main sacrilège et impie vienne briser cette croix ; ce grand cirque ne présentera plus que d'immenses ruines qu'admira peut-être la curiosité du touriste, mais qui, lorsque les siècles auront achevé leur œuvre, arriveront à ne plus être qu'un monceau de pierres que le voyageur poussera du pied.....

« La croix conserve le Colysée, ses grandes murailles l'environneront toujours, il faut qu'elles demeurent à jamais l'immortel piédestal de l'immortelle croix du Sauveur. »

#### IV

Sa douleur et son ministère d'orateur ne lui faisaient point perdre de vue qu'il était à Rome

pour le Concile et au Concile pour provoquer de tout son pouvoir la définition tant désirée.

« Nous ne tarderons plus beaucoup, écrit-il le 4 juin 1870... Depuis quelques jours déjà, le projet et la demande de clôture avaient été organisés dans une petite réunion internationale qui se tient chez moi (Palais Gavotti, au n° 300 du Corso), et qui a pour objet de servir de lien entre les membres de la majorité. Nous avons rédigé un postulatum de clôture, et nous avons fait circuler les listes de souscriptions. En très peu de jours, nous avons obtenu plus de cent cinquante signatures. Le règlement n'en exigeant que dix, nous nous sommes trouvés plus qu'en mesure pour adresser notre demande, et la majorité, par son vote de ce matin, nous a donné pleinement gain de cause. Ce vote avance au moins la définition de quinze jours..... »

Huit jours après, il adresse, aux zouaves pontificaux, une allocution où il expose, en termes vibrants, ce qu'il appelle le « martyr du devoir. »

« Ah ! Messieurs, à votre âge surtout, la pratique exacte de chaque vertu chrétienne est un martyr. La chasteté est un martyr, l'humilité est un martyr, la patience, la douceur, la charité, une bienveillance universelle, autant de martyres très douloureux. Tandis que vous êtes jeunes, Messieurs, essayez-vous à ces martyres, vous apprendrez ainsi à les subir pendant votre vie entière, suivant la parole du Prophète : « Le jeune homme, lorsqu'il a vieilli, ne s'éloigne pas de la voie qu'il a suivie durant l'adolescence. » Cependant, Messieurs, voici pour

vous un martyr plus spécial ; oui, plus réellement et plus noblement que bien d'autres, vous êtes en présence de Dieu les témoins du sang...

« Tâtez vos veines ; est-ce qu'elles ne sont pas impatientes de s'ouvrir et de verser tout leur sang pour la sainte cause que vous défendez ?

« Castelfidardo, Monte-Rotondo, Mentana, noms illustres et terres fameuses, fameuses surtout parce qu'elles ont été arrosées de votre sang, parce que vos frères y ont été les héroïques témoins du sang. Eh bien donc, imitez vos frères ; l'Esprit-Saint, je l'espère, est avec vous par la grâce ; l'eau, source du baptême, ne s'est pas desséchée sur votre front. Comme déjà vous êtes témoins par l'esprit et par l'eau, sachez aussi l'être par le sang. »

Pour prononcer cette exhortation, il avait dû surmonter un état de fatigue, qui ne laissait pas d'inquiéter ses amis. Lui-même s'en plaignait doucement :

« Je suis très en retard pour vous répondre, écrit-il le 3 juillet, mais, le Concile, dont je m'occupe très activement, absorbe presque toutes mes journées ; puis, précisément par suite d'un peu de fatigue conciliaire, j'ai été très souffrant pendant quelques jours, et je n'ai pas eu le courage d'écrire. Aujourd'hui, je vais mieux, et je profite d'une matinée de congé pour vous remercier..... Nous touchons, je l'espère, à la fin de nos peines : mais, qu'elles ont été longues et cruelles !... Comme le mal était profond ! Il fallait un remède énergique, et j'ai confiance que le Concile sera ce remède. Je ne serai pleinement rassuré que lorsque je connaîtrai la for-

mule adoptée par la Commission de la Foi. Déjà, la petite réunion, qui a eu lieu chez moi, a pu puissamment contribuer à faire rejeter, par la Commission, la première et très insuffisante formule qu'elle avait présentée. Tout nous fait espérer que la formule à venir sera nette et complète. C'est alors seulement que nous pourrons chanter le *Te Deum* et remercier Dieu d'avoir, dans notre petite mesure, participé à une très grande œuvre : nous aurons sauvé à jamais l'autorité du Siège Apostolique ! Je suppose que la session pourra avoir lieu vers le 25. Puis, je retournerai vite chez moi, *per breviorum*, en passant le Mont-Cenis...»

Il en avait grand besoin, comme le témoigne cette autre lettre écrite trois jours après la précédente :

« ... J'étais en retard avec vous, j'en conviens, mais pas par le cœur, et uniquement par la main. J'ai été tellement souffrant pendant quelques jours, qu'il ne m'a pas été possible d'écrire. Je vais mieux maintenant, mais sans être tout à fait guéri. J'ai besoin du changement d'air, du régime de chez moi et d'un peu de repos. Du reste, mon départ ne peut tarder beaucoup. La semaine prochaine, nous voterons le quatrième Chapitre, puis le schema entier par *placet* et *non placet*. La session publique suivra immédiatement. Après une lutte bien longue et bien vive, notre triomphe, je l'espère, sera complet. Les nouvelles que j'ai reçues ce matin de la Commission de la Foi sont excellentes. La formule nous satisfera pleinement, ainsi que le Canon. »

## V

Enfin, ce grand jour arriva ! Monseigneur de la Bouillerie souffrait, dans son âme et dans son corps, des divisions qui avaient tant passionné les esprits et les cœurs avant et pendant le Concile. Il le disait, le 4 octobre suivant, en écrivant à son peuple :

« Le Concile du Vatican présentait un spectacle tout à la fois magnifique et triste.

« Jamais fut-il donné aux anges et aux hommes de contempler l'Église, cette épouse de Jésus-Christ, en un plus somptueux appareil et avec des ornements plus variés ! Les Évêques de l'Orient et ceux de l'Occident entrelaçaient leurs mains bénies en une sainte et fraternelle union. Les jeunes Églises de l'Amérique et de l'Océanie saluaient leurs sœurs aînées de l'Asie et de l'Europe. On songeait aux paroles du Prophète :

« Levez-vous, illuminez-vous, Jérusalem... La gloire du Seigneur s'est levée sur vous !... « Tous ceux qui s'assemblent ici sont à vous ; « vos fils sont venus de bien loin... Que votre cœur s'étonne et se dilate... Tout ce qui est grand parmi les Nations se donne à vous. »

« Et cependant, un nuage de tristesse venait assombrir ce beau spectacle. Là où les cœurs se sentaient unis par les liens d'une charité mutuelle, on ne pouvait se cacher l'un à l'autre que les esprits étaient divisés ; — divisés sur

une question grave qui dominait les travaux du Concile.

« Sans doute, l'immense majorité des Evêques se tenait ferme dans la vieille foi et environnait le Saint-Père comme une invincible cohorte. Mais ni le talent, ni les vertus, ni le prestige qui s'attache aux positions élevées, ne manquaient à ceux des Prélats qui soutenaient une opinion opposée à la nôtre; et plus cette opinion que j'indique était présentée avec éloquence, plus la scission pouvait être dangereuse... »

La définition mettait fin à cette division. Sans doute, il y voyait l'affermissement de l'autorité du Saint-Siège, l'accroissement de cette *dévotion au Pape* qu'il pratiquait lui-même si puissamment, l'affirmation et l'épanouissement de la doctrine catholique. Mais surtout, il y voyait l'union des esprits dans la vérité et des cœurs dans la charité.

Le matin du grand jour, il rayonnait de joie, et son voisin de stalle, devenu son panégyriste funèbre, le rappelait avec un accent ému :

« L'histoire, s'écriait Monseigneur Mermillod, l'histoire redira quelle part publique et secrète il eut dans ces délibérations si sages, si patientes, si dignes de l'Esprit de lumière et de force qui anime l'Eglise. Nous avons été le témoin ému et consolé de ses labeurs, de ses prières et de ses larmes, nous étions près de lui, lorsque, au milieu des éclairs qui sillonnaient le ciel assombri, et des coups de la foudre qui retentissaient en présence de Pie IX, en face des reliques de saint Pierre, toutes les voix de l'Eglise



---

réunies de l'Orient, de l'Occident, du Septentrion et du Midi, acclamaient la tradition catholique ; nous nous souvenons avec quel ferme accent, avec quel note vibrante le *placet* tomba de ses lèvres et le *Te Deum* jaillissait de son âme, débordant de foi et d'allégresse sur ce Sinaï nouveau, heureux de voir l'Arche tutélaire de la vérité dominer les eaux du déluge et les catastrophes qui menacent les sociétés de guerre désastreuse et du socialisme grandissant <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 81.

## CHAPITRE X

### DERNIÈRES ANNÉES D'ÉPISCOPAT A CARCASSONNE

#### I

Une fois la définition prononcée, l'évêque de Carcassonne, fatigué, souffrant, mais bien heureux et bien consolé, rentra en toute hâte dans son diocèse.

L'accueil qui l'attendait le combla de joie paternelle et le rendit saintement fier. Les prêtres, reconnaissants de la fidélité avec laquelle il avait été le témoin de leur foi, étaient accourus de tous les points du diocèse, pour acclamer son retour. Il leur revenait plus aimant et plus uni que jamais à toutes leurs pensées les plus chères. « Comment, » put-il encore cette fois s'écrier, « comment vous redire tous mes sentiments d'émotion et de reconnaissance en présence de l'accueil que vous m'avez fait à mon retour. Hier soir, lorsque je touchais le seuil de ma ville épiscopale, une foule émue et attendrie saluait mon arrivée, et je lui tendais les bras avec bonheur. Ah ! je vous l'ai dit, et cela est vrai, des embrassements de mon Père, j'ai

senti que je revenais, moi-même, plus père au milieu de vous... Et ce matin, quel radieux spectacle : mon bon et vénéré clergé, que j'aimais tant à revoir, venait au devant de moi et me conduisait processionnellement jusqu'à mon église Cathédrale ; les rues étaient jonchées de fleurs ; toute une population fidèle et profondément catholique, dont je suis fier d'être le pasteur, se pressait autour de moi ; un harmonieux concert accompagnait cette marche triomphale, et dans chacune de ces notes de musique il me semblait reconnaître une mélodie de votre cœur. Partout la joie sur les visages ; des fleurs et des couronnes dans vos mains. Comment ne me pas rappeler la parole de l'Apôtre à ses fils bien-aimés : « O vous qui êtes ma joie et ma couronne ! » Continuez, Mes Bien Chers Frères, continuez d'être ma joie, en devenant de plus en plus chrétiens, de plus en plus fervents ; couronnez-moi, non pas avec des fleurs périssables, mais avec les guirlandes sacrées de vos vertus, de vos mérites, de vos saintes œuvres. C'est le plus cher désir de mon cœur paternel et je vous l'exprime, en ce moment, avec mes larmes plus encore qu'avec mes paroles... »

Emu de cet accueil, ému aussi par les préoccupations graves qui déjà tourmentaient tous les bons esprits en France, il ne put parler qu'à peine de la constitution apostolique : *Pastor æternus*, qui venait de définir l'infailibilité du Souverain Pontife. Mais, à peu de temps de là, dans une magnifique lettre pastorale, il expliqua comment le Concile avait jugé, non pas opportun seulement, mais nécessaire, de définir

l'infailibilité. Il dit sur quels arguments elle s'appuie, en quel sens elle doit être comprise, et jusqu'où portent ses prescriptions. Il énumérait enfin quelques-uns des précieux avantages que l'Eglise allait recueillir de la définition <sup>1</sup>.

C'était un vrai petit traité sur la matière, à l'usage du clergé et des laïques instruits. Il l'envoya à Pie IX : « Il m'a paru, écrivait-il qu'au milieu de ses angoisses, le Souverain-Pontife serait aise de recevoir l'humble souvenir d'un évêque qu'il sait lui être dévoué. Le grand mal fait à son cœur ne peut être adouci que par le cœur <sup>2</sup>. »

Les malheurs de la France, à cette même époque, l'affectaient dans son patriotisme. On remarquait dans son entourage l'abattement où le jetait chaque nouvelle défaite, et pourtant, écrivait-il, « je suis extrêmement frappé de la nécessité du châtement. Ce que nous voyons est la fatale conséquence de notre état social depuis 89. L'anarchie dans le gouvernement, une guerre atroce, et l'indiscipline à l'armée, voilà les fruits amers de notre prétendue civilisation, et de notre prétendu progrès. Or, l'expérience n'est point encore assez faite pour qu'on songe à remonter le courant ; et, si Dieu veut sauver la France, il faut pourtant qu'il l'oblige à revenir sur ses pas <sup>3</sup>. »

On apprit l'envahissement de la ville des papes.

« Voilà donc, s'écria-t-il, l'iniquité consommée

<sup>1</sup> Lettre Pastorale du 4 octobre 1870.

<sup>2</sup> Lettre du 15 novembre 1870.

<sup>3</sup> Lettre du 9 janvier 1871.

à Rome , et l'abomination de la désolation dans le temple. On devait s'y attendre. Mais ce rapprochement du siège de Rome et du siège de Paris est un de ceux qu'enregistrera l'histoire. Le pape doit être navré. Je ne puis m'empêcher de songer à sa douleur...<sup>1</sup>. » Et encore : « La situation du Souverain Pontife me navre de chagrin. Chacune des circonstances de cette sacrilège invasion est une nouvelle épine ajoutée à sa couronne<sup>2</sup>. »

Toute sa correspondance pendant cette néfaste année de 1870-71 porte la double trace de ces deux préoccupations douloureuses, qui se confondaient dans son âme : l'Eglise et le pays, la France et Rome.

## II

« Son meilleur reconfort, au milieu des angoisses que lui causaient les malheurs de l'Eglise et de la France, était encore dans le souvenir de l'œuvre accomplie par le Concile du Vatican. Il l'explique lui-même, avec une simplicité et une foi admirable, dans la conclusion de son beau commentaire sur la Constitution *Pastor æternus* :

« Les Pères du Vatican venaient à peine de définir l'Infaillibilité doctrinale du Souverain Pontife, quand les événements les plus graves

<sup>1</sup> Lettre du 23 septembre 1870.

<sup>2</sup> Lettre du 6 octobre 1870.

menaçaient de jeter notre Patrie dans le deuil et l'Europe dans la confusion.

« Mais, à la veille d'un si grand trouble, la définition du Concile n'allait-elle pas être pour l'Église un miracle de la Providence ?

« Ni les peuples, ni les Princes n'ont su comprendre, jusqu'à présent, qu'il n'est pas bon pour eux de toucher à l'oint du Seigneur.

« Cerné par de nouvelles et hypocrites violences, voici le Pape, comme un roi captif, emprisonné dans sa propre capitale. Qui sait si le concours de ses Frères ne lui sera pas bientôt refusé ! ... Mais le Concile a su d'avance porter remède à un si grand mal ! Désormais le Souverain Pontife possède assez de puissance pour gouverner seul l'Église, et, d'un seul mot échappé de ses lèvres, il peut lui imposer ses lois quand même, un jour, ce mot serait jeté dans l'exil, sur les rivages des mers, au lieu de retentir sous les voûtes du Vatican.

« Ainsi, avant de livrer le monde à de si cruelles commotions, Dieu a voulu assurer la paix de son Église ; et, en effet, pour Elle, quelle paix profonde ! Être assurée que la parole de Pierre ne lui manquera jamais, et que cette parole est infaillible... »

Il trouvait aussi une puissante diversion à ses douleurs patriotiques dans la prière et dans l'étude, ses deux asiles préférés.

C'est alors, en effet, qu'il eut la pensée de consacrer solennellement son diocèse au Sacré-Cœur de Jésus, cette dévotion éminemment française<sup>1</sup>. D'autre part, il multipliait ses vi-

<sup>1</sup> Mandement du Carême 1871.

sites, et ses exhortations aux communautés, aux associations, aux œuvres charitables. L'accent de ses petits discours, tous reproduits dans ses *Oeuvres oratoires*, prend un ton de plus en plus pénétré. On y sent l'âme qui souffre et le cœur qui s'unit de plus en plus à son Dieu.

C'est à ce moment aussi, comme nous l'avons raconté ailleurs, qu'il mit la main à son délicieux commentaire eucharistique du Cantique.

Ce commentaire le ramenait à saint Bernard, son modèle préféré, ses amours. Quand il en arrive au *fasciculus myrrhæ*, son admiration pour le suave docteur éclate : « Je suis demeuré très en dessous de saint Bernard, dont le quarante-troisième sermon est, à mon sens, le chef-d'œuvre. Puis, il ajoute, avec cet humour charmant et spirituel qu'il affectionnait : « Si jamais j'ouvre une école... je commencerai par faire apprendre par cœur à mes élèves le quarante-troisième sermon de saint Bernard sur les cantiques. Parler cette langue-là est avoir atteint, suivant moi, la plus haute perfection de la littérature sacrée <sup>1</sup>.

Une note gaie traversa un jour ses habituelles préoccupations. Nous le laisserons raconter lui-même la chose, sans y attacher d'ailleurs plus d'importance qu'il ne le fit lui-même. Le fait d'ailleurs est trop public, pour qu'on puisse trouver mauvais que nous l'ayons relaté. Voici donc ce qu'il écrivait, à la date du 9 janvier 1871 :

« La curieuse histoire de la lettre de\*\*\* est-elle

<sup>1</sup> Lettre du 9 décembre 1870.

arrivée jusqu'à Marseille ? Cette lettre trouvée à Paris dans les papiers du ministère des Cultes a été publiée par M. Martin, puis reproduite, à la suite d'une polémique, par Veuillot. Celui-ci m'a envoyé par ballon le numéro de l'*Univers* où elle était transcrite. \*\*\*, après avoir exprimé son blâme au sujet de\*\*\* et du\*\*\*, ajoute : « Plaignez-moi, Monsieur le Ministre, plaignez celui qui a à sa gauche *la tirade hâtive de Carcassonne* ; à sa droite *les éruptions du Gard* ; et derrière lui *le tranchant de Rodez*. »

### III

Il eut, à cette époque, la douleur d'apprendre la mort de son bien-aimé converti, le Père Hermann. Il avait eu sa dernière visite au moment même où l'on apprenait, à Carcassonne, l'invasion de Rome et le siège de Paris :

« Le bon Père Hermann, écrivait-il à ce moment, nous est arrivé, il y a deux jours, pourchassé de ville en ville, en sa double qualité ou en son double crime de moine et d'Allemand. Notre préfet l'a très bien accueilli et lui a donné un permis de séjour. Aussi, le Père prétendait-il que Carcassonne était dans le Midi un véritable oasis. Cependant, il va se diriger bientôt vers Genève, et je crois que ce parti est sage... Voilà donc l'iniquité consommée à Rome, et l'abomination de la désolation dans le temple. On devait s'y attendre, mais ce rapprochement du siège de Rome et du siège de Paris est un de



ceux qu'enregistrera l'histoire. Le pape doit être navré. Je ne puis m'empêcher de songer à sa douleur <sup>1</sup>. »

Le Père Hermann, avant de mourir, l'avait mis en relations avec M. Dupont de Tours, que Monseigneur de la Bouillerie fut heureux de connaître personnellement. M. le chanoine Janvier, dans sa belle *Vie du saint homme de Tours*, a raconté cette circonstance de sa vie, que l'évêque de Carcassonne aimait à rappeler.

« Le Père Hermann, écrit M. Janvier, avait promis de venir à Tours célébrer les cérémonies du baptême d'un enfant dont sa sœur, M<sup>me</sup> Raunheim, devait être la marraine et M. Dupont le parrain ; c'était la fille d'un ami commun, M. Rosemberg, juif d'origine comme le célèbre religieux, artiste éminent comme lui et comme lui récemment converti au catholicisme. L'évêque de Carcassonne, Monseigneur de la Bouillerie, qui savait cette circonstance et qui devait se rendre chez son frère aux environs d'Angers, voulut s'arrêter à Tours et y passer la nuit, afin d'achever son voyage en compagnie du Père Hermann. De son côté, le révérend Père Eymard, occupé alors de la fondation de l'institut des prêtres du Saint-Sacrement, se trouvait aussi à Tours et avait, en qualité d'ami, demandé l'hospitalité à M. Dupont. De si heureuses rencontres parurent au dévot serviteur de l'Eucharistie une occasion favorable pour ménager une réunion entre ces trois hommes de Dieu : c'est ce qu'il appelait gaiement « un

<sup>1</sup> Lettre du 23 septembre 1870.

petit congrès eucharistique. » L'Adoration nocturne et les œuvres relatives à l'Eucharistie furent les principaux sujets de la conversation.

« Monseigneur de la Bouillerie, qui ne connaissait M. Dupont que sur la réputation de sa sainteté, aimait beaucoup à l'eutretenir et à entendre de sa bouche le récit des guérisons miraculeuses obtenues devant la Sainte-Face de Notre-Seigneur. Une fois entre autres, nous dit un de ceux qui étaient présents, comme on fut amené par le fil de la conversation à conclure qu'évidemment la Sainte-Face faisait des miracles : « Oh ! oui, certainement, » dit avec une intention pleine de finesse et d'à-propos Monseigneur de la Bouillerie, « de nos jours « la Sainte-Face fait des miracles ; non pas la « Sainte-Face d'Angers ni de Paris, mais celle « de Tours, celle qui est ici, la Sainte-Face de « M. Dupont ! » insinuant par là qu'il attribuait les grâces miraculeuses plutôt aux prières de M. Dupont qu'à la Sainte-Image elle-même. Ce sentiment du sage et pieux prélat, qui exprimait d'ailleurs celui du public, fut très remarqué, à la grande confusion du serviteur de Dieu, qui parut déconcerté et resta un moment attristé et silencieux.

« La cérémonie du baptême se fit dans la chapelle de M<sup>me</sup> de Dignac (autrement *des Ursulines*). Le lendemain, M. Dupont voulut, en sa qualité de parrain, réunir chez lui, à déjeuner, tous les membres de la famille avec Monseigneur de la Bouillerie, le Père Hermann et le Père Eymard. A la fin du repas, quand l'heure du départ fut arrivée pour l'évêque de

Carcassonne, qui devait prendre le chemin de fer d'Angers, M. Dupont, tout entier à la joie d'une si douce réunion, proposa à ses convives de la prolonger, en reconduisant Monseigneur et le Père Hermann jusqu'au Port-Boulet, à la quatrième station. La proposition étant agréée, il s'occupa aussitôt des préparatifs, conduisit ses hôtes à la gare, retint à ses frais un wagon spécial avec tous ses compartiments, et put ainsi continuer quelques heures de plus à s'entretenir en tête à tête et librement de Dieu, de l'Église et de l'Eucharistie. »

La vénération de Monseigneur de la Bouillerie pour M. Dupont datait de loin, ainsi qu'il le rappelait lui-même dans une lettre écrite de Bordeaux à M. le chanoine Janvier, et reproduite par l'historien du saint homme de Tours, au tome II de son livre (p. 487) :

« La réputation de M. Dupont<sup>1</sup> était immense, et Paris, que j'habitais alors, était tout rempli de son nom. Je citerai un petit trait que je me suis toujours rappelé. Au moment où je venais d'être nommé évêque de Carcassonne et où je me rendais dans mon diocèse, une bonne fille, que je dirigeais depuis longtemps, était gravement malade dans l'un des hôpitaux de Paris. Elle me demanda si elle ne pouvait pas écrire à M. Dupont, dont on lui racontait tant de merveilles. Je m'empressai de répondre que rien ne s'y opposait et je lui donnai son adresse à Tours. Alors cette bonne fille ajouta, avec une très grande naïveté : « N'est-ce pas, mon Père, qu'il

<sup>1</sup> *Vie de M. Dupont*, t. I, p. 337.

faut mettre sur l'adresse : « A M. Dupont, Thaumaturge, à Tours ». Je cite ce petit trait comme un témoignage de la popularité de sa sainteté. Le pieux prélat ajoute : « Je le connaissais surtout de réputation, et je n'ai eu l'honneur et le bonheur de le voir et de l'entretenir qu'une seule fois. Son ardent amour pour l'Eucharistie et l'affection chrétienne qui l'unissait au révérend Père Hermann m'avaient mis en relations avec lui. J'ai pu prier dans son petit oratoire de la Sainte-Face, et, dans le court entretien que j'ai eu avec lui, je me suis aisément convaincu que sa belle âme était très parfaitement et très intimement unie à Dieu. »

#### IV

Le 8 mai 1872, le cardinal Donnet adressait au Pape une longue lettre, où le robuste vieillard rappelait ses trente-huit années de labeur épiscopal, dont trente-cinq à Bordeaux. « Non, disait-il, je ne crains pas la fatigue, mon ambition est de mourir la houlette à la main. Mais, je sens que j'ai besoin d'un aide, car mes pas sont devenus chancelants... »

« Donnez-moi, continuait l'Archevêque, donnez-moi un auxiliaire à l'âme grande et généreuse, aux mains pures et à la voix éloquente, qui puisse porter avec moi et pour moi le fardeau des sollicitudes pastorales... »

Cet auxiliaire, il le demandait, au nom du présent, comme au nom de l'avenir, voulant

transmettre son autorité, à un prélat digne de cette succession « par l'intégrité de sa foi, la « sainteté de sa vie et son inébranlable attache-  
« ment à la chaire apostolique. »

« Déjà, continuait-il, mes yeux et mon cœur ont trouvé celui à qui Votre Sainteté daignera confier la mission de soutenir ma veillesse... Je réclame, de Votre Sainteté, cet Évêque qui serait pour moi un conseiller et un ami. Ses talents et sa distinction lui ont mérité une influence considérable dans le diocèse qu'il occupe depuis dix-sept ans. Ses vertus lui ont acquis prestige, autorité. Il marque parmi les membres de l'Épiscopat les plus dévoués à la personne auguste de Votre Sainteté. Je veux parler de Monseigneur de la Bouillerie, évêque de Carcassonne. Je connais et j'apprécie ce prélat depuis nombre d'années ; mais dernièrement, à Rome <sup>1</sup>, j'ai appris à l'estimer davantage. Il fut toujours au premier rang dans la phalange d'élite qui mettait son bonheur à adoucir vos peines et à dé-

<sup>1</sup> Dans son Mandement du Carême pour l'année suivante, le Cardinal faisait remonter à cette époque sa première pensée à cet égard : « C'est à Rome, disait-il, pendant le Concile, que je pus apprécier d'une manière plus complète Monseigneur de la Bouillerie ; c'est là aussi que je conçus la première pensée de le demander pour mon auxiliaire et mon successeur. Les circonstances douloureuses que nous avons traversées depuis mon retour ont pu seules en retarder la réalisation. J'ai d'autant plus souffert de ces délais, que jamais je n'ai si vivement senti, soit la responsabilité que m'impose mon ministère, soit le désir de contier mon héritage, quand la divine Providence le voudra, à des mains sûres et capables. »

fendre avec amour les prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ. »

Le Cardinal exposait les autres titres qui assureraient le prestige de Monseigneur de la Bouillerie à Bordeaux. « Le clergé se groupera avec empressement autour de lui ; les hommes du monde cèderont à la séduction de ses manières et à l'entraînement de sa parole... »

Pressenti par correspondance et aussi dans une visite de Monseigneur Donnet à Carcassonne, Monseigneur de la Bouillerie s'en était remis, pour la décision à intervenir, aux ordres de Pie IX.

Pie IX se hâta de répondre au Cardinal qu'il ne pouvait lui désigner un Évêque plus recommandable et plus cher à son cœur. Le Pape, en même temps, donnait mission au Nonce Apostolique de traiter, sans retard, cette importante affaire avec le Ministre des Cultes.

La lettre du Souverain Pontife était du 3 juin 1872. Dès qu'il en eut connaissance, Monseigneur de la Bouillerie écrivit à un ami dans l'intimité :

« Il faut maintenant que je vous confie un secret dont je n'ai pu vous parler tôt et que je vous prie de *garder hermétiquement pour vous seul*. Il est assez vraisemblable que je vais quitter Carcassonne. L'Archevêque de Bordeaux me demande avec instances de devenir son coadjuteur, et le Souverain Pontife approuve beaucoup ce projet. Au point de vue de la conscience, cela me suffit. L'affaire est, cependant, encore loin peut-être d'être à son terme. Versailles est plus difficile que Rome, et il est pos-

sible qu'on mette obstacle aux désirs du Cardinal. Mais nos âmes sont trop liées l'une à l'autre pour qu'un long secret puisse exister entre elles. »

Les difficultés furent grandes, en effet, et on peut en suivre les phases dans la correspondance intime du futur Coadjuteur de Bordeaux.

Il écrit le 21 juillet :

« Votre bonne affection pour moi réclame des nouvelles ; mais je n'en ai point encore de positives à vous donner ; j'ai lu ce matin dans la *Guienne* que ma nomination était un fait certain ; et il y a quelque temps le Nonce avait écrit à l'Archevêque de Toulouse que l'affaire était arrangée avec le gouvernement ; mais ni le Nonce, ni le Ministre, ni le Cardinal ne m'ont rien écrit à moi-même, et je demeure toujours, sinon dans une incertitude, au moins dans une attente qui est un lourd fardeau... »

Le 25 septembre, au sortir de la Retraite Pastorale où il avait été l'objet d'une manifestation touchante, que nous raconterons bientôt, il écrit encore :

« \*\*\*, en vous écrivant, a pu vous dire, mon cher ami, qu'en ce qui me concerne, la position n'avait point changé d'un iota. C'est pour moi une vraie épreuve. J'ai reçu du Souverain Pontife une très aimable lettre qui m'a du moins beaucoup encouragé comme expression de la volonté de Dieu à mon égard. Le pape, en des termes très bienveillants pour moi, m'exprime le vif désir que le projet du Cardinal se réalise. Mais le gouvernement ne prend jusqu'à présent aucune décision. J'ai dernièrement écrit au

Nonce pour le supplier d'en obtenir une, *quelle qu'elle soit*. L'incertitude où on me laisse n'est plus tenable. Ce long retard a déjà rendu mon départ de Carcassonne plus pénible. La *Semaine* vous a rendu compte des impressions de la retraite ; elle n'a rien exagéré sous le rapport des témoignages d'affections et de regrets qui m'ont été donnés. Brisement de cœur d'un côté ; soucis et appréhensions de l'autre, tout cela en se prolongeant est peu agréable. »

Monseigneur Pie, évêque de Poitiers et suffragant de Bordeaux, s'occupait très chaudement de vaincre les obstacles :

« — Vous êtes d'assez grand prix, écrivait le docte et bienveillant prélat à son futur Métropolitain, pour que nous vous achetions au prix de la tribulation. »

Parmi toutes ces négociations, l'Évêque de Carcassonne ne songea pas un seul instant à dissimuler les sentiments qui lui valaient, de la part des puissants du moment, une opposition bientôt tellement considérable que tout sembla perdu.

L'Évêque qui, en 1868, avait écrit :

« Quand la guerre d'Italie vint me révéler, ainsi qu'à mes collègues, les injurieuses tendances du gouvernement français à l'égard du Souverain-Pontife, je n'hésitai pas à entrer dans la lutte que l'Église allait devoir soutenir contre une politique désastreuse. Je multipliai mes écrits pour la défense des droits du Saint-Siège. Je prononçai à ma cathédrale l'éloge funèbre des héros chrétiens morts à Castelfidardo. Je me rendis à Rome chaque fois que le Pape y



convoqua les évêques, et je ne perdis aucune occasion pour me ranger ouvertement dans la fraction de l'Épiscopat qui adopta hautement, et *dans le sens de Pie IX* (ainsi que je le disais dans l'un de mes plus récents discours pour l'oraison funèbre de Monseigneur Berneux), les maximes et les doctrines de l'Encyclique et du Syllabus que l'Église doit à cet immortel Pontife.

Cet Évêque pouvait dire, en 1872 comme quatre années auparavant :

« En terminant cette note, je me sens pressé de répéter le mot de Jacob : *Mes jours ont été petits et mauvais : Dies mei parvi et mali*; mais la miséricorde divine est grande et bonne ! Elle prend pitié des petits, et accueille le repentir des méchants. »

Mais, il n'avait aucune méchanceté à regretter et rien, dans sa doctrine, ne demandait, de sa part, une rétractation.

Aussi, quand, le 6 octobre, à Lourdes, il prit la parole devant un grand nombre de ses collègues, il pouvait rappeler ses constants enseignements, les confirmer par une nouvelle et éloquente protestation contre le naturalisme envahisseur. Sa belle âme, sereine au milieu des traverses, trouvait aussi des accents où la poésie et la piété se mêlaient en un gracieux langage :

« Je me souviens, disait-il en terminant son discours, qu'il y a peu d'années, sur la demande d'une âme qui m'était chère et qui, maintenant remontée vers le ciel, y continue avec les anges ses douces mélodies de la terre<sup>1</sup>, je composai

<sup>1</sup> Le Père Hermann.

un cantique en l'honneur de la Vierge de Lourdes et je me rappelle encore que mon refrain était celui-ci :

Elle a souri, bonne Mère,  
La bonne Mère a souri !

Oui, elle sourit, et les aveugles voient ; elle sourit, et les sourds entendent : elle sourit, et les boiteux marchent... Souriez-nous encore, ô Marie, l'Eglise et la France seront sauvées ! »

Le 11 décembre seulement, lui parvint à Carcassonne la nomination officielle. Les négociations avaient duré plus de six mois. Le résultat le laissa indifférent<sup>1</sup>. Il écrivait en effet :

<sup>1</sup> M. Eugène Vuillot nous a un peu reproché de n'avoir pas tout dit sur le séjour de Mgr de la Bouillierie à Carcassonne : « Certes, dit-il, il fit trop de bien dans ce diocèse pour qu'on puisse douter qu'il n'y ait connu beaucoup de jours heureux, mais n'y eut-il pas aussi des jours de fatigue morale ? Mgr Ricard n'en dit rien. Il eût craint peut-être de diminuer Mgr de la Bouillierie, en notant que Carcassonne ne lui parut pas toujours un lieu de délices. Cependant, je crois qu'il en fut ainsi. Bien que prêtre excellent et d'une grande piété, M. de la Bouillierie resta toute sa vie homme du monde et même Parisien. Les salons où l'on sait causer avec tenue des choses et des riens du jour, où l'on parle de littérature, d'art, de politique, où l'on passe des questions religieuses aux préoccupations mondaines, ces salons étaient, en quelque sorte, son élément natif. Il avait presque besoin d'en prendre l'air. Il trouva à Carcassonne des gens de mérite et de bonne compagnie, mais cet air-là, il ne le trouva point. Ce fut pour les habitudes de son esprit un dépaysement contre lequel les charmes de la quadrette, jeu de cartes cher aux vénérables ecclésiastiques qui venaient le soir à l'évêché, durent parfois lutter insuffisamment. Cela n'ajoute-t-il pas quelque chose au mérite qu'il eut toujours d'être un évêque très résidant ? »

« J'ai reçu enfin avant-hier, ici, l'avis officiel du ministre qui m'annonce ma nomination. Voilà donc le fait consommé. Priez Dieu, mon cher ami, afin qu'il soit pour la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise et le salut des âmes. Cette nouvelle si tard venue m'a trouvé sans grand enthousiasme. Le moment où vont se briser les liens qui m'unissaient à mon diocèse est aussi pour moi celui d'un très dur brisement de cœur, je me sens le besoin de demander à Dieu le courage que je n'ai pas<sup>1</sup>. »

## V

On lisait dans la *Semaine religieuse de Carcassonne*, à la date du 22 septembre 1872 : « La Retraite ecclésiastique, prêchée avec un talent remarquable par le R. P. Mas, de la Compagnie de Jésus, s'est terminée samedi dernier.

« Dans la prévision des départs, que l'éloigne-

<sup>1</sup> Peu de jours après cette lettre, il écrivait encore au R. Père Regnault l'auteur du *Christophe de Beaumont* qu'il devait couvrir de son élogieuse approbation : « Je vous remercie de l'aimable lettre que vous avez bien voulu m'écrire dans les circonstances si graves et si solennelles où la Providence me place en ce moment. Je sais qu'à votre bon souvenir se joindront vos prières ; et celles-ci me viendront très puissamment en aide pour m'obtenir de Notre-Seigneur les grâces dont j'ai besoin. Mon diocèse me témoigne en effet des regrets qui me touchent extrêmement. Mais, je dois oublier maintenant ce qui est derrière moi, et ne plus songer qu'au grand et difficile ministère placé devant mes yeux. Puissent, cher et Révérend Père, vos bons vœux et vos bienveillantes espérances se réaliser pour la gloire de Dieu et l'avantage de la sainte Église. »

ment de beaucoup de paroisses rendait nécessaires, on avait anticipé au vendredi l'imposante cérémonie du renouvellement des promesses cléricales. Elle donnait un admirable à-propos à un éloquent discours sur l'obéissance, dont le succès semble le privilège infailible de tous les prédicateurs de la noble Compagnie de Jésus. On a remarqué l'accent avec lequel le pieux orateur a dit, en parlant du départ trop probable de notre éminent Prélat : « Si l'ange d'une  
« grande Eglise, saintement jaloux de votre fé-  
« licité, vous l'envie et le réclame pour son  
« troupeau ; si le Pontife suprême vous impose  
« cette si douloureuse séparation, ce sera votre  
« bonheur et votre gloire, en échange de ce sa-  
« crifice, de recevoir, de sa main et de son  
« cœur<sup>1</sup>, celui que la Providence destine à con-  
« tinuer, au milieu de vous, les grandes tradi-  
« tions d'un dévouement sans bornes à la sainte  
« Eglise de Jésus-Christ. »

« Une émotion facile à comprendre remplissait le cœur de tous les Prêtres, trop clairement avertis qu'en baisant la main du prélat qui allait recevoir le renouvellement de leurs promesses, c'étaient des adieux qu'ils allaient lui faire.

« La cérémonie terminée, M. le chanoine Larroque, Archiprêtre de la Cathédrale, a, selon l'usage, adressé la parole à Monseigneur : d'une voix altérée par une tristesse qu'il avait peine à vaincre, il a dit :

<sup>1</sup> Allusion à M. l'abbé Graulle, que l'on croyait généralement alors appelé à succéder à Mgr de la Bouillierie, dont il était le vicaire-général, l'ami et le commensal depuis l'arrivée du prélat à Carcassonne.

« Monseigneur,

« Depuis que la bonté de Dieu vous avait en-  
 « voyé parmi nous, comme le meilleur des Pè-  
 « res, comme le plus vénéré et le plus aimé des  
 « Evêques, j'avais souvent porté une fraternelle  
 « et affectueuse envie à ceux qui avaient la  
 « charge de se faire les interprètes de nos sen-  
 « timents envers Votre Grandeur, à l'occasion  
 « des retraites ecclésiastiques. Je ne soupçon-  
 « nais pas que la divine Providence pût m'appe-  
 « ler un jour à cet honneur, et surtout j'étais  
 « loin de m'attendre à n'y pouvoir répondre  
 « qu'avec le douloureux sentiment qui pèse sur  
 « mon âme.

« Un autre sentiment, Monseigneur, me ren-  
 « dra la force que l'affliction pourrait diminuer :  
 « je me sens chargé d'exprimer à Votre Gran-  
 « deur, la reconnaissance impérissable que son  
 « séjour parmi nous, que son passage, hélas !  
 « nous a inspirée.

« Nous le reconnaissons, Monseigneur, Dieu  
 « n'avait pas enrichi de tant de dons supérieurs  
 « votre cœur et votre intelligence, pour vous  
 « laisser dans la position relativement inférieure  
 « du siège que vous avez occupé avec tant  
 « d'éclat, et tout en gémissant des desseins de la  
 « Providence, qui vous arrache à notre ten-  
 « dresse, nous comprenons que, si Dieu peut  
 « devoir quelque chose à une créature, il vous  
 « devait un des sièges les plus élevés de l'Eglise  
 « de France pour la vaillante fidélité avec la-  
 « quelle vous avez fait fructifier le talent qu'il  
 « vous avait confié.

« Pardonnez-moi de vous trahir, Monsei-  
 « gneur, puisque Dieu a permis que je vous visse  
 « de plus près que d'autres. Laissez-nous énu-  
 « mérer, avec un sentiment d'orgueil filial et  
 « désolé, ces biens que d'autres vont posséder à  
 « notre détriment : la foi ardente de votre cœur  
 « d'Evêque si éloquente, si courageusement dé-  
 « sintéressée pendant les assises du grand Con-  
 « cile, si inconsolable, au retour, des hésitations  
 « dont elle avait eu le douloureux spectacle,  
 « laissez-moi dire les larmes de tendre piété que  
 « j'ai surprises sur votre visage, les largesses de  
 « votre cœur de Roi. Ah ! vous ne pourriez les  
 « raconter à personne, vous, Monseigneur ! vos  
 « mains, aussi saintement aveugles que prodi-  
 « gues, n'ont jamais vu, n'ont jamais su ce  
 « qu'elles prenaient dans votre trésor si consi-  
 « dérable, et, tous les ans, si scrupuleusement  
 « épuisé... »

Après un hommage chaleureux rendu au vi-  
 caire-général que l'on croyait appelé à prendre  
 la succession de Monseigneur de la Bouillerie,  
 M. Larroque terminait ainsi sa filiale harangue :

« ... Nous le savons, Monseigneur, votre cœur  
 « ne nous oubliera pas, non plus ; nous le mé-  
 « riterons ! car, de quelque affection que puis-  
 « sent vous environner les heureux Prêtres qui  
 « vont vous posséder, ils ne vous aimeront ja-  
 « mais plus que nous, et nous vous aurons ai-  
 « mé les premiers.

« J'en suis certain, Messieurs et bien-aimés  
 « Confrères, j'exprime, en ce moment, les sen-  
 « timents de tous vos cœurs. Notre âme attris-  
 « tée cherchera sa consolation dans le senti-

« ment de respect qu'obtient toujours de nous la  
 « plus haute Majesté que nous reconnaissons  
 « au monde, le Vicaire de Jésus-Christ. Le  
 « Grand, le Saint Pontife Pie IX a parlé, per-  
 « sonne sur la terre n'a le droit de se soustraire  
 « aux désirs exprimés par le Pasteur de l'Eglise  
 « universelle. Nous pleurerons sur la main du  
 « Pontife-Roi qui nous enlève notre Père, mais,  
 « en la baisant, et en nous inclinant devant lui  
 « comme devant Dieu même. »

Monseigneur, attendri jusqu'aux larmes, ré-  
 pondit à son cher Archiprêtre :

« Vous m'ouvrez la bouche, cher ami... Pen-  
 « dant ces jours de pieuse retraite où il m'a en-  
 « core été donné de vivre au milieu de mon  
 « bien-aimé clergé, bien des paroles affluaient  
 « sur mes lèvres, et, pour la première fois, elles  
 « hésitaient à se répandre... Que n'avais-je  
 « point à dire ? Et cependant que dire ?... Je gar-  
 « dais le silence ; mais le silence me suffoquait,  
 « et je souffrais de ne point assez répondre aux  
 « affectueux regrets qu'on voulait bien m'appor-  
 « ter de toute part.... Or, en ce moment, mon  
 « cher ami, voici que vous m'exprimez tout  
 « haut ces mêmes regrets, et moi aussi je veux  
 « vous dire tout haut combien ils me touchent  
 « profondément...

« Organe du clergé, votre éloquence a été  
 « toute filiale, et je voudrais que mes remercie-  
 « ments fussent aussi ceux d'un père...

« Je suis venu dans ce Diocèse avec mon cœur :  
 « j'y ai rencontré le cœur de mon clergé, et  
 « ainsi se sont formées entre lui et moi ces bon-  
 « nes et constantes relations où j'ai désiré, il

« est vrai, que l'autorité fût douce, mais où  
« l'obéissance a toujours été prompte, — rela-  
« tions pleines de charmes qui peut-être ne vont  
« plus me laisser qu'un doux et navrant souve-  
« nir...

« Du reste, ce n'est pas seulement sur cette  
« affectueuse sympathie que nos rapports étaient  
« fondés, ils avaient pris pour base les mêmes  
« sentiments et les mêmes doctrines... Lorsque,  
« au début de mon épiscopat, j'annonçais, un  
« peu fièrement peut-être, que je venais appor-  
« ter parmi vous le feu de la piété et du zèle, je  
« rencontrai tout de suite près de moi des âmes  
« sacerdotales, où le feu prenait vite !... Et  
« quand, plus tard, je proclamais très haut les  
« droits, les privilèges et les doctrines du Siège  
« Apostolique, vos voix, moins élevées sans  
« doute, bruissaient cependant autour de la  
« mienne, elles me faisaient écho et donnaient  
« à ma parole plus de retentissement et  
« d'éclat...

« C'est également à l'aide de l'excellent esprit  
« et de la docilité de mon clergé que j'ai pu éta-  
« blir dans ce Diocèse quelques œuvres utiles...  
« Toutefois, je serais injuste et je serais ingrat  
« envers la Providence si, sur ce point, je ne  
« m'associais pleinement à l'hommage mérité  
« que vous avez su rendre à mes bons et zélés  
« coopérateurs. Dans quelques circonstances un  
« peu difficiles de mon épiscopat, leur dévoue-  
« ment et leur habileté ont été constamment  
» pour moi un soulagement et une force ; et,  
« vous le dirai-je, ce n'est pas sans une vive  
« émotion que, durant ces derniers jours, j'ai



« entendu sortir de la bouche d'un grand nom-  
 « bres de prêtres, avec l'expression de leurs re-  
 « grets en ce qui me concerne, celle de leurs  
 « énergiques sentiments à l'égard des membres  
 « de l'administration...

« Qu'ajouterai-je, maintenant !... Dans un but  
 « que l'on m'assure être celui de l'intérêt de  
 « l'Eglise, la Providence, par l'organe d'un  
 « éminent Prélat, semble, il est vrai, vouloir  
 « m'appeler ailleurs. Si elle brise les liens qui  
 « m'unissent à ce beau Diocèse, elle ne les bri-  
 « sera pas sans me causer un chagrin poignant..  
 « Mais je laisserai du moins sur ce sol, qui  
 « m'est cher, un clergé pieux, instruit, dévoué,  
 « solidement et irrévocablement attaché aux sai-  
 « nes et sûres doctrines, celle du Siège Apos-  
 « tolique. Sans moi et loin de moi, il conti-  
 « nuera de faire le bien, mais mon chagrin, mon  
 « vrai chagrin, sera de ne plus le faire avec  
 « lui. »

« Le plus religieux silence, ajoute le narra-  
 « teur de cette scène, a répondu à ces paroles pa-  
 « lernelles, auxquelles la sainteté du lieu ne per-  
 « mettait pas de répondre, si ce n'est par les lar-  
 « mes qui étaient dans tous les yeux.

« Que Dieu vous récompense, aimable et no-  
 « ble évêque, du bien que vous aurez fait : vous  
 « aurez été jusqu'au dernier moment parmi nous  
 « le meilleur des pères et le modèle des enfants  
 « soumis de l'Eglise. »

Après le Clergé, ce fut au tour de ses diocé-  
 « sains à recevoir ses adieux. Il les leur adressa, à  
 « l'occasion du Carême 1873. Pie IX, par Bref du  
 « 3 mars de cette même année l'avait nommé

administrateur du diocèse jusqu'à la prise de possession de son successeur.

Dans son Mandement d'adieux, il commentait, avec une onction paternelle, le récit des Actes des Apôtres, où l'historien sacré raconte le départ de saint Paul d'Ephèse.

« Adieu donc, Mes Bien Chers Fils, écrivait-il, il faut enfin que je vous le dise. Encore un peu de temps et vous me verrez ; et encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, parce que je vais où m'appelle la volonté de mon Père céleste. Elle m'appelle par l'organe d'un éminent Prélat qui, au faite d'un apostolat glorieux, a fait choix du *plus petit des Apôtres* pour concourir à ses grandes œuvres, demandant à ma faiblesse de venir en aide à sa force que la vieillesse respecte et n'atteint pas !... Elle m'appelle par l'express désir de l'immortel Pie IX, désir qui, pour mon cœur de fils, est un ordre, comme son infailible parole est un oracle pour ma foi. Elle m'appelle ; et, pour la suivre, je dois me séparer de ce Diocèse où j'ai longtemps vécu et que j'ai toujours tendrement aimé.... »

En terminant, il laissait échapper ce cri du cœur :

« L'Écrivain sacré ajoute que, « lorsque les « disciples de saint Paul eurent longuement « prié avec lui, ils fondirent tous en larmes, « songeant qu'ils ne reverraient plus celui qui « avait été leur maître et leur père. » Oh ! dites-le moi, Mes Bien Chers Fils, si indigne que je fusse d'une semblable affection, les regrets que vous m'avez exprimés n'ont-ils pas renouvelé pour moi la scène touchante du livre des Actes,

et pourrai-je oublier jamais les témoignages que j'ai reçus de vous?...

La séparation ne tarda plus guère ; elle ne se fit pas sans déchirements. Il ne devait plus revoir Carcassonne, où, malgré les pressantes instances de son successeur, il ne se sentit jamais le courage de réveiller des émotions qui lui furent très sensibles, et dont son âme tendre emporta l'impérissable souvenir.

## CHAPITRE XI

### MONSEIGNEUR DE LA BOULLERIE DANS SA FAMILLE

Aux grandes fêtes du pèlerinage national, à Lourdes, en 1872, dans le cortège immense des processionnaires, les assistants se montraient un groupe, d'ailleurs assez nombreux, qui marchait pieusement sous une bannière, portant mention d'un sanctuaire domestique, inconnu de la foule. Il s'avançait, non loin de l'évêque de Carcassonne, qui le considérait souvent avec une évidente complaisance. Les autres évêques s'en aperçurent et l'interrogèrent :

— Ce sont, répondit-il, les membres de ma famille !

« Notre famille fortement unie, me semble comme une petite tribu marchant dans une même voie, tous la main dans la main, les forts soutenant les faibles, les aînés servant de guides aux plus jeunes ; du reste, mêmes sentiments, mêmes pensées, mêmes espérances, mêmes craintes, mêmes tristesses et mêmes joies ; un même esprit, un même cœur, une même âme. C'est vraiment pour nous que le Psalmiste a écrit cette parole : Il est bon et il

est doux pour des frères d'habiter sous le même toit<sup>1</sup>. »

Ce serait méconnaître et négliger un des principaux côtés de l'aimable physionomie de notre prélat que d'omettre le chapitre que nous allons écrire, avant de le suivre à Bordeaux. Nous n'aurons garde néanmoins, en l'écrivant, d'oublier la discrète réserve qui s'impose à cette étude tout intime. Le plus souvent d'ailleurs, nous ne ferons que reproduire les propres paroles du pieux évêque ou les récits des siens, conservés et recueillis dans une sorte d'écrin bibliographique, dont M. Buisson a révélé l'existence réservée à l'intimité familiale et où nous ne puiserons qu'avec une extrême délicatesse.

## I

C'était, chaque année, pour lui, un bien bon mois que ce mois d'automne passé près des siens ! Nous avons déjà dit sa hâte un peu impatiente, dès qu'il voyait poindre, après les retraites pastorales, le cher mois d'octobre qui le ramenait auprès de ce « petit diocèse » dont il aimait à se dire « le très heureux pasteur. »

Il se laissait alors absorber à peu près totalement par ce cher ministère. Volontiers il l'avouait et le confessait, mais sans beaucoup de remords.

<sup>1</sup> Allocution prononcée dans la chapelle du château de Lathan, le 25 septembre 1875, à l'occasion de la Consécration de la famille de la Bouillerie au Sacré-Cœur de Jésus.

Quand ses correspondants se plaignaient, il leur disait : « L'Anjou me produit toujours ce détestable effet de paresse. J'y suis environné d'une très nombreuse et très affectueuse famille qui prétend que ce mois de vacances lui est exclusivement dû et ne me laisse disposer d'aucun instant pour autrui. Tout mon temps se passe en promenades, en conversations, en récréations de toute sorte, où ma poésie fait souvent une partie du jeu ; au lieu de travailler avec mon esprit, ici je m'en amuse, et c'est un amusement qui délasse<sup>1</sup>. »

Les archives de famille, depuis le baptême de la fille aînée de son frère Louis et le mariage de son cousin Joseph<sup>2</sup>, ne sont plus qu'une succession non interrompue de nouvelles unions à former, une longue suite de baptêmes et de confirmations. Chaque année apportait avec elle une nouvelle cérémonie, un nouvel anneau à la chaîne des grâces, au moyen, disait-il un jour, « de quelques gouttes de cette huile sainte, qui, du front de Jésus-Christ, ont coulé sur mon

<sup>1</sup> Lettre du 13 novembre 1865.

<sup>2</sup> Au cours de l'allocution qu'il prononça à cette occasion, emporté par ses souvenirs et plus encore par son cœur, Monseigneur de la Bouillerie tutoya son cousin, ce qu'il ne fit pour personne dans la suite, en s'avancant vers lui comme s'il eût voulu l'embrasser. Le Comte de Morny, qui assistait au mariage en qualité de témoin de l'épouse, se rendit chez l'Empereur à l'issue de la cérémonie ; et comme ce dernier, le voyant ému, lui demandait pourquoi il avait les yeux tout brillants de larmes : « Sire, répondit le Comte, l'Évêque de Carcassonne vient de me faire pleurer. »

front, et que je n'ai cessé de répandre sur vous pour vous embaumer et vous sanctifier. »

D'ordinaire, il partageait son temps de pontificat familial entre les deux propriétés de ses frères : la Barbée et Lathan. Le séjour dans cette dernière terre était le temps des promenades. A la Barbée, c'était le règne du salon.

L'automne venu, il donnait comme un signal, et aussitôt, de tous les coins de la France, les plus âgés s'empressaient d'accourir à cette fête annuelle de l'union de la famille, autour du Pontife, devenu son chef depuis la mort du frère aîné de Monseigneur. C'était vraiment saint François de Sales avec sa doctrine sûre, son aimable enjouement, sa candeur céleste. Simple et humble, c'est lui qui avait répondu un jour à quelqu'un qui le complimentait sur un beau succès oratoire : « C'est vrai, j'ai bien senti que je parlais très bien, cela fait plaisir à la nature, mais, si vous saviez comme je me sens pauvre sous le regard de Dieu ! »

Les siens sentaient avec une sainte fierté l'aimable Evêque de Genève revivre parmi eux. Depuis le plus jeune jusqu'au plus âgé, il étendait sur tous une sollicitude également tendre, qui le mettait tout entier à la disposition de chacun, sans préférence marquée pour personne. Cette bienveillance était particulièrement touchante, lorsqu'il se trouvait au milieu des enfants : il les accueillait toujours avec patience et s'informait avec intérêt de leurs travaux et de leurs jeux. Ceux qui venaient lui demander conseil étaient toujours reçus avec bonté ; quand on causait avec lui, on se sentait à l'aise : il écou-

tait beaucoup, parlait peu, et donnait un avis si sage et si net que le fruit de cette direction durait toujours.

Nous venons de dire qu'il ne laissait paraître aucune préférence marquée pour personne. Il y avait à cela une exception, devant laquelle chacun s'inclinait avec bonheur. Après la mort de son frère Louis, Monseigneur de la Bouillerie avait reporté sur son frère Henri toute sa tendresse et toutes ses prédilections. Les grands événements qui suivirent le Concile avaient amené les deux frères sur le même terrain. Sur la grande question philosophique qui fut la préoccupation dominante de l'Évêque dans ses dernières années, il rencontra chez son frère un collaborateur à qui il soumettait tous ses travaux, et avec lequel il lui était doux de travailler. Il appréciait, comme elle le méritait, cette élévation et cette étendue de vues si peu communes chez les hommes du monde, on peut presque dire qu'il les vénérât. De son côté, son frère avait pour lui un respect profond, aimant à chercher en lui l'Évêque avant le frère, et la famille eut plus d'une fois sous les yeux ce spectacle touchant et singulièrement édifiant du frère sortant humblement de la chapelle où il venait de recevoir des mains de son frère évêque le sacrement de Pénitence<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le souvenir de l'aîné était un lien de plus entre les deux frères et on ne l'oubliait pas, témoin ce jour où, en mai 1871, en inaugurant le pèlerinage de Notre-Dame du bout du Parc, à la Barbée, Monseigneur de la Bouillerie dit, au milieu des larmes de tous les siens : « O Dieu ! sous une croix de bois et sous quelques branches de lilas, celui que nous



## II

Le premier acte de la journée était un acte de foi. On se donnait rendez-vous à la chapelle pour assister à la messe du Prélat, et là de nombreux membres de la famille chaque jour, souvent tous sans exception, recevaient, des mains de l'Apôtre de l'Eucharistie, le Saint-Sacrement de l'autel.

Puis, on se rendait dans la grande salle à manger du château, où l'on prenait en commun le repas du matin ; c'était une réunion toute simple et sans apprêts. On y résumait les événements de la ville et on faisait les projets pour la journée, le tout émaillé de joyeuses réparties. Monseigneur était plus gai qu'aucun autre.

On allait alors faire « les cent pas » dans l'allée de tilleuls qui borde le canal, chacun dépouillant son courrier et s'occupant des soins particuliers de sa petite famille ; puis, la conversation prenait d'habitude un ton plus grave, on y abordait les grandes questions du jour<sup>1</sup> que la lec-

avons tant aimé repose !... Lorsque je sors de la chapelle, sa chère pensée me suit partout, elle accompagne partout mes pas. Sa présence réjouissait tous ces lieux ; absent, il les remplit encore. Il les remplit, mais je ne le vois plus ; il les remplit, et je le cherche partout. Je l'ai cherché sous les dalles de l'autel et ici je le cherche entre les bras de Marie. Ah ! j'en ai la douce confiance, Marie me le garde et me le rendra, je le retrouverai dans le sein de Marie. »

<sup>1</sup> C'était d'ailleurs, entre les interlocuteurs, une parfaite entente sur ce terrain ailleurs si divisé : « A cette époque

ture rapide des feuilles publiques venait de remettre sur le tapis ; après quoi, chacun se retirait dans ses appartements où l'on attendait, occupé de soins divers, la cloche du déjeuner qui ramenait tout le monde autour de la même table, au milieu de la même gaieté franche.

La journée était réservée aux sports de toute sorte, que Monseigneur de la Bouillerie recherchait avec une ardeur toute juvénile : pêche, chasse, et surtout la partie de croquet, son amusement favori<sup>1</sup>. Il avait, pour ce jeu, une pas-

néfastes où tant d'esprits s'égarèrent, leur disait un jour Monseigneur de la Bouillerie, où tant de caractères s'affaissent, où l'on ignore jusqu'à la notion du juste et du vrai, où de toutes parts on encense de sauvages et infâmes idoles, il n'en est pas un parmi vous qui ait fléchi le genou devant Baal. » (*Allocution du 19 octobre 1871.*)

<sup>2</sup> M. Buisson a très spirituellement rendu le côté élevé de ces détails qui pourraient peut-être sembler étrangers à une étude aussi grave que la nôtre, si nous n'avions pris pour règle, en l'écrivant, de ne rien dissimuler, pour la raison bien simple qu'il n'y a rien à cacher dans notre sujet et que vouloir toujours présenter son héros sur un piédestal, c'est la méthode surannée des anciens hagiographes. « A ce mot de vacances, dit M. Buisson, j'imagine un procès de canonisation, et j'entends l'avocat du diable, le même qui reprochait à saint Vincent de Paul de prendre du tabac, s'écrier : Des vacances pour un saint !!! Dans le diocèse de Carcassonne, où nous ne sommes pourtant pas tous avocats du diable, au début de son épiscopat, et quand on ne savait encore rien que de confus sur ce patriarcat admirable, je ne cacherais pas que nombre de ses diocésains ne le trouvaient pas assez transplanté. Cependant, s'il était permis à un contradicteur laïque d'intervenir dans un procès de canonisation, avec quelle conviction je me ferais le défenseur de ces vacances ! Ah ! Messieurs, si les évêques, dans leur diocèse, et, dans l'ordre civil, si

sion violente que ne justifiait pas habituellement le succès : il y était d'une maladresse marquée, mais il ne se rebutait pas, et c'étaient, à chaque nouveau coup malheureux, des désespoirs comiques qui excitaient l'hilarité de tous. Mais aussi, quand, après beaucoup de peine, ses partenaires le faisaient gagner, quelle explosion de joie ! Il s'abandonnait dans tous ces plaisirs, qu'il aimait à prendre avec les plus jeunes, aux élans d'une gaieté naïve qui ne marquait autre chose que la grande et admirable simplicité de cette âme toute charmante.

Et, lorsqu'à la suite de tous ces plaisirs et des éclats de toute cette joie, on le voyait remonter dans sa chambre pour réciter son bréviaire, ou entrer à la chapelle pour faire oraison, on ne savait vraiment ce qu'il fallait le plus admirer en lui, de l'évêque, qui savait si bien se livrer aux amusements les plus simples, ou de l'homme qui, sans transition, au milieu de la plus vive gaieté, redevenait évêque simplement et avec un naturel qui charmait. Qui l'aurait suivi alors dans la petite chapelle, au pied du tabernacle où allait toute son âme, eût été tout embaumé du parfum que répandaient sa prière et sa sainte humilité.

chaque fonctionnaire — il y en a tant — employait ses vacances — ils en ont tous — à élever pour la France une famille chrétienne, comme la société ne commence qu'à la famille et ne se fonde que sur de bonnes et solides familles, évêques et fonctionnaires auraient fait, comme M. Jourdain, de la prose sociale sans le savoir. Ils auraient, en un mois, rendu à leur pays un service public peut-être aussi substantiel et certain qu'en remplissant durant toute l'année leur devoir professionnel. » *Op. cit.*, p. 49.)

L'heure du dîner arrivait<sup>1</sup>, rassemblant tout le monde dans une réunion plus solennelle. Aux grandes occasions, aux fêtes de famille, c'était le dîner que l'on choisissait pour échanger des toasts que l'on n'a nulle part compris comme là. Monseigneur excellait en ce genre d'éloquence. C'était alors, suivant l'expression d'un de ses auditeurs, « comme le juste milieu entre le sonnet et le petit discours de la chapelle. » Il commençait par faire rire bruyamment, et puis, sans que personne s'aperçût de la transition, il faisait verser à chacun des larmes de douce émotion.

Après le dîner, tandis que les hommes se rendaient au fumoir, c'était l'heure que Monseigneur de la Bouillerie réservait aux mères et aux enfants. « Alors, dit l'un d'entre eux, nous venions nous asseoir sur les genoux de nos mères, il nous posait des questions de catéchisme, et nous lui récitons des fables et nos prières. » Après le départ des enfants, il donnait aux mères en riant et avec sa charmante douceur ce qu'il appelait lui-même « ses petites directions », touchant à tous les sujets et y mettant toute son âme ; au point qu'un jour, comme on avait essayé de lui demander sa méthode pour méditer, bon comme il l'était toujours, il voulut méditer tout haut sur l'amour de Dieu, mais bientôt l'ardeur de son cœur le força à s'interrompre, et, couvrant sa tête de ses mains, il quitta la place et sortit du salon.

<sup>1</sup> Tous ces détails charmants sont littéralement ou à peu près empruntés au travail dont nous avons déjà parlé.

La soirée s'ouvrait par la prière du soir qui, suivant une belle et patriarcale coutume, réunissait dans la petite chapelle les maîtres et les serviteurs<sup>1</sup>, la châtelaine récitait la prière, et tous répondaient, ne formant qu'une seule voix comme ils ne formaient qu'un seul cœur. Puis, Monseigneur se levait et étendait les mains pour bénir. Tous l'aimaient, cette bénédiction du soir : elle répondait si bien au besoin des cœurs et résumait si parfaitement tous les actes de la journée. *Sit nomen Domini benedictum!* Combien de fois, dans la réunion qui suivit de si près la mort du bien-aimé prélat, et qui fut toute pleine de son souvenir, combien de fois, après la prière du soir, dans cette pieuse petite chapelle de Lathan qu'il aimait pour en avoir fait un sanctuaire de famille, ne sembla-t-il pas aux

<sup>1</sup> Ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire, les serviteurs occupaient une place particulière dans les sollicitudes de Monseigneur de la Bouillerie. En 1873, il voulut marier lui-même deux de ses fermiers, enfants de deux familles chrétiennes établies depuis longtemps sur sa terre de La Touche. C'est qu'il tenait à montrer à tous que, dans la pensée de Dieu, les fermiers font partie de la famille chrétienne, et que toute joie, aussi bien que toute douleur, doit être commune aux maîtres et aux serviteurs. Il prononça, à cette occasion, une de ses meilleures allocutions de mariage. Nous en avons cité quelque chose. Elle commençait ainsi : « Vous m'avez demandé, mes chers amis, de bénir votre union, et j'ai bien volontiers accédé à ce désir ; vous et vos bons parents, vous nous êtes depuis longtemps attachés par des liens qui nous sont chers ; ils vont devenir aujourd'hui plus étroits, et j'ai été bien aise de les resserrer moi-même en présidant à la cérémonie de vos noces et en venant vous bénir comme un père bénit ses enfants. »

survivants entendre encore sa voix si chère laisser tomber sur les têtes inclinées ces paroles de paix : *Adjutorium nostrum in nomine Domini*? Hélas ! non, il n'était plus là : son fauteuil, resté à la même place, demeurerait vide et comme désolé, tout attestait qu'il avait quitté la terre, jusqu'à ses insignes pontificaux, qu'une main pieuse avait fait placer sur l'autel, comme pour présider aux prières des siens !...

En sortant de la chapelle, on commençait une nouvelle série de distractions pures et joyeuses. La soirée était tantôt musicale, tantôt littéraire, parfois dramatique.

Comme toutes les âmes d'élite, Monseigneur de la Bouillerie aimait la musique ; il était de ceux qui croient que la musique élève l'âme, en la rapprochant de Dieu. Il ne se lassait pas, à Lathan, d'entendre, pendant des heures entières, ceux des siens qui avaient une belle voix et, quand on avait l'avantage de l'y posséder<sup>1</sup>, le père Hermann.

Le soir, aussi, on faisait des vers. Mais, quand la muse était par trop rebelle, on passait son papier à Monseigneur, qui, à grands coups de crayon, accompagnés de rires joyeux, ajustait une forme à l'idée et lui taillait un vêtement.

<sup>1</sup> Le P. Hermann venait quelquefois rejoindre son vénéré directeur à Lathan, et c'est là qu'il composa, sur des paroles de Monseigneur de la Bouillerie, quelques-uns de ses plus beaux cantiques.

## III

C'était une pieuse coutume dans la famille, coutume qui a toujours été suivie à la Barbée et à Lathan, de consacrer plus spécialement à Dieu l'une de ces heureuses journées de réunion, en la rehaussant de l'éclat d'une fête religieuse. On allait en procession à Notre-Dame du bout du Parc, à la Barbée, à Notre-Dame de l'Île, à Lathan, pèlerinages de famille auxquels se rattachent déjà bien des grâces constatées par des ex-voto reconnaissants.

La cérémonie était d'ordinaire le signal du départ. Les voyant tous réunis une dernière fois sous sa main bénissante, ceux qu'il avait baptisés, confirmés, mariés, il aimait à invoquer leur témoignage et à redire, que, « lorsqu'il s'agissait de bénir des unions conjugales, il avait la main très heureuse. » Il rappelait aux plus jeunes que, dans une famille chrétienne comme la leur, « tous les membres sont solidaires, un seul qui s'écarterait causerait à tous les autres un amer chagrin. »

La plus touchante de ces cérémonies fut celle de 1875. Un acte de consécration de son petit diocèse de famille au Sacré-Cœur de Jésus fut signé de tous, sur l'initiative du pieux prélat. On choisit, pour en être le dépositaire, un ange placé au-dessus du tabernacle. Après avoir solennellement prononcé au nom de tous l'acte de consécration, après l'avoir enfermé dans l'encensoir d'or porté par la petite statuette, Mon-

seigneur de la Bouillerie bénit l'ange de la Famille.

« Ah ! dit-il à cette occasion, si jamais j'ai été heureux d'exercer au milieu de vous cette sorte de pontificat de famille que la Providence m'a confié, c'est maintenant surtout que je remplis avec joie cette charge bénie..... Je vous confie aujourd'hui au Cœur de Jésus-Christ et ainsi je resserre étroitement tous les liens de la famille... Nous sommes en un temps où tout se dissout et tout se brise, il faut que cette famille demeure ce qu'elle est. En un temps où nulle part on ne sait plus s'aimer et s'entendre, il faut que toujours ici l'on s'entende et l'on s'aime... L'encensoir de l'ange sera, si vous le voulez, l'emblème et le symbole de nos vœux. Tant que le feu et l'encens demeurent dans l'encensoir, l'encens fume et monte vers le ciel : ici, le feu, c'est le Cœur de Jésus-Christ ; l'encens, c'est notre cœur, le cœur de tous ceux qui après nous seront les membres de la famille. L'encens fumera toujours, et il ne cessera jamais de s'élever vers Dieu <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Nous devons à une obligeante communication le pieux et touchant récit qu'on va lire, et qui couronne si bien le magnifique éloge, que les souvenirs laissés par Mgr de la Bouillerie en Anjou ont inspiré au grand cœur de Mgr l'évêque d'Angers :

« Le samedi 7 octobre 1882, un service solennel a été célébré à Breil, pour le repos de l'âme de Mgr de la Bouillerie. Chaque année le vénéré prélat venait passer un mois ou six semaines, au château de Lathan, au sein de sa famille aujourd'hui inconsolable de sa perte.

« La petite église de Breil avait été magnifiquement ornée pour la circonstance. Des tentures de deuil cachaient



tous les murs ; sur le catafalque entouré de cierges innombrables, l'on avait placé la mitre et les insignes de l'illustre défunt. Monseigneur l'Évêque avait voulu présider lui-même la cérémonie funèbre, et il était arrivé la veille à Lathan, où se trouvaient réunis tous les membres de la famille de la Bouillierie. La grand'messe, pendant laquelle Monseigneur a tenu chapelle pontificale, a été chantée par M. le curé de Baugé. Dans le sanctuaire et autour du catafalque se pressaient tout le clergé du canton, M. le supérieur du collège Saint-Joseph de Baugé, M. le curé de Parçay, plusieurs curés de la Touraine. L'église avait peine à contenir la noblesse des environs et les habitants de Breil et des paroisses voisines qui étaient venus témoigner de leur estime et de leur vénération pour le regretté défunt. A l'issue de la messe, et avant de faire l'absoute, Monseigneur est monté en chaire, et a fait l'éloge de l'éminent prélat, que tant de liens rattachaient à l'Anjou. Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs cette allocution, dont une personne de l'assistance a pu recueillir les principales pensées :

« Je n'ai pas l'intention de prononcer l'éloge funèbre de  
 « l'éminent Prélat dont la mort prématurée nous a causé  
 « de si vifs regrets. Cette œuvre a été faite de main de  
 « maître par l'éloquent évêque d'Hebron, Mgr Mermillod,  
 « qui a su y apporter, avec une grande élévation de pen-  
 « sées, l'onction d'une parole à laquelle l'amitié semble  
 « avoir prêté des accents mieux inspirés que jamais. Je  
 « n'avais pas d'ailleurs attendu jusqu'à ce jour pour payer  
 « à cette grande mémoire le tribut de mon admiration et  
 « de mon affectueuse sympathie. Et peut-être plusieurs  
 « d'entre vous m'ont-ils entendu, lors de la distribution  
 « des prix au collège Saint-Joseph de Baugé, célébrer en  
 « Mgr de la Bouillierie le défenseur constant des saines  
 « doctrines, l'infatigable champion des prérogatives du  
 « Saint-Siège, le chantre inspiré de la sainte Eucharistie,  
 « l'initiateur aussi profond qu'habile à la philosophie des  
 « grandes écoles chrétiennes. Tous ces travaux lui survi-  
 « vront dans ses écrits, monument impérissable de sa  
 « science, de sa piété, de son inviolable fidélité à la cause  
 « de Dieu et de l'Église, de la religion et de la patrie.

« Mais, après ces témoignages de respect et d'affection

« rendus par la famille sacerdotale à l'un de ses plus il-  
 « lustres membres, il appartenait à une autre famille, à  
 « celle qui se rattachait à lui par les liens de la nature et  
 « du sang, il appartenait, dis-je, à cette seconde famille  
 « de rendre les honneurs funèbres à Mgr de la Bouillerie  
 « dans une réunion plus intime et, j'ose le dire, plus tou-  
 « chante encore. Car, tout en se donnant à Dieu et à l'Église  
 « sans réserve ni partage, Monseigneur de la Bouillerie  
 « avait su garder vives et intactes les premières affections  
 « du cœur et de la vie.

« Personne n'a mieux montré par son exemple que la  
 « religion, loin d'éteindre les sentiments naturels à l'homme,  
 « les développe en les purifiant et les perfectionne par tout  
 « ce qu'elle sait leur prêter de force et d'élévation. Chaque  
 « année, vous le revoyiez au milieu de vous, venant se  
 « retremper parmi les siens, instruisant les uns, consolant  
 « les autres, souriant à tous du sourire de l'affection et de  
 « la bonté. Il était là comme le lien d'union de trois généra-  
 « tions, rappelant aux aînés les belles traditions du passé,  
 « ouvrant aux plus jeunes le chemin de l'avenir, soutenant  
 « ses contemporains par la parole et par l'exemple. Heu-  
 « reuse famille où Dieu semblait se plaire à conserver de  
 « si hautes leçons et de si grandes lumières sous la vivante  
 « image de la piété fraternelle et de l'autorité sacerdo-  
 « tale !

« Pourtant ce bonheur ne devait pas être de longue du-  
 « rée, ou, du moins, il ne devait pas atteindre le terme que  
 « tout paraissait lui assigner. Mais il est des hommes qui  
 « se survivent dans leurs œuvres. Monseigneur de la Bouil-  
 « lerie aura été de ce nombre. Cette douce et aimante  
 « figure planera sur vous comme un gage de bénédiction.  
 « Dans ces lieux où l'éminent Prélat aimait à revenir cha-  
 « que année, son souvenir restera mêlé à toutes les joies  
 « comme à tous les deuils. Et Dieu sait si cette année la  
 « mort a fait des vides dans sa noble famille ! Sa mémoire  
 « sera un enseignement qui se transmettra d'une généra-  
 « tion à l'autre et un titre d'honneur pour ceux qui porte-  
 « ront son nom inscrit désormais dans les annales de  
 « l'Église de France. Cette paroisse et celle de Meigné  
 « n'oublieront pas le Prélat qui leur avait donné tant de  
 « marques de son affectueuse sympathie. Pour mon clergé

« et pour moi, nous continuerons à vénérer en lui un maître de la doctrine et un modèle. Hélas ! il nous a quittés, « au moment où nous avions le plus besoin de ses lumières et de son activité, à une heure d'obscurité et d'incertitude, « peut-être sans pareille depuis le commencement de ce « siècle. Il nous a laissés sur le champ de bataille, où nous « combattions avec lui. Il était mûr sans doute pour le repos et pour la gloire. Du moins ses prières continueront-elles à nous soutenir dans la lutte jusqu'au jour où il « plaira au Seigneur de nous joindre à lui au sein de l'éternelle béatitude ! »

## CHAPITRE XII

### COADJUTEUR A BORDEAUX

C'est de Lathan, le 23 avril 1873, que Monseigneur de la Boullerie, préconisé Archevêque de Perga<sup>1</sup> et Coadjuteur de Son Eminence le Cardinal Donnet avec future succession, écrivait, avant de prendre possession de ses fonctions nouvelles : « Je vais, après-demain, m'installer à Bordeaux et commencer un nouveau ministère, qui m'effraierait un peu, si je ne comptais sur la divine Providence qui m'appelle. »

Le Coadjuteur commença aussitôt ce ministère qui devait, à côté de consolations intimes

<sup>1</sup> A propos de ce titre, Monseigneur de la Boullerie écrivait, avec le tour de phrase qu'il affectionnait dans l'intimité : « Me voilà devenu archevêque... de quoi ? C'est assez difficile à nommer. Je vois que ma petite ville infidèle porte indifféremment quatre noms : Perge, Perga, Pergem et Pergi ! Des quatre, j'ai choisi le moins baroque, et je vais m'installer archevêque de Perga. Mais, j'avoue qu'en lisant les actes consistoriaux, j'ai éprouvé un moment de jalousie, en trouvant, sur la même liste, le nom de Nazanze que j'aurais été si heureux de porter ; ou plutôt, ce nom m'eût porté... » (*Lettre du 26 mars 1872*).

et profondes, achever sa couronne de mérites, et ne réservait, au sein des plus délicates situations, qu'une place relativement inférieure, à qui, depuis dix-sept ans, avait vaillamment tenu la première.

## I

Avant de se rendre à Bordeaux, l'Archevêque de Perga avait tenu à passer quelques instants auprès de son collègue et ami de Poitiers. Dès le 26 mai de l'année précédente, répondant à la confiance que le métropolitain lui avait faite de son dessein d'attirer Monseigneur de la Bouillerie auprès de lui, Monseigneur Pie écrivait au Cardinal Donnet : « L'homme de votre choix est l'un des évêques auxquels il me sera le plus facile de rendre dès à présent hommage, comme au chef futur de notre belle province. »

C'est Monseigneur Pie qui avait conduit à son terme cette délicate négociation. Le 7 décembre, M. Jules Simon mandait de sa propre main à l'Evêque de Poitiers que la nomination de Monseigneur de la Bouillerie venait d'être signée, sur son instance pressante<sup>1</sup>.

En lui faisant part de ses inquiétudes à la veille du départ pour Bordeaux, Monseigneur de la Bouillerie disait à son éminent ami : « Votre si aimable et si puissante intervention n'a pas cessé

<sup>1</sup> Monseigneur Baunard a raconté cet épisode avec tous ses détails dans sa belle *Histoire de Cardinal Pie* (t. II, p. 469 et suiv.).

d'être pour moi une lumière et une force. Je sollicite encore l'une et l'autre. »

Dès le premier jour de son installation, le Coadjuteur put se rendre compte de la vie nouvelle que la divine Providence lui avait faite et lui destinait sans changement jusqu'au jour de l'appel suprême.

« Je vais, écrit-il dès le 4 mai, commencer une série de tournées pastorales qui m'éloignera longtemps de Bordeaux..... Les tournées seront beaucoup, je crois, la réponse, en ce qui me concerne, à la question de saint Bernard : *Ad quid venisti*<sup>1</sup> ? »

« Du reste, ajoute-t-il quelques jours après, ces visites me mettent peu à peu en rapport avec le clergé, et cela me fait plaisir. Les curés me reçoivent avec une grande effusion... Je cherche la *note* de parole qui convient à leurs populations. Puissent ces débuts me faciliter un avenir qui m'effraie un peu<sup>2</sup>. »

Cette première impression s'accroît : « Je suis coadjuteur *pour de bon*, écrit-il encore. On continue à me faire partout un accueil qui m'encourage. Mais, je ne me dissimule pas les immenses difficultés présentes et à venir. Priez souvent pour votre cher maître et père<sup>3</sup> ! »

Il parla avec beaucoup de succès à Paray et à Arcachon. Il put dicter ensuite un de ces discours, mais, le plus ordinairement, il n'en avait plus le temps ni le moyen. Comme l'éditeur de ses trois volumes d'OEuvres oratoires les lui ré-

<sup>1</sup> Lettre du 2 mai 1873.

<sup>2</sup> Lettre du 19 mai 1873.

<sup>3</sup> Lettre du 26 mai 1873.

clamait, il s'excuse de ne le plus pouvoir <sup>1</sup>, et ajoute aimablement : « C'est à eux que je me confierai pour qu'il reste quelques paroles de moi, et c'est à vous, mon cher ami, à votre piété de fils et de disciple, que je devrai ces souvenirs écrits <sup>2</sup>. »

## II

Précisément, à cette époque, eut lieu le coup d'État de 1873. Dans le nouveau cabinet, le nom de l'un des siens figurait en un rang et sous une étiquette qui lui plaisaient : « J'ai appris, ce matin, écrit-il le 26 mai, l'entrée de mon cousin <sup>3</sup>, dans le nouveau ministère, et vous savez que je l'aime comme un frère. Il a été chargé de représenter la droite extrême dans ce cabinet de fusion conservatrice. Il ne tiendra certainement pas à lui que le commerce ne devienne honnête et chrétien. Mais, ajoutait-il en parlant de la présidence conférée au maréchal de Mac-Mahon, ce qui vaut mieux encore que sa nomination, c'est celle du chef de l'État *honnête homme et soldat*... Evidemment, nous sommes en présence d'un coup de Providence. »

Cet événement, suivi presque aussitôt de la

<sup>1</sup> Nous verrons plus tard que, à la longue, il put sauver de l'oubli plus d'un de ces discours de Bordeaux, publiés dans l'*Aquitaine*, et dans la *Revue Catholique* qui avait toutes ses sympathies. Un recueil de ces morceaux inédits a été préparé par les soins de M. l'abbé Castaing.

<sup>2</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> août 1873.

<sup>3</sup> M. le baron Joseph de la Bouillerie.

démarche de M. le comte de Paris auprès du chef de la maison des Bourbons, réveilla les espérances des royalistes. L'Évêque de Poitiers surtout en conçut et communiqua à Monseigneur de la Bouillerie, qui partageait ses vues, une pensée de restauration dont le fidèle historien du célèbre Prélat a raconté les épisodes. Cet échange de vues amena Monseigneur Pie à prier son ami de venir célébrer avec lui la fête de saint Hilaire et d'y prendre la parole. Il lui demanda de prendre plutôt pour thème la Chaire de Saint-Pierre, sujet qui plut beaucoup à l'éloquent défenseur des droits de la Papauté et lui fournit l'occasion de l'un de ses plus remarquables succès oratoires.

Le Nonce Apostolique, qui avait tenu le poste toujours si difficile de représentant du Saint-Siège, à Paris, pendant douze ans, Monseigneur Chigi, venait de recevoir les honneurs de la pourpre romaine et de quitter la France. Monseigneur Chigi professait, pour Monseigneur de la Bouillerie, un vrai culte : ses lettres, toujours si affectueuses et si confiantes, en témoignaient vivement. Il avait voulu le faire arriver au Siège archiépiscopal de Tours. Il n'avait rien épargné pour surmonter les obstacles suscités à l'élévation de son ami au siège de Bordeaux. Maintenant, auprès du Pape, il avait eu la pensée d'attirer et de fixer le Coadjuteur de Bordeaux à Rome et d'en faire un Cardinal de la Curie, pensée à laquelle celui-ci ne se prêta point. Mais, ce fut pour lui une occasion, promptement saisie, de commencer ses pèlerinages presque annuels à Rome, où il était attiré par tant de liens.



La seule perspective d'un de ces pèlerinages lui donnait comme une joie juvénile. « Savez-vous, écrit-il le 7 janvier 1874, que je ne désespère pas d'aller vous voir après Pâques ? J'ai décidé le Cardinal à aller à Rome et à m'emmener avec lui ? — Je pars, continue-t-il, à la date du 22 avril, en tête à tête avec le Cardinal, et, tous deux, nous allons simplement déposer aux pieds du Souverain-Pontife nos hommages ainsi que l'expression de nos bien vives condoléances. Mais, je suis persuadé que ce voyage qui, en d'autres circonstances, me réjouissait tellement le cœur, me causera un vrai chagrin. Voir Rome, le centre de l'Église, livrée à la Révolution, c'est, à coup sûr, pour les âmes catholiques, le comble de l'amertume. Cependant, la prison ne peut faire oublier le prisonnier, et c'est lui que les Évêques doivent du moins entourer de leur vénération et de leur amour. »

Quand il revint, les chaleurs avaient commencé. Elles éprouvèrent sensiblement le Coadjuteur, logé, à l'Archevêché, dans un petit appartement du deuxième étage où, en été, la chaleur était extrême. Le Cardinal l'invita à prendre ses quartiers d'été avec lui, dans la maison de campagne archiépiscopale, située à vingt-cinq minutes de la ville. « Nous y sommes installés depuis quelques jours, mande-t-il à un ami ; je pourrais plutôt dire, depuis quelques nuits, car, presque chaque jour, nous allons présider quelque cérémonie à Bordeaux ou dans les environs. Je me trouve cependant bien de cet établissement... Ici, ma chambre est plus fraîche et plus aérée ; puis, bien que la campa-

gne ne soit pas d'une grande étendue, il y a cependant, devant la maison, des arbres, du gazon et de l'eau qui forment un joli ensemble et suffisent pour d'agréables promenades. Je ne vous parle pas de la cave du Cardinal qui contient le vin du crû, lequel il nomme *le premier vin du monde*. J'en fais personnellement moins de cas ; mais, sitôt que j'ai un moment à moi, je me promène sous les arbres du petit bois qui fait face à la maison, et je vais demander *aux chênes et aux hêtres* mes pensées et mes périodes pour mes innombrables sermons. Ceux-ci me découragent un peu d'entreprendre une œuvre écrite. Il me semble cependant que si, durant le cours de l'été, le nombre des sermons diminue, j'aurais ici un agréable cabinet de travail <sup>1</sup>.»

Il dut quitter la campagne, pour prendre part à une de ces joies de famille qu'il appréciait tant et qui, cette fois, revêtait, en un sens très réel, un caractère surnaturel et divin. Il l'annonçait lui-même en ces termes : « Mon cousin, si éprouvé du côté de la politique, a du moins éprouvé une bien douce joie de famille. Son petit garçon qui était atteint d'une maladie presque incurable vient d'être miraculeusement guéri le jour de sa première communion, après une neuvaine faite en l'honneur du Père Olivaint, nous en sommes tous bien heureux. »

La famille se réunit, au château de la Roche-Huë, tout entière, en dépit des murs trop étroits de la vieille habitation, pour fêter ce grand événement. La réunion eut lieu, à la suite d'un beau

<sup>1</sup> Lettre du 28 juin 1874.

pèlerinage, qui les avait tous réunis, sur l'invitation de Monseigneur l'Évêque d'Angers, à Baugé, auprès d'une très insigne relique de la vraie croix, appartenant à un couvent de cette ville. Monseigneur Freppel garda de cette présence du « petit diocèse » de son illustre collègue une impression très vive, qui se fit jour dans l'allocution si touchante <sup>1</sup> que l'éloquent prélat prononçait, à huit ans de là, devant cette même famille, réunie à Breil pour célébrer le service solennel, qui suivit de près la mort du Coadjuteur.

Monseigneur de la Bouillerie avait parlé à Baugé, un langage solennel, qui fut très goûté des pèlerins accourus pour vénérer la Croix du Sauveur du monde. Il parla le langage de l'intimité, dans la Chapelle de la Roche-Huë, en racontant le miracle qui avait marqué le jour de la première communion de son neveu Pierre, maintenant plein de vie et d'ardeur à ses pieds, où il venait de recevoir la Confirmation. Au milieu de l'émotion et des larmes, il s'adressa directement au miraculé :

« Votre père et votre mère avaient dit au Sauveur comme autrefois le centurion : Notre enfant est malade, il gît étendu sur son lit et il est privé de l'usage de ses membres : *Puer in domo jacebat*. Et le Seigneur s'était dit à lui-même : Je viendrai et je le guérirai : *Veniam et curabo eum*. Et, en effet, le jour même où il avait touché votre cœur, il touchait aussi vos

<sup>1</sup> Nous avons déjà donné plus haut, page 483, en entier, la touchante allocution que Mgr l'Évêque d'Angers prononça en cette circonstance.

« membres : vous vous leviez et vous marchiez..... » Il montra ensuite comment le Seigneur avait voulu ainsi récompenser la foi héroïque de cette mère, qui, en ce jour béni de la première communion de l'enfant, « alors que son cœur maternel était brisé à la vue de ses « maux, avait eu l'héroïque courage de demander plutôt au ciel la sanctification de son âme « que la guérison de ses membres. » Il montra aussi la récompense du père « au cœur si « bon, si noble, si éprouvé », que Dieu avait voulu consoler à l'heure où, « depuis plusieurs mois, il employait ses plus ferventes prières comme les plus énergiques efforts de sa vie pour sauver son pays. » Hélas ! s'écria-t-il, lui aussi, ce pays était gisant sur son lit de douleur, humilié, abattu, ne sachant plus se servir de ses pieds pour marcher en avant et reprendre le cours de ses destinées glorieuses, ni de ses mains pour ressaisir cette noble épée qui avait été si longtemps celle du soldat de l'Église. Mais l'heure appartient à Dieu et celle du salut de la France n'avait point encore sonné, et Dieu, pour consoler son serviteur fidèle, s'il n'avait pas guéri le pays, avait du moins guéri l'enfant. » Et alors, ajouta le pieux Pontife, « nous avons vu les yeux de votre père, si souvent baignés des pleurs d'une patriotique tristesse, verser enfin des larmes de joies. »

### III

Une invitation pressante du R. Père Edmond, abbé et fondateur du Monastère de Frigolet,

l'emmena peu après en Provence. Il y prit la parole, après l'Évêque de Tulle, et ce fut, entre les deux prélats, un assaut d'éloquence neuve et saisissante. Tous deux parlèrent de saint Joseph dont on venait de couronner la statue<sup>1</sup>. Tous deux recueillirent les suffrages et les ardentes acclamations des milliers de pèlerins, accourus à l'appel du restaurateur de la famille norbertine, si justement populaire dans notre Midi. Par malheur, en un sens, il en vint beaucoup plus qu'on n'en attendait, et, malgré toutes les somptuosités d'une hospitalité qui ne sut jamais compter, certains détails laissèrent à désirer. Le bon abbé de Frigolet s'en excusa fort spirituellement auprès de ses nobles hôtes. Ceux-ci prirent gaiement aussi la chose, et Monseigneur de la Bouillerie en faisait plus tard le récit, avec la pointe d'humeur qu'il aiguïsait doucement dans l'intimité. « Grâce à Dieu, je n'ai pas pris de fluxion de poitrine<sup>2</sup> à Frigolet ; mais je vous assure que pas un Évêque n'en est sorti sans être malade. On ne se fait aucune idée du régime qu'on nous a fait suivre et qui a mis nos pauvres estomacs, sinon nos poitrines, à deux doigts de la mort. Je me le suis, du reste, expliqué, quand j'ai appris plus tard, par un bon Père franciscain qui séjournait à Frigolet, que le Père Edmond avait mis notre vivature en adjudica-

<sup>1</sup> Les discours des deux prélats ont été recueillis par la sténographie. On les trouvera reproduits dans l'*Auréole de Saint Joseph*, un recueil de discours et panégyriques en l'honneur du saint patriarche.

<sup>2</sup> Comme M. le Baron de Roux, qui en mourut quelques jours après son retour de Frigolet.

tion ; qu'il s'était présenté quinze cuisiniers dont un horloger, et que c'était l'horloger qui l'avait emporté. Il sait sans doute monter les horloges ; mais il a démonté nos entrailles <sup>1</sup>. »

En rentrant à Bordeaux, il prononça, devant le Cardinal, un panégyrique de saint Sernin, lequel était coadjuteur de saint Arman, archevêque de Bordeaux. Le sujet prêtait aux allusions. Elles furent fort goûtées. Le coadjuteur du Cardinal Donnet profita de cette occasion pour laisser voir dans son cœur et essayer de dissiper quelques nuages que sa belle âme, à travers sa droiture et sa loyauté, n'avait pu s'empêcher de saisir au passage, dans le ciel nouveau, sous lequel on l'avait appelé à vivre.

Certes, loin de notre esprit la pensée de ternir par l'ombre d'un blâme indiscret et incompetent la mémoire du vénéré Cardinal qui gouverna la sainte Église de Bordeaux après les d'Aviau et les Cheverus avec tant de zèle et de gloire. Celui qui écrit ces lignes, en le faisant, manquerait à ses propres sentiments de vénération et de reconnaissance personnelle. Mais, surtout, il craindrait d'offenser la mémoire de son héros, lequel gémissait de la publicité donnée à certaines anecdotes et à quelques propos inoffensifs <sup>2</sup> qu'il eût voulu garder pour l'inti-

<sup>1</sup> Lettre du 19 nov. 1874.

<sup>2</sup> L'auteur des *Notes et Souvenirs* sur l'Évêque d'Orléans ayant cru pouvoir faire une allusion très transparente à la situation du Coadjuteur de Bordeaux vis-à-vis du Cardinal, et rappeler le mot bien connu de *belle-mère*, Monseigneur de la Bouillerie en éprouva un vrai chagrin. « J'aurais préféré ne pas le savoir, » dit-il à celui qui lui en parla le

mité. Cependant, l'histoire réclame ses droits, et nous les lui concéderons, en laissant la parole à l'un des panégyristes du coadjuteur, qui a touché ce point avec convenance et délicatesse :

« La vie du Coadjuteur, dit M. Buisson <sup>1</sup>, ne fut ni moins active, ni moins féconde à Bordeaux qu'à Carcassonne ; mais elle ne fut peut-

premier, et, comme il était alors à Paris, après une nuit d'insomnie, il en écrivit dès le lendemain à l'Archevêque de Bordeaux, pour chercher à effacer dans l'esprit du Cardinal une impression pénible : « Je ne voudrais pas lui avoir fait de la peine, » dit-il. Le cardinal Donnet en rit du reste de bon cœur et il aimait ensuite à répéter le mot du Coadjuteur qu'il appela plus d'une fois en riant « son gendre. » — A propos de cette note, que nous avons cru pouvoir conserver malgré cette critique, parce que le fait que nous y racontons est d'une exactitude dont nous sommes le témoin, étant l'acteur principal de l'incident, M. Eugène Veuillot fait une observation que nous reproduisons volontiers, parce qu'elle rectifie et complète, en un sens, notre pensée : « Le Cardinal, dit M. Veuillot, tout en louant très volontiers, son coadjuteur, ne lui fit pas la part qui lui était due et ne lui laissa pas l'indépendance dont il avait besoin. Mgr de la Boullerie en souffrit et ne se permit, pour protestation et représailles, qu'un mot charmant : il appelait le cardinal Donnet « ma belle-mère. » Pourquoi Mgr Ricard relègue-t-il ce trait en bas d'une page, dans une note embarrassée ? A l'entendre, cette épigramme était absolument contraire aux habitudes intellectuelles de Mgr de la Boullerie, et il en avait eu de grands remords. Mais non, l'aimable prélat n'était l'ennemi, ni du mot qui rit, ni du mot qui pique. Je me rappelle des conversations chez Louis Veuillot, où il se montra l'émule de Mgr Pie en fines railleries sur les travers où les écarts d'Y ou de Z. Et de quel bon rire retentissant il les accompagnait ! J'estime ne pas trahir sa mémoire en notant cela. Ne paraissons pas croire que le catholique, surtout l'évêque, doit toujours bannir de sa conversation la satire. (*Univers* du 24 novembre 1887). »

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 60 et 61.

être pas aussi facile. Le cardinal, quoi qu'il en eût dit dans sa lettre au Saint-Père, ne pouvait se résoudre à vieillir et à abdiquer, non pas l'autorité, mais une part quelconque de l'administration épiscopale. Cependant l'affection venait sans les fonctions : clergé, religieux, fidèles, dans tous les partis, grands et petits, riches et pauvres, étaient attirés par la bonté de Monseigneur de la Bouillerie, par sa parole toujours prête et séduisante, par l'ascendant de sa vertu, de sa doctrine, de sa haute intelligence, par sa munificence et son urbanité. On vit même plus d'une fois des dissidents lui donner des marques publiques d'une estime particulière. « On le demandait partout, il ne se refusait nulle part », dit un de ses panégyristes, « et l'on ne cessait d'admirer en lui ce je ne sais quoi qui trahissait, sous la croix pectorale, l'orateur soucieux d'honorer le plus beau des arts autant que l'évêque soucieux d'honorer le plus beau des ministères <sup>1</sup>. » Il fut, malgré tout, le docteur ascétique, la parole ailée et vivante de la piété, le promoteur des hautes études, la personnification de toutes les amabilités évangéliques.

Bien « qu'il s'arrangeât facilement de toute chose », et qu'il eût conservé son bon sourire, on retrouvait sur son visage, à la fin de sa vie, des traces de souffrance. L'épreuve était inévitable et sans doute nécessaire. Le changement d'existence, la vie commune avec des éducations si différentes, le naturel et aussi l'âge du cardinal, si peu compatible avec un partage d'autorité et d'influence, qu'il avait sollicité de

<sup>1</sup> LAPRIE, *Oraison funèbre.*



bonne foi se croyant capable de le pratiquer, l'étonnement qu'il dut éprouver à voir un nouveau venu pénétrer d'emblée dans le cœur de ses chers Bordelais qu'il remplissait depuis trente cinq ans, tout cela constituait, sans qu'il y eût faute de part ni d'autre, un ensemble de conditions si défavorables qu'elles n'ont pas pu durer neuf ans sans contrister intérieurement le plus patient et le meilleur des hommes. Cependant, le bon coadjuteur ne se plaignit jamais ; il échappait toujours, en souriant, aux interrogations les plus intimes sur ce sujet, par un innocent et fugitif retour de quelque saillie parisienne, tempérée par une résignation angélique.

La place qu'il avait conquise à Bordeaux était en quelque sorte en raison inverse de celle qui lui était laissée dans l'administration diocésaine ; elle grandissait quotidiennement et naturellement par l'expérience qu'on faisait de ses vertus. L'éclat et l'émotion des funérailles principales que lui a faites la population bordelaise, la tendre insistance du clergé pour garder son corps dans la cathédrale de Saint-André, ont donné la mesure vraie de sa situation. »

#### IV

La parole incessante, à jet continu, occupa, ou mieux absorba les premières années de la coadjutorerie. Vers la fin de 1875, le bienveillant prélat s'en plaignait doucement : « Je ne passe pas deux jours sans prêcher une et deux fois par jour ; et je m'étonne moi-même de suffire à

tout ce qu'on me demande : mon petit esprit est à une très rude épreuve ; je ne lui laisse pas un instant de repos ; j'essaie de rapprocher ma parole de plus en plus de la méthode des Pères. Je commente et médite un texte que je crois convenir à mon auditoire. C'est là toute ma prédication. Elle n'a rien de très brillant ; mais elle est simple, à la portée de tous ; et l'Écriture sur laquelle je l'appuie lui donne de l'élan pour s'élever. »

Hors du diocèse même, il était accablé de demandes et d'instances pour prêter le secours de son éloquence, de plus en plus goûtée, aux œuvres les plus diverses. Il ne sut pas, en cette même année 1875, refuser à M. de Mun ce concours en faveur des cercles catholiques, pour lesquels il prêcha, à Sainte-Clotilde, le jour de la Pentecôte, un brillant sermon, où, mettant à profit la solennité du jour, il établit une admirable antithèse entre le Cénacle et Babel, montrant, dans l'unification miraculeuse des langues sur les lèvres apostoliques, la revanche divine de la confusion de ces mêmes langues après la révolte qui suivit le déluge.

Il regrettait cependant ses chers travaux d'autrefois. « Je vous assure, écrivait-il à ces moments de rêveuse souvenance, je vous assure que bien souvent je jette mes yeux en arrière sur ce beau cabinet de Carcassonne que vous avez si bien décrit, où je vous lisais mes œuvres à mesure qu'elles étaient écloses et où je menais une vie de méditation et d'étude. Celle que la Providence m'a faite maintenant est tout autre, très active, très errante et très parlante :

mais Dieu conduit par des voies diverses, et peu importe, si on atteint le but qu'il a en vue. Malgré une foule d'inconvénients de vie, l'empressement qu'on me témoigne de toute part me fait croire que je ne suis pas en dehors de la voie de Dieu... Ne m'oubliez pas, j'ai besoin de votre affection et de votre constant souvenir... »

Il avait beau chercher à se persuader que la carrière à peu près exclusivement apostolique lui convenait mieux, les travaux de cabinet lui manquaient. Ses lettres en témoignent à chaque instant. Quand on lui rappelait ses études et sa vie de reclus d'autrefois, il en était ému : « Que vous êtes bon, répond-il à un retour de ce genre, que vous êtes bon de vous rappeler quelquefois ces doux moments que nous avons passés ensemble à Carcassonne à deviser de nos œuvres communes. J'y pense moi-même bien souvent : c'a été mon beau temps. Depuis, ma vie s'est bien éparpillée, et vraiment elle se dissipe. »

A travers les lignes, il est facile de surprendre un peu plus de tristesse que le pieux Coadjuteur n'en avouait. Quelques amis puissants songèrent à lui pour un changement de siège.

On parla de le nommer à l'archevêché de Lyon. Le cardinal, qui l'apprit, voulut aussitôt partir avec lui pour Paris, d'où l'humble coadjuteur écrivait, à la date du 25 janvier 1876 : « J'ai pu entendre un peu parler des affaires de notre Église de France. Rien n'est encore décidé pour la division du diocèse de Lyon, mais certainement on ne pense plus à moi. Le cardinal qui est ici fait de moi partout un éloge pompeux et

déclare que ni Bordeaux ni lui ne veulent renoncer à m'avoir. Au surplus, je ne songe nullement à un avenir quelconque. Le bon Dieu me laisse sur ce point en une paix parfaite. »

Pour en arriver là, il fallut plus d'une fois réprimer quelque révolte intime, et ses efforts toujours douloureux, surtout dans une nature aussi délicate, joints à quelque excès de travail apostolique, eurent bientôt raison de ses forces. A certains signes qui n'échappaient pas aux amis dévoués, il fut dès lors avéré qu'elles déclinaient assez rapidement pour leur donner de l'inquiétude. S'en rendait-il compte autant qu'eux? Ses confidents les plus intimes l'ont cru, bien qu'il ne leur dévoilât à cet égard qu'un coin de sa pensée, celle qu'il ne pouvait plus guère dissimuler auprès d'eux, en ses heures de confiante expansion. La prière et le travail lui vinrent, il est vrai, comme toujours, en aide, suivant sa méthode favorite <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « Le travail et la prière sont pour le prêtre deux immenses allègements (Lettre du 16 mars 1878). » En cette même année 1876, le grand Congrès catholique de France, tenu à Bordeaux, lui avait demandé le discours de clôture, dont un témoin rendait ainsi compte : « L'éloquent prélat a cité d'abord ces paroles du livre de *la Sagesse* : « Dieu a fait les nations guérissables ; il n'y a point en elles de poison mortel, et le royaume des enfers ne s'établira point sur la terre. » Puis, il s'est écrié : « Les nations étaient bien malades, il y a dix-neuf siècles. La sagesse païenne de la Grèce et de Rome a passé devant elles sans pouvoir les guérir. Les Juifs ont vécu de la vérité, mais ils ont laissé autour d'eux les nations assises à l'ombre de la mort. Enfin, Jésus-Christ est venu. Comme le bon Samaritain de l'Évangile, il a versé le vin et l'huile sur les plaies du genre humain et lui a ouvert les portes de l'hôtellerie,

« J'ai été assez peu content de la fin de mon hiver, écrit-il le 8 avril 1876, mes vieilles misè-

c'est-à-dire de l'Église, à qui il a confié le soin de guérir les nations.

« Et comment s'y prend-elle pour les guérir ? Elle répand sur elles le vin de la doctrine et l'huile de la charité.

« A la base de toutes les révolutions du monde, il y a une doctrine : bonne et sainte, elle relève les peuples ; mauvaise et corrompue par le péché, elle fait leur malheur.

« La mauvaise doctrine du temps présent, c'est la libre pensée, qui consiste à penser ce qu'on veut et comme on le veut, et le plus souvent à ne pas penser du tout. L'Église au contraire pense et parle très bien ; ou plutôt, sa pensée et sa parole sont la pensée et la parole de Dieu, qui nous sont transmises par son Vicaire. Le monde, accoutumé depuis un siècle à l'eau fade de l'erreur, repousse le vin généreux de la doctrine évangélique ; mais, de même que le Samaritain n'a pas guéri son blessé avec une eau fade, ainsi les nations ne seront sauvées que lorsqu'elles chanteront le *Credo*.

« L'Église fait ensuite usage de l'huile de la charité. Remarquez-le bien, le vin d'abord et ensuite l'huile, mais non pas l'huile seule. Aujourd'hui, certaines gens s'imaginent que l'huile (et quelle huile !) est pour le monde l'universelle panacée. « Coulons sur toutes choses, disent-ils, coulons sur le vrai et sur le faux, sur le bien et sur le mal ; avec l'huile, tout s'accomode. » L'Église ne procède pas ainsi, elle tient à mêler le vin et l'huile.

« Maintenant, comme l'Église a confié à ses pontifes et à ses prêtres le soin de répandre le vin de la doctrine, de même elle remet à tous les fidèles le soin de verser à longs flots l'huile de la charité. Il y a deux sortes de charités : celle qui secourt le pauvre, visite le malade, élève l'orphelin, soutient le vieillard ; et puis celle qui a pour objet les âmes rachetées du sang d'un Dieu. Cette seconde charité est la meilleure, la plus parfaite. Qu'importe que nos membres se réchauffent au foyer domestique, si nos âmes ont froid ? Qu'importe que nos

res gastralgiques ont malmené mon estomac et ma tête, celle-ci surtout qui m'a refusé toute espèce de travail. Je l'ai regretté, parce que, m'étant vu devant moi cinq ou six semaines de vie sédentaire à Bordeaux, j'avais essayé de reprendre la plume, et de rédiger une vieille étude dont j'avais autrefois réuni les matériaux, sur *l'homme, sa nature, ses facultés, sa fin, d'après la doctrine de saint Thomas*. Je crois du reste qu'un peu de tension d'esprit sur ces questions extrêmement profondes, bien qu'elles me soient assez familières, a un peu aidé à ma gastralgie et au désordre de mes nerfs. Bref, j'ai dû m'arrêter, espérant plus tard pouvoir reprendre mon Étude. »

Les amis du Père Hermann tentaient de lui faire écrire la vie de son ancien converti. On lui remit même les matériaux, depuis si habilement utilisés par M. l'abbé Sylvain. Mais, l'entrain lui manquait, puis le temps aussi. Il répond, le 10 juin, aux instances de ses correspondants : « Après un printemps qui n'a point

corps soient rassasiés, si nos âmes meurent de faim?... Ainsi l'Église passe à travers les nations, leur distribuant de toutes parts la vérité et la miséricorde. Mais, ô pensée douloureuse, que reçoit-elle pour tant de bienfaits? Ne pourrait-elle pas dire aux nations : *Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* Je passe parmi vous en faisant le bien : *Quelle est celle de mes œuvres pour laquelle vous me lancez des pierres?*... »

« Cependant les ingratitude, les haines ne découragent pas l'Église. C'est désormais une lutte entre le malade qui repousse le remède, et le médecin qui poursuit le malade de ses soins. Qui croyez-vous qui se lassera le premier? Ce ne sera pas l'Église. »

du tout été pour ma tête le temps des fleurs, j'ai repris, ces derniers jours mon étude philosophique, mais elle est trop près d'un bout pour que je songe à celui de l'impression. Décidément, l'archevêché de Bordeaux est un détestable cabinet de travail. »

Il s'en alla faire, avec plusieurs Evêques <sup>1</sup>, un nouveau pèlerinage à Lourdes. Cette pieuse distraction sembla alléger son mal. Il revint à Bordeaux et recommença à parler beaucoup, dépensant sans compter son éloquence, son zèle, son esprit et son cœur. « Je n'en puis plus, écrit-il le 2 août, ma tête se fend... »

On lui demandait des vers. Sa muse elle-même se déroba. « Les ans en sont la cause, » disait-il aux sollicitateurs. L'un d'eux cependant fut plus heureux que les autres, c'était un *maestro* bordelais que le coadjuteur aimait beaucoup et qui est bien connu pour ses charmantes compositions musicales. « Ce bon M. d'Etcheverry, » comme l'appelait Monseigneur de la Bouillerie, lui demandait quelques paroles pour mettre en musique. Le pieux prélat écrivit un cantique, ou plutôt une idylle, sur laquelle l'habile compositeur plaqua une mélodie charmante. C'est intitulé : *Jésus et la Bergerette*, et le gracieux talent du prélat poète s'exerce fort agréablement

<sup>1</sup> Le cardinal Guibert, qui présidait les fêtes du couronnement avec le Nonce du Saint-Siège, demanda au Coadjuteur de Bordeaux de rédiger l'adresse au Souverain Pontife, proposée à la signature des prélats venus à Lourdes en cette solennelle circonstance. La belle latinité du rédacteur fut fort remarquée par les signataires.

sur ce thème chrétien, comme autrefois Prudence, Grégoire de Nazianze ou le Pape Damase :

Une bergerette rêvait !...

Elle rêvait à l'agneau qu'elle aimait,  
Si bon, si doux, si patient qu'à peine  
Elle pouvait en détacher ses yeux !...  
Quand le ciseau tondait sa blanche laine,  
Lui demeurait calme et silencieux !...  
On l'immola !... La bergerette en larmes  
A son troupeau ne trouva plus de charmes !  
Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi,  
« L'agneau que tu rêves... c'est moi ! »

Une bergerette rêvait !...

Elle rêvait à la fleur qu'elle aimait !  
C'était un lis, au fond de la vallée,  
Se balancant, quand soufflait le zéphyr !...  
Pauvre bergère, elle fut désolée  
Quand elle vit son beau lis se flétrir !...  
« Tu m'as trompée, ô lis, s'écriait-elle,  
« Je te croyais une fleur immortelle. »  
Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi.  
« La fleur que tu rêves... c'est moi ! »

Une bergerette rêvait !..

Elle rêvait au beau ciel qu'elle aimait !...  
C'était la nuit !... et la lune argentée  
La couronnait de son rayonnement :  
« Pourquoi, disait la bergère enchantée,  
« Ne pas voler vers toi, rapidement !. . »  
Elle se fait des ailes de colombe,  
Prend son essor... hélas ! elle retombe !...  
Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi,  
« Le ciel que tu rêves... c'est moi ! »



Une bergerette rêvait !...

Elle rêvait à tout ce qu'elle aimait !...

En chaque objet, sa jeune âme sereine  
Trouvait toujours un atôme de bien !...

Mais, rien n'étant la bonté souveraine,  
Son cœur aussi ne s'attachait à rien !..,

« Où donc es-tu, perfection suprême ?

« Où donc es-tu ? Je te cherche et je t'aime !... »

Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi,

« L'amour que tu rêves... c'est moi ! »

« A part cela, qui n'est rien, mandait l'auteur à l'un de ses amis qui lui avait demandé cette idylle, je vous assure que ma pauvre plume est tout à fait fracassée. J'ai voulu relire, pendant mes vacances, les quelques pages que j'avais écrites sur la philosophie ; j'en ai été extrêmement mécontent : c'est à refaire, et je ne sais si j'aurai le courage de continuer mon travail. Ma vie est trop brisée, mon travail l'est aussi <sup>1</sup>. »

Malgré tout cependant, l'œuvre, qui devait absorber ses dernières préoccupations d'écrivain, avançait. En 1878, il put, dès les premiers jours de janvier, écrire : « J'espère qu'elle sera *matériellement* finie cette année. Mais, après cette première facture matérielle, on n'est encore qu'à la moitié de l'ouvrage. J'ai laissé de côté un chapitre important pour lequel j'essaie de réunir des matériaux. C'est celui de la *forme substantielle du corps humain*. Vous savez que cette question est très âprement discutée aujourd'hui entre les thomistes et les adeptes des sciences naturelles (physique et chimie). Je

<sup>1</sup> Lettre du 21 octobre 1876.

voudrais exposer le plus clairement possible la doctrine thomiste. »

Deux mois après, en rentrant de Rome, il ajoute : « Quant à mon livre, j'en ai écrit quelques pages sous le souffle des entretiens que j'ai pu avoir avec Don Pecci, le Père Zigliara, le Père Liberatore et tous les grands thomistes de Rome ; mais je ne suis encore qu'en présence d'une ébauche. »

Ce souffle était puissant, car, à quelques jours de là, le 24 mars, il ajoutait : J'ai beaucoup travaillé mon thomisme ces derniers temps, et il prend une certaine couleur. » Puis, au moment de gagner sa chère résidence de famille, où il devait trouver plus de solitude et de loisirs pour l'achèvement de son œuvre, il écrit, non sans quelque joie : « Je vais partir, sous peu de jours, pour l'Anjou. J'emporte avec moi le manuscrit de mon étude philosophique qui est achevée autant que peut l'être un travail hérissé de difficultés insurmontables : je ne me presserai pas de le publier. Il est vraisemblable que j'irai passer quelques semaines à Rome l'hiver prochain pour conférer avec les maîtres de la science. Je ne songerai à la publication qu'à mon retour. »

Il revint d'Anjou, les mains pleines de notes prise dans une collaboration fraternelle avec M. le comte Henri de la Bouillerie, collaboration dont M. Buisson a pu dire, à très bon droit : « Après les délassements, l'étude retrouvait ses heures à Lathan comme à Carcassonne et à Bordeaux, mais c'étaient des heures amicales. Monseigneur y communiquait à son frère puîné

ses grands travaux. On les relisait ensemble ; on corrigeait les épreuves, on retouchait. Le dernier livre de l'archevêque porte le témoignage d'une communauté fraternelle dans le travail et d'une égale élévation dans les préoccupations de l'esprit. »

A la fin de 1878, cette collaboration lui donna l'occasion d'un travail considérable : « Je relis et je corrige toujours ma philosophie, » disait-il, en parlant de ce fastidieux labeur de révision qui témoignait de ses scrupules d'exactitude en matière si épineuse. « Mais c'est un sol où les ronces croissent à mesure qu'on les arrache. J'ai commencé par les fleurs et je termine par les épines. »

Du reste, en cette même année 1878, s'était accompli dans l'Église un grand événement, qui devait contribuer puissamment à activer sa difficile entreprise. Monseigneur de la Bouillerie était à Rome, quand cet événement s'accomplit. Chargé même, concurremment avec Monseigneur Place, alors évêque de Marseille, des fonctions de Custode du Conclave où il devait avoir lieu, il écrivait de Rome, le 18 février : « Je me suis décidé à accompagner le Cardinal pour voir un peu de mes propres yeux ce qui se passe en ce moment à Rome de si grand et de si grave pour l'Église. Depuis mon arrivée, j'ai beaucoup vu, beaucoup causé, et finalement, comme il arrive toujours en pareil cas, je ne sais rien, et personne ne sait rien. Plusieurs noms, cinq ou six surtout, sont mis en avant : et parmi ces noms, celui du Cardinal Pecci, qui serait un excellent choix : c'est un thomiste très

distingué... Cependant vous savez qu'habituellement, c'est l'inconnu et l'imprévu qui ont les meilleures chances. Ceux-là ont la voix du Saint-Esprit, et elle domine toutes les autres. Du reste, la grande question est moins qui sera le Pape, que ce qu'il fera étant Pape. Résistance absolue ou essai de conciliation, voilà les deux voies qui s'ouvrent!... »

L'élection de Léon XIII combla ses vœux, et les premiers actes du nouveau Pontificat lui inspirèrent des accents de joie, dont sa correspondance garde l'écho ému. Le nouveau Pape, qui l'avait cordialement embrassé avant de lui laisser quitter Rome, devait hâter, par son initiative puissante, l'achèvement d'une œuvre, qui vulgarisait en France une des pensées dominantes de Léon XIII. Il convient de s'y arrêter avec quelques détails.

## V

L'archevêque de Perga avait eu le dessein de présenter, sous une forme et dans un langage accessibles aux personnes peu habituées à la terminologie scolastique, la doctrine de saint Thomas d'Aquin sur l'homme, sa nature, son âme, ses facultés et sa fin. Ce ne devait être ni une œuvre de critique, ni une œuvre de polémique. Ce serait plutôt une exposition philosophico-théologique de l'unité substantielle de l'être humain, principe fondamental de l'enseignement thomiste qui suffit à lui seul pour réfuter les deux grandes erreurs entre lesquelles

oscille l'esprit humain : le matérialisme et l'idéalisme. Revenir sur ce point capital à la philosophie de saint Thomas semblait à Monseigneur de la Bouillerie faire acte de docteur chrétien et aussi acte de patriotisme, car il attribuait le développement de l'esprit révolutionnaire à l'abandon de la doctrine des âges de foi, abandon qui a amené d'une part l'audace sans mesure des théories plus ou moins scientifiques et la timidité croissante de la métaphysique, depuis trois siècles.

A Rome, foyer de l'éternelle lumière, les tenants fidèles de la tradition gardaient les leçons de l'Ange de l'École. Les Pecci, les Zigliara, les Liberatore, les Cornoldi les avaient, de nos jours, illustrées de leurs doctes commentaires. « Et pourtant, disait Monseigneur de la Bouillerie, la philosophie de saint Thomas dédaignée, abandonnée, proscrite par nos sophistes modernes, et plutôt dérobée à leurs sarcasmes et à leurs insultes au fond de quelques écoles que remise au grand jour dans les temples de la science, semblait réduite à ne plus être que le reste du feu sacré des Hébreux caché dans les replis de la vallée et dans les profondeurs du puits. Pour que le feu reprît son éclat et sa vivifiante chaleur, il ne fallait qu'un rayon de soleil!... »

« Ce rayon de soleil, ajoutait-il, ce rayon perçant la nue, a été, de l'aveu de tous, l'élévation de Léon XIII sur la chaire de saint Pierre. Dès le début de son Pontificat, sa première et sa plus chère pensée a été d'imprimer un salutaire élan aux études ecclésiastiques... et, presque au moment où j'écris ces lignes, l'admirable Ency-

clique *Æterni Patris* vient attester au monde chrétien que Léon XIII est vraiment la lumière du ciel pour briller sur l'Église. *Lumen in cælo.* »

A ces accents, à cette admiration reconnaissante, on retrouve le fidèle disciple du Docteur Angélique, transporté de joie en présence du réveil que le Pontificat nouveau assure aux enseignements philosophiques et à la méthode théologique de son vieux Maître.

« Sa passion théologique a commencé du jour de son entrée au cours du collège romain ; elle lui ouvre en quelque sorte le sacerdoce. Il entreprend à Rome même un travail sur le Docteur Angélique, qu'il perdit en revenant en France ; il l'aime de plus en plus à mesure qu'il le connaît et qu'il connaît Dieu davantage. Saint Thomas devient le compagnon, l'ami intérieur, la force, le bâton blanc de l'Évêque. Il lui sert, à Carcassonne, à animer les études ecclésiastiques. A Bordeaux, par son influence, un peu à l'insu peut-être du Cardinal, bon et puissant pasteur, mais qui, à cause de cette puissance toujours en action, ne souffrirait pas qu'une impulsion épiscopale quelconque ne parlât de lui, les études thomistiques sont introduites au grand Séminaire. Les professeurs et les jeunes prêtres, initiés à ces études par les conversations et les encouragements du bon évêque, se livrent vaillamment au travail. Il y a vraiment autour de Sa Grandeur un mouvement un peu occulte, mais très sérieux, vers les hautes études.

« Le P. Ventura aimait à répéter : « Saint Thomas ! saint Thomas ! c'est avoir du génie

« que de le comprendre. » Le vrai génie consisterait pour nous à le traduire de la langue scolastique, aussi étrangère à nos contemporains que la nomenclature chimique actuelle l'était aux savants du moyen âge, en bon français, dans le style qui avait le secret de tout dire avec clarté, en ne faisant à la technique de chaque science que des emprunts indispensables. Le célèbre Théatin y excellait ; l'archevêque de Perga y a réussi plus d'une fois. Dans ses lettres pastorales de doctrine, dans l'exposition de la philosophie de la nature et de la philosophie de la raison, de la gradation dans l'homme, de la nature, de la grâce, de la gloire tirées de son panégyrique du saint, dans les belles pages consacrées au Verbe des anges et au Verbe de Dieu, de son étude sur le Verbe, il nous donne bien une idée de la puissance métaphysique du maître ; enfin, il s'étend et s'élève encore davantage dans son livre sur *l'Homme d'après la doctrine de saint Thomas*, qui n'était pourtant à ses yeux qu'un programme pour les hautes études, ou, comme il le disait humblement, un cahier de professeur.

« Tous ces derniers ouvrages le montrent sous un aspect nouveau ; ils marquent un progrès dans l'écrivain. La langue est aussi claire, aisée souple, qu'auparavant, mais elle est plus concise, plus philosophique ; elle serre plus directement la pensée sans le secours des images. On dirait un homme nouveau. Il ne reste plus rien de la manière oratoire qui entraînait parfois quelque chose d'un peu court dans les développements et d'uniforme dans l'ordonnance ; ce sont des

traités, construits, proportionnés, des livres au vieux sens, en un mot <sup>1</sup>. »

Dans le bel éloge funèbre prononcé à Toulouse l'année qui suivit la mort de son pieux et docte ami — éloge dont la publication comblerait tant de vœux ardents — Monseigneur de Cabrières a pu établir une sorte de parallèle entre la vie du maître et celle du disciple, et démontrer, avec une incomparable richesse de développements aussi solides qu'animés, comment saint Thomas avait conquis à l'Église Monseigneur de la Bouillerie, comment saint Thomas lui avait fait comprendre la manière de servir l'Église et comment enfin saint Thomas lui obtint de réaliser noblement les grandes idées qu'il avait conçues. L'éloquent Evêque de Montpellier rappela tous les actes du disciple, et plus spécialement ceux qui s'inspirèrent plus directement des écrits du maître : sa lettre à un ami, sur la Foi, écrite pendant le séjour de Rome ; son travail sur la Primauté du Saint-Siège, pendant le grand-vicariat de Paris ; sa réfutation du système de M. Bautain, son histoire de six années du Pontificat de Pie IX et sa lettre écrite en 1860 au nom de la province de Toulouse, son travail sur *le Verbe*, son discours au Concile, sa lettre à la duchesse de Parme, sa forte lettre à M. de C., et celle à l'archevêque de Toulouse sur la nécessité d'une protestation commune en faveur des droits de la doctrine catholique, toutes ces belles et puissantes pièces encore inédites et qui, mises au jour, achèveraient de montrer

<sup>1</sup> BUISSON, *op. cit.*, p. 51 et 52.



Monseigneur de la Bouillerie sous un jour complet et, en bien des sens, nouveau.

Peu de contemporains, en France surtout, ont pratiqué et compris le Docteur Angélique comme l'archevêque de Perga. A Rome, la lecture de son livre produisit, à cet égard, l'impression d'une sorte de révélation inattendue. Il s'y était rendu, dès les premières semaines de 1879, voulant, écrivait-il, « d'une part, voir seul le Souverain Pontife, et, de l'autre, montrer à quelques *maîtres*, en qui il a confiance, son étude philosophique <sup>1</sup>. »

Ce séjour fut long. Il se prolongea jusque vers la fin du Carême, et lui donna beaucoup de satisfaction, comme il le confesse, avec sa belle et noble simplicité habituelle, dans sa lettre du 30 mai 1879 :

« Je n'ai pas voulu quitter Rome avant d'avoir complètement révisé mon ouvrage avec le P. Zigliara. Cette révision ne s'est achevée que ces jours-ci ; et, si elle a été longue, elle m'a du moins pleinement satisfait. Le P. Zigliara s'est montré très bienveillant pour mon travail ; il en a parlé et m'a fait ainsi, à Rome, une réputation de thomiste. Dans sa dernière audience, le Pape, de lui-même, m'a entamé sur mon livre, il en a voulu connaître le plan et les détails, et m'a fait promettre que le premier exemplaire serait pour lui. Voilà donc une très bonne entrée en matière. Mais, à mon retour, j'aurai encore pas mal de travail à faire. »

Stimulé par les encouragements qu'il avait

<sup>1</sup> Lettre du 2 janvier 1879.

rapportés de la Ville Eternelle, il accomplit rapidement ce travail, et pouvait écrire, non sans quelque joie, à la date du 11 mai : « Depuis mon retour à Bordeaux et pendant le mois d'avril, j'ai été, grâces à Dieu, assez libre : et j'ai pu faire beaucoup de travail. J'ai rédigé toutes les notes que j'avais prises à Rome sous les yeux du Père Zigliara... Et maintenant, bien qu'à un livre semblable il y ait toujours à faire et à refaire, il faut se décider cependant à mettre le mot de fin et, ce mot mis, on passe à l'impression. »

L'impression marcha rapidement, car, dès le 26 août, il mandait à l'un de ses amis : « Suivant l'ordre très aimable du Souverain-Pontife, je lui envoie aujourd'hui le premier exemplaire de mon livre. Sa belle Encyclique *Æterni Patris* devient pour ce travail une magnifique préface et aidera, j'espère, à le répandre. »

Léon XIII fit à cet envoi un accueil exceptionnellement flatteur. Dans le Bref du 11 octobre, le Pape félicitait l'archevêque de Perga d'avoir plus spécialement étudié, dans saint Thomas, l'Anthropologie et *recommandait ardemment* cette œuvre. Sa Sainteté exhortait l'auteur à continuer de *mériter ainsi excellemment de la raison et de la foi*.

Ce bref combla de joie et de consolation Monseigneur de la Bouillerie. Il en eut un sentiment très particulier d'intime jouissance et se plut à en reporter une grande part sur son bienveillant réviseur de Rome. « Lorsque, l'hiver dernier, je lui demandai, à Rome, de jeter un regard sur ce travail que j'allais publier, celui que je consultais n'était qu'un humble religieux caché

dans sa cellule, illustre seulement par sa science et par l'éclat de ses cours. Mais, sous le pontificat de Léon XIII, cette science lui présageait sa dignité prochaine. Aujourd'hui, l'Eminentissime Cardinal daignera recevoir avec bonté un hommage que je dois aujourd'hui, et avec plus de bonheur encore, au Prince de l'Eglise. »

Le but principal de Monseigneur de la Bouillerie, dans cette entreprise si fort louée par la plus haute autorité de ce monde, avait été de rendre à la métaphysique sa place de souveraine. « Dans les régions qu'elle habite, elle ne saurait être atteinte par des sciences inférieures dont l'essentiel caractère est précisément le progrès, c'est-à-dire l'instabilité. » Il ne pouvait cependant éviter de dire comment les bases fondamentales de la philosophie thomiste n'avaient rien à craindre des progrès scientifiques, spécialement sur la composition des corps.

C'est en cela que la collaboration, dont nous avons parlé plus haut, lui apporte un concours dont il disait : « Je louerais davantage cet écrit, si je ne craignais que mon affection fraternelle pour l'auteur nuisît à l'impartialité de mon jugement à l'égard de son œuvre. »

Elle est intitulée : *Étude sur la doctrine thomiste considérée dans ses rapports avec les découvertes de la science sur la composition des corps*. Monseigneur de la Bouillerie la plaça en appendice à la fin de son livre, où elle occupe près de soixante pages, et fut justement remarquée des nombreux lecteurs de cette œuvre sérieuse. On reconnaissait qu'elle était « due à un ancien élève de l'Ecole polytechnique, que ses goûts et

ses aptitudes ont maintenu au courant du mouvement scientifique actuel » ; c'était donc l'œuvre d'un écrivain compétent, et, ce qui ne gêne jamais le savoir, l'œuvre d'un chrétien.

## VI

Dans une esquisse encore inédite sur le ministère de Monseigneur de la Boullerie à Bordeaux, un ecclésiastique, qui fut honoré de son amitié, étudie, avec beaucoup de soin, dans le coadjuteur du cardinal Donnet : 1° le promoteur des hautes études ; 2° le maître de la vie ascétique ; 3° le fondateur, le propagateur ou le soutien des œuvres catholiques. Il résulte de ce travail que, tout en gardant un rôle plutôt effacé dans la ville archiépiscopale, le Coadjuteur y exerça une action beaucoup plus réelle qu'il ne convenait à sa modestie de le reconnaître.

L'auteur de cette notice se complaît à rappeler comment, avant même le glorieux avènement de Léon XIII, Monseigneur de la Boullerie avait attiré à l'étude de saint Thomas l'élite des hommes d'études à Bordeaux, laïques aussi bien qu'ecclésiastiques.

« En 1875, M. l'abbé J.-H. Castaing, alors vicaire de la paroisse Saint-Paul, réunissait les étudiants catholiques qui voulaient continuer leurs études philosophiques. On ne s'occupait dans ces réunions que d'analyser et de discuter les doctrines professées par les maîtres français les plus en renom. A la fin de l'année, le directeur de cette réunion voulut, pour encourager

les jeunes étudiants, faire présider une de leurs séances par le savant archevêque de Perga. Il y invita des professeurs distingués des facultés des lettres, de droit et de médecine, qui, attirés par la réputation déjà grande de Monseigneur de la Bouillierie, se firent un plaisir de se rendre à l'invitation. Trois étudiants avaient été chargés d'écrire une dissertation sur divers sujets philosophiques, et, à l'exception d'un seul, élevé par les Pères Dominicains, avaient traité leur sujet en jeunes philosophes cartésiens. Le docte Archevêque de Perga écouta jusqu'au bout la lecture de ces travaux avec la plus grande bienveillance, répondit avec une grâce exquise au discours du directeur et provoqua par son esprit délicat de chaleureux applaudissements. Mais bientôt, abordant les questions de doctrine, il étonna l'auditoire par la nouveauté — pour des élèves et des professeurs français à cette date — de ses doctrines et par l'audace des coups qu'il porta résolûment à la méthode et à la somme cartésienne. Cet étonnement fut salutaire. Le savant prélat se montra si sûr de sa doctrine et si solide dans ses raisons que les plus éclairés demandèrent à l'entendre encore.

« Ainsi, lorsque l'Encyclique *Æterni Patris* fut publiée, Bordeaux était déjà gagné à la cause de la scholastique. Le Grand-Séminaire de cette ville était déjà entré dans la voie indiquée par le Souverain-Pontife, et Monseigneur de la Bouillierie se plaisait à suivre le progrès des études philosophiques dans cet établissement. Il s'entretenait souvent, et toujours avec un nou-

vel enthousiasme, avec le professeur de philosophie.

« On ne fut donc pas étonné, lorsque Léon XIII eut résolu de fonder *l'Accademia Romana di S. Tommaso d'Aquino* et la revue déjà célèbre qui porte le même titre, de voir le nom du savant Archevêque de Perga figurer parmi les premiers académiciens élus. Les Eminentissimes cardinaux Pecci et Zigliara admiraient surtout le don vraiment étonnant, possédé par leur illustre confrère, d'exprimer, en un français toujours souple, facile, élégant, exquis, autant que rigoureusement exact, les doctrines les plus obscures et les termes réputés jusqu'alors intraduisibles, de la Somme thomistique. C'est à ces qualités précieuses, que Monseigneur de la Bouillerie dut l'honneur de voir ses études — trop peu nombreuses, hélas ! — publiées en français, par exception, dans la Revue italienne....

« ... Il saisissait toutes les occasions de diriger les esprits vers ces doctrines. C'était le sujet habituel — et presque unique — de ses conversations avec les personnes lettrées. Il provoquait même, sur ce champ de bataille, avec la plus gracieuse courtoisie, plus d'un maître de l'enseignement laïque. Il se plaisait à envoyer ses ouvrages à certaines personnes que leurs principes ne rapprochaient certes ni de l'Eglise ni de saint Thomas, mais que l'incomparable urbanité de notre saint évêque rapprochait invinciblement de sa personne. On pourrait citer tel professeur de Faculté qui, après une visite officielle à l'archevêché de Bordeaux, et une conversation — sur la philosophie de saint Thomas na-

turellement,— rédigea en rentrant chez lui son programme pour les cours de l'année suivante et y fit la plus large part à la scholastique. Quant au clergé studieux, on peut dire qu'il entra unanimement, à la suite de Monseigneur de la Bouillerie, dans la même voie...

« Durant les heures de loisir que lui laissaient les œuvres innombrables auxquelles il ne refusait jamais son concours, Monseigneur l'Archevêque de Perga, jusqu'aux derniers jours de sa vie, ne cessa pas de suivre d'un oeil attentif le mouvement philosophique et théologique de son siècle. Lorsqu'il s'écriait, dans son panégyrique de saint Thomas d'Aquin : « Je lis saint Augustin avec délices, mais je préfère étudier saint Thomas ; » il rappelait ses occupations habituelles et de beaucoup les préférées. Quiconque entra dans son cabinet était sûr de trouver sur quelque meuble un grand volume de saint Augustin, dont les pages se chargeaient chaque jour d'annotations ou de signes de la main du prélat ; et sur sa table de travail on apercevait un entassement énorme de volumes : c'étaient les œuvres de Saint Thomas, les œuvres de l'Eminentissime Zigliara et de tous les grands commentateurs du docteur angélique. »

L'auteur que nous citons démontre ensuite comment Monseigneur de la Bouillerie fut, à Bordeaux, un maître de la vie ascétique par ses livres de piété, par ses homélies, par la direction qu'il donnait aux communautés religieuses et par ses exemples. Il n'omet pas de constater l'influence que sa gravité majestueuse dans les cérémonies pontificales exerça sur le retour dé-

finitif aux rubriques rigoureusement romaines.

« Monseigneur de la Bouillerie, — dit-il après avoir raconté comment les communautés religieuses recouraient à lui en toute occasion, — aimait et protégeait les ordres voués à la vie contemplative. Plus la vertu des saintes âmes, retirées du monde et préoccupées de l'unique nécessaire, lui paraissait méconnue en ce siècle, plus il remarquait la tendance de la société contemporaine à persécuter et à proscrire ces antiques institutions, et plus il désirait les multiplier... »

Dans ce but, il travailla, au milieu de difficultés de tout genre, à fonder à Bordeaux un monastère de la Visitation, devenu un foyer ardent de vie surnaturelle et de solide piété. Les fondations des Sœurs de Sainte-Marie à Cadillac et à Bordeaux, et la direction des Religieuses de l'Assomption témoignent non moins éloquemment de cette préoccupation constante.

L'esprit de foi du saint Prélat se manifestait volontiers sous une forme qu'il avait appris à goûter durant ses longs séjours à Rome, le culte des Saintes Reliques. Le grand Séminaire de Bordeaux n'oubliera jamais comment, en la fête du Sacerdoce de Jésus-Christ, le 27 juin 1878, le pieux Coadjuteur vint y conduire les reliques d'une vierge martyre qu'il rapportait de Rome et confiait à la garde des lévites du Sanctuaire.

En terminant cet intéressant travail, M. l'abbé Castaing, à qui nous devons l'expression publique de notre reconnaissance pour la gracieuse obligeance avec laquelle il a bien voulu nous le



communiquer, avant même de le publier, fait une observation importante :

« Nous oublierions, dit-il, une part notable de l'influence de ce saint Archevêque, si nous ne rappelions encore la surveillance attentive qu'il exerçait sur l'enseignement à tous les degrés. Non seulement les trésors de sa parole et de sa bourse étaient toujours ouverts à ceux qui venaient implorer son assistance, soit pour la fondation, soit pour l'entretien et la prospérité des écoles; mais il s'enquérail avec la plus vive sollicitude des méthodes, des matières d'enseignement, de l'éducation religieuse et des progrès des élèves.

« Lorsqu'il arriva à Bordeaux, cette ville possédait, depuis quelques années seulement, un établissement d'instruction pour les jeunes filles, dirigé par les Dames de l'Assomption. Monseigneur de la Bouillerie s'intéressa particulièrement à cette œuvre, tant parce qu'il avait assisté, étant vicaire général à Paris, à la fondation de cet Institut, à Auteuil, que parce que les liens du sang l'unissaient à la supérieure du couvent de Bordeaux. Son action dans cette importante maison ne se borna pas à multiplier ses conseils et ses visites, pas même à y prononcer ces charmantes homélies qu'on sut y recueillir par centaines; le docte Prélat avait résolu de faire de ce couvent un établissement modèle d'instruction pour les jeunes filles. C'est dans cette intention qu'il y fonda des cours supérieurs de religion, d'histoire, de science physiques, de littérature, qu'il confia à des ecclésiastiques de son choix. Son but fut parfaite-

ment atteint. Les jeunes filles, élevées dans ce pensionnat, honorèrent la société bordelaise par leur excellente éducation et par la solidité de leur instruction. »

Nous avons un témoignage écrit de cette sollicitude pour les choses de l'éducation dans une préface, absolument remarquable à tous égards, peut-être une de ses œuvres les plus accomplies, que Monseigneur de la Bouillerie voulut placer en tête du savant travail consacré par un érudit bordelais, M. l'abbé Allain, archiviste du diocèse, à démontrer, avec pièces et documents à l'appui, que les prétentions de notre siècle ne sauraient prévaloir sur la vérité historique.

La pièce est trop longue pour être ici reproduite en entier. Nous en relaterons du moins le début.

« Depuis un an, disait le Coadjuteur de Bordeaux, nous assistons aux attentats inouïs que la Révolution ose commettre contre l'instruction primaire chrétienne.

« On ouvre des écoles sans Dieu : on raye le catéchisme du programme des études ; on défend à l'instituteur de prêter son concours aux pieuses pratiques de l'enfant, et le prêtre ne pénètre à l'école qu'à certaines heures, à la suite d'une foule de précautions prises pour que l'enfant ne soit chrétien qu'après le visa bien constaté du père et de la mère. Somme toute, on imite à l'égard de l'enfance chrétienne ce que l'histoire rapporte des conquérants barbares qui, pour ravager un pays, coupaient impitoyablement toutes les moissons en herbe, afin qu'au bout de l'année, il n'y eût ni épi, ni ré-

colle. On arrache de l'âme de l'enfant jusqu'aux premiers principes qu'il avait reçus d'une mère chrétienne, afin que plus tard il n'y ait plus de chrétiens.

« Mais, en même temps, on déclare très haut que, jusqu'à la fin du dernier siècle, il n'y avait en France ni instituteurs, ni écoles, et on essaye de nous persuader que c'est la Révolution qui a inventé chez nous l'instruction primaire.

« M. l'abbé Allain répond victorieusement à ce gros mensonge historique, et il démontre facilement que notre belle France chrétienne, glorieuse sur tous les champs de bataille et dans tous les arts de la paix, ne négligeait en rien son plus humble et plus important devoir, l'éducation de l'enfant.

« C'est toute la thèse du livre.

« A mon sens, le chapitre VIII, intitulé *Le pouvoir civil et l'instruction primaire avant la Révolution*, explique le malentendu dont on a fait un crime à l'Eglise. Le procès repose sur cet argument : l'ancienne France, pour instruire les enfants, n'alignait pas de très gros millions sur son budget ; donc, dans l'ancienne France, il n'y avait ni maîtres, ni écoles, ni instruction primaire.

« L'argument est naïf, mais, quand on étudie le temps présent, on comprend qu'il ait cours.

« Notre siècle, il faut l'avouer, est possédé par une bizarre manie, celle de l'Etat.

« Autrefois, le pays et l'Etat, c'était tout à fait deux choses.

« Les communes n'étaient pas l'Etat.

« Les provinces n'étaient pas l'Etat.

« Les corporations n'étaient pas l'Etat.

« Les universités n'étaient pas l'Etat.

« La magistrature n'était pas l'Etat.

« L'Eglise n'était pas l'Etat, et l'idée seule qu'un évêque ou un prêtre pût être classé parmi les fonctionnaires de l'Etat eût fait hausser toutes les épaules.

« Ces grands corps vivaient de leur propre vie et en une atmosphère de liberté, que nous ne soupçonnons même plus. Aujourd'hui, l'Etat est partout; ce qui fait que la liberté n'est nulle part.

« L'Etat est tout, mais, par-dessus toute chose, il a voulu se faire maître d'école.

« C'est lui qui trace les programmes, c'est lui qui jauge, à une mesure convenue par lui, l'esprit et l'intelligence de chacun, c'est lui qui, par exemple, en seconde et en rhétorique, interdit le vers latin. Virgile et Horace sont sous sa férule. Comme il a tracé les programmes, c'est lui qui se charge des examens; et, s'il s'agit d'une école rivale, tout simplement, il se fait juge et partie.

« Ce n'est pas tout: de même qu'il instruit l'enfant, il prétend bien aussi l'élever. Il se fait maître de morale tout aussi aisément que maître de science. En vérité, l'Etat ne doute de rien. Sa morale, il est vrai, demeure indépendante de la religion et de l'Évangile — mais, en revanche, elle dépend de lui.

« Maintenant, je l'avoue et je le proclame, si l'Etat fait la classe, il la paye et la paye bien. Partout où il l'ordonne, une école surgit, et, comme l'école devient obligatoire, partout les

ordres sont donnés. On aide largement à toutes les constructions, on rétribue grassement les maîtres. Jamais l'instruction publique n'a été si bien rentée, et lorsqu'on lit que, sous l'ancien Régime, l'Etat ne payait quasi rien, on en conclut très facilement qu'alors le pauvre peuple n'apprenait et ne savait quasi rien.

« Malheureusement, cette conclusion ne tient plus contre les savantes recherches qu'a faites M. l'abbé Allain. Il a fouillé nos vieilles archives, et il y a trouvé des trésors. Quelle belle chose que nos vieilles archives ! Exhumées de leurs vieux cartons et très minutieusement explorées, elles sont la revanche victorieuse de l'ancienne France contre notre temps qui l'insulte et voudrait la déshonorer. Sous l'ancien Régime, l'Etat payait peu, cela est vrai : mais, comme tout le monde payait librement, cela revenait au même. Les communes payaient, les provinces payaient, les universités payaient, l'Église payait, surtout l'Église et les extraits des visites pastorales des Evêques s'enquérant, dans chaque paroisse, si elle possédait un régent capable, sont assurément un des plus curieux monuments invoqués par M. l'abbé Allain. »

## VII

Dès le mois de décembre 1880, l'archevêque de Perga fut repris du désir impatient de revoir Rome. Hélas ! ce devait être pour la dernière fois ! Il en avait d'ailleurs l'occasion toute naturelle, comme il l'indique dans sa lettre du 28 :

« J'attends avec impatience le sacre du nouvel évêque de Poitiers pour me rendre à Rome. Je veux aller remercier le Souverain Pontife du titre qu'il m'a conféré, et m'entendre avec mes illustres collègues de l'Académie sur les obligations que m'impose ce même titre. Une lettre que j'ai reçue récemment du secrétaire m'effraie un peu à cet égard, et je suis bien aise de voir les choses par moi-même. »

Avant de partir, il dut procéder, à défaut du cardinal, au sacre de Monseigneur Bellot des Minières, pour qui il professait une estime personnelle, dont sa correspondance porte de fréquents et flatteurs témoignages<sup>1</sup>. Cette cérémonie, la seule de ce genre que Monseigneur de la Bouillerie ait accomplie dans le cours de sa carrière épiscopale, il la présida avec une visible émotion qui fit, sur la nombreuse assistance, l'impression la plus vive. Tout Bordeaux y assistait et en fut le témoin édifié. Elle eut lieu, à la fin de janvier 1881. Deux jours auparavant, il écrivait : « Mon départ a été retardé par le

<sup>1</sup> Monseigneur Bellot des Minières avait été longtemps secrétaire-général de l'archevêché de Bordeaux ; durant le cours des relations que Monseigneur de la Bouillerie avait été ainsi à même d'entretenir avec lui, celui-ci avait pu apprécier les sentiments de tendre soumission et de fidèle attachement à l'autorité du Saint-Siège dont le futur prélat était animé ; c'en était assez pour assurer au Vicaire-général toute la sympathie du Coadjuteur.

N'omettons pas aussi de mentionner quelle part d'estime affectueuse Monseigneur de la Bouillerie avait vouée à Monseigneur l'ontenau, aujourd'hui Archevêque d'Albi, qui fut nommé évêque d'Agen pendant que Monseigneur de Perga était Coadjuteur de Bordeaux.

sacre de Monseigneur Bellot, qui devait se faire plus tôt. Un retard de Bulles, comme il arrive souvent, a fait remettre la cérémonie au dimanche 30 ; et je ne pouvais partir avant, puisque je dois moi-même faire la cérémonie du sacre. Le cardinal a compris que ses yeux qui baissent de jour en jour ne lui permettaient pas de lire les longues prières du pontificat Monseigneur Bellot sera assisté par l'évêque d'Agen et l'évêque d'Anthédon. Je fais des vœux pour que l'évêque de Poitiers, avec lequel je n'ai eu que d'agréables relations, réussisse dans son diocèse ; mais il ira certainement à l'encontre de beaucoup de préjugés et il devra s'emparer de la place pied-à-pied... »

A Rome, ses amis lui firent le plus tendre accueil. Avaient-ils le pressentiment qu'ils ne le reverraient plus ? Léon XIII surtout le combla. Il en était ravi, et écrivait au sortir de l'audience :

« J'ai été satisfait de la santé du Pape avec lequel j'ai longuement causé philosophie. Il aime cet entretien et y excelle : mon premier but d'ailleurs, en venant à Rome, était de le remercier du titre qu'il m'a conféré et de me rendre un peu compte par moi-même de la nouvelle académie. Le mouvement philosophique, qui se fait en ce moment à Rome, a un véritable intérêt, et il sera, je l'espère, une date dans l'histoire des Idées<sup>1</sup>. »

Quand il lui fallut reprendre le chemin du retour, son cœur sembla se déchirer. Ce qu'il ve-

<sup>1</sup> Lettre du 21 février 1881.

nait de voir dans la Ville éternelle avait ravivé ses meilleurs souvenirs de jeunesse. En rentrant à Bordeaux, il en consigna l'impression dans un article charmant de forme et plus sérieux qu'on n'est habitué à le trouver sous ces dehors toujours un peu empreints d'éphémère. L'article était intitulé *un souvenir de mon séjour à Rome*. Il était écrit en vue des lecteurs de la *Revue catholique de Bordeaux*, un organe à la fondation duquel, comme nous l'avons dit ailleurs, le Coadjuteur s'était fort intéressé<sup>1</sup>.

L'archevêque de Perga y racontait les origines de l'Académie romaine de Saint-Thomas d'Aquin, fondée par Léon XIII, présidée par les cardinaux Pecci et Zigliara, et composée de trente membres, dont dix étrangers à l'Italie, parmi lesquels le choix du Souverain Pontife avait agrégé Monseigneur de la Bouillerie.

« En somme, disait l'auteur de l'article, mon opinion est que, aujourd'hui, grâce aux belles fondations de Léon XIII, Rome est devenue plus

<sup>1</sup> Monseigneur de la Bouillerie, qui considéra toujours cette Revue comme sienne, avait effectivement contribué à sa fondation, au point de prendre lui-même l'initiative d'écrire à M. l'abbé Pailhès, son directeur, une lettre pressante d'encouragements, promettant sa protection et ses avertissements, en cas de difficultés. Il se mit bientôt en relations avec les savants, archivistes, historiens, aquafortistes bordelais qui collaboraient à la *Revue Catholique*. L'obligeant Coadjuteur allait volontiers visiter M. L. Drouyn, l'éminent érudit et artiste de la Revue: il montait au deuxième étage et s'asseyait familièrement dans l'atelier... Dernier et touchant détail; à son dernier voyage à Verdélais, Monseigneur avait emporté la livraison qui venait de paraître, ce numéro de sa chère Revue fut peut-être sa dernière lecture suivie.



que jamais l'école incomparable du grand et vrai savoir. J'ai souvent eu l'honneur et le bonheur d'être admis aux pieds du Saint-Père et de m'entretenir avec lui. Le sujet qui lui plaît davantage est toujours celui qui se rapporte aux études ecclésiastiques.

« Accablé par des tristesses et des soucis de toute sorte; déshérité du plus beau trône de l'univers, avant même de s'y être assis; exilé et captif au sein de son propre royaume; en face d'un gouvernement plus détestable que d'autres, parce qu'il est sacrilège; contraint d'assister aux attentats inouïs qui se commettent de toute part contre Jésus-Christ et son Eglise; très ferme dans ses principes, très conciliant dans son action, c'est vers le calme horizon de la science qu'il aime à tourner ses regards pour les reposer. Sa conviction est que le fléau de ce siècle est une ignorance profonde et brutale des vérités les plus simples comme des dogmes les plus élevés. Et volontiers, appliquant une parole de David : *Da mihi intellectum et vivam*, au monde moderne confié à ses soins, il adresserait pour lui cette prière au Seigneur: Donnez-lui l'intelligence, et il vivra! »

Le savant Prélat ajoutait : « C'est principalement sur la génération nouvelle que Léon XIII aime à compter. Je me souviens qu'un jour il me faisait l'honneur de me dire que, lorsqu'il recevait un évêque, son premier soin était de lui demander si ses écoles ecclésiastiques recevaient un enseignement thomiste. J'ai pu, du moins, en ce qui concerne l'archidiocèse de Bordeaux, affirmer à Sa Sainteté que les plus

saines doctrines philosophiques y étaient maintenant professées... »

« Assurément, continuait-il, je ne demande pas mieux que le prêtre soit mathématicien comme Ampère, astronome comme Arago, chimiste comme Lavoisier, ou même, comme M. Paul Bert. Mais, je me permets de lui demander, avant tout, d'être un grand philosophe et un grand théologien : s'il sait le devenir, ses lèvres garderont la vraie science ; le monde l'estimera et l'impiété tremblera devant lui... »

Il terminait, en disant d'un mot le sujet de sa joie et la raison des espérances qu'il avait rapportées de Rome : « Telle est, s'écriait-il, l'intime pensée de Léon XIII, et l'avoir recueillie à la suite de mes entretiens avec ce grand Pontife, c'est ma meilleure impression de voyage. »

## VIII

A la Pentecôte de l'année précédente, l'ami vénéré, le confident de plus en plus intime du Coadjuteur de Bordeaux, le Cardinal Pie avait trouvé, sous le toit hospitalier de Monseigneur Sebaux, l'asile de ses derniers moments et la Cathédrale d'Angoulême avait recueilli les derniers accents de l'éloquent évêque. C'est là que Monseigneur Pie, homme d'Église jusqu'au bout, avait, au moment de l'Évangile, poussé ce cri qui devait être le dernier et comme le résumé de tout son Apostolat : « Que deviendrait le monde, si l'Église n'y conservait l'esprit de Dieu ? »

Le pieux Évêque d'Angoulême, à l'anniversaire de cette date funèbre, eut la pensée de réclamer le secours de la parole de l'ami survivant pour le célébrer, comme il convenait à ce grand souvenir.

Monseigneur de la Bouillerie fut à la hauteur de cette difficile tâche. La parole sembla comme une prolongation de celle du grand défunt, avec une intonation personnelle plus éclatante par certains côtés. Sur le texte *Emitte Spiritum*, il exposa les trois grandes créations de l'Esprit-Saint dans le monde : l'homme de la grâce ; l'Église ; et, pour les sociétés humaines, l'ordre social chrétien.

En retournant à Bordeaux, le Cardinal lui confia une œuvre délicate, qui devait être, pour son âme trop sensible, une occasion de pénibles traverses. « Je m'occupe en ce moment, écrit-il le 5 octobre 1881, d'une œuvre bien difficile et pour laquelle il faudrait un saint. Je recommande à vos prières cette laborieuse entreprise. » Le 12 de ce même mois, il ajoute : « Tous ces jours, j'ai été tellement absorbé, fatigué, mécontent de l'œuvre que j'ai entreprise... »

Nous ne saurions, on le comprend, entrer dans le détail de cet incident de la vie du Coadjuteur, à Bordeaux. Il en éprouva beaucoup de chagrins, dont le récit serait étranger au but de ce livre.

Il eut quelques consolations de la publication du *Mois de Marie* tiré de ses œuvres, qu'un de ses disciples venait d'éditer, avec son approbation, et qui lui plut beaucoup, surtout, disait-il, parce que ce nouveau recueil était un « canti-

que unique à l'honneur de Marie ! Les âmes dévouées au culte de la Reine du ciel l'accepteront et le liront volontiers, comme un hommage rendu exclusivement, cette fois, à leur divine Mère. »

Ce fut encore à ce moment que quelques admirateurs de son talent songèrent à lui pour un fauteuil à l'Académie française. Rien ne lui eût été, ce semble, plus seyant et, comme Sainte-Beuve le disait de Gerbert, cette candidature aurait rencontré bien des sympathies. Il n'y fut donné aucune suite. Mais l'historien de *la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle* en profita pour consacrer, dans une nouvelle édition parue cette année-là même, un de ses meilleurs chapitres à Monseigneur de la Bouillerie. « Ce qui distingue ses ouvrages, disait excellemment M. Fréd. Godefroy, c'est l'union de la vraie science théologique et des aimables qualités du langage. » On ne pouvait dire mieux, d'un seul trait, le double aspect de ce merveilleux talent, auquel les années semblaient n'infliger aucune atteinte.

Une autre pensée, celle-là bien vite réalisée, lui sourit beaucoup plus. Avant de mourir, Monseigneur de Ségur avait fondé, comme son suprême effort de piété, l'œuvre si belle des Congrès Eucharistiques. Le pieux prélat en fut le premier Président général. Monseigneur de la Bouillerie lui succéda, en septembre 1881. Sa lettre d'acceptation <sup>1</sup> est comme un hymne à l'Eucharistie. Mais, là encore, Dieu devait se

<sup>1</sup> Voici cette lettre, si pieusement édifiante :

contenter de sa bonne volonté. Au Congrès, tenu à Avignon en septembre 1882, Congrès qu'il avait préparé avec tant de sollicitude, ce ne fut pas lui qui présida, et M. l'abbé Le Rebours, curé de la Madeleine, y fit, en quelques mots partis du cœur, l'éloge de celui qu'on eût été si heureux d'y entendre parler de la « grande passion de sa vie, » l'amour du divin Sacrement de l'autel.

*Bordeaux, le 16 Septembre 1881.*

MONSIEUR,

A la suite du premier Congrès Eucharistique, où tant de nobles paroles ont été prononcées en l'honneur de l'Eucharistie, tant de vœux présentés pour en propager le culte et la gloire, et aussi tant de larmes versées sur une sainte mémoire qui nous demeurera toujours chère, mon vieil ami, Monsieur de BENQUE, m'a demandé d'accepter la Présidence des Congrès Eucharistiques. C'est de tout cœur que je me suis rendu à cet appel trop bienveillant.

Les premiers et les meilleurs souvenirs de mon Sacerdoce et de mon Episcopat se reportent avec bonheur vers les œuvres Eucharistiques à la création desquelles la grâce de Dieu m'a permis de prendre part ; et, après bien des années écoulées, je remercie cette même grâce de m'amener à la Présidence des Congrès, appelés, ce me semble, à donner un puissant et salutaire élan à toutes les œuvres qui ont l'Eucharistie pour objet. Qu'elles ne forment donc désormais qu'un faisceau dont la réunion des Congrès sera le lien ; et la prière Eucharistique, multipliée aux pieds des tabernacles, *qui sont les trônes de la miséricorde et de la grâce*, fléchira la colère de Dieu. Elle interpellera pour nous et nous sauvera.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes plus dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

† FRANÇOIS, ARCH. DE PERGA,  
COADJ. DE BORDEAUX.

A Monsieur G. CHAMPEAUX, Secrétaire général du Comité des Congrès des Œuvres Eucharistiques, à Lille.

## CHAPITRE XIII

### LES DERNIERS TEMPS

Nous voici à l'année 1882. Monseigneur de la Bouillerie ne devait pas la voir finir. A Bordeaux, s'il n'avait pas le même genre de popularité que le Cardinal, l'estime et l'affection pour le Coadjuteur croissaient, à mesure que ses qualités et ses vertus se manifestaient par leur constance éprouvée. Les pauvres avaient appris le chemin de cet appartement du deuxième étage, où l'on donnait sans compter. Les classes instruites et l'aristocratie bordelaise étaient sous le charme. Le clergé espérait beaucoup en ce futur épiscopat et, sans se plaindre du présent, se reposait confiant dans un avenir qui ne semblait maintenant plus bien éloigné.

Quand Monseigneur de la Bouillerie vint à Bordeaux, ce diocèse accoutumé à être parcouru en tous sens par son infatigable Archevêque, on avait craint que l'écrivain le cédât désormais complètement à l'Apôtre :

« — J'ai la pensée, lui dit quelqu'un, qu'en venant parmi nous vous brisez votre plume.

« — Je le crois aussi, répondit-il. »

Les prêtres et les catholiques bordelais en avaient quelques remords. Les livres du Coadjuteur jouissaient parmi eux d'une grande faveur. Il les retrouvait partout, entre les mains des écoliers au sortir de leurs distributions de prix, sur les rayons de toutes les bibliothèques presbytérales, dans tous les salons. Les uns et les autres accueillirent, avec un véritable enthousiasme, son bel ouvrage sur *l'Homme*. Rapidement, la première édition fut enlevée, et la seconde fit bientôt place à l'édition actuelle tirée à très grand nombre d'exemplaires. On était heureux que ce livre eût paru à Bordeaux. C'est à Bordeaux, écrivait *l'Aquitaine*, que Monseigneur de la Bouillerie a publié son bel ouvrage sur « L'homme, sa nature, son âme, ses facultés et sa fin », où il a entrepris avec succès la vulgarisation de la doctrine de saint Thomas sur l'homme, et où, avec son talent d'écrivain, s'est révélé au grand jour son talent de philosophe. »

D'autre part, sa verve d'orateur ne s'alanguissait point. On goûtait de plus en plus sa méthode homilétique, et le même journaliste, écrivant au lendemain de sa mort, pouvait faire appel aux souvenirs de ses lecteurs sur ce point ; car, disait-il, « ici, nous ne pourrions rien apprendre à personne, toutes les parties de notre vaste diocèse l'ont vu, » et partout il donnait sans compter ces délicieuses homélies ou allocutions, dans lesquelles une grâce charmante et une tendre piété circulaient à l'aise et triomphaient de ses auditeurs, comme on l'a si bien dit, « en cherchant à leur plaire. »

## I

Vers la fin de janvier 1882, le Coadjuteur s'était rendu à Paris, appelé par diverses instances, dont il rendait compte lui-même. Nous aimons aussi à recueillir ses dernières impressions, ce que les anciens appelaient les *novissima verba* : « Je suis venu passer quelques jours à Paris pour répondre à différentes promesses que j'avais faites : une réunion des œuvres eucharistiques, un sermon de charité, et surtout la profession religieuse de ma petite nièce, Marie de la Bouillerie ! Hélas ! cette profession est d'autant plus touchante que la pauvre enfant donne de graves inquiétudes pour sa santé ; je crains que ce soit une profession plutôt pour le ciel que pour la terre. »

Le lendemain du jour où il écrivait ainsi, il recevait, dans la chapelle des Dames du Sacré-Cœur, les vœux de cette virginale épouse que le Christ appelait déjà aux chastes embrassements de l'éternité bienheureuse.

Peu de jours après, le 26 février, se mourait de la mort des justes sa vénérable cousine, la baronne de la Bouillerie, dont le R. Père Longhaie a raconté le fécond apostolat parmi les siens, qui honorent la mémoire de cette sainte femme à l'égal d'un patronage assuré sur toute sa nombreuse et brillante postérité. « Je n'ai point assisté à ses derniers instants, dira l'archevêque



de Perga ; mais les détails qui m'ont été donnés ont fait couler de mes yeux des larmes d'admiration chrétienne. Elle s'est endormie dans le Seigneur à la façon du Patriarche, pleine de jours et d'œuvres, entourée de sa nombreuse lignée ; et, comme Jacob, elle bénissait chacun et chacune avec une bénédiction toute spéciale <sup>1</sup>... »

Monseigneur de la Bouillerie, aussitôt après la profession religieuse de sa nièce, rentra à Bordeaux, malade, peut-être déjà frappé à mort et en ayant le pressentiment, ainsi que nous le raconterons bientôt. Dieu avait entendu ces paroles prononcées l'année d'avant<sup>2</sup> dans la chapelle de Lathan, par l'Evêque célébrant ses noces d'argent avec l'Eglise : « Quant à moi, je m'en tiens à l'argent. Est-ce à dire, cependant, que je n'aspire point aux noces d'or ? Ah ! les meilleures noces d'or pour l'Evêque ne sont pas celles qui se célèbrent ici-bas. Pour lui, les vraies noces d'or, que je vous supplie à mon égard de demander au Seigneur, sont celles qui se contractent au ciel sous l'œil de Jésus-Christ, avec toute l'Eglise triomphante : les noces d'or de l'éternité. »

Il en parlait d'ailleurs joyeusement. De Bor-

<sup>1</sup> Allocution du 20 juin 1882.

<sup>2</sup> Le 12 septembre 1880. Les paroles que nous allons citer étaient précédées de celles-ci : « Les noces d'argent !... Tous, mes chers amis, vous y parviendrez à votre tour, et, me rappelant la promesse qu'au jour de votre mariage, je vous ai faite au nom du Seigneur, de voir la troisième et la quatrième génération, j'ai l'espoir que tous vous célébrerez vos noces d'or. »

deaux, où il est malade, il écrit familièrement à l'un de ses amis, en ce moment absent de la ville épiscopale pour quelques jours : « Paris, je l'espère, vous distraira un peu de vos ennuis ; mais ne faites pas comme moi, n'y prenez pas la grippe. Je suis revenu avec elle ; et ici, elle a pris une plus grande intensité ; et la perspective du 7 mars où je dois prêcher à Toulouse le panégyrique de saint Thomas est pour moi comme une menaçante épée de Damoclès. Je ne sors plus du coin de mon feu, je vis de tisanes et de globules, j'ai commencé une neuvaine de prières à saint Thomas, et j'attends la volonté de Dieu. J'ai reçu ce matin une lettre du cardinal de Toulouse qui m'attend indubitablement pour le 7 mars. Je lui réponds en lui faisant part de ma grippe, ce qui ne va pas le réjouir du tout<sup>1</sup>. »

La neuvaine à saint Thomas fut pleinement exaucée. Le discours de Toulouse peut être appelé le chant du cygne. La brillante assistance n'en perdit pas un mot et jamais peut-être Monseigneur de la Bouillerie ne se montra plus orateur, tout en visant à ne faire qu'une conférence ou mieux une leçon de métaphysique thomiste plutôt qu'un vrai discours.

» Je viens, dit-il, célébrer avec vous la mémoire de celui qui fut docteur entre les docteurs, maître entre les maîtres, grand parmi les grands, du docteur angélique, de saint Thomas d'Aquin... » Il annonça qu'il allait étudier la personnalité de saint Thomas, sa doctrine et l'action exercée par son génie.

<sup>1</sup> Lettre du 15 février 1886.

Il avait, en face de sa chaire, son ancien et toujours vénéré métropolitain, son second successeur à Carcassonne et plusieurs prêtres de ce diocèse resté si cher à sa mémoire. Il dit dès lors avec émotion : « Eminentissime Seigneur, c'est avec un indicible sentiment de tendre et respectueuse affection que je me retrouve aujourd'hui dans cette chaire, près de vous et devant vous. Comme le vent qui enfle les voiles et les dirige ici et là, il y a des souffles de Providence qui nous poussent, qui nous amènent, qui nous éloignent, mais qui, grâce à Dieu, nous ramènent aussi. Il y a bien des années, un premier souffle providentiel m'avait conduit près de ces belles contrées confiées à vos soins, près de cette sainte et savante ville de Toulouse qui m'honorait d'un titre dont je suis fier, mais surtout près de vous, Monseigneur, et je m'estimais heureux d'abriter mon épiscopat, jeune encore, sous votre égide métropolitaine. Puis, un souffle nouveau m'emporta plus loin, et je dois reconnaître qu'il m'a trop longtemps éloigné. Mais, vous le voyez, Monseigneur, la Providence aujourd'hui me ramène, et c'est avec joie que je viens confier à votre esprit et à votre cœur les quelques paroles que vous m'avez demandées en l'honneur de saint Thomas d'Aquin, et aussi en l'honneur de ce noble Institut catholique qui salue en vous, Eminentissime Seigneur, son fondateur glorieux et son infatigable propagateur. »

Tout d'abord, ce qui le frappe dans la personnalité de son héros, c'est une qualité qu'il prisait toujours par dessus tout et que Dieu lui avait départie à un degré éminent à lui-même. C'est

elle qui, peu d'heures avant sa mort, lui fera dire : « Ah ! donnez-moi donc un livre, car je ne puis plus penser ! » Penser, être un penseur, savoir penser, ce fut à ses yeux toujours le premier des mérites. Aussi, étudiant la vie et les œuvres de saint Thomas, il l'aima par-dessus tout, parce qu'il reconnut que son docteur préféré avait été « avant tout l'homme de la pensée. » Il a été aussi « l'homme du divin amour, » et cela en a fait un saint complet.

Abordant ensuite la doctrine de ce penseur, il en fit un exposé très lumineux, qu'on suivait sans effort et non sans charme. Il sut même y mêler la note égayée, lorsque, rencontrant sur son chemin l'école dite positiviste, il en raconta la genèse : « Elle imagine, dit-il agréablement, elle imagine d'abord des atomes à l'infini : ces atomes sont aussi vieux que l'erreur qui les a inventés, mais à coup sûr pas plus vieux qu'elle. Or, nageant dans l'éther, ils se rencontrent, ils se heurtent, ils s'entre-choquent de droite et de gauche, et finissent par former ce qu'on nomme des molécules, puis ces molécules se groupent à leur tour en cellules, et ces cellules en agrégat de cellules. Or, savez-vous ce que c'est qu'un corps ? C'est un agrégat de cellules ; et comme l'homme en définitive n'est rien que son corps, il s'ensuit que vous et moi nous ne sommes que des agrégats de cellules !... En vérité, mes Frères, permettez-moi de vous le dire, je vous estime et je m'estime plus que cela... »

A cette définition, l'auditoire avait souri, comme l'orateur. Il releva bien vite le ton de sa harangue, et reprit d'un accent indigné : « Et

voilà ce qu'on enseigne, voilà ce qu'on ose professer, à ce qu'on nomme la clarté et la lumière du dix-neuvième siècle. Passons, passons, mais passons sans rire, passons plutôt avec des larmes dans les yeux... » « A côté de la folle genèse que je vous citais tout à l'heure, écoutez celle de saint Thomas... »

Cet exposé clair, précis, des formes superposées hiérarchiquement dans l'échelle du monde créé, types sacrés sur lesquels travaille l'artiste divin et qu'il réalise dans les choses, n'avait causé aucune fatigue. L'attention soutenue de ses auditeurs lui rappela celle des disciples du Docteur Angélique. Il en profita pour faire une remarque saisissante et neuve. « En ces siècles étonnants, dit-il, ce qui peut-être me frappe plus que les maîtres, ce sont les écoliers. Ces grands hommes dont je citais les noms<sup>1</sup> parlaient un langage et écrivaient des livres qui aujourd'hui effraient les esprits les plus sérieux. Et cependant l'histoire nous apprend que des myriades d'écoliers se pressaient autour d'eux ; et, quand leurs maîtres s'en allaient, pèlerins de la science, porter de ville en ville leurs thèses superbes et leurs difficiles théorèmes, tout ce peuple d'écoliers s'attachait à leurs pas ; ils assiégeaient les cités où leurs maîtres avaient posé leurs chaires ; ils se suspendaient à leurs lèvres, ils se rassasiaient à loisir de cet enseignement robuste et substantiel. Que prouve ce fait, me direz-vous ? Il prouve qu'alors les plus hautes visées de la science pas-

<sup>1</sup> Saint Anselme, saint Bernard, Pierre Lombard, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure.

sionnaient ces jeunes hommes. Aujourd'hui, avec un peu de chimie et de géologie, quand, à l'aide d'un silex ou taillé ou poli, on a pu pendant une heure argumenter contre la Bible, on s'imagine qu'on est très savant et on se sent très fier : en vérité, ce n'est pourtant pas là le sommet du savoir ; et pour moi, lorsque je vois ces générations et ces siècles se mouvoir si aisément dans les hauteurs de la métaphysique, j'en conclus que ces générations et ces siècles dépassaient de cent coudées notre pauvre état intellectuel moderne !... »

Descartes reçut aussi de lui sa note. « Un jour vient, fit-il fièrement, où un homme se rencontre, qui, avec un tout petit mot : *Je pense, donc je suis*, prétend renverser le colosse ; heureusement, si le colosse a la tête d'or, il n'a pas des pieds d'argile. Le colosse ne tombe pas, néanmoins il est touché. Une philosophie nouvelle, pas très forte en métaphysique et moins forte encore en physique, une philosophie plutôt de salon que d'université, mais qui parle un très beau français et fait tort au latin de la scolastique, une philosophie qui d'ailleurs vient en son temps, au lendemain de la Réforme dont l'un des coryphées avait dit : « Débarrassez-moi de saint Thomas, et je détruirai l'Eglise de Dieu, » une philosophie qui paraît à l'aurore de nos siècles modernes, plus frivoles et moins chrétiens, cette philosophie, dis-je, envahit nos écoles ; et Leibnitz, le grand Leibnitz, croit faire honneur à la scolastique en concédant que « parmi tout ce fumier, on peut encore trouver des perles. » Mais, Bossuet, avec ses longs re-

gards en avant, se fait le hardi prophète des arguments et des erreurs qui s'abriteront sous le nom de Descartes.

Il faut réagir contre les absurdités et les folies qui ont découlé des doctrines nouvelles. Qui le tentera? Monseigneur de la Bouillerie se le demande, il attend qu'au milieu du chaos philosophique moderne, une voix, plus haute, plus puissante que toutes les autres, sorte pour refaire la lumière. Il l'entend : « Cette voix, dit-il, cette voix, vous le savez, a été celle de notre immortel pontife Léon XIII ! » Puis, dans son allégresse, il emprunte au moyen âge ses acclamations : « Gloire, s'écrie-t-il, gloire et longues années à Léon !... Son Encyclique *Æterni Patris* est devenue le programme de la philosophie chrétienne de l'avenir!..... »

## II

A Toulouse, Monseigneur de la Bouillerie avait eu une grande consolation. Son ancien clergé de Carcassonne, le sachant si près, était accouru pour l'entendre, l'entourer et lui demander de bénir les nombreux ecclésiastiques venus en interprètes des souvenirs de tous. Il les reçut avec une effusion touchante et les bénit avec une pénétrante émotion, comme une dernière fois.

Avait-il dès lors le pressentiment de sa fin prochaine? Nous n'en avons jamais douté, bien qu'il dissimulât habituellement sa pensée à cet égard sous un enjouement, qui essayait de cacher

l'avertissement mystérieux qu'il avait reçu d'en haut.

Le 1<sup>er</sup> mars était l'anniversaire de sa naissance. Il l'avait célébré à Bordeaux dans une intimité très restreinte. Mais un de ses amis, avec ses souhaits pour ce nouvel an de sa vie, lui avait envoyé un bouquet de violettes. Il lui répondit :

Cher ami, j'aime mieux vos fleurs  
Que l'an nouveau qui les apporte.  
Celui-ci fût-il des meilleurs,  
Je crains fort qu'il n'ouvre la porte  
A d'autres hôtes que vos fleurs !

Un nouvel an qui recommence,  
Pour moi, ce n'est pas une fleur !  
N'est-ce pas plutôt la semence  
De bien des ronces !... Ah ! j'ai peur  
Du nouvel an qui recommence !...

Pour vos fleurs, cependant, merci !...  
La violette est un emblème...  
Si je pouvais, du moins aussi,  
Cette année, être humble moi-même,  
Combien je lui dirais merci !...

Puis les fleurs sont le doux symbole  
Des grâces du divin amour ;  
Et chaque grâce nous console  
Des misères de chaque jour...  
Merci des fleurs et du symbole !...

En rentrant de Toulouse, ses visiteurs furent frappés de l'altération de sa physionomie. Il avait beaucoup vieilli en peu de temps. Les rides creusaient son beau visage, qui prenait une



expression triste et accablée. Il avait récemment consenti à poser pour une nouvelle photographie : elle le représente en cet état de changement marqué, où l'on a de la peine à retrouver le gracieux portrait d'autrefois. Il l'envoya cependant à un ami, qui l'en avait instamment prié, avec ce quatrain, où il fait pieusement allusion à la décrépitude commencée :

Près de celui qui te réclame,  
Va, mon portrait, et dis-lui bien  
Qu'il y cherche surtout mon âme  
Pour y trouver l'ami chrétien !...

L'infatigable prélat ne se détournait point cependant de son ministère. Il a voulu, à cet égard, mourir les armes à la main, et il a combattu son bon combat jusqu'à la dernière extrémité. Il se tenait au courant de la littérature, spécialement ecclésiastique. C'est alors qu'il écrivit la belle lettre à l'auteur de *Christophe de Beaumont*, lettre dont nous avons déjà parlé plus d'une fois et dont lui-même écrivait, à la date du 2 avril : « Mon dernier petit travail a été une lettre-préface que les PP. Jésuites m'ont demandée pour un ouvrage en deux volumes que le P. Regnault va publier sur l'Archevêque de Paris, Christophe de Beaumont. Cet ouvrage a déjà paru en articles dans la *Revue lyonnaise* des PP. Jésuites. Je les ai lus, ils sont bien pensés et bien écrits. J'ai pu les résumer moi-même en quelques pages dont la pensée est celle-ci : « Ce qu'est un grand évêque dans un mauvais siècle. »

Le mois suivant, il fut invité à exercer encore son ministère de famille, hélas ! pour la dernière fois : « Je compte, écrit-il le 13 mai, vers la dernière quinzaine de juin, aller passer quelques jours à Paris pour une cérémonie de famille, un mariage qui contraste avec nos deuils récents et ceux dont nous sommes menacés. Les deux jeunes filles que nous avons offertes au bon Dieu, Marie de la Bouillerie et Madeleine de Foucault, supérieure de l'Assomption de Bordeaux, nous donnent de vives inquiétudes !... »

C'est le 20 juin 1882 qu'il bénit le mariage de M<sup>lle</sup> Claire de la Bouillerie avec M. de Mérona. C'est par là qu'il lui fut, une dernière fois, donné de dire : « Toujours j'ai eu la main heureuse... et j'ai la dévotion du mariage chrétien. »

Au sortir de Sainte-Clotilde, après avoir béni l'union des jeunes époux, il alla porter ses bénédictions à la mourante du Sacré-Cœur. Comme la jeune religieuse lui parlait de la neuvaine que l'on faisait dans toutes les maisons de l'ordre à la sainte fondatrice, pour obtenir sa guérison, Monseigneur de la Bouillerie lui dit, en riant, que, s'il était à la place de la Vénérable Mère Barat, il la guérirait tout de suite, mais qu'il lui promettait « son premier miracle. »

« — Oh ! bien grand merci, mon oncle, répondit la malade, je ne veux pas attendre si longtemps ! »

Elle ne devait pas attendre bien longtemps. Quand, à quelques jours de là, elle demandait avec ferveur au bon Dieu de lui donner un signe de la béatitude de son oncle, elle s'endormit d'un sommeil calme qui dura cinq heures, et,

en se réveillant, on l'entendit s'écrier, d'une voix forte et assurée :

« — Maintenant je sais bien que mon oncle est au ciel. »

Puis, elle demanda qu'on attachât son portrait aux rideaux du lit :

« — Mon bon oncle me guérira en me prenant avec lui, » dit-elle.

Elle mourut en effet, comme assistée par ce portrait, et en disant :

« — Il me semble que c'est lui que je vois, comme il était assis dans ce fauteuil, au pied de mon lit. »

« L'avant-veille de la mort de Marie, a raconté la pieuse mère de la jeune religieuse, comme elle ne pouvait plus avaler et qu'elle ouvrait la bouche cependant en signe du désir qu'elle avait de recevoir l'Eucharistie, pendant un salut auquel j'assistai dans la petite chapelle du Crucifix, voyant revenir le Saint-Sacrement que l'on avait porté en vain dans la chambre de ma pauvre petite fille, je me mis à prier l'archevêque avec mon cœur de mère de lui obtenir ce miracle, qu'elle pût communier le lendemain. Je m'adressais avec larmes à l'oncle si tendre, à l'évêque de l'Eucharistie ; et le lendemain, à cette même heure, pendant un autre salut où j'étais encore, j'eus le bonheur d'assister de la petite chapelle, si près de la chambre de Marie, à la dernière communion de ma fille chérie. J'ai toujours pensé qu'elle devait à son oncle cette dernière force et cette suprême consolation de la visite de Jésus, pour l'aider à son redoutable passage. »

Ainsi, la dernière visite de Monseigneur de la Bouillerie dans sa famille fut pour le chevet d'une mourante, comme sa première avait été, alors qu'il n'était encore que diacre, pour un berceau. Pour lui, il devait mourir loin des siens, sans qu'aucun d'eux eût le temps d'accourir pour recevoir son dernier souffle et lui fermer les yeux !

### III

« — Monseigneur, lorsque vous serez archevêque de Bordeaux...

« — Je ne le serai jamais !... »

L'ecclésiastique, à qui il faisait cette réponse dans les premiers jours de juin, fut saisi. Des larmes vinrent à ses yeux. Monseigneur de la Bouillerie s'en aperçut :

« — Pourquoi vous troubler, mon cher ami ? Ma carrière est finie... C'est le Cardinal qui m'enterrera. »

On parla de projets de livres. Il exposa comment il avait continué ses études sur saint Thomas d'Aquin, mais beaucoup plus pour lui que en vue de l'impression. Il ajouta :

« J'aurais voulu, avant de mourir, commenter le beau livre de saint Augustin, où cet admirable docteur montre comment le Nouveau Testament a réalisé l'Ancien. J'ai même commencé ce travail. Mais, j'y renonce... »

« — Oh ! Monseigneur, de grâce, ne vous laissez pas ainsi dominer par des pensées qui me

navrent?... Vous laisseriez donc facilement ceux qui vous aiment tant ? »

Ce reproche filial sembla le toucher. Il sourit tristement, puis changea le sujet de l'entretien.

Quelques jours auparavant, le 26 mai, il écrivait à une personne religieuse, qui reçut souvent ses confidences :

« — Je sens que je vieillis ; mon discours de Toulouse aura été mon chant du cygne ; et, bien que je continue à beaucoup parler, parce qu'on me demande de tout côté « les restes d'une voix qui tombe », je comprends qu'elle tombe en effet, et qu'elle sera bientôt à terre... »

Le voyage de Paris l'avait extrêmement fatigué. La vue de sa nièce mourante et les angoisses d'une opération douloureuse qu'elle avait subie presque sous ses yeux l'impressionnèrent vivement. Il rentra à Bordeaux, accablé.

C'était le samedi 1<sup>er</sup> juillet. Le même jour, il repartait pour Notre-Dame de Verdélais, où il présida la fête, prêcha et se prêta à tout ce qu'on voulut de lui, avec le même entrain, la même grâce que de coutume.

Quand il rentra à l'Archevêché, les symptômes qu'il avait généreusement dissimulés à Verdélais devinrent tout à fait alarmants.

Le jeudi, son médecin, le docteur de Perry, le supplia de ne pas sortir. Mais il avait promis aux familles d'Aubergeon et de Boissac de bénir l'union de leurs enfants. Il se rendit à Notre-Dame, et y parla comme saint Bernard dut parler sur le point de quitter les siens. Il parla debout, suivant sa coutume, mais il fut

plus d'une fois obligé de s'asseoir à-demi contre la balustrade derrière laquelle il s'avancait en parlant. La pâleur étrange de son visage frappa tous les assistants.

Il rentra au palais archiépiscopal et se mit au lit. L'oppression redoublait, mais, sans que personne s'en alarmât trop, tant il dissimulait ses angoisses.

— « Donnez-moi un livre, fit-il, je ne puis plus penser ! »

Quand il eut le livre, il ne voulut pas déranger plus longtemps le sommeil des gens de l'Archevêché et pria qu'on le laissât seul. Mais, dans la nuit du vendredi au samedi, après une journée accablante, il fut réveillé par une sensation d'étouffement plus douloureuse, dont il se plaignit. Gaston, son domestique dévoué, chercha vainement à réchauffer les extrémités qu'un froid glacial avait envahies sans que le malade s'en rendît compte. Il assura même qu'il n'éprouvait aucun sentiment de froid, et, comme le valet de chambre lui reprochait doucement de lui avoir dissimulé ce symptôme, dont le dévoué Gaston comprenait toute la gravité :

— « Mon ami, répondit avec bonté Monseigneur, si je vous ai trompé, c'est sans le vouloir ! »

Vers minuit, les docteurs de Perry et Baudéan, accourus à son chevet, commencèrent à perdre tout espoir. L'asphyxie pulmonaire s'était déclarée et faisait de rapides progrès.

On envoya chercher le R. Père Carrère, Supérieur des Jésuites, son confesseur et son ami. Il arriva à deux heures et demie. Le bon Père

n'hésita pas à faire appel à l'esprit de foi de son vénérable pénitent. Le malade l'en remercia, et, sans effort, avec une paix visible, il fit le sacrifice de sa vie.

Puis, Jésus, qu'il avait tant aimé, vint réjouir le soir de sa vie comme il en avait illuminé le matin. M. le Vicaire général Gervais, en lui administrant l'adorable viatique, ne pouvait contenir son émotion. Quant à lui, calme, résigné, heureux de l'avoir reçu, il dit :

— « Le Dieu de l'Eucharistie a toujours été bien bon pour moi ! »

Ce fut sa dernière parole.

Cependant la mort poursuivait son œuvre. Déjà le malade ne pouvait plus parler ; mais il avait conservé toute son intelligence, et par l'expression de ses yeux il était facile de voir que rien ne lui échappait de ce qui se passait autour de lui.

Il reçut l'Extrême-Onction, en faisant signe qu'il joignait mentalement ses prières à celles des assistants, et quand son confesseur lui rappela ses expressions favorites : *Sursum corda Nolite timere, ego sum*, on vit un pâle sourire effleurer ses lèvres.

A ce moment, le cardinal arriva, et, s'approchant du lit où allait bientôt s'endormir pour toujours celui qui avait été pendant dix ans son collaborateur et son auxiliaire, il lui adressa avec une profonde émotion les adieux suprêmes <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « Nous étions là, écrivait le lendemain le Cardinal, lui faisant nos adieux, recevant les siens et ressentant, malgré l'amertume de la séparation, une douceur extraordinaire,

Le sourire des prédestinés errait sur ses lèvres décolorées : voyait-il déjà les voiles se déchirer pour lui montrer l'infini ? Du moins, la direction de ses regards, leur expression recueillie indiquait la ferveur de son âme, après la visite du Dieu qui, lui ayant laissé de sa première communion « le plus doux souvenir, » venait, dans la communion suprême, de lui donner « sa meilleure espérance ! »

Sans effort, sans secousse, il s'endormit dans le baiser du Seigneur !...

Il était cinq heures et demie du matin, le samedi 8 juillet 1882.

#### IV

Léon XIII, prévenu par Son Eminence, répondit aussitôt par dépêche qu'il était « profondé-

au spectacle d'une agonie si douce, et d'une mort si grande et si simple tout ensemble. » Décrivant les derniers moments du Coadjuteur, M. l'abbé Laprie n'a pas omis cette scène, il l'a notée avec émotion, quand il nous peint « cette chambre toute remplie de la bonne odeur d'une âme sainte qui exhale les derniers parfums de ses intimes holocaustes ; ces serviteurs en larmes, ces prêtres<sup>1</sup> consternés, et enfin, pour compléter tout à la fois et les tristesses et la majesté d'une telle catastrophe, les quatre-vingt-sept ans du vieux Cardinal, arrachés au sommeil et amenés par la main au chevet du Coadjuteur expirant, et là, comme dans un rêve, contemplant, sans pouvoir y croire, cette étrange préférence ou cette étrange erreur de la mort. »

<sup>1</sup> Les deux vicaires-généraux, logés à l'archevêché, MM. Gervais et Buche. Le troisième, Mgr Compans, n'avait pu être prévenu à temps.



ment désolé » de la mort de l'Archevêque de Perga. Cette désolation fut partagée. Cette douleur se manifesta surtout le jour des funérailles. Voici le récit qu'en a fait *l'Aquitaine* :

« Samedi matin, à sept heures et demie, les bourdons du Pey Berland sonnèrent les glas funèbres et annoncèrent à la ville la triste nouvelle.

« Le corps de Monseigneur fut revêtu de ses vêtements pontificaux et placé sur son lit dans la chambre mortuaire. Là, messieurs les chanoines, avec quelques personnes privilégiées, furent seuls admis à venir contempler les traits du défunt qui paraissait dormir, tant la mort avait été douce et semblait l'avoir respecté.

« Dimanche matin, a eu lieu l'embaumement, et le corps a été descendu dans la chapelle du palais épiscopal. C'est là que, pendant deux jours, lundi et mardi, les fidèles de tout rang n'ont cessé de venir en foule honorer la dépouille mortelle de celui qui n'ambitionna jamais que le salut de leurs âmes.

« Les obsèques de Monseigneur de la Bouillerie ont eu lieu ce matin, mercredi, à dix heures. Dès hier soir, toutes les cloches de la ville ont annoncé la cérémonie.

« Longtemps avant l'heure fixée, la rue Vital-Carles et toutes les rues où devait passer le convoi étaient envahies par une foule énorme qui a montré le plus admirable recueillement. »

Par une délicate inspiration, ce fut l'Évêque de Carcassonne, Monseigneur Billard, assisté des délégués de son clergé, qui officia à la messe, pendant laquelle le cardinal Donnet voulut rendre un dernier hommage à son « saint et sa-

vant » Coadjuteur et remercier les évêques accourus à la triste cérémonie<sup>1</sup>.

Nous avons déjà dit, dans le cours de ce livre, avec quelle âme Monseigneur Mermillod, l'ami fidèle du défunt, prononça, le 11 septembre, son oraison funèbre, devant une assistance aussi nombreuse et non moins émue qu'au 13 juillet.

L'éloquent Evêque de Genève parlait près de cette chapelle du Sacré-Cœur, où Monseigneur Gervais avait si pieusement demandé, le jour où l'on y déposa les restes mortels du Coadjuteur, que « cette dépouille vénérée fût à jamais confiée à la piété filiale » des Bordelais.

Ils ont voulu lui élever, par souscription, un monument<sup>2</sup> funèbre destiné à perpétuer, sous la garde du Cœur Sacré de Celui qu'il a tant aimé et si bien servi, le souvenir immortel du pieux Apôtre de la sainte Eucharistie.



<sup>1</sup> C'étaient Nos Seigneurs Billard, évêque de Carcassonne; Fonteneau, évêque d'Agen; Gay, évêque d'Anthon; Scbeaux, évêque d'Angoulême; Bellot des Minières, évêque de Poitiers; Soulé, ancien évêque de la Réunion; de Cabrières, évêque de Montpellier; Thomas, évêque de La Rochelle.

<sup>2</sup> Ce monument, dessiné et exécuté par Bonnassieux, représente l'abbé de la Bouilleric, encore simple prêtre, prosterné devant un autel où rayonne l'hostie sainte placée au-dessus d'un calice que supporte un ange à genoux. Derrière lui, saint François d'Assise debout est également en adoration et semble inspirer les effusions sensibles du cœur de son pieux client, dont la ressemblance et le recueillement frappent le spectateur.

Et maintenant, ô mon maître, ô mon grand et saint ami, ô mon bien aimé père, en terminant ces pages si souvent baignées de mes larmes, je supplie mes bienveillants lecteurs de permettre que je mêle l'accent de mon humble hommage à tous ceux que j'ai consignés dans ce livre. Ils voudront bien permettre, une dernière fois, qu'au moment de laisser tomber ma plume, je tourne vers vous cette âme et ce cœur qui l'ont constamment guidée. Du ciel, où votre amour de l'Eglise et votre zèle pour l'Eucharistie vous ont placé près des plus grandes âmes épiscopales de ces temps mauvais et troublés, accordez à l'auteur de ce trop insuffisant récit une de ces larges bénédictions qu'il a si souvent ici-bas sollicitées de vos mains paternelles et dont vous aimiez, avec une si pénétrante onction et une gravité si douce, à entremêler vos entretiens de la terre. C'est vous qui lui avez appris que « la terre est le lieu où les liens se forment et se brisent, le ciel celui où ils se reforment pour ne plus se briser. » C'est vous qui avez écrit dans votre dernier livre : « Qu'y a-t-il de plus doux ici-bas que de voir ceux qu'on aime et de se réjouir de leur affection ? Cette joie au ciel deviendra plus ardente et plus vive, parce que la gloire, loin de détruire les sentiments naturels, les perfectionne et les enrichit. » Ah ! obtenez du Dieu que vous voyez maintenant face à face, après l'avoir tant adoré sous les

voiles du Sacrement, obtenez à tous ceux qui vous ont aimé sur la terre de goûter au ciel, près de vous, la réalisation de cet enseignement que vous aviez avec tant de joie emprunté à votre docteur préféré !

FIN

# TABLE

## DES MATIÈRES

---

	Pages.
Lettre-Préface de Monseigneur Mermillod, évêque de Lausanne et de Genève. . . . .	I
Lettre écrite à l'auteur au nom et par ordre de Sa Sainteté N. S. Père le Pape Léon XIII . . . . .	V
Lettre de son Em. le Cardinal Lavigerie, Archevêque d'Alger et Carthage . . . . .	VIII
Lettre de son Em. le Cardinal Pitra , . . . . .	IX
Lettre de son Em. le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims . . . . .	X
Lettre de son Exc. Mgr Rottelli, Nonce Apostolique en France. . . . .	XII
Lettre de Mgr l'Archevêque de Chambéry . . . . .	XIII
Lettre de Mgr l'Archevêque de Bordeaux. . . . .	XV
Lettre de Mgr l'Archevêque d'Albi. . . . .	XVI
Lettre de Mgr l'Archevêque de Cambrai . . . . .	XVIII
Lettre de Mgr l'Archevêque de Lyon. . . . .	XIX
Lettre de Mgr l'Archevêque d'Avignon. . . . .	XX
Lettre de Mgr l'Archevêque d'Aix. . . . .	XXI
Lettre de Mgr l'Evêque de Carcassonne . . . . .	XXIV
Lettre de Mgr l'Evêque de Nîmes. . . . .	XXVI
Lettre de Mgr l'Evêque de Poitiers . . . . .	XXVIII
Lettre de Mgr l'Evêque de Montpellier. . . . .	XXXI
Lettre de Mgr l'Evêque de Coutances . . . . .	XXXV
Lettre de Mgr l'Evêque de Nancy . . . . .	XXXVI
Lettre de Mgr l'Evêque de Vannes . . . . .	XXXVII
Lettre de Mgr l'Evêque de Rodez . . . . .	XXXVIII
Lettre de Mgr l'Evêque de Châlons . . . . .	XXXIX
Lettre de Mgr l'Evêque de La Rochelle . . . . .	XL
Lettre de Mgr l'Evêque d'Autun . . . . .	XLI
Lettre de Mgr l'Evêque de Nice . . . . .	XLII
Lettre de Mgr l'Evêque de Versailles . . . . .	XLIV
Lettre de Mgr l'Evêque d'Angoulême . . . . .	XLV

### NAISSANCE ET ÉDUCATION

Les origines de la famille de la Bouillerie.	1
Le père et la mère de Monseigneur de la Bouillerie . . . . .	2
I. — Naissance de François . . . . .	4
Ses premiers instituteurs . . . . .	6
L'abbé Eugène de la Bourdonnays le prépare à la première communion . . . . .	7
II. — Impressions du premier communiant racontées par lui-même . . . . .	8
III. — Il entre chez l'abbé Poiloup . . . . .	12
IV. — Origines et histoire de la petite communauté des Clercs de Saint-Sulpice . . . . .	13
Madame de la Bouillerie la patronne . . . . .	21
Souvenirs des professeurs et des condisciples de François . . . . .	22
V. — Souvenirs du jeune écolier racontés par lui-même . . . . .	25

### VIE DU MONDE

François sera prêtre ! . . . . .	32
I. — Il entre au séminaire d'Issy . . . . .	33
Sa santé l'oblige à quitter le séminaire . . . . .	35
II. — Une soirée chez les la Bouillerie, racontée par M. de Pontmartin . . . . .	36
Comme quoi il est plus difficile d'embrasser un ennemi que de faire une bonne œuvre . . . . .	48
III. — La Révolution de juillet . . . . .	49
Les souvenirs du duc de Bordeaux . . . . .	49
Réfugiés chez Eugène Scribe . . . . .	49
François de la Bouillerie prend part à l'équipée de la duchesse de Berry . . . . .	49
Vie mondaine . . . . .	52
IV. — Mort de M. le comte de la Bouillerie . . . . .	54

	Ce qui était la poésie au lendemain de 1830.	56
	Les <i>Souvenirs poétiques</i> de 1830. . . . .	58
	Préface de ce livre . . . . .	59
V. —	Vie de château. . . . .	63
	Le Droit. . . . .	66
VI. —	Madame de la Bouillerie conduit ses en-	
	fants à Prague. . . . .	69
	Retour et établissement à Paris . . . . .	70
	Le démon des vers. . . . .	71
	Les salons de Paris au lendemain de 1830.	72
	Le salon de la duchesse de Rauzan. . . . .	73
	Chez la comtesse de Circourt . . . . .	74
	Une improvisation sur « Dieu » . . . . .	76
	Le salon de Madame Swetchine. . . . .	77
VII. —	Lacordaire prêche ses premières confé-	
	rences au Collège Stanislas. . . . .	81
	Les conférences de Notre-Dame célébrées	
	par Monseigneur de la Bouillerie . . . . .	85
	Réponse de Lacordaire . . . . .	87
VIII. —	Un ami chez Madame Swetchine. . . . .	88
	Alfred de Falloux. . . . .	89
	Voyage en Russie. . . . .	91
	<i>Une Mazurke</i> . . . . .	93
	L'influence de Madame Swetchine, de La-	
	cordaire et de Madame de la Bouillerie. . . . .	101

## L'APPEL DE DIEU

	Rome! . . . . .	104
I. —	Départ pour Rome . . . . .	105
	Rencontre de Mademoiselle Amélie Lau-	
	tard. . . . .	106
	Installation et premiers temps du séjour à	
	Rome. M. de la Bouillerie suit les cours	
	de théologie au Collège Romain . . . . .	109
II. —	Le Collège Romain. Son histoire . . . . .	110
	La théologie. — Elle enthousiasme le	
	jeune étudiant . . . . .	112
	Il s'éprend d'admiration pour saint Tho-	

	mas d'Aquin et la Somme Théologique.	113
III. —	Le Père de Villefort . . . . .	116
	Il décide la vocation de M. de la Bouil- rie. . . . .	118
	Sentiments de conversion. . . . .	119
	Les occupations du neophyte . . . . .	122
	Témoignage d'un de ses confidents. . . . .	123
	Ses relations avec les fondateurs de l'école libérale . . . . .	129
IV. —	L'adoration perpétuelle à Rome. . . . .	132
	Part qu'y prenait le jeune étudiant du Collège Romain . . . . .	136
	Sa méthode d'adoration . . . . .	137
V. —	Il prend la soutane et reçoit la tonsure. . . . .	141
	Son ordination et sa première messe. . . . .	145
	Lettre de Rome. . . . .	147
	Venue de Lacordaire. Ses rapports avec l'abbé de la Bouillerie. . . . .	149
VI. —	Souvenirs d'un confrère de l'abbé de la Bouillerie . . . . .	150

#### LE GRAND-VICAIRE DE MONSIEUR AFFRE

	L'abbé Affre succède à Monseigneur de Quélen. . . . .	158
	Portrait du nouvel archevêque tracé par Monseigneur de la Bouillerie. . . . .	159
I. —	Le Petit-Séminaire de Saint-Nicolas-du- Chardonnet . . . . .	161
	Ministère qu'y exerce l'abbé de la Bouil- lerie. . . . .	162
II. —	Monseigneur Affre le nomme officiel. . . . .	163
	L'abbé de la Bouillerie devient grand-vi- caire. . . . .	164
	Sa facilité d'improvisation date de cette époque . . . . .	167
	Un souvenir de M. de Pontmartin . . . . .	168
	Place de l'abbé de la Bouillerie dans le conseil archiépiscopal. . . . .	171



	Ce qui donna le plus de relief à son ministère à cette époque. . . . .	173
III. —	Mademoiselle de Mauroy . . . . .	174
	Elle vient trouver M. l'abbé de la Bouillerie. . . . .	175
	Première Association pour l'Adoration du Très Saint-Sacrement. . . . .	177
	Les instructions de M. de la Bouillerie aux Associées . . . . .	179
	Direction qu'il imprime à cette Oeuvre. . . . .	181
IV. —	Conversion d'Hermann. . . . .	189
	Il se met sous la direction de M. de la Bouillerie . . . . .	190
	Fondation du Tiers-Ordre d'hommes pour l'Adoration du Très Saint-Sacrement. . . . .	192
	La première nuit d'Adoration . . . . .	193
	<i>La Nuit sombre.</i> . . . .	196
	<i>Le Cœur et le Trésor.</i> . . . .	198
	<i>L'Ange et l'Âme.</i> . . . .	200
V. —	Le commandant Raymond de Cuers . . . . .	201
	Sa conversion . . . . .	202
	Il concourt à la fondation de l'Oeuvre de l'Adoration nocturne . . . . .	203
VI. —	Les Oeuvres Eucharistiques naissent sous la direction de l'abbé de la Bouillerie. . . . .	205
	L'Oeuvre des Tabernacles. . . . .	206
	L'Oeuvre des Lampes du Saint-Sacrement. . . . .	209
	Comment l'Eucharistie mène à la Charité. . . . .	210
VII. —	Les Oeuvres de Charité confiées au vicaire-général de Monseigneur Affre . . . . .	211
	La vraie solution de la question du Paupérisme, d'après M. de la Bouillerie . . . . .	213
VIII. —	Direction des communautés religieuses. . . . .	216
	Conserver la paix de l'Âme . . . . .	217
	L'abbé de la Bouillerie tombe gravement malade . . . . .	218
	Ses sentiments pendant la maladie. . . . .	219
IX. —	Mort héroïque de Monseigneur Affre. . . . .	221

## SOUS L'ÉPISCOPAT DE MONSEIGNEUR SIBOUR

I. — Comment l'abbé de la Bouillerie utilise les loisirs forcés de la maladie . . . . .	225
Il écrit, puis il dicte ses <i>Méditations sur l'Eucharistie</i> . . . . .	226
La forme de cet ouvrage réalise une des pensées les plus chères à l'auteur . . . . .	230
Publication et succès de ce livre . . . . .	232
II. — L'établissement des Quarante-Heures à Paris . . . . .	233
Rôle qu'y jouent les communautés religieuses et spécialement les sœurs de Sainte-Marthe . . . . .	235
Le 1 <sup>er</sup> décembre 1850 à Notre-Dame . . . . .	237
Deux discours de Lacordaire . . . . .	239
III. — Succès de l'Œuvre nouvelle . . . . .	241
L'Adoration Nocturne . . . . .	243
Antoine Ricoux . . . . .	247
IV. — Ce qu'était le successeur de Monseigneur Affre . . . . .	253
Froissements intimes . . . . .	255
L'abbé de la Bouillerie devient grand-vicaire chargé des Œuvres . . . . .	258
V. — Les premiers collaborateurs du grand-vicaire . . . . .	260
Œuvre des Enfants Convalescents . . . . .	262
Patronage, Union des Œuvres, etc. . . . .	263
La charité et la philanthropie . . . . .	268
Augustin Cochin et l'abbé de la Bouillerie . . . . .	269
Curieux quiproquo raconté par ce dernier . . . . .	274
Le gamin de Paris . . . . .	276

## L'ÉPISCOPAT

*(Période de paix.)*

I. — L'abbé de la Bouillerie est nommé évêque de Carcassonne . . . . .	279
--	-----

	Retraite qu'il prêche à Saint-Thomas d'Aquin. . . . .	282
II. —	Le Sacre. . . . .	285
	Organisation des Oeuvres. . . . .	288
	Fondation de l'Ordre du Saint-Sacrement. . . . .	289
III. —	Lettre pastorale de prise de possession. . . . .	291
IV. —	Arrivée à Carcassonne. . . . .	297
V. —	Premières visites épiscopales. . . . .	298
VI. —	Portrait du nouvel évêque. . . . .	301
VII. —	Lettre sur l'Organisation de la charité. . . . .	306
	Qui perd gagne ! . . . . .	308
	Le Patronage. . . . .	310
VIII. —	Institution de l'Adoration Perpétuelle. . . . .	311
	Les Missions. . . . .	313
	La Caisse de Retraites et les Conférences. . . . .	314
IX. —	Voisinage de Monseigneur Gerbet. . . . .	315
	<i>Le ciboire doré</i> . . . . .	316
	<i>Le ciboire de cire</i> . . . . .	319
X. —	Lacordaire à Sorèze. . . . .	322
	Discours de Monseigneur de la Bouillerie et Réponse du Père Lacordaire. . . . .	323
	Rencontre et discours de Prouille. . . . .	325

## L'ÉPISCOPAT

(*Vie intime. — L'écrivain. — L'orateur.*)

	Plan de ce chapitre. . . . .	327
I. —	Règlement de chaque journée. . . . .	328
	La parabole des Talents. . . . .	329
	Quatre nouvelles Méditations sur l'Eucharistie. . . . .	330
II. —	Mademoiselle Louise de Sabran-Pontevès. . . . .	331
	Comment de la correspondance de Monseigneur de la Bouillerie avec Mademoiselle de Sabran naquit la pensée du livre sur le Symbolisme de la Nature. . . . .	333
III. —	Les origines du Symbolisme chrétien. . . . .	337
	Monseigneur de la Bouillerie entreprend de le populariser. . . . .	339

	L'épiscopat français avait ses athlètes, il est bon qu'il ait ses charmeurs. . . . .	340
	Le symbolisme de la nature inanimée. . . . .	341
IV. —	Accueil fait à ce volume . . . . .	342
	Une critique . . . . .	343
	Lettre du Père Hermann. . . . .	344
	Le second volume consacré au Symbolisme de la nature animée. . . . .	346
V. —	Monseigneur de la Bouillerie est élu maintenant à l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse. . . . .	351
	Discours qu'il prononce à cette occasion . . . . .	352
VI. —	<i>L'Eucharistie et la Vie chrétienne</i> . . . . .	356
	Un conseil charmant . . . . .	357
VII. —	<i>Le Cantique des Cantiques appliqué à l'Eucharistie.</i> . . . . .	361
	La colombe du couvent de Notre-Dame . . . . .	363
VIII. —	Monseigneur de la Bouillerie orateur . . . . .	367
	Caractère distinctif de son genre d'éloquence. . . . .	368
	Son premier discours raconté par M. de Falloux . . . . .	369
	Discours à des distributions de prix . . . . .	376

## L'ÉPISCOPAT

*(Période de luttes.)*

	Les chiens vigilants. . . . .	380
I. —	Monseigneur de la Bouillerie dépeint son idéal d'un grand évêque. . . . .	382
	Ses travaux sur saint Augustin, sur l'Albigéisme et sur les Jansénistes . . . . .	383
II. —	Les angoisses de l'Évêque devant les périls de la papauté. . . . .	384
	Premières protestations. . . . .	385
	Voyage à Rome. . . . .	389
III. —	L'oraison funèbre des Croisés de Castelfidardo. . . . .	391

	L'Évêque de Carcassonne organise, l'un des premiers, le Denier de saint Pierre . . .	394
IV. —	Il improvise l'éloge funèbre de Lacordaire. Impression produite par ce discours sur l'auditoire et dans les conseils de l'Empire. . . . .	395 396
V. —	Monseigneur de la Bouillcrie réfute les reproches adressés à la Papauté. . . . .	398
	Voyage à Rome en 1860. . . . .	401
	Ovation qu'il reçoit à son retour. . . . .	402
	Circulaire au profit des ouvriers de Rouen. . . . .	403
	Mandement sur l'Erreur et la Vérité . . . . .	404
	Éloge funèbre de Monseigneur Gerbet . . . . .	405
	Mort de l'abbé Baby. . . . .	407
VI. —	L'Évêque de Carcassonne reçoit avec joie et commente le Syllabus. . . . .	408
	Il établit le culte du B. Pierre de Castelnau. . . . .	410
VII. —	Ses impressions en visitant l'Exposition universelle de 1867 . . . . .	411
	<i>Hi sunt duo olivæ et duo candelabra</i> . . . . .	413
	Retour et ovation à Carcassonne. . . . .	414
	Panégryrique de Monseigneur Berneux . . . . .	415
	Lettre spirituelle à l'Évêque d'Orléans . . . . .	416

## LE CONCILE

I. —	Vives préoccupations de l'Évêque de Carcassonne à l'égard du Concile. . . . .	418
	Pie IX le félicite de son zèle et de ses doctrines . . . . .	419
	Sa lettre pour demander l'admission de Dom Guéranger au Concile . . . . .	420
	Ses adieux et ses promesses au départ pour Rome . . . . .	421
II. —	Lettre de Monseigneur de la Bouillcrie pendant le Concile . . . . .	425
	Discours à Saint-André della Valle. . . . .	428
	Le dilemme . . . . .	429
	Son discours au Concile. . . . .	431

III. — Mort de M. le comte de la Bouillerie, frère ainé de Monseigneur . . . . .	432
Douleur qu'il en éprouve . . . . .	433
Pèlerinage à Ostie . . . . .	434
Les leçons du Colysée . . . . .	435
IV. — Le Martyre du devoir . . . . .	436
Approches de la définition . . . . .	437
V. — Spectacle présenté par le Concile décrit par Monseigneur de la Bouillerie . . . . .	439
Son émotion en disant le <i>Placet</i> . . . . .	442

#### DERNIÈRES ANNÉES D'ÉPISCOPAT A CARCASSONNE

I. — Ovation au retour . . . . .	444
Traité sur l'Infaillibilité . . . . .	445
L'Église et la France . . . . .	447
II. — Comment Monseigneur de la Bouillerie cherche à distraire sa douleur . . . . .	448
Une note gaie . . . . .	449
III. — Mort du Père Hermann . . . . .	450
Relations de Monseigneur de la Bouillerie avec M. Dupont de Tours . . . . .	451
IV. — Le Cardinal Donnet le demande à Pie IX pour coadjuteur . . . . .	454
Difficultés que rencontre cette translation . . . . .	457
Intervention de Monseigneur Pie . . . . .	458
Motifs de l'opposition du gouvernement . . . . .	459
Comment Monseigneur de la Bouillerie ac- cueille l'avis officiel de sa translation . . . . .	461
V. — Les adieux du clergé de Carcassonne . . . . .	462
Discours de M. l'abbé Larroque . . . . .	463
Réponse du Prélat . . . . .	465
Mandement d'adieux . . . . .	467

#### MONSEIGNEUR DE LA BOUILLERIE DANS SA FAMILLE

La famille de la Bouillerie à Lourdes . . . . .	470
I. — Le mois d'automne en Anjou . . . . .	471

II. — Le règlement d'une journée de vacances . . . . .	475
III. — La cérémonie du départ . . . . .	481
L'ange de la famille et le Sacré-Cœur de Jésus . . . . .	482
Discours de Mgr Freppel . . . . .	483

## COADJUTEUR A BORDEAUX

I. — Une visite à Monseigneur Pie . . . . .	487
Premiers débuts du coadjuteur à Bordeaux.	488
II. — Son cousin devient ministre. . . . .	489
Discours à Poitiers. . . . .	490
Monseigneur Chigi veut faire de Monsei- gneur de la Bouillerie un cardinal de la curie. . . . .	491
Voyage à Rome avec le cardinal Donnet. . . . .	492
Séjour à la campagne du cardinal . . . . .	493
Guérison miraculeuse du fils de M. le ba- ron de la Bouillerie. . . . .	494
Pèlerinage à Baugé. . . . .	495
Témoignage de Monseigneur Freppel. . . . .	495
III. — A Frigolet . . . . .	496
Quelle était la situation du coadjuteur à Bordeaux . . . . .	496
IV. — Regrets du temps passé . . . . .	500
Beau discours au congrès catholique de Bordeaux . . . . .	502
Pèlerinage à Lourdes. . . . .	505
<i>Jésus et la Bergerette</i> . . . . .	506
Monseigneur de la Bouillerie, Custode du Conclave . . . . .	509
Joie qu'il éprouve de l'élection du cardi- nal Pecci . . . . .	510
V. — <i>Lumen in caelo</i> . . . . .	512
Donnée fondamentale du livre sur l' <i>Homme</i> <i>d'après saint Thomas</i> . . . . .	512
Comment cet ouvrage est apprécié par un homme du monde . . . . .	513
Parallèle entre le disciple et le maître éta-	

	bli par Monseigneur de Cabrières . . . . .	514
	Encouragements que reçoit l'auteur à Rome pendant l'hiver de 1879. . . . .	515
	Accueil que lui fait Léon XIII . . . . .	516
	Hommage au cardinal Zigliara. . . . .	517
	Le frère de l'auteur écrit l'appendice du livre. . . . .	518
VI. —	Ministère de Monseigneur de la Bouillèrie à Bordeaux. . . . .	519
	Comment il y fut le promoteur des hautes études. . . . .	520
	Le maître de la vie ascétique . . . . .	521
	Le fondateur, le propagateur et le soutien des OEuvres catholiques. . . . .	522
	Le Coadjuteur écrit la préface du livre de M. l'abbé Allain . . . . .	524
VII. —	Sacre de Monseigneur Bellot des Minières. Monseigneur de la Bouillèrie se rend à Rome pour la dernière fois . . . . .	528
	Il fait le récit de ce voyage dans la <i>Revue catholique de Bordeaux</i> . . . . .	529
VIII. —	Discours d'Angoulême . . . . .	532
	Une œuvre difficile . . . . .	533
	On songe à Monseigneur de la Bouillèrie pour l'Académie Française. . . . .	534
	Il est nommé président de l'OEuvre des Congrès Eucharistiques . . . . .	535

## LES DERNIERS TEMPS

I. —	Voyage à Paris . . . . .	536
	Mort de la Baronne de la Bouillèrie . . . . .	538
	Les noces d'argent du Coadjuteur de Bordeaux. . . . .	539
	Panegyrique de saint Thomas d'Aquin à Toulouse. . . . .	540
II. —	Pressentiments de mort prochaine . . . . .	545
	A propos d'un bouquet de violettes. . . . .	546
	Envoi du dernier portrait . . . . .	547



---

Lettre à l'auteur de <i>Christophe de Beaumont</i> .	547
« Son premier miracle » . . . . .	548
Dernière visite à la famille. . . . .	549
III. — Le coadjuteur parle de sa mort prochaine.	550
Pèlerinage à N.-D. de Verdélais . . . . .	551
Il rentre à Bordeaux gravement atteint. .	551
Il célèbre un mariage à Notre-Dame de Bordeaux . . . . .	551
Symptômes alarmants . . . . .	552
Administration des derniers sacrements .	553
Les adieux du Cardinal . . . . .	553
La mort . . . . .	554
Obsèques et service funèbre. . . . .	555
Conclusion . . . . .	557

---